UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01876455 5

MONTREAL

TRANSFERRED

ST. BASIL'S SEMINARY
TORONTO, CANADA

LIBRARY

GIFT OF
St. Michael's College.

TRANSFERRED

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LOUIS DE GRENADE

S

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MAUCHAUSSAT
32, BOULEVARD DE VAUGIRARD, 32

ŒUVRES COMPLETES

DE

LOUIS DE GRENADE

DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS

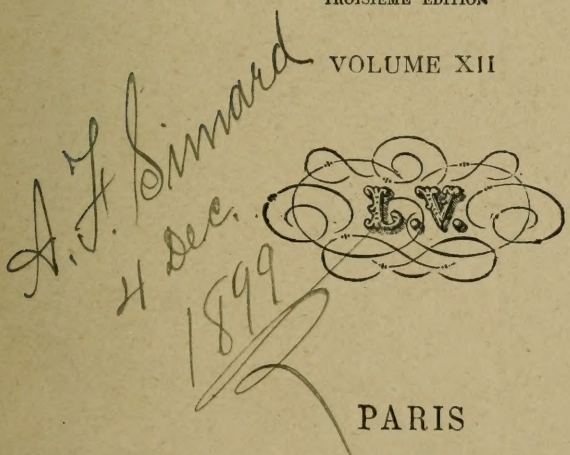
TRADUITES INTÉGRALEMENT POUR LA PREMIÈRE FOIS
EN FRANÇAIS

PAR T. DUVAL
VICAIRE GÉNÉRAL D'AMIENS

A. CRAMPON, J. BOUCHER, C. BERTON, ETC.

TROISIÈME ÉDITION

VOLUME XII



PARIS
LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR
13, RUE DELAMBRE, 13

1889

MAR 1 8 1958

2

MÉMORIAL

DE LA VIE CHRÉTIENNE,

OU EXPOSITION EN SEPT TRAITÉS

DE TOUT CE QUE DOIT FAIRE LE CHRÉTIEN DEPUIS LE COMMENCEMENT DE SA CONVERSION JUSQU'A SON ENTIÈRE PERFECTION.

TROISIÈME TRAITÉ.

DE LA SAINTE COMMUNION.

CHAPITRE PREMIER.

De la préparation qu'il faut apporter à la sainte communion.

Le sacrement de pénitence disposant ordinairement à la réception du sacrement d'eucharistie, nous allons parler maintenant de ce dernier. La première chose à dire serait assurément l'excellence et la vertu admirables de ce sacrement auguste. Mais comme la richesse du sujet nous forcerait à sortir des bornes d'un Mémorial, nous nous occuperons seulement de la préparation que nous devons apporter à la sainte communion.

La vertu de ce sacrement est infinie, puisqu'il contient la source même de toutes les grâces, Jésus-Christ, et que par suite il nous communique les mérites de sa passion, dont la valeur est infinie. Or, mieux nous nous préparerons à le recevoir, plus grand sera le fruit que nous en retirerons. Lorsque l'on puise de l'eau à la mer, on en rapporte d'autant plus que le vase est plus grand; car si l'on est obligé de s'arrêter, c'est parce que le vase ne peut pas contenir une plus forte quantité d'eau, et non parce que l'eau fait défaut. Il en est ainsi lorsque nous allons puiser dans ce sacrement, véritable océan de grâces; nous éprouvons alors l'accom-

plissement de cette parole prophétique : « Dilatez la bouche de votre cœur; quelque profond qu'il soit, je le comblerai. » *Ps.* LXXX, 11.

C'est un principe reconnu en philosophie que les causes agissent conformément aux dispositions que les sujets leur présentent : le feu consumera promptement le bois sec, et lentement le bois vert. Par conséquent, Jésus-Christ, cause principale de toutes les grâces, agira sur l'âme qui le reçoit, et lui communiquera sa grâce conformément aux dispositions qu'il y trouvera. Les personnes qui communient souvent apprennent cette vérité par leur propre expérience : elles reconnaissent tous les jours qu'elles retirent de la sainte communion un fruit proportionné au soin avec lequel elles se sont préparées.

A part l'espérance des précieux avantages que procure le sacrement de l'autel, la crainte de notre condamnation devrait nous déterminer à nous préparer soigneusement à le recevoir. En effet, comme les sacrements de la loi de grâce produisent les plus salutaires effets chez les personnes qui les reçoivent dignement; ainsi ils produisent des effets opposés chez les personnes qui les reçoivent d'une manière indigne. Voyez, disait à ce sujet un docteur, voyez quelle influence favorable le soleil, l'eau, la température exercent sur les plantes dont les racines ont pénétré bien avant dans la terre; mais cette influence devient mortelle pour les plantes dont les racines n'auraient pénétré que légèrement. C'est de la sorte que la sainte communion fait grandir les âmes enracinées dans la charité; tandis qu'elle aveugle et endurcit de plus en plus, à cause de leur mauvaise préparation, les âmes dont la charité n'est que superficielle.

D'ailleurs ce double effet est le résultat spontané de la nature de ce sacrement. Nul chrétien n'ignore qu'il est la nourriture spirituelle de nos âmes. Or, de même que la nourriture animale développe et fortifie les corps robustes, tandis qu'elle est préjudiciable aux corps faibles et remplis de mauvaises humeurs; de même cette nourriture céleste produit la vie ou la mort chez ceux qui la prennent, selon la diversité de leur préparation.

Mais quelle sera donc la préparation convenable pour nous approcher des divins mystères. La philosophie va nous l'apprendre.

Elle nous enseigne, en effet, que plus grande est la dignité d'une forme naturelle, plus noble est la disposition qu'elle exige. On peut s'en convaincre en considérant les formes successives que revêt la nourriture corporelle jusqu'au moment où elle reçoit sa dernière perfection : chaque forme nouvelle l'emporte en dignité sur la précédente, tout en servant de préparation à la forme suivante, à laquelle elle est inférieure en ce point. Or le même ordre et la même proportion existent dans les choses spirituelles; partant, plus grande sera la dignité d'un sacrement, plus grande devra être la pureté avec laquelle nous nous en approcherons. Il y a quelques sacrements à la réception desquels une confession préalable n'est pas nécessaire : il suffit de concevoir un repentir sincère de ses péchés, pour les recevoir dignement. Mais le sacrement de l'eucharistie est d'une excellence telle qu'il exige, en cas de péché mortel, la confession comme préparation indispensable, et de plus la plus grande dévotion actuelle et le plus grand respect possible; ce qui ne peut guère exister sans une considération actuelle et attentive des choses de Dieu. C'est pourquoi il faut éloigner de son âme toutes les pensées, toutes les préoccupations mondaines, et appliquer à Dieu son cœur libre de toute entrave. Ce n'est pas assez que d'être exempt de péché; nous devons nous purifier de toute image, de tout soin capable de troubler notre recueillement. Lorsque Moïse alla recevoir la loi divine et s'entretenir avec Dieu, *Exod.* XIX, il lui fut ordonné de gravir seul la montagne; et défense fut intimée à tout être vivant de paraître autour du lieu de cet entretien. Outre la solitude qui l'entourait, Moïse se vit environné d'une nuée obscure; et c'est dans cette solitude et cette obscurité, quand aucun objet ne pouvait détourner son attention et ses regards, qu'il entendit la parole du Seigneur.

Nous avons en cet exemple une figure des dispositions qui conviennent à la digne réception du sacrement de nos autels. Approchons-nous-en avec un cœur si solitaire, si recueilli, si dégagé des choses d'ici-bas, si absorbé en Dieu, que nous n'apercevions rien autour de nous, sinon Dieu seul. Moïse eut encore à quitter sa chaussure avant de fouler le lieu d'où partait la voix divine.

De même, si nous voulons arriver jusqu'à Dieu, commençons par nous dépouiller de tout sentiment terrestre et mortel. C'est une tâche au-dessus des forces de la nature, je l'avoue; mais non au-dessus des forces de la charité et de la grâce divine. « L'amour est fort comme la mort, » dit l'Epouse des cantiques, *Cant.* VIII, 6. La mort enlève au cadavre toute sensibilité : ainsi la charité parfaite rend le cœur insensible à tout ce qui n'est pas Dieu. Je sais bien que cette mort surnaturelle est l'apanage de l'âme qui mérite le nom et la dignité d'épouse céleste. Néanmoins elle est proposée aux efforts de tous les fidèles, à cause de l'excellence de l'Eucharistie. Ce sacrement est le pain des anges; et par suite, il requiert de celui qui le reçoit la pureté des anges. Mais le Seigneur n'exige pas que nous arrivions là tout d'un coup; il sera satisfait si nous ne négligeons rien pour chasser de notre cœur la pensée des choses du siècle, et l'animer d'une solide dévotion.

Du reste, nous allons développer cette matière avec plus de détails, et exposer les principales choses qui doivent attirer notre attention.

CHAPITRE II.

De la pureté de conscience.

La première disposition que réclame une sainte communion est la conviction que ni les hommes, ni les anges ne sauraient se rendre dignes de ce sacrement si Dieu ne leur accorde un secours spécial. Si personne ne peut mériter une augmentation de grâce, sans le secours de la grâce elle-même, personne ne serait capable de recevoir Dieu dignement sans le secours de Dieu. Invoquez-le donc avec autant d'humilité que d'ardeur afin qu'il daigne orner lui-même la demeure où il veut habiter. Quand un roi doit s'arrêter dans un village, il ne laisse pas aux villageois le soin de préparer ce qui convient à sa dignité; mais sa maison le précède, afin de faire les préparatifs d'usage. Ainsi nous pouvons, à juste titre, supplier le grand Roi qui daigne, dans son infinie miséricorde, s'arrêter chez nous, de joindre une autre grâce à celle-ci; à savoir, d'envoyer son Esprit-Saint avec ses vertus et ses dons,

afin que la puissance de Dieu prépare elle-même le lieu que Dieu a choisi pour sa demeure.

Or, cette préparation suppose d'abord la pureté de conscience, ou bien l'absence de tout péché mortel. D'où ces paroles du Psalmiste : « Je laverai mes mains parmi les justes, et j'environnerai votre autel, Seigneur ! » *Ps.* xxv, 6. Ce n'est qu'après avoir lavé ses mains, ou plutôt expié ses fautes, que le saint roi veut s'approcher de l'autel et de la table de son Dieu. — De là encore cette terrible sentence de l'Apôtre : « Quiconque mangera ce pain, et boira ce calice indignement, sera coupable du corps et du sang du Seigneur. » I *Cor.* xi, 27. En s'exprimant de la sorte, saint Paul nous donne à entendre que s'approcher des saints mystères en péché mortel, c'est renouveler le crime des bourreaux de Jésus-Christ; car dans les deux cas, on profane, quoique de manières différentes, son corps et son sang divins.

Quelle conséquence d'ailleurs résultera de l'union de deux choses aussi incompatibles que Jésus-Christ et le pécheur, sinon une corruption véritable ? Deux objets de même nature s'unissent sans inconvénient; l'eau se mêle facilement à l'eau, le fer au fer; mais deux objets incompatibles ne s'unissent qu'au détriment de l'un ou de l'autre; telle serait l'union de l'eau et du feu. Or, le sacrement de l'autel unissant réellement l'homme à Jésus-Christ, qu'attendre de cette union, lorsque l'homme est en état de péché, sinon la corruption de l'élément le plus faible ? Le mal peut-il s'identifier avec le bien, la pureté avec l'impureté, l'humilité avec l'orgueil, la douceur avec la colère, la miséricorde avec la dureté ? Pour que le chrétien soit uni dignement à Jésus-Christ, il faut qu'il lui ressemble, et partant qu'il se purifie de tout péché mortel, lequel détruit radicalement cette ressemblance.

Bien que tout péché mortel s'oppose à la réception salutaire de la communion, il y en a deux qui s'y opposent d'une façon plus marquée que les autres : ce sont la haine et l'impureté. Le sacrement de l'Eucharistie est un sacrement d'amour; il rend les fidèles participants de la même nourriture, du même esprit, et il les identifie par la charité. C'est, d'après saint Augustin, le motif qui a déterminé Notre-Seigneur a choisir pour matière de ce sacre-

meni des objets où l'unité résulte de la multiplicité. En effet, le pain qui résulte du mélange de plusieurs grains de blé, le vin qui résulte du mélange des grains de raisin, sont très-propres à représenter ce qu'opère l'Eucharistie chez les fidèles dont elle fait un seul cœur et une seule âme. Cela étant, quoi de moins raisonnable que de s'approcher du sacrement de l'union par excellence avec un cœur déchiré par la haine? Que faites-vous en agissant de la sorte, sinon rouvrir sans cesse la blessure dont vous demandez la guérison au médecin? Vous recourez à un appareil tout-puissant pour cicatriser les haines et le mauvais vouloir; et d'un autre côté vous en détruisez l'action, et vous brisez par les inimitiés et les dissensions, la paix et l'union que cet appareil opère.

Voulez-vous éviter ce danger? avant de vous asseoir à la table sainte, mettez à exécution ce conseil du Sauveur : « Si en offrant un sacrifice à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque sujet de se plaindre de vous; laissez là votre offrande, allez vous réconcilier avec votre frère, et alors seulement revenez achever votre sacrifice. » *Matth.* v, 23. Lorsque vous vous serez réconcilié ainsi, ou bien lorsque vous en aurez formé la sincère résolution, si votre confesseur juge cette mesure suffisante, avancez-vous avec confiance vers cette table céleste. Autrement le maître du festin ne tarderait pas à vous dire : « Mon ami, pourquoi êtes-vous entré sans robe nuptiale, sans la charité qui couvre la multitude des péchés? » *Matth.* xxii, 12. Et comme vous n'auriez aucune excuse à alléguer, vous auriez à craindre qu'il n'ajoute : « Liez-lui les mains et les pieds, et jetez-le dans les flammes. » *Ibid.* 13.

Le second péché opposé à la digne réception de l'Eucharistie est l'impureté. Ce sacrement contenant le corps virginal qui a été formé de la plus pure substance de la sainte Vierge, il exige une telle pureté de corps et d'âme qu'il suffirait, au sentiment des saints, d'avoir été durant la nuit le jouet du démon, pour devoir s'abstenir de l'usage de ce sacrement, à moins que l'obéissance ou une fête importante, ou toute autre raison majeure n'intervînt; ou bien encore, à moins que notre dévotion ne se soit en rien refroidie. Saint Bernard va plus loin : il conseille dans ce cas, non-

seulement de ne pas communier, mais encore de ne pas assister le prêtre dans la célébration des saints mystères; tant lui paraît grande la pureté qu'ils requièrent? L'Apôtre engageait les époux à s'abstenir de tout rapport afin de vaquer à la prière, I *Cor.* VII : combien cette disposition n'est-elle pas plus nécessaire lorsqu'il s'agit de recevoir le corps du Seigneur caché sous les espèces sacramentelles? Et si dans l'ancienne loi un songe impur bannissait, durant toute la journée, un homme de l'enceinte occupée par le peuple de Dieu, ne le bannira-t-il pas de l'union avec Dieu?

Nous ne devons pas nous borner en cette matière à nous purifier des péchés mortels. Les péchés véniels diminuent l'ardeur de la charité, s'ils ne l'amortissent pas tout à fait; et en refroidissant la dévotion, ils nuisent à la disposition que demande précisément l'Eucharistie. Pour nous en purifier, nous pourrons faire précéder la communion de la confession, ou bien d'exercices propres à renouveler le repentir de nos fautes, et à ranimer notre ferveur. Omettre cette précaution serait se rendre au moins coupable d'un péché véniel de négligence ; on se priverait de plus en partie de la suavité et de la force que Notre-Seigneur répand dans les âmes convenablement préparées. Mais si l'on était tombé dans un péché mortel, le repentir ne suffirait pas ; il faudrait en outre s'en confesser sacramentellement, sous peine de commettre un nouveau péché, c'est la doctrine formelle du concile de Trente.

CHAPITRE III.

De la pureté d'intention.

La seconde disposition à apporter à la sainte communion est une intention extrêmement pure. L'intention est le principal élément de nos actes, et en cette qualité elle mérite d'être dirigée avec un soin particulier en toute chose, mais surtout lorsqu'il s'agit de la réception de la divine Eucharistie ; autrement nous abuserions des dons de Dieu, faisant servir à une fin ce qu'il a destiné à une autre. Pour plus de clarté, nous allons dire un mot des fins que l'on se propose ordinairement soit dans les bonnes, soit dans les mauvaises communions.

On rencontre quelquefois des prêtres que l'intérêt détermine à célébrer les saints mystères. Ils ressemblent aux enfants d'Aaron qui offrirent à Dieu de l'encens avec un feu étranger, *Levit.* x; car ce n'est pas le feu de l'amour divin qui les anime, mais celui de la cupidité et de l'avarice. Qu'ils craignent le châtiment de ces deux téméraires; le feu du sanctuaire pourrait bien un jour les dévorer.

Il y a des chrétiens qui communient lorsqu'ils ne peuvent plus s'en dispenser, par force ou par crainte de quelque châtiment : on le voit chez un grand nombre de ceux qui ne s'approchent des sacrements qu'aux fêtes de Pâques; ils vont à la sainte table comme s'ils allaient au supplice. Ils devraient songer qu'il n'est pas plus permis de recevoir le Seigneur avec ces dispositions chagrines, qu'il ne l'était de pénétrer dans le palais d'Assuérus avec un sac pour vêtement, *Esth.* iv. L'amour est le sentiment avec lequel doit être accueilli celui que l'amour amène : loin de nous toute crainte servile, lorsqu'il s'agit d'un sacrement dont l'amour du plus tendre des pères a préparé l'institution.

D'autres communient afin de ne pas se singulariser, sans éprouver aucune ardeur, sans faire aucune préparation, sans réformer leur vie. De ces derniers se rapprochent ceux qui communient par pure habitude. Ils sont accoutumés à faire la communion tel et tel jour; mais ils ne se mettent pas en peine d'obtenir la dévotion convenable. Quoique l'habitude de la sainte communion soit une excellente habitude, la communion n'est pas une chose qu'il faille faire uniquement par habitude; il faut plutôt avoir en vue le fruit qu'on en retire, et se disposer à en profiter.

Plusieurs fidèles apportent à la réception des sacrements une espèce de gourmandise spirituelle. J'entends par là le désir de goûter en les recevant, quelque consolation sensible. C'est le but que se proposent les fidèles dont je parle, au lieu de songer à embrasser la croix et la mortification de Jésus-Christ, et à le servir avec une meilleure volonté et un plus absolu dévouement.

Toutes ces fins ont quelque chose de déréglé : ce sont des portes dérobées par lesquelles on se glisse pour enlever comme un larron, et non pour recevoir, comme un fidèle serviteur, les biens

du souverain Maître. Entrons de préférence par la porte que les saints ont choisie : tâchons d'être animés de l'intention qui les animait. Ne croyons pas pourtant que leur intention revêtît une forme unique : les paroles suivantes de saint Bonaventure nous convaincront du contraire.

« Nombreux sont les sentiments et les intentions des personnes qui s'approchent de la sainte communion ou célèbrent les saints mystères. Les unes y sont poussées par l'amour; elles se proposent de posséder plus souvent leur bien-aimé dans leur âme, afin de jouir de ses caresses, de lui être intimement unies et de puiser dans cette union une plus ardente charité. D'autres sont poussées par la connaissance de leur propre faiblesse; elles attendent du céleste médecin la guérison de leurs infirmités. Il y a des âmes qui cèdent à la connaissance de leurs fautes et des dettes contractées par elles envers la justice divine ; celles-ci espèrent obtenir leur pardon par la médiation de la divine victime. D'autres, tourmentées par la tribulation ou la tentation, cherchent leur force et leur soutien dans celui qui peut tout. D'autres désirant une grâce particulière recourent à celui auquel le Père céleste ne peut rien refuser. Plusieurs fidèles pénétrés de reconnaissance pour Dieu leur bienfaiteur, lui offrent comme le témoignage qui puisse lui être le plus agréable, l'hostie et le calice du salut. Quelques-uns avides de célébrer les louanges du Seigneur et de ses saints, offrent ce sacrifice qui leur procure une louange et un honneur infinis. D'autres sont animés par le désir du salut de leurs frères et par la compassion pour leurs peines : ils savent que rien ne plaide avec plus d'efficacité aux yeux du Père céleste la cause des vivants et des morts, que le sang précieux répandu sur la croix pour sauver les hommes. »

Si vous voulez purifier votre intention, choisissez l'un des motifs que vous propose saint Bonaventure, et excluez tout motif opposé. Il serait encore mieux de les embrasser tous, de les avoir devant les yeux et de chercher à les atteindre avec le secours de notre Rédempteur. Mais le but que nous devons poursuivre principalement par la fréquentation de la sainte table, c'est de recevoir une participation de plus en plus abondante de l'esprit de

Jésus-Christ, afin d'être transformés en lui, de vivre de sa vie, d'être animés de sa charité, de son humilité, de sa patience, de son obéissance, de son esprit de pauvreté, de sa mortification, de son mépris du monde. C'est vraiment prendre Jésus-Christ comme une nourriture et un breuvage spirituels, que de nous transformer en lui, d'identifier notre vie à la sienne, à l'exemple de celui qui disait : « Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis; c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » *Galat.* II, 20. Voilà quelle doit être notre principale fin. Ajoutons-y celle que le Sauveur lui-même nous recommandait, à savoir, de renouveler le souvenir de ses souffrances et de lui rendre grâces pour l'inestimable bienfait de la rédemption.

CHAPITRE IV.

De la dévotion actuelle.

La troisième disposition avec laquelle nous devons nous approcher du sacrement de l'autel, est la dévotion actuelle.

Rappelons-nous à ce sujet que l'Eucharistie, aussi bien que les autres sacrements, produit deux sortes d'effets : l'un général, l'autre particulier. Le premier est la grâce, effet commun à tous les sacrements de la nouvelle loi. Le second est appelé par les théologiens réfection spirituelle, et il consiste en une énergie nouvelle pour le bien, et en un sentiment délicieux des choses divines. Il en est de cette nourriture spirituelle comme de la nourriture corporelle : outre les forces qu'elle renouvelle, celle-ci procure un plaisir véritable; de même celle-là, tout en conservant la vie de l'âme par la communication de la grâce, la remplit encore de suavité et d'ardeur. « Cette suavité, dit saint Thomas, est-elle chez les chrétiens dégagée des choses de la terre, qu'aucun langage ne saurait l'exprimer. C'est qu'ils boivent à la source même des douceurs spirituelles; ils reçoivent Jésus-Christ, source de toute félicité. » *Sum.* III p, q. LXXIX, 1 ad 2.

Or, pour jouir de cette inappréciable faveur, la condition requise est la dévotion actuelle. En vertu du principe que nous énoncions précédemment, il doit y avoir proportion entre une faveur quelconque et la condition à laquelle on l'obtient. En conséquence, la

meilleure disposition pour recevoir un accroissement de dévotion sera de posséder une dévotion actuelle; de même qu'un bois sec et chaud permet aisément de ranimer un foyer qui s'éteint.

Si vous me demandez en quoi consiste la dévotion actuelle, je ne saurai mieux l'expliquer qu'en la comparant à ces essences extraites de plusieurs plantes odoriférantes, et qui répandent les parfums les plus suaves et les plus divers. La dévotion est, en effet, un sentiment spirituel qui résulte de plusieurs autres désirs et sentiments dont l'âme doit être remplie lorsqu'elle va recevoir son divin Maître. « Avec quelle contrition, disait saint Ambroise, avec quel repentir, avec quelles sources de larmes, avec quelle frayeur, avec quel respect, avec quelle chasteté, quelle pureté d'esprit ne doivent pas, ô mon Dieu, se célébrer vos saints mystères? Car nous y mangeons réellement votre chair, nous y buvons réellement votre sang. Alors le ciel s'unit à la terre, les choses divines se mêlent aux choses humaines; les anges sont présents, et vous-même êtes à la fois le prêtre et la victime de cet inestimable sacrifice. Qui pourra, Seigneur, traiter dignement ce redoutable mystère, si vous ne l'en rendez digne? »

Mais voyons de plus près en quoi consiste la dévotion dont nous parlons. Pour qu'elle réponde à la dignité de l'auguste sacrement, il faut qu'elle renferme trois choses: 1° une humilité et un respect profonds; 2° un amour et une confiance sans bornes; 3° une faim spirituelle, un vif désir de ce pain du ciel. Abordons chacune de ces dispositions, et parcourons les considérations propres à les produire.

I.

De la crainte et du respect avec lequel il faut s'approcher de la sainte communion.

Pour exciter en votre âme un respect mêlé de crainte, portez vos yeux sur la grandeur et l'immensité de celui que contient le sacrement de nos autels; car sous le voile du pain est véritablement contenue la Majesté infinie qui crée, conserve et gouverne le monde, dont la seule présence ébranle les colonnes des cieux, *Job*, XXVI, aux pieds de laquelle la nature entière se prosterne,

Job, XXXVIII; que chantent les étoiles du matin, dont la beauté frappe de stupeur la lune et le soleil, *Job*, IV, dont les yeux découvrent des taches dans les esprits bienheureux, devant laquelle enfin ce monde si grand n'est même pas une goutte de rosée, un de ces poids légers qu'on met dans la balance, *Sap.* XI. Comment ne pas trembler lorsque la lumière de la foi nous découvre en celui que nous allons recevoir une si haute majesté!

Je ne parle pas encore de la rigueur de ses jugements et de sa justice, ni de la haine qu'il porte au mal, mais seulement de sa majesté infinie et de la crainte qu'à ce seul point de vue elle doit inspirer au juste comme au pécheur. Que personne ne se rassure en alléguant la vertu de ce sacrement, car les âmes mal préparées peuvent, nous l'avons vu, y trouver leur châtiment. Les enfants d'Israël prirent un jour avec eux l'arche d'alliance, persuadés que sa présence leur ferait remporter la victoire sur les Philistins, I *Reg.* IV. Au lieu de la victoire, ils rencontrèrent une défaite complète; l'arche elle-même fut prise, de sorte qu'ils furent plus maltraités après l'arrivée de l'arche que lorsqu'ils en étaient privés. Ainsi, leur mauvaise conduite tourna contre eux leur plus puissante protection. Pareil châtiment atteignit l'orgueilleux favori d'Assuérus. Invité par la reine, il voyait en cela le signe d'une éclatante faveur; et cette invitation ne fut que le prélude de sa mort, et sur un ordre du roi il fut transporté de la table royale à une infâme potence.

C'est pourquoi l'Apôtre s'écrie : « Que l'homme s'éprouve lui-même; et qu'ensuite seulement il mange de ce pain, il boive de ce calice. Car celui qui mange de ce pain ou qui boit de ce calice indignement, mange et boit son jugement, ne discernant pas le corps du Seigneur. » I *Cor.* XI, 28. Si l'arche d'alliance qui figurait l'Eucharistie commandait tant de respect, qu'exigera la réalité elle-même? Les Bethsamites regardent l'arche par curiosité, et des milliers d'entre eux sont frappés aussitôt par le Seigneur, I *Reg.* VI. Que devra donc attendre celui qui ose recevoir indignement le sacrement dont l'arche était la pâle image? Lorsque l'arche ouvrit aux Hébreux un chemin à travers les eaux du Jourdain, Josué leur recommanda de se tenir à une respectueuse

distance, et de laisser au moins un intervalle de deux mille coudées, de crainte que Dieu ne les exterminât. *Jos.* III. Or, si l'on devait avoir une telle révérence pour l'ombre de ce mystère d'amour, quelle révérence ne sera pas due à ce mystère lui-même? Considérez d'ailleurs que du côté de la nature nous ne sommes rien, que par nos péchés nous nous sommes ravalés au-dessous du néant, le péché étant pire que le néant. N'aura-t-il donc pas raison de craindre celui qui s'est abaissé tant de fois jusqu'au néant, qui a commis tant de fautes, tant d'infidélités, de turpitudes et d'abominations? Ne tremblera-t-il pas à la pensée de recevoir Dieu dans un cœur dont il a fait si longtemps une caverne de dragons, un repaire de basilics et de serpents?

Que devant ces considérations l'homme s'humilie profondément, et qu'il se présente à la maison de son tendre Père, en lui disant comme l'enfant prodigue : « Mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne mérite plus d'être appelé votre fils; traitez-moi seulement comme l'un de vos serviteurs. » *Luc.* XV, 21. Qu'il se présente avec les sentiments de ce publicain qui, n'osant s'approcher de l'autel ni lever les yeux au ciel, frappait sa poitrine et répétait : Seigneur, ayez compassion de moi pécheur! Qu'il se présente avec les sentiments d'une épouse coupable à laquelle son mari aurait accordé le pardon, et qui pénétrée de confusion au souvenir de son infidélité et de la générosité de son époux, n'oserait le regarder en face. Elle est encore plus grande la générosité de Dieu recevant dans sa maison, à sa table, dans ses bras, l'âme adultère qui a préféré la volonté du démon à la volonté de son Créateur.

C'est par des considérations de cette nature que l'on s'excitera utilement à l'humilité et au respect que demande la réception du plus divin des sacrements.

II.

De l'amour et de la confiance.

Nous nous sentirons bientôt remplis de confiance et d'amour si nous considérons que, autant la majesté de Dieu, sa justice, sa haine envers le péché sont à redouter, autant est grande sa misé-

ricordieuse bonté envers le pécheur. C'est pour lui qu'il est descendu du ciel sur la terre, qu'il s'est revêtu de notre chair; c'est pour le chercher qu'il a entrepris tant de courses, pour le toucher qu'il a mangé en sa compagnie, et qu'il a fait des tourments qui devaient le sauver ses plus chères délices. *Matth.* IX, XI, XVIII; *Joan.* IV. C'est pour nous, pécheurs, qu'il a supporté tant de jeûnes, de sueurs, de privations, de veilles, de persécutions et de contradictions de la part des hommes; c'est pour nous, pécheurs, qu'il prêchait et parcourait les bourgades pendant le jour, qu'il priait la nuit, que ses entrailles étaient toujours ouvertes et prêtes à nous recevoir, quelque misérables et abandonnés que nous fussions. Enfin il a tellement souhaité notre salut que, pour l'accomplir, il est monté sur une croix entre deux voleurs, et qu'il a versé jusqu'à la dernière goutte de son sang. Non content de cela, il a étendu son action bienfaisante au delà des bornes de sa vie mortelle afin que nous ne fussions pas orphelins, et il a établi ce sacrement où il réside lui-même et où tous les hommes qui sentent le besoin d'un remède à leurs maux, peuvent aller puiser en toute confiance. Le même motif qui l'avait porté à mourir l'a porté à instituer le sacrement de l'autel; et l'amour qui l'avait arraché du ciel pour le livrer à des pécheurs, l'en arrache encore tous les jours pour le remettre entre leurs mains.

On voit par là que la cause de l'institution du sacrement de l'autel a été, du côté de Jésus-Christ, son immense charité; du côté des hommes, le besoin extrême qu'ils en avaient; du côté de Jésus-Christ la miséricorde seule, du côté des hommes leur seule misère. Aussi l'Eucharistie est-elle un remède commun aux justes et aux pécheurs. En même temps qu'elle soutient les forces des premiers, elle guérit les maux des seconds; et si elle conserve la vie à ceux qui la possèdent déjà, elle la rend à ceux qui l'ont perdue.

A quel titre pourrai-je donc me dispenser de participer à ce mystère? J'y vois un asile royal fondé par la divine miséricorde, enrichi du sang du Christ, pour le soulagement de toutes les infirmités et de tous les besoins. M'en estimerai-je exclu parce que je suis infirme moi-même? Au contraire, je dois m'y réfugier

plus tôt, si je désire sincèrement ma guérison. J'y trouverai un remède infaillible pour mes maux; une nouvelle vigueur viendra remplacer ma faiblesse; mon aveuglement y sera dissipé; si je suis pauvre, on m'enrichira; si je suis affamé, on me rassasiera; si je suis nu, on me vêtira.

C'est ce que ne comprennent pas, ou ne veulent pas comprendre les personnes qui s'autorisent de semblables excuses pour s'éloigner et éloigner les autres de ce sacrement. Elles ne voient pas qu'il est à la fois une nourriture substantielle pour ceux qui sont en santé, et une médecine pour ceux qui sont en proie à la maladie; une source de force et de douceur pour les justes, et une source de vie pour les pécheurs. Plus une âme est faible, plus elle a besoin de s'en approcher, moins elle peut en rester éloignée. Il est aisé de concevoir que l'âme forte et robuste puisse être privée quelque temps de cet aliment divin; mais celle qui, pour ainsi dire, ne se traîne qu'avec peine, qui ne peut détourner ses regards du Seigneur sans tomber en défaillance, que deviendra-t-elle si elle ne se munit pas de ce secours? Aussi le Sauveur ne pouvait s'empêcher de compatir aux besoins de ces âmes faibles; et il disait, à propos du peuple qui en était la figure : « Je ne puis les renvoyer à jeun, car ils tomberaient en route de défaillance, la plupart étant venus de loin. » *Marc.* VIII, 3. De même que ces derniers avaient un plus pressant besoin de la providence de Notre-Seigneur, à cause du voyage qu'ils avaient à faire; de même les âmes faibles ont un besoin plus pressant de l'Eucharistie, à cause de la distance qui les sépare de la perfection. Et puisque ce pain céleste leur est destiné, elles peuvent sans témérité, et même à bon droit, si elles désirent remédier à leurs maux, s'approcher du divin Médecin, et user de l'appareil où il a mis son sang et son amour.

Un des points les plus terribles du compte que les hommes auront à rendre au Seigneur, sera de n'avoir pas profité des remèdes dont ils sont redevables au sang du Sauveur, et surtout de celui-ci. Supposez un roi qui, après avoir fondé un hôpital magnifique et l'avoir fourni à grands frais de tout ce qui pouvait servir au soin des malades, verrait tout le monde refuser d'y entrer; est-ce

qu'il ne serait pas offensé de voir sa peine et ses dépenses ainsi méconnues? Hé bien! le Roi du ciel ne l'est pas moins lorsque nous refusons de mettre à profit le remède qu'il nous a préparé avec son propre sang, et lorsque nous rendons, autant qu'il est en nous, sa peine et ses efforts inutiles. Nous l'apprenons d'ailleurs par la parabole du festin : tout était prêt; mais les convives refusèrent de s'y rendre; ce qui arracha au maître du festin cette terrible sentence : « Je vous le dis en vérité, aucune des personnes qui ont été invitées ne goûtera de ce repas. » *Luc.* XIV, 24.

Quelle excuse aurez-vous donc à alléguer pour vous dispenser d'y assister? Je suis pécheur, dites-vous. Mais il n'est plus pécheur, celui qui désire être juste, et qui regrette d'avoir été pécheur : « Les péchés passés, dit saint Jérôme, ne vous condamnent plus, dès qu'ils vous déplaisent. » *Sup. Marc.* VI. Je suis tombé, ajouterez-vous. On ne peut appeler tombé celui qui rougit de sa chute, et qui tend la main afin qu'on le relève. Vous direz encore que vous êtes indigne de participer à ce divin mystère : vous seriez bien insensé si vous pensiez que quelqu'un au monde en puisse être parfaitement digne. Le Seigneur désire tout particulièrement se communiquer aux petits, afin d'exalter sa bonté que cette communication manifeste. Si vous pesez bien toutes ces raisons, vous verrez que loin d'offenser votre Maître en venant à lui, vous l'offenseriez gravement en ne voulant pas user du remède qu'il a institué pour vous et vos pareils.

III.

De la faim spirituelle et du désir avec lequel nous devons nous approcher de l'Eucharistie.

Pour obtenir cette faim spirituelle et ce désir, considérez la vertu de ce divin sacrement et les effets qu'il opère dans les âmes qui le reçoivent pieusement. Le premier homme nous avait perdus en mangeant le fruit empoisonné de l'arbre de la science du bien et du mal : l'Homme-Rédempteur nous a sauvés en nous donnant pour aliment son corps et son sang divins. Le premier avait causé notre malheur, le second cause notre félicité. Les

maux qui ont inondé la terre étaient un effet de la désobéissance d'Adam; les grâces qui ont réparé ces maux sont un effet de l'obéissance de Jésus-Christ; et c'est pour cela que le sacrement de nos autels répare les conséquences désastreuses du fruit défendu. Ce sacrement est un baume spirituel préparé par le souverain Médecin, afin de guérir l'humanité gâtée par le venin de l'antique serpent. Conséquemment, pour apprécier les biens dont ce sacrement est la source, il faudrait connaître les maux qui sont résultés de la faute originelle. Et s'il a été dit du fruit du premier arbre : « Le jour où tu en mangeras, tu mourras, » *Gen.* II, 17, il est écrit de celui-ci : « Quiconque mangera de ce pain, vivra éternellement. » *Joan.* VI, 52. On voit par ce rapprochement l'opposition constante qui existe entre ces deux sortes d'aliments, et l'on peut déjà connaître quelque chose des effets qu'opère la sainte Eucharistie.

Nous les comprendrons encore mieux en considérant la dignité de celui qu'elle renferme. Celui qu'elle renferme c'est le Verbe fait chair, c'est le Fils de Dieu avec son humanité, à laquelle il communique ses vertus et qualités divines, comme le feu communique les siennes au fer plongé dans la fournaise. Ce qui fait dire à saint Jean Damascène que le Verbe éternel de Dieu, principe de la vie des créatures, en s'unissant à une chair mortelle, l'a rendue principe de vie. Par suite, ce sacrement contient toute la vertu divine du Christ, puisqu'il contient la chair adorable à laquelle le Verbe donne participation de sa propre vertu.

En partant de cette vérité, vous concevrez la nature des effets que produit en vous la présence du Seigneur. Il vous honore par sa venue, il vous oint de sa grâce, vous guérit de sa miséricorde, vous lave de son sang, vous ressuscite par sa mort, vous illumine de sa lumière, vous enflamme de son amour, vous réjouit de sa suavité, unit intimement votre âme à sa divinité, vous rend participant de son esprit et des mérites qu'il a acquis sur la croix. Ce sacrement vous obtient encore le pardon de vos péchés passés, il vous fortifie contre les dangers à venir, il affaiblit les passions, diminue les tentations, réveille la piété, éclaire la foi, embrase la charité, confirme l'espérance, soutient votre infirmité, répare vos

forces, remplit de joie la conscience, et vous donne un gage de la vie qui ne finira pas. C'est bien là le pain qui ranime le cœur de l'homme, qui encourage les voyageurs, relève ceux qui sont tombés, est une arme pour les forts, une protection pour les faibles, dissipe la tristesse, console dans la tribulation, éclaire l'ignorance, brûle les tièdes, aiguillonne les paresseux, guérit les infirmes et remédie à toutes les nécessités. Des effets aussi merveilleux, une bonté et un amour aussi grands sont bien capables de nous inspirer le désir de posséder un pareil trésor, de goûter d'un mets aussi délicieux.

Si la pensée de votre indignité vous retenait de nouveau, encore une fois sachez bien qu'aux pauvres est destiné ce trésor, aux malades ce remède, aux indigents ce secours, aux affamés cette nourriture. C'est le pain des anges, mais c'est aussi le pain des pénitents ; c'est un mets de roi, mais c'est aussi l'aliment des travailleurs ; c'est la nourriture des hommes faits, mais c'est aussi le lait des enfants. Sa vertu est universelle, et nul ne doit s'en abstenir, si l'on désire une prompte et radicale guérison. « Ce ne sont pas les personnes qui se portent bien auxquelles le médecin est nécessaire, disait le Seigneur, mais les malades. » *Matth.* IX, 12. Le même motif qui l'a fait descendre sur la terre, l'a fait se renfermer dans ce sacrement. Puisqu'il désire vous combler de tant de biens, ne devez-vous pas désirer avec une sainte avidité, une ardeur pleine de joie, le recevoir dans votre ame? Rappelez-vous avec quelle sainte impatience les patriarches de l'ancienne loi soupiraient après la venue du Sauveur : ils l'appelaient sans cesse et ils fatiguaient en quelque sorte le ciel de leurs cris, pour qu'il leur fût donné de voir celui qu'ils nommaient le désiré des nations, *Agg.* II. Or, ce même Seigneur veut descendre dans votre âme pour lui apporter, dit saint Thomas, III p., LXXIX, 1, ce qu'il apporta au monde, à savoir, la vie de la grâce. Ne devez-vous pas l'espérer et l'attendre avec de semblables sentiments?

Songez encore à la vivacité avec laquelle les Apôtres désiraient la venue de l'Esprit-Saint, *Act.* II; ils priaient sans relâche afin qu'il daignât remplir leur âme. Vous aussi vous devez recevoir ce

même Esprit, quoique d'une autre manière; soupirez donc de même après sa venue.

Figurez-vous une mère de famille, chargée d'enfants et de besoins, et dont le mari serait dans les Indes. Comme elle désire le retour de celui qui lui apportera soulagement, consolation, honneur, affection et toute sorte de bonheur! Et vous, ne désirerez-vous pas avec plus d'ardeur le retour de l'époux de votre âme qui va revenir pour la combler de biens que le monde ne pourrait jamais lui donner!

Voilà quelques-unes des considérations par lesquelles on excitera en son cœur la dévotion actuelle qui convient à la réception de la sainte Eucharistie.

CHAPITRE V.

Qu'il faut consacrer quelque temps à la préparation dont on vient de parler

La préparation dont nous venons de parler serait incomplète si nous ne la commencions quelques jours avant la sainte communion, pour approfondir les considérations précédentes, et nous disposer à obtenir le pardon de nos fautes par une bonne confession. C'est un article sur lequel sont répréhensibles bien des prêtres qui, sans y avoir aucunement pensé, quitteront tout à coup une conversation plus ou moins sérieuse, une affaire ou toute occupation temporelle pour monter au saint autel. Avec autant d'insouciance qu'ils mettraient à manger un morceau de pain, ils vont s'asseoir à la table du Seigneur et manger le pain des anges. Voilà pourquoi, après tant d'années de ministère sacerdotal, ils se trouvent aussi peu avancés dans la vertu. Si chaque fois qu'ils célèbrent la messe, ils méritaient un accroissement de grâce, au bout de vingt ans ils auraient acquis déjà un riche trésor. Mais les choses ne se passent pas de la sorte : ils sont aussi sensuels, aussi peu recueillis que jamais, quand ils ne sont pas pires. Il est effrayant de penser que l'on s'approche tous les jours de la source des grâces, de la table des anges, du remède souverain, et que néanmoins après de longues années on est aussi sec, aussi pauvre, aussi faible que par le passé.

Je ne blâmerai pas moins les chrétiens qui après une année écoulée dans toutes sortes de vices passent des pieds de leur confesseur à la table du Seigneur, sans mettre le moindre intervalle entre l'aveu de leurs innombrables péchés et la réception de ce pain qui mériterait une pureté angélique. Ne devraient-ils pas auparavant consacrer quelques jours à fléchir le Seigneur, à orner et à purifier de leurs larmes la maison dans laquelle il veut bien se reposer ? Ne devraient-ils pas se préparer à une si grande fête, à une si noble solennité ? Lorsque les Hébreux furent sur le point de recevoir la loi de Dieu, Moïse leur ordonna de s'y préparer durant trois jours, de laver leurs vêtements et de n'avoir aucun rapport avec leurs femmes. Et quand vous allez recevoir le Dieu qui est l'auteur de la loi comme de la grâce, vous ne prenez pas garde au souvenir de vos péchés tout récents, de tant d'actions si honteuses, et vous osez vous approcher en cet état du Dieu de pureté, du Dieu dont la majesté est sans bornes !

Cet abus n'est malheureusement que trop répandu aujourd'hui. Si quelqu'un veut estimer les choses, non pas au poids des balances trompeuses de Chanaan, mais au poids du sanctuaire, à la lumière de Dieu et de la doctrine des saints, qu'il lise le traité de saint Cyprien *De lapsis*. Ce Père s'exprime ainsi à propos des chrétiens qui, peu après avoir sacrifié aux idoles, venaient manger le pain sacré : « Ils viennent de quitter les autels du démon ; leurs mains sont encore souillées des sacrifices profanes, et ils s'approchent de ce sacrement ! Ils ont encore l'estomac chargé des viandes offertes aux idoles, leur haleine répand encore l'odeur infecte de ces mets empoisonnés, et ils ont l'audace de ravir le corps du Seigneur ! Est-ce qu'il n'est pas écrit *Num.* IX : Tout homme qui sera pur mangera de cette nourriture ; elle donnera la mort à celui qui ne le sera pas. Mais ils ne font aucun cas de cette sentence. Ils viennent enlever de vive force le corps et le sang du Seigneur ; et en profanant ainsi de leur bouche et de leurs mains nos mystères augustes, ils se rendent complices d'un crime encore plus grand que celui de leur apostasie. » Il y a bien, je l'avoue, dans ces paroles, un peu d'exagération ; mais elles vous montrent ce que saint Cyprien pensait d'une pratique aujourd'hui si fréquente et si ordinaire.

Si vous m'objectez que vous vous êtes réconcilié avec Dieu au tribunal de la pénitence, je vous répondrai que ce n'est pas une raison pour le recevoir un instant après vous être déchargé de vos nombreux péchés. Consacrez un peu de temps aux larmes, au repentir, à purifier votre conscience; alors vous pourrez communier avec plus de confiance. Quoique sa faute lui eût été pardonnée, Marie, sœur de Moïse, fut obligée de passer sept jours hors du camp des Israélites. Absalom ne pénétra pas de trois ans dans le palais de son père, après que David lui eut pardonné le meurtre de son frère Ammon. *Num.* XII; II *Reg.* XIII, XIV. Un père offensé prive trois ans son fils de sa présence; vous qui avez beaucoup plus offensé votre Père céleste, qui, par vos péchés, avez renouvelé tant de fois le supplice de son Fils, ne pourrez-vous pas attendre trois jours?

« Mais je serais exposé à retomber, direz-vous encore : il est prudent que je m'approche de la sainte table avant que le péché m'en rende indigne. » A cela je réponds que si vous craignez de pécher véniellement, il n'y a aucun inconvénient à attendre, car le remède à ces maux est facile : si au contraire vous craignez de pécher mortellement, n'est-il pas dangereux de communier avec si peu de préparation, avec des dispositions si peu solides que vous ne sauriez passer trois jours sans commettre de péché mortel? Où est donc le ferme propos de ne plus offenser Dieu, cela vous coutât-il la vie? Où est cet amour de Dieu par-dessus toutes choses qui suppose la haine du péché par-dessus toutes choses? Doutez-vous de la puissance de la grâce? Commettre un péché mortel n'est pas chose si aisée que l'on ne puisse, avec une vigilance ordinaire et l'assistance de la grâce divine, laquelle ne fait jamais défaut, passer de longs jours, de longues années, la vie même tout entière, sans en commettre un seul.

Mais exiger cela d'hommes charnels et sensuels, même pour quelques heures, c'est vouloir détourner une rivière du cours qu'elle suit depuis longtemps; on réussira à l'interrompre à force d'art et de bras durant quelques jours, mais elle ne tardera pas à reprendre sa pente accoutumée. De même, il y a des chrétiens tellement habitués depuis longues années à la misérable liberté de

dire et de faire ce qu'ils veulent, de laisser leur cœur suivre l'impulsion de ses appétits, que résister à leurs passions leur semble un supplice intolérable, une chose à peu près impossible, et qu'ils reprennent bientôt la pente de leur ancienne liberté. Ils ont hâte de se décharger du poids de toute obligation afin de vivre à leur guise, de sorte qu'en fin de compte, la cause de leur empressement à communier est la crainte du tourment que leur ferait subir trois jours passés loin du mal. Prenez bien garde de ne pas vous abuser, vous qui espérez vous sauver et triompher comme de courageux soldats, tandis que vous ne pouvez pas supporter trois jours seulement le bouclier de la vertu et les armes spirituelles. « Personne, dit l'Apôtre, ne sera couronné, s'il n'a vaillamment combattu. » II *Timoth.* II, 5. Ne pensez pas que la présente doctrine contredise en quelque chose ce que nous disions de la confiance dont nous devons être animés. Si notre devoir est de dissiper les craintes frivoles, d'encourager les âmes faibles et pusillanimes ; nous ne devons pas moins gourmander les téméraires, non pas afin de les détourner de ce sacrement, mais afin qu'elles se préparent convenablement à le recevoir.

En quoi consiste cette préparation : nous l'apprendrons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VI.

De ce qu'il faut faire avant la communion.

Si vous désirez vous préparer aussi bien qu'il est en vous à cette action importante, consacrez, comme nous l'avons déjà dit, quelque temps à cette préparation. Je conseillerais même aux personnes qui s'approchent fréquemment de la sainte communion de prendre trois jours, à l'exemple des Israélites, lorsque Dieu vint leur donner sa loi. Il vient aussi dans la communion nous donner une loi ; non pas de mort, mais de vie ; non de chair, mais d'esprit ; non de crainte, mais d'amour.

Rien de plus étonnant que les préparatifs des femmes d'Assuérus pour paraître en sa présence, quoique cela n'arrivât qu'une seule fois par an. L'Ecriture rapporte, *Esth.* II, qu'elles employaient les six premiers mois à frotter leur visage d'un certain

parfum, et les six autres à user d'une foule de moyens propres à retrouver leur beauté. Si ces femmes prenaient tant de précautions pour trouver grâce aux yeux d'un homme, que devra-t-on faire pour trouver grâce devant Dieu? La très-sainte Vierge eut ce bonheur, et ce fut l'un des témoignages que le messager céleste lui décerna : « Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant le Seigneur. » *Luc.* I, 30. Devrions-nous négliger la moindre chose pour mériter un éloge semblable, quand on ne négligeait rien pour une misérable vanité? On trouve peu de la vie tout entière pour gagner les bonnes grâces d'un homme, que serait-ce donc pour gagner les bonnes grâces de Dieu.

Mais n'exigeons pas tout ce que l'on pourrait exiger. Au moins faisons, à l'approche des jours de communion, tout ce qui est en notre pouvoir pour nous y préparer dignement. Veillons plus attentivement sur nous-mêmes, sur nos œuvres, sur nos paroles, afin d'éviter toute faute mortelle et même vénielle; non-seulement il nous faut éviter le péché, mais encore les occasions qui y conduisent, par exemple, les plaisanteries, les conversations inutiles, et les passe-temps où il se rencontre toujours quelque péché. De même qu'une femme propre et rangée prend bien garde, lorsqu'elle est revêtue de ses habits de fête, de ne pas mettre la main sur un objet capable de les tacher; aussi devons-nous éviter tout ce qui pourrait tacher les vêtements de fête que notre âme a pris pour recevoir le Seigneur des anges et s'asseoir à sa table.

Il conviendra surtout alors de veiller sur notre bouche avec un soin tout particulier : interdisons-lui les paroles vaines ou dangereuses, et conservons aussi pure que possible la porte par laquelle doit entrer l'hôte divin que nous attendons. A plus forte raison, convient-il de préserver le cœur de toute pensée qui pourrait souiller la couche sur laquelle Dieu veut se reposer, et blesser ses regards divins. Et comme le caractère du lieu que le Seigneur habite est la paix, il faut en croire le Prophète royal, *Psalm.* LXXV, éloignons de nous toute occupation de nature à nous jeter dans le trouble et l'inquiétude. « La couche de l'Epoux céleste est fleurie, » nous dit l'épouse des Cantiques; *Cant.* I, 15, n'y semons pas les ronces

et les épines en nous abandonnant aux pensées dissipantes. S'il est absolument nécessaire que nous nous occupions d'affaires, faisons-le avec une mesure et une discrétion telles que le cœur n'en souffre pas, et que la paix et le calme de notre âme n'en soient pas altérés.

Nous devrons encore, ces jours-là, accorder un peu plus de temps à nos exercices spirituels, et principalement à la méditation et à la prière : c'est l'encens qui doit remplir de ses parfums le tabernacle du souverain Roi. On pourrait successivement choisir, pendant trois jours, pour sujet de réflexions, l'un des sujets que nous avons exposés dans le chapitre précédent. Ce serait encore une excellente pratique d'honorer, chacun de ces trois jours, l'une des personnes de la très-sainte Trinité, dans le dessein d'obtenir la grâce de faire une excellente communion. Recourons aussi avec une confiance toute particulière à la Vierge, notre souveraine, et conjurons-la au nom de l'amour ardent avec lequel elle conçut dans ses chastes entrailles, et porta dans ses bras le Fils de Dieu, de nous mériter la grâce de le recevoir dignement en nos âmes. Représentons-lui la dévotion avec laquelle, après l'ascension de Notre-Seigneur, elle le recevait sous les espèces sacramentelles, et demandons-lui part à ses sentiments, afin de faire à notre Dieu l'accueil qu'il mérite. Pour mieux réussir, considérons quelles étaient la foi, la piété, la charité, la tendresse de cette Vierge sacrée, lorsqu'elle prenait en nourriture le corps de ce Fils tant chéri, tant souhaité, quoiqu'il cachât sous le voile du pain l'éclat de sa beauté. Quiconque cherchera à se rendre compte de la fermeté d'adhésion, et de la certitude avec lesquelles Marie apercevait sous l'apparence sensible le corps précieux de son enfant, avec quel amour elle désirait de le voir et de le posséder dans son cœur, comprendra quelque chose de l'allégresse dont ce cœur était inondé au moment de la sainte communion. Implorons seulement une étincelle de ce foyer, et nous pourrons nous en approcher sans crainte.

La veille de la communion, il serait bon d'omettre le repas du soir, ou du moins de le prendre avec silence et sobriété. Notre sommeil n'en sera que plus paisible, et il nous sera facile de con-

sacrer une partie de la nuit à des exercices capables de préparer notre âme à la fête du lendemain.

Quand il faudra nous coucher, n'ayons ni d'autre soin, ni d'autre pensée que de prier le Seigneur, d'éloigner de nous les assauts et les illusions de l'ennemi, afin que nous conservions une plus grande pureté de corps et d'âme. Si nous nous réveillons, que ce soit avec la même pensée dans le cœur, la même prière sur les lèvres. En ouvrant les yeux, le lendemain, embrassons aussitôt la croix de Jésus-Christ. Rappelons-nous sa passion adorable, qui doit être le sujet principal de nos réflexions ce jour-là, et méditons sur la bonté qui a porté le Fils de Dieu à mourir pour nous, à souffrir sur ses épaules les verges que nos crimes avaient méritées, et en même temps sur la charité avec laquelle il s'offre à nous dans ce festin, pour nous guérir tous de nos maux. Le sacrement de l'autel ayant été institué en mémoire de la passion du Sauveur, nous accomplirons sa dernière volonté, en prenant ses souffrances pour sujet de nos réflexions. *Luc.* XXII; I *Cor.* XI.

CHAPITRE VII.

De ce qu'il faut faire au moment de la communion et après l'avoir reçue.

I.

Au moment de la communion

Lorsque sera venu le moment de vous approcher de l'autel pour faire la sainte communion, supposez que les paroles suivantes retentissent à vos oreilles : « Voici l'Epoux qui arrive ; allez au-devant lui. » *Matth.* XXV, 6. Et, véritablement, en aucun autre sacrement, Dieu ne se montre l'époux de notre âme, comme dans celui-ci, puisque son but est de s'unir intimement à elle, de ne faire qu'une seule chose avec elle. Or, pour recevoir dignement cet Epoux, il vous faut savoir dans quelles dispositions il s'avance : il vient donc à vous plein de charité, de douceur, de bonté, de miséricorde, il vous dit qu'il a désiré longtemps manger avec vous l'agneau pascal. *Luc.* XXII. De votre côté, vous devez aller au-devant de lui avec toute la dévotion, tout l'amour, le

respect et la joie dont vous serez capable; car celui qui s'approche est votre Epoux, votre Dieu, votre Créateur, votre Maître et votre souverain bien. Rappelez-vous en ce moment les transports de Siméon, lorsqu'il reçut l'enfant Jésus dans ses bras; l'espérance de le voir était le seul lien qui rattachât ce saint vieillard à la vie. Concevez les mêmes sentiments que ce juste, puisque vous allez recevoir le même Seigneur. Songez encore à ce qu'éprouva sainte Elisabeth, lorsqu'elle accueillit la mère du Sauveur par ces touchantes paroles : « Et d'où me vient cet honneur de recevoir la visite de la mère de mon Dieu! » *Luc.* I, 43. Dites vous-même à son exemple : Et d'où me vient cet honneur que vous, le Roi des anges, la gloire du ciel, daigniez venir à moi! O Père, ô Pasteur, ô Seigneur, ô mon Dieu et mon tout! Quoi! non content de m'avoir créé à votre ressemblance, de m'avoir racheté par votre sang, vous voulez encore venir en moi, faire de moi votre demeure, me transformer en vous, m'identifier à vous, comme si vous dépendiez de moi, et non moi de vous! D'où me vient cet honneur, ô mon Dieu! Serait-ce de mes mérites ou de l'espérance que vous avez de retirer de cette union quelque avantage? Oh! non, Seigneur; mais de votre bonté miséricordieuse, qui vous fait désirer cette union plus que je ne la désire moi-même. Si je la désire, c'est comme misérable; si vous la désirez, c'est par pure miséricorde : je la désire pour avoir à qui demander; vous, au contraire, pour avoir à qui donner. Et parce que vous désirez plus vivement donner que je ne désire recevoir, votre bonté étant infiniment au-dessus du sentiment de mon indigence, vous avez plus de hâte de venir à moi, que moi d'aller à vous. Aussi avez-vous dit que vos délices étaient d'habiter avec les enfants des hommes, *Prov.* VIII; car, si voler est dans la nature de l'oiseau, nager dans la nature du poisson; il est de même dans votre nature de faire du bien et de vous communiquer à tous.

C'est à de semblables pensées que l'homme doit occuper son cœur, soit avant, soit après la venue de son hôte divin, afin d'entretenir en lui la dévotion dont il doit être animé. Mais comme la dignité de l'Epoux céleste est infinie, et qu'il chérit la réserve et la timidité, il sera bon de tempérer cette dévotion par

une humilité et un respect profonds, à cause de la distance qui sépare celui qui donne de celui qui reçoit. Le psalmiste nous le conseille : « Servez le Seigneur avec crainte, dit-il; et réjouissez-vous devant lui avec tremblement. » *Psalm.* II, 11. Souvenons-nous des menaces qui avaient été faites, des défenses qui avaient été intimées au peuple de Dieu, lors de la promulgation de la loi : quiconque eût franchi l'enceinte marquée, aurait été lapidé. *Exod.* XIX. Parmi les personnages à qui l'accès de la montagne avait été accordé, Aaron et ses compagnons durent se contenter d'adorer de loin le Seigneur, Moïse eut seul la faveur de s'approcher de lui. Que ces considérations nous déterminent à nous humilier intérieurement jusqu'à la poudre, à nous abîmer de confusion, lorsque nous serons au moment de recevoir dans notre corps et dans notre âme, le Dieu de toute majesté.

II.

De ce qu'il faut faire après la communion.

Quand vous aurez reçu la sainte hostie, conservez-la un instant dans votre bouche jusqu'à ce qu'elle soit humectée. Si vous ne prenez cette précaution, elle s'attachera au palais, et vous emploierez à l'en détacher une peine qui vous ravira aux pensées convenables en ce moment.

Ne crachez pas après la communion, à moins de nécessité; et dans ce cas, que ce soit de telle façon qu'on ne puisse fouler aux pieds ce que vous aurez jeté.

Il serait également irrévérencieux de manger aussitôt après, vu que l'on mêlerait des objets profanes aux espèces sacramentelles, quand elles seraient encore intactes dans l'estomac : d'autant plus que le temps qui suit la communion, est le plus favorable pour communiquer avec Dieu et jouir de ses caresses. C'est pourquoi l'on fera bien de rester à l'endroit même où l'on a communié, pour rendre grâces au Seigneur de ce bienfait, et y parcourir les réflexions et les prières que nous indiquerons ailleurs.

Sur toutes choses, n'imitez pas ces chrétiens, qui, au sortir de la communion, vont rire et parler avec leurs camarades. J'estime cette conduite digne de reproche et coupable de mépris. N'est-il

pas, en effet, inconvenant de tourner les épaules au Seigneur, au moment où l'on vient de le recevoir, et de le quitter, en quelque sorte, la parole à la bouche, pour prêter l'oreille à des conversations humaines?

Le cardinal Cajétan, *Supr.* III p., LXXIX, 1, enseigne que l'Eucharistie communique sa vertu, non-seulement au moment où l'âme la reçoit, mais tant que les espèces sacramentelles n'ont pas été consumées; ce qui permettrait d'appliquer à la communion ces paroles du Seigneur : « Tant que je reste dans ce monde, je suis la lumière du monde. » *Joan.* IX, 5. Quoique ce sentiment ne manque pas de contradicteurs, il est assez probable pour nous engager à demeurer durant ce temps extrêmement recueillis : l'Eucharistie agissant conformément aux dispositions qu'elle trouve, nous recueillerons la grâce divine en plus grande abondance. Et comme les principales portes qui donnent le plus souvent passage aux faveurs du Saint-Esprit, sont l'entendement et la volonté, il serait imprudent de les fermer à Dieu pour les ouvrir aux choses de la terre; nous nous exposerions à être privés de la lumière divine et d'un vif sentiment des choses du ciel, c'est-à-dire de l'un des meilleurs fruits de la sainte communion, de l'un de ses plus consolants résultats. Il serait donc bien peu raisonnable celui qui, ayant pris cette divine nourriture, laisserait par sa négligence tomber à terre le fruit du sacrement, et rendrait sa préparation inutile.

Vous me demanderez sans doute à quoi vous devez employer ces moments : à louer et à aimer Dieu, vous répondrai-je. « Alors, dit saint Bernard, ont lieu les embrassements, les caresses plus suaves que le miel, et enfin l'union complète de l'âme avec son céleste Epoux. » *Supr. Cantic. Serm.* II. Alors seront bien placées les saintes aspirations, les actes de charité, les désirs ardents pour le souverain bien, et ces divers sentiments qui respirent dans les psaumes suivants du Prophète royal : « Je vous aimerai, ô mon Seigneur, vous qui êtes ma force : *Psalm.* XVII, 1; — comme le cerf soupire après les sources d'eau vive, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu! » *Psalm.* XLI, 1.

Choisissez ce moment pour remercier le Seigneur de tous ses bienfaits, et entre autres de celui par lequel il se donne à vous,

lui l'auteur de tous les biens. Et afin de mieux comprendre combien vous y êtes obligé, songez à l'ordre que Dieu donna à Moïse, *Exod.* XVI, de remplir de manne un vase d'or, et de le déposer dans l'arche d'alliance, comme une preuve permanente de la providence merveilleuse qui avait protégé les enfants d'Israël durant leur long séjour dans le désert. Et cependant quel rapport y a-t-il entre la manne corruptible et le pain de la vie éternelle? Dieu demandait souvenir et gratitude en retour de l'une; que demandera-t-il en retour de l'autre? C'est une chose que la parole humaine ne saurait expliquer.

Ajoutez aux pratiques précédentes une vigilance sur vous-même, telle que l'exige la dignité de l'hôte que vous aurez reçu. David publiait qu'il vénérerait le lieu où s'étaient reposés les pieds du Seigneur : l'homme ne devra-t-il pas vénérer aussi le cœur où son Dieu s'est reposé? *Psalm.* CXXXI. Entourons-le d'une vénération telle, que rien du dehors ne puisse ce jour-là y pénétrer. Fermons exactement les portes de cette fournaise, afin que la chaleur de la dévotion que Dieu y aura allumée, ne se dissipe pas vainement. Rien, du reste, et nous ne l'ignorons pas, n'est plus subtil que la dévotion. Elle glisse par la plus petite issue, et elle ne revient que difficilement.

De la sorte la sainte communion nous maintiendra dans le recueillement, soit avant de la faire, soit après l'avoir reçue. Le soleil éclaire le monde bien avant et bien après son apparition ou sa disparition de l'horizon. Ainsi, le soleil de justice que renferme ce sacrement, illuminera nos âmes avant de se montrer à elles et après s'être montré; dans le premier cas, par l'espérance de le recevoir; dans le second, par la reconnaissance que doit inspirer sa venue.

Afin de faciliter aux fidèles ces diverses pratiques, nous avons donné dans le cinquième traité de cet ouvrage quelques exemples de méditations et de prières. Elles seront utiles aux personnes qui les liront avec attention et s'appliqueront à y goûter à loisir ce qui leur plaira davantage.

CHAPITRE VIII.

De la fréquentation des sacrements, et des avantages que l'on peut en retirer.

I.

Du sacrement de pénitence.

Il nous reste encore à dire quelques mots des avantages que nous pouvons retirer de la fréquentation des sacrements.

Les sacrements de la loi de grâce sont, on le sait, des canaux célestes dont le côté ouvert de Notre-Seigneur est la source, et par où les grâces de l'Esprit-Saint s'écoulent jusqu'à nous. Par conséquent, celui qui se propose de communier, doit penser, dit saint Jean Chrysostome, *Serm. in Encœniis*, qu'il va poser ses lèvres sur ce côté divin et y puiser à longs traits l'eau de la vie éternelle. Il y boira, comme nous l'avons si souvent répété, le remède qui guérira sa faiblesse; car le rédempteur des hommes, qui connaissait bien le néant de nos forces, a su disposer le meilleur moyen de les rétablir. Quand les remèdes pour le rétablissement de la santé corporelle étaient en si grande abondance, il convenait qu'il y en eût aussi pour le rétablissement de la santé de l'âme, attendu qu'elle a, elle aussi, ses maladies et ses infirmités et que son excellence rend sa guérison plus désirable. C'est à cette fin que furent institués les sacrements de la loi de grâce; car il fallait que cette loi, étant parfaite, pourvût à tout ce qu'exigeait notre salut. De là vient la multiplicité des sacrements, qui ont chacun pour but de remédier à une maladie différente.

Mais si les sacrements concourent pour une part à notre sanctification, nous devons y concourir de notre côté, en faisant ce qu'il convient pour les recevoir dignement. Ainsi, la pénitence n'atteint son effet qu'à la condition de nous confesser préalablement, de nous accuser de nos fautes passées, d'en avoir le repentir, de nous humilier aux pieds du représentant de Jésus-Christ, de lui demander pardon de nos erreurs, et d'avoir le propos de nous en corriger; à ces conditions seulement l'Eglise nous offre à Dieu et nous réconcilie avec lui.

Toutes ces conditions diverses concourent admirablement à l'harmonie de notre conduite. Elles nous obligent d'abord à entrer en compte avec notre conscience, à cause du détail où il nous faut descendre ; de plus, nous sommes entre la confession passée et la confession à venir, comme entre deux précipices qui nous empêchent de dévier et de suivre aussi facilement la pente du vice. En cela consiste un des principaux avantages de la confession ; et nous reconnaîtrions la nécessité de ce sacrement si nous avions le jugement aussi sûr à l'endroit des choses spirituelles qu'à l'endroit des choses d'ici-bas. Pourquoi, vous demanderai-je, arrache-t-on l'herbe dans les jardins ; pourquoi balaie-t-on la porte des maisons et des appartements et lave-t-on le linge dont on se sert? — Parce que ces diverses choses perdent tous les jours de leur propreté, n'est-ce pas? Hé bien! il en est de même de notre âme; elle a besoin de se purifier souvent, parce qu'elle se souille au contact journalier de ce monde corrompu. Le danger est quotidien ; pourquoi le remède ne le serait-il pas? pourquoi ne laverions-nous pas notre âme aussi fréquemment que nos vêtements, puisque sa pureté est d'autant plus désirable qu'elle l'emporte en dignité sur toutes les choses sensibles.

Voyez avec quel empressement les marins accourent à la pompe pour rejeter l'eau que la pluie ou les fissures introduisent dans le navire : c'est qu'ils seraient bientôt submergés s'ils ne prenaient cette précaution. Nous pouvons comparer les péchés véniels dans lesquels nous tombons si souvent aux gouttes d'eau qui pénètrent dans un vaisseau. Comme ils disposent au péché mortel, notre âme serait bientôt abîmée, si elle ne portait de temps en temps remède au mal qui menace son existence.

Dans les organisations où les humeurs mauvaises dominent, la nature produit quelquefois des issues par où ces humeurs s'écoulent, laissant pleins de santé des individus qui, sans ce bénéfice, auraient vécu quelques jours à peine. C'est pourquoi les médecins ne veulent pas arrêter ces écoulements, encore qu'ils le puissent. Ce que fait la nature pour notre corps, la grâce l'a fait pour notre âme. Elle a préparé dans la confession une voie par laquelle peuvent s'écouler les fautes qui, pareilles à de mauvaises

humeurs, gênent les fonctions de notre âme et en compromettent la vie.

II.

Des avantages de la communion fréquente.

Si l'âme se purifie et se débarrasse par la confession de ce qui pourrait nuire à la vie qu'elle possède, c'est par la communion qu'elle la conserve et qu'elle la développe. Ce sacrement a été établi sous la forme de nourriture spirituelle, parce que son objet propre est de maintenir la vie de la grâce, comme l'objet de la nourriture corporelle est de maintenir la vie animale. La sainte communion soutient nos forces spirituelles contre les assauts que nous livrent les contradictions du monde, comme nous l'enseignent ces paroles de Notre-Seigneur : « Ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage. » *Joan.* VI, 56.

A ce propos les docteurs disent communément que la divine Eucharistie opère spirituellement dans les âmes tous les effets que la nourriture animale opère dans les corps. Elle conserve en elle la vie de la grâce, elle flatte le palais intérieur, répare notre vigueur surnaturelle, relève la vertu affaiblie, fortifie l'homme contre les attaques de l'ennemi, et le fait croître tous les jours en perfection, à moins que sa négligence n'y apporte quelque obstacle.

Vous vous demanderez peut-être comment une substance corporelle produit la conservation et le développement de la charité et de la vie divine, qui sont des effets si spirituels? Il n'y a pas d'autre raison à vous donner que la vertu propre des sacrements. En les instituant, Dieu a voulu que des apparences visibles couvrissent des effets invisibles. Ainsi, dans le baptême, l'eau qui lave le corps cache et représente la grâce qui purifie l'âme. Pareille chose a lieu dans l'Eucharistie, qui est le premier et le plus noble de tous les sacrements.

Mais il y a deux circonstances remarquables qui sont particulières à ce sacrement auguste, et qui rendent son opération plus merveilleuse. Premièrement il renferme avec la chair du Christ, son âme et le Verbe éternel du Dieu vivant, vie de toutes choses,

auquel elle est personnellement unie. Par suite, quand nous communions, nous recevons le Verbe même de Dieu, et c'est lui qui nous communique la vie spirituelle. Il me semble voir un médecin faisant du remède qu'il veut administrer au malade une dissolution en forme de breuvage, afin que le remède se répande dans tout le corps, et accomplisse ainsi son effet. C'est une chose semblable qu'a opérée le céleste Médecin : il a uni le Verbe éternel à une chair mortelle, de telle sorte qu'il pût se répandre au moyen de celle-ci dans les hommes et produire en eux des fruits de salut et de vie.

De plus, la chair de Notre-Seigneur participe de cette vertu divine, comme nous l'avons observé plus haut; et elle peut par elle-même en tant qu'unie au Verbe, produire le même résultat.

Quand le Sauveur ressuscita la fille du prince de la synagogue, *Matth.* IX, il ordonna de lui présenter à manger : la nourriture devant conserver à cet enfant la vie que sa puissance lui avait rendue. Nous apprenons par cet exemple que les âmes, après avoir retrouvé la vie dans le sacrement de pénitence, doivent, si elles veulent la conserver, manger cet aliment divin. De façon que de ces deux sacrements, l'un donne la vie et l'autre la conserve. L'un et l'autre nous sont indispensables : quiconque veut recouvrer la vie qu'il a perdue, a besoin du premier; il faut qu'il recoure au second, s'il veut la conserver.

C'est parce qu'on néglige aujourd'hui ces deux sources de salut qu'on a tant de morts spirituelles à déplorer : c'est parce qu'on n'use pas des armes et des remèdes que Dieu y a mis que la flamme de la charité est si languissante. La charité, dit fort bien le cardinal Cajétan, est étrangère ici-bas : sa patrie est le ciel. Dans le ciel, elle brûle sans cesse parce qu'elle jouit sans cesse de la possession du bien suprême. Dans ce monde au contraire, elle rencontre mille obstacles à combattre : d'où naît la nécessité pour elle de pouvoir se défendre et réparer ses défaillances. Qu'une goutte d'eau tombe dans la mer qui est son élément, elle y demeurera; qu'elle tombe sur la terre qui n'est pas son élément, elle est bientôt évaporée ou absorbée. Une ville qui est située au cœur du royaume est à l'abri d'un coup de main, elle n'a besoin ni d'ar-

mée ni de garnison. Mais que rien ne défende une ville placée aux frontières, elle sera enlevée sans coup férir. Il en est de même de la charité; ici-bas elle est hors du milieu qui lui convient; elle y est entourée d'ennemis contre lesquels elle ne trouvera d'appui inébranlable et constant que dans l'adorable sacrement de l'autel. On peut bien appliquer à cette œuvre de la providence du souverain Maître de toutes choses ces paroles du Psalmiste : « Vous avez dressé, Seigneur, devant moi une table où je trouve la force de résister à mes persécuteurs. » *Psalm.* XXII, 5.

Or, étant tous soumis à la nécessité de combattre, qu'adviendra-t-il de nous si nous ne recourons pas au festin que Dieu nous a préparé? « Malheur, dit saint Bernard, malheur à ceux qui ont à lutter comme des forts, et qui ne mangent pas le pain des forts! » Nous sommes tous appelés à lutter comme des forts; car nous avons tous accepté au jour de notre baptême le titre de soldats du Christ, et d'ennemis irréconciliables de Satan. Et quel est le pain des forts, sinon la divine Eucharistie, laquelle transforme, au témoignage de saint Jean Chrysostome, ceux qui s'en nourrissent en autant de lions dont les regards lancent des flammes. Nous lisons dans la Vulgate : « L'homme a mangé le pain des anges; » mais la version de saint Jérôme traduit autrement le même passage : « L'homme a mangé le pain des forts, » y lisons-nous, *Psalm.* LXXVII, 25; expressions qui figurent le sacrement de nos autels.

Il a donc bien raison le docteur que nous citions tout à l'heure, de pleurer sur les chrétiens qui, ayant tous les jours à combattre, ne se mettent pas en peine de se procurer les armes propres à leur obtenir la victoire. Que peuvent-ils attendre, sinon la défaite et la mort? Au temps des persécutions, c'était assez de ce pain, que l'on mangeait alors tous les jours, pour élever les chrétiens au-dessus de la furie et de la rage des tyrans, et leur faire embrasser la mort avec joie. Aujourd'hui nous sommes si lâches que nous reculons devant le moindre effort à faire pour la justice. Allons nous asseoir à cette table divine, nous qui voulons nous soustraire aux dangers de ce monde; mangeons le pain des forts; imitons, non la tiédeur dont nous voyons tant d'exemples, mais la ferveur

de nos devanciers; et après avoir partagé leurs combats, nous partagerons leur couronne. II *Tim.* III.

III.

Réponse à quelques objections.

« Mais à quoi bon la confession et la communion fréquentes? disent les hommes charnels. N'est-ce pas assez de la confession et de la communion annuelle qu'impose l'Eglise? » Ces personnes ne connaissent ni la faiblesse de notre nature, ni la vertu de ces sacrements, ni le besoin pressant que nous en avons. Si l'homme n'était en souffrance qu'une fois par an, il n'aurait qu'une seule fois besoin de soulagement. Mais si notre vie est un tissu d'infirmités; si à chaque instant nous sommes en proie au feu de la convoitise, à l'enflure de l'orgueil, aux coups de l'envie, à la lèpre dévorante de la luxure, aux plaies invétérées de la haine, au dégoût des choses spirituelles, à un appétit insatiable des choses charnelles; comment atteindre sain et sauf le bout de l'année? Les accès sont de chaque jour : le remède ne le sera-t-il pas? Un appareil est souvent impuissant lorsque la plaie a eu le temps de s'envenimer. Tout en nous guérissant de nos péchés, le sacrement de pénitence n'en extirpe pas les racines, n'en détruit pas l'habitude; c'est là une opération de difficile accomplissement.

Lorsque l'incendie dévore votre maison, lorsque l'ennemi escalade vos murailles, attendez-vous la fin de l'année pour en arrêter les progrès? Pourtant la chair vous dévore d'autant de flammes qu'elle a d'instincts désordonnés; les démons ne cessent de battre en brèche le mur de votre cœur; et vous attendriez la fin de l'année pour vous munir du secours des sacrements, le seul qui soit efficace? Vous n'estimez donc pas à sa juste valeur l'excellence de votre âme; vous ne comprenez donc pas la malice du démon, la perversité de la chair; vous ignorez donc la vertu et le but des sacrements; vous ne savez donc pas que la pénitence a pour objet de guérir les âmes, la communion de les soutenir; que l'une est le remède qui rend la santé, que l'autre est le pain qui la conserve?

Si vous répondez que Dieu vous pardonne tout ensemble à la

fin de l'année, que me direz-vous de la tyrannie des habitudes mauvaises qui remplissent votre cœur? que me direz-vous des péchés que vous n'auriez pas commis et que n'égalerait pas la destruction de mille mondes? que me direz-vous des péchés auxquels ceux que vous avez négligés ont donné occasion; car, selon saint Grégoire, tout péché auquel on n'applique pas le remède de la pénitence, en fait naître bientôt de nouveaux. N'aurait-il pas mieux valu prévenir tant de blessures que d'avoir à les guérir? Ne vaut-il pas mieux pour une femme demeurer fidèle à son époux qu'obtenir le pardon de sa faute après l'avoir commise?

J'avoue que l'Eglise ne nous oblige qu'à une seule communion par année. Mais en faisant cette loi, elle a eu égard, comme une mère compatissante, à la faiblesse excessive de quelques-uns de ses enfants : elle n'a pas voulu leur donner occasion de communier indignement ni de transgresser ses préceptes, en y renonçant pour toujours. Néanmoins, la porte est restée ouverte, et les bons chrétiens peuvent, à toute époque de l'année, aller s'asseoir au sacré banquet.

Plusieurs personnes, tout en connaissant par expérience l'avantage de la fréquentation des sacrements, cèdent au respect humain et ne s'en approchent que rarement. Elles rappellent ces pharisiens dont parle saint Jean, *Joan.* XII, qui, préférant la gloire des hommes à la gloire de Dieu, comprenaient la divinité de Jésus-Christ, et ne la proclamaient pas. Reconnaître la divinité et l'utilité des sacrements, et s'en abstenir par respect humain, qu'est-ce autre chose, sinon rougir de paraître le disciple de Notre-Seigneur? Une honte pareille, *Joan.* XVIII, conduisit saint Pierre à renier son Maître. Il craignit, et, dit l'Evangéliste, il soutint qu'il ne le connaissait pas. Aujourd'hui les choses ont bien changé de face : Jésus-Christ règne dans les cieux, il est adoré sur la terre; et pourtant les hommes redoutent de montrer par leur conduite qu'ils sont ses disciples. De quel honneur, demandait Salvien, entourez-vous le Christ votre maître, puisque faire profession de lui appartenir est un titre à votre dédain? Le comble du mal sur la terre serait d'estimer déshonorantes la reli-

gion et la vertu, qui seules méritent tout honneur, et qu'exaltent à l'envi toutes les lois divines et humaines.

Ce sont les railleries et les clameurs du monde qui me retiennent, dites-vous; vous m'avouerez cependant que le monde est un des ennemis et des persécuteurs les plus acharnés de votre âme, qu'il a persécuté Jésus-Christ, qu'il a persécuté les apôtres, les prophètes et tous les saints. Et vous feriez cas de l'auteur de tant de maux, de celui qui est votre ennemi déclaré? A-t-on jamais accepté avec confiance le conseil d'un ennemi, et surtout d'un ennemi qui vous poursuit à outrance?

Le monde cherche à vous éloigner des sacrements, j'en conviens; mais d'un autre côté Jésus-Christ vous y invite et vous crie : « Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine et dans l'abattement, et je vous soulagerai. » *Matth.* XI, 28. Laquelle de ces deux invitations écoutez-vous? Jésus-Christ et le monde nous appellent; si, fermant l'oreille à Jésus-Christ, nous obéissons à l'appel du monde, aurons-nous bien le droit de prendre le titre de serviteurs du Christ? D'ordinaire on est le serviteur de celui dont on recherche et dont on accomplit la volonté. « Si je cherchais à plaire aux hommes, disait saint Paul, je ne serais plus le serviteur de Jésus-Christ. » *Galat.* I, 10. Alors même que le monde nous promet repos et bonheur, et Jésus-Christ au contraire combats et souffrances, nous ne devrions pas hésiter à suivre la voix de notre Sauveur. « Mais, loin de là, dit saint Augustin, le monde nous crie : Je donne la mort; Jésus-Christ au contraire : Je donne la vie; et malgré cette différence, mon âme misérable aime mieux suivre celui qui la consumera que celui auprès duquel elle trouverait sans cesse une vigueur nouvelle. » *Solil.* XIII.

Au surplus, que vous font les clameurs du monde? que vous procurent-elles, que vous enlèvent-elles? Nous sommes bien souvent comme certains animaux ombrageux; un souffle, une ombre nous épouvante. L'amour-propre est l'artisan de ces vaines frayeurs; afin de n'avoir rien à craindre lui-même, il cache les dangers véritables, et il met à leur place des dangers purement imaginaires.

Mais en supposant qu'il y ait lieu de craindre, et que nous

eussions vraisemblablement une persécution à souffrir, du sang à répandre, ne devrions-nous pas braver ces périls pour jouir d'un bien si précieux? Croyez-vous donc le payer trop cher? L'ours qui dévaste une ruche s'inquiète peu des abeilles qui le piquent, pourvu qu'il se régale de miel. Et vous qui pouvez être maître d'une ruche remplie de toute sorte de biens, d'un rayon de miel qui l'emporte sur les plus douces consolations en suavité, vous vous en priveriez pour éviter la piqûre de quelques langues médisantes!

Il y a d'autres personnes non moins répréhensibles que les précédentes, qui s'abstiennent de la sainte communion parce qu'elles ne veulent pas prendre la peine de s'y préparer. Estiment-elles donc si peu ce trésor que tout soin leur semble une perte inutile? Ce n'est pas ainsi que pensait le bienheureux martyr Ignace, lui qui écrivait ces paroles : Que l'on me prodigue les bûchers, les croix, les bêtes féroces, les chevalets, et tous les tourments imaginables, à la condition que je jouisse de la compagnie du Christ; je supporterai tout. Ce même Christ pour lequel saint Ignace était prêt à tout souffrir, nous le recevons véritablement dans la communion; ne ferons-nous pas, pour le posséder, le sacrifice d'une confession et d'une préparation convenables? Ce serait folie à nous de mourir de faim quand nous n'avons qu'à étendre la main pour nous procurer de la nourriture. « Le paresseux, dit le Sage, met sa main sur sa poitrine, et il n'a même pas le courage de la porter à la bouche. » *Prov.* XIX, 24. Une telle conduite n'est-elle pas blâmable de tout point? Quelle excuse présentera-t-il à Dieu à l'heure du jugement, celui qui a dédaigné à cause d'une peine légère un bienfait si précieux?

Ils ne sont pas plus excusables les chrétiens qui diffèrent leurs communions sous prétexte de communier avec plus de révérence. Il n'en est pas de la fréquentation de ce sacrement comme de la fréquentation de nos semblables : celle-ci engendre ordinairement le mépris; celle-là fait l'opposé quand on s'approche dignement de la table sainte. En effet, ce sacrement est une source de grâces : par conséquent plus souvent on s'en approchera, plus de grâces on recevra; et plus on croîtra en grâce, plus on croîtra simulta-

nément en amour, en crainte, en dévotion, en respect, et dans les vertus qui concourent à nous préparer dignement à user de cette nourriture céleste. Par contre, plus on s'en éloignera, moins de grâces on recevra ; moins bonnes conséquemment seront les dispositions avec lesquelles on s'en approchera.

La même vérité résulte clairement du parallèle que saint Grégoire établit entre les plaisirs de l'esprit et ceux des sens, *Hom.* XXVI *in Ev.* Les plaisirs sensibles nous consument de désirs quand nous en sommes privés ; quand nous nous sommes satisfaits, ils ne nous laissent que du dégoût : ainsi un homme rassasié n'éprouvera plus à manger le plaisir qu'il éprouvait au commencement de son repas. Les plaisirs de l'esprit, au contraire, ne nous inspirent aucun désir quand ils sont loin de nous, parce que nous ne les connaissons pas ; mais une fois goûtés et connus, plus on les éprouve, plus on les désire. La sagesse incréée nous le déclarait lorsqu'elle disait : « Ceux qui me mangent auront encore faim, et ceux qui me boivent auront encore soif. » *Eccli.* XXIV, 29.

Or, l'une des principales dispositions pour manger le pain des anges consiste à le désirer ardemment. Ce désir se développant à mesure qu'on fréquente davantage la sainte communion, il est évident que plus on la fréquentera, plus on la désirera, et mieux par suite on la recevra. D'où il résulte que plus nos communions seront fréquentes, plus dignement nous les ferons ; plus au contraire nous différerons, moins nos dispositions seront bonnes ; soit parce que nous sommes privés d'une foule de grâces, soit parce que nos fautes étant plus nombreuses nous refroidissent davantage.

Ne dites pas que vous êtes un pécheur, un misérable, et, par conséquent, indigne de vous asseoir à la table du Dieu vivant. Si cette raison devait être prise en considération, vous n'en approcheriez même pas quand vous n'avez aucun péché mortel à vous reprocher. Mais n'oubliez jamais, nous ne cesserons de le répéter, que l'Eucharistie est une protection pour les pécheurs, un soutien pour les faibles, une médecine pour les malades, un trésor pour les pauvres, et un remède efficace pour tous nos besoins. Jésus-Christ l'a instituée autant pour nourrir les forts, conserver leur

santé, que pour guérir les malades et rendre la vie aux morts. C'est pourquoi les saints enseignent qu'elle a la vertu de changer l'attrition en contrition, c'est-à-dire de faire passer l'âme de la mort à la vie.

Souvenez-vous encore que Notre-Seigneur répondit à ceux qui murmuraient de le voir manger en compagnie de pécheurs et de publicains : « Ce ne sont pas les gens bien portants qui ont besoin du médecin, mais les malades. Ce ne sont pas les justes que je suis venu appeler, mais les pécheurs. » *Matth.* IX, 12.

Il est bon de s'abstenir des sacrements par respect; il est bon aussi de s'en approcher par amour. On honore Dieu de l'une et de l'autre de ces manières. Mais, au jugement de saint Thomas, III p., LXXX, 10 *ad* 3, il vaut encore mieux s'en approcher par amour, que s'en éloigner par crainte; les actes dont l'amour est le principe étant en eux-mêmes meilleurs que les actes dont le principe est la crainte. Aussi voyons-nous que David frappé d'abord de la mort d'Oza, ne voulut pas qu'on transportât dans son palais l'arche d'alliance, II *Reg.* VI. Mais dès qu'il eut appris les bénédictions dont le ciel comblait la maison d'Obédédom, sa frayeur s'evanouit, et cédant à une amoureuse confiance, il ramena l'arche sainte chez lui.

CHAPITRE IX.

Des causes du peu de dévotion que l'on éprouve quelquefois en recevant la sainte communion, ou en célébrant les saints mystères.

Le sujet du chapitre précédent soulève certaines questions auxquelles nous allons répondre en ce moment.

On demande premièrement pourquoi, en faisant la sainte communion ou en célébrant les saints mystères, on n'éprouve quelquefois aucune consolation spirituelle. On demande en second lieu pourquoi, malgré la fréquentation des sacrements, on ne fait quelquefois aucun progrès dans la vertu et l'on reste toujours au même point.

A la première question, je répondrai que cela peut tenir à plusieurs causes. Souvent la faute en est à notre peu de préparation,

à notre vie peu réglée. Il n'est pas alors étonnant que nous n'éprouvions pas ce qu'éprouvent les âmes ferventes et bien préparées, qui veillant plus soigneusement sur leur palais intérieur, trouvent ensuite plus de goût aux choses de Dieu.

D'autres fois l'absence de consolations a lieu sans faute aucune de notre part, en vertu d'une permission de la Providence divine. Il arrive aux justes dans la communion, ce qui leur arrive dans l'oraison ; ils cherchent les consolations et ils ne les trouvent pas, parce que le Seigneur les en prive pour les purifier, les exercer, les humilier et les perfectionner davantage.

Plus d'une fois nous ne trouvons pas la dévotion, parce que nous ne la cherchons pas avec discrétion. C'est la remarque de saint Bonaventure. Certaines personnes spirituelles, dit-il, courent après la dévotion sensible; et plus elles courent, moins elles réussissent; plus elles se donnent de peine pour l'atteindre, plus elle fuit. Cela leur arrive ordinairement aux principales fêtes de l'année, et surtout lorsqu'elles font la sainte communion. Quelques-unes en prennent sujet de s'attrister, et par faiblesse de cœur elles jugent que Dieu les repousse comme indignes de lui ou de ses sacrements. D'où il arrive qu'elles s'éloignent d'un sacrement qui est la source de leur salut et le remède à leurs maux.

Dans ce cas, il peut y avoir, comme nous le disions tout à l'heure, ou faute de notre côté, ou simplement permission divine. Mais le plus souvent la cause se trouve dans la véhémence, l'ardeur excessive avec lesquelles, ces jours-là, on recherche la dévotion. Ces efforts violents pour exprimer en quelque sorte cette huile divine, enlèvent à l'âme sa liberté, à la nature son énergie. Aussi, en cas d'insuccès, on ne tarde pas à tomber dans le chagrin et l'abattement, et l'on est à la fin plus insensible qu'on ne l'était d'abord. Voilà pourquoi vous la trouvez d'autant moins que vous la cherchez davantage. « Si vous serrez trop le sein, est-il écrit, au lieu de lait vous en exprimerez du sang. » *Prov.* xxx, 33. Exercez sur une orange une violente pression, le jus sortira moins pur : vous l'aurez dans toute sa pureté si vous exercez une pression modérée, et si vous n'en exigez que ce qu'elle peut vous

donner. Pareille chose arrive à propos de la dévotion : plus le cœur est libre, plus pure, plus abondante est la dévotion qui en découle. De là vient qu'à certains jours où nous sommes hors de toute sollicitude et de tous désirs véhéments, nous éprouvons plus de consolations que les jours où nous les recherchons avec une fiévreuse impatience ; c'est que dans ce cas-ci nous lassons notre âme à force d'inquiétude, tandis que dans l'autre nous lui laissons le jeu libre et régulier de ses facultés.

A la seconde question je répondrai que l'absence de tout progrès dans la vertu tient aussi quelquefois à notre mauvaise préparation. On va s'asseoir à la table sainte, sans brûler des flammes de la charité, sans être affamé pour cette nourriture divine, mais par habitude, par cérémonie ou par nécessité. A peine s'est-on retiré qu'on lâche la bride comme auparavant à sa langue, à son cœur et à tous ses désirs. De telle sorte qu'on ne prend le soin ni de se préparer convenablement avant, ni de conserver après un profond recueillement. Quoi d'étonnant ensuite à ce que l'on ne retire presque aucun fruit d'un sacrement que l'on traite avec tant de négligence? Ajoutez à cette considération le principe que nous avons appliqué déjà, à savoir que la sainte Eucharistie agit sur les âmes, conformément aux dispositions qu'elle y rencontre ; et vous ne serez plus supris de la tiédeur constante des chrétiens dont vous parlez.

Une seconde cause de cette tiédeur résulte de certains défauts secrets, de certaines passions qu'on ne prend pas le soin de mortifier. A un moment donné ces appétits se réveillent et entraînent les âmes, au détriment de leur perfection. Ainsi font souvent l'amour déréglé de soi-même, celui de sa volonté propre, de sa commodité et de ses aises. Pour satisfaire à leurs exigences, on se met en quête de jouissances, on se répand sur les créatures, et on perd en chemin une partie de sa dévotion, quand on ne la perd pas tout à fait. Tel un vase fendu en plusieurs endroits finit par ne plus conserver une goutte du liquide qu'il renferme. Vous verrez ordinairement semblable chose chez les personnes qui, au sortir de la communion, s'abandonnent aux jeux, aux rires, aux conversations oiseuses, aux démarches et aux affaires dissipantes.

L'amitié de Dieu est aussi délicate qu'elle est honorable; elle n'admet pas de rivale, il lui faut le cœur tout entier.

CHAPITRE X.

Est-il bon de communier fréquemment?

Puisque nous exaltons avec tant de force les avantages de la fréquente communion, le lecteur tirera peut-être la conséquence qu'il faut communier souvent, et il demandera quelle mesure il faudra observer à ce sujet. Il est à la fois facile et difficile de répondre à cette question. Si l'on se borne à considérer la vertu de ce sacrement qui, contenant la source même des grâces de Jésus-Christ, nous applique les mérites infinis de sa passion, il est évident que nous devrions le recevoir aussi souvent que possible, afin d'accroître notre trésor de dons surnaturels. Mais si l'on considère en outre que ce sacrement exige une préparation particulière, qu'il agit eu égard à la nature de cette préparation, qu'il est un sacrement de vie et non un sacrement de mort, attendu que la nutrition suppose la vie; il faudra avant de déterminer dans quelle mesure on fréquentera le sainte communion, peser certaines circonstances.

On doit tenir compte en premier lieu de sa profession. Les personnes consacrées à Dieu, comme les prêtres, les religieux et les religieuses, étant débarrassées des liens du monde peuvent, toutes choses égales, s'approcher plus fréquemment de la table sainte. Je dis, toutes choses égales, parce que Dieu remédie souvent aux difficultés que susciterait telle ou telle profession. Il donne la grâce à qui il veut et dans la mesure qui lui convient. Ainsi, Abraham, Job, David, les patriarches et plusieurs rois se sont élevés avec le secours de la grâce divine à une sainteté qui semblerait incompatible avec leur condition.

Il faut tenir compte aussi des obligations de son état : les exercices spirituels ne doivent pas préjudicier à l'accomplissement de nos devoirs. Une femme, par exemple, qui aura un mari et des enfants à soigner, des filles à garder, une maison à tenir, ne s'adonnera pas de telle sorte à la dévotion que ses devoirs comme

mère de famille en souffrent. L'une de ces choses est libre, l'autre est nécessaire; l'une est conseillée seulement, l'autre est commandée. Ayons pour règle fondamentale de notre vie que les œuvres de la grâce doivent toujours céder le pas aux œuvres de la justice. « L'obéissance, disait Samuel, est préférable au sacrifice. » I *Reg.* xv, 22. C'est que l'obéissance résulte de l'obligation, tandis que le sacrifice est facultatif. On remarque assez souvent chez les hommes une tendance inverse : ils font de meilleure grâce les actions déterminées par leur seule volonté, que les actions auxquelles les oblige une volonté supérieure.

Ce que nous disions tout à l'heure d'une mère de famille, nous l'appliquerons aux enfants dont les parents sont pauvres, vieux et infirmes; ils doivent les soulager dans leurs peines, suivant le premier commandement de la seconde table, le plus naturel et le plus sacré après celui d'adorer Dieu. Qu'ils ne négligent donc pas ces importantes obligations pour s'approcher plus souvent de la communion; autrement leur piété ne serait pas agréable au Seigneur.

Examinons de plus si la fréquence de nos communions est de nature à n'être pas interrompue et à nous permettre de nous y préparer convenablement. Lorsque l'eau fait défaut aux arbustes que l'on a coutume d'arroser, ils languissent aussitôt, et si l'on n'y remédiait, ils ne tarderaient pas à périr. De même, les âmes qui sont accoutumées à se nourrir du pain des anges, souffrent un notable préjudice quand elles en sont privées, et quelquefois même elles s'affaiblissent au point de se désister de leurs résolutions. En général, les tempéraments faibles ne peuvent sans détriment renoncer à l'usage des cordiaux qui les soutiennent. Il en est ainsi des âmes faibles quand elles renoncent à l'usage du sacrement qui faisait leur force. C'est pourquoi nous recommandons d'examiner avec soin dans quelle mesure on peut s'approcher convenablement de l'Eucharistie, afin de n'être pas contraint d'interrompre cette pratique, et exposé en conséquence à en perdre complètement le fruit.

On remarque aisément que les hommes ont plus de liberté que les femmes pour aller chercher où ils veulent les sacrements et

les prêtres qui en sont les ministres. Pour ce qui est des femmes, elles jouissent d'une liberté proportionnée à leur âge; relativement aux jeunes femmes, par exemple, la solitude et la fuite des sociétés ont été louées de tous les saints. Dans l'ancienne loi, Dieu obligeait tous les hommes à se présenter trois fois par année au temple; mais il n'y obligeait pas les femmes, pas même une fois dans la vie, à cause du danger qu'aurait présenté l'accomplissement de cette loi. Dina, fille de Jacob, en fit une triste expérience: elle ne sortit qu'une fois; et elle attira par cette seule action la ruine sur elle et sur la contrée. Ce n'est pas non plus sans raison que saint Ambroise propose à notre admiration l'empressement avec lequel la sainte Vierge exécute son voyage, lorsqu'elle alla visiter sa cousine, sainte Elisabeth. *Luc.* I.

En tenant ce langage, je ne prétends pas imposer une clôture perpétuelle aux jeunes filles, mais leur inculquer l'amour de la retraite. Je voudrais qu'elles s'habituassent à s'entretenir avec Dieu dans leur appartement, à le chercher dans l'intérieur de leur maison, et à ne pas en sortir, sinon pour accomplir les préceptes de l'Eglise ou pour s'approcher des sacrements. Ceci soit dit en règle générale; car il y a de jeunes personnes placées dans des circonstances telles que tout inconvénient cesse et que la règle en question n'a plus d'opportunité.

Ces considérations faites, il faut examiner le fruit que l'on retire de la sainte communion. Si l'on se trouve plus pieux, plus recueilli, plus circonspect dans ses paroles, plus diligent dans les bonnes œuvres, plus vigilant sur soi-même, plus capable de dompter sa colère et ses autres appétits désordonnés, encore qu'il reste beaucoup à faire, c'est une preuve que la fréquentation des sacrements nous est profitable: par conséquent, approchons-nous-en avec d'autant plus d'ardeur que ces résultats deviendront plus sensibles. Mais si l'on ne reconnaît pas que l'on devienne meilleur, et si l'on ne remarque aucun des fruits que nous avons énumérés, c'est un indice et de notre peu de préparation, et du peu de profit que nous retirons de cette divine nourriture. Alors il faut se prononcer entre ces deux partis: ou bien se préparer avec plus de soin, ou bien s'abstenir de la fréquentation des sacrements.

On doit reconnaître cependant que l'action des sacrements est quelquefois insensible, et qu'il est par suite très-difficile de s'en rendre compte à soi-même. La grâce, aussi bien que la nature, opère peu à peu; et s'il est aisé d'apprécier au bout de quelque temps ses progrès, il est malaisé de les saisir sur le fait. C'est pourquoi, au lieu de s'en rapporter à soi-même, on fera bien de s'en remettre au jugement d'un sage confesseur.

Observons encore qu'il faut estimer les progrès et les pas que l'on peut faire en avant, et ceux que l'on ne fait pas en arrière, s'il est vrai, comme le dit saint Bernard, que dans la voie de Dieu ne pas avancer, c'est reculer. *S. Bern., Serm.* 2 *Purif. Ep.* 341. Et remarquez bien que l'on discerne moins sûrement les pas que l'on fait en avant que ceux que l'on fait en arrière. Vous remarquerez la vitesse d'une pierre qui tombe; vous ne remarquerez pas de même celle d'une pierre qui monte. Comme il est difficile de monter et facile de descendre, comme il est difficile de bâtir et facile de détruire, ainsi il est facile de constater le terrain perdu, et difficile de constater le terrain que l'on gagne. Voici la conclusion que je tire de ces vérités : Encore qu'un chrétien ne semble retirer aucun profit notable de la fréquentation des sacrements; si d'un autre côté, en y renonçant, il tombait en plusieurs défauts, et devenait plus faible devant la tentation, plus tiède dans l'oraison, plus lent à obéir, plus paresseux à accomplir les œuvres de miséricorde, plus prompt à se répandre en plaisanteries et en paroles oiseuses, plus irascible, plus impatient dans les épreuves, moins vigilant sur lui-même, ce serait une marque assurée que la fréquentation des sacrements lui était avantageuse. Car, éviter le mal, n'est pas un avantage à dédaigner; et les traitements propres à prévenir les maladies ne sont pas moins précieux que les traitements propres à les guérir et à fortifier la santé. J'espère que ces observations serviront à rassurer les personnes qui, tout en fréquentant les sacrements, ne constatent pas de progrès sensibles dans le chemin de la perfection.

Supposé même qu'elles se laissent aller à quelques péchés véniels, elles ne doivent pas se détourner de la sainte table, pourvu qu'elles en aient le repentir. Nos fautes, dit saint Hilaire, ne doi-

vent nous priver du corps du Seigneur que quand elles sont mortelles. Dans le cas contraire, elles fournissent une raison de plus de nous en approcher, puisque l'un des principaux effets de ce sacrement adorable est de nous guérir de ces fautes avec lesquelles on ne saurait entrer dans la vie éternelle.

D'après ces considérations, chacun pourra déterminer dans quelle mesure il lui convient de s'asseoir au céleste banquet. Aux uns il suffira de le faire aux grandes fêtes de l'année. D'autres devront le faire tous les mois, ou tous les quinze jours, ou toutes les semaines. La communion hebdomadaire est suffisante pour toutes les personnes de piété, quelle que soit leur vertu, à moins qu'une raison ou une circonstance particulière n'intervienne; car il n'y a point en cette matière de règle sans exception. Ce sentiment est celui de saint Bonaventure, qui dans une lettre à sa sœur sur la perfection, exprime la substance des observations précédentes.

« Si quelqu'un, dit le docteur séraphique, désirait savoir ce qui est préférable, communier peu ou communier souvent, je lui répondrais qu'il est impossible de fixer une règle applicable à tous les fidèles. La diversité de leurs mérites, de leurs exercices, de leur conduite, de leur profession et des influences de l'Esprit-Saint, s'oppose à une complète uniformité en ce genre. On n'administre pas toujours aux malades la même espèce de médecine, ni la même quantité; on prend conseil du tempérament, de la maladie, du temps, du lieu, et d'autres particularités. Il doit en être de même pour l'administration de ce remède divin de la communion. Evidemment, les personnes adonnées aux soins et aux affaires du monde, éprouvent plus de difficulté à s'y préparer que les personnes dont la vie dégagée de toute préoccupation est consacrée tout entière aux exercices spirituels. Parmi ces dernières vous en trouverez même qui, par la pureté de conscience, la garde d'elles-mêmes l'emportent les unes sur les autres. Il y en a qui soupirent ardemment après ce mystère de sainteté. D'autres ne communient jamais sans anxiété; elles ne communieraient que rarement, si elles n'obéissaient pas à un ordre exprès de leur conscience, à une pieuse habitude et à la crainte de s'éloigner du Seigneur. Mais,

à part les prêtres dont la fonction propre est de célébrer les saints mystères, il y a très-peu de chrétiens, à mon avis, qui aient besoin de communier plus d'une fois par semaine. J'excepte les cas où il se présenterait quelque raison particulière, par exemple, une maladie, une fête importante, un désir extraordinaire de recevoir celui qui est seul capable de combler le vide de notre âme. Il est, en effet, certains désirs d'une impétuosité telle que l'on peut sans invraisemblance les attribuer au Saint-Esprit, et les suivre en toute confiance. On a vu des personnes dont Jésus-Christ était véritablement la vie : s'écoulait-il entre leurs communions un intervalle inaccoutumé, leur vie corporelle elle-même semblait défaillir, et on remarquait en elles des signes non équivoques d'affaiblissement.

« Aussi est-ce une chose très-salutaire que nous nous préparions de notre mieux à recevoir souvent cet aliment divin, et qu'après l'avoir reçu nous veillions sur nous-mêmes avec le plus grand soin. Cet avis concerne spécialement les religieux qui se sont voués à Dieu, ils trouveront dans ce sacrement l'innocence et la pureté auxquelles leur vocation les excite.

» Il est des jours où l'on n'est pas aussi bien disposé qu'à l'ordinaire ; n'importe, mettons notre confiance en la miséricorde divine et approchons humblement du pain de vie. Si votre conscience vous représente que vous n'en êtes pas digne, pensez plutôt que votre propre faiblesse vous oblige à chercher sans retard celui qui vous soutiendra ; car les malades et non les gens en santé, nous dit Notre-Seigneur, *Matth.* IX, 12, ont besoin de médecin. Ne vous imaginez pas que vous allez communiquer à Jésus-Christ votre sainteté, mais que vous allez recevoir communication de la sienne.

» Ne vous découragez pas non plus si vous ne ressentez pas une dévotion aussi vive que vous le désireriez, quand vous aurez fait ce qui dépend de vous. Au moment de la communion, et après l'avoir reçue, vous pourrez être dans la sécheresse : que cela ne vous étonne pas. Dieu le permet ainsi le plus souvent, de même qu'il retire aux siens de temps en temps les consolations dont il les favorisait. »

Telles sont les paroles de saint Bonaventure, et l'autorité d'un

docteur non moins distingué par ses vertus que par son génie doit être d'un grand poids en pareille matière. Nous pouvons maintenant juger avec quelle raison agissent les chrétiens qui, sous une apparence de zèle, sous un voile de respect, s'élèvent sans cesse contre la fréquentation des sacrements, et condamnent ceux qui ne les imitent pas. Y eût-il dans leurs allégations quelque chose de vrai, ils feraient beaucoup mieux de consacrer leur indignation à des maux autrement déplorables. Et pourtant, à y bien regarder, l'éloignement des sacrements est beaucoup plus nuisible que la fréquentation immodérée de ces sources de salut. Toutes les vertus morales, comme nous l'enseigne saint Thomas, *Sum.* I II, LXIV, 1, ont deux écueils opposés qui les menacent : elles doivent se tenir à égale distance de l'un et de l'autre, de crainte d'aller ou trop loin ou pas assez. J'en dirai autant de l'usage des sacrements et de tous les exercices spirituels; nous avons à craindre d'aller trop loin ou pas assez. Mais si nous recherchons lequel de ces deux inconvénients est le plus grave, nous nous convaincrons bientôt que le premier est beaucoup moins grave que le second? Qui ne serait frappé des conséquences de l'éloignement où les hommes vivent de ces institutions divines dont le but est la guérison de nos plaies et le salut de nos âmes? Quelle est la cause de l'aveuglement et de l'étourdissement moral de la plupart des chrétiens, sinon leur négligence à se nourrir du pain de vie? Si vous en doutez, comparez le temps présent où l'on communie à peine une fois l'an, avec l'époque où l'on communiait tous les jours, et vous verrez combien les résultats sont différents. Que les âmes remplies de zèle pour Dieu et pour son Eglise déplorent l'oubli dans lequel on laisse les sacrements et les exercices de piété, et qu'elles proclament ce malheur comme la cause principale de tous les autres.

Dans les gouvernements politiques, les hommes qui sont au pouvoir, comprennent fort bien que l'abondance et le défaut des vivres peuvent être préjudiciables à l'Etat; et pourtant ils s'occupent beaucoup de remplir les greniers publics, et ils s'inquiètent peu des inconvénients de l'abondance. Ainsi doivent agir les hommes qui sont chargés du gouvernement de l'Eglise : que leur

soin principal soit de prévenir la disette des secours spirituels, et qu'ils s'inquiètent peu des inconvénients de leur abondance : ils remédieront de la sorte à un mal immense, et ils ne permettront qu'un mal imperceptible. Au reste, à dire le vrai, nul ne peut être bon juge en pareille matière, parce qu'il ne juge que d'après les apparences : on voit le dehors, on ne voit pas ce qui se passe au dedans. Or, il y a toujours témérité à prononcer sur une cause avant d'avoir entendu les deux parties.

Nous allons maintenant donner quelques méditations et prières pieuses, afin que le bon chrétien ait de quoi s'occuper, soit avant, soit après la sainte communion.

CHAPITRE XI.

Méditations et prières pour la communion.

I.

Méditation sur la crainte et l'amour que doit inspirer la communion.

PREMIÈRE PARTIE.

Qui êtes-vous, ô mon Seigneur, et qui suis-je pour oser m'approcher de vous? Qu'est-ce que l'homme pour recevoir en lui son Créateur et son Dieu? Par lui-même il n'est qu'un vase de corruption, un enfant du démon, un héritier de l'enfer, un artisan du péché, un ennemi dédaigneux de son Maître, une créature incapable de tout bien, et capable de tout mal. Qu'est-ce que l'homme, sinon un animal de tous points misérable, aveugle dans ses conseils, vain dans ses œuvres, impur dans ses appétits, déréglé dans ses désirs, en un mot petit à tous les points de vue, et grand seulement à ses propres yeux? Et un être aussi vil, aussi corrompu s'approcherait de votre Majesté? Les étoiles ne sont pas pures en votre présence, *Job,* XXVI; à votre aspect les colonnes du ciel sont ébranlées; les plus sublimes séraphins se couvrent de leurs ailes et s'anéantissent devant vous; et voilà celui que va recevoir une aussi basse créature!

Quoique sanctifié dès le sein de sa mère, saint Jean-Baptiste se déclarait indigne de toucher votre tête sacrée, et de dénouer les

cordons de votre chaussure, *Luc.* I. Le prince des Apôtres s'écrie à votre vue : « Eloignez-vous de moi parce que je ne suis qu'un pécheur, » *Luc.* V, 1 ; et je m'approcherai de vous, moi que les péchés écrasent de leur poids ! Pour manger les pains de proposition, I *Reg.* XXI, il fallait se purifier et se sanctifier par avance ; comment irai-je manger le pain des anges, moi si pauvre en sainteté ! Vous aviez ordonné de manger l'agneau pascal, figure de l'Eucharistie, avec du pain sans levain, des laitues sauvages, la chaussure aux pieds, et la ceinture aux reins, comment m'approcherai-je du véritable Agneau, moi qui n'ai fait aucune de ces dispositions? Où est cette pureté d'un pain exempt de tout levain de malice ? Où est l'amertume de la vraie contrition? Où est la pureté des reins et des pieds, image des bons désirs ? Je suis pénétré de frayeur, ô mon Dieu, à la pensée de m'approcher de votre table sainte sans ces dispositions. On en chassa le malheureux qui s'y était mis sans être revêtu de la robe nuptiale de la charité ; et on le jeta pieds et poings liés dans les ténèbres extérieures, *Matth.* XXII. Que puis-je attendre autre chose, si je me présente dans les mêmes conditions ? O divins regards qui scrutez et pénétrez les replis les plus cachés de notre âme, que deviendra la mienne si elle se présente à vous sans robe nuptiale? Un prêtre veut soutenir l'arche sainte qui chancelle, et il est aussitôt frappé de mort, II *Reg.* VI. N'ai-je pas à redouter le même châtiment si je reçois indignement Celui dont l'arche d'alliance n'était que la figure? Les Bethsamites ne firent que regarder avec curiosité cette même arche, tandis qu'elle traversait leur territoire, et cinquante mille hommes payèrent de leur vie cette curiosité indiscrète, I *Reg.* VI. Et néanmoins quelle distance entre l'arche d'alliance et ce sacrement adorable! Quelle différence entre vous regarder et vous recevoir! Et je ne tremblerai pas en allant recevoir un Dieu dont la justice est si terrible !

Si la considération de votre grandeur me fournit tant de sujets de crainte, que devrai-je éprouver à la considération de mes péchés et de ma malice? Il a été un temps (et plaise à votre miséricorde qu'il ne dure pas encore) où ce que mon cœur aimait et convoitait le moins était votre bonté infinie : j'estimais alors la

poussière des créatures plus que les trésors de votre grâce et l'espérance de votre gloire. Je n'avais d'autres lois que mes desirs, d'autre maître que mes appétits; et je ne tenais pas plus compte de vous que si j'eusse ignoré votre existence. Je suis bien cet insensé qui a dit en son cœur : « Il n'y a point de Dieu, » *Psalm.* XIII, 1; car j'ai vécu longtemps comme si vous n'existiez pas. Jamais je n'ai rien fait pour votre amour; jamais je n'ai redouté votre justice; jamais je n'ai préféré vos lois à la pratique du mal; jamais je ne vous ai remercié de vos grâces, comme je le devais; jamais la pensée de votre présence ne m'a détourné du péché : tout ce que mes yeux ont désiré, je le leur ai accordé; et je n'ai jamais refusé à mon cœur aucun plaisir. *Eccl.* II. Quelle espèce de crime n'a point fréquenté ma perversité! Ma vie entière a-t-elle été autre chose qu'une guerre et un antagonisme perpétuels avec mon Dieu, un renouvellement des tourments qu'il a soufferts pour moi? J'ai communié autrefois; mais à peine étais-je sorti de la sainte table que je vous offensais, vous tournant en dérision comme ces soldats qui fléchissaient le genou devant vous, tout en vous frappant au visage. *Matth.* XXVII.

O mon Seigneur et mon juge, comment oserai-je vous recevoir dans une demeure si vile et si souillée! Quoi! votre corps reposerait dans une caverne de dragons, dans un repaire de serpents! Qu'est d'ailleurs une âme remplie de péchés, sinon une étable impure, un bourbier hideux, un amas de toute sorte d'immondices? Et vous, la pureté même, la source de toute beauté, vous viendriez habiter un lieu si abominable! « Qu'y a-t-il donc de commun entre la lumière et les ténèbres, entre la société de Dieu et celle de Bélial? » II *Cor.* VI, 11. O fleur des champs, lis des vallées, pourquoi devenez-vous la nourriture des animaux? *Cant.* II. Pourquoi donner aux chiens cette nourriture céleste, à des pourceaux une perle aussi précieuse? *Matth.* VII. Vous aimez les âmes pures, car vous vous nourrissez parmi les lis tant que dure le jour, et jusqu'à ce que l'ombre s'incline. *Cant.* II. Quelle nourriture trouverez-vous dans ce cœur où, au lieu de fleurs, il n'y a que ronces et qu'épines. Votre lit est fait avec le cèdre du Liban; les colonnes en sont d'argent, le dossier d'or pur, et le

siége de pourpre. *Cant.* III. Ma maison ne renferme rien de semblable; et je n'ai aucun trône à vous offrir quand vous y viendrez. On enveloppa votre corps sacré dans un blanc linceul, et on le déposa dans un sépulcre neuf, où personne n'avait encore été enseveli. Quelle partie y a-t-il dans mon âme qui soit blanche, neuve et digne de vous recevoir? Ma bouche a été un sépulcre béant d'où s'exhalait la corruption infecte de mes péchés. *Psalm.* V. Mon cœur a été une source intarissable de mauvais désirs; ma volonté, l'asile et le séjour de votre ennemi. Comment oserai-je donc vous porter sur mes lèvres impures, et vous donner le baiser de paix? O mon Rédempteur, je rougis de l'état où je suis : mon âme est confuse d'aller, avec tant de misères, se jeter dans les bras du céleste Epoux qui daigne encore la recevoir.

IIe PARTIE.

Je confesse, ô mon Dieu, mon indignité et votre infinie miséricorde. C'est votre miséricorde qui me permet d'oser venir à vous tel que je suis. Plus je suis misérable, plus votre gloire éclate dans l'attention et l'honneur que vous faites à une pauvre créature. Vous ne repoussez pas les pécheurs, ô mon Dieu : loin de là, vous les appelez et les attirez à vous. Vous seul avez dit : Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine et dans l'abattement, et je vous soulagerai. *Matth.* XI. C'est vous encore qui avez dit : Les gens bien portants n'ont pas besoin de médecin; il n'est nécessaire qu'aux malades. *Matth.* IX. Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. On publiait partout que vous receviez les pécheurs et que vous mangiez avec eux. Votre cœur n'a pas changé depuis, Seigneur, et je crois que vous appellerez toujours du haut du ciel ceux que vous appeliez sur la terre. C'est pour répondre à votre miséricordieux appel que je viens à vous. Je suis chargé de péchés, mais vous m'en soulagerez; je suis en butte à une foule de tentations et de misères, mais vous viendrez à mon aide. Malade, j'ai recours à vous, le souverain médecin, afin que vous me guérissiez: pécheur, j'ai recours à vous, la justice même, afin que vous me purifiiez. J'entends dire que vous accueillez les pécheurs, que vous aimez à être au milieu d'eux.

Luc. v. Si vous ne dédaignez pas de partager votre repas avec eux, en voici un à qui vous pouvez en faire part. Je sais, ô mon Sauveur, que vous avez été plus touché des larmes de la pécheresse que du festin somptueux des Pharisiens. *Luc.* vii. Au lieu de mépriser ses larmes, de la repousser à cause de sa mauvaise conduite, vous prîtes sa défense et vous accordâtes à ses pleurs le pardon de ses nombreux péchés. Voici, Seigneur, une occasion de montrer encore plus votre bonté; car j'ai plus de péchés à me reprocher, et je verse moins de larmes. Le pardon que vous accordâtes à la femme de l'Evangile ne fut ni la première, ni la dernière de vos miséricordes. Vous en avez fait, et vous en ferez encore bien d'autres. Daignez donc abaisser vos regards jusqu'à moi et me pardonnez mes crimes malgré mon insensibilité. Je ne répands pas assez de larmes pour en arroser vos pieds sacrés; mais vous avez répandu assez de sang pour effacer tous les péchés du monde. Ne vous indignez pas, ô mon Dieu, contre ma témérité. Souvenez-vous que vous ne vous indignâtes pas contre cette femme qui toucha le bord de votre vêtement pour guérir du mal qui la consumait. *Matth.* ix. Au contraire vous lui donnâtes force et consolation par ces paroles : Ma fille, ayez confiance; votre foi vous a sauvée. Et moi aussi j'éprouve un mal encore plus dangereux et plus difficile à guérir; n'approcherai-je pas de vous pour recevoir remède et santé ?

Vous êtes, ô mon Maître, le même dans le ciel que vous étiez sur la terre; autrement nous aurions besoin d'un évangile nouveau pour apprendre votre condition présente. Or, je lis dans nos saints Livres que les infirmes et les malheureux s'efforçaient de vous toucher, parce qu'il sortait de vous une vertu à laquelle aucun mal ne résistait. *Luc.* vi. Vers vous accouraient les lépreux; vous étendiez vos mains sur leur tête, et ils étaient guéris. *Matth.* viii. Vers vous accouraient les aveugles, les sourds, les paralytiques, les démoniaques, en un mot toutes les infirmités humaines; et vous n'en avez rebuté aucune. En vous seul est le salut, en vous est la vie et le remède à tous nos maux. Soyez aussi bon pour nous sauver que vous êtes puissant pour le faire. Et où donc iraient les malheureux s'ils n'allaient pas à vous ?

Oui, Seigneur, ce sacrement divin est à la fois et le pain des forts, et le remède des faibles; non-seulement il soutient les vivants, mais encore il ressuscite les morts : il comble d'amour et de délices les justes, en même temps qu'il purifie les pécheurs. Que chacun donc s'en approche, et y puise autant qu'il le pourra. Que les justes viennent se réjouir à ce banquet, et que des cris de louange et d'allégresse y retentissent de toutes parts. *Psalm.* CXVII. C'est en qualité de pécheur et d'infirme que je boirai le calice du salut. *Psalm.* CXV. Aucune raison ne me dispense de participer à ce mystère, et aucun autre moyen ne peut y suppléer. Suis-je en maladie, j'y trouverai la santé; suis-je en santé, l'Eucharistie me la conservera. Possédé-je la vie, elle la confirmera; suis-je en état de mort, elle me rendra la vie; si je désire ardemment l'amour divin, elle en embrasera mon âme; si je suis tiède, elle me ranimera. Mon aveuglement ne me découragera pas, car le Seigneur rend la vue à ceux qui en sont privés. Mes chutes ne m'arrêteront pas, car le Seigneur relève ceux qui sont tombés. *Psalm.* CXLV. Je ne le fuirai pas, comme Adam, à cause de ma nudité, parce qu'il a le pouvoir de la couvrir; ni à cause de mes nombreuses souillures, parce qu'il est tout miséricorde; ni à cause de mon indigence, parce qu'il est le maître de tout ce qui existe. Loin de croire lui faire injure en ceci, je lui fournis une occasion de faire briller d'autant plus sa miséricorde que je suis plus misérable. Les ténèbres de l'aveugle-né servirent à rehausser la gloire de Dieu, *Joan.* IX : la bassesse de ma condition servira à montrer la bonté de celui qui étant si élevé, descend jusqu'à des créatures si basses.

D'ailleurs, je ne m'appuie aucunement sur moi-même, mais sur les mérites de mon Sauveur Jésus-Christ, grâces auxquels le Père céleste daigne me prendre pour son enfant et me traiter comme tel. O Père très-clément, puisque David, en souvenir et en l'honneur de son ami Jonathas, II *Reg.* IX, daignait faire asseoir à sa table son fils qui était perclus de ses membres; daignez vous aussi agréer à votre table ce difforme et pauvre pécheur; non à cause de ses mérites, mais à cause des mérites de votre bien-aimé Jésus-Christ, notre second Adam et notre véritable père,

qui vit et regne avec vous dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

II.

Prière après la sainte communion, par saint Thomas d'Aquin.

Grâces vous soient rendues, Dieu saint, Père tout-puissant et éternel, vous qui avez daigné m'admettre à la participation du corps sacré de votre Fils unique. Que cette communion, ô Père très-clément, ne soit pas pour moi, je vous en conjure, un sujet de châtiment. Qu'elle soit plutôt une source de salut et de pardon. Qu'elle me couvre de l'armure de la foi, du bouclier de la bonne volonté; qu'elle extermine tous mes vices, qu'elle bannisse tous mes appétits charnels; qu'elle augmente en moi la charité, la patience, l'humilité et toutes les vertus. Qu'elle établisse en mon âme un calme parfait; qu'elle me défende contre tous mes ennemis visibles et invisibles, et qu'elle m'unisse à jamais à vous, mon Seigneur et mon Dieu. Enfin, qu'elle me conduise à ce banquet ineffable, où vous êtes pour vos saints la lumière qui les éclaire, l'aliment qui les rassasie, la félicité qui les enivre dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

III.

Méditation après la communion.

O mon Dieu et mon tout, que pourrai-je vous rendre à vous, Roi des rois, Seigneur des seigneurs, qui avez bien voulu aujourd'hui visiter mon âme, entrer dans ma pauvre demeure, et faire de moi, par la vertu de cet adorable sacrement, une seule et même chose avec vous? Comment reconnaîtrai-je cet honneur? Comment vous remercierai-je de ce bienfait? Que peut faire une créature indigente en retour d'un don si précieux? Car vous m'avez rendu participant, et de votre divinité souveraine, et de votre humanité sainte, aussi bien que de tous ses mérites. Est-ce que vous ne m'avez pas donné à manger et à boire la chair et le sang qui ont accompli l'œuvre de notre rédemption? O communication merveilleuse! ô présent inestimable, si méconnu des hommes, et qui mériterait une reconnaissance et des louanges éternelles! ô

réparateur bienfaisant de nos âmes, quelles richesses plus considérables pouviez-vous nous donner? C'est avec raison, ô mon Sauveur, que vous disiez à votre Père, *Joan.* XVII, 18 : « Je me sanctifie pour eux, afin qu'ils soient à leur tour sanctifiés en vérité. » O bonté ingénieuse, qui daignez nous sanctifier de vos propres sueurs! A vous appartient la sainteté, à moi le fruit; à vous le travail, à moi le bénéfice; à vous la peine, à moi les avantages; à vous l'expiation, à moi le pardon; à vous le supplice, à moi le salut et la vie. C'est pour moi qu'ont satisfait vos douleurs, vos membres percés de clous, votre visage couronné d'outrages et d'épines, ce sang que vous avez répandu jusqu'à la dernière goutte. C'est moi que vos larmes ont lavé, que vos blessures ont guéri, que votre flagellation a justifié. O bienheureuse et admirable fraternité! quoi! je participe à tous ces trésors? Qu'avons-nous fait, Seigneur, pour mériter ce bienfait? que vous avons-nous donné pour recevoir de vous un pareil gage d'amour? Rien, ô mon Dieu : votre seule bonté a tout dirigé. Pourquoi le soleil éclaire-t-il? pourquoi le feu brûle-t-il? pourquoi l'eau rafraîchit-elle? sans doute parce que telle est la nature de ces créatures. Et vous aussi, ô mon Maître, vous avez pour nature de faire miséricorde et de pardonner; et, ce qui plus est, de pardonner à tous les hommes, excepté à vous-même. La bonté, et la bonté souveraine est le fonds de votre nature. Et comme l'effet de la bonté est de se communiquer, la bonté infinie devant par suite se communiquer infiniment, vous en avez agi ainsi envers nous, et vous vous êtes donné à nous sans réserve. En naissant, vous vous êtes donné à nous comme frère; au jour de la dernière Cène, comme nourriture; sur la croix, comme le prix de notre rachat; dans le ciel, comme notre récompense.

Si tu veux, ô mon âme, embrasser en quelques mots les biens dont te gratifie cet aimable Sauveur, considère ceux qui signalèrent sa venue en ce monde. Quand il vint sur la terre, il y apporta la vie de la grâce avec tous les biens qui en dépendent : c'est la même vie qu'il apporte en toi, lorsque tu as le bonheur de le recevoir. O divine nourriture, qui fait de ces enfants des hommes autant d'enfants de Dieu, et qui communique à notre

humanité la vie divine elle-même. O pain suave et digne d'adoration, vous soutenez l'âme; vous fortifiez le cœur sans appesantir le corps; vous charmez l'esprit sans fatiguer l'intelligence; votre vertu éteint notre sensualité, et elle substitue à l'amour de notre volonté propre l'amour de la divine volonté.

Quelles louanges, Seigneur, quels remercîments ferai-je entendre pour ce bienfait! Si la reconnaissance doit être proportionnée au bienfait, comment concevrai-je une reconnaissance digne du bien que j'ai reçu de vous? Dans l'Exode, vous tenez ce langage à Moïse : « Prends un vase d'or, remplis-le de manne, et dépose-le dans l'arche d'alliance; il y sera conservé afin que toutes les générations à venir sachent avec quelle nourriture j'ai soutenu leurs pères, quarante ans, dans le désert. » *Exod.* XVI, 33. Si vous avez estimé une nourriture corruptible au point de vouloir qu'elle fût gardée comme un témoignage permanent, en un lieu si saint, que devons-nous faire pour cette nourriture incorruptible qui donne la vie éternelle? La différence qui existe entre ces deux nourritures, elle existe aussi entre ces deux bienfaits, et elle devrait exister dans la reconnaissance dont chacun d'eux est l'objet. L'un de ces aliments était terrestre, l'autre est céleste; l'un était pour les corps, l'autre pour les âmes; l'un ne donnait pas la véritable vie, l'autre la donne en abondance à ceux qui le mangent. Mais à quoi bon poursuivre cette comparaison, puisqu'il y a autant de distance entre ces deux aliments qu'entre le Créateur et la créature? Vous demandiez, Seigneur, au peuple que vous aviez nourri, une reconnaissance et un souvenir éternels; que nous demanderez-vous pour nous avoir nourri de votre propre substance? Non, aucun sentiment, aucune parole n'est capable de nous acquitter envers vous. Dans mon impuissance à payer cette dette, il ne me reste qu'à prendre avec le Prophète le calice du salut, et à invoquer le nom du Seigneur, *Psalm.* CXV; c'est-à-dire, à solliciter de nouveaux bienfaits, à implorer de nouvelles faveurs.

Je vous supplie donc, ô mon Dieu, d'agréer ce sacrement adorable en satisfaction de toutes mes fautes. Qu'il achève la réforme de ma vie, qu'il répare toutes mes chutes, et qu'il supplée à mon

dénûment. Qu'il mortifie en moi tout ce qui déplaît à vos yeux divins, et qu'il fasse de moi un homme selon votre cœur. Qu'il m'obtienne de rester toujours attaché à vous, de vous aimer parfaitement, et d'être uni et incorporé à vous pour la gloire et l'honneur de votre saint nom. Ayez ainsi, ô mon Dieu, pitié de tous les pécheurs. Ramenez à l'Eglise les hérétiques et les schismatiques. Eclairez tous les fidèles, afin qu'ils vous connaissent ; secourez tous ceux qui sont dans la tribulation et les épreuves. Venez en aide à ceux pour lesquels je suis obligé de prier. Consolez tous mes parents, amis, ennemis, supérieurs et bienfaiteurs. Prenez en pitié tous ceux pour lesquels vous avez répandu votre sang. Accordez grâce et pardon aux vivants, et aux morts un repos et un bonheur éternels, ô vous qui vivez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

IV.

Méditation pour le jour de la communion sur la grandeur du bienfait reçu, et sur la reconnaissance que nous devons en avoir.

PREMIÈRE PARTIE.

Si toutes les créatures du ciel et de la terre avaient la parole, et si toutes se joignaient à moi pour vous rendre grâces du bienfait que j'ai reçu de vous aujourd'hui, je serais encore loin, ô mon Seigneur, de vous rendre ce que je vous dois. O mon Sauveur, ô mon Dieu, quelle louange vous donnerai-je, à vous qui avez bien voulu me visiter et m'honorer de votre présence? Lorsque la sainte mère de votre précurseur vit entrer chez elle la Vierge qui vous portait dans ses entrailles, frappée d'une sorte de stupeur, elle s'écria : « Et d'où me vient cet honneur que la mère de mon Seigneur daigne me visiter ? » *Luc.* I, 43. Que dirai-je, moi, misérable ver de terre, en voyant au-dedans de moi-même une hostie qui renferme le même Dieu? Ah! je pourrai m'écrier avec encore plus de raison : Et d'où me vient cet honneur que mon Dieu et mon Seigneur, et non pas seulement sa mère, vienne en personne vers moi? vers moi qui ai si longtemps été la demeure de Satan; vers moi qui l'ai si souvent offensé; vers moi qui si souvent l'ai repoussé et lui ai fermé la porte, me rendant par cette conduite indigne de jamais le recevoir ? Et d'où me vient

cet honneur, ô mon Dieu, que vous, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, vous dont le ciel est le trône, dont la terre est le marchepied, dont les anges sont les ministres, dont les étoiles du matin célèbrent les louanges, dont les mains soutiennent les extrémités du globe, ayez voulu visiter une créature aussi vile? Oui, c'est bien vous qui êtes descendu aux enfers; c'est bien vous qui avez été livré entre les mains des pécheurs ; c'est bien vous qui êtes né volontairement dans une étable; c'est bien le même cœur qui vous porte à faire chaque jour pour les pécheurs ce qu'alors vous n'avez fait qu'une fois.

Si vous m'eussiez visité d'une autre manière, vous auriez agi envers moi avec une extrême miséricorde. Mais que vous ayez voulu entrer en moi, demeurer en moi, me transformer en vous, m'unir à vous d'une union que vous comparez à votre union avec votre Père, *Joan.* VI; c'est une chose au-dessus de toute admiration. Le roi David s'étonnait que vous vous souveniez de l'homme et qu'il occupe votre cœur. N'est-il pas beaucoup plus étonnant que vous vous fassiez homme vous-même à cause de l'homme, que vous habitiez avec lui, que vous soyez mort pour lui, que vous vous donniez à lui en nourriture ? Salomon s'étonnait de ce que vous consentiez à habiter dans le temple qui vous avait été élevé. Il est bien plus étonnant que le Maître des cieux habite d'une manière toute différente dans une pauvre âme qui a consacré à peine une journée à lui préparer une demeure. La nature entière s'étonna de voir un Dieu se faire homme, descendre du ciel sur la terre, rester neuf mois dans le sein d'une jeune fille; et c'était avec raison qu'un si grand mystère l'étonnait. Mais ce sein virginal était rempli du Saint-Esprit, il était plus pur que les étoiles du firmament, et il formait par conséquent une habitation digne de Dieu. Pour moi je suis plus souillé que la fange, plus ténébreux que la nuit; et cependant Dieu habite en moi; n'est-ce pas une merveille incompréhensible? Que les anges, Seigneur, vous bénissent pour une si haute grâce, pour une miséricorde si prodigieuse. Vous montrez bien votre bonté infinie, puisque vous vous communiquez à nous, et que vous avez établi un moyen extraordinaire pour nous rendre bons nous-mêmes.

Que sera-ce encore, si j'ajoute à ce bienfait celui qu'opère en mon âme l'action de votre divin sacrement? Quelles joies ineffables il répand en mon cœur! Il me confirme dans cette persuasion que vous êtes à la fois et mon Père et mon Epoux bien-aimé : j'entends dire en effet que le fruit principal de l'Eucharistie est d'affermir l'âme, de la remplir de délices spirituelles, et de l'identifier à vous. Or, le cœur se jugeant par ses œuvres, de quel cœur est sortie une œuvre semblable à celle-ci ? Ordinairement les maîtres ne fêtent pas leurs serviteurs; les pères seuls fêtent leurs enfants, et encore lorsqu'ils ont pour eux une tendresse particulière ; car le père ne pourvoit pas seulement aux nécessités d'un fils bien-aimé, il lui fournit aussi ce qui est capable de lui faire plaisir.

C'est un pareil témoignage d'amour, ô mon Dieu! que vous vouliez donner au monde; et vous l'avez réservé pour le temps de votre venue, pour la bonne nouvelle de votre Evangile. Dans les autres sacrements, vous vous montrez à moi comme mon Roi, mon Sauveur, mon patron et mon médecin; mais dans celui-ci, où vous vous unissez si merveilleusement à mon âme, et où vous l'inondez de délices ineffables, vous vous montrez à moi comme l'époux de mon cœur, comme le père le plus tendre.

Voilà ce que m'apprennent les effets de ce sacrement. La simplicité est le caractère de vos œuvres : ce qu'elles paraissent au dehors, elles le sont au dedans. Puisque l'effet sert à déclarer la nature de la cause, je juge de votre cœur par la conduite qu'il tient envers moi, par les douceurs dont il me comble. La saveur et la suavité qui distinguaient la manne, avaient pour but de montrer avec quelle bonté vous traitiez vos enfants. *Sap.* XVI. Que devons-nous donc dire et penser de cette divine manne dont la suavité est incomparable?

O nourriture céleste, pain de vie, source de délices, semence de vertus, fléau des vices, foyer d'amour, médecine du salut, soutien des âmes, santé des esprits, banquet royal de la divinité, avant-goût de la félicité éternelle! Que dirai-je, ô mon Dieu! Quelle reconnaissance vous exprimer! De quel amour vous aimer en retour d'un tel bienfait! Puisque, tout grand que vous êtes, vous avez aimé un vil et misérable vermisseau tel que moi,

comment ne vous aimerai-je pas, vous le noble époux de mon âme! Que je vous aime donc, Seigneur; que je vous désire: soyez ma nourriture, soyez mon breuvage. O douceur de l'amour! ô amour d'une suavité ineffable! que mon âme se repaisse de vous, et que la liqueur céleste de votre douceur remplisse mes entrailles! O charité de mon Dieu! ô miel délicieux, lait suave, aliment délectable, nourriture des forts! que je croisse en vous, afin de jouir dignement de vous. Enfants d'Adam, race aveugle et insensée, que faites-vous, où allez-vous, que cherchez-vous? de l'amour, n'est-ce pas? Hé bien, vous n'en trouverez nulle part d'aussi doux et d'aussi noble qu'ici. Cherchez-vous des plaisirs, vous n'en trouverez pas de plus vifs, de plus enivrants, de plus chastes qu'ici. Cherchez-vous des richesses; ici est le trésor du ciel, le prix du rachat du monde, l'océan de tous les biens. Cherchez-vous des honneurs; quel honneur comparerez-vous à celui de recevoir en vous la Majesté divine?

IIe PARTIE.

Puisque j'ai été admis dans votre société, que je me suis assis à votre table, que j'ai été reçu dans vos bras, enivré de vos délices, prévenu de vos bienfaits, et surtout enlacé si fortement par votre amour; je renonce désormais, Seigneur, à tout autre amour, pour conserver le vôtre. Désormais le monde pour moi n'est plus; les pompes du siècle ne sont plus pour moi. Loin de moi tous les biens faux et futiles : je ne veux que le bien véritable et suprême. Il n'est pas convenable qu'il recherche les plaisirs de la brute celui qui mange le pain des anges; celui qui a reçu Dieu dans sa demeure ne doit plus y admettre de vanité. Si une femme de basse condition était épousée par un roi, elle laisserait de côté les dehors de son ancienne bassesse, et elle s'environnerait d'un appareil royal. Or, telle est la dignité à laquelle mon âme a été élevée par ce sacrement; comment se traînerait-elle dans l'ornière de ses habitudes d'autrefois? Ouvrira-t-elle la porte de son cœur aux pensées mondaines, après y avoir reçu le Maître de l'univers? Introduira-t-elle une chose profane dans un lieu qui a été consacré et sanctifié par la présence de la divinité?

Salomon ne souffrit pas que la fille de Pharaon, son épouse, demeurât dans la maison où l'arche d'alliance avait passé quelques instants, II *Paral.* VIII, parce qu'elle était sortie d'un peuple de gentils : et je souffrirais que le cœur où Dieu s'est reposé fût profané! Comment accueillerait-elle des pensées et des désirs mondains, l'âme en laquelle Dieu a habité! Comment prononcera-t-elle des paroles honteuses ou inutiles, la langue sur laquelle Dieu a été porté! Parce qu'il avait offert un sacrifice sur le seuil du temple, Salomon défendit qu'il servît jamais à un usage profane. III *Reg.* VIII. N'en sera-t-il pas ainsi de l'âme qui a été honorée de la visite de celui dont les sacrifices de l'ancienne loi étaient la figure?

Après avoir été honoré de votre présence, je vous demanderai, Seigneur, la grâce de répondre à l'honneur que vous m'avez fait, car jamais vous n'avez accordé l'une de ces deux choses, sans accorder aussi l'autre. Vous m'avez honoré de votre présence; il vous reste à me sanctifier par votre vertu. Vous avez sanctifié tous les lieux dans lesquels vous êtes entré. Vous êtes entré dans le sein virginal de Marie, *Luc.* I; et en même temps que vous l'avez élevée à cette inestimable dignité, vous l'avez dotée de grâces non moins admirables. Vous êtes entré dans la maison de sainte Elisabeth; et votre présence sanctifia l'enfant, le fit tressaillir de joie, et remplit sa mère du Saint-Esprit. Vous êtes entré dans le monde pour y converser avec les hommes; et en les ennoblissant par votre incarnation, vous les avez réparés et sanctifiés par votre grâce. Vous êtes entré dans l'enfer; et votre présence l'a changée en paradis, en comblant de joie ceux qui l'habitaient. L'arche d'alliance elle-même, figure de l'Eucharistie, récompensa l'hospitalité que lui avait donnée Obédédom, en attirant sur lui et sur tout ce qui lui appartenait les bénédictions les plus abondantes. II *Reg.* VI.

Puis donc, Seigneur, que vous avez daigné entrer dans ma pauvre demeure, et y recevoir l'hospitalité, bénissez-la ainsi que votre serviteur, afin que la maison devienne digne de celui qui l'habite. *Joan.* XIX. Je suis devenu un sépulcre dans lequel a été reposé votre corps sacré : accordez-moi les qualités du sépulcre

où vous fûtes déposé, afin que je réponde à vos desseins. Donnez-moi la solidité de la pierre, le suaire de l'humilité, la myrrhe de la mortification : que je meure à tous mes appétits pour ne vivre qu'en vous. Vous avez fait de moi une nouvelle arche d'alliance : faites donc que mon cœur n'ait d'autre pensée ni d'autre désir que ceux de votre sainte loi, à l'exemple de l'arche dont les tables de la loi étaient le principal ornement. Vous vous êtes montré à moi dans ce sacrement comme un père, car vous m'y avez traité comme votre enfant, et comme votre enfant bien-aimé. Faites qu'à mon tour je vous aime d'un amour capable par son ardeur et sa tendresse de faire tressaillir mes entrailles, et de les émouvoir profondément au seul souvenir de votre aimable nom. Donnez-moi également un cœur et un esprit filial, c'est-à-dire un esprit d'obéissance, de respect, d'amour et de confiance; que dans toutes mes peines je recoure à vous avec cette sécurité et cet empressement que témoignent les enfants à un père tendrement aimé.

Dans ce sacrement, vous m'avez encore découvert un amour d'époux, et vous avez traité mon âme comme votre épouse. Répandez en mon cœur les mêmes dispositions, afin que je vous aime d'un amour inébranlable, d'un amour chaste, d'un amour profond, d'un amour dont rien ne puisse affaiblir les chaînes. Chaste époux de nos âmes, étendez vos bras vers mon âme, et embrassez-la si étroitement que ni dans la vie, ni dans la mort, elle ne se sépare de vous. C'est pour opérer une telle union que vous avez institué ce sacrement, car vous saviez quelle excellence la créature en reçoit. Unie à vous, elle a Dieu pour appui; livrée à elle-même, elle a pour appui une faible créature. Une goutte d'eau isolée s'évapore en un clin d'œil; unie à une masse d'eau elle se conserve de longues années. Arrachez-moi donc à moi-même, Seigneur, pour m'unir à vous; en vous je vivrai, en moi, je meurs; en vous je serai fort, en moi je tombe de défaillance; en vous je suis stable, en moi je suis sujet au changement et à la corruption. Ne vous en allez pas, ô bon Jésus, ne vous en allez pas. « Restez avec nous, Seigneur; car il se fait tard et le jour commence à baisser. » *Luc.* XXIV, 29.

Maintenant que j'ai le bonheur de vous posséder dans ma maison, je ne laisserai pas échapper une aussi favorable occasion de vous entretenir seul à seul de ce qui m'intéresse. Je ne cesserai pas de vous entourer de mes bras, ni de lutter avec vous jusqu'à ce que vous m'ayez octroyé votre bénédiction. *Gen.* XXXII. Dépouillez-moi du vieil homme, et faites de moi un homme nouveau. Qu'une vie nouvelle remplace ma vie. Affaiblissez en moi l'amour du monde, au profit de votre amour; et que débarrassé de toute affection et de toute attache mondaine, je n'aime que vous, ô mon Dieu, je ne désire que vous, je ne pense qu'à vous, je ne reste qu'avec vous; qu'en vous soient toutes mes pensées et tous mes soins, qu'à vous je recoure en toutes mes peines, que de vous seul je reçoive assistance et protection, ô vous qui vivez et régnez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME TRAITÉ

RENFERMANT DEUX RÈGLES POUR BIEN VIVRE.

PROLOGUE.

Après être revenu de tout cœur à Dieu, et avoir purifié son âme au moyen des sacrements dont nous venons de parler, il reste encore à s'occuper sérieusement du soin de réformer et d'ordonner sa vie : or, tel sera l'objet de ce traité. Et comme la grâce, aussi bien que la nature, va du moins parfait au plus parfait, nous donnerons deux règles de vie : l'une pour les personnes qui commencent à servir Dieu et à travailler à leur salut; l'autre pour les personnes qui désirent croître en perfection, et avancer tous les jours dans la voie de la vertu.

Le Prophète royal résumait excellemment la science de bien vivre en deux points. *Psalm.* XXXIII. Elle consiste, selon lui, à éviter le mal et à pratiquer le bien, c'est-à-dire à extirper de l'âme tous les vices, et à l'orner ensuite de toutes les vertus. On

ne saurait donner une division plus nette en cette matière. En observant ces deux points, l'homme se transforme, il devient une nouvelle créature : et détruisant par l'observation du premier l'image du vieil et terrestre Adam, il lui substitue par l'observation du second l'image du nouvel Adam, qui est notre Sauveur Jésus-Christ. En même temps il devient surnaturel et divin ; car, ayant été créé pour une fin surnaturelle et divine, pour voir Dieu en sa gloire, il convient qu'il s'y dispose par une vie surnaturelle et divine; les moyens devant être proportionnés à la fin.

Quoique, en réalité, et même en spéculation, l'extirpation des vices soit inséparable du culte de la vertu, nous parlerons de chacune de ces choses en particulier, afin d'éclaircir ce sujet autant que possible. Rappelons aussi que parmi les règles qui seront données, les unes sont obligatoires, les autres ne sont que volontaires et de perfection. Dans la première classe rentrent les préceptes de Dieu et de l'Eglise ; dans la seconde rentrent les conseils que renferment l'Evangile et les autres livres de la sainte Ecriture : ces conseils ont pour but d'obtenir une observation plus exacte des commandements, et de conduire à une perfection plus élevée. Cette distinction est des plus importantes : il faut que nous sachions ce qui est nécessaire et ce qui ne l'est pas, parce que nous devons accomplir l'un avec plus de soin que l'autre, et qu'il ne nous est pas permis de laisser de côté le précepte pour suivre un conseil, comme on le fait quelquefois par une confusion des plus déplorables. En conséquence, nous indiquerons d'abord en peu de mots ce qui est d'obligation; et nous passerons ensuite aux règles propres à en faciliter l'accomplissement. A la vérité, il suffit pour se sauver d'observer ce qui vous est imposé; mais comme, dans la voie de Dieu, il ne faut jamais s'arrêter ni dire : C'est assez, nous ne nous contenterons pas de rappeler l'essentiel, et nous tâcherons d'être utiles aux chrétiens qui se proposent de pratiquer la vertu dans toute sa perfection.

PREMIÈRE PARTIE.

PREMIÈRE RÈGLE DE VIE.

CHAPITRE PREMIER.

Du péché, des moyens de le combattre et de l'éviter.

Si nous désirons sincèrement honorer Dieu, sauver notre âme, sachons bien que le meilleur moyen de mener à bonne fin cette affaire dont l'importance éclipse l'importance de toute autre affaire, s'agît-il du sort d'un empire, est de conserver en notre âme l'inébranlable résolution de ne jamais commettre de péché mortel, pour quoi que ce soit au monde. Semblable à une épouse fidèle, résolue à tout souffrir plutôt que de violer la foi jurée; à un général déterminé à tout sacrifier plutôt que de trahir son roi; le chrétien doit être prêt à tout sacrifier, honneurs, vie, fortune, plutôt que de trahir son Dieu par un péché mortel.

La raison de l'importance d'une telle résolution est que la charité, c'est-à-dire, l'amour de Dieu et du prochain, est l'abrégé de la loi chrétienne. Or le péché mortel est la seule chose qui soit opposée à la charité; par suite, il suffit de n'en pas commettre pour ne pas transgresser cette loi souveraine.

Nous savons par la réponse de Notre-Seigneur à un jeune homme, *Matth.* XIX, que l'observation des commandements est le chemin qui conduit à la vie. Nous savons encore qu'on les observe en ne commettant pas de péché mortel, puisque le péché mortel n'est que la transgression de ces commandements. D'où il résulte qu'à l'éviter consiste l'observation de la loi divine, et, par conséquent, l'accomplissement de notre salut.

Je remarquerai en passant deux choses : premièrement, que l'observation des commandements de l'Eglise est de rigueur, non moins que celle des commandements de Dieu; en second lieu, que les péchés capitaux ne sont pas toujours mortels : ils ne le sont que lorsqu'ils nous déterminent à violer les préceptes de Dieu ou de son Eglise. Ainsi la gourmandise deviendra mortelle si elle

nous fait violer un jeûne obligatoire ; la paresse, si elle nous fait manquer la messe, le dimanche; la colère, si elle nous porte à injurier gravement le prochain.

Voilà en quelques mots ce que doit faire un bon chrétien, pour assurer son salut. Mais comme il a une infinité d'obstacles à surmonter, soit de la part du monde qui sème sous ses pas les piéges et les dangers, soit de la part d'une chair corrompue, soit de la part de l'ennemi ; il sera bon qu'il se prémunisse et qu'il s'entoure de toutes sortes de précautions et de secours. Les considérations suivantes lui rendront aisée cette tâche.

I.

De la difformité et de la malice du péché mortel.

Que notre attention se porte tout d'abord sur la malice et la difformité du péché mortel. Nous en serons bientôt frappés, en considérant que le péché offense un Dieu qui nous a comblés de bienfaits et qui a tant de titres à notre reconnaissance. Il est le maître de l'univers, le principe et la fin de tout ce qui existe, l'auteur de tous les biens, l'abîme de toutes les perfections, le créateur, le conservateur, le rédempteur, le sanctificateur, le glorificateur du genre humain. De là naissent une foule de droits à notre obéissance et à notre amour ; droits que nous méconnaissons, quand nous commettons un péché mortel. C'est ce qui faisait dire à Guillaume de Paris qu'un seul péché mortel contenait spirituellement la difformité de tous les péchés de l'univers. Le même docteur le qualifie de trahison spirituelle : par le péché l'homme se révolte contre son roi et son prince, il livre les clefs de son âme à l'ennemi et il en devient le vassal.

Le péché mortel est encore un sacrilége, car il souille et profane le temple vivant de notre cœur, qui a été consacré au Seigneur. Il est une sorte d'apostasie, parce qu'il nous range sous l'étendard de Satan que nous avions renié au saint baptême. C'est une espèce d'adultère spirituel ; car l'âme que Dieu avait prise pour épouse, manque à sa foi et à son honneur, et se livre à l'amour désordonné des créatures. C'est un vol véritable ; l'homme qui appartient au Seigneur pour tant de raisons, foulant aux pieds ses obligations et

s'affranchissant du joug de son maître. Enfin, comme Dieu réunit tous les titres et tous les droits que peut posséder une créature, et infiniment au delà, il s'ensuit que l'offense de Dieu renferme, et infiniment au delà, la malice de toutes les offenses possibles faites aux créatures. Voilà pourquoi un saint docteur s'écriait, rempli d'indignation contre le péché : O mal que l'on ne connaît pas ! ô injure faite à Dieu, mépris infligé à sa majesté, outrage envers sa grandeur, meurtrier de la grâce, tu nous prives du bien suprême, tu nous frustres de la félicité éternelle, tu obscurcis l'entendement, tu pervertis la volonté, tu répands dans les âmes un venin diabolique, tu nous attaches à l'enfer, tu ruines le monde, tu mènes à la perdition, tu causes la mort de tes victimes, tu répands une semence infernale, tu ouvres la porte des abîmes, tu trompes les hommes, tu séduis ceux que la tentation assaille, tu souilles les cœurs, les assimilant aux esprits mauvais, et les remplissant d'épaisses ténèbres, d'une odeur insupportable et d'une affreuse ignominie. Bête aussi vile que méprisable, tu apportes partout la destruction, et tu es la source de tous les maux.

Cette considération est une des plus propres à nous inspirer la haine et l'horreur du péché. On pourra y joindre celles que nous avons développées dans le traité de la pénitence. Nous y renvoyons le lecteur afin de ne pas répéter ce qui a été déjà dit.

II.

De la fuite des occasions de péché.

Une excellente chose encore c'est la fuite des occasions de péché, comme sont les divertissements, les mauvaises compagnies, les conversations longues ou dangereuses, la curiosité excessive et les familiarités avec les personnes du sexe, quelle que soit leur vertu. L'homme est si faible naturellement qu'il tombe dans le péché, même quand il est livré à lui-même : qu'adviendra-t-il de lui si l'occasion le tire par son manteau, si elle lui offre et l'objet qu'il désire, et le moyen d'en jouir? Ne dit-on pas communément qu'un coffre ouvert est plus d'une fois l'écueil de l'honnêteté? Le véritable serviteur de Dieu s'appliquera à éviter toutes ces occasions, et il n'oubliera jamais ce principe que si nous

sommes bons, c'est parce que nous n'avons pas l'occasion de devenir mauvais. David était d'une haute sainteté : il lui suffit de voir une femme, II *Reg.* XI, et d'avoir la facilité de se satisfaire, pour tomber dans une faute qu'il dut pleurer toute sa vie. Salomon, son fils, qui était le plus sage des hommes, le bien-aimé du Seigneur, puisqu'il en portait le nom, II *Esdr.* XIII, néglige l'ordre que le Seigneur avait imposé aux Juifs de ne pas prendre pour femmes des étrangères, de crainte d'être entraînés par elles à l'idolâtrie, *Exod.* XXXIV : et bientôt il est conduit par ses femmes à sacrifier à leurs dieux, à leur élever des temples, et par cela même, à perdre son royaume et à se perdre lui-même. III *Reg.* XI. Or, si l'occasion a produit de si tristes effets sur des personnages d'ailleurs si saints et si sages, qui osera se promettre sécurité hors de la fuite des occasions ?

Fuyez donc, mon frère, les occasions de péché, comme vous fuiriez le péché lui-même. Une occasion attrayante vous sollicitera-t-elle ? Représentez-vous à vous-même que si vous ne pouvez surmonter cet attrait, vous surmonterez encore moins le danger qui en résultera et qui sera augmenté par votre première défaite. Remarquez de plus que s'exposer au danger sans nécessité, c'est tenter le Seigneur, et que pour mériter le secours divin, il faut faire de son côté ce qui est en son pouvoir.

Une des occasions les plus fréquentes est la compagnie des méchants. Le monde regorge tellement de gens pervertis que l'on peut faire à peine un pas sans en rencontrer quelqu'un. Evitons-les autant que faire se pourra, si nous voulons ne pas tomber dans le péché, car on ne saurait trouver rien de plus funeste, ni de plus contagieux. La morsure d'un animal enragé, le venin de la vipère sont moins à craindre qu'une compagnie mauvaise. Suivant une parole citée par l'Apôtre, I *Cor.* XV, les entretiens criminels corrompent et dépravent les mœurs. Que le serviteur de Dieu grave donc en son cœur ces paroles de l'Esprit-Saint : « Celui qui fréquente les sages sera sage lui-même. Celui qui est l'ami des fous, deviendra fou à son tour. Celui qui manie de la poix se souille inévitablement ; et celui qui converse avec les orgueilleux ne manquera pas d'orgueil. » *Prov.* XIII, 20.

Les pères et mères de famille feront bien d'inculquer ces conseils à leurs enfants; les maîtres à leurs disciples, s'ils ne veulent pas perdre en quelques instants le fruit de plusieurs années de travaux.

III.

Combien il importe de résister à la tentation dès qu'elle apparaît.

Dès que la tentation apparaît, résistons-lui en toute hâte, et secouons l'étincelle des mauvaises pensées avant que le cœur en soit embrasé. Par ce moyen, la résistance nous sera très-facile et très-méritoire. En différant nous augmentons la difficulté de la victoire, tout en commettant le plus souvent une faute ordinairement vénielle, et quelquefois mortelle. Il est facile d'éteindre le feu quand il commence à s'allumer, on arrache facilement les jeunes plantes; mais si vous laissez le feu s'étendre, l'arbre grandir, vous éteindrez difficilement l'un, et vous arracherez difficilement l'autre. Tant que l'ennemi n'a pas pénétré dans une ville assiégée, on se défend avec succès. Une fois qu'il y est entré et qu'il s'y est établi, il est malaisé de l'en chasser. Suivant la comparaison d'un philosophe, rien de plus simple que de consolider une grosse pierre sur le sommet d'une montagne; mais dès qu'elle a commencé à rouler le long de ses flancs, il serait périlleux et téméraire de vouloir l'arrêter. Ces rapprochements nous prouvent combien il est aisé de venir à bout des pensées mauvaises en leur résistant dès le commencement; et combien, au contraire, il est malaisé de les chasser de notre cœur, une fois qu'elles s'en sont rendues maîtresses et qu'elles y ont poussé de profondes racines.

Un des plus salutaires expédients à employer, est de se mettre incontinent devant les yeux de l'âme la triste image de Jésus-Christ crucifié, avec la désolation qui était peinte sur son visage, les ruisseaux de sang qui découlaient de son corps, les plaies dont il était couvert. Rappelons-nous alors qu'il a souffert tout cela pour anéantir le péché, et disons-lui du fond du cœur : Seigneur, qui vous êtes réduit en cet état pour me faire éviter le péché, faites que je ne vous offense pas. Que je n'abuse pas de votre miséricorde infinie et du sang qui a été versé pour moi. Secou-

rez-moi, Seigneur, ne m'abandonnez pas. Hormis vous, je n'ai personne qui puisse me venir en aide.

Il sera bon aussi, lorsque l'on sera seul, de faire sur son cœur le signe de la croix : ce mouvement extérieur chassera plus d'une fois la pensée qui nous agite. Saint Bernard rapporte que c'était la pratique habituelle d'une religieuse de son temps. Plusieurs années après sa mort, on ouvrit sa tombe et l'on trouva intact le doigt dont elle se servait pour cet acte, tandis que le reste du corps était entièrement détruit. On raconte quelque chose de semblable du prieur d'un monastère de l'ordre de Saint-Dominique. Lorsqu'on ouvrit son sépulcre, on trouva une croix imprimée sur la partie de la poitrine où il avait coutume d'en figurer le signe. Le pied de la croix était en pointe; mais les extrémités supérieures formaient trois fleurs de lis. Notre-Seigneur enseignait par ce prodige aux fidèles que cette âme sainte avait conservé la pureté et la chasteté, grâce à la vertu du signe de la croix au moyen duquel elle s'efforçait de repousser les tentations. Ce miracle est rapporté par un témoin oculaire qui fit plus de quarante milles pour le voir de ses propres yeux. Apprenons par ces deux traits combien Dieu honore ceux qui honorent ses ignominies, et prenons-en l'occasion d'imiter la même pratique pour obtenir la même récompense.

IV.

De l'examen de conscience.

Une pratique excellente consiste à examiner tous les jours sa conscience, et à rechercher soigneusement celles de nos paroles, de nos pensées, de nos actions qui auraient offensé le Seigneur. En ce qui regarde les paroles, voyons si nous n'avons pas proféré quelque mensonge, si nous n'avons pas voué au démon les créatures du bon Dieu, si nous n'avons pas prononcé quelque blasphème, si nous n'avons rien dit d'injurieux, d'inconvenant ou de déshonnête. Pour les pensées, nous examinerons avec quelle promptitude nous avons repoussé les pensées mauvaises, si nous nous y sommes arrêtés avec plaisir, et si nous n'avons pas eu le soin d'éloigner en toute hâte ces brandons sortis de l'enfer. Appor-

tons un soin égal à examiner comment nous nous sommes acquittés des devoirs de notre état et de toutes nos obligations quelles qu'elles soient.

Cet exercice nous est recommandé par un grand nombre de saints. Voici en quels termes s'exprime à ce sujet un vénérable et pieux docteur : « Que chacun soumette chaque jour sa conscience aux regards de son cœur, et qu'il se parle ainsi à lui-même : Ai-je passé la journée sans me laisser aller au péché, à l'envie, à l'esprit de contention et de murmure? Ai-je contribué en quelque chose à mon propre avancement ou à l'édification du prochain ? Peut-être ai-je menti et juré ; peut-être ai-je obéi à la voix de la colère ou de tout autre appétit déréglé, sans avoir fait une seule bonne action, et sans avoir accordé un seul gémissement à la pensée et à la crainte des peines éternelles. Oh ! qui me rendra ce jour gaspillé par moi en occupations vaines et en pensées oisives ou coupables ! Voilà, mes frères, conclut le pieux écrivain, comment nous devons nous examiner, nous accuser et nous condamner nous-mêmes devant Dieu, dans le secret de nos maisons et de nos cœurs. »

Mais il ne faut pas nous borner à un examen stérile. Il faudrait en outre nous imposer une pénitence particulière pour les fautes que nous aurions commises, afin de les commettre avec moins d'abandon et de facilité. J'ai connu une personne qui se mordait vivement la langue toutes les fois qu'à l'examen du soir elle avait à se reprocher quelque parole fautive : une autre ne manquait jamais de se donner la discipline pour la moindre faute. C'est ainsi qu'en expiant les péchés dont on s'est rendu coupable, on prend en même temps le moyen d'être plus prudent et plus réservé à l'avenir.

Je conseillerais encore de prendre à parti l'un des vices qui nous tourmentent le plus et de le combattre à outrance. Pour ne pas faiblir dans cette tâche, on ferait bien de porter sur soi un objet qui nous rappellerait notre résolution, si nous étions tentés de l'oublier. Un cilice, par exemple, atteindrait parfaitement ce but, et ne nous permettrait pas de nous endormir dans cette guerre contre nos mauvais penchants.

Et n'allez pas perdre courage parce qu'il vous arrivera quelques chutes. Dussiez-vous tomber mille fois en un jour, il vous faudrait relever mille fois, animé toujours d'une confiance sans bornes dans la bonté infinie de Dieu. Ne vous troublez pas non plus, si vos passions vous opposent une résistance presque invincible. La victoire est souvent le prix de longues années de luttes; Dieu diffère de nous l'accorder, afin de nous en montrer plus clairement la véritable origine. C'est par un dessein spécial de sa providence qu'il reste sur la terre de notre âme quelque Jébuséen, je veux dire quelque inclination criminelle, *Judic.* III. Grâce à la présence de cet ennemi, notre vertu s'accroît sans que notre humilité ait rien à souffrir.

Enfin on conservera le fruit de l'examen de conscience, en se prémunissant dès le matin par la prière et par une résolution énergique, contre les péchés auxquels on est le plus porté, et en prenant des précautions proportionnées à la grandeur du danger.

V.

De la fuite des péchés véniels.

Après l'examen de conscience, nous recommanderons la fuite des péchés véniels. Il faut les éviter autant que possible, parce qu'ils nous disposent au péché mortel. Les hommes qui ont la mort en horreur prennent tous les moyens capables de leur conserver la santé et d'éloigner les maladies qui conduisent à ce terme redouté. C'est avec la même vigilance que doivent éviter les péchés véniels, les personnes qui redoutent la mort de l'âme, les péchés véniels étant de véritables maladies spirituelles qui la provoquent. Pour moi, je regarde comme incontestable que jamais juste n'est tombé dans un péché mortel après avoir persévéré longtemps dans l'état de grâce, sans avoir négligé de veiller sur lui-même et d'éviter les fautes vénielles. Par suite de cette négligence, sa vertu s'est affaiblie; Dieu a retiré de lui sa main un seul instant, et la première tentation a triomphé de sa constance. Dans l'ordre habituel des choses, nul ne s'élève très-haut ou ne tombe très-bas d'une manière prompte et soudaine. Le bien comme le mal suivent une marche progressive. Aussi lisons-nous

dans Job que la pauvreté précède la venue de l'ennemi. *Job.* XLI. Effectivement, l'âme s'appauvrit à cause de la multitude de ses négligences et de ses chutes vénielles, avant que de tomber dans les fautes mortelles.

C'est le Sauveur lui-même qui nous assure, *Matth.* XXV, *Luc.* XVI, que le serviteur fidèle dans les petites choses, le sera aussi dans les grandes, et qu'il évite aisément les fautes graves celui qui évite avec soin les fautes légères. Nous entendons ici par fautes légères les paroles inutiles, les plaisanteries et les divertissements déréglés, l'excès dans le boire, le manger et le dormir; toutes choses beaucoup plus importantes, eu égard au bien qu'elles empêchent qu'à leur propre malice. Elles refroidissent, en effet, cette ferveur de la charité et cette dévotion qui remplissent l'homme de zèle et d'ardeur pour le service de Dieu.

VI.

Des rigueurs et des austérités corporelles.

Observons encore envers notre chair une juste rigueur et gardons-nous bien de lui accorder une nourriture, une couche et des vêtements délicats. La chair étant un foyer d'instincts corrompus, plus nous l'affaiblirons, plus s'affaiblira la violence des passions dont elle est la source. Les terrains maigres et stériles ne produisent que des plantes maigres et stériles; au contraire, les terrains gras et fertiles, surtout quand ils sont soigneusement cultivés, se couvrent de moissons riches et abondantes. Ainsi en est-il de notre chair et des passions qu'elle entretient. Plus l'une est caressée et flattée, plus les autres acquièrent de force et de développement. Voulons-nous diminuer l'ardeur de nos mauvais penchants, commençons par en affaiblir les racines.

Il est hors de doute que l'ennemi le plus redoutable de la vertu est notre chair. La violence de ses appétits, son amour de la mollesse et des plaisirs suscitent les plus grands obstacles à l'oraison, aux lectures pieuses, au silence, au recueillement, aux jeûnes, en un mot à toutes les pratiques de piété. Si nous contractons l'habitude de céder à sa voix et de réaliser ses désirs, il nous deviendra impossible de nous livrer à aucun pieux exercice. Que

si, au contraire, nous nous mettons courageusement à lui résister, à lui tenir tête, à contrarier toutes ses inclinations vicieuses, la victoire une fois remportée, et l'habitude de vaincre résultant de l'habitude de combattre, nous ne trouverons plus de difficulté dans la vertu, parce que la corruption de notre chair est le principe unique de ces difficultés. Ceci revient à dire que le remède à opposer aux exigences déraisonnables et corruptrices de la chair est la vertu d'abstinence. « L'abstinence, dit un saint docteur, châtie le corps, élève l'esprit, dompte les passions, expie les péchés, et (chose plus étonnante encore,) elle coupe la racine de tous les maux, à savoir la cupidité, parce que l'homme qui se contente de peu, ne désire pas acquérir beaucoup. » S. Greg. *Moral.* XVII. Outre ces maux, nous serons encore délivrés par cette vertu des soucis, des peines et des inquiétudes dont ordinairement sont la proie les hommes qui aiment la bonne chère, et rien ne nous empêchera de nous occuper exclusivement de Dieu. Telle est la cause pour laquelle les Pères du désert chérissaient particulièrement cette vertu : c'est pour la même raison que saint François d'Assise recommandait si fort aux siens la pauvreté de corps et d'esprit; l'austérité comme la pauvreté aboutissent l'une et l'autre au même résultat.

En conséquence, le véritable serviteur de Dieu ne se rebutera pas et ne donnera pas de repos à ses yeux tant qu'il ne sera pas arrivé au point de traiter son corps comme son ennemi déclaré, comme un esclave, ou un de ces individus qui méritent tout au plus, selon le mot populaire, le pain et le bâton; ou du moins comme un père sage traiterait un enfant capricieux, rudement et énergiquement, sans lui montrer jamais un visage souriant, s'imposant ainsi, pour le bien de son enfant, les privations les plus sensibles à un cœur paternel. Regardons-nous comme peu avancés dans la carrière de la vertu, tant que nous ne serons pas parvenus à ce point. Bienheureux celui qui y est déjà parvenu : bienheureux celui qui refuse à son corps le repos, les plaisirs, la liberté, afin de le soumettre au joug de l'esprit, et qui dompte de la sorte la nature elle-même. Le chrétien qui en est là ne vit pas selon la chair et le sang, mais selon l'esprit de Jésus-Christ.

Il n'est plus l'esclave ou le sujet de la nature corrompue; il n'en subit plus les lois, puisqu'il l'a elle-même vaincue, il ne mérite plus le simple nom d'homme, car en vérité il est devenu plus qu'un homme.

Jugez, par ces réflexions, de l'aveuglement du monde, qui recherche avec le plus vif empressement tout ce qui peut flatter et délecter le corps, alors que l'amour des plaisirs sensuels est si opposé à l'esprit du Christ et à la perfection de la vie chrétienne.

VII.

Du soin avec lequel il faut veiller sur sa langue.

On comprendra facilement l'opportunité et la sagesse de ce conseil si l'on fait attention que la langue est la partie de notre corps avec laquelle nous offensons le plus fréquemment le bon Dieu. Il suffit à la langue de la moindre occasion pour proférer toute sorte de paroles déplacées et prêter son concours à l'impureté, à la colère, à la jactance, à la vanité, au mensonge, aux jurements, aux blasphèmes, aux murmures et aux flatteries. De là ce mot du Sage : *In multiloquio non deerit peccatum.* « Beaucoup de paroles, beaucoup de péchés. » *Prov.* x, 19. « La vie et la mort, dit-il encore, sont au pouvoir de la langue. » *Prov.* XVIII, 21. Vous agirez donc prudemment, si toutes les fois que vous aurez à parler dans des circonstances où vous courrez le risque de tomber dans l'un des péchés que nous venons de nommer, vous avez le soin d'élever vos yeux vers le Seigneur, et de lui dire avec le Prophète-Roi : « Mettez, Seigneur, une garde à ma bouche, et une porte à mes lèvres. » *Psalm.* CXL, 3. En même temps, veillez avec le plus grand soin sur vos paroles, et prononcez-les avec les mêmes précautions que vous mettriez à traverser sur des pierres glissantes et mal unies un torrent fougueux. Au reste, nous traiterons en son lieu ce sujet avec les développements qu'il mérite.

VIII.

De l'importance du détachement des choses visibles.

Il est très-important que nous ne permettions pas à notre cœur

de trop s'attacher aux choses de ce monde, par exemple à la fortune, aux honneurs, à la famille, aux amis. De l'amour déréglé des choses de la terre découlent la plupart des fautes, des soucis, des ennuis, des tentations et des passions qui tourmentent les hommes. Comme l'observe avec justesse saint Grégoire, *Moral.* XXIX, 14, de même que les oiseleurs s'enquièrent tout d'abord du genre d'appât préféré par les oiseaux qu'ils veulent attirer dans leurs filets; de même nos ennemis spirituels cherchent à deviner le faible de notre cœur, l'objet qui, selon le mot du poëte, charme et attire chacun de nous, afin de dresser leurs piéges en connaissance de cause. Je sais bien que les hommes ont tous la raison pour se conduire; mais je sais aussi bien que la plupart suivent l'entraînement de leurs affections, lesquelles méritent à ce titre le nom de poids de l'âme; elles lui donnent l'impulsion. Aussi saint Augustin disait-il que le poids du cœur était l'amour; que le cœur se portait toujours du côté où se portait l'amour, que ce côté fût le ciel ou la terre. Les affections jouent dans notre âme le rôle que les poids jouent dans une horloge. Par suite, de même que pour avoir une horloge bien réglée, on calcule exactement la pesanteur de chaque poids et la vitesse du mouvement qu'ils imprimeront à l'aiguille du cadran; de même quiconque désirera régler sa vie devra tenir ses affections dans une juste mesure, n'estimant et n'aimant une chose qu'autant qu'elle le mérite. Et comme presque toutes les vertus ont pour objet de modérer et diriger sagement les affections de notre âme, en même temps qu'on atteindra la mesure exacte de chacune de ces affections, on atteindra la perfection de la vertu.

Le meilleur moyen à employer pour parvenir à ce point, est de porter la plus grande attention sur les mouvements de son cœur, et de veiller à ce qu'il ne s'attache pas avec excès aux choses visibles. Faisons-lui sentir le frein, dès qu'il se porte en avant avec trop de précipitation. Qu'il n'accorde pas aux biens d'ici-bas plus de valeur qu'ils n'en ont réellement. Qu'il ne cesse de voir en eux des biens légers, fragiles, incertains et périssables. Qu'ils lui servent tout au plus pour s'élever au vrai, unique et souverain Bien. Si vous aimez ainsi les biens temporels, vous ne tomberez pas

dans le désespoir quand ils vous échapperont, ou quand il vous faudra les quitter, et vous éviterez les péchés que l'on commet ordinairement pour les acquérir, les conserver ou les augmenter. En ce point consiste le secret de la perfection chrétienne. L'âme qui sera détachée ainsi de la terre sera prémunie contre les embûches du démon. Mais celle qui n'a pas encore pratiqué ce renoncement, n'a pas encore commencé à imiter véritablement Jésus-Christ. C'est ce que le Sauveur lui-même nous enseigne d'une manière aussi claire que profonde dans ces remarquables paroles : « Quel est celui d'entre vous qui, songeant à bâtir une tour, n'examinerait pas préalablement s'il a les fonds nécessaires pour mener cette entreprise à bonne fin? Autrement il serait obligé de s'arrêter au milieu de son œuvre, et les personnes qui le verraient se moqueraient de lui en disant : Voilà un homme qui s'est mis à bâtir et qui ne peut achever. Quel est le roi qui, sur le point de déclarer la guerre, n'examine pas s'il pourra faire face avec dix mille hommes à son rival qui approche avec vingt mille. Dans le cas contraire, tandis que celui-ci est encore loin, il lui enverra des ambassadeurs pour lui demander la paix. C'est ainsi, conclut le divin Maître, que celui d'entre vous qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne saurait être mon disciple. » *Luc.* XIV, 28 et seq. On se demandera peut-être la cause de la liaison que Jésus-Christ a établie entre cette conclusion et les exemples qui précèdent : quel rapport existerait-il entre la supputation des fonds pour bâtir ou du nombre des soldats pour combattre, et le renoncement à ce que l'on possède? N'est-ce pas amasser dans un cas, et dans l'autre dissiper? Cette difficulté pourtant n'est que superficielle. Il savait bien le divin Maître que la pauvreté et le détachement des biens de ce monde sont aussi indispensables à l'édifice et aux luttes de la vie spirituelle que l'argent l'est pour bâtir et les armées pour faire la guerre. Si un monarque se trouve d'autant plus à l'abri des coups d'un ennemi que ses troupes sont plus nombreuses, l'âme chrétienne est d'autant plus à l'abri des attaques du démon que son détachement et sa pauvreté sont plus complets. C'est pour cela qui saint François d'Assise et tant d'autres saints ont pratiqué le plus rigoureux

dénûment : ne voulant rien du monde, ils n'avaient rien à démêler avec le monde, et le monde n'avait rien de commun avec eux.

Telle n'est pas la condition des chrétiens qui sont retenus par quelque affection désordonnée; ils sont en butte à tous les coups et à tous les piéges de l'ennemi du salut. S'aperçoit-il de notre faible pour les honneurs, les richesses, aussitôt il nous représente mille moyens ou d'y parvenir, ou de les augmenter. Il est vrai que parmi ces moyens il y en a de permis et il y en a de défendus ; mais aveuglés que nous sommes par la violence de la passion qui nous entraîne, nous les tenons aisément tous pour légitimes, et nous les embrassons indifféremment. Que si, dans la poursuite de nos rêves, des obstacles nous sont suscités par des hommes dont les prétentions égalent, ou dont les succès surpassent les nôtres, alors surgissent la colère, la jalousie, l'indignation, les haines, les contestations, les injures, les querelles, en un mot toute une cohorte de misères et de chagrins. De sorte qu'avec toutes les passions qui forment le cortége de l'appétit concupiscible, s'ébranlent aussi les passions de l'appétit irascible, ce qui suscite à notre âme mille tempêtes et mille dangers. Ainsi se justifie le mot de l'Apôtre, que « la cupidité est la racine de tous les vices. » I *Timoth.* VI, 10. Et par cupidité nous devons entendre, non-seulement l'amour de l'argent, mais l'amour déréglé des biens de ce monde quels qu'ils soient.

Un enseignement semblable résulte de la parabole dans laquelle Notre-Seigneur nous représente les personnes invitées par un roi aux noces de son fils, se dispensant d'y aller sous prétexte d'en être empêché par le soin de leur patrimoine et de leurs affaires. On ne saurait douter après cela que l'amour désordonné des choses de la terre ne diminue en notre cœur l'estime et l'amour des choses du ciel. Jésus-Christ a donc eu raison de dire que quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne saurait être son disciple. Aimez les biens visibles, à la rigueur; mais aimez-les avec modération. Si la fortune vous sourit, si elle entre dans votre maison, selon l'expression du Prophète, *Ps.* LXI, faites en sorte que votre cœur ne s'y attache pas. Mettez en Dieu toutes vos espérances;

attendez de lui seul, comme de votre véritable père, la satisfaction légitime de vos désirs; et content de ce qu'il vous donnera et de la condition où il vous a placé, ne veuillez jamais être ce qu'il ne veut pas que vous soyez. Quant aux personnes qui, obéissant à leurs penchants, transgressent cette règle, qu'elles sachent bien d'abord qu'elles ne verront pas leurs désirs se réaliser, et que se réalisassent-ils, elles n'en jouiraient pas; de plus, qu'elles tomberont en une foule de péchés, et qu'elles s'exposeront, après avoir perdu les biens de la vie présente, à perdre ceux de la vie future; ce qui inspirait à Salomon cette réflexion pleine de sens : « N'élevez pas vos yeux sur les richesses que vous ne pouvez acquérir; car elles prendront des ailes, et s'envoleront jusques aux cieux. »

IX.

De la lecture des bons livres et de ses effets.

Si la lecture des mauvais livres produit un mal considérable, la lecture des bons livres amène les plus salutaires résultats. La parole de Dieu est en effet notre lumière, notre soutien, notre nourriture et notre guide. C'est elle qui fournit notre volonté de pieux désirs, qui nous permet de conserver le recueillement au milieu des distractions qui nous assaillent, et de réveiller la dévotion quand elle est endormie. Elle combat et chasse l'oisiveté, la plus dangereuse des occasions. Enfin, elle n'est pas moins nécessaire à la vie de l'âme, que le pain matériel à la vie du corps. Saint Jérôme disait que la nourriture de l'âme consiste à méditer nuit et jour la loi du Seigneur. *Hier. Epist. ad Florent.* En effet, cette méditation satisfait l'entendement par la connaissance de la vérité, tout en la faisant goûter et aimer de la volonté. Et comme de ces deux facultés dépendent l'harmonie et l'ordre de la vie, de leur bonne direction résultera la direction de la vie tout entière. De plus, les lectures pieuses découvrent aux hommes leurs défauts, guérissent leurs scrupules, remédient à leurs tentations, leur fournissent les meilleurs conseils, leur enseignent de nombreux mystères, les encouragent par les exemples des saints et par le tableau des avantages de la vertu. « Mon fils, disait aussi le Sage, conservez les préceptes de votre père, et ne délaissez

pas la loi de votre mère. Qu'elle demeure éternellement au fond de votre cœur, et qu'elle soit comme un riche collier autour de votre cou. Lorsque vous marcherez, qu'elle marche avec vous; lorsque vous reposerez, qu'elle soit votre garde, et qu'à votre réveil, elle ait votre première pensée. Car les commandements de Dieu sont un flambeau, sa loi une lumière véritable, et les prescriptions de sa volonté le chemin qui conduit à la vie. » *Prov.* VI, 1.

Toutefois, pour retirer d'une pieuse lecture tous les fruits qu'on est en droit d'en espérer, il ne faut pas la faire sèchement et à la hâte. Encore moins doit-elle être inspirée par la curiosité. Nous devons ouvrir les livres de piété avec humilité et un désir sincère d'en retirer quelque avantage. A cette condition, la lecture se rapprochera de la méditation, surtout si l'on a le soin de s'arrêter quelques instants aux passages les plus propres à édifier, afin de s'en pénétrer plus profondément; et le profit qui résultera de l'une ne sera pas au-dessous du profit qui résulte de l'autre. La lumière que la lecture fait briller dans l'intelligence ne tarde pas à agir sur la volonté, et par elle sur toutes les autres puissances de l'âme. Aimez donc la lecture des livres édifiants; qu'elle obtienne, après l'oraison, votre préférence. Ne lisez pas plusieurs sujets à la fois, de crainte de fatiguer l'esprit au lieu de le charmer. Recevez la parole de Dieu avec une sainte avidité, quelle que soit la bouche qui vous la donne. Ne vous arrêtez pas à une prononciation plus ou moins élégante, plus ou moins grossière. Quand vous remarquerez en vous peu de goût pour cette parole sainte, humiliez-vous, prenez-vous-en à la rudesse de votre palais, plutôt qu'à la rusticité de celui qui vous en fait la lecture, et croyez que c'est votre faute, si vous n'obtenez pas la faveur de l'entendre avec le plaisir que vous désireriez.

X.

De la présence de Dieu.

Marcher en la présence de Dieu, c'est avoir sans cesse Dieu devant les yeux, le considérer sans cesse comme le témoin de nos actions, le juge de notre vie, le soutien de notre faiblesse, et lui

demander en conséquence, par de courtes et brûlantes aspirations, le secours de sa grâce, afin de ne commettre envers sa bonté aucune offense. C'est ainsi que David entendait la présence de Dieu, comme il nous l'apprend par ces paroles : « Mes yeux seront toujours élevés vers le Seigneur, parce qu'il délivrera mes pieds des filets qui les environnent. — J'ai toujours eu le Seigneur présent à ma pensée, dit-il ailleurs, car il est à mes côtés pour que je ne sois pas ébranlé. » *Psalm.* XXIV, 15 et XV, 8. L'exercice dont nous traitons en ce moment doit s'effectuer de telle sorte, que nous considérions en même temps et Dieu et la direction à imprimer à notre vie; Dieu pour l'adorer et l'appeler à notre aide, la direction à imprimer à notre vie, afin de ne pas nous départir de ses commandements. Ainsi pratiquée, la présence de Dieu devient une des principales sources de notre sanctification.

Il y a surtout des circonstances où cette pratique est extrêmement avantageuse : c'est lorsque nous avons à traiter des affaires délicates, à remplir des devoirs difficiles ; par exemple, quand des rapports avec des personnes querelleuses deviennent nécessaires, quand nous allons prendre nos repas, entendre la sainte messe, réciter l'office divin. Dans ces divers cas, il importe beaucoup de se prémunir contre les occasions de péché, et de se préparer à s'acquitter de ces devoirs avec l'attention et la dévotion qu'ils méritent. Quand des voyageurs approchent d'un passage dangereux, ils prennent leurs précautions, et s'avancent avec une allure toute autre que leur allure ordinaire. Agissons de même à l'approche des dangers qui menacent notre âme. L'expérience ne permet pas de douter que l'on est beaucoup plus sobre, beaucoup plus mortifié à table lorsque l'on a considéré préalablement les dangers et les désordres de l'intempérance, que lorsqu'on se met à manger sans préparation aucune. Fidèlement observé, ce conseil nous préservera d'une foule de fautes. Il n'est autre d'ailleurs que celui de l'Ecclésiastique : « Songez au remède avant que la maladie arrive, » *Eccli.* XVIII, 20; ce qui revient à dire : Songez au danger avant qu'il se présente.

XI.

Des maux qu'enfante l'oisiveté.

Sur toutes choses, gardons-nous de l'oisiveté. Elle est si bien la mère de tous les vices, qu'elle fut au témoignage du prophète Ezéchiel, *Ezech.* XVI, l'une des quatre causes qui attirèrent la malédiction sur Sodome. Ce qui faisait dire aux Pères du désert que le religieux occupé n'encourait qu'une tentation, tandis que le religieux oisif était exposé à une infinité d'attaques, le démon ayant pleinement accès dans son âme par la porte de l'oisiveté. Tout bien considéré, l'oisiveté est marquée de deux caractères propres à la faire repousser avec horreur par les âmes désireuses de pratiquer la vertu. Elle ouvre une issue à tous les vices, et barre le passage à toute espèce de bien. Comme il n'y a au monde aucun bien qui ne s'obtienne par le travail, ce qui est également applicable à la vertu et à la science, aux honneurs et à la fortune, par cela seul qu'un homme aime l'oisiveté, il se prive de l'instrument sans lequel l'acquisition d'un bien quelconque est impossible. Or, qui ne détesterait pas un vice qui entraîne d'aussi funestes conséquences? Conçoit-on une plus triste condition pour une ville que d'avoir deux portes destinées, l'une à livrer passage à tous les biens, l'autre à livrer passage à tous les maux, et la première toujours fermée, tandis que la seconde resterait continuellement ouverte? Je ne sache pas de sort qui ressemble davantage au sort effroyable des réprouvés. Et cependant tel est le partage de l'homme oisif qui, par son oisiveté, renonce à tous les biens dont le travail seul est le gage, et s'expose sans défense à tous les maux.

Il sera donc prudent de régler sa vie de telle sorte que nul instant du jour ne nous trouve sans occupation. Les personnes de condition pauvre ou ordinaire pourront s'occuper des choses de leur état et de travaux manuels. Quant aux personnes libres d'employer le temps comme elles l'entendent, elles n'en feront pas de meilleur usage, après s'être entretenues avec Dieu, et avisées du soin de leur maison, que de le consacrer à de bonnes lectures. Les pères du désert, suivant le rapport de Cassien, attachaient tant d'importance à la fuite de l'oisiveté comme moyen de persé-

vérer dans la pratique de la vertu, que vécussent-ils isolés au point de ne pouvoir retirer aucun profit de leurs travaux, ils ne laissaient pas pour cela de travailler, sauf à brûler au bout de l'année leur ouvrage pour débarrasser leur cellule et recommencer aussitôt. Chez ces saints personnages, continue le même écrivain, le travail des mains ne nuisait en rien à la prière mentale, tandis que leurs doigts s'occupaient de l'œuvre matérielle, leur cœur était tout entier plongé dans la contemplation de la divinité.

XII.

De la solitude.

La solitude est aussi un gardien excellent de l'innocence. Dérobant à nos sens les objets capables de blesser la vertu, elle détruit d'un seul coup toutes les occasions de pécher. Le bienheureux Arsène apprit du ciel même la vertu salutaire de la solitude, lorsqu'il entendit une voix qui lui disait : « Arsène, fuis, ensevelis-toi dans la solitude et le silence. » Le serviteur de Dieu s'efforcera donc de rester seul avec lui-même, et d'éloigner peu à peu, autant qu'il dépendra de lui, la plupart des visites, des conversations et des fréquentations mondaines. Rarement les rapports de ce genre sont exempts de mensonges, de flatteries et de murmures, ou tout au moins de ces choses qui remplissent l'âme de figures et de souvenirs dont la dévotion a beaucoup à souffrir, et dont nous avons grand peine à nous débarrasser quand le temps de la prière est venu. Que si notre réserve attire sur nous le blâme et la critique du monde, endurons-les par amour pour Dieu : mieux vaut contenter Dieu que les hommes. Quand les martyrs et les autres saints ont tant souffert pour le royaume du ciel, nous aurions mauvaise grâce à reculer devant un léger sacrifice, principalement lorsque, à y bien regarder, ce sacrifice très-peu coûteux en lui-même, nous met à l'abri des dangers les plus terribles. Un commerce habituel avec le monde et les hommes au milieu desquels nous vivons, ne nous permettrait pas d'être en sécurité.

XIII.

Comment le vrai chrétien doit s'éloigner du monde.

De ce que nous venons de dire, il suit naturellement que le bon chrétien doit rompre ouvertement avec le monde. On ne peut à la fois être l'ami du monde et l'ami de Dieu : Leurs voies, leurs langages, leurs œuvres et leurs buts sont pour cela trop opposés. « La couche est étroite, dit le prophète, et ne saurait les contenir tous les deux en même temps; le manteau est trop court pour les couvrir tous deux. » *Isa.* XXVIII, 25. Une rupture avec le monde est donc inévitable pour le serviteur de Dieu. Peu doivent lui importer les propos auxquels il donnera lieu, parce que ces propos soumis au jugement de la raison n'ont pas plus de valeur qu'un souffle léger et des épouvantails d'enfant. Tenir compte des sentiments du monde est chose incompatible avec le service du Seigneur. Aussi saint Paul disait-il : « Si je cherchais à plaire aux hommes, je ne serais plus le serviteur de Jésus-Christ. » *Galat.* I, 10. En effet, tout homme est le serviteur de celui dont il cherche à satisfaire les désirs et à capter la faveur.

XIV.

De la fréquentation des sacrements, de la prière et de l'aumône.

A part les moyens généraux que nous venons d'indiquer pour mener une vie vraiment chrétienne, il en est d'autres dont l'efficacité mérite notre attention; je veux parler de la fréquentation des sacrements, de la prière et de l'aumône. Ce sont autant de remèdes salutaires contre le péché, parce que ce sont trois excellents moyens d'obtenir la grâce avec laquelle seule le péché peut être vaincu. *Rom.* V. Par les sacrements, nous recevons la grâce, par la prière nous la demandons, par l'aumône nous la méritons. Toutes les bonnes œuvres, il est vrai, méritent la grâce; mais l'aumône la mérite à un titre particulier, parce que la miséricorde envers le prochain fait trouver miséricorde devant les égards de Dieu. De la sorte, l'aumône sert non-seulement à expier les péchés passés, mais encore à éviter les péchés à venir. « Elle est comme un sceau, dit l'auteur de l'Ecclésiastique, et elle con-

servera la grâce à l'homme, comme la prunelle de ses yeux; et elle viendra plus facilement à bout de ses ennemis que la lance et le bouclier du puissant. » *Eccli.* XVII, 18.

Quant aux sacrements, nous savons tous qu'ils ont été spécialement institués pour nous guérir du péché, pour remédier à notre faiblesse, ranimer notre amour, réveiller notre dévotion, soulager notre misère, et mettre à notre portée les trésors de la grâce divine. J'aurais bien des choses à dire sur chacun de ces trois moyens; mais comme ils ont été ou qu'ils seront envisagés dans le cours de cet ouvrage avec tous les détails nécessaires, je me contenterai de renvoyer le lecteur à ces traités spéciaux. Je l'engagerai fortement aussi à prier souvent Notre-Seigneur de le soumettre à toutes les épreuves, de faire de lui ce que bon lui semblera, plutôt que de le laisser tomber dans une faute mortelle. Dans toutes ces prières, il devrait solliciter trois genres d'amour, et trois genres de haine : l'amour de Dieu, l'amour des souffrances, l'amour de la vertu, d'une part; de l'autre, la haine du péché, la haine de la volonté propre, la haine de sa chair. L'amour désordonné de ces deux dernières étant les deux principales sources de nos faiblesses, il convient de lui opposer une sainte haine, et de manifester par des rigueurs salutaires la sincérité de notre désir.

XV.

De quatre points qui méritent particulièrement notre attention.

Nous venons, lecteur chrétien, de vous indiquer plusieurs moyens propres à vous éloigner du péché mortel; et avec la connaissance de ces moyens, vous possédez déjà une des principales parties de la philosophie chrétienne. Nous ne dirons rien pour le moment des remèdes spéciaux que réclament certains vices. Mais en forme de conclusion ou de résumé, nous vous recommanderons de ne jamais perdre de vue les quatre points suivants : châtiez votre corps; surveillez votre langue ; mortifiez vos appétits et marchez toujours recueilli en présence de Dieu. Par la fidélité à ces pratiques vous réformez les principales parties de l'homme qui sont la chair, la langue, le cœur et l'entendement.

Or, ces parties réformées, l'homme tout entier l'est par ce seul fait, et dès lors cessent les offenses envers le Seigneur : ce qui forme le but principal du présent traité.

CHAPITRE II.

Des tentations qu'éprouvent le plus ordinairement les personnes qui commencent à servir Dieu, principalement dans l'état de religion.

C'est un conseil du Sage, de préparer le remède avant que la maladie se présente. *Eccli.* XVIII, 20, et les philosophes recommandent avec force de se prémunir contre les dangers de la vie afin qu'ils ne tombent pas sur nous à l'improviste. Il ne sera donc pas hors de propos d'indiquer ici quelques-unes des épreuves et des tentations les plus communes auxquelles sont exposées les personnes qui commencent à servir Dieu. Au moins apprendront-elles de cette manière que ce sont des tentations ; chose fort importante pour remporter sur elles la victoire. Quand l'oiseleur tend un filet, il a bien soin de cacher le filet et de montrer au contraire l'appât : c'est ainsi que le démon, quand il nous tente, s'efforce de donner à la tentation une physionomie étrangère ; et pour cela saint Bernard disait que la tentation est à moitié vaincue, lorsque l'on connaît sa véritable nature. (*Sup. Cantic. serm.* LXIV.)

Si donc vous vous engagez dans les rangs de la chevalerie spirituelle, supposez par avance que vous aurez à subir de nombreux assauts, de nombreuses tentations du côté de l'ennemi. Il n'est pas sans fondement ce mot du Sage : « Mon fils, lorsque vous vous mettrez à servir Dieu, vivez avec crainte et préparez votre âme à la tentation. » *Eccli.* II, 3. Une des premières tentations qui se présentent, est la tentation contre la foi. Etant restés longtemps plongés dans le sommeil relativement aux vérités du salut, nous éprouvons, lorsque nous commençons à ouvrir les yeux, et à contempler les mystères de la foi, ce qu'éprouvent les voyageurs transportés dans les régions lointaines; nous hésitons à croire à ce que nous voyons, tant cela nous était inconu, tant cela nous paraît nouveau. Il nous arrive ce qui arrive aux jeunes apprentis qui, entrant pour la première fois dans l'atelier d'un ouvrier ha-

bile, et surpris des nombreux outils qu'ils y remarquent et dont ils ne connaissent pas l'usage, se mettent à demander : Qu'est donc ceci ? Qu'est donc cela ? jusqu'à ce que ayant vu l'emploi auquel ces outils sont destinés, leur curiosité s'apaise, et qu'ils regardent désormais comme fort simple ce qui leur avait d'abord paru plein d'étrangeté.

Une autre genre de tentation est celui qui nous représente des choses honteuses et abominables quand nous nous mettons à méditer sur les choses du ciel. N'en soyons pas étonnés : comme nous sortons du monde, l'esprit rempli de l'image des choses qui s'y passent, nous ne saurions nous débarrasser en un instant de ces fâcheuses impressions. Voilà pourquoi au lieu d'images et de pensées spirituelles, ce sont des images et des pensées charnelles qui envahissent notre imagination, au grand tourment de notre cœur. Le meilleur moyen de triompher de ces tentations, c'est de n'y attacher aucune importance, elles sont plutôt une sorte d'épouvantail forgé par le démon qu'un danger véritable.

Une autre source de tentation, ce sont les scrupules. Ils naissent de notre ignorance des choses spirituelles, de façon que, semblables aux gens qui voyagent la nuit, nous craignons à chaque instant de tomber. Les scrupules naissent surtout de la confusion que nous faisons de la pensée et du consentement ; d'où il résulte que, par le fait seul d'une mauvaise pensée, nous croyons y avoir consenti.

Quelquefois on se scandalise facilement à la vue d'une conduite différente de celle que l'on a embrassée. Comprenant l'aveuglement dans lequel on a vécu, et la noblesse du service de Dieu, on est surpris et indigné de voir la plupart des hommes faire le contraire. C'est que l'on ne connaît encore ni l'étendue de la faiblesse humaine, ni la profondeur des jugements divins, et que l'on n'apprécie pas la justesse de ce mot de saint Grégoire : « La véritable sainteté est compatissante ; la sainteté qui s'indigne aisément est imparfaite ou de mauvais aloi. » *Hom.* XXXIV *sup. Evang.*

Considérez encore comme une tentation l'inclination que vous auriez à vous scandaliser des prescriptions de la règle sous laquelle vous vivez, et à vous en établir les juges et les censeurs.

Prétendre apprécier la sagesse de telle ou telle mesure est le propre des esprits superbes et orgueilleux qui ont plus de confiance en eux-mêmes que dans l'expérience des fondateurs de leur ordre. Cette tentation ressemble beaucoup à la tentation que renfermaient ces paroles de l'antique serpent : « Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger de ce fruit ? » *Genes.* III, 1.

Suivons le conseil du plus sage des rois; ne méprisons pas les paraboles des vieillards, parce qu'ils ne les exposent pas sans raison, encore qu'elles nous semblent obscures et mystérieuses. *Prov.* I. L'enfant qui apprend à lire s'en rapporte à celui qui l'enseigne, sans demander le pourquoi de toutes choses, et sans chercher à savoir ce qu'il saura plus tard. Que l'homme se laisse conduire par la lumière de ses supérieurs, qu'il abdique son jugement pour n'agir que par foi et par obéissance, à l'exemple du Roi-Prophète, *Psalm.* LXII. Hors de là, la persévérance dans l'état de religion lui deviendrait impossible, et jamais il ne posséderait la paix du cœur.

Ne désirez pas non plus à l'excès les consolations spirituelles ; c'est une autre espèce de tentation, aussi bien que de s'attrister et de se décourager complétement parce qu'on ne les a pas obtenues, et de s'élever au-dessus des autres, parce qu'on en a été favorisé. La vraie mesure de la perfection ne consiste pas dans les consolations, mais dans la charité, dans la mortification des passions et dans la pratique des vertus. Plus vous avancerez de cette manière, plus vous gagnerez en perfection. Les consolations spirituelles, si vous les désirez trop vivement, au lieu de servir à vos progrès spirituels, vous porteront, dès qu'elles vous feront défaut, à rechercher les consolations sensuelles.

Ayez soin de tenir secrètes les faveurs et les visites dont le Seigneur vous honore, et n'allez pas les publier à son de trompe, vous posant comme docteur et comme maître, quand vous n'avez pas été encore disciple. Le démon nous y porte ordinairement sous prétexte de servir les intérêts du bien et de la vertu. Souvenons-nous que l'arbre ne porte ses fruits qu'au temps marqué, et que le devoir du commençant est de mettre un doigt sur sa bouche et de veiller sur son âme.

Une des tentations les plus vulgaires est de désirer changer de lieu, dans la persuasion qu'ailleurs on sera plus tranquille, plus dévot, plus recueilli et plus parfait. On ne considère pas qu'avec les lieux, le climat change, mais non le cœur, et que partout où l'homme fixe son domicile, il est obligé de s'y porter soi-même, c'est-à-dire d'y porter un cœur altéré de désirs et de passions. Or, ce ne sont pas les sites et les lieux qui nous délivrent de ces misères, mais la mortification et la piété. Seule la piété modifie le cœur humain au point de dissiper par sa suavité les miasmes infects qui émanent de notre chair. Le meilleur moyen de sortir de soi est donc de se jeter dans le sein de Dieu, et d'entrer en communication avec lui; nous ne nous déroberons à nous-mêmes qu'en nous élevant vers Dieu sur les ailes de la dévotion et de l'amour.

Gardons-nous bien de nous livrer, par un enthousiasme immodéré pour la vie spirituelle, à des austérités imprudentes, à des veilles, à une solitude, à un abstinence excessives, dont le résultat est souvent d'affaiblir la vue, de déranger la tête, l'estomac, et de nous rendre, comme on l'a vu souvent, les exercices de piété impossibles durant tout le reste de notre vie. Plusieurs personnes ont été punies de ces indiscrétions par de graves maladies. De là une foule de dangers. Quelquefois les ménagements exigés par l'état du malade, l'absence des pratiques pieuses, donnent aux tentations une telle force que la vertu, privée du soutien et de la ferveur de la dévotion, finit par succomber. D'autres fois, les habitudes sensuelles occasionnées par la maladie persistent après la guérison; et l'on en vient à porter l'amour de soi-même au point de vivre non-seulement avec plus de délicatesse, mais encore avec une mollesse inévitable, s'emparant du prétexte de la santé pour donner carrière à sa sensualité.

Porter trop loin la discrétion, s'abstenir des moindres privations à cause des inconvénients qu'elles entraînent, prétendre qu'il suffit pour se sauver de s'éloigner de tout péché mortel, et qu'on peut se dispenser des rigueurs et des pratiques conseillées en pareille matière; c'est tomber dans un autre excès non moins blâmable. Saint Bernard dit fort bien à ce propos : « Le chrétien qui

prétend à la discrétion, quand il est encore animal, I *Corinth.* III, à la sagesse quand il est encore novice, à la prudence quand il en est à ses débuts, ne saurait persévérer longtemps dans la vie religieuse. » *De Vita solit.*

Mais la tentation la plus redoutable et la plus fréquente pour les commençants, est de s'arrêter au milieu du chemin et de revenir au monde que l'on a quitté. Pour nous y déterminer, il n'est pas de ruses auxquelles le démon n'ait recours. Souvent il réveillera en vous tous les instincts de la chair, et vous représentera le mariage comme un port où vous trouverez la sécurité et le calme, tandis qu'en réalité c'est un golfe plein d'écueils et de tempêtes ; à l'appui il vous citera l'exemple des patriarches qui ont vécu saintement dans l'état du mariage ; il vous persuadera que vous rencontrerez une compagne animée de sentiments semblables aux vôtres, laquelle par conséquent élèvera vos enfants dans la crainte du Seigneur. En même temps se présentent à votre esprit les aumônes que vous pourrez distribuer dans cet état, ce qui, en religion, vous devient impossible. Or, c'est une grande ressource pour obtenir miséricorde au jour du jugement. D'autres fois, le démon vous prendra par un autre côté ; il vous inspirera de plus hautes pensées : la religion que vous avez embrassée est trop douce pour vous ; il ne vous faut rien moins que la règle et l'habit des Chartreux. Ecoutez-le, et une fois sorti de la maison où vous étiez, vous verrez ce que deviendront vos prétentions et vos bons desseins. Il est encore des cas où il nous rend épris des charmes de la solitude et de la vie qui fut le partage des pères du désert ; mais son unique but est de nous soustraire à l'ombre protectrice et aux conseils salutaires de nos directeurs pour venir plus facilement à bout de notre vertu.

Parmi ces diverses tentations, je signalerai comme les plus dangereuses celles qui se présentent sous l'apparence du bien, sous les traits de la vertu. Les choses ouvertement mauvaises emportent avec elles un caractère de laideur et de difformité qui inspirent la répugnance et l'horreur. Mais celles qui revêtent l'apparence du bien offrent plus de danger parce qu'elles nous séduisent plus facilement, grâce au masque dont elles sont revêtues.

Aussi est-ce le genre de tentations employé le plus ordinairement par l'ennemi du salut contre les serviteurs de Dieu. Connaissant leur ferme résolution de faire le bien et d'éviter le mal, il s'efforce de leur faire avaler la coupe du péché en la bordant du miel de la vertu, semblable en cela aux ennemis de Daniel qui, voulant à toute force le perdre auprès du roi Darius, *Dan.* VI, furent obligés, après avoir essayé de divers moyens, de se faire de la loi une arme contre lui ; mais Dieu rendit leur malice inutile et impuissante. Telle est la conduite du démon envers les bons : tel est le genre de piéges qu'il leur tend le plus communément. A cause de cela il convient d'apporter en toutes choses la plus grande prudence, même dans l'amour des choses qui nous paraissent bonnes. Encore qu'il n'y ait pas de mal à aimer le bien, il y en a cependant, dès que cet amour devient excessif. Défions-nous donc de toute affection trop prompte et trop vive, parce que le propre de la vertu est de craindre et d'éviter tout excès.

Voilà les tentations les plus ordinaires auxquelles sont exposées les personnes qui commencent à servir Dieu. Le remède à ces tentations consiste dans l'humilité, la soumission, la prière, la confession et le choix d'un bon directeur. Le directeur est le pilote chargé de conduire notre âme au milieu de cette mer du monde où soufflent les vents les plus funestes, où les esprits malfaisants soulèvent toute sorte d'ouragans et de tempêtes. Mais notre principal appui est Dieu : Dieu connaît notre faiblesse, Dieu nous enverra le secours de sa grâce ; il nous éloignera de la terre des Philistins afin qu'ils ne nous détruisent pas au sortir de l'Egypte; enfin, comme nous l'enseigne l'Apôtre, il ne permettra pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces, et il aura le soin de proportionner sa grâce à la difficulté du combat qu'il nous faudra livrer. Nous pouvons encore considérer comme autant de remèdes à ces tentations, les remèdes que nous avons donnés contre le péché ; assurément les armes qui nous font triompher du péché, nous feront triompher de la tentation qui est le prélude du péché.

Ici se termine ce que nous avions à dire sur la première règle de vie des personnes qui commencent à servir le Seigneur.

DEUXIÈME PARTIE.

SECONDE RÈGLE DE VIE, DESTINÉE AUX PERSONNES QUI ONT FAIT QUELQUES PROGRÈS DANS LA VIE SPIRITUELLE.

CHAPITRE PREMIER.

Plusieurs personnes ne se contentant pas de faire ce qui est absolument requis pour le salut, et désirant avancer autant que possible dans le chemin de la vertu, elles ont besoin d'une règle de vie propre à seconder leur louable dessein. Cette règle sera l'objet des considérations auxquelles nous allons nous livrer. Et parce que en toutes choses il faut considérer la fin, de même que dans la règle précédente, nous nous sommes proposé pour fin d'éviter le péché mortel, dans celle-ci nous nous proposerons pour fin l'imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, laquelle d'ailleurs est l'essence de toute vie chrétienne. Nous serons obligés plus d'une fois de revenir sur des sujets déjà traités; mais ce ne sera pas sans motifs et en pure perte. Jusqu'ici nous n'avions envisagé ces sujets que dans leurs rapports avec la fuite du péché, nous les envisagerons sous d'autres points de vue, et nous entrerons pour cela dans des détails plus étendus.

Ces points préliminaires établis, nous prendrons pour principe et pour fin de la doctrine que nous allons développer les paroles suivantes du divin Maître : « Je vous ai donné l'exemple, afin que ce que j'ai fait, vous le fassiez vous-mêmes. » *Joan.* XIII, 15. Les maîtres d'écriture ont coutume de mettre devant les yeux des enfants dont ils forment la main, un modèle à reproduire. Il n'est pas moins raisonnable d'offrir aux âmes qui désirent mener une vie chrétienne, un exemple parfait qui puisse leur servir de modèle et de règle. Mais quel exemple plus parfait leur offrir que la vie même de Jésus-Christ, le maître des vertus, lui dont toutes les paroles et toutes les actions ont eu pour but notre édification et notre salut? C'est une vérité incontestable que la perfection des effets consiste à imiter leurs causes et à s'en rappro-

cher autant que possible; par conséquent, de même que la perfection du disciple consiste à imiter son maître, de même la perfection de la créature raisonnable consiste à imiter son créateur et à s'efforcer de lui ressembler. Le Seigneur nous invite plusieurs fois à cette imitation dans les saintes Ecritures : « Soyez saints, car je suis saint; — soyez miséricordieux, comme l'est votre Père céleste; — soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » *Levit.* XI, 44, et XIX, 2; *Luc.* VI, 36. Telles sont les encourageantes paroles qu'il nous fait entendre.

Mais pour que la créature imitât le Créateur, il faudrait qu'elle le contemplât dans sa nature et dans ses œuvres. Cette contemplation étant infiniment au-dessus de nos facultés, le Fils même de Dieu s'est alors revêtu de notre chair, et est venu nous offrir en personne le modèle que nous avions à reproduire. Il a paru dans le monde pour que nous vissions comment il vivait au milieu des hommes, quelles paroles il prononçait, quelles œuvres il accomplissait, comment il acceptait les revers et la prospérité, la société, la solitude, l'amitié, la haine, la grandeur et l'obscurité, et à quelle perfection il portait la pratique de la charité, de l'humilité, de la patience, de l'obéissance, de la mansuétude, de la pauvreté, de la prière, des mortifications, des larmes, des veilles, du zèle envers les âmes, de la rigueur envers soi-même, de la douceur et de l'indulgence envers le prochain et de toutes les autres vertus. Telle a été une des principales raisons de son incarnation : Dieu s'est fait homme, afin que l'homme à son tour se fît Dieu, afin que ses actions aussi bien que ses paroles, ses exemples aussi bien que sa doctrine, nous enseignassent à mener une vie vraiment divine. Le prophète le prédisait lorsqu'il écrivait ces paroles : « Vos yeux verront votre maître, et vos oreilles entendront sa voix vous dire : Voilà le chemin; suivez-le, et ne vous détournez ni à droite ni à gauche. » *Isa.* XXX, 20. En effet, dans ce mystère, non-seulement les oreilles de l'homme ont entendu les enseignements divins; mais ses yeux l'ont vu lui-même; ils ont vu le Verbe fait chair, Dieu fait homme. Dès lors il savait comment il pourrait imiter Dieu, et il espérait s'élever jusqu'à un Dieu qui avait daigné descendre jusqu'à lui.

Par suite de ces principes, plus notre vie sera semblable à la vie de Jésus-Christ, plus nous serons parfaits. Or, cette ressemblance parfaite est le but que se propose principalement le divin Esprit dont les âmes justes sont le sanctuaire; au point que, selon la comparaison d'un docteur, nul peintre n'a autant à cœur de reproduire fidèlement les traits de la personne qui pose devant lui, que le Saint-Esprit de rendre les élus semblables à Jésus-Christ crucifié, le plus haut degré de gloire auquel ils puissent atteindre en cette vie.

Vous me direz peut-être : Je vous accorde volontiers tout cela; mais comment pourrai-je imiter les vertus de mon Sauveur? Je suis homme, et il est Dieu; je suis un abîme de faiblesse, et il est un abîme de puissance : comment me serait-il possible de m'élever à l'imitation d'une pureté si parfaite? Je l'avoue, mon frère, l'homme livré à lui-même est impuissant à s'élever si haut; mais il le peut par la vertu de l'Esprit qui habite en lui. L'Esprit divin a été donné aux hommes pour qu'ils vécussent d'une vie vraiment divine, et qu'ils accomplissent des œuvres divines. Ayant l'esprit de Dieu, il ne leur est plus difficile de se rapprocher de Dieu. Nous n'aurions pas grande peine à parler avec l'éloquence de Cicéron, si nous avions le génie de Cicéron, ni à raisonner comme Aristote, si nous avions le génie d'Aristote. Ne soyons donc pas étonnés si, animés de l'esprit de Dieu, nous sommes appelés à reproduire sa vie et à imiter ses œuvres. Ce n'est pas d'ailleurs chose nouvelle que la participation d'une substance aux qualités d'une autre substance : il suffit pour cela de les unir. Le sel communique aux aliments de la saveur, le miel de la douceur, les essences du parfum. Comment l'esprit de Dieu ne communiquerait-il pas à l'homme une sorte de divinité? « Ce qui est né de la chair est chair, disait le Sauveur; mais ce qui est né de l'esprit est esprit. » *Joan.* III, 6. Par où il nous enseigne que s'il est impossible à la chair de s'élever toute seule au-dessus de sa condition, il ne lui est pas impossible de devenir esprit par l'influence et la vertu du divin Esprit.

Ne l'oublions pas: c'est la participation à cet Esprit de sainteté qui nous a faits tous enfants de Dieu. Cela étant, il est tout simple

que les enfants ressemblent à leur père, et vivent de la même vie que lui, c'est-à-dire d'une vie divine. Saint Paul nous en donne l'assurance formelle quand il nous dit : « Pour nous qui contemplons sans voile sur le visage la gloire du Seigneur, nous sommes transformés à son image, et nous avançons de clarté en clarté, éclairés par l'esprit du Seigneur. » II *Corinth.* III, 18. Je ne suis pas surpris après cela de ces paroles du Roi-Prophète : « Je l'ai dit : Vous êtes tous des dieux et les fils du Très-Haut. » *Psalm.* LXXXI, 6. Participant à l'esprit de Dieu, pourquoi ne recevrions-nous pas aussi son nom?

Cette haute dignité, nous en sommes redevables au Fils de Dieu, qui est principalement descendu pour cela sur la terre. *Joan.* I. Il s'est abaissé jusqu'à se faire véritablement homme, afin que le véritable homme pût avec le secours de la grâce se faire Dieu. Modèle admirable de toute perfection dont sa vie est la réalisation complète, il est encore l'auteur de notre élévation, parce qu'il nous l'a méritée par son incarnation et son sacrifice.

Que l'imitation du Sauveur soit en même temps et le point de départ et le but de toute notre vie. Ecoutons saint Pierre, et il nous dira : « Le Christ a souffert pour nous afin que nous marchions sur ses traces, et que nous suivions ses exemples; il ne commit jamais de péché, et la duplicité ne se trouva jamais dans sa bouche. Lorsqu'il était couvert de malédictions, il ne maudissait pas; lorsqu'il était abreuvé d'opprobres, il ne menaçait pas. » I *Petr.* II, 21. « Si quelqu'un, ajoute saint Jean, prétend rester en Jésus-Christ, il doit marcher comme Jésus-Christ a marché. » I *Joan.* II, 6. Marcher comme Jésus-Christ, c'est mépriser tout ce qu'il a méprisé, ne pas craindre les épreuves qu'il a endurées, croire ce qu'il a enseigné, espérer ce qu'il a promis, rendre le bien pour le mal, répondre aux malédictions par les bénédictions, prier pour ses ennemis, avoir pitié des pervers, supporter ceux qui nous contredisent, souffrir les orgueilleux, en un mot, suivant l'expression de l'Apôtre, mourir à la chair et vivre pour Dieu seul, II *Corinth.* VI. Voilà un aperçu rapide des obligations inhérentes à l'imitation de Jésus-Christ. Nous allons maintenant

les examiner, chacune avec les détails nécessaires, et traiter de la pratique des vertus, en commençant par la charité.

CHAPITRE II.

De la pratique des vertus.

I.

De la charité.

Semblable à l'arbre de vie planté au milieu du paradis de délices, la charité règne au milieu de toutes les vertus. Elle a pour objet d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et elle consacre à cet amour tout notre cœur, toute notre âme et toutes nos forces. La charité est le premier et le plus grand de tous les commandements, le principe et la fin de la vie chrétienne, l'âme de toutes nos œuvres, la vie de la foi, de l'espérance et de toutes les vertus; sans elle le martyre n'aurait aucun mérite, la prophétie aucun prix, I *Cor.* XIII. Pour obtenir cette vertu remarquable, trois conditions sont nécessaires. Premièrement, il faut purifier l'âme de tous les appétits et de tous les désirs déréglés, ainsi que des péchés dont ils sont la source; car il est écrit : « La sagesse divine n'entrera pas dans une mauvaise conscience, et elle ne fixera pas son séjour dans un cœur livré au péché. » *Sap.* I, 4. Efforçons-nous donc, pour acquérir l'amour de Dieu, d'éviter tous les péchés, non-seulement mortels, mais encore véniels. Plus un miroir est poli, mieux il réfléchit la lumière : plus notre âme sera pure, mieux elle réfléchira les rayons et la clarte du divin amour.

La seconde condition à remplir est de se recueillir profondément et de porter sa pensée sur toutes les considérations propres à nous faire aimer Dieu. Le résultat de ces efforts sera de nous montrer que toutes les raisons qui nous excitent à aimer les créatures, nous excitent encore plus fortement à aimer le Créateur, parce qu'il possède dans toute leur étendue les perfections dont les créatures possèdent une simple parcelle.

Entre autres principes établis par les philosophes, il y en a deux sur lesquels ils sont unanimes; à savoir que le bien est naturelle-

ment aimable, et que tout être aime son propre bien. Or de ces deux principes résultent deux raisons qui nous conduisent également à l'amour de Dieu, l'une fondée sur les perfections divines, l'autre sur les bienfaits que nous avons reçus de notre Créateur. Nous examinerons plus tard ces raisons avec l'attention qu'elles méritent. Nous devons considérer en outre l'amour que Dieu nous porte, et les droits que lui donne sur notre cœur son titre de père, de roi, de Seigneur, de Dieu et de dernière fin de tout ce qui existe. C'est à cause de ces droits qu'il daigne s'appeler l'époux de nos âmes, et qu'il mérite d'être aimé d'un amour infini. Plus nous approfondirons cet ordre d'idées, plus Dieu nous paraîtra aimable; d'où il suit que toute âme désireuse d'aimer son Dieu doit revenir souvent et longuement sur ce genre de considérations.

Il est encore un moyen plus simple et plus court d'obtenir la charité. Lorsque l'âme se sent prévenue et inondée de la douceur de sonmaître, éprise de sa beauté, elle doit supplier instamment le Seigneur de lui octroyer le trésor de son amour. Demander cette grâce de tout cœur est assurément un plus court chemin pour l'obtenir que de l'arracher pour ainsi dire goutte à goutte, à force de considérations. Dans ce cas-ci la prière est de beaucoup préférable à la méditation : ne cessons de prier, implorons sans relâche et par les plus ardents désirs ce diamant inestimable. Il sera bon à cet effet de se servir de quelques formules propres par leur onction et leur douceur à toucher le cœur de la majesté infinie. Nous en indiquerons quelques-unes dans le Traité de l'amour de Dieu. Soyez sûrs que nulle de vos paroles, nul de vos gémissements ne sera perdu. Miséricordieux, libéral comme il l'est, le Seigneur vous favorisera d'une dévotion, d'une lumière ou d'une ardeur nouvelle; ou bien il répandra sur vous des grâces abondantes; ou bien il attirera votre cœur à lui avec plus d'efficacité, ou bien encore il vous remplira de suaves consolations, et vous confirmera dans vos bons desseins. Gardez-vous bien d'aller perdre par une légère négligence des biens aussi précieux et aussi aisés à obtenir.

Un des effets de la charité est de purifier l'intention qui présidé

à nos œuvres. Le cœur où la charité règne, recherche, non son intérêt ou son plaisir, mais le plaisir et les intérêts de Dieu. De sorte que toutes ses actions ne sont inspirées ni par le caprice, ni par la nécessité, ni par l'étiquette, ni par la force, ni par le désir de plaire aux hommes, ni par aucune vue intéressée, mais par l'amour de Dieu. Ainsi agit l'épouse dévouée à son mari, elle cherche, dans ce qu'elle fait, non à surprendre sa générosité, mais à lui prouver son propre amour. Et de même que l'épouse chrétienne se pare, non pour attirer les regards du monde, mais pour remplir la volonté de son époux; de même l'âme qu'anime la charité se pare de vertus uniquement pour accomplir la volonté de son Dieu. Ce n'est pas à dire pour cela que toute action inspirée par le désir des biens de l'éternité ne soit ni sainte, ni louable. Nous prétendons seulement que plus l'homme détournera ses yeux de tout intérêt, plus purement il cherchera le bon plaisir de Dieu, et plus ses œuvres seront parfaites, et plus elles seront méritoires. « L'amour parfait, dit saint Bernard, ne puise pas ses forces dans l'espérance, et ne se décourage pas pour ne rien espérer. » Il ne travaille pas en vue d'obtenir une récompense; et il ne rentrerait pas dans l'oisiveté encore qu'on ne lui en promît aucune, parce que l'amour, et non l'intérêt, est le motif qui le fait agir.

Ce n'est pas seulement sur le principe et la fin de nos œuvres que la charité doit exercer son influence; elle doit l'exercer aussi au moment où elles s'accomplissent, de telle sorte que nous offrions en ce même moment nos actions au Seigneur, et qu'elles soient de notre part un acte de véritable amour. Quoi que vous fassiez, vous devriez paraître occupé à prier et à aimer plus tôt qu'à toute autre chose. Si vous avez soin d'être fidèle à cette pratique, vous ne serez pas persécuté par les distractions, car c'est de cette manière que les saints parvenaient à les éviter. L'épouse des Cantiques disait que ses vêtements répandaient le parfum de l'encens. Les vêtements de l'âme sont ses vertus; l'encens que ces vêtements répandent, c'est la prière qui monte, comme la fumée de l'encens, de la terre vers le ciel. Les paroles de l'épouse des Cantiques signifient qu'elle s'exerçait à la pratique des vertus,

de façon qu'elle paraissait plutôt prier, tant était grande la dévotion dont elle était animée. Une mère qui lave les pieds de son enfant arrivé de voyage, éprouve le bonheur le plus doux à lui rendre ce service; elle est joyeuse de pouvoir lui témoigner ainsi son amour. Qu'il en soit de même de notre cœur, lorsqu'il s'occupera en quelque manière au service de la Majesté infinie; et ses vêtements répandront l'odeur de l'encens spirituel le plus doux.

Les œuvres qui s'accomplissent de cette manière ont un mérite remarquable, parce que le mérite d'une œuvre dépend principalement de la pureté de l'intention, ainsi que de l'amour et de la dévotion dont on est animé. Il en est des œuvres comme de la monnaie; ce n'est pas le nombre mais la qualité qui en fait le prix. Une pièce d'or vaut bien des pièces de cuivre; le denier de la veuve valut beaucoup plus que les offrandes magnifiques des riches, *Luc.* XXI. Il arrivera souvent qu'une œuvre exécutée avec une volonté remplie des meilleurs dispositions, et une charité pure de tout sentiment humain aura plus de prix aux yeux de Dieu qu'une foule d'autres bonnes œuvres. Ainsi, de même qu'une prière fervente obtient du Seigneur ce que n'avaient pas obtenu plusieurs prières faites avec tiédeur; de même une action faite avec dévotion aura plus de mérite que de nombreuses actions faites avec négligence. Ce point est des plus importants pour les personnes obligées par leur profession à la pratique constante des bonnes œuvres. Qu'elles veillent à la manière dont elles agissent; qu'elles cherchent leur satisfaction, non dans la multitude de ces œuvres, mais dans l'amour et la piété avec lesquels elles s'en acquitteront.

La charité ne se borne pas à aimer Dieu; elle aime encore le prochain pour l'amour de Dieu. Par cela même qu'elle a pour objet l'amour de Dieu, elle doit aussi aimer ses œuvres. Or, l'une des œuvres les plus dignes de Dieu, est l'homme doué de raison, créé à son image, et racheté par son sang. D'où il suit que la source de l'amour de Dieu est en même temps la source de l'amour du prochain. Suivant l'enseignement des docteurs, la charité est une vertu unique qui se manifeste par deux actes, l'amour envers Dieu, et l'amour envers le prochain pour l'amour de Dieu.

Remarquons bien ce motif de l'amour des hommes, et le caractère particulier qu'il nous présente. Nous n'avons pas à examiner si les hommes sont ou ne sont pas dignes de notre amour, nous ne devons pas les aimer pour eux, mais pour l'amour de Celui qui les a créés et sauvés, pour obéir à ses commandements. Si du côté de l'homme, vous ne découvrez aucune raison qui vous oblige à l'aimer, du côté de Dieu vous en trouverez une infinité qui vous feront un devoir, non-seulement de l'amour de votre prochain, mais de l'amour des peines et des souffrances.

Les prescriptions de la charité envers le prochain consistent en résumé, à ne faire mal à personne, à ne dire de mal de personne, à ne juger personne, à ne compromettre la renommée de personne, et à n'y porter atteinte qu'à la dernière extrémité.

Ne faire mal à personne n'est pas encore assez : il faut de plus être disposé à faire du bien à son prochain, à le secourir, à lui donner ses conseils, à lui pardonner s'il nous a offensés, et à lui demander excuse si nous sommes les offenseurs. Il faut surtout supporter avec patience les défauts, les injures, les misères de nos semblables, conformément à ce conseil de l'Apôtre : « Portez le fardeau les uns des autres, et vous accomplirez ainsi la loi du Christ. » *Galat.* VI. 2. Voilà ce que demande de nous la charité, véritable abrégé de la loi et des prophètes, et sans laquelle les individus comme les sociétés religieuses ne formeront qu'un corps sans âme.

II.

De l'espérance.

La charité a pour sœur l'espérance. Cette vertu que Jésus-Christ n'a pas possédée, non plus que la foi, parce qu'il était d une condition infiniment au-dessus de la nôtre, nous fait regarder Dieu comme un père et le traiter avec toute la tendresse et tout l'abandon d'un enfant. La raison en est que, comme aucun bien terrestre ne mérite ce nom comparé au bien incréé, ainsi aucun père ne porte à ses enfants l'amour que Dieu nous porte. Quoi qu'il vous arrive de prospère ou de malheureux en ce monde, croyez fermement que Dieu le permet pour votre bien. Le passe-

reau ne tombera jamais contre sa volonté dans les rets de l'oiseleur. Recourez donc à lui en toute conjoncture avec une pleine et entière confiance; découvrez-lui vos épreuves et vos tribulations; et comptez sur l'immensité de sa miséricorde, la fidélité de ses promesses : prenez courage à la pensée des bienfaits que vous en avez reçus, et principalement au souvenir des mérites de son divin Fils. Ne doutez pas qu'il n'ait pitié de vous, quelque pécheur et misérable que vous soyez, et qu'il ne fasse, par des voies connues de lui seul, tourner toutes choses à votre bien. Ne perdez jamais de vue ces paroles du saint roi pénitent : « Je ne suis qu'un pauvre et qu'un mendiant, mais le Seigneur prend soin de moi. » *Ps.* XXXIX, 18. Si vous lisez avec attention l'Ecriture sainte, les livres des prophètes comme ceux des Evangélistes, vous y trouverez à chaque pas les sujets les plus consolants, les assurances les plus propres à fortifier notre espérance; et vous y puiserez une confiance à l'épreuve de toutes les luttes et de toutes les contrariétés de la vie. Ne vous y trompez pas; vous n'aurez jamais la véritable paix du cœur, tant que vous ne posséderez pas cette confiance calme et sereine. Sans elle, tout deviendra pour vous un motif de trouble, d'inquiétude et d'abattement. Avec elle, vous n'aurez rien de semblable à craindre, parce que Dieu sera votre appui.

III.

De l'humilité intérieure et extérieure.

L'humilité tant intérieure qu'extérieure est comme la racine et le fondement de toutes les vertus. Elle a brillé d'un si vif éclat dans la personne et les actes du Sauveur, qu'il a cru devoir proposer à notre imitation sa propre humilité, en ces termes : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » *Matth.* XI, 29. Ce qui fait dire au cardinal Cajétan que ces paroles du divin Maître nous enseignent les deux vertus dans lesquelles se résume la sagesse chrétienne. D'un côté, en effet, l'humilité dispose notre âme à recevoir les faveurs célestes; de l'autre, la douceur rend aimables et faciles nos rapports avec nos semblables.

Le chrétien qui s'inspirera de la vraie humilité, s'estimera l'une

des plus misérables et des plus viles créatures qui soient au monde; il se tiendra indigne du pain qu'il mange, de la terre qui le porte, de l'air qu'il respire. A ses yeux, son corps sera un objet hideux et abominable, une source de corruption, capable de repousser les regards, et de blesser l'odorat. « Tels sont les sentiments que vous, ô mon frère, et moi-même devons avoir sur ce que nous sommes, écrit le bienheureux saint Vincent, *De vit. spirit.;* mais ils me conviennent avec encore plus de raison qu'à vous; car ma vie tout entière est pleine de vilenies et de souillures; mes œuvres sont infectées de la corruption du péché; et, ce qui met le comble à ma misère, je sens tous les jours cette œuvre de dégoût et d'horreur s'accomplir en moi de nouveau. »

A la pensée de son misérable état, l'âme fidèle doit entrer dans la même confusion qu'elle éprouverait en présence des regards de ce Dieu auquel rien n'échappe. Comme si l'heure de son jugement était sonnée, elle pleurera ses offenses sans nombre, et la perte de la grâce qu'elle reçut avec l'eau sainte du baptême. En même temps qu'elle s'estimera un sujet d'horreur pour son Dieu, elle ne désirera pas être jugée plus favorablement par les anges et les hommes; et elle marchera en leur présence, pénétrée et confuse de sa propre misère. Si, de plus, elle considère ce que mérite la majesté du Très-Haut, soit à cause de l'excellence de sa nature, soit à cause des bienfaits dont il comble les œuvres de ses mains, et combien mal elle s'est acquittée de ces diverses obligations, lui témoignant souvent de l'ingratitude au lieu de la reconnaissance; elle ne doutera pas qu'elle ne mérite de voir toutes les créatures se soulever contre elles et tirer vengeance de ses offenses et de ses injures envers leur Créateur. En conséquence, le bon chrétien soupirera après le dédain et le mépris de ses semblables; il se soumettra avec joie et patience aux adversités, aux confusions, aux infamies, aux reproches, et à tous les mauvais traitements qui lui surviendront; et il éprouvera au milieu de ces épreuves la satisfaction qu'éprouverait celui qui se vengerait de son ennemi, parce que ses méfaits envers Dieu demandent véritablement vengeance.

Un autre effet de l'humilité, c'est de nous porter à nous défier

de nous-mêmes, de nos forces et de nos aptitudes; et de nous jeter en toute occurrence dans les bras de Celui qui s'est assujetti pour notre amour à la pauvreté, aux outrages et à la mort, jusqu'à ce que nous devenions nous-mêmes morts et insensibles aux afflictions par amour pour lui.

N'oublions pas non plus que l'homme extérieur doit être fait à l'image de l'homme intérieur. Si l'homme intérieur doit par la pensée se mettre en toutes choses au rang le plus bas, l'homme extérieur doit embrasser, à l'exemple de Jésus-Christ, tous les abaissements, laver les pieds des autres, et régler sur les dispositions de l'âme les démarches, les conversations, la nourriture, le domestique, la maison, sans toutefois excéder les bornes d'une sage discrétion. De la sorte, il n'y aura pas en nous deux hommes, et nous n'outrepasserons pas la parole du Seigneur : « Ne donnez pas à votre visage un air faux et contradictoire. »

IV.

De la chasteté.

Avec l'humilité pour gardienne, la chasteté, cette vertu des anges, selon le mot du Sauveur, est en sûreté. Sans l'humilité, la chasteté est exposée aux plus grands périls. Quand l'orgueil ne prévaut pas contre l'humilité, dit fort bien saint Anselme, il appelle l'impureté à son aide; de même, l'impureté a recours à l'orgueil, quand ses propres attaques sont impuissantes contre la chasteté. L'orgueil est l'ennemi de toutes les vertus; mais il l'est particulièrement de cette dernière; et voilà pourquoi l'âme juste doit placer sa pureté sous la sauvegarde de l'humilité.

Le propre de la chasteté est de rendre le cœur tout céleste, et de l'éloigner de tous entretiens, spectacles, liaisons capables d'altérer sa pureté. Encore même qu'il s'agisse de personnes spirituelles, la chasteté réprouve toute attache sensible, parce que souvent, comme l'observe saint Thomas, *Opusc.* LXI, 5, l'amour spirituel se change en amour charnel, à cause de l'affinité qui existe entre ces sentiments. Lorsque les pensées mauvaises se présentent à notre esprit, aussitôt la chasteté les rejette vivement, comme on rejetterait des brandons enflammés. Elle désire si fort

conserver la fidélité envers son Dieu qu'elle tiendrait, si c'était possible, les yeux constamment fermés pour ne voir aucun objet capable de la porter à quelque prévarication. Dès qu'elle aperçoit un objet de ce genre, elle tient alors ce langage : « O mon Seigneur, faites que je n'aie point d'yeux pour voir des choses où je trouverais sujet de blesser vos regards. Qu'il plaise à votre bonté que je ne tourne pas contre vous cet organe que vous m'avez donné pour contempler vos œuvres, et que vous éclairez en ce moment de votre lumière. » Assurément quiconque veillera ainsi sur ses yeux sera assuré de la protection divine, et trouvera dans les dangers auxquels il sera exposé l'occasion de nombreuses victoires.

C'est encore l'office de la chasteté de maintenir le cœur dans un attachement si étroit à son Dieu qu'il ne conçoive pour aucune créature d'affection désordonnée. Mort au monde, et comme s'il n'avait ni yeux ni oreilles pour les choses de la terre, le fidèle ne s'occupera que des choses absolument nécessaires. Outre son cœur, il surveillera encore ses regards, ses paroles, ses rapports, de manière à ce que tout en lui, les vêtements, la nourriture, le lieu de son repos respirent la plus parfaite chasteté. Ainsi le veut cette vertu, qu'une négligence sur un de ces points parvient quelquefois à détruire entièrement.

V.

De la tempérance dans le boire et dans le manger.

Un auxiliaire puissant de la chasteté, c'est la tempérance. Vouloir être chaste, et accorder à son corps une nourriture délicate, dit à ce sujet saint Jean Climaque, *Scola spirit.* XIV et XV, c'est ressembler à celui qui jetterait un morceau de pain à un chien pour l'éloigner de lui.

Le chrétien désireux d'acquérir cette vertu aura soin d'éviter tout excès dans le boire et dans le manger, de prendre sa nourriture avec sobriété, et d'y chercher, non un vain plaisir, mais la satisfaction d'un besoin véritable. Dans le cas où les aliments flatteront son palais, qu'il ne fasse rien pour se procurer ce plaisir, et qu'il ne s'y arrête pas avec complaisance. Qu'il regarde chaque

morceau comme imprégné du sang de son Rédempteur, et qu'en buvant il s'imagine se désaltérer à la source de ses plaies sacrées. Se souvenant que Jésus a été abreuvé sur la croix pour le sauver du fiel et du vinaigre, il préférera les aliments grossiers aux mets recherchés. Observons cependant que le mérite de la tempérance dépend moins de la qualité des aliments que des dispositions avec lesquelles on en use. Ainsi, vous n'auriez nul mérite à vous nourrir d'aliments vils et communs, si vous les mangiez avec gloutonnerie et sensualité. Il peut arriver, comme l'observe saint Augustin, que le sage use modérément d'un festin délicat, et que l'insensé trouvera dans un repas des plus grossiers une occasion d'intempérance. Encore une fois, la qualité des mets ne constitue pas la gourmandise, mais bien la recherche excessive du plaisir.

Il convient donc que l'âme véritablement éprise de la vie spirituelle déclare à la sensualité une guerre sans fin, et qu'elle lui refuse par prudence ce qu'elle réclame par folie. Toutefois la chair doit être châtiée de telle façon que la nature soit satisfaite dans ses besoins légitimes, et que le corps n'ait point à souffrir des rigueurs d'une indiscrète abstinence. Il ne faut pas, en ces choses-là, s'en rapporter uniquement à son jugement propre, mais agir avec mesure, et suivre les conseils des personnes sages et vertueuses. C'est suivant cette règle que l'on règlera aussi, de manière à en exclure la vanité, tout ce qui regarde le vêtement, les meubles et le service de sa maison.

VI.

Du silence.

A la suite de la tempérance se présente l'amour du silence. Cette vertu est à la fois la sœur de la sobriété chrétienne, la mère de l'innocence, la clef de la discrétion, la compagne de la chasteté, la sauvegarde de la dévotion et l'ornement du jeune âge. Pour acquérir cette vertu importante, le serviteur de Dieu aura garde de ne prononcer jamais de paroles contraires à la charité et à l'honnêteté, ni de prêter l'oreille aux personnes qui en prononceraient de cette nature. En semblable occurrence, on saisit la première raison pour couper court à la conversation. Ayons en-

core en horreur les paroles qui respirent la flatterie et la vaine gloire. Que notre langage soit éloigné de la rudesse et respire la douceur et l'affection. Point d'artifice ni de recherche; de la franchise et de la simplicité. Evitons les propos oiseux, à cause du temps que l'on y perd; et les propos légers et plaisants, à cause de la dévotion que l'on y dissipe. Mais les deux écueils sur lesquels il faut fixer une attention particulière sont : parler en bien de soi, et en mal des autres. Pour vous affranchir de tout risque, vous ferez bien de garder le silence lorsqu'il ne préjudicie ni à la charité, ni à l'obéissance, en évitant toutefois de le faire dégénérer en taciturnité, et d'être ainsi à charge au prochain. Quand vous ne pouvez pas vous empêcher de parler, soyez bref, prudent et discret; avant d'ouvrir la bouche, prenez la résolution de ne pas prononcer plus de paroles que le sujet n'en demande. *Ambros. de Offic.* I, 2-4.

Ne contredisez personne à la légère, et n'entamez point de dispute. Après avoir énoncé une ou deux fois ce que vous estimez être la vérité, laissez les autres croire ce qu'ils voudront, et conduisez-vous comme si vous n'en saviez pas davantage, à moins que votre silence ne soit préjudiciable à la gloire de Dieu. Ne soyez ni entêté dans vos opinions, ni provoquant dans vos raisonnements, ni absolu dans vos affirmations, mais modeste et mesuré, employant des formules comme celles-ci : Je pense qu'il en est ainsi; si je ne me trompe, voici ce qui en est.

Pour mieux vous garder de tout défaut dans un sujet de telle importance, et vous préserver de tout barbarisme contre cette langue spirituelle, s'il m'est permis d'emprunter ce terme aux grammairiens, considérez attentivement, quand vous aurez à parler, les six points suivants : En premier lieu, la matière qui est en question : est-elle bonne, utile, nécessaire, ou bien mauvaise, inutile et dangereuse? En second lieu, quelle fin vous proposez-vous? est-ce l'hypocrisie, l'ostentation, la vanité, la jactance; ou bien la simplicité, la vérité, ou tout autre but utile et honnête? En troisième lieu, quel ton faut-il employer? Sur ce point n'affectez ni une désinvolture pleine de hardiesse, ni une câlinerie féminine; parlez avec dignité, mesure, douceur et une gravité éloignée de

la roideur, comme était la gravité de saint Basile, au témoignage de ses contemporains. Au langage de la femme conviendrait une droiture et une simplicité particulières. Il devrait ressembler à l'eau qui n'a besoin d'aucun assaisonnement pour être bonne. On a raison de blâmer cette affectation dans le parler, qui trahit le désir de passer pour un personnage habile et disert. En effet, elle constitue, pour les hommes, un grave défaut, pour les femmes, un grand péril. En quatrième lieu, quelle est la personne à qui appartient la parole? Les jeunes gens d'ordinaire ont moins que tout autre le droit de parler. Chez eux le silence est un mérite, parce qu'il montre leur modestie; ce qui faisait dire à saint Ambroise dans son ouvrage adressé aux vierges : « Prenez garde à vous, jeunes filles, et aux paroles que vous prononcez. Souvent, prononcer des paroles même bonnes est mal dans la bouche d'une jeune fille. » *De Virgin.* x. En cinquième lieu, quelle est la personne devant qui vous parlez. Devant les sages et les vieillards, par exemple, il n'est pas permis à qui que ce soit de parler; les raisons qui en donnent le droit sont la nécessité ou les convenances. En sixième lieu, en quel endroit vous trouvez-vous? il y a des édifices, les églises entre autres, où le silence est imposé. En septième lieu, quel est le temps où se présente l'occasion de parler. Comme le dit le Sage, *Eccle.* III, 7, «il y a un temps pour parler et un temps pour se taire.» Choisir le moment convenable est le fait d'un homme sage, surtout quand il s'agit de donner un avis, un conseil ou de faire une réprimande; en ces circonstances, plus qu'en toute autre, il faut saisir le moment favorable, sous peine de perdre le fruit qu'on se propose. De celui qui sait choisir le temps convenable dans ses paroles, il est écrit : « C'est une colonne d'or reposant sur une base d'argent. » *Eccli.* XXVI, 23.

Ces divers points méritent également de fixer l'attention du chrétien qui désire éviter tout défaut dans ses paroles. S'il en omet une seule, il s'expose à se tromper et à transgresser les règles de la sagesse. Mais comme éviter toute transgression de ce genre est chose merveilleuse, le parti le plus sûr consistera à se réfugier dans le port du silence, où l'on n'a à redouter aucun de ces écueils.

VII.

De la mortification de la propre volonté.

Après avoir ainsi réglé et mortifié notre langue, il reste encore à mortifier notre propre volonté, soin d'une extrême importance pour la vie spirituelle. Or, aucune vertu ne sert mieux à cette fin que l'obéissance. Il faudra donc avoir l'obéissance en haute estime, sachant d'ailleurs que le sacrifice de la volonté propre est très-agréable au Seigneur. La plus simple action faite par obéissance acquiert aux yeux de Dieu une grande valeur et est récompensée en conséquence. En revanche, les actions les plus éclatantes sont sans prix devant Dieu, quand elles sont inspirées par la désobéissance et l'insubordination.

Le serviteur de Dieu obéira donc joyeusement et de grand cœur à ses supérieurs, et il leur rendra les honneurs qui leur sont dus, moins à cause de leurs qualités personnelles, qu'à cause de l'office qu'ils remplissent et de Celui qu'ils représentent. Il se soumettra même à ses égaux et à ses inférieurs dans les choses honnêtes et permises. De quelque part que viennent les avis et les observations, il les souffrira volontiers. Quand on le reprendra avec aigreur, il ne se défendra pas avec hauteur; mais, à l'exemple du divin Maître, il gardera le calme et le silence. Assujetti humblement à toute créature pour l'amour de son Dieu, encore qu'il soit comblé de toute sorte de biens et de consolations, il ne s'en prévaudra pas, et ne s'en estimera pas meilleur; mais n'ignorant pas que tout ce qu'il y a de bon en lui vient d'en haut, il ne s'attribuera que ses péchés.

VIII.

De la patience dans les épreuves.

Apprenons encore à supporter sans plaintes ni murmures, les injures, les mépris, les accusations, les peines et les dommages dont nous serons l'objet. Nous ne pouvons douter que toutes ces choses n'arrivent par la permission de Dieu, et par une disposition miséricordieuse de sa Providence. Conséquemment, il nous siérait mal de nous indigner contre les hommes qui sont les instru-

ments de ses desseins : nous devrons, au contraire, comme le Sauveur, les traiter avec mansuétude et bénignité.

Pour juger et estimer nos semblables, ne considérons pas le corps corruptible dont ils sont revêtus, mais la dignité éminente de leur âme faite à l'image du Créateur. Ne faisons mauvais visage à personne : ne témoignons aucun sentiment de colère, de dégoût ou de tristesse. Que notre maintien, aussi bien que nos paroles, respire une affabilité mêlée d'une douce gravité envers tout le monde. Soyons indulgents pour les fautes du prochain ; mais quand elles compromettront l'honneur de Dieu, cherchons par nous-mêmes ou par autrui à ramener affectueusement nos frères dans le chemin de la vertu. Haïssons le péché dans l'homme, mais non l'homme à cause du péché ; le péché est l'œuvre de l'homme ; mais l'homme est l'œuvre de Dieu. Prêts en toute occasion à faire du bien à nos frères sans exception, accordons notre compassion à ceux qui font le mal comme à ceux qui souffrent. Les âmes des fidèles défunts qui sont dans le purgatoire ont un droit particulier à notre pitié ; ne les oublions pas dans nos prières auprès du Seigneur. Afin de mieux ressentir les douleurs des malheureux, mettons-nous à leur place, et considérons leurs douleurs comme nos propres douleurs. Point d'envie, ni de murmure au sujet de personne. Ayons bonne opinion de tout le monde. Si quelque sinistre soupçon s'élève dans notre esprit, rejetons-le promptement loin de nous. Nous ne mépriserons personne, nous ne désespérerons d'aucun pécheur, parce que le pécheur d'aujourd'hui, peut être, avec l'aide de la grâce divine, juste demain. Nous demeurerons inébranlables dans la résolution de ne point juger le prochain; nous expliquerons toujours ses paroles et ses actes dans le meilleur sens, et nous regarderons toutes choses avec indulgence et simplicité.

Loin de nous troubler au spectacle des maux et des calamités de ce monde, nous entretiendrons la plus ferme confiance dans la providence du Seigneur, qui veille sur les plus petits oiseaux. C'est à elle que nous recommanderons le soin de nos intérêts; c'est à son infinie miséricorde que nous recourrons dans nos difficultés, l'implorant de tout notre cœur selon le conseil du Roi-

Prophète : « Déchargez-vous dans le sein du Seigneur de vos sollicitudes, et il veillera sur vous. » *Psalm.* LIV, 23. Lorsque les consolations intérieures sembleront nous abandonner, et que l'affliction inondera notre âme, ne nous départons pas de ces saints propos, et ne cherchons pas au dehors de vaines consolations. Demeurons avec humilité et confiance en présence du Seigneur, et il ne tardera pas à nous consoler.

Si l'esprit du mal nous inspire de perverses et d'abominables pensées, nous ne nous en épouvanterons pas, mais nous fermerons aussitôt les yeux de notre âme, certains de venir plus facilement à bout de ces attaques par le mépris que par la résistance ouverte. Pourvu que nous rejetions ces traits empoisonnés, nous pouvons être tranquilles et nous estimer exempts de faute; par suite, nous serons dispensés de soumettre ces cas au tribunal de la pénitence, parce que c'est à confesser nos péchés et non pas nos tentations que nous sommes obligés. Les mauvaises pensées ne souillent pas, dès lors qu'elles déplaisent. Autre chose est sentir le mal, autre chose y consentir. Beaucoup de saints ont eu à subir de la part de leur chair les plus violents assauts; mais ils les ont surmontés grâce à leur sens et à l'énergie de leur volonté.

IX.

De la véritable dévotion.

Il ne faudrait pas croire que la sainteté véritable consiste à ressentir les plus douces et les plus suaves consolations. Il ne faudrait pas estimer réelle et solide la dévotion de certaines personnes, par cela seul qu'elles font avec la plus grande facilité, de leurs yeux autant de fontaines de larmes. On a vu de pareilles choses chez les païens et les hérétiques. La véritable dévotion consiste dans une volonté bien prompte et bien déterminée à faire tout ce qui contribue au service et à la gloire de Dieu. Encore que l'âme soit dans la sécheresse, et le cœur dans la stérilité, la dévotion véritable n'en subsiste pas moins et n'en est pas moins féconde. C'est pour cela que l'âme spirituelle ne doit pas désirer trop avidement les consolations intérieures. Egalement prête à les recevoir et à s'en priver, selon le bon plaisir du Seigneur, elle

accepte avec humilité et reconnaissance les faveurs qu'il veut bien lui octroyer, et elle jouit de telle sorte de ce bienfait qu'elle n'oublie pas celui auquel elle en est redevable. Elle sera d'ailleurs aussi calme, aussi humble, aussi tranquille, que Dieu la visite, ou qu'il ne la visite pas. Si elle met sa sécurité et son repos en quelque chose, ce n'est pas dans les dons célestes, mais dans leur auteur, notre dernière fin. Quelque petite que soit la grâce dont elle est prévenue, elle s'en estimera toujours indigne : à mériter quelque chose, elle croira plutôt mériter des châtiments que des récompenses. Lorsque, dans le chant ou la récitation de l'office divin, elle n'est pas aussi attentive qu'elle le désirerait, elle ne perd ni courage ni confiance; car elle sait que les distractions auxquelles on s'oppose n'enlèvent pas à la prière tout fruit et tout mérite, dès qu'on s'y applique avec toute la diligence dont on est capable, et qu'on offre au Seigneur les bonnes dispositions dont on est animé. En conséquence, elle ne s'abandonnera pas à la tristesse, au trouble et à l'impatience. Se remettant au contraire entre les mains de ce Dieu si bon et si compatissant qui écoute avec indulgence les prières de ses enfants, bien qu'elles soient traversées par des pensées indignes de sa sainte présence, elle se ranimera et lui tiendra ce langage : « Vous le savez, Seigneur, mon cœur cède au plus leger souffle. Ayez pitié de moi, misérable pécheur. O bon Jésus, intercédez pour moi, et daignez suppléer à toutes mes misères. Ma faiblesse m'entraîne : soutenez-moi, et je ne tomberai pas. Que vous dirai-je encore? que je suis sans force et sans vigueur, que je succombe à chaque instant, et que j'ai besoin de votre soutien et de votre protection. »

L'âme chrétienne désirera encore recevoir fréquemment la sainte communion pour honorer Dieu, et elle s'y préparera convenablement. Si elle ne peut communier sacramentellement aussi souvent qu'elle le désirerait, qu'elle ne s'en inquiète pas; mais adorant la volonté du Seigneur, qu'elle se dispose à s'unir spirituellement à lui; ce qu'elle pourra faire mille fois le jour, sans qu'aucun empêchement s'y oppose.

X.

De ce qu'il faut faire à son coucher et à son lever.

La nuit arrivée, il convient de se recueillir et de rechercher en quoi on peut avoir abusé du jour écoulé, comme il a été dit précédemment. Cette recherche achevée, on disposera toutes choses pour dormir chrétiennement. Que le sommeil vous surprenne, s'il se peut, dans la pensée de Dieu, et dans celle de son amour, afin d'éprouver les mêmes sentiments à votre réveil. Dès que vous aurez ouvert les yeux le matin, offrez aussitôt votre cœur au Seigneur, et adressez-lui avec le Psalmiste vos premières pensées et vos premières paroles : « O mon Dieu, c'est vers vous que mon cœur aspire, dès l'apparition de la lumière matinale. » *Palm.* LXII, 1. « Dès le matin, je penserai à vous, parce que vous avez pris ma défense. » *Id.* 7.

C'est ainsi que l'homme doit se préparer à recevoir et à entretenir la grâce de la dévotion qui ne devrait jamais éprouver d'interruption. Que si, à cause de la confusion et de la dissipation de votre esprit, vous ne pouvez converser librement avec Dieu, ne vous attristez pas démesurément; de même, si des songes plus que désagréables ont traversé votre sommeil, n'en soyez pas découragé; mais aussitôt réveillé, détestez les obsessions que vous avez éprouvées, et endurez avec patience et humilité l'épreuve à laquelle vous avez été soumis.

Evitez avec la plus grande sollicitude, non-seulement les péchés considérables, mais encore les plus légères négligences. En vain prétendriez-vous à la parfaite pureté du cœur et à la paix de l'âme, si vous ne vous éloignez de tout ce qui déplaît à Dieu, et de ce qui gêne ou blesse son amour. Quoique les négligences soient légères, le mépris qu'on en ferait pourrait les rendre funestes; car il n'est point d'ennemi si impuissant qui, dédaigné, ne puisse devenir redoutable. De là ces paroles de saint Grégoire : « Il est des cas où des fautes légères engendrent un plus grand péril que les fautes graves. Celles-ci étant mieux connues inspirent plus de réserve; tandis que, celles-là étant inconnues, on ne prend pas le soin de

les éviter ; d'où peuvent résulter les plus grands dommages. » (*Pastor. admonit.* part. III, 34.)

N'allez pas cependant perdre confiance quand il vous échappera quelqu'une de ces fautes ; ne vous dérobez pas à la présence de Dieu. Tournez-vous au contraire vers lui en toute humilité et en tout abandon, parlez-lui du mal que vous avez commis, de votre ingratitude, et pleurez doucement l'offense faite à un si bon Maître. Tout en considérant l'immensité de votre misère, considérez aussi l'immensité de la miséricorde divine, laquelle ne fait jamais défaut à ceux qui l'implorent de toute leur âme. En expiation de vos péchés offrez au Père éternel la vie très-sainte et la mort très-douloureuse de son Fils unique. Suppliez amoureusement ce même Fils de vous purifier dans le sang qu'il a répandu pour vous sauver. Après cela prenez confiance, et marchez avec le même courage et la même résolution dont avant votre faute vous étiez animé.

Encore moins devez-vous tomber dans l'abattement parce que vous ne viendrez pas à bout de quelques défauts ou de quelque inclination déréglée. Remettez-vous entre les mains du Seigneur, recommandez-lui vos efforts, et puis persévérez humblement et patiemment en toute espérance. Vous arrivât-il de tomber cent fois le jour, il faudrait vous relever cent fois, et compter sur le pardon. D'heure en heure, formez le dessein d'être plus ferme et plus vigilant dans l'accomplissement de vos devoirs, de telle manière toutefois que vous attendiez le succès, non de vous-même, mais de la bonté et de la grâce de Dieu seul, lesquelles ne trompent jamais une légitime attente. Quant aux affections de votre âme, vous leur imprimerez une direction qui vous permettra de voir Dieu seul en toutes choses, et toutes choses en lui : pour vous Dieu sera tout. Ne fixez pas vos regards sur les créatures, et ne cherchez pas en elles votre plaisir. Considérez-les toutes en Dieu, en tant que leur être découle uniquement de Dieu, et nous offre une faible image de son Etre infini. De la sorte, le plaisir que vous prendrez en elles sera non-seulement plus pur, mais encore plus vif et plus suave.

Appelez sur vos œuvres et sur vos exercices les lumières de la

divine sagesse, afin qu'elle les conduise à la perfection. Unissez-les aux œuvres et aux exercices très-saints de Jésus-Christ, et vous pourrez les offrir au Père éternel comme un sacrifice de louange pour le bien de l'Eglise, et elles recevront de cette union une grâce inestimable qui en augmentera infiniment le mérite et la valeur. C'est le conseil de l'apôtre saint Pierre quand il nous engage à offrir à Dieu le sacrifice de nos bonnes œuvres, lesquelles lui deviendront agréables par Jésus-Christ. I *Petr.* II. De même, quelque épreuve qui survienne, grande ou petite, intérieure ou extérieure, offrez-la au Seigneur afin qu'elles participent au mérite de la passion de notre divin Sauveur.

XI.

Des moyens propres à obtenir la véritable paix.

Que le serviteur de Dieu évite dans ses actions la précipitation et l'empressement; qu'il ne s'attache pas à ses occupations au point d'en être l'esclave; qu'il conserve toujours son cœur dans une entière liberté. Il ne suivra pas non plus les mouvements impétueux de son esprit, même quand il s'agira de la vertu; mais il se conduira avec mesure et prudence, demeurant pleinement maître de ses sentiments et de ses œuvres. Il ne se rassurera pas sur la bonté de ses mouvements, parce que la discretion est indispensable à toute vertu, et que sans cette condition l'amour de Dieu serait lui-même préjudiciable.

Avec la même discrétion, il tâchera d'éloigner tout ce qui pourrait troubler ou détruire la sérénité et la paix de son âme. Il s'empressera surtout d'en extirper, comme lui étant particulièrement nuisibles, la colère, la cupidité, l'amour du plaisir, la crainte, la joie, la tristesse, l'amour et la haine. Il ne traitera pas mieux les scrupules, les anxiétés vaines, en un mot toutes les sollicitudes superflues capables de le jeter dans le trouble. Jamais d'inquiétude extrême au sujet des choses temporelles. Le temporel étant périssable, toute perte temporelle n'est qu'une paie anticipée, et l'occasion de mériter une récompense à venir. Enfin le fidèle se séparera d'esprit et de cœur des choses de ce monde pour

consacrer toute l'énergie de ses puissances à un entretien continuel avec Dieu.

En tout lieu et en tout temps il se tiendra respectueusement en présence de son Créateur, lequel est toujours tout entier en chaque endroit et ne saurait en être éloigné un seul instant. Comme un ami qui converse avec son ami, il lui parlera affectueusement et lui découvrira la fidélité de ses désirs et l'ardeur de ses sentiments. Ainsi il apprendra à converser seul à seul avec lui ; familiarité dont il retirera les plus précieux avantages. La mobilité de son cœur, la difficulté de fixer sa pensée sur son Dieu ne le jetteront ni dans la crainte, ni dans l'abattement. Il persévérera avec courage, et il s'aiguillonnera lui-même jusqu'à ce qu'il ait atteint le but désiré. Sans doute il n'y arrivera pas sans peine ; mais une fois qu'il aura surmonté ces obstacles, la pensée des choses de Dieu lui sera douce et facile, et il ne restera plus un seul instant séparé de celui qu'il aime. Si son âme vient à se dissiper, qu'il la ramène à sa première occupation en lui tenant ce langage : Où es-tu allée, ô mon âme? Quel fruit as-tu retiré en t'éloignant de ton Seigneur, sinon une perte de temps, et une dissipation funeste? Ne sois donc plus coureuse et vagabonde. Rien ne convient moins à l'épouse d'un si grand Maître.

Ce sera aussi une pratique excellente de placer devant ses yeux l'image de l'Homme-Dieu attaché sur la croix. On fera bien de l'imprimer au plus profond de son cœur, d'y saluer souvent avec émotion et piété ses blessures sacrées dignes d'un éternel souvenir, et de s'y cacher avec une sainte et amoureuse hardiesse. Si l'on occupe ses sens de l'image de la vie et de la mort du Rédempteur, on ne sera pas accessible aux images étrangères ; toutes les frivoles pensées s'évanouiront ou reculeront devant ces pensées de religion et d'amour.

Efforçons-nous enfin de mourir à nous-mêmes, et de détacher notre cœur de tout ce qui est passager. De même que les regards de Dieu sont sans cesse sur nous, ayons sans cesse nos regards sur lui, et entretenons avec lui un commerce de douces et tendres paroles. Estimons une perte considérable un seul moment passé loin de ce bien infini dans lequel se trouvent tous les biens.

CHAPITRE III.

De la conduite que l'homme doit tenir envers Dieu, envers le prochain et envers lui-même.

Après avoir parlé des vertus en général, il nous reste à nous en occuper d'une manière plus détaillée; ce que nous ferons en appliquant ce qui a été dit aux devoirs de l'homme envers Dieu, envers le prochain, et envers lui-même. C'est dans ces trois classes de devoirs que le prophète Michée résume toutes les vertus. « Je te montrerai, ô homme, disait-il, en quoi consiste le bien, et ce que le Seigneur demande de toi. Ce qu'il te demande, c'est d'observer la justice, d'aimer la miséricorde, et de marcher plein de sollicitude en présence de ton Dieu. » *Mich.* VI, 8. Or, à la première de ces choses se rapportent nos devoirs envers nous-mêmes; à la seconde, nos devoirs envers le prochain; à la troisième, nos devoirs envers Dieu. Commençons par celle de ces obligations qui sont les plus importantes.

I.

De la conduite que l'homme doit tenir envers Dieu.

De même que, parmi les pierres précieuses, il en est auxquelles leur espèce confère une supériorité de valeur incontestée; de même, parmi les vertus, il en est que leur nature établit au-dessus des autres. Ces vertus sont d'abord les vertus qui ont Dieu pour objet, et que l'on nomme à cet effet théologales; puis la crainte, le respect de Dieu, la religion et toutes celles qui regardent le culte divin. A ces vertus, avec le premier rang, appartient le privilége de faire naître et de diriger les autres vertus, sur lesquelles elles exercent l'influence que les corps célestes exercent sur les planètes de leur système. Par suite, quiconque désire arriver à la perfection de la vie chrétienne, encore qu'il doive s'appliquer à la pratique de toutes les vertus sans exception, afin que de leur accord, comme de l'accord de toutes les cordes d'une harpe, résulte la consonnance et l'harmonie de ses actions; cependant il doit consacrer un soin particulier aux vertus principales, parce que plus

parfaitement il les pratiquera, plus il fera de progrès. Je n'attribue pas à d'autres causes l'excellence de la perfection des saints patriarches, d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de David, qui mariés, riches et chargés d'une foule de devoirs et d'occupations, ne laissèrent pas que d'arriver à une haute sainteté; et cela parce qu'ils s'adonnaient spécialement au culte de ces belles vertus. Nous le voyons clairement par la foi d'Abraham, par l'amour, la soumission, la piété, la confiance de David en son Dieu. En tous ses besoins, ce saint roi recourait au Seigneur : il avait avec lui l'abandon d'un enfant avec son père, et même quelque chose de plus tendre encore, puisqu'il disait : « Mon père et ma mère m'ont délaissé; mais le Seigneur m'a pris sous sa protection. » *Psalm.* XXVI, 10.

Le meilleur moyen à employer pour obtenir ces nobles vertus, consiste d'abord à nous pénétrer de cette inébranlable conviction, que Dieu est pour nous un véritable père, plus qu'un père, puisque aucun père mortel ne saurait s'égaler à lui en tendresse, en sollicitude et en providence paternelle. Lui seul nous a créés, et nul ne nous désire plus de bien que lui. Cette vérité bien établie dans notre cœur, efforçons-nous de le regarder sans cesse avec les yeux et le cœur d'un enfant; je veux dire avec un cœur plein de l'amour le plus tendre, avec un cœur contrit et humilié, avec un cœur obéissant et soumis à sa volonté sainte, avec un cœur plein de confiance au milieu des épreuves, et plein de sécurité à l'ombre de sa tutelle protectrice. Telles sont les dispositions avec lesquelles le chrétien doit regarder son Créateur, toutes les fois qu'il sera occupé de son souvenir. Qu'il s'abandonne à cette pensée aussi souvent qu'il le pourra, et le jour et la nuit. De cette manière, il méritera de la faveur divine ces sentiments qui rendent le cœur si agréable aux yeux de Dieu; et il pourra dire avec le prophète : « Votre nom, Seigneur, et votre souvenir sont l'unique désir de mon âme. Mon âme a soupiré vers vous pendant la nuit, et dès le matin ma pensée du fond de mon cœur s'élancera vers vous. » *Isa.* XXVI, 9.

Des sentiments de cette nature envers Dieu ne sauraient ni s'expliquer en langage humain, ni s'acquérir par nos seules forces.

Celui-là seul les comprend qui les a éprouvés; celui-là seul les éprouve qui en a été favorisé. C'est pourquoi ne cessons pas d'implorer du Seigneur une grâce aussi précieuse. Nous avons d'ailleurs un sujet d'espérance dans une royale parole du Sauveur : « Si vous, malgré votre malice, donnez de bonnes choses à vos enfants, pensez-vous que votre Père céleste refusera l'esprit bon à celui qui le lui demandera? » *Luc.* XI, 13. Cet esprit est le même dont parle l'Apôtre en ces termes : « Vous n'avez pas de nouveau reçu l'esprit de crainte qui fait les esclaves; mais vous avez reçu l'esprit d'adoption des enfants de Dieu, qui nous met dans la bouche ce cri filial : Mon Père, » *Rom.* VIII, 15. C'est ce même esprit que le Seigneur nous promet par l'organe d'Ezéchiel : « Je vous donnerai un cœur nouveau et un esprit nouveau, nous dit-il. J'enlèverai de votre poitrine votre cœur de pierre, et j'y déposerai un cœur de chair, afin que vous marchiez dans mes commandements, que vous observiez mes jugements, et que vous les mettiez en pratique. » *Ezech.* XI, 19, 20. Il n'est pas de promesse sur laquelle tous les prophètes soient aussi unanimes que sur la promesse que Dieu nous fait de nous donner l'esprit des enfants par les mérites de son Fils unique : et en effet, il nous a été donné avec abondance, au jour de la Pentecôte.

A vouloir entrer dans plus de détails, nous dirons avec saint Vincent Ferrier (*De vit. spirit.*), que l'homme doit être animé envers Dieu des sentiments suivants : d'un amour ardent, d'une crainte et d'un respect profonds, d'un zèle intarissable, d'une reconnaissance se manifestant par la proclamation des louanges divines, d'une obéissance prompte, et du désir des divines consolations. Pour obtenir ces sentiments, il serait bon de prier souvent à peu près en ces termes : O bon Jésus, faites que mes entrailles et mon cœur, et toutes mes puissances vous aiment ardemment, vous respectent et vous craignent profondément, et que je sois tellement embrasé du désir de votre gloire, que la plus légère injure faite à votre saint nom, déchire et brûle mon âme. Accordez-moi la grâce de reconnaître humblement tous vos bienfaits, et de vous en remercier par d'incessantes actions de grâces. Que jour et nuit je chante vos louanges, et répète de tout mon cœur ces pa-

roles du Psalmiste : « Je bénirai le Seigneur en tout temps; ses louanges seront toujours dans ma bouche. » *Psalm.* XXXIII, 2. J'implore encore de vous la faveur de vous obéir parfaitement en toutes choses, afin de savourer vos ineffables délices. Ainsi, je croîtrai en amour pour vous; ainsi, je croîtrai dans l'observation fidèle de vos saints commandements.

II.

De la conduite que l'homme doit tenir envers lui-même.

Le saint docteur, dont nous retracions tout à l'heure la doctrine, appelle l'attention du chrétien sur sept points principaux, en ce qui regarde la conduite à tenir envers lui-même. Premièrement, il sera pénétré de confusion et de honte à la pensée des péchés qu'il a commis. Secondement, il déplorera avec gémissements et avec larmes la peine qu'ils ont causée à Dieu, et le dommage que son âme en a ressenti. Troisièmement, il désirera en conséquence être méprisé, oublié et délaissé de ses semblables, comme indigne de la faveur et des attentions les plus légères. Quatrièmement, il châtiera son corps et le traitera en toute rigueur, comme le foyer de tous ses péchés et une source abominable de corruption. Cinquièmement, il déclarera une haine implacable à ses vices et à ses mauvaises inclinations, cherchant, non-seulement à en couper les rejetons, mais à en extirper les dernières racines. Sixièmement, il apportera la plus vigilante attention pour régler ses paroles, ses actions, ses sens et ses affections, de telle sorte qu'il ne blesse en rien la justice et la loi divines. Septièmement, il s'appliquera à se conduire en toute circonstance avec la mesure et la discrétion les plus grandes, évitant les excès, écartant le désordre, et aussi empressé de retrancher le superflu que de se procurer le nécessaire.

III.

De la conduite que l'homme doit tenir envers ses semblables.

Envers le prochain voici, toujours d'après le même saint, les sentiments qu'il faut cultiver de préférence. En premier lieu, soyons pleins de compassion pour les maux d'autrui, et ressen-

tons-les comme s'ils étaient nôtres. En second lieu, réjouissons-nous charitablement du bien et de la prospérité d'autrui, comme nous nous réjouirions de notre propre prospérité. En troisième lieu, supportons avec calme et patience les injures et les dommages qui nous sont faits, et pardonnons-les de tout notre cœur. En quatrième lieu, conduisons-nous envers nos frères avec la plus grande affabilité; traitons-les avec douceur, parlons-leur de même, souhaitons-leur toute sorte de bien, et prouvons-le par nos discours et nos actions. En cinquième lieu, concevons pour nos semblables un respect plein d'humilité; estimons-les plus dignes et meilleurs que nous, et soumettons-nous à eux du fond du cœur, comme s'ils étaient nos supérieurs véritables. En sixième lieu, vivons avec tout le monde dans les rapports de la plus parfaite concorde, autant du moins que la chose est raisonnablement possible; rangeons-nous à l'avis de tous, et n'ayons d'autres plaisirs et d'autre volonté que le plaisir et la volonté générale. En septième lieu, soyons prêts, à l'exemple de Jésus-Christ, à nous offrir en sacrifice pour les hommes; je veux dire, à exposer notre vie pour leur salut, et à faire tout ce qui est en nous, à prier nuit et jour le Seigneur, pour que tous les hommes ne soient qu'un en Jésus, et que Jésus soit en eux. N'en concluons pas cependant que nous ne soyons pas obligés de fuir la société des méchants. Dès que la compagnie de certaines personnes est pour nous une occasion de péché, ou un obstacle à notre perfection et à l'accroissement de notre faveur, il faut les éviter, comme on éviterait des serpents. Il n'y a point de charbon si ardent qui, plongé dans l'eau, ne s'éteigne; ni de charbon si bien éteint qui, jeté au milieu d'un brasier, ne s'embrase de nouveau. Mais à part ces cas, il faut converser simplement avec le prochain, fermer les yeux sur ses défauts, ou, si l'on ne peut s'empêcher de les apercevoir, les endurer avec patience, et saisir l'occasion de les reprendre d'une manière fructueuse et charitable.

La charité et la miséricorde étant le fondement de ces vertus, c'est à les pratiquer que doit s'adonner particulièrement le chrétien désireux de se rendre agréable au Seigneur. Il n'est point du reste de vertu qui nous soit plus instamment recommandée dans

les saintes Ecritures. Nous lisons dans le prophète Zacharie, que les Juifs ayant consulté le Seigneur pour savoir s'ils jeûneraient à certains jours, comme ils avaient accoutumé de le faire, le Seigneur leur répondit : « Jugez selon la justice, usez de miséricorde et de clémence les uns envers les autres ; ne calomniez ni la veuve, ni l'orphelin, ni l'étranger, ni le pauvre ; que l'homme ne médite pas dans son cœur de mal contre son frère. » *Zach.* VII, 2, 10. Le prophète Isaïe nous fournit un passage encore plus énergique : « Savez-vous quel est mon repos? Soulager le malheureux : voilà pour moi le véritable rafraîchissement. » *Is.* XXVIII, 12. Dieu ne pouvait élever plus haut la miséricorde que d'estimer sien le bien fait au pauvre et de se mettre à sa place.

Mais ce qui met le comble à mon étonnement c'est le passage d'Ezéchiel où le Seigneur énumère les péchés qui conduisirent l'infâme Sodome à sa perte. « Voici, dit-il à Jérusalem, l'iniquité de Sodome ta sœur, l'orgueil, l'intempérance, l'opulence, l'oisiveté, et le refus de tendre la main au pauvre et à l'indigent. » *Ezech.* XVI, 49. Que pourrait-on ajouter quand on voit que la dureté de cœur a été le dernier degré de la corruption de cette malheureuse cité et la cause déterminante de sa ruine? Où sont les personnnes qui entassent ducats sur ducats? Qu'elles s'estiment en sécurité, après avoir vu la ressemblance qui existe entre elles et les habitants de Sodome.

Tel est le langage des prophètes de l'ancienne loi. Mais, quel sera le langage de l'Evangile, de la loi d'amour? Est-il possible d'élever plus haut la miséricorde que de lui attribuer le rôle que lui attribue le Sauveur au jugement universel? Quoi de plus fort que ces paroles prononcées à cette même occasion : « Ce que vous aurez fait à l'un de mes frères les plus petits, vous me l'aurez fait à moi-même. » *Matth.* XXV, 40. N'est-ce pas dans l'amour de Dieu et du prochain que sont résumés la loi et les prophètes? Et le discours de la dernière cène, que nous inculque-t-il sinon l'amour et la bienveillance envers nos frères? « Voici quel est mon commandement, disait Jésus à ses apôtres : que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés. — A cela l'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, poursuit-il plus bas, si vous

vous aimez les uns les autres. » *Joan.* xv, 12. Non content de ces recommandations réitérées, le divin Maître supplie son Père en ces termes : « Je vous en conjure, ô Père; qu'ils soient un entre eux, comme vous et moi ne sommes qu'un, afin que le monde connaisse que vous m'avez envoyé. » *Joan.* xvii, 21. Ainsi le Sauveur désirait que l'amour des chrétiens les uns pour les autres fût si grand, et si en dehors des lois de la chair et du sang qu'il suffît à convaincre les hommes de la divinité d'une religion capable de leur inspirer une telle charité. Ces considérations serviront à nous faire comprendre quelle doit être notre charité et notre miséricorde envers le prochain, et comment nous devons le secourir dans ses besoins.

Pour observer ces divers avis, il sera nécessaire d'exercer sur soi-même la vigilance la plus attentive, et de vivre dans une crainte incessante de s'écarter de la règle tracée. Si cette crainte est vive et profonde, elle ne nous permettra pas de négliger un seul de nos devoirs, et elle nous sollicitera comme un aiguillon continuel à la pratique de la vertu. Nous devons emporter cette pieuse inquiétude au milieu de nos occupations; et alors nous obéirons au conseil du prophète qui nous recommande de marcher avec sollicitude en présence de Dieu. *Mich.* vi, *ut supr.*

Telles sont, mon très-cher frère, les principales vertus dont se compose la vie céleste; telles sont les fleurs de ce paradis, les étoiles de ce ciel : telle est l'image copiée sur la figure même de Jésus-Christ que vous avez à reproduire. La vie du chrétien fidèle doit être un modèle de sainteté, une prédication muette, un flambeau brillant, un témoignage de foi, un miroir où la gloire de Dieu resplendit d'une manière plus éclatante que dans les autres créatures. C'est que, selon le prophète Isaïe, les justes sont des arbustes plantés de la main même de Dieu pour répandre au loin sa gloire. *Isai.* lxi, 3.

CHAPITRE IV.

De douze choses importantes que doit observer le serviteur de Dieu.

Certaines personnes désirant avoir devant les yeux les princi-

paux points de la vie spirituelle, nous consacrerons ces deux derniers chapitres à l'exposition sommaire de ce qu'il faut faire, et de ce qu'il faut éviter. Ce sera comme un miroir où chacun verra toute tracée la conduite à tenir. Parlons d'abord de ce qu'il faut faire.

1° Le serviteur de Dieu s'efforcera de marcher toujours en la présence du Seigneur. S'il ne peut y penser continuellement, du moins qu'il élève son cœur vers lui plusieurs fois par jour, en y joignant de courtes et amoureuses aspirations, de tendres paroles, et en lui demandant son amour et sa protection, sans laquelle il ne peut rien.

2° De même que l'abeille butine parmi les fleurs, les sucs qu'elle portera à la ruche, le serviteur de Dieu tirera de ce qu'il verra, lira, ou entendra, un miel spirituel, je veux dire quelque considération pieuse propre à enrichir les rayons du divin amour. Pareil au feu qui s'assimile tous les objets qu'on lui présente, son cœur sera tellement embrasé des flammes de cet amour qu'il fera de tout ce qui se présentera, autant de matériaux qui en nourriront et en augmenteront l'ardeur.

3° S'il lui arrive quelque faiblesse, quelque défaillance, qu'il ne ploie pas sous le faix, mais qu'il se tourne humblement et amoureusement vers le Seigneur; qu'il proclame la grandeur de sa misère en même temps que l'immensité de la miséricorde divine, et qu'il fasse tout ce qui dépend de lui pour en revenir à son premier point et poursuivre ses progrès.

4° En toutes choses il apportera une parfaite pureté d'intention. A cette fin, il examinera soigneusement ses paroles, ses œuvres, ses pensées, l'intention qui les anime; et il les consacrera toutes à la gloire de Dieu, lui exprimant ce vœu, non pas une fois le jour, mais au commencement de chaque nouvelle action.

5° Qu'il se tienne prêt, fût-il dans la plus profonde paix, à subir quelque attaque que ce soit avec humilité et mansuétude. Quoique la vivacité aboutisse quelquefois à de bons résultats, il arrive beaucoup plus souvent le contraire. Toujours elle jette l'âme dans l'anxiété; a-t-on ou non franchi les bornes légitimes, etc. Ainsi, l'absence de cette passion n'entraînant d'ail-

leurs aucun préjudice, quiconque la domptera jouira d'une rande paix.

6° S'il n'a ni subordonnés, ni famille, au lieu de considérer les défauts du prochain, il épiera ses propres défauts. D'un côté, il évitera l'orgueil, l'indignation, les jugements téméraires, les embarras de conscience, le zèle indiscret, et une foule d'autres causes de trouble. De l'autre côté, il s'entretiendra dans la confusion, la crainte de Dieu, l'humilité et le recueillement.

7° Il aura soin de se détacher de corps et d'âme de tout ce qui est périssable, et il transportera en Dieu seul toutes ses affections. Plus son détachement sera complet, moins il tiendra de l'homme, et plus il tiendra de Dieu. Celui qui s'attache aux choses périssables, passe et dépérit avec elles; celui qui ne s'attache qu'à Dieu participe d'une certaine manière à sa stabilité et à son immutabilité. Le serviteur de Dieu renoncera encore aux occupations superflues, quoique bonnes en elles-mêmes : la multitude des occupations dissipe le cœur, et l'empêche de goûter en Dieu un parfait repos.

8° Ses yeux ne se détacheront pas de la vie de Jésus-Christ, de sa très-sainte passion, de ses exemples, de sa doctrine. Son ambition sera d'imiter les adorables vertus du Sauveur, de retracer son humilité, sa charité, sa miséricorde, son obéissance, sa pauvreté, sa mortification, son mépris du monde, et son amour du salut des hommes.

9° Il travaillera infatigablement à renoncer à sa propre volonté, et il se remettra entièrement entre les mains de Dieu, de manière à mourir à lui-même et à vivre de la volonté divine. Agir de la sorte en toute chose, dans la joie comme dans l'affliction, dans le malheur comme dans la prospérité, c'est établir le règne de la volonté du Seigneur à la place de notre propre volonté.

10e Dans les épreuves, dans les inquiétudes et dans toutes les conjonctures, le serviteur de Dieu accourra se réfugier avec la tendresse et la confiance d'un enfant dans les bras d'un si bon et d'un si puissant père. Il se reposera de l'avenir sur sa providence, et il le recevra de sa main tel qu'il le présentera, sauf à se décharger en son sein de toute peine et de toute angoisse.

11° Il remerciera Dieu de tous ses bienfaits, des petits aussi bien que des grands; et dans les témoignages de sa reconnaissance, il aura moins égard à la valeur du bienfait reçu qu'à l'indignité de celui qui le reçoit et à la grandeur et à l'amour de celui qui le donne. Or, l'amour de Dieu pour nous se montre également, quelle que soit l'importance de ses présents.

12. Il s'affranchira généreusement de tout lien soit corporel, soit spirituel capable de nuire à son avancement. Dès que l'amour de certaines personnes, les études, la lecture de certains livres, les conversations, certains rapports et certains exercices, quoique spirituels, lui deviendront préjudiciables, il n'hésitera pas à les sacrifier à la paix de son âme et à sa perfection.

CHAPITRE V.

De douze sortes de fautes à éviter dans la vie spirituelle.

Bien des défauts mettent obstacle aux progrès de la vie spirituelle, et sont cause que l'on se retrouve souvent au bout de plusieurs années tel qu'on était au commencement. Parmi ces défauts nous en signalerons douze des plus considérables. Ce sera au chrétien à les examiner et à s'examiner ensuite soi-même pour reconnaître ce qui nuit à son avancement et pour y appliquer le remède convenable.

Le premier de ces défauts consiste à se trop livrer aux affaires et aux occupations du dehors. De là, bien des consolations et des visites intérieures perdues; car on ne trouve pas ailleurs ce qu'il faut chercher au dedans de soi-même.

Le second consiste à vouloir montrer trop d'affabilité et de facilité avec le prochain. D'où il résulte que l'on ne sait pas s'arracher aux personnes et aux choses quand le moment en est venu. On perd du temps, et pour ne pas blesser les hommes, on blesse ses exercices, et l'on devient d'autant moins agréable à Dieu qu'on veut l'être plus aux hommes.

Le troisième consiste à substituer dans ses rapports avec Dieu une sorte de hardiesse à l'humilité. C'est se dépouiller de la timi-

dité respectueuse qu'exige un si grand Roi, laquelle est fille de l'humilité et mère de la perfection.

Le quatrième consiste à se livrer à une ardeur inconsidérée et peu conforme au jugement de la raison. Avec cette ferveur excessive on n'aboutit qu'à perdre la paix du cœur, et à mal conduire des desseins exécutés avec trop de précipitation. « Celui dont les pieds sont trop rapides, tombera, » dit l'Ecriture, *Prov.* XIX, 2. Agissons en tout temps avec calme et jugement; ce sont les amis et les compagnons inséparables de la prudence.

Le cinquième consiste à s'estimer soi-même, et à trop attendre de sa vertu et de ses forces, encore qu'on ne se rende pas bien compte de ce sentiment. On méprise les autres en secret, comme faisait le Pharisien, on s'élève au-dessus d'eux, et en même temps on détruit en soi le fondement de toutes les vertus qui est l'humilité.

Le sixième consiste à juger le prochain, à exagérer et à condamner ses actes. Par une telle conduite, on se refroidit dans la charité. Plus on met en saillie les fautes d'autrui, plus on aiguise le poignard qui détruit la charité, parce que cette vertu naît principalement de la bonne opinion que nous avons de nos semblables.

Le septième consiste à mettre son amour dans les choses passagères, ce qui est nuire d'autant au divin amour.

Le huitième consiste à faire ses exercices de piété avec lâcheté et sécheresse. On les commence avec peine, on les poursuit avec dégoût, on les achève sans fruit. C'est se priver à la fois et des visites du Seigneur, et du secours de la dévotion.

Le neuvième consiste à pratiquer négligemment la mortification, et à lutter mollement contre soi-même. Pour vivre de la vie de Dieu, il faut mourir à la vie de la nature; et pour être transformé en Dieu, il faut avoir mortifié ses inclinations les plus chères.

Le dixième consiste à vivre sans recueillement, distrait et dissipé. C'est le moyen de ne pas se connaître suffisamment soi-même, de ne se pas mépriser et de ne pas se garder, comme il le faudrait.

Le onzième consiste à rechercher sa volonté et ses aises; ce qui empêche d'embrasser la croix de Jésus-Christ, et conséquemment d'arriver à la perfection de la vie évangélique.

Le douzième enfin consiste à se montrer inconstant et léger dans ses bons desseins, à s'en départir à la moindre occasion. Dans ces cas, la persévérance étant impossible, et la perfection étant impossible sans la persévérance, on ne fait que recommencer sans avancer dans la vie spirituelle. Il en est des personnes entachées de ce défaut comme de certaines plantes qui portent toute l'année des fruits sans jamais les conduire à maturité.

CINQUIÈME TRAITÉ

DE LA PRIÈRE.

PROLOGUE.

C'est une sentence très-remarquable de saint Augustin, lecteur chrétien, que la loi de Dieu a été donnée pour que l'on cherchât la grâce, et que la grâce a été accordée pour que l'on accomplît la loi; car sans la grâce, l'accomplissement de la loi est impossible : ce qui tient, non à la nature de la loi elle-même, mais à la corruption de notre propre nature, dont la loi devait découvrir, et la grâce guérir l'impuissance. Dans ces paroles, *Aug. de spir. et litt.* XIX, bien dignes d'un si grand docteur, est renfermée, pour ainsi parler, la formule de toute la philosophie chrétienne. Ne consiste-t-elle pas, en effet, à nous enseigner la nature et la condition de la loi divine, la vertu et la nécessité de la grâce avec les moyens de l'obtenir? Or, comme la prière n'est pas le moins important de ces moyens, il est convenable qu'après avoir donné des règles et des avis pour bien vivre, ce qui est l'objet de la loi, nous nous occupions maintenant de la prière, avec laquelle nous obtiendrons la grâce, et conséquemment la force de mettre ces règles en pratique. Quoique les sacrements soient les véri-

tables canaux de la grâce; comme il en a été suffisamment question dans le second et le troisième traité de cet ouvrage, nous n'en dirons rien ici. Enfin, la prière se divisant en prière vocale et prière mentale, c'est-à-dire en prière où le cœur et la bouche sont tantôt unis, tantôt séparés, nous renverrons au livre suivant ce qui concerne la prière mentale, afin que le chrétien sache également prier de l'une et de l'autre manière.

CHAPITRE PREMIER.

De la difficulté que présente l'observation de la loi de Dieu; du moyen de surmonter cette difficulté, lequel est la grâce; et du moyen d'obtenir la grâce elle-même, lequel est la prière.

Pour bien vivre, lecteur chrétien, deux conditions sont indispensables : il faut savoir et pouvoir : il faut connaître ce qui constitue une bonne vie, et avoir la force nécessaire pour le mettre à exécution. La première de ces choses est l'objet de la loi; la seconde est l'objet de la grâce de l'Evangile. De même que la loi nous montre ce qui est bien et ce qui est mal; de même l'Evangile nous inspire la grâce d'accomplir l'un et d'éviter l'autre. Ainsi la loi nous donne le savoir; la grâce le pouvoir : la loi éclaire l'entendement; la grâce meut la volonté : la loi nous indique le chemin du ciel; la grâce nous donne la force d'y marcher : la première est le corps; la seconde est l'âme qui le vivifie : Dieu nous donna l'une par l'entremise de Moïse; il nous a donné l'autre par son propre Fils, selon cette parole de saint Jean : « La loi a été donnée par Moïse; mais la grâce et la vérité ont leur origine en Jésus-Christ. » *Joan.* I, 17.

I.

Pourquoi la vertu, d'ailleurs conforme à la nature de l'homme, offre-t-elle en pratique tant de difficulté.

De ces deux conditions indispensables pour bien vivre, la dernière l'emporte autant sur la première en excellence que l'esprit l'emporte sur le corps, l'Evangile sur la loi. La raison en est que les hommes pèchent moins, faute de connaître le bien et le mal,

ce à quoi suffisent à la rigueur les lumières naturelles, que faute de résistance au penchant désordonné qui les entraîne à fuir le bien et à poursuivre le mal, à laisser de côté le parti qu'ils approuvent et à embrasser celui qu'ils condamnent. C'est l'accomplissement de ce mot de l'Apôtre : « Je ne fais pas le bien que je veux; et le mal que je ne voudrais pas, je le fais. » *Rom.* VII, 19. Nous croyons trop aisément à la douceur apparente du vice, et à l'amertume extérieure de la vertu. Séduits par l'un, rebutés par l'autre, nous recherchons ce qui nous flatte, et refusons ce qui nous déplaît malgré les avantages que nous en retirerions à coup sûr. Voilà pourquoi il convient d'insister sur cette parole que le *pouvoir* est plus nécessaire aux hommes pour pratiquer la vertu que le *savoir*. Tout le monde connaît ce qui est bien; mais tout le monde ne l'accomplit pas de même, à cause de la difficulté qu'on y trouve.

Il en est de l'homme dans le cas présent comme d'un malade dont le palais repousserait absolument les viandes qui lui seraient salutaires, et réclamerait celles qui lui seraient nuisibles. Je suppose que l'on serve ce malade, et qu'on le supplie d'accepter ce qu'on lui offre, vu qu'il y va de sa vie. Il comprendra bien la vérité de ce qu'on lui dit; et cependant il n'en fera rien, à cause de la répugnance invincible qu'il éprouve. Or, tel est le misérable état auquel l'homme a été réduit par le péché. Il sait fort bien que sa vie et son salut dépendent de l'observation des commandements de Dieu; mais il ne saurait les considérer en face. Il sait fort bien que la vie de son âme consiste dans la charité, la chasteté, l'humilité, la patience, la sobriété, et dans toutes les autres vertus; mais ces vertus l'effraient, et il leur préfère l'impureté, la vanité, la gourmandise, les plaisirs sensuels et tous les autres vices.

Mais, dira quelqu'un, comment se fait-il que la vertu coûte tant à l'homme, puisqu'elle est conforme à sa nature? car l'homme est une créature raisonnable, et la vertu est conforme à la raison. Il n'y a aucune difficulté pour le cheval à courir, pour l'oiseau à voler, pour le poisson à nager. Au contraire, parce que ces actes sont dans la nature de ces animaux, ils les accomplissent avec

plaisir. Comment donc, si vivre selon la raison, c'est-à-dire selon la vertu, est dans la nature de l'être raisonnable, peut-il y avoir de la difficulté dans la pratique de la vertu ?

Assurément, si la nature humaine était telle aujourd'hui qu'au sortir des mains de son créateur, la pratique de la vertu, loin de lui offrir des difficultés, lui paraîtrait pleine de délices. Mais étant déchue par le péché de cet heureux état, ce n'est pas merveille qu'elle ne puisse plus après sa chute ce qu'elle pouvait avant. Lorsque nous sommes en santé, courir, sauter, monter, descendre, ne nous coûte aucun effort; tandis que nous ne faisons rien de tout cela, sinon au prix de grands efforts, lorsque nous sommes malades. Ne soyons donc pas étonnés de trouver si peu de goût et de suavité dans la vertu, qui nous eût été si facile et si douce au temps de l'intégrité de notre nature; car, selon un mot de saint Augustin, *Conf.* VII, 16, le palais du malade trouve insipide ce que le palais d'un homme sain trouverait délicieux; et les yeux souffrants sont blessés de la lumière qui charme la vue du reste des hommes.

L'on voit clairement par là que la malédiction prononcée par Dieu sur nos premiers parents après leur désobéissance ne les atteignit pas moins dans leur âme que dans leur corps. Si la femme fut condamnée à éprouver dans ses enfantements une douleur qu'elle ne connaissait pas, l'âme fut également condamnée à enfanter désormais les bonnes œuvres dans la peine et dans la souffrance. Exempt de péché, l'homme eût fait le bien sans effort, et même avec plaisir. Il n'en est plus ainsi maintenant, et notre nature désorganisée par le péché éprouve à pratiquer la vertu, les plus grands obstacles. Dieu dit à l'homme : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » *Genes.* III, 19. C'est encore à force de sueurs et de travaux que l'homme gagne son pain spirituel, qu'il produit ces actions vertueuses dans lesquelles, avant la faute, il ne trouvait que suavité. Aussi bien que la terre, notre chair a été atteinte par la malédiction divine. La terre a été condamnée à se couvrir de ronces et d'épines. N'en est-il pas de même de notre misérable chair ? Et quelle terre est aussi féconde qu'elle en épines? Voulez-vous savoir quelles sont ces

épines, écoutez saint Paul qui vous les énumère en ces termes : « Les œuvres de la chair se connaissent aisément. Ce sont la fornication, l'impureté, l'impudicité, la luxure, l'idolâtrie, les haines, les querelles, les jalousies, la colère, les disputes, les dissensions, les divisions, l'envie, les homicides, l'ivrognerie, l'intempérance, et autres semblables. » *Galat.* v, 19. L'Apôtre appelle ces vices les œuvres de la chair, parce qu'ils ont pour racine notre chair corrompue par le péché. Telles sont les épines qu'elle produit : telle est la plus terrible malédiction que la faute d'Adam ait attirée sur notre tête. Tels sont enfin les fruits que notre nature produit de son propre fonds et spontanément. Quant à lui en faire porter d'autres, ce n'est qu'à force de bras et de sueurs que nous y parviendrons.

En conséquence, de même que ce sol sur lequel nous marchons, se couvre, abandonné à lui-même, d'épines, de ronces et autres herbes inutiles, tandis que pour se couvrir de fruits et de moissons il doit être travaillé, ensemencé, et l'objet d'un continuel souci; de même notre chair portera d'elle-même, comme autant d'épines, les vices et les appétits déréglés; mais elle ne produira des fleurs et des fruits de vertus qu'au prix d'efforts énergiques et soutenus, qu'avec l'aide du ciel et de la terre. Il n'y a point d'autre cause que celle-là de la difficulté que présente l'exercice de la vertu. L'empire des mauvaises habitudes que l'on pourrait alléguer en bien des cas ne fait que seconder et développer la dépravation originelle de notre nature.

II.

Comment la grâce nous donne la force d'observer la loi de Dieu.

Vous me direz sans doute : Quel moyen, à ce compte, pourrais-je employer pour surmonter une si grande difficulté? L'Apôtre se posait la même question dans son Epître aux Romains, et après avoir décrit longuement la malice et l'insubordination de la chair, il la résolvait en ces termes : « Malheureux que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort? La grâce de Dieu, ajoutait-il; cette grâce qu'il nous a donnée par Jésus-Christ. » *Rom.* VII, 24. En effet, si le Fils de Dieu est descendu parmi nous, c'est

pour réformer notre nature, fermer nos plaies, apporter un remède à nos maux; c'est pour nous relever de nos chutes, nous sauver et nous secourir dans notre misère. Ce que nous avions perdu par la faute du premier Adam, la grâce du second nous l'a rendu. L'un par son orgueil et sa désobéissance porta le désordre dans la nature humaine; l'autre l'a ramenée à son premier état par son obéissance et son humilité. La grâce qui nous est accordée en vue des mérites de sa sainte passion est le moyen dont il se sert pour opérer ce prodige. C'est par la grâce que notre nature est réformée, que l'image de notre âme est rétablie, et qu'elle est revêtue de la beauté et des ornements qui la rendent agréable au Seigneur. C'est la grâce qui, par les vertus et les inclinations dont elle est la source, guérit nos maladies, cicatrise nos blessures, illumine notre entendement, enflamme notre volonté, soutient notre faiblesse, endort nos passions, amortit l'ardeur de nos mauvais penchants, réprime nos appétits, nous rend le goût des choses spirituelles, nous inspire de l'horreur pour les choses sensibles, et nous fait savourer la douceur du joug de la loi de Dieu. De même que de l'essence de l'âme découlent les facultés à l'aide desquelles elle agit; ainsi de l'essence de la grâce, qui est en quelque manière l'âme de la vie spirituelle, découlent toutes les vertus et tous les dons du Saint-Esprit, lesquels se répartissant entre nos diverses puissances, les restaurent et les rendent capables d'actions vertueuses; de telle sorte qu'à l'incapacité de bien faire succède une aptitude générale à faire aisément quelque bien que ce soit. C'est pour cela que les théologiens comparent les grâces du ciel à la matière dont on enduit la partie de l'essieu où s'adaptent les roues d'un carrosse. Négligez cette précaution, et au lieu de se mouvoir rapidement, les roues ne tourneront qu'à grand'peine. Pareillement nos puissances spirituelles n'éprouvent aucune difficulté à suivre les inspirations de la vertu, lorsqu'elles ont reçu la divine onction de la grâce de l'Esprit-Saint, laquelle étant distribuée à divers degrés communique à chacun une facilité en rapport avec la mesure qui lui en est accordée.

Voilà comment, avec l'aide de la grâce, disparaissent les difficultés que présente le fardeau de la loi de Dieu. Le prophète

Isaïe faisait allusion à cette vérité quand il disait : « Le joug se dissoudra sous l'action de l'huile. » *Isa.* x, 27. Dans la pensée de l'écrivain sacré, le joug est la figure de la loi divine, et l'huile qui en allége le poids est la figure de la grâce. « Ceux qui espèrent dans le Seigneur, dit-il ailleurs, sentiront leur force complétement changée : ils courront, et cela sans fatigue; ils marcheront, et cela sans épuisement. » *Isa.* xl, 31. Voyez-vous maintenant la vigueur que la vertu de la grâce donne aux hommes pour parcourir avec facilité la carrière qui s'ouvre devant eux? Car cette expression, *mutabunt fortitudinem*, ils sentiront leur force complétement changée, indique clairement qu'à la force dont ils jouissaient auparavant, se surajoutent d'autres forces que Dieu leur dispense en même temps que son esprit et sa grâce. D'où il résulte un changement si merveilleux qu'au lieu d'être, comme par le passé, tout-puissants à faire le mal et impuissants à faire le bien, nous sommes au contraire faibles devant le mal, et pleins d'énergie devant le bien.

Dieu nous fait la même promesse par la bouche de Jérémie, lorsqu'il annonce qu'il donnera au monde une loi bien différente de l'ancienne ; une loi qu'il gravera, non sur des tables de pierres, mais dans les entrailles et sur le cœur même de l'homme par la vertu de l'Esprit-Saint, qui le favorisera de tant de lumières qu'il lui inspirera l'amour de cette loi sainte, et les plus vifs, les plus ardents désirs de l'observer dans toutes ses prescriptions. *Jer.* xxxi. Pouvait-on expliquer plus clairement la nature de la grâce, et l'assistance qu'elle nous prête dans la pratique du bien au moyen des dons et des vertus dont elle est la source.

Parmi ces dons, trois nous viennent principalement en aide : la charité, la dévotion, et ce que j'appellerais l'allégresse spirituelle. La charité, entre autres avantages considérables, possède celui de rendre doux le joug du Seigneur, et suave son fardeau. Comme le dit très-bien saint Augustin, « rien n'est pénible pour celui qui aime ; au contraire, les épreuves sont pour lui pleines de charme, comme pour les amateurs de la pêche et de la chasse. » *Serm. de temp.* xlviii. « Pour celui qui aime, ajoute saint Bernard, la peine n'existe pas; ou si elle existe, elle ne tarde pas à devenir elle-

même l'objet de l'amour. — Le temps que je consacre à votre service, ô bon Jésus, s'écrie ailleurs le même docteur, ne dure qu'une heure; et s'il va au-delà de ce terme, l'amour m'empêche de m'en apercevoir. » *Bernard. sup. Cantic.* LXXXV. Cela est si vrai que, suivant l'observation de saint Basile, souffrir quand on aime, procure plus de délices que la jouissance d'un objet agréable d'ailleurs, quand l'amour a fait place au dégoût. Aussi saint Bernard a-t-il raison de comparer l'amour de Dieu aux roues d'un char. Sont-elles séparées du char, à peine le peut-on ébranler; sont-elles à leur place, le poids qu'elles ajoutent au char en accélère la rapidité. Or, ainsi en est-il de l'amour de Dieu. Quoiqu'il constitue la principale de nos obligations, le fardeau qu'il nous impose allége tous les autres fardeaux, semblable encore aux plumes des ailes de l'oiseau, lesquelles malgré leur poids ne font qu'augmenter sa vélocité.

La seconde vertu qui sert à cette fin est la dévotion. Mais on ne la comprendra pas aisément si on ne l'a soi-même apprise par expérience. Quoique l'on ignore par expérience la nature du divin amour, on s'en fait cependant une idée, à l'aide de la notion des autres sentiments de ce genre. Pour la dévotion, vertu surnaturelle, mouvement intérieur émané de l'Esprit-Saint, comment la comprendre, quelque explication que l'on donne, sans l'avoir expérimentée et éprouvée? Essayons toutefois de jeter sur ce sujet tout le jour possible.

Il faut d'abord savoir que l'on appelle dévotion une activité et une promptitude surnaturelles, infuses dans l'âme du juste par l'Esprit d'en haut, qui lui permettent d'accomplir prestement tout ce qui se rapporte au service de Dieu : de telle sorte qu'à la pesanteur, à la paresse et à la mauvaise grâce causées par l'absence de dévotion, succèdent sous l'influence de l'Esprit divin une vigueur et un zèle inconnus pour les bonnes œuvres. On les exécute dès lors, non avec difficulté, mais avec aisance; non avec répugnance, mais avec plaisir; non avec tristesse, mais avec joie; non avec lenteur, mais avec entrain et bonne volonté. Il suit de là que la dévotion est opposée à la paresse et à la tristesse spirituelle, et qu'elle produit des effets contraires aux effets de ces deux passions.

Conséquemment, si d'un côté la foi et la charité sont deux vertus surnaturelles dont la première incline notre volonté à croire fermement les vérités révélées encore qu'elles soient au-dessus de la raison, tandis que la seconde incline notre volonté à aimer Dieu par-dessus toutes choses, et à le considérer comme notre unique fin et celle de toutes nos œuvres; la dévotion est aussi un mouvement et une affection surnaturelle qui incline cette même volonté à faire joyeusement et promptement tout ce qui concerne le service de Dieu. Prenons pour exemple un voyageur exténué par la faim, et ayant à peine la force de se traîner et de faire quelques pas. Qu'il arrive à un hôtellerie, qu'il y prenne de la nourriture et du repos, et il sentira une nouvelle vie animer son corps, une nouvelle vigueur se répandre dans ses membres. Il se lèvera bientôt frais et dispos, et d'un air résolu il dira à ses compagnons : En avant. Or, ce changement que la nourriture opère dans les forces du voyageur fatigué, la dévotion véritable, nourriture spirituelle, l'opère dans l'âme qui en est animée.

Considérez encore l'empressement avec lequel une mère prodigue à un fils bien-aimé, durant sa maladie, les soins qui lui sont nécessaires, si pénibles qu'ils soient; celui que met un avare à profiter des circonstances qui lui peuvent apporter quelques gros bénéfices : et par ces comparaisons quotidiennes et familières, vous arriverez à saisir la condition de ce sentiment surnaturel que l'Esprit-Saint dépose dans l'âme de ses fidèles serviteurs. Sous l'action de ce sentiment ils se trouvent tellement portés vers tout ce qui leur semble agréable à Dieu, que non contents du fardeau ordinaire de ses commandements, ils se chargent encore de fardeaux volontaires, et que tout cela leur paraissant peu de choses au gré de leur désir, ils se prennent à souhaiter de verser leur sang et de donner leur vie pour l'amour de leur Créateur.

Vous avez là, mon cher frère, une des explications que l'on peut donner de la dévotion. C'est, vous le voyez, une réflection de l'homme intérieur, un aliment et un soutien spirituels, une rosée céleste, un souffle de l'Esprit divin, un rayon de la foi, une étincelle de la charité, un reflet de la divine lumière, desquels naît cette disposition excellente de la volonté. Ce qui faisait dire à un

pieux docteur : « Qu'est-ce que la dévotion, sinon une source d'eau vive, qui arrose tous nos exercices spirituels? un vin céleste qui réjouit le cœur de l'homme, un baume délicieux qui guérit les plaies de nos passions ? une nourriture qui ranime l'âme et la consolide dans le bien? une langue divine qui nous permet de nous entretenir avec Dieu ? une manne du ciel qui contient en elle toute suavité? enfin, un rayon de miel élaboré, non par des créatures grossières et souillées, mais par les abeilles spirituelles qui vont butiner au milieu des fleurs de la vie de Jésus-Christ ? »

Il est aisé de voir par ce qui vient d'être dit combien ce remède est admirablement proportionné à la faiblesse de la nature humaine. Rien effectivement n'approche plus de l'état de l'homme après le péché que l'état d'un malade dégoûté de toute saine nourriture. Et comme le meilleur moyen de guérir ce dernier consisterait à le ramener au point de rechercher ce qui lui serait salutaire, et de fuir ce qui lui serait nuisible; de même la guérison de nos âmes consiste à leur rendre l'appétit des choses spirituelles; ce que fait précisément la dévotion, puisqu'elle nous inspire un vif attrait pour le bien et une vive répugnance pour le mal, attrait et répugnance qui procèdent d'une seule et même racine.

La joie et l'allégresse spirituelle ne sont pas moins utiles que la charité et la dévotion. Elles sont d'ailleurs, selon saint Thomas, un effet de la dévotion, II II, LXXXII, 4, et, selon saint Paul, un des principaux fruits du Saint-Esprit. *Galat.* V, 22. C'est l'allégresse spirituelle qui nous fait entrer joyeusement dans le chemin des commandements de Dieu, et vérifier ce mot du Psalmiste : « J'ai couru, Seigneur, dans la voie de vos préceptes, lorsque vous avez eu dilaté mon cœur. » *Psal.* CXVIII, 32. Or, le cœur se dilate sous l'empire de la joie, comme il se resserre sous l'empire de la tristesse. Mais pourquoi mentionner seulement les commandements de Dieu, quand cette douceur spirituelle donna aux martyrs le courage d'affronter gaiement les tourments les plus affreux ? Saint Augustin l'affirme expressément dans ses *Soliloques*. « Votre douceur, ô mon Dieu, dit-il, tempéra pour saint Etienne la du-

reté des pierres du torrent. Votre douceur tempéra pour saint Laurent les ardeurs du gril où il était couché. C'est enivrés de votre douceur que les apôtres se retiraient de l'assemblée des Juifs, heureux d'avoir été jugés dignes de souffrir pour vous quelque injure. Elle avait goûté votre douceur ineffable, cette vierge qui marchait à la prison comme elle eût marché à un festin. Il l'avait goûtée assurément celui qui s'écriait : Qu'elle est grande, qu'elle est profonde la douceur cachée que vous avez réservée pour ceux qui vous craignent; — et qui nous donnait ailleurs ce conseil : Goûtez et voyez combien le Seigneur est suave ! » *Solil.* XXII.

Un autre effet de cette douceur est de nous inspirer du mépris pour les délices et les plaisirs du monde; car, dit saint Bernard, « pour celui qui a goûté les douceurs spirituelles, toute chair a bientôt perdu sa saveur et devient l'objet d'un profond dédain. » *De Contemptu mundi*, XI. Lorsque Isaac eut grandi, Sara dit à Abraham : « Chassez donc cette esclave et son fils avec elle; le fils de l'esclave ne saurait être héritier comme mon propre fils. » *Genes.* XXI, 10. Quoique ces paroles eussent déplu à Abraham, elles ne laissèrent pas que d'être approuvées de Dieu qui en ordonna l'exécution. Que signifie cet amour et ces faveurs pour Ismaël avant la naissance d'Isaac; et après la naissance de celui-ci le mépris et la persécution auxquels il devient en butte? Selon toute apparence, Isaac fils de l'épouse légitime, et dont le nom signifie *rire*, est la figure de l'allégresse spirituelle; et Ismaël, fils de l'esclave, est la figure de l'allégresse charnelle et sensuelle. Avant de faire l'expérience des joies spirituelles et de leur suavité, les hommes séduits par leur ignorance tiennent les plaisirs des sens et de la chair en grande estime. Mais quand Dieu a dessillé leurs yeux, quand leur palais purifié a goûté cette manne céleste, ils ne tardent pas à prendre en horreur les délices du monde, et à laisser de côté tous les plaisirs qu'il promet. Le fils de l'esclave une fois chassé, le fils de la femme libre reste seul, les joies de la chair ont désormais fait place aux seules joies de l'esprit. Il serait superflu d'insister pour montrer que cette allégresse toute sainte, outre le mépris des choses terrestres qu'elle

produit, sert en même temps à rendre accessible et aisé le chemin des commandements de Dieu.

Ce sont là, mon cher frère, si j'ose m'exprimer ainsi, les principales roues qui mettent en marche le char de la vertu, les moyens spécialement institués après les sacrements par la divine providence, pour guérir la nature humaine, réformer ses appétits, nous faciliter le chemin du ciel, et nous rendre doux et léger le joug de la loi divine.

III.

Comment la prière sert à obtenir la grâce, la charité et la dévotion

Mais quel rapport, observerez-vous, existe-t-il entre ce que vous venez de dire et la prière, qui est le sujet du présent traité? Voici ma réponse : Je ne connaissais pas de voie plus propre à démontrer l'efficacité de la prière et le besoin extrême que nous en avons. Si la pratique de la vertu nous offre tant de difficultés, si la grâce, la charité, la dévotion, l'allégresse spirituelle peuvent seules venir à bout de ces obstacles, j'établis par cela même l'efficacité et l'excellence de la prière, qui est le moyen le plus convenable pour obtenir ces quatre conditions si importantes.

Et d'abord, le plus puissant moyen d'obtenir la grâce est de la demander instamment à celui qui seul a le pouvoir de l'accorder, à ce Seigneur qui, selon l'Apôtre, « se montre magnifique envers tous ceux qui l'invoquent. » *Rom.* x, 12. Mais qu'est-ce qu'une pareille demande, sinon la prière? Par la prière, nous n'augmentons pas seulement nos mérites, ce qui est le propre de tout acte de vertu accompli en état de charité, mais nous obtenons de plus ce que nous désirons. La prière consistant à demander, elle a pour fruit l'obtention de la chose qu'on demande; et l'on ne saurait en douter après la parole formelle du Sauveur : « Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira; car quiconque demande reçoit, quiconque cherche trouve, et quiconque frappe il lui sera ouvert. » *Luc.* xi, 9. Quoi de plus clair, et à la fois de plus généreux et de plus consolant? « Non, dit saint Jean Chrysostome, Dieu ne nous refusera pas son assistance, puisqu'il nous presse lui-même de la demander. »

S'il nous exhorte fréquemment à recourir à lui, c'est une preuve manifeste qu'il est tout prêt à nous exaucer. Aussi David s'écrie-t-il : « Béni soit Dieu, qui n'a point fermé l'oreille à ma prière, et qui n'a pas éloigné de moi sa miséricorde. » *Psalm.* LXV, 20. Paroles qui inspirent à saint Augustin les réflexions suivantes : « Soyez assuré que si Dieu ne détourne pas son attention de votre prière, il ne détournera pas de vous sa miséricorde. Car celui qui vous donne la grâce de l'implorer, ne vous refusera pas ce que vous lui demandez à l'instigation de sa grâce. » Dans un endroit de son Evangile, Jésus-Christ voulant nous convaincre de l'efficacité de la prière nous tient ce langage : « Lequel d'entre vous demandera à son père du pain, et au lieu de pain en recevra une pierre? Et s'il lui demande du poisson, est-ce qu'il en recevra un serpent? Or, si vous, tout méchants que vous êtes, accordez à vos enfants ce qu'ils vous demandent de salutaire, comment votre Père céleste refuserait-il son esprit bon à ceux qui le lui demanderont. » *Luc.* XI, 11.

Donc le moyen d'obtenir du Père céleste son esprit bon, à savoir le Saint-Esprit qu'il nous donne en nous donnant sa grâce, c'est de le lui demander. Ce moyen est si bien proportionné à sa fin, que saint Augustin a pu écrire ces paroles : « Nous croyons que personne n'arrive au salut sans une vocation formelle de Dieu. Une fois appelé, personne n'opère l'œuvre de son salut sans le secours de Dieu, et personne ne reçoit ce secours s'il ne l'implore par la prière. » *De dogmat. eccles.* En s'exprimant de la sorte, l'évêque d'Hippone n'ignorait pas l'existence des autres moyens qui servent à obtenir la grâce divine; mais il voulait noter l'excellence de ce dernier, eu égard à tous les autres. La grâce est un don de Dieu; le chemin le plus court pour la recevoir est de la demander et d'imiter le Prophète-Roi quand il disait : « J'ai levé mes yeux vers les montagnes d'où viendra le secours que j'attends. » *Psalm.* CXX, 1.

La prière n'est pas moins efficace pour obtenir la charité que pour obtenir la grâce, en supposant toujours qu'elle consiste à demander ce qui nous est nécessaire, et à élever vers Dieu notre cœur. Nous avons ailleurs signalé deux moyens d'obtenir l'amour

de Dieu : le premier consiste à considérer la grandeur de ses perfections et de ses bienfaits, c'est-à-dire ce qui rend Dieu aimable à nos yeux; le second consiste à lui demander cette grâce avec les instances les plus ardentes et les plus chaleureuses. Or, l'une et l'autre de ces choses sont du ressort de la prière. D'où il résulte que la prière, par cela seul qu'elle a pour fonction spéciale d'élever le cœur vers Dieu et de lui soumettre ses désirs, est un excellent moyen d'obtenir ce que ces deux actes cherchent isolément à atteindre. D'un autre côté, si la réciprocité de communications entre deux personnes est un motif d'amour, la prière n'étant qu'une communication de l'âme avec Dieu, soit continuelle, soit interrompue, sera très-propre à nous enflammer d'amour pour notre Créateur. Par nature, Dieu est un immense foyer d'amour; et comme prier c'est s'approcher de Dieu, il s'ensuit que plus on priera, plus on s'approchera de ce foyer, et on en ressentira les ardeurs. Le feu matériel se communique aussitôt à l'objet qu'on lui présente : il n'en sera certes pas autrement de Celui qui est infiniment noble, infiniment libéral et infiniment bon. De là ce mot de saint Augustin : « Pour être quelque chose, l'homme a besoin de s'approcher de Celui qui l'a fait le plus qu'il est. Dès qu'il s'en détourne, il s'obscurcit; dès qu'il s'en rapproche, il brille d'un nouvel éclat; dès qu'il s'en détourne, il sent le froid qui le gagne; dès qu'il s'en rapproche, une chaleur vivifiante le pénètre tout entier. »

L'amour divin, comme l'amour profane, est un mouvement et une affection de la volonté. Or, la volonté est une puissance qui n'agit pas si elle n'est précédée de quelque considération intellectuelle qui allume en elle l'affection et le sentiment. Et tel est, comme nous l'avons déjà dit, l'office de la prière, laquelle élève notre âme vers Dieu. Jugez, par toutes ces raisons, de l'efficacité de la prière pour nous mettre en possession de la charité.

Elle est encore plus apte à nous procurer la troisième chose qui nous facilite le chemin du ciel, à savoir la dévotion. Et de quelle autre source jaillit la veine de la dévotion, sinon de la prière et de la méditation des choses divines? C'est la doctrine expresse de saint Thomas d'Aquin. Dans sa Somme théologique,

ce grand docteur assigne à la dévotion deux causes : l'une, hors de l'homme, qui est le Saint-Esprit, souverain auteur de cette belle vertu; l'autre, dans l'homme, qui est la méditation et la considération des choses du ciel. II II, q. LXXXII. Comme la dévotion est une sainte affection et un mouvement de la volonté aussi bien que de la charité; dans ce cas-ci non moins que dans l'autre, il faut que la volonté soit ébranlée par quelque considération préalable de l'entendement. Encore cela ne suffit-il pas, et faut-il y joindre l'action d'une cause extérieure, de l'Esprit d'en haut, lequel ne trompe jamais l'attente des âmes qui font tout ce qui est en elles et qui occupent humblement leur pensée des choses de Dieu pour être remplies de ce sentiment tout céleste.

Si vous me demandez pourquoi le docteur angélique semble attribuer spécialement la dévotion à l'action de l'Esprit-Saint, attendu qu'il est certainement la source de toutes les inclinations et de toutes les vertus infuses, je vous répondrai que la dévotion, étant le premier effet de la vertu de religion, possède une noblesse et une dignité qui fournissent un motif puissant d'en attribuer l'origine à une action spéciale de l'Esprit divin. En effet, elle n'a pas seulement pour objet de nous incliner à la pratique de telle vertu particulière, comme les autres vertus, mais à la pratique de toutes les vertus quelles qu'elles soient, à tout ce qui concerne le service de Dieu; et cela, en communiquant à notre volonté une promptitude merveilleuse. Or, un sentiment d'une influence aussi universelle doit être attribué à une faveur spéciale de l'Esprit de toute sainteté. On le comprendra mieux par l'exemple que voici : C'est une opinion assez répandue parmi les théologiens que l'homme, livré à ses seules forces naturelles, ne saurait arriver à aimer Dieu par-dessus toutes choses, encore qu'il puisse produire d'autres œuvres moralement bonnes, quoique non méritoires. L'amour de Dieu par-dessus toutes choses, semblable à un puissant filet, enlève tout avec lui; parce que pour aimer Dieu de cette manière, il faut mettre en lui, non-seulement sa propre fin, mais la fin de toutes ses œuvres; résolution si noble, si universelle qu'il est besoin, pour la former, d'un se-

cours spécial de Dieu lui-même. Nous devons en dire autant de la dévotion. Cette vertu ayant pour but spécial de disposer l'âme à accomplir avec aisance et promptitude quelque bonne œuvre que ce soit, une disposition aussi générale et aussi excellente requiert nécessairement une assistance et un mouvement particuliers de l'Esprit-Saint. Ceci montre encore clairement comment la dévotion, tout en étant l'effet d'une vertu particulière, de la religion, jouit néanmoins du privilége de réveiller et de mettre en exercice toutes les autres vertus.

Or, une disposition si merveilleuse, l'Esprit de Dieu la communique souvent à l'âme par le moyen de la prière, quand elle est accompagnée des conditions voulues. Que de fois le cœur est par la prière transformé de telle sorte, qu'une heure après l'avoir commencée, à la tiédeur, à la faiblesse, à la versatilité auxquelles il était en proie, succèdent la force, la joie, la fermeté; si bien que grâce à la miséricorde divine qu'il a implorée avec humilité et persévérance, il n'éprouve de répugnance pour aucune vertu, et qu'il ne se reconnaît plus lui-même. Assurément, une des choses qui ressemblent le plus à un miracle, c'est un changement si subit, si profond opéré dans une âme. Et cependant ce changement, quoique surnaturel dans son principe, comme tout miracle, n'a rien en soi de miraculeux, parce que Dieu agit communément de cette façon dans l'ordre de la grâce.

Et l'allégresse spirituelle, où prendra-t-elle sa source, sinon là où la dévotion prend la sienne, je veux dire dans la prière? Dieu le marque manifestement lorsqu'il dit, par l'organe d'Isaïe, qu'il transportera ses serviteurs sur la montagne sainte, et qu'il les remplira de joie dans la maison de sa prière. *Isa.* LXV. C'est que, dans la prière, comme l'observe saint Bernard, l'on boit ce vin spirituel et divin qui réjouit le cœur de l'homme, qui l'enivre et lui fait oublier tous les plaisirs sensuels. *Sup. Cantic. serm.* XLIX. Il est vrai que toute prière ne produit pas cet effet. Quoique, selon la doctrine de saint Thomas, la prière puisse être méritoire et impétratoire en l'absence de l'attention actuelle, pourvu qu'il n'y ait pas faute de notre part; toutefois cette attention est requise pour que la prière nous remplisse de cette joie et de cette dévotion

spirituelles, véritable réfection de l'âme et source de célestes délices. II II, LXXXIII, 13 et 14.

IV.

Confirmation de la doctrine précédente par l'exemple des saints.

Du secours que nous apporte la prière pour obtenir ces quatre choses si importantes à quiconque veut n'être pas accablé du fardeau de la loi divine, il est aisé de conclure le besoin extrême et continuel que nous avons de cet exercice, si nous désirons observer fidèlement tous nos devoirs. On en conclura également l'opportunité du présent traité à la suite des règles de bien vivre données précédemment; car la difficulté que l'observation de ces règles présente, la prière nous fournira le moyen de la surmonter. De là ce mot de l'Ecclésiastique : « Celui qui observe la loi, multiplie ses prières. « *Eccli.* XXXV, 1. Comprenant la nécessité de cette pratique pour venir à bout des aspérités de la vertu, il n'attache pas plus d'attention au dernier de ces points qu'au premier. A ce même sujet se rapportent ces paroles du même écrivain sacré : « Que rien ne vous détourne de prier sans cesse et de faire le bien jusqu'à la fin de votre vie, parce que la récompense que Dieu vous réserve durera éternellement. » *Eccli.* XVIII, 22. La prière continuelle n'est jointe ici à la pratique continuelle du bien que pour marquer le lien étroit qui les unit l'une à l'autre. Par là l'on voit que si la prière est stérile et privée de la compagnie des bonnes œuvres, elle manque son but et devient plutôt une illusion de l'ennemi. En effet, le principal mérite de la prière est de faciliter la vertu et toutes les saintes actions; ôtez-lui ce mérite, et vous lui ôtez le plus beau de ses ornements. Donc, comme dit l'Apôtre, « qu'il s'éloigne du péché celui qui invoque le nom du Seigneur. » II *Timoth.* II, 19. Qu'il ne se contente même pas d'éviter le mal: qu'il fasse tout le bien qui lui sera possible, et il sera parvenu à la perfection de la prière. Voilà pourquoi saint Augustin s'écriait dans un de ses sermons : « Comment oserez-vous demander à Dieu l'exécution de ses promesses, si vous ne faites pas ce qu'il vous commande? Ecoutez d'abord ce qu'il vous ordonne, et puis vous lui demanderez ce qu'il vous a pro-

mis. » *De Verb. Apost. Serm.* XVI. « Celui qui prie et fait le mal, écrit saint Jean Chrysostome, ne prie pas à proprement parler, mais déshonore Dieu. » *In Matth. Homil.* LIX.

Tout ce qui précède se résume parfaitement dans ces trois mots de saint Augustin : « La loi ordonne, la grâce exécute, et la prière soutenue par la foi obtient. » *In Psalm.* CXVIII, *Serm.* XVI. Comme s'il disait : Par elle-même la loi nous indique seulement ce que nous avons à faire, mais elle ne nous donne pas les forces nécessaires pour l'accomplir. Ces forces, la grâce du Saint-Esprit nous les donne avec les habitudes qu'elle verse en notre âme. On obtient la grâce par la prière quand elle est accompagnée de la confiance et de la foi convenables. Le saint docteur met lui-même en lumière ce dernier point par ces paroles : « L'esprit de la grâce nous communique la foi, et la foi se traduisant par la prière nous procure la grâce par l'accomplissement de la loi. »

En énumérant ces avantages de la prière, je choisis ceux qui ont uniquement trait au sujet qui nous occupe. Elle en a d'autres encore dont il sera fait mention plus tard. C'est pourquoi à ce qui a été déjà dit je n'ajouterai que ce passage de Simon de Cassin : « La prière est une œuvre spirituelle accomplie dans un corps terrestre ; une vision de l'âme fixant sur Dieu les regards de la foi ; une subordination entière de notre cœur à Dieu devant lequel il s'anéantit ; une voix qui va frapper les oreilles divines ; un cri suave qui part du plus profond de nos entrailles ; une action qui impose silence à toutes les actions matérielles ; un recueillement de tous les sens ; un oubli de soi et de toutes les créatures ; le port où se réfugie l'esprit battu par la tempête ; une comparution anticipée devant le Juge éternel ; une condamnation de soi-même ; un jugement qui précède le jugement irrévocable ; un vrai miroir de l'âme ; un flambeau pour la conscience ; un ombrage qui tempère les ardeurs de la chair ; un abandon de notre être entre les mains de Dieu et une soumission absolue à sa sainte volonté. » Chacun de ces traits convient d'une certaine manière à la prière parfaite ; c'est-à-dire, à la prière de celui qui prie sans le savoir, comme disait un père du désert, parce qu'il s'est oublié lui-même en oubliant tout ce qui n'est pas Dieu. »

C'est à cause de ces précieuses qualités de la prière qu'elle a été l'exercice de prédilection de tous les saints. Et que faisaient ces admirables Pères du désert, même pendant qu'ils tressaient leurs nattes d'osiers, sinon vaquer à la prière? Que fit le premier d'entre eux, saint Paul l'ermite, durant les soixante-dix années qu'il passa dans le désert sans jouir de la vue d'un seul homme, sinon occuper à la contemplation ses jours et ses nuits? Pourquoi le bienheureux Hilarion à certains moments changeait-il de cellule et fuyait-il les personnes qui le cherchaient, sinon pour se livrer librement, au rapport de saint Jérôme, à la prière, aux mortifications et à la récitation des psaumes? *Hieron. Epist. in Vit. Hilar.* Et les autres moines appelés anachorètes, mot qui signifie solitaires, à quoi employaient-ils leur temps, sinon à l'office des anges, à la contemplation des choses divines?

Et les livres des Rois, de Tobie, d'Esther, de Judith, des Machabées, ne nous parlent-ils pas tous des merveilles exécutées par le moyen de la prière? Qui donna à Judith le courage d'entreprendre l'extermination de l'ennemi des Juifs, sinon la prière? Quand l'armée des Assyriens réduisait Béthulie à une triste extrémité, les prêtres priaient, le peuple priait, les enfants priaient, Judith priait aussi dans son appartement solitaire. Au moment de partir pour le camp ennemi, ce qu'elle recommande sur toute chose c'est de prier durant son absence. Arrivée dans le camp des assiégeants, elle sortait chaque soir pour prier; et lorsqu'elle saisit le glaive pour le tirer du fourreau et en frapper Holopherne endormi, elle demanda à la prière d'armer son faible bras de la vigueur nécessaire; et c'est de la sorte qu'elle mena à bonne fin cette mémorable entreprise.

Que si vous me représentez la facilité qu'avaient de se livrer à la prière les solitaires dont on citait tout à l'heure l'exemple, à cause de leur renoncement aux affaires de ce monde; je vous mettrai devant les yeux un des hommes qui ont été le plus occupés, notre glorieux père saint Dominique, lequel ne laissa pas d'arriver au faîte de l'oraison et de la contemplation. Au milieu des innombrables affaires où le jetait l'amour du prochain, il ne s'abstenait pas cependant de la prière, à laquelle les solitaires du désert

s'adonnaient avec délices. C'est pourquoi on aurait raison de lui appliquer cet éloge du Sage : « Il fut comme l'olivier en fleurs, et comme le cyprès qui s'élève dans les airs. » *Eccli.* L, 11. Ce sont des propriétés bien opposées que celles de l'olivier humble et fertile, et du cyprès haut et infructueux. Et pourtant cette comparaison s'applique parfaitement à notre bienheureux père. Semblable à un fécond olivier, il versait sur le prochain dans la vie active l'huile de la miséricorde; tandis que pareil aussi au cyprès élancé, il montait sur les ailes de l'amour jusqu'aux plus hauts sommets de la vie contemplative. De la sorte il empruntait à l'olivier sa fécondité, tout en lui laissant son exiguïté, et au cyprès sa hauteur, tout en lui laissant sa stérilité.

L'oraison dans ce grand saint ayant été continuelle et ayant revêtu diverses formes; nous allons essayer d'en donner une idée, et pour l'édification de tous, et pour l'édification particulière de ceux qui se glorifient d'être ses enfants, sur lesquels la mémoire et les exemples de leur père doivent agir avec plus d'efficacité. Quant à la continuité de son oraison, et à la manière dont il priait, voici ce qu'en rapporte saint Antonin dans la troisième partie de son ouvrage, XXIII, 2.

Bien que la vie de saint Dominique ait été une oraison non interrompue, outre la récitation des heures canoniques, il recourait à certaines manières de prier, à certains actes extérieurs propres à réveiller la dévotion intérieure.

1° Il s'inclinait profondément sur l'autel, pénétré de la pensée que l'autel était l'image de Jésus-Christ, et se souvenant de la parole sainte : « La prière de celui qui s'humilie, pénètre les cieux. » *Eccli.* XXXV, 21. Aussi conseillait-il à ses frères de s'incliner profondément chaque fois qu'il passerait devant l'image du divin crucifié, humilié pour nous.

2° Il se prosternait la face contre terre pour imiter Jésus-Christ priant dans le jardin des Oliviers; et alors, le cœur rempli de componction, et plein d'une confusion intérieure, il disait : « Seigneur mon Dieu, ayez pitié de moi, pauvre pécheur. » *Luc.* XVIII, 13. — « Mon âme est humiliée jusqu'à la poussière, et ma poitrine ne saurait se détacher de la terre. » *Psalm.* XLIII, 25. En exhortant

ses frères à imiter son exemple, il leur citait les mages qui se prosternèrent devant Jésus pour l'adorer. *Matth.* II. N'eussent-ils aucun péché à expier, ce que Salomon déclare, dans sa prière, n'être pas possible au commun des hommes, II *Paralip.* VI, 36, ils devraient au moins prier et gémir pour la conversion des pécheurs.

3° Il se tenait debout et se flagellait avec une chaîne de fer, répétant ce mot du Roi-Prophète : « Votre discipline, ô mon Dieu, m'a toujours servi de frein ; elle me servira toujours d'enseignement. » *Psalm.* XVII, 36.

4° Souvent aussi il s'agenouillait à la manière du lépreux de l'Evangile qui, agenouillé devant le Sauveur, l'implorait en ces termes : « Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir, » *Luc.* V, 12 ; et à l'imitation de saint Etienne qui, au rapport de saint Luc dans les Actes des Apôtres, se mit à genoux pour demander le pardon de ses bourreaux. *Act.* VII. Dans cette posture, on l'entendait élever la voix et s'écrier : « Vers vous je crierai, ô mon Dieu ; Seigneur, ne m'affligez pas par votre silence. » *Ps.* XXVII, 1.

D'autres fois il priait seulement de cœur, et son recueillement était si profond, son attitude si extatique, qu'il paraissait pénétrer les cieux du regard de son intelligence. Puis, revenu à lui, plein d'une douce joie, il essuyait les larmes qui coulaient de ses yeux, se levait avec modestie et légèreté pour s'agenouiller de nouveau un moment après.

5° Debout devant l'autel, il lui arrivait d'étendre ses mains comme un livre ouvert, et de lire comme s'il se fût trouvé face à face avec Dieu, rempli du respect le plus frappant, méditant la divine parole et s'en entretenant au fond de son cœur.

6° Il mettait ses bras en croix et priait à l'exemple de Jésus, dont la prière, prononcée durant son supplice avec cris et avec larmes, fut exaucée du Père céleste à cause du respect qu'il lui portait.

7° Il a été vu plus d'une fois debout et les mains étendues vers le ciel, pareilles à des flèches lancées vers les nues. On est porté à croire qu'en priant de cette manière, outre l'accroissement de grâce qu'il méritait de son côté, il obtenait tout ce qu'il voulait pour son ordre. Il prononçait alors ce verset d'un psaume, lequel

fut entendu de plusieurs de ses frères : « Seigneur, écoutez ma voix quand je crie vers vous, quand j'élève mes mains vers votre saint temple. » *Psalm.* XXVII, 2.

8° Après la récitation des heures canoniques, ou des prières qui suivent les repas, il était tellement rempli de ce qu'il avait entendu ou récité, et tellement absorbé par l'esprit de dévotion, qu'il se retirait dans sa cellule ou tout autre lieu solitaire ; et alors, faisant le signe de la croix, et ouvrant un livre, il le parcourait avec d'ineffables délices, comme si Dieu lui eût parlé dans cette lecture, et s'il eût prêté l'oreille à ses paroles dans cette disposition qui faisait dire au saint roi David : « J'écouterai ce que le Seigneur Dieu dira en moi. » *Psalm.* LXXXIV, 9. C'était chose merveilleuse de le voir durant cet exercice. Tantôt il semblait s'entretenir avec quelqu'un, et lui parler avec grande attention; tantôt l'écouter dans un respectueux silence, tantôt il souriait, tantôt il versait des larmes; tantôt ses regards étaient fixes et élevés, tantôt ils étaient humblement abaissés vers la terre. En cet exercice, comme en tous les autres, il commençait par la lecture pour passer ensuite à la méditation, et s'élever en dernier lieu à la contemplation. La vénération qu'il ressentait pour la parole de Dieu, et les livres des saints était si profonde, qu'il les lisait lorsqu'il était seul, la tête penchée, et qu'il les prenait dans ses mains pour les baiser avec amour, surtout quand c'était le saint Evangile.

9° Ce grand serviteur de Dieu avait l'excellente habitude de s'occuper en voyageant, soit à une pieuse lecture, soit à la méditation. Pour le faire avec plus de liberté, il priait ordinairement ses compagnons de marcher devant, ou de rester en arrière, leur alléguant avec douceur les paroles du prophète : « Je la conduirai dans la solitude et je parlerai à son cœur. » *Ose.* II, 14. Dès qu'il était seul, il se mettait en prières, et de temps en temps il agitait ses mains comme s'il eût voulu repousser quelque obstacle, ou il faisait sur lui le signe de la croix. Ses religieux croyaient que Dieu lui avait octroyé en retour le don de comprendre les saintes Ecritures.

Tels sont, au rapport de saint Antonin, les exemples que nous a donnés notre glorieux père : telles étaient ses diverses manières

de prier. En présence d'une si rare perfection, je ne sais vraiment que dire et comment exprimer mon admiration. J'admire les délices ineffables que ce bienheureux saint ressentait dans ces exercices, le goût et l'attrait qu'ils lui inspiraient, puisque ni le jour, ni la nuit, ni en voyage, ni en repos, ni avant, ni après ses repas, il n'était jamais rassasié de ces divins colloques. J'admire l'art avec lequel il diversifiait cet exercice, afin d'éviter la répugnance qui naît de l'usage uniforme du même genre de nourriture, et de trouver toujours au moyen de cette variété, une nouvelle saveur à s'occuper des choses spirituelles. J'admire surtout l'habileté de ce valeureux capitaine, qui combattait aussi bien de la main gauche que de la main droite, et qui trouvait le secret d'être toujours au service du prochain sans cesser jamais de s'entretenir avec Dieu. C'est aux anges qu'il appartient de veiller de telle sorte sur les choses humaines qu'ils ne soient pas frustrés un seul instant de la vision béatifique. Véritable ange de la terre, ou véritable homme du ciel, saint Dominique tenait ses yeux si étroitement attachés sur Dieu, que ni le gouvernement de son ordre, ni l'étude des lettres, ni les soucis de la prédication, des confessions, des voyages, des controverses avec les hérétiques, de toutes les affaires en un mot dont les circonstances le chargeaient, n'interrompaient l'union de sa bienheureuse âme avec son Créateur. S'il en fut détourné quelquefois, il est vraisemblable que pareil aux animaux mystérieux dont parle Ezéchiel, *Ezech.* I, il revenait à sa chère et secrète oraison avec la rapidité d'un éclair resplendissant. D'ailleurs il était arrivé à ce point de félicité et de perfection souveraines, où les deux vies active et contemplative s'unissent harmonieusement, et, loin de préjudicier l'une à l'autre, se prêtent au contraire un mutuel secours. La pratique des bonnes œuvres donnait à ses prières plus d'efficacité, et la dévotion qu'il puisait dans ses oraisons le rendait plus prompt à faire le bien. En outre, l'oraison lui permettait de mieux conduire les affaires de son ordre, puisqu'il y recevait les lumières de Dieu, et de prêcher avec plus de fruit la parole évangélique, parce que ses paroles jaillissaient imprégnées de l'esprit de dévotion, et enflammées, comme autant d'étincelles, du céleste amour.

Désirez-vous suivre l'exemple des saints, et grandir en vertus, adonnez-vous à la prière. La prière vous poussera comme un aiguillon à la pratique des autres bonnes œuvres; la prière vous obtiendra la grâce, la charité, la dévotion et l'allégresse spirituelles qui rendent l'homme apte à toutes les vertus.

CHAPITRE II.

Des six conditions d'une bonne prière.

Les docteurs enseignent communément que la valeur et le mérite de nos actions dépendent moins de leur substance que de la manière dont elles sont accomplies. Dieu fait encore plus d'attention à la charité et à la dévotion qui nous anime qu'à l'acte même que nous faisons. Ce principe d'une généralité incontestable s'applique particulièrement à la prière qui, si elle n'est accompagnée des circonstances voulues, devient nulle ou de peu d'utilité. « Vous demandez et vous ne recevez pas, disait saint Jacques, parce que vous demandez mal. » *Jacob.* IV, 3. Et David tout en nous invitant à chanter les louanges de Dieu, y mettait cette condition : « Chantez le Seigneur, mais chantez avec sagesse. » *Psalm.* XLVI, 78. C'est parce qu'ils n'avaient point mis de sagesse dans leur prière que Jésus-Christ répondit aux fils de Zébédée qu'ils ne savaient pas ce qu'ils demandaient. *Matth.* XX. De là cette observation de saint Bernard dans un de ses sermons, que la vigilance et l'attention, bien que nécessaires en toutes nos œuvres, le sont spécialement dans la prière. *Sup. Cantic. serm.* VII. La raison, du reste, en est bien simple.

De même que certains aliments, excellents d'ailleurs par eux-mêmes, ont besoin d'un certain mode de préparation pour produire le plaisir qu'on en attend; de même la prière, quoique excellente de sa nature, a besoin du concours de plusieurs autres vertus pour atteindre sa perfection. Sans la charité elle ne serait pas méritoire; sans la confiance elle ne serait pas efficace; sans l'attention à un certain degré, elle ne serait pas une prière véritable; sans l'attention actuelle, elle ne produirait pas la joie spirituelle et la dévotion, comme il est ailleurs démontré : ces diverses

vertus sont autant de formes de la prière : chacune lui communique sa propre perfection, et sans leur assistance elle ne serait jamais elle-même parfaite. « La prière qui manque de confiance, dit à ce propos saint Bernard, ne pénètre pas les cieux, une crainte excessive l'enchaîne et arrête son essor. La prière faite avec tiédeur est également impuissante à prendre son vol vers le ciel, faute de chaleur et de vigueur suffisantes. La prière téméraire et audacieuse monte assez haut, mais pour retomber plus bas, parce qu'elle se heurte contre une résistance insurmontable ; de plus, au lieu d'obtenir la grâce, elle devient le sujet d'une nouvelle offense. La prière pleine de confiance, d'humilité, de ferveur, franchit sûrement les cieux, d'où elle ne reviendra jamais en vain. » *De orat. et jejun. serm.* IV *in Quadrag.*

Ces paroles du saint docteur mettent parfaitement en lumière le point que nous essayons d'éclaircir. On peut tirer la même conséquence de ce passage de saint Hilaire : « Dieu méprise les prières légères, inutiles, dépourvues de confiance, mêlées des préoccupations du siècle, de vaines pensées et d'images terrestres, et les prières que n'accompagnent pas les bonnes œuvres. » Or, si la prière peut être entachée de tous ces défauts, elle a besoin évidemment du secours des vertus opposées pour les éviter ; et à ce prix seulement elle atteindra la pureté convenable.

I.

Première condition d'une bonne prière : l'attention.

Ce principe établi, nous n'avons qu'à exposer les conditions qui rendent la prière parfaite. La première qui se présente est l'attention. Le Sauveur nous la recommandait quand il nous exhortait à nous retirer dans notre appartement, et là de prier dans le secret notre Père qui est aux cieux. *Matth.* VI. Ce qu'il veut par ce conseil, c'est qu'au temps de la prière nous bannissions tout soin et toute pensée terrestre, afin que, attentifs et recueillis, nous puissions nous occuper de Dieu dans la solitude et le silence. La prière n'étant en définitive qu'un entretien avec Dieu sur les affaires qui nous touchent de plus près, il est aisé de comprendre l'attention et le respect qu'elle réclame. Quand nous parlons à un roi

de la terre des affaires de la terre, nous ne sommes ni distraits ni irrespectueux. Oserions-nous bien l'être en présence du Roi du ciel, et dans un entretien se rapportant tout au ciel? Les chérubins que Salomon fit placer des deux côtés de l'arche d'alliance, étaient représentés debout, sur la pointe des pieds et les ailes étendues. C'est l'image de ce que doit être le cœur de l'homme quand il veut quitter la terre pour s'approcher de Dieu et des choses de Dieu. II *Paralip.* III.

A l'attention il faut ajouter un désir profond d'obtenir ce que nous demandons, lorsque l'objet de notre demande se rapporte au service de Dieu. C'est ce que saint Paul appelle prier en esprit, parce qu'une prière animée de ce désir, est un don et un effet de l'Esprit divin qui, dit ailleurs le même Apôtre, « implore en notre faveur par des gémissements inénarrables. » *Ephes.* VI; *Rom.* VIII. Une prière ainsi animée du souffle et de la chaleur de l'Esprit d'en haut n'est jamais infructueuse; la dignité de celui qui l'inspire s'y oppose. De là ces paroles du Roi pénitent : « Dieu a exaucé le désir de ses pauvres. *Psalm.* IX, 38. — J'ai crié de tout cœur vers vous; Seigneur, exaucez-moi. » *Psalm.* CXVIII, 145. David s'exprime de la sorte, parce qu'il n'ignorait pas combien le cri du cœur contribue à l'efficacité de la prière : ce sont les ailes qui la portent jusqu'au ciel. Saint Grégoire disait dans le même sens : « Moins vous criez, moins vous désirez. Plus votre voix frappe les oreilles divines, plus vos désirs à cet endroit sont vifs et profonds. » *In Psalm.* III.

Cette première condition découle de l'essence même de la prière. Une prière dépourvue de toute espèce d'attention, mériterait moins le nom de prière que celui de distraction. Cassien l'affirme dans les paroles suivantes : « Il prie peu celui qui ne prie que lorsqu'il s'agenouille. Il ne prie pas du tout celui qui, agenouillé, prie au milieu de distractions volontaires. » « Quoi! disait saint Jean Chrysostome à ceux qui prient sans attention, vous ne vous écoutez pas vous-mêmes, et vous voulez que Dieu vous écoute! Vous prétendez être à genoux dans l'église, c'est vrai; mais votre cœur erre bien loin au dehors. Vous êtes de corps dans le lieu saint, mais votre esprit court le monde. Votre bouche s'adresse à

à Dieu; mais votre pensée est peut-être tout entière à l'usure. » *De orat. Homil.* II.

Evidemment une prière pareille ne saurait rien obtenir de Dieu. Souvent au contraire, quand elle sera privée de toute attention et de tout respect, elle constituera une faute véritable. Je vous accorde, dirai-je avec le cardinal Cajétan, que l'homme ne soit pas en tout temps obligé à prier. Mais dès qu'il se met à prier et à s'entretenir avec Dieu, qu'il le fasse au moins avec le respect et l'attention convenables. S'il y manque, il se rend au moins coupable de péché véniel. Saint Basile cité en cette matière par saint Thomas, enseigne qu'il ne faut pas implorer les faveurs divines avec un cœur lâche et distrait; qu'en demandant de la sorte, au lieu de fléchir le Seigneur, on attirera sa colère sur sa tête. II II, LXXXIII, 13. Et pourtant il y a des personnes qui récitent leur office ou leurs prières avec tant de légèreté et d'irrévérence, qu'on les croirait plutôt occupées de réciter des vers de Virgile que de s'entretenir avec Dieu. Que ces personnes rentrent un instant en elles-mêmes, qu'elles songent à ce qu'elles disent, à celui auquel elles s'adressent, et probablement changeront-elles leur ton et leur manière de prier.

Il est vrai que la dissipation du cœur, lorsqu'elle naît du vice de la nature elle-même rebelle à la voix de la raison, et non de la volonté qui fait tout ce qu'elle peut, non-seulement n'est pas une faute, mais devient quelquefois une occasion de récompense et de mérite. Les avantages que les théologiens reconnaissent à la prière sont les suivants : la prière est méritoire, elle est impétratoire, et elle est une cause de dévotion. Or, de ces trois avantages le dernier est le seul qui requière l'attention actuelle, parce que seul il découle de la considération et de l'intelligence actuelle des choses divines. Quant aux deux premiers, il suffit pour les obtenir d'une bonne volonté et d'une intention pure au commencement de la prière, encore que le cœur échappe ensuite à notre surveillance, et se répande au dehors. Cette doctrine pourra servir de consolation aux âmes pieuses et timorées qui s'affligent démesurément d'être sujettes à la dissipation au temps de la prière, comme si elle n'était pas un fruit de la corruption de notre nature. Qu'elles

écoutent cet avis de saint Jean Climaque : « Ne vous découragez pas, si pendant que vous êtes en oraison, l'ennemi se glisse dans vos pensées et détourne insensiblement votre attention. Si vous ne cessez pas vos efforts pour tenir en repos votre pensée d'elle-même violemment portée à la dissipation, vous avez tout lieu de vous calmer, parce qu'aux anges seuls il est donné d'être à l'abri de ces imperfections. »

Quoique ces principes soient incontestables, néanmoins que le serviteur de Dieu travaille ardemment, et à écarter durant la prière ces insectes importuns des vaines pensées, et surtout à régler sa vie de telle sorte qu'il leur prête aussi peu de prise que possible. Le moyen qu'indique à ce propos le vénérable Bède est de se préserver des mauvaises actions, aussi bien que des discours et des conversations oiseuses. Autrement les images des choses que nous avons vues, dites ou entendues, viennent s'établir dans notre cœur, comme dans leur domicile. Les pourceaux courent de préférence vers les bourbiers pour s'y vautrer à leur aise, tandis que les colombes choisissent le courant d'une onde pure. De même les pensées impures assaillent de préférence une âme impure, et les pensées chastes et honnêtes, une âme elle-même chaste et honnête.

II.

Seconde condition d'une bonne prière : l'humilité.

La seconde condition que doit avoir la prière est l'humilité. « La prière de celui qui s'humilie, dit l'Ecclésiastique, pénètre les cieux ; et elle ne s'arrête pas jusqu'à ce qu'elle se soit approchée de Dieu ; et elle ne s'en éloignera pas tant que le Très-Haut ne l'aura pas exaucée. » *Eccli.* xxxv, 21. Le propre de cette condition est de faire connaître à celui qui prie son dénûment, sa pauvreté, ou pour parler plus exactement, l'abîme profond où l'homme a été précipité par le péché, et les misères qu'il s'est attirées lui-même par sa malice et sa chute. L'état auquel nous sommes réduits par le péché est semblable à celui auquel les voleurs réduisirent le voyageur qui allait de Jérusalem à Jéricho. *Luc.* x. Après l'avoir dépouillé de tout ce qu'il avait, ils le frap-

pèrent de tant de coups qu'ils le laissèrent pour mort au milieu du chemin. Or, il en est ainsi de l'homme depuis qu'il est tombé au pouvoir du péché. Il a été dépouillé de tous les biens de la grâce et atteint dans tous les biens de la nature, de telle sorte que son entendement s'est obscurci, sa volonté affaiblie, son libre arbitre débilité, sa mémoire est devenue vagabonde, son imagination inquiète, son appétit rebelle, ses sens dissipés, et sa chair surtout penchée vers les souillures et le mal. Avec cela, il ne saurait être que toujours prêt aux actions mauvaises, et toujours plein de répugnance pour les bonnes actions; toujours prêt à se perdre, et impuissant à se sauver.

Et en effet, dites-moi, je vous prie, ce qu'il faudrait attendre d'un jeune enfant monté sur un cheval fougueux, retenant à peine les rênes de ses faibles mains, et parcourant un chemin rempli de ravins et d'obstacles. Telle est pourtant la situation de l'homme sans la grâce; son appétit n'est-il pas vraiment un cheval fougueux et indompté? Et la raison qui devrait le maîtriser n'est-elle pas livrée à l'obscurité et la faiblesse? Le libre arbitre qui devrait lui imposer un frein n'a-t-il pas perdu toute énergie? Le monde lui-même n'offre-t-il pas de toutes parts des obstacles, des séductions et des piéges? Peut-on imaginer un plus grand péril, une plus grande indigence, une plus affreuse misère?

Ce qui met le comble à cette misère de l'homme, c'est qu'il est impuissant par lui-même à former un seul propos, un seul désir, une seule pensée qui soient agréables à Dieu; il a besoin pour cela d'un secours spécial. Par conséquent, vient-il à tomber dans le péché, il ne se relèvera pas si Dieu ne le relève. Une fois relevé, il ne fera le bien qu'avec l'aide de la grâce et des vertus dont elle est la source. Ce n'est point encore assez pour couronner l'œuvre du salut; une faveur nouvelle est nécessaire pour persévérer jusqu'à la fin. Jugez maintenant par les remèdes qu'exige notre nature, de la profondeur des blessures qui l'ont atteinte. Elle est comme une vieille maison qui s'écroulerait sur-le-champ si on ne prenait la précaution de l'étayer de tous les côtés en même temps.

Pensez-vous ensuite que l'homme réduit à une telle faiblesse,

n'ait point besoin de s'écrier avec le Roi-Prophète : « Sauvez-moi, Seigneur, car les eaux se sont répandues dans mon âme. Je suis plongé dans un abîme de fange, et nul point d'appui ne se présente à moi. » *Psalm.* LXVIII, 1. Si vous tenez compte après cela du mal qu'a commis chacun de nous, du contre-coup que son âme en a reçu, du voisinage funeste du monde avec ses vices et ses mauvais exemples, ne croirez-vous pas devoir emprunter encore ces autres paroles du même écrivain sacré : « Seigneur, sauvez-moi ; car il n'y a plus de saints ici-bas, car le règne de la vérité s'est affaibli parmi les enfants des hommes. » *Psalm.* XI, 1.

De la connaissance profonde de notre misérable état naît l'esprit d'humilité et de prière. Et qu'a donc à faire le pauvre, sinon à demander l'aumône ? le faible, sinon à demander la force ? l'indigent en haillons, sinon à demander un manteau, le coupable le pardon, le captif la liberté, le malade la guérison ? Plus clairement vous comprendrez votre abandon et votre dénûment de toutes choses, plus vous vous sentirez porté à vous tourner vers Dieu, et à implorer sa miséricorde. Et de même que la vie du mendiant se passe tout entière à tendre la main depuis le matin jusqu'au soir ; de même l'homme qui a le sentiment de ses besoins et de son insuffisance, s'ouvre à l'humilité, et ne cesse de demander à Dieu son aide et son secours. Mais un tel sentiment doit être enraciné bien avant dans notre âme, et provenir encore moins des considérations présentes que de notre expérience personnelle, qui nous fera voir tous les jours et en quelque manière toucher l'étendue de notre misère et de notre pauvreté.

Ce n'est pas seulement la connaissance de ce que nous sommes qui doit nous pénétrer de confusion lorsque nous nous disposons à soumettre au Seigneur nos supplications ; la majesté de ce grand Dieu doit nous inspirer ce même sentiment. « S'il est vrai, dit saint Bernard, que des milliers d'anges le servent, et que des milliers de milliers se tiennent en sa présence, avec quel respect, avec quelle frayeur et quelle humilité, une pauvre créature telle que l'homme devra-t-elle paraître devant une si haute majesté ! » *Sup. Cantic.* VII. Telles étaient les dispositions du publicain de l'Evangile qui n'osait même pas lever les yeux vers le ciel : aussi

fut-il exaucé. *Luc.* XVIII. L'idolâtre et impie Achab dut aussi à l'humilité avec laquelle il se présenta devant Dieu, une grâce que lui eût refusée la divine justice. III *Reg.* XVI. Que dire encore? N'est-pas dans ce même esprit que priait le Fils de Dieu, lorsqu'il était prosterné dans le jardin des Oliviers, la face contre terre, attestant par ce témoignage extérieur d'humilité l'abaissement profond de l'homme intérieur? *Matth.* XXVI. Or si l'innocence suprême, la souveraine grandeur s'est anéantie de la sorte, quand elle priait; à quel degré d'humilité devra s'arrêter l'homme, véritable sentine de toutes les bassesses et de tous les vices!

III.

Troisième condition d'une bonne prière : la foi et la confiance.

Après l'humilité se présentent la foi et la confiance qui forment la troisième condition d'une bonne prière. L'humilité nous apprend que nous ne pouvons pas compter sur nous-mêmes; la foi, que nous devons compter sur Dieu. L'humilité nous débarrasse d'une illusion, en mettant à nu le mal qui nous afflige; la foi nous débarrasse aussi d'une illusion, mais en nous découvrant le véritable remède à ce mal. Saint Jacques déclare la nécessité de cette condition, lorsqu'il veut que nous demandions avec foi et sans hésiter, sans quoi nous n'obtiendrions pas l'objet de notre demande. *Jacob.* I. Et le Sauveur lui-même montre clairement l'importance de cette disposition par ces paroles que rapporte saint Matthieu : « Croyez que tout ce que vous demanderez arrivera, et vous serez exaucé. » Voyez-vous à présent la nécessité de la confiance pour que la prière obtienne son effet? Ceci vous expliquera ce que nous disions ailleurs, à savoir que la prière doit à la charité son mérite, mais à la foi et à la confiance l'accomplissement de ses vœux. Conséquemment, de même que la mesure du mérite sera proportionnée à la mesure de la charité; de même l'on recevra d'autant plus que l'on priera avec plus de confiance. De là ce mot de saint Cyprien dans son épître à Donat, que plus sera grand le vase de notre foi, plus sera abondante l'eau qui jaillira de la source de la divine miséricorde. Parmi les nombreux exemples que l'Evangile renferme à l'appui de cette vérité, trois sont par-

ticulièrement propres à nous frapper. Le chef de la synagogue croyait fermement que si le Sauveur allait chez lui, et imposait les mains sur sa fille, elle serait guérie; et c'est effectivement ainsi que Jésus opéra cette guérison. *Matth.* IX. La femme qui était sujette à une perte de sang alla plus loin, et crut qu'il lui suffirait de toucher le bord de la robe du divin Maître pour être délivrée de son infirmité; et l'événement justifia pleinement sa confiance. *Matth.* IX. Mais la foi du Centurion fut encore plus parfaite. Il pensa que c'était assez de la voix et de la volonté du Sauveur pour guérir son serviteur; et il fut fait comme il l'avait espéré. *Matth.* VIII. D'où il résulte évidemment que l'efficacité de la prière augmente avec la foi de celui qui prie.

Vous me direz peut-être : Comment oserai-je concevoir une telle confiance, moi qui ai servi si mal mon Dieu? A cela je réponds que le mérite de l'homme n'est pas le fondement de cette confiance, mais bien les services et les mérites de Jésus-Christ joints à la bonté et à la miséricorde infinies de notre Dieu. Et si vous désirez connaître la grandeur de cette miséricorde et de cette bonté, jugez-en par la grandeur de son être; car, selon le mot du Sage, telle est la grandeur de Dieu, telle est sa miséricorde. *Eccli.* II. De même qu'il est infiniment grand, il est infiniment miséricordieux, et sa libéralité ne connaît pas plus de bornes que ses propres trésors. Ce serait une tache et une imperfection évidente dans cet être si parfait que d'avoir une infinité de richesses à donner, et de n'avoir pas un cœur et une largesse infinies pour les répandre au dehors.

Encore que les perfections divines soient une seule et même chose, et qu'elles soient toutes égales, on ne peut cependant disconvenir de la préférence que Dieu semble accorder aux œuvres de sa miséricorde. Il a fait sans doute de grandes choses pour manifester ses autres perfections; mais il en a fait de plus grandes pour manifester celle qui nous occupe. Pour montrer l'étendue de son pouvoir et de sa sagesse, il créa le monde; pour montrer la rigueur de sa justice, il le détruisit par les eaux du déluge. *Genes.* I et VII. Mais pour montrer l'infinité de sa miséricorde, il est mort et il a versé tout son sang pour nous. *Joan.*

XIX. Quelle différence immense entre la mort de l'homme et la mort d'un Dieu! entre les souffrances que subit un Dieu pour les hommes et la création de l'univers! C'est pourquoi, dans cette vision merveilleuse où Moïse contempla la gloire de Dieu et ses perfections admirables, il le louait en ces termes : « O Dieu de miséricorde et de clémence, votre pitié n'a pas de bornes; vous effacez nos iniquités et nos crimes, car personne n'est sans tache à vos yeux. » *Exod.* XXXIV, 6.

Voilà pourquoi aussi l'Eglise adresse au Seigneur ces paroles : « O vous, à qui il appartient essentiellement de faire miséricorde et de pardonner. » Elle n'ignore certainement pas que les autres perfections sont également de l'essence de Dieu; mais elle proclame de la sorte que la bonté et la miséricorde sont les attributs que Dieu manifeste spécialement, pour lesquels il veut être principalement loué, parce qu'ils déclarent plus ouvertement la grandeur de sa puissance, celui-là seul pouvant être infiniment miséricordieux qui est exempt de toute misère.

Donc, mon frère, quand vous irez demander à ce grand Dieu pardon et miséricorde, ne vous abandonnez ni à la crainte, ni au découragement, et ne croyez pas que vous lui serez à charge, ou que vous implorez une chose en désaccord avec les exigences de son honneur ou de sa nature. Pensez plutôt que vous lui fournissez un sujet de louange, et une occasion de produire une action conforme à sa nature, à son honneur et à sa gloire. Comme il est naturel au soleil d'éclairer, au feu de brûler, à la neige de refroidir; ainsi il est naturel à l'infinie bonté de répandre ses bienfaits sur toutes les créatures.

Ne supposez pas non plus qu'il cède à l'ennui comme les hommes qu'on importune. Si les hommes sont importunés par les demandes qu'on leur fait, c'est qu'ils perdent ce qu'ils donnent. Mais Dieu, ne perdant rien à ses bienfaits, ne saurait être importuné par nos prières. « Ne tombez pas dans l'erreur de croire que Dieu perd en donnant, comme vous gagnez en recevant, dit saint Augustin. Quelque altéré que vous soyez, la source à laquelle vous buvez finira par étancher votre soif. »

Le second fondement de la confiance dans la prière résulte

avons-nous dit, des mérites du Christ, de celui qui est à la fois notre Sauveur, notre rédempteur, notre avocat, notre médiateur, notre roi, notre pontife, notre sacrifice, et dont le nom est le seul sous le ciel qui puisse assurer notre salut. *Act.* IV. Dieu n'a pas voulu que plus d'un soleil brillât sur le monde : Il n'a voulu également qu'un seul sacrificateur auquel les véritables saints devraient leur sainteté. C'est au nom de Jésus que l'Evangile nous exhorte tant de fois à prier Dieu le Père, en nous assurant que tout ce que nous demanderons de la sorte nous sera accordé. Peu satisfait de ces recommandations, le Sauveur a voulu nous enseigner les termes propres à obtenir toutes les grâces, et il nous a appris l'oraison dominicale. *Matth.* VI. En la récitant nous pouvons dire au Père céleste que nous nous présentons devant lui de la part de son Fils, et que pour preuve il nous a fixé les paroles propres à fléchir sa miséricorde; qu'il les reconnaîtra aisément puisqu'il en est l'auteur. Ainsi fit Thamar, lorsque Judas voulut la livrer au feu comme une femme de mauvaise vie; elle lui envoya l'anneau qu'il lui avait lui-même donné, et elle obtint ainsi sa pleine justification. *Genes.* XXXVIII. Supplions de cette manière le Père éternel; rappelons-lui de qui sont les paroles dont nous nous servons, et de quelle part nous venons à lui. Par ce moyen la sentence de notre condamnation sera révoquée, et les mérites de Jésus-Christ nous procureront ce que ne sauraient nous procurer nos propres mérites.

Il est d'ailleurs le temple vivant du véritable Salomon, l'autel qui rend toutes les offrandes agréables à Dieu, comme il l'assure lui-même par son prophète : « Les holocaustes et les sacrifices me seront agréables, dès qu'ils me seront offerts sur mon autel, » *Malac.* III, 3; lequel autel n'est autre certainement que la très-sainte humanité du Christ. Si Dieu se montrait si jaloux de n'avoir en tout Israël, et par suite dans le monde entier, qu'un seul autel propre au sacrifice, c'était pour nous faire entendre qu'il n'y avait qu'un seul sacrifice suprême, un seul autel et un seul sacrificateur qui rendissent nos sacrifices et nos prières particulières agréables à Dieu; à savoir, Jésus-Christ.

Afin de mieux apprécier, mon frère, le prix de ce trésor, et sa

grandeur inestimable, j'aurai recours à un exemple bien capable de répandre dans votre esprit la clarté et la lumière. Il n'y a pas longtemps qu'un personnage honorable, désirant obtenir de son prince quelque faveur, lui adressa une requête dans laquelle il énumérait les services qu'un de ses ancêtres avait en divers temps et en divers lieux rendus à la royauté; après quoi il demandait la récompense due à ses services comme s'il les eût lui-même rendus. Voilà comment nous devons nous-mêmes en agir avec Dieu, puisque en toute vérité les chrétiens en état de grâce sont les fils adoptifs du Christ. Il est notre père, selon Isaïe, et le second Adam, selon saint Paul; nous sommes par conséquent ses légitimes héritiers. Et qu'on ne nous conteste pas nos titres; car ils sont établis par le testament que notre divin Maître arrosa le soir de la dernière cène, non avec le sang de l'agneau, mais avec son propre sang, qu'il versait, nous disait-il, pour nous. *Isa.* LXIII; I. *Corinth.* XV; *Luc.* XXII; *Joan.* XVII. En vertu de ce testament qui nous institue héritiers de Jésus, nous avons le droit de réclamer en toute sécurité et en toute confiance le prix de ses travaux. Est-ce que ses sueurs et ses souffrances, il ne les a pas acceptées pour nous? C'est pour nous qu'il s'est incarné, qu'il est né, qu'il a travaillé, jeûné, marché, souffert, et qu'il est mort; souffrances et travaux qui nous sont légués en héritage. Et qu'avait-il besoin de tout cela pour payer ses dettes, puisqu'il était innocent, et pour obtenir la grâce et la gloire, puisqu'il était Dieu? Or, si le patriarche Jacob reçut une bénédiction qui ne lui était pas due, parce qu'il se présenta avec les apparences de son frère aîné, *Genes.* XXVII; comment n'emporterons-nous pas la bénédiction de la grâce, encore qu'elle ne nous soit pas due, en nous autorisant du droit du Fils unique de Dieu à qui elle est due en toute justice?

Ce sont là, mon cher frère, les principaux soutiens et fondements de l'espérance du chrétien, indépendamment de la parole expresse par laquelle Dieu, dans ses Ecritures, promet secours et assistance à ceux qui auront recours à lui. Si nous sommes animés de cette confiance, nous nous jetterons les yeux fermés entre les bras du Seigneur. Nous ne négligerons pas, à la vérité,

les moyens que sa miséricorde et sa providence mettent à notre disposition ; mais, ces mesures prises, quoi qu'il arrive, nous vivrons dans la sécurité et le calme, comptant sur la bonté de celui auquel nous avons offert nos supplications, et nous nous en reposerons sur sa sagesse dont les secrets nous sont inconnus, sachant d'une manière certaine que sa miséricorde ne nous fera pas plus défaut que sa parole.

IV.

De la quatrième condition d'une bonne prière, qui est de joindre à la foi et à la confiance une vie édifiante et la pratique des bonnes œuvres.

Ce ne serait pas assez de prier avec confiance si l'on n'y joignait la régularité de la vie et la pratique des bonnes œuvres. En accordant que la miséricorde ineffable de Dieu aille quelquefois jusqu'à écouter un pécheur qui a perdu la grâce, lui octroyant par libéralité ce qu'il devrait lui refuser par justice; toutefois, en règle générale, on ne saurait révoquer en doute la vérité de ce mot de l'aveugle-né de l'Evangile : « Nous savons que Dieu n'écoute pas les pécheurs ; mais si quelqu'un le sert et l'honore, celui-là lui est agréable. » *Joan.* IX, 31. Telle est la loi promulguée à l'envi par toutes les Ecritures. « Mes chers enfants, écrivait saint Jean, si notre cœur ne nous reprend pas, nous avons raison de compter sur Dieu ; et tout ce que nous demanderons, nous le recevrons, parce que nous observons ses commandements et que nous faisons ce qui lui est agréable. » I *Joan.* III, 21. « Je veux, disait saint Paul, que les hommes prient en tous lieux, levant au ciel des mains nettes et pures, en dehors de toute contention et de toute animosité. » I *Timoth.* II, 8. Dans une de ses Epîtres, saint Pierre recommande aux maris de traiter leurs épouses avec douceur, comme des vases fragiles, afin de ne pas porter dans leur cœur des inquiétudes et des passions, qui les disposeraient mal à s'entretenir avec Dieu. « Si mon cœur, disait le Roi-Prophète, s'est arrêté à l'iniquité, Dieu ne m'exaucera pas. » *Psalm.* LXV, 18. Pensée qu'Isaïe exprime avec beaucoup plus d'énergie dans les paroles suivantes : « Lorsque vous élèverez vos mains vers moi, je détournerai mes regards ;

lorsque vous redoublerez vos prières, je ne vous écouterai pas; car vos mains sont pleines de sang. Purifiez-vous plutôt de vos souillures, ôtez de devant mes yeux la malice de vos pensées, cessez d'agir avec perversité, apprenez à faire le bien, cherchez la justice, secourez les malheureux, protégez l'orphelin, défendez la veuve; puis venez et accusez-moi » si je ne prête une oreille favorable à vos supplications. *Isa.* I, 15.

Comment formuler plus clairement la nécessité de la pureté de vie et de la pratique des bonnes œuvres comme compagnes de la prière? Dieu nous l'enseigne d'une manière encore plus sensible par l'obligation qu'il imposa aux grands prêtres de la loi ancienne de n'entrer dans le sanctuaire pour prier qu'avec une lame d'or sur le front où étaient gravés ces mots : La sainteté est au Seigneur; et un pectoral où il était écrit : Doctrine, vérité. *Exod.* XXVIII. Cette prescription indiquait évidemment que la prière du pontife devait avoir pour fondement et préparation la sainteté, la vérité et la doctrine, sans lesquelles elle resterait froide et stérile. Lorsque le prophète Elisée ordonna au roi Joas de décocher une flèche avec son arc, en figure de la victoire que Dieu lui devait accorder sur le roi de Syrie, il mit ses mains sur les mains du monarque et le fit tirer en cet état. De même, il faut que dans toutes nos œuvres les mains de Dieu soient sur les nôtres : tandis que nos mains agiront, celles de Dieu nous seconderont; secours que nous obtiendrons à coup sûr quand nous conformerons nos actions à sa volonté.

Quoique les bonnes œuvres soient toutes les légitimes auxiliaires de la prière, deux cependant la secondent admirablement, à savoir : le jeûne et l'aumône, véritables ailes sur lesquelles elle monte vers les cieux. C'est une loi portée par Dieu même que la mesure dont nous aurons usé envers les autres nous servira à nous-mêmes de mesure. Par suite, si nous usons de miséricorde envers le prochain, nous méritons que Dieu use de miséricorde envers nous. D'un autre côté, le jeûne en réglant notre nourriture, modère les ardeurs de la chair, et par cela même développe l'essor de l'âme vers le ciel. De plus, comme il châtie le corps et réprime ses révoltes contre l'esprit, il assure à l'homme, qui commence ainsi à témoigner sa bonne volonté, le concours de Dieu

qui ne saurait en ce cas lui faire défaut. D'ailleurs, celui qui cherche Dieu en surmontant l'amour de soi, et en infligeant à son corps de mauvais traitements, celui-là le cherche en toute vérité; et le cherchant de la sorte, il le trouvera certainement.

Nous ne parlerons pas davantage en ce moment du jeûne et de l'aumône et de leurs rapports avec la prière, parce que nous avons traité ce sujet ailleurs avec les développements qu'il mérite.

V.

Cinquième condition d'une bonne prière : convenance de ce que l'on y demande.

La cinquième condition d'une bonne prière regarde la chose même qui en est l'objet. L'homme qui considère attentivement la grandeur du Dieu auquel il a recours ne tardera pas à comprendre qu'à un si grand Maître, à un Seigneur qui désire si vivement notre félicité, on ne peut demander que de grands biens, c'est-à-dire les biens spirituels et éternels ; tout ce qu'on demanderait pour la vie de la terre n'est rien, puisque cette vie elle-même n'est rien. Il est juste toutefois d'observer que les biens de la terre acquièrent une valeur réelle, du moment qu'ils servent à la vie spirituelle ; et pour cette raison il est permis de les demander avec modération, et en ayant le soin de mettre tous nos intérêts entre les mains de Dieu, qui apprécie nos intérêts mieux que nous ne saurions les apprécier. Bien des fois, ce qui à nos yeux semble nous devoir être avantageux, aux yeux de Dieu ne contribue qu'à notre perte : auquel cas il nous refuse par miséricorde ce qu'il ne pourrait nous accorder que par châtiment. Ainsi l'enseigne saint Augustin : « C'est une grande faveur pour l'homme, dit ce Père, qu'il ne reçoive pas ce qui serait nuisible à son salut. Lorsqu'il demande des biens de cette nature, il y a sujet de craindre que Dieu ne les lui accorde dans sa colère, tandis qu'il les lui refuserait pour son avantage, s'il lui était véritablement propice. — Celui qui implore le Seigneur pour les nécessités de cette vie, dit ailleurs le même docteur, tantôt est exaucé, et tantôt ne l'est pas, quoique Dieu en agisse miséricordieusement avec lui ; le médecin sachant mieux que le malade lui-même les remèdes qu'exige son état. » *Tract.* LXXIII, *sup. Joan.* XIV.

Par conséquent, si nous demandons les biens temporels, demandons-les conditionnellement, nous en remettant à la bénignité et à la providence paternelle de notre Dieu. Pour les autres, nous pouvons les demander simplement. Ce sera en premier lieu le pardon de nos péchés, puis le courage de ne jamais commettre de péché mortel, enfin les vertus dont nous avons un besoin spécial, telles que la charité, l'humilité, la chasteté, la patience, l'obéissance, la victoire sur nous-mêmes, et autres semblables.

Demandons-lui encore la grâce de l'implorer, c'est-à-dire l'esprit de prière qui, au sentiment de saint Grégoire, est un don spécial de Dieu : « Plus les âmes justes, dit ce grand pape, s'approchent de Dieu, plus elles participent de l'esprit qui leur suggère ce qu'elles doivent demander de plus agréable à Dieu. Celui qui étanche leur soif, la réveille en même temps. » Demandez ensuite assistance pour tous les membres de l'Eglise, quelle que soit leur condition, pour vos parents, pour vos proches, pour vos amis, pour vos bienfaiteurs, pour les personnes qui vous sont recommandées, pour les pauvres, les malades, les prisonniers, les nécessiteux; pour les infidèles, les hérétiques et les mauvais chrétiens; enfin pour tous les hommes, pour les morts aussi bien que pour les vivants. Vos prières adressées à Dieu en ce sens lui seront très-agréables; car, à cause de son amour envers les hommes dont il est le créateur et le rédempteur, il désire qu'on l'implore en leur faveur. De là ce mot de saint Grégoire : « Celui qui prie Dieu pour autrui en retire pour soi-même un grand avantage; et quand il prie pour ses propres intérêts, il mérite d'autant plus d'être exaucé qu'il prie avec plus de ferveur pour les intérêts des autres. » *Moral.* « La nécessité, dit saint Jean Chrysostome, nous oblige à prier pour nous; la charité, à prier pour nos frères. Mais de ces deux prières, la plus douce devant Dieu est celle qui procède, non de la nécessité, mais de la charité. » *Homil.* IV.

VI.

Sixième condition d'une bonne prière : la patience et la persévérance.

La dernière condition d'une bonne prière consiste dans la patience et la persévérance. Il ne faut jamais ni se décourager, ni se

désister de sa demande, quelque retard que Notre-Seigneur mette à l'accomplir. *Aug. Serm.* LIX. Soyons au contraire inébranlables sur ce point, et disons avec le saint homme Job : « Me frapperait-il de mort que j'espérerais en lui. » *Job.* XIII, 15. Le divin Maître insiste dans son Evangile sur cette qualité de la prière, et nous cite l'exemple de cet importun qui, au milieu de la nuit, va demander à un de ses amis deux pains destinés à un hôte qui vient de lui arriver, et qui, à force d'importunité, quoique son ami s'excusât sur ce qu'il était couché ainsi que toute sa maison, le fit lever et en obtint ce qu'il désirait. *Luc.* XI. D'où le Sauveur conclut que si nous frappons opiniâtrément aux portes de la divine miséricorde, nous obtiendrons par importunité ce que nous n'obtiendrions pas par faveur, tant est grande l'efficacité de la persévérance.

Rien de plus nécessaire, d'ailleurs, dans la prière que la persévérance : très-souvent le Seigneur diffère de nous accorder ce que nous lui demandons, soit pour éprouver notre foi, et pour voir si nous chercherons à atteindre le même but par des voies illégitimes, soit pour nous éclairer sur nos besoins, soit pour rendre nos prières plus ferventes, soit pour obéir à nos intérêts véritables. Dans tous ces cas la persévérance est nécessaire ; sans quoi nous perdrions le fruit de la prière, et nous abandonnerions à la tentation le bien que nous en aurions retiré. Il y a beaucoup de chrétiens qui attendent merveille d'une prière de courte durée, et qui, tout disposés à prendre patience en plusieurs autres occasions, ne sauraient souffrir patiemment que leur désir ne soit pas rempli sur-le-champ. Les voilà aussitôt découragés et décidés à ne pas continuer leur demande. A ce sujet, il est d'une extrême importance que l'on n'ignore pas la marche que suit ordinairement le Seigneur. Plus d'une fois il ne ne vient à notre secours qu'au plus fort du danger, lorsque tout espoir d'assistance humaine est perdu. Ainsi en agit-il envers Suzanne, *Dan.* XIII ; envers David quand Saül le tenait enfermé sur une montagne, I *Reg.* XXIII ; envers les habitants de Béthulie, lorsqu'elle était assiégée par l'armée des Assyriens. *Judith.* VII. En mainte autre circonstance il semble à l'homme que Dieu l'a oublié, qu'il est sourd à ses supplications, et comme endormi, ainsi qu'il arriva

aux disciples de Jésus-Christ pendant la tempête qui menaça de naufrage leur petite embarcation. *Matth.* VIII. D'autres fois, on va plus loin, et l'on se figure que Dieu est irrité contre nous, et qu'il nous a déjà abandonnés. C'est ce qui arriva à la Chananéenne, après la rude réponse que lui fit le Sauveur, *Matth.* XV. Le saint roi David exprime ce sentiment dans le psaume LXXXVII. Mais tout en dépeignant le découragement et l'effroi qui l'ont saisi, il ne laisse pas d'implorer le Seigneur; il redouble plutôt ses prières, et il lui dit : « Mon Seigneur, mon Sauveur et mon Dieu, et le jour et la nuit mes cris s'élèvent vers vous. » *Psalm.* LXXXVII, 1. On n'agirait jamais de la sorte si Dieu ne nous appelait, de même qu'il nous épouvante; s'il ne nous attirait de même qu'il nous résiste; s'il ne nous poussait à prier, comme il semble nous porter à le fuir; si, tandis qu'il nous intimide d'une part, il ne ranimait de l'autre notre espérance.

Une autre raison de persévérer dans la prière se tire de la valeur inestimable des dons et des vertus que nous demandons à Dieu. La valeur de ces biens requiert à bon droit qu'ils soient longtemps demandés et désirés. De cette manière, on les appréciera sainement, on s'attachera à les conserver et à rendre à l'auteur de tous ces dons les actions de grâces et les louanges qu'il mérite.

Du reste, quand pour l'une ou l'autre de ces raisons le Seigneur diffère l'accomplissement de nos vœux et paraît nous avoir oubliés, nous avons sujet de l'interpeller et de lui dire : « Levez-vous, Seigneur ! pourquoi ce sommeil ? ne nous abandonnez pas éternellement. » *Psalm.* XLIII, 23. C'est par une plainte semblable que s'ouvre la prophétie d'Habacuc : « Jusques à quand, Seigneur, crierai-je et ne serai-je pas entendu de vous? jusques à quand, au milieu de la persécution qui m'accable, élèverai-je ma voix vers vous, et ne me répondrez-vous pas ? » *Habac.* I, 2. Paroles que saint Jérôme commente de la manière suivante : « De même qu'en présence d'un malade dévoré par les ardeurs de la fièvre et implorant des personnes qui l'entourent un peu d'eau fraîche pour calmer la soif qui le tourmente et le fait mourir, un sage et compatissant médecin répondra à ses instances qu'il sait fort bien le temps où il pourra exaucer sa prière, qu'il ne veut pas encore lui

accorder cette satisfaction, parce que ce ne serait pas de la miséricorde, mais de la cruauté; de même, le Seigneur, qui connaît bien la mesure et la valeur de ses bienfaits, ne semble délaisser celui qui l'implore que pour l'éprouver et le provoquer à prier davantage; en sorte que l'on sort de cette épreuve plus juste et plus saint. C'est pour cela que le prophète Jérémie appelait sur lui les tribulations et les misères. Bien différent du commun des hommes qui ne demandent qu'à en être délivrés, ce courageux et indomptable serviteur de Dieu désirait être éprouvé afin que sa vertu augmentât de pureté et d'éclat. » *Hier. Comment. in* I *Habac.* Or, ce que souhaitait ce saint homme pour son avancement, la divine Providence le permet dans le même but, en retardant l'accomplissement de nos prières et de nos vœux.

Avec la persévérance nous sortirons victorieux de toutes ces épreuves, surtout si nous y joignons la confiance en la bonté et en la miséricorde de ce Seigneur qui, selon le mot de l'Apôtre, fait tout en vue du bien de ses élus, et qui sachant ce qu'il doit leur donner, n'ignore pas en quel temps il convient de le donner. *Rom.* VIII. Voici un passage frappant de saint Grégoire sur ce même sujet : « Le Tout-Puissant qui connaît en quoi consiste notre véritable avantage, semble quelquefois ne pas entendre la voix de celui qui le prie, afin de faire ce qu'il y a de plus convenable; par exemple, afin que l'on se purifie par la pénitence, et que l'on cherche dans la vie future cette quiétude et cette paix que l'on cherche vainement dans la vie présente. — Très-souvent, dit-il ailleurs, plus l'effet de la prière est différé, mieux il est obtenu. Et quand nos accents paraissent méprisés, c'est alors que nos désirs prennent en notre cœur de plus profondes racines, semblables en cela à la semence qui pour se développer un peu tard n'en porte ordinairement qu'une moisson plus abondante. » *Moral.* XIV, 18.

Il y a une espèce de persévérance qui consiste à continuer de prier durant plusieurs jours. Il y en a une autre qui consiste à continuer de prier durant un espace notable de temps; comme il arriva au Sauveur dans le jardin des Oliviers lorsque, plongé dans les angoisses de l'agonie, il prolongeait davantage sa prière.

Matth. XXVI; *Luc.* XXII. Cette dernière sorte de persévérance nous servira beaucoup à recueillir de la prière un plus grand fruit, et à surmonter le dégoût qu'inspire ordinairement la durée de cet exercice. Les personnes qui creusent un puits approchent d'autant plus du terme de leurs travaux qu'ils vont plus avant dans la terre. De même nous retirerons d'autant plus de profit de la prière qu'elle nous deviendra plus habituelle; ce qui faisait dire au Sage que, dans la prière, la fin vaut mieux que le commencement. *Eccli.* VII. Dans la prière, en effet, comme en toutes choses, il y a un commencement, un milieu et une fin. Or, au commencement, c'est le règne de la sécheresse et des distractions; au milieu apparaissent la dévotion et la ferveur; mais la fin amène avec elle une paix et une suavité délicieuses. De façon qu'il en est ici comme du feu auquel on présente du bois vert : la flamme, loin de jaillir aussitôt, n'apparaît d'abord qu'à de rares et courts intervalles, mais elle augmente de vivacité à mesure que le feu gagne, jusqu'à ce qu'elle dévore tout entier le bois qui lui sert d'aliment. Tenez pour certain qu'il n'en est pas autrement de la flamme de la dévotion; si elle ne paraît pas au commencement, elle ne tardera pas à jaillir vers le milieu, et à briller à la fin de la plus grande clarté. Le démon, à qui cet ordre de choses n'est pas inconnu, travaille autant qu'il peut à nous frustrer de ce bien. A cet effet il invente, dit saint Basile, mille raisons et mille nécessités apparentes pour nous détourner de la prière; mais nous, en personnes dûment averties, nous n'avons qu'à nous tenir en garde contre ses piéges, et à frapper avec persévérance aux portes de la divine miséricorde. « Il me souvient, écrivait saint Jérôme, que je passai une fois le jour et la nuit à prier et à me frapper la poitrine, jusqu'à ce que le Seigneur eût envoyé la tranquillité à mon âme. » *Epist. de Virgin.* Quiconque persévérera ainsi dans la prière, que n'obtiendra-t-il pas de celui qui est un abîme sans fond de miséricorde et de bonté?

En voilà suffisamment pour comprendre les conditions qui doivent accompagner une bonne prière. Si ce qui vous est demandé vous paraît excessif, portez les yeux sur ce qui vous est promis. Les résultats de cet exercice sont d'une trop haute impor-

tance pour être connus et appréciés autrement que par expérience. Laissant à part tout autre argument, j'ai entendu dire à des personnes d'une vertu et d'une autorité incontestables qu'elles ne comparaient pas le temps où elles ne savaient ce que c'était que prier, les dispositions de leur cœur en s'adonnant pour la première fois à cet exercice, avec leurs dispositions actuelles, sans louer Dieu de mille manières, et sans considérer avec stupeur la paix et le calme qui, en dépit de leurs occupations, avaient succédé aux tourments et aux assauts dont elles étaient auparavant accablées. A un tel changement opéré dans leur âme, elles reconnaissaient la puissance et la bonté infinie de Dieu. Leur foi devenait plus solide, leur charité plus ardente, leur espérance plus inébranlable; et grâce aux progrès qu'elles avaient faits en ces vertus qui sont la source de toutes les autres, elles étaient arrivées à un degré de perfection peu ordinaire.

CHAPITRE III.

I.

Du temps et de la durée de la prière en général.

Après avoir déterminé les conditions de la prière, il nous faut parler du temps et de la durée qui lui conviennent. Saint Basile qui se pose cette question la résout en disant que notre prière doit durer autant que notre vie. En conséquence, il n'assigne à la prière aucun moment particulier, puisqu'elle est de tous les moments; et en cela, il se conforme à ces paroles du Sauveur : « Il faut toujours prier, et ne jamais cesser. » *Luc.* XVIII, 1. Ne prenons pas pourtant ce conseil, car ce n'est qu'un conseil, au pied de la lettre. Employons l'appréciation qui convient, non aux choses mathématiques, mais aux choses morales. Entendu dans ce sens la parole du divin Maître nous engage à prier aussi longtemps et aussi souvent que nous le permettront les occupations et les nécessités de la vie. Encore est-il possible au milieu de ces occupations d'élever son cœur à Dieu et de marcher en sa présence. Effectivement, Dieu est réellement présent en tout lieu; et comme nous avons ailleurs défini la prière une élévation de notre âme vers

Dieu, il s'ensuit que nous pouvons à peu près prier en tout temps et en tout lieu.

C'est ce que nous apprend la mission que Dieu confia sur le Sinaï à Moïse, et le langage qu'il lui ordonna de tenir aux enfants d'Israël : « Vous avez vu, leur dit-il, comment j'ai traité les Egyptiens, et comment je vous ai transportés sur les ailes des aigles, pour ainsi parler. Si donc vous observez mon pacte, vous serez mon peuple de prédilection entre tous les peuples de la terre, car toute la terre est à moi; et vous serez pour moi un royaume sacerdotal, une nation sainte. » *Exod.* XIX, 4. Examinons ce que Dieu promet, et ce qu'il demande en disant aux Israélites qu'ils formeront un royaume sacerdotal et une nation sainte. L'office des prêtres, nous ne l'ignorons pas, consiste à prier Dieu, à le fléchir et à lui offrir des sacrifices. Or, Dieu voulait que cet office fût la principale occupation du peuple qu'il s'était choisi. Il désirait que tous les Hébreux fussent prêtres, sinon par la dignité, les fonctions et le caractère, du moins pour le prier et l'honorer, objet principal du ministère sacerdotal. Tel était le point qui, selon lui, devait séparer ce peuple de tous les autres peuples. Ces derniers n'ayant pas un protecteur et un défenseur si puissant, devaient compter sur les bras de leurs citoyens, et veiller constamment au salut de la république; mais le peuple hébreu, soutenu par le bras de Dieu, et non par son propre bras, devait s'occuper uniquement de prier, de servir et d'apaiser son auguste protecteur : qu'il s'acquittât de ce devoir, et Dieu de son côté se chargeait de lui assurer paix et sécurité.

Par où l'on voit que l'arme principale du peuple chrétien est la prière; et sa principale défense, la religion. Joas roi d'Israël, quoique idolâtre, proclamait cette vérité lorsque, ayant appris la mort d'Elisée duquel il attendait toujours la victoire, il s'écria : « O mon père, ô mon père ! le char et le conducteur d'Israël, » IV *Reg.* XIII, 14; comme s'il eût dit, observe un commentateur : Vous étiez notre défenseur et notre appui. Votre prière défendait mieux ce royaume que nos chars et nos cavaliers.

Voilà l'office que Dieu exigeait, et la récompense qu'il promettait. Ce qu'il désirait des croyants de l'ancienne loi, il le désire

plus vivement des croyants de la nouvelle, puisque ceux-ci vivent dans un état de plus haute perfection. Ne vous étonnez donc pas si saint Basile fait une si large place à la prière, et lui consacre toute la vie, puisque la prière doit la régler et la gouverner toute entière.

Au reste, il était le premier à mettre cette doctrine en pratique. « Dès que le jour paraît, écrit-il quelque part, nous nous mettons en prière, et nous célébrons par des hymnes et des cantiques spirituels le commun Créateur de toutes choses. Lorsque le soleil répand sa lumière sur toute la nature, nous commençons la tâche manuelle qui nous est assignée. Mais nous l'entremêlons de chants et de prières, comme d'un assaisonnement propre à communiquer à toutes nos occupations une douceur particulière. »

« En vous asseyant à table, dit-il ailleurs, n'oubliez pas de prier; en prenant le pain qui vous nourrit, rendez grâces à celui qui vous le donne. Quand vous prendrez un peu de vin pour remédier à la faiblesse de votre corps, souvenez-vous que c'est un don de Dieu, et qu'il a été créé pour réjouir le cœur, et réparer nos forces défaillantes. L'heure du repas écoulée, ne perdez pas la pensée de celui qui vous a donné de quoi suffire à vos besoins. Le matin, en vous habillant, ranimez en vous la flamme de l'amour divin. Quand vous vous revêtirez de votre manteau, remerciez celui qui nous a fourni les moyens de nous garantir du chaud et du froid, et de couvrir notre nudité. Le jour est-il fini, témoignez votre gratitude à celui qui nous a donné le soleil pour nous assister dans nos occupations journalières, et de plus l'usage du feu avec la lumière de la lune et des étoiles pour la nuit, sans compter mille autres choses qui permettent de satisfaire aux nécessités de la vie. Mais c'est la nuit qui vous invitera d'une manière encore plus pressante à la prière. Levez alors les yeux vers le ciel, contemplez la beauté et la splendeur des flambeaux dont il est orné. Croirez-vous qu'il n'est pas juste de chanter les louanges du Créateur de toutes les choses visibles, et d'adorer le suprême artisan qui imprima tant de sagesse en toutes ses œuvres? Le silence et le calme de la nuit, le repos auquel se livrent en ce moment les êtres animés, vous donneront un nouveau sujet de vous

prosterner devant ce grand Dieu qui par le sommeil nous délasse des fatigues du jour, et en réparant ainsi nos forces, nous rend capables d'aborder de nouveaux travaux. Ne croyez pas cependant que la nuit doive être consacrée tout entière au sommeil. Il ne serait pas raisonnable d'abandonner la moitié de votre vie à un repos inutile et nuisible. Après avoir fait la part du sommeil, faites celle de la prière. » Ces paroles de saint Basile montrent bien la piété et la sainteté de ce grand évêque. Saint Jérôme nous conseille à peu près la même chose avec plus de brièveté : « Avant de sortir de notre demeure, armons-nous de la prière pour faire face aux dangers qui nous attendent. Rentrés chez nous, songeons plutôt à prier qu'à nous reposer. Que le corps ne reçoive pas sa réfection avant que l'âme ait pris sa nourriture. » *Epist. ad Eustoch.*

Au rapport de saint Jean Climaque, la prière jouissait de la plus grande faveur parmi les religieux de son temps. Leur principal souci était de ne jamais sortir de la présence du Seigneur en quelque temps et en quelque lieu qu'ils fussent. Pour remédier à la faiblesse du cœur humain que son poids incline vers les choses de la terre, plusieurs de ceux qui habitaient les monastères étaient convenus de s'avertir mutuellement au moyen de certains signes déterminés, soit qu'ils fussent à table, ou qu'ils se rencontrassent dans la maison, ou qu'ils fussent réunis ensemble. Quelle mesure plus pieuse et plus douce qu'une pareille mesure ! Apprenez par cet exemple jusqu'où va l'esprit ingénieux des fidèles qui servent Dieu en toute ferveur, pour ne jamais oublier sa présence.

II

Du temps que tout bon chrétien doit consacrer à la prière.

Mais revenons à notre sujet. La règle que donne saint Basile pour le temps de la prière doit être la règle de quiconque s'est consacré de tout cœur au service de son Créateur. En supposant qu'on ne puisse la pratiquer dans toute son étendue, il est incontestable que celui-là sera moins éloigné de l'observer, qui s'y appliquera davantage. Quoi qu'il en soit, tout bon chrétien doit réserver chaque jour à la prière le temps nécessaire pour mettre son cœur

dans un état de recueillement et de ferveur à l'épreuve des occupations ordinaires de la journée. Semblables en ce point aux Israélites qui recueillaient la quantité de manne exigée par leurs besoins quotidiens, *Exod.* XVI, nous devons tous les jours faire une provision de piété suffisante pour conserver en ce jour présent notre vie spirituelle, pour ne pas succomber à la tâche, et ne pas nous laisser aller au péché. La part de la manne dans la conservation de la vie corporelle rappelle parfaitement la part de la dévotion dans le soutien et la conservation de la vie spirituelle. De même que les pertes de force corporelle exigeaient l'action réparatrice de la première, les pertes spirituelles dues à la corruption de notre nature déchue exigent l'action vivificatrice de la seconde. C'est la doctrine de saint Grégoire, qui l'exprime en ces termes : « Parce que notre cœur se dissipe et se refroidit continuellement dans le commerce du monde, et que nos communications et nos rapports quotidiens avec les hommes affaiblissent la sollicitude et la circonspection dont nous devrions être animés pour les choses de Dieu, il convient de remédier à ce dommage continuel par la méditation continuelle des paroles de la divine Ecriture. Et parce que la compagnie des mondains nous ramène sans cesse aux habitudes du vieil homme, il faut renouveler sans cesse, en nous exerçant à la componction, notre amour de la céleste patrie. Et comme enfin notre cœur est abaissé chaque jour par les soins des occupations terrestres, nous devons le relever chaque jour par la méditation et la prière. » *Pastoral.*

Pour se conformer à ces conseils, le serviteur de Dieu entrera en compte avec lui-même, et après avoir examiné les dommages qui résultent ordinairement pour sa conscience du genre de vie qu'il mène, il tâchera de se précautionner de telle façon, que la dévotion de l'esprit répare les dégâts causés par les inclinations mauvaises de la chair, et qu'il recouvre dans ses communications avec Dieu ce qu'il aura perdu dans son commerce avec les hommes.

III.

Des heures les plus convenables à la prière.

Il sera bon à cet effet d'avoir, soit le jour, soit la nuit, certaines

heures marquées où nous puissions en toute liberté nous occuper de Dieu. Le cœur puise quelquefois dans ces entretiens un tel esprit de dévotion qu'il voudrait n'y mettre jamais de fin, et qu'il n'ouvre qu'avec répugnance la porte à ce qui vient l'en arracher. Ainsi, de même que le corps reçoit une force et une vigueur nouvelle de la nourriture qu'il prend aux heures des repas, de même l'âme se sent renouvelée, grâce à l'usage de cette céleste nourriture.

Deux moments dans le jour conviennent merveilleusement à la prière : le matin et le soir, comme nous avons eu occasion de le remarquer. Nous trouvons ce sentiment dans le prophète Isaïe qui s'exprimait de la manière suivante : « Mon âme, Seigneur, soupirait le soir vers vous; et dès le matin, mes entrailles et mon cœur tressaillaient à votre pensée. » *Isa.* XXVI, 9. — « Mes yeux s'ouvrent dès l'aurore, disait le saint roi David, pour méditer les paroles de votre loi. » *Psalm.* CXVIII, 62. N'est-ce pas une chose remarquable qu'un si grand roi, chargé d'affaires si importantes concernant la guerre comme la paix, ait eu le cœur tellement libre de tous liens, que le premier de ses soins fût de se lever de grand matin, non pas seulement pour prier, ce qui n'aurait demandé que peu de temps, mais pour méditer la parole et les œuvres de Dieu, ce qui demande et beaucoup de temps, et un cœur exempt d'inquiétudes. Quelque graves que soient les affaires d'un royaume, quelque temps qu'elles exigent, il n'y voyait pas une raison suffisante pour enlever à Dieu la partie la plus favorable de la journée ; au contraire, il assurait ainsi le succès de ses entreprises parce qu'il commençait par les traiter avec Dieu.

L'oraison du soir contribue singulièrement à la perfection de l'oraison du matin. Elle en est la préparation véritable ; le cœur ayant été occupé de saintes pensées, lorsque le matin est venu il se trouve plein de dévotion et de ferveur, et sa prière n'en est par suite que plus pure. Pour cela il importe que nous nous couchions, l'esprit occupé de ce soin, et que nous l'en entretenions, quand nous nous réveillerons la nuit, et surtout quand nous nous disposerons à nous lever. Il faut alors que notre première pensée soit la pensée de Dieu, qu'elle prenne possession de notre âme, et

qu'elle en interdise l'accès à toute pensée étrangère. En ce moment l'esprit est si frais et si vif qu'il se pénètre profondément de la première chose qui s'offre à lui, et qu'il a beaucoup de peine à s'en débarrasser. Ce qui faisait dire à saint Augustin : « N'éloignez votre cœur de Dieu, ni le jour ni la nuit. Dès que le sommeil s'éloignera de vos yeux, tournez vos sens vers la prière. » Une semblable pratique est si avantageuse qu'il suffit habituellement de bien faire sa prière du matin, pour que la journée se passe dans la règle et le recueillement. Un solitaire du désert disait à saint Jean Climaque, qu'il voyait à l'oraison du matin tout le cours de la journée. Telle était son oraison, telle était en effet la journée elle-même.

CHAPITRE IV.

Des deux sortes de prière, vocale et mentale.

Il nous reste maintenant à mentionner les deux sortes de prière. La prière dite mentale sort tout entière du cœur : elle consiste à penser attentivement aux choses de Dieu, et à exposer nos besoins à ce Seigneur qui comprend le langage de l'âme aussi bien que celui des lèvres. L'oraison mentale a fourni le sujet d'un traité particulier; et nous y reviendrons encore dans le livre suivant. La prière, dite vocale, ajoute les paroles articulées à la voix du cœur. D'une extrême utilité pour toutes sortes de personnes, elle est particulièrement avantageuse à celles qui commencent, si elles lui accordent l'attention et la dévotion convenables. Dans la prière vocale, la piété est constamment réveillée par la parole sainte. Les mots que l'on prononce sont, au témoignage de saint Augustin, *Confess.* IX, 4, autant de flèches spirituelles qui percent le cœur, autant de brandons, comme le dit Jérémie, *Thren.* I, qui l'enflamment d'amour. Ceux qui, faute de savoir, sont incapables de méditer, et ceux qui, faute de dévotion, ne sauraient s'entretenir avec Dieu, feront bien de recourir aux sentences et aux paroles sacrées qui élèveront et guideront leur esprit ; et, comme des enfants emprisonnés dans un petit char à roulettes qui les sollicite à marcher, ils trouveront dans ces formules la spon-

tanéité qu'ils ne trouvent pas en eux-mêmes. Donc, nous qui ne savons parler à Dieu de notre propre fonds, parlons-lui avec une langue empruntée; elle ne laissera pas de ranimer notre piété. Lorsque les affaires et les soucis de cette vie mortelle pèsent sur notre cœur comme une main de plomb, et l'inclinent vers la terre, les paroles saintes le relèvent vers le ciel; elles saisissent en même temps l'intelligence, et ne lui permettent pas de se répandre sur des choses étrangères.

La prière vocale n'est pas souvent moins avantageuse aux personnes déjà avancées dans la vie spirituelle qu'à celles qui commencent à y marcher, Que la préoccupation des choses de la terre, que les voyages, les infirmités, les maladies empêchent leur esprit de s'occuper aisément de son Dieu, les paroles saintes leur fournissent un excellent moyen de réveiller et d'entretenir leur dévotion. Nous lisons à ce propos dans la vie du bienheureux saint Augustin, que dix jours avant sa mort il ordonna que l'on écrivît sur le mur qui le regardait les sept psaumes de la pénitence. Il pouvait ainsi les lire de sa couche, et en les lisant, il versait des torrents de larmes. C'est dans le même but que la sainte Eglise remplie de l'Esprit d'en haut, établit le chant des psaumes et de l'office divin, afin que ces paroles célestes excitassent la piété des personnes qui les prononceraient. Mais dans la célébration des saints offices, indépendamment du sens des paroles, on est touché et pénétré par l'harmonie des voix. Saint Augustin pleurait et ressentait une douce joie lorsque le chant des hymnes de l'Eglise frappait son oreille. *Confess.* IX, 6. C'est que la musique, suivant un philosophe, plaît tant à notre âme que les enfants au berceau en éprouvent la douce influence, et qu'il suffit du chant de leur mère ou de leur nourrice pour les endormir.

Observons cependant que si les paroles sacrées ont la vertu de réveiller la dévotion quand elle est assoupie, elles pourraient devenir un obstacle à son développement dès qu'elle est ranimée. L'âme se trouve quelquefois absorbée par de si vifs sentiments d'amour, de crainte ou d'admiration envers Dieu et ses œuvres, qu'elle n'aspire qu'au repos et que, ne désirant pas sortir de l'état où l'a mise l'Esprit-Saint, il lui devient très-difficile de parler

ou de penser à tout autre sujet. Et plus elle s'applique à savourer de toutes ses forces les délices que Dieu lui accorde, plus la langue est embarrassée, plus les membres et les sens sont incapables de se livrer à leurs fonctions accoutumées.

S'il vous arrive de vous trouver dans cette situation, et de sentir que la prière vocale serait un obstacle à votre dévotion, suspendez cette prière, car il n'est pas juste que le moyen soit employé du moment où il nuirait au but qu'il doit atteindre. S. *Thom.* II II, LXXXIII, 12. On peut juger par là de l'erreur de certaines personnes pieuses qui, au milieu des prières qu'elles récitent, recevant de Notre-Seigneur quelque sentiment et faveur particulière, poursuivent leur tâche, au risque avoué et reconnu de perdre le fruit de cette grâce. Elles ne comprennent pas qu'elles fuient ce qu'elles cherchent, qu'elles lâchent ce qu'elles désirent atteindre, puisque la prière vocale se rapporte à la piété, et qu'elle est d'autant plus profitable qu'elle l'excite davantage.

L'observation présente ne s'applique pas aux prières publiques instituées pour l'édification du peuple, ni aux prières auxquelles on est astreint par un vœu ou toute autre obligation quelconque, mais à celles seulement que l'on fait de son propre mouvement, par esprit de dévotion.

Et comme, régulièrement parlant, suivant une remarque déjà faite, l'homme est froid au commencement, et ne s'échauffe que peu à peu, je conseillerais dans la plupart des cas, de commencer par la prière vocale, et de finir par l'oraison mentale. On récitera d'abord les prières marquées; puis, dès que la dévotion sera éveillée, on méditera sur quelque trait de la vie de Jésus-Christ ou sur quelqu'un de ses bienfaits, le remerciant des grâces passées, et lui en demandant de nouvelles pour l'avenir. Cet avis est très-important pour les personnes à qui les abords de la dévotion présentent des difficultés.

Ces explications préliminaires données, nous allons exposer quelques formules de prière propres à obtenir du Seigneur certaines vertus. Elles seront au nombre de quatorze : les sept premières rappellent sommairement les principales circonstances et les principaux mystères de la vie du Sauveur ; les sept autres se

rapportent à certaines vertus, à l'amour et à la crainte de Dieu, à l'espérance, à la reconnaissance envers lui, et à la louange de ses perfections. Pour les personnes qui en auront le temps, elles pourront répartir ces prières entre les jours de la semaine, afin de mieux s'exciter à la piété, et de ressentir moins le dégoût qui naît de la répétition de la même chose.

Je ne terminerai pas ces avis sans recommander aux âmes qui désirent recueillir les fruits si précieux de la prière, de ne négliger aucune des conditions dont nous avons parlé ; si elles les négligeaient, leur prière serait stérile. C'est pour cette raison que nous voyons tous les jours des gens continuellement occupés à la récitation de quelque prière, et néanmoins aussi ouverts aux passions, à la convoitise, à la vanité, à l'orgueil, que d'autres qui n'ont jamais su ce que c'était que prier. C'est qu'ils ne prient pas avec les conditions voulues : la faute en est, non à la prière, mais à leur négligence, qui les conduit à faire un mauvais usage de la prière. Gardons-nous bien d'imiter leur exemple.

CHAPITRE V,

Renfermant quelques formules de prières.

PREMIÈRE PARTIE.

Prières relatives aux principaux mystères de la très-sainte humanité de Jésus-Christ notre Sauveur.

I.

Première prière à Jésus.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui pour moi avez daigné descendre de votre royale demeure, et du sein de votre Père, dans cette vallée de misères, *Joan.* I, et vous revêtir de la nature humaine dans le très-chaste sein de la bienheureuse Vierge, votre Mère. Je vous en conjure, Seigneur, préparez mon cœur à devenir votre demeure ; enrichissez-le et ornez-le de vertus, afin qu'il vous possède éternellement. Oh ! que n'est-il assez pur, ô mon Dieu, pour mériter moi-même de vous inviter humblement à en prendre possession, de vous y recevoir amoureusement, et de

vous y garder à jamais! Que ne puis-je vous enlacer si étroitement des bras de mon amour, que ni ma pensée, ni mon cœur ne se détachent un seul instant de vous!

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui avez voulu que la sainte Vierge, après votre conception divine, allât visiter Elisabeth, sa parente, et qu'elle la saluât et la consolât de sa grossesse. *Luc.* I. O vous qui n'avez pas dédaigné d'être enfermé neuf mois dans ses chastes entrailles, accordez-moi la grâce d'une sincère humilité, et imprimez-la au plus profond de mon cœur, afin que vous me trouviez toujours prêt aux choses de votre service. Faites, Seigneur, que mon âme conçoive un dégoût insurmontable pour les choses de la terre, et qu'elle soit toujours désireuse et avide de vous servir de tabernacle et de sanctuaire.

Je vous rends grâces, ô très-doux Jésus, de ce que la Vierge très-sainte vous a enfanté sans douleur et sans rien perdre de sa pureté virginale. Je vous rends grâces pour les adorations et les hommages qu'elle vous offrit lorsqu'elle vous eut déposé pauvre et souffrant dans une crèche. *Luc.* II. Plaise à votre miséricorde de naître continuellement en moi, par l'ardeur toujours nouvelle de votre charité. Daignez, Seigneur, être l'unique désir de mon cœur, son unique félicité et son unique espérance. Puissé-je ne chercher que vous, ne penser qu'à vous, et n'aimer que vous de toute mon âme!

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui, naissant au milieu des rigueurs de l'hiver, n'avez pas refusé de pauvres langes pour envelopper vos membres, et de puiser votre nourriture dans le sein de votre Mère, comme un nourrisson ordinaire, *Luc.* II. Faites, Seigneur, que je me présente toujours devant vous avec la simplicité d'un enfant, avec une humilité et une pauvreté d'esprit véritables. Faites que je souffre volontiers pour votre nom, quelque épreuve, quelque contrariété que ce soit, que je n'aime rien autre chose que vous en ce monde, et que je n'aspire à posséder d'autre bien que vous.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui à peine né fûtes célébré par les cantiques et l'allégresse des anges, cherché par les bergers, et adoré par eux avec les sentiments de l'admiration et

de la joie les plus vives. *Luc.* II. Accordez-moi la grâce, ô mon Dieu, de chanter toujours avec bonheur vos louanges, de vous chercher comme les bergers avec empressement, de vous trouver et de vous posséder sans crainte de vous perdre.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui avez voulu, comme un enfant ordinaire, subir huit jours après votre naissance la cérémonie de la circoncision, *Matth.* II; répandre votre sang dans cet âge si tendre, et pour nous consoler délicieusement, prendre le nom de Jésus. Daignez, Seigneur, me mettre et me compter au nombre de vos serviteurs, retrancher de mon âme l'excès de ses passions et de ses convoitises, toutes les paroles mauvaises, toutes les pensées et les actions désordonnées. Oui, vous vous appelez véritablement Jésus, c'est-à-dire Sauveur, parce qu'à vous seul il appartient d'opérer notre salut. Je vous en conjure, ô mon Sauveur, que le souvenir de ce nom suave me délivre de toute pusillanimité et de toute faiblesse, qu'il me donne une ferme confiance en votre miséricorde, et qu'il me défende contre les persécutions et les assauts de l'ennemi.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, aux pieds duquel les mages, qui vous cherchaient avec la plus affectueuse ardeur, furent conduits par la lumière d'une étoile resplendissante, et déposèrent un tribut d'or, d'encens et de myrrhe. Qu'à l'exemple de ces saints personnages, je vous cherche dans la crèche de mon cœur, et que je vous y adore en esprit et en vérité. Que je vous y offre, comme eux, l'or d'une éclatante charité, l'encens de la dévotion, la myrrhe d'une mortification parfaite. Enfin, que toutes les forces de mon âme soient employées et occupées à l'accomplissement de votre sainte volonté.

Je vous rends grâces, ô Christ Jésus, qui pour nous donner l'exemple de l'obéissance et de l'humilité, vous êtes assujetti à la loi, et avez souffert d'être porté au temple dans les bras de votre sainte Mère, et d'être racheté par l'offrande des pauvres. *Luc.* II. Le juste Siméon, et Anne la prophétesse, transportés de bonheur par votre présence, rendirent alors de magnifiques témoignages à votre gloire. Et moi, serai-je jamais assez heureux pour bannir complétement de mon cœur le plus léger souffle de va-

nité! pour éloigner de moi toute sorte de présomption, éteindre en mon âme tout désir de faveur humaine et les désordres de l'amour-propre! Faites, Seigneur, que je fuie désormais les louanges des hommes, et que, pour l'amour de vous, je me soumette à eux et leur obéisse avec une entière résignation.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, aimable enfant, qui, pour éviter la persécution, avez cherché avec votre tendre Mère un refuge en Egypte. *Matth.* II. Que dans les tourments de mes persécutions, dans toutes mes épreuves et mes tribulations, je n'invoque que vous, je ne cherche que vous, je ne recoure qu'à vous. Que tout ce qui me viendra de votre main, je le reçoive joyeusement et le supporte avec mansuétude, vous remerciant à jamais de votre conduite envers moi.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, vous que votre pieuse Mère chercha avec désolation pendant les trois jours que vous passâtes dans le temple, et qu'elle retrouva avec tant de bonheur au milieu des docteurs émerveillés de la sagesse de vos questions et de vos réponses. *Luc.* II. Daignez, Seigneur, vous donner, vous communiquer à moi de telle manière que je ne me sépare jamais de vous, que vous ne me repoussiez jamais! Exterminez de mon cœur toute paresse, arrachez-en la tiédeur qui vous est si peu agréable, inspirez-moi une piété parfaite, une soif ardente de la justice qui embrase mon cœur et tout ce qu'il renferme, de telle sorte que je ne sois jamais las ni rassasié de vous voir. *Pater noster. Ave Maria.*

II.

Seconde prière à Jésus.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui avez voulu être baptisé dans les eaux du Jourdain par la main de Jean-Baptiste votre serviteur. *Matth.* III. Purifiez-moi, Seigneur, en cette vie, par vos mérites, de tous mes vices; et enivrez-moi de votre amour et du désir de la céleste patrie. Avant que mon âme sorte de cette chair, rendez-moi ce que vous voulez que je sois, afin qu'au terme du voyage et de l'exil d'ici-bas, je ne tarde pas à m'unir à vous, et que je vous contemple dans la douceur de la bienheureuse éternité.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui avez voulu habiter dans le désert avec les bêtes féroces, avant de prêcher votre Evangile, et qui après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, dans une prière et des gémissements continuels, avez permis à Satan de vous tenter, *Matth.* III, et qui, victorieux de la tentation, avez été servi par les anges. Puissé-je, avec le secours de votre grâce, châtier et subjuguer mes affections vicieuses, et persévérer à votre exemple dans le jeûne, les veilles, la prière et les autres exercices spirituels! Accordez-moi surtout d'échapper aux suggestions de la gourmandise, aussi bien qu'aux autres piéges et embûches de l'ennemi. Qu'aucune tentation ne vienne à me souiller et à m'éloigner de vous; mais qu'elles soient toutes pour moi une occasion de recourir toujours à vous, de me jeter et de me cacher dans vos bras.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui avez souffert en ce monde pour me sauver toute sorte de besoins et de peines, le chaud, le froid, la soif, la faim, les sueurs, la lassitude, les veilles, les voyages, des persécutions et des contrariétés de mille manières. Que je reçoive de mon côté, Seigneur, joyeusement les adversités que votre main daignera m'envoyer; que je les endure patiemment pour l'amour de vous, et que dans les angoisses, les malheurs, les accidents, je vous demeure inébranlablement attaché, heureux de voir votre sainte volonté s'accomplir et non la mienne.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui, au prix de mille fatigues, en véritable pasteur et sauveur du monde, avez travaillé à la conversion des âmes. Vous passiez des nuits en prière, vous vous lassiez à cheminer, vous annonciez votre doctrine, vous alliez d'un endroit à l'autre, de ville en ville, de village en village, de hameau en hameau. Accordez-moi, ô mon Sauveur, la grâce de ne céder jamais à la paresse pour les choses de votre service et d'être toujours pour le bien plein d'entrain et de zèle. Que j'éprouve une soif inaltérable du salut de mes frères, que je travaille selon mes forces à le procurer, et qu'en toute circonstance je me sacrifie et me consume pour l'intérêt de votre gloire et de votre honneur.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui, en conversant avec les hommes, avez daigné les consoler et soulager miséricordieusement par vos miracles leurs infirmités. Remplissez mon cœur d'une pitié affectueuse et d'une sainte compassion, afin que je ne sois pas étranger aux afflictions de mes frères, que je ressente leurs misères comme mes propres misères; que je supporte avec égalité d'âme leurs imperfections, et que je les assiste avec joie quand je le pourrai dans leurs nécessités. Guérissez, ô mon Dieu, délivrez mon cœur des passions vicieuses, des mauvais désirs qui l'affaiblissent, et que, guéri de ces maux, débarrassé de ces obstacles, il s'élève librement vers les cieux, et ne prenne pas de repos avant de mériter par un parfait amour d'être reçu entre vos bras divins.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui avez souffert pour moi mille injures, blasphèmes, calomnies, duretés, outrages, de ceux-là même à qui vous faisiez un si grand bien. Donnez à mon cœur la simplicité et l'innocence, pour aimer purement mes ennemis, les plaindre du fond de mes entrailles, et les excuser à mes propres yeux. Rendant ainsi le bien pour le mal, j'imiterai votre patience et votre charité admirable.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui, en entrant dans Jérusalem, doux et pacifique, assis sur un âne, tandis que le peuple faisait retentir les airs de vos louanges, versiez de douloureuses larmes sur la ruine prochaine de cette cité et la perte de tant d'âmes. *Luc.* XIX. Permettez, Seigneur, que je me connaisse assez moi-même pour voir clairement mon indignité et m'abaisser profondément à mes propres regards. O si je devenais insensible aux faveurs et aux louanges humaines! si je me consacrais entièrement à pleurer mes péchés! si le malheur d'autrui me touchait autant que mon propre malheur, et si je pleurais les péchés de mes semblables comme mes propres péchés! *Pater noster. Ave Maria.*

III.

Troisième prière à Jésus.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui pour accomplir la loi jusqu'au bout, avez mangé l'Agneau pascal avec vos disciples à

Jérusalem, et pour leur donner un exemple de votre humilité et de votre amour ineffable leur avez lavé les pieds, et les leur avez essuyé avec le linge dont vous étiez ceint. *Joan.* XIII. Que cet exemple, ô mon Sauveur, pénètre mon âme, et en extirpe tout germe de présomption et d'orgueil. Accordez-moi une humilité assez profonde pour me soumettre à toute créature, sans répugnance aucune. Donnez-moi une obéissance parfaite, afin d'observer exactement vos commandements et les commandements de ceux qui nous dirigent et nous gouvernent en votre nom. Donnez-moi une charité assez fervente pour vous aimer purement et aimer de même en vous tous les hommes.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, pour le sacrement de votre corps et de votre sang que votre immense charité a institué. Par une libéralité qui nous saisit de stupeur, vous avez voulu être nourriture, et vous avez trouvé de la sorte le moyen de rester avec nous jusqu'à la fin du monde. *Joan.* VI; I *Corinth.* XI. Suscitez en moi, je vous en conjure, Seigneur, les plus vifs désirs, la faim la plus ardente pour cet adorable sacrement. Que j'aille m'asseoir à cette table de vie avec un amour chaste, un cœur pur, une humilité profonde. Que mon âme soit tellement altérée de vous, qu'elle soit tellement possédée de votre amour, qu'elle mérite de jouir de vos éternelles délices et de louer et de glorifier éternellement votre nom divin.

Je vous rends grâces, ô bon Jésus, qui au moment de quitter ce monde avez voulu, dans un discours rempli d'un amour ineffable, laisser à vos disciples vos derniers conseils et vos consolations, et qui les avez recommandés à votre Père par une prière non moins admirable, montrant ouvertement en cette circonstance la tendresse que vous leur portiez, et que vous porteriez aussi aux âmes que leur doctrine devait convertir à votre foi. *Joan.* XIII-XVII. Faites que mon cœur savoure vos paroles, et qu'il les trouve plus douces que le pain et le miel. Versez en mon âme, Seigneur, l'esprit de votre dernier discours, afin de ne vivre que de votre amour. Soyez mon guide en toutes choses, et qu'en toutes choses s'accomplisse votre sainte volonté.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui, aux approches de votre

passion, commençâtes à tomber dans la tristesse, la frayeur et l'angoisse. *Luc.* XXII; *Matth.* XXVI. Vous exprimiez alors sensiblement la faiblesse de vos membres spirituels, et vous leur prépariez par votre agonie un remède et une consolation contre les terreurs et les angoisses de la mort. Au nom de ces douleurs, ô mon Dieu, préservez-moi et de l'extrême tristesse et de la joie inconsidérée. Que toutes mes peines et que tous mes chagrins présents et à venir servent à glorifier votre saint nom et à expier mes péchés. Eloignez de moi le découragement aussi bien que la pusillanimité et les frayeurs excessives, et daignez en tout temps servir de soutien à mon âme.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui, prosterné la face contre terre, vous offriez à votre Père en suppliant et vous abandonniez totalement à lui, demandant que sa volonté se fît et non la vôtre. *Matth.* XXVI. Que dans toutes mes nécessités j'aie recours à vous par la prière, que je me livre uniquement à votre providence, sans aucune vue d'intérêt ou de volonté propre. Que je ne fuie jamais les adversités, et que je ne renonce pas pour les éviter au bien commencé. Que j'accepte tous les événements avec résignation, comme dirigés par votre main paternelle ; que je les supporte tous pour votre amour avec un cœur plein de douceur et d'humilité.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui avez souffert d'être conduit par une troupe de gens armés, comme un malfaiteur et un larron, à la maison d'Anne pour comparaître devant son tribunal. *Joan.* XVIII. O mansuétude merveilleuse de mon Rédempteur ! On s'empare de vous, on vous maltraite, on vous garrotte, et vous ne vous plaignez pas, vous ne murmurez pas, vous ne résistez pas ! Vous marchez en silence à la suite de ceux qui vous entraînent, vous obéissez à ceux qui vous commandent, vous supportez patiemment ceux qui vous tourmentent ! Faites, ô mon Dieu, que j'imite l'exemple que vous me donnez de tant de vertus admirables, pour votre honneur et pour votre gloire.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, roi du ciel et de la terre, qui traité en présence du pontife superbe comme un homme obscur et méprisable, avez enduré avec douceur le soufflet cruel que

vous infligea un de ses odieux serviteurs. *Joan.* XVIII. Réprimez en moi, Seigneur, les ardeurs de la colère et du ressentiment; ôtez de mon âme tout levain d'indignation et de rancune; étouffez-y toute flamme de désir de vengeance. Que les injures ne me troublent ni ne m'atteignent; mais que je souffre tout avec résignation et que je fasse du bien à ceux qui m'auront fait du mal. Ainsi soit-il. *Pater. Ave Maria.*

IV.

Quatrième prière à Jésus.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce que vous avez voulu pour moi devenir, durant une longue nuit, le sujet des railleries et des blasphèmes de vos ennemis, de leur barbarie et de leur brutalité, en un mot de toutes les ignominies qui leur parurent propres à aigrir votre supplice. Vous savez, Seigneur, combien il m'est dur de supporter des épreuves même légères. Vous savez que je n'ai aucune vertu, que ma volonté est lâche, et que tous mes bons désirs sont glacés. Venez dans votre miséricorde en aide à ma faiblesse; accordez-moi votre grâce afin que le choc d'aucune adversité ne me décourage ou ne me renverse. Accordez-moi de ne pas perdre confiance, quelque mal qui m'arrive, ni l'égalité d'âme, quelque injure qu'on me fasse. Mais que je ne cesse jamais de vous témoigner ma reconnaissance pour l'honneur et la gloire de votre saint nom.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui, amené devant Pilate, gardiez le silence en face des accusations fausses et déshonorantes qu'on vous suscitait, pareil à l'agneau qui n'ouvre pas la bouche devant celui qui le tond. *Isa.* LIII. Accordez-moi, ô mon Sauveur, de ne pas m'émouvoir des propos et des infamies que l'on dira sur mon compte, et de venir à bout par mon silence de ceux qui me poursuivent de leurs injures. Accordez-moi une humilité parfaite, et tout en ne désirant pas les louanges, que je ne craigne pas davantage d'être déshonoré pour votre amour.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui au milieu du plus grand abattement d'esprit et des vociférations du peuple, fûtes conduit, à travers la ville, du tribunal de Pilate au palais d'Hérode. *Luc.*

XXIII. Donnez-moi le courage nécessaire pour n'être ni abattu par les persécutions de mes ennemis, ni piqué par leurs injures, ni offensé par leurs mépris. Mais que je supporte ces épreuves avec mansuétude et sans me plaindre; et me conformant ainsi à vos sacrés commandements, je posséderai mon âme dans la patience.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui n'avez daigné répondre, ni aux nombreuses questions d'Hérode, ni aux accusations des pontifes et des prêtres, *Luc.* XXIII, mais qui les avez tous confondus par votre silence. Venez à mon aide, Seigneur, pour réprimer ma langue; et ne permettez pas que j'emploie mon temps à des propos mensongers et à d'oiseuses conversations. Faites plutôt que mes paroles soient selon la justice, l'honnêteté, mes intérêts véritables et votre volonté. Inspirez-moi l'horreur de la médisance, et accordez-moi la grâce de penser et de parler favorablement de tous mes semblables.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui après avoir été comparé à l'insigne larron Barabbas, futes estimé plus pervers et moins digne que ce misérable de conserver la vie. *Joan.* XIX. Ainsi, l'homicide fut grâcié, et vous l'auteur de la vie fûtes condamné à mort. O roi de gloire, était-il possible d'abaisser davantage la hauteur de votre majesté! Oui, vous étiez vraiment la pierre vivante réprouvée des hommes et choisie de Dieu. *Ps.* CXVII; *Matt.* XXI. Oh! que ne vous ai-je préféré à toute chose; que ne vous ai-je tout sacrifié, et que ne méprisé-je toute créature en comparaison de votre excellence! Plaise à votre bonté! ô mon Dieu, que le venin de l'envie ne souille jamais mon âme; mais qu'elle se repose en vous seul, et qu'en vous seul je trouve mon bonheur et mon salut.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui avez consenti à dépouiller votre chair virginale de ses vêtements, à la laisser attacher à une colonne, et déchirer par une épouvantable flagellation. *Joan.* XIX. Voilà comment vous guérissiez nos blessures au prix de vos propres blessures. Dépouillez, ô mon Sauveur, mon âme de toute pensée impure; débarrassez-moi du vieil homme avec toutes ses œuvres, *Ephes.* IV; revêtez-moi du

nouveau qui a été créé à votre ressemblance dans la justice et la véritable sainteté; et faites que je supporte en toute humilité et patience les coups de votre correction paternelle.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui après avoir enduré tant de coups, versé tant de sang, avez eu encore à souffrir toute sorte d'outrages et d'insultes. Pour mettre le comble à votre ignominie, on vous revêt d'un lambeau de pourpre, on charge votre chef divin d'une couronne d'épines; l'on met en votre main un roseau en forme de sceptre; l'on fléchit le genou devant vous en vous disant : Je te salue, roi des Juifs. *Joan.* XIX. Gravez en mon cœur, divin Agneau, le souvenir ineffaçable de votre douloureuse passion, et percez-le des flèches acérées de votre charité ardente. Soyez l'unique objet de mon amour et de ma pensée; qu'en vous seul je prenne mon repos; que nulle tribulation, nulle persécution, nulle angoisse ne me sépare jamais de vous; et que je n'estime pas dégradant d'être dégradé et méprisé avec vous.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui, outre ces souffrances et ces tourments, avez voulu encore porter la croix sur le Calvaire, où vous arrivâtes le corps brisé de fatigue et les épaules meurtries. *Joan.* XIX. Donnez-moi, Seigneur, un courage et un dévouement suffisant pour embrasser votre croix et me renoncer moi-même; et qu'après avoir imité avec une charité fervente les exemples de vos vertus, je mérite de vous suivre humblement jusqu'à la mort.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui pendant ce triste chemin de votre supplice avez miséricordieusement averti les femmes qui pleuraient sur vous, de pleurer sur leurs enfants et sur elles-mêmes. *Luc.* XXIII. Accordez-moi, ô mon Sauveur, des larmes d'une tendre compassion et d'un saint amour, qui amollissent la dureté de mon cœur, et le rendent agréable à vos regards. Oui, faites que je vous aime de toutes mes forces, que je méprise pour vous toutes choses, que vous soyez mon seul amour et mon seul repos dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. *Pater. Ave.*

V.

Cinquième prière à Jésus.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui êtes arrivé au lieu du sacrifice accablé du poids dont étaient chargées vos épaules brisées. Là, dévoré de soif et d'affliction, pour tout breuvage vous recevez du vinaigre mêlé de fiel. *Matt.* XXVII; *Marc.* XV. Octroyez-moi, Seigneur, cette belle et indispensable vertu de la tempérance dans le boire et le manger, afin qu'ayant réprimé tous mes appétits sensuels, je ne sois affamé et altéré que de vous, et qu'en vous seul soient mes uniques délices.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui avez permis qu'on mît votre corps à nu aux yeux de tout le peuple. En vous dépouillant brusquement de vos vêtements, on rouvrit vos plaies qui devinrent aussitôt des sources nouvelles et de sang et de douleur. Accordez-moi, Seigneur, un véritable amour de la pauvreté; et faites que le dénûment ou la privation ne me plongent jamais dans la tristesse. Donnez-moi la grâce de supporter avec patience les nécessités et les maux de cette vie : ôtez de mon âme toutes les images et affections terrestres, et renouvelez chaque jour en elle les vifs désirs de votre saint amour.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui n'avez pas refusé de vous laisser étendre brutalement sur la croix, au prix de vos membres disloqués, de vos pieds et de vos mains percés de clous et attachés au bois de votre supplice. *Marc.* XV. Faites, ô mon Sauveur, que je conserve dans mon âme reconnaissante le souvenir fidèle de cette ardente charité avec laquelle vous avez livré vos bras, et ouvert vos mains, abandonné vos pieds pour être percés cruellement. Pénétrez à votre tour mon cœur de votre amour le plus parfait; transpercez de ces clous divins tous mes sens, et renfermez en vous seul toutes mes pensées et tous mes désirs.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui avez passé trois heures souffrances horribles sur cet arbre affreux de la croix, versant torrents de sang, et torturé dans tous vos membres. *Matt.* XXVII. aut de ce bois, relevez, Seigneur, mon âme qui est gisante

à terre; et purifiez-la des péchés et des convoitises qui la souillent, dans les ruisseaux de votre sang. O sang de mon Sauveur, source de salut et de vie! Daignez, ô mon Dieu, me laver et me sanctifier dans ce bain salutaire. Daignez l'offrir, ce sang précieux, à votre Père pour qu'il serve de parfaite satisfaction et de remède à tous mes maux. Rendez-moi, je vous en conjure, digne de vous aimer assez pour recueillir dans mon cœur toutes les gouttes de ce sang adorable, et de goûter combien votre esprit est doux, combien est suave cette divine liqueur.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui pour moi avez voulu être mis entre deux larrons et passer pour un de leurs pareils. *Joan.* XIX. Vous vous proposiez de guérir, par cette humilité et cette patience ineffables, et de détruire complétement notre impatience et notre orgueil. O mon Sauveur, que mon esprit s'élève, afin de mépriser tous les objets que le monde offre en spectacle, de fixer mes yeux sur vous seul, de n'aimer que vous seul, de ne penser qu'à vous seul, de ne soupirer que pour vous, de ne parler que de vous, de ne rêver et de ne connaître que vous, de ne me délecter qu'en vous, et de ne trouver hors de vous que mécontentement et dégoût.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de la bonté que vous avez témoignée aux méchants et aux auteurs de votre supplice par cette prière que vous adressiez à votre Père : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » *Luc.* XXIII, 34. Accordez-moi, Seigneur, une patience et une mansuétude à toute épreuve. Faites que, docile à vos exemples et à vos commandements, j'aime mes ennemis, je leur rende le bien pour le mal, je prie en leur faveur et je leur pardonne de toute mon âme.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui, au milieu des tortures et des angoisses intolérables que vous éprouviez sur la croix, endurâtes encore les blasphèmes et les sarcasmes dont vos ennemis vous accablaient. *Matth.* XXVII. Que le souvenir de l'humilité et de la résignation adorables avec lesquelles vous avez souffert tant de supplices et d'outrages, m'inspire assez de courage pour supporter patiemment mes épreuves, et persévérer, comme

vous sur la croix, dans cette disposition jusqu'à la mort. Que ni l'impétuosité des tentations, ni les orages des tribulations, ni les injures les plus révoltantes ne me détournent de mes bons desseins. Que ni la mort, ni la vie, ni le présent, ni l'avenir, ni une créature quelconque ne parvienne jamais à me séparer de vous. *Rom.* VIII.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui avez permis que l'un des larrons vous tournât en dérision, tandis que l'autre confessait son injustice, et en déclarant votre innocence obtenait de votre bouche la possession assurée du paradis. *Luc.* XXIII. Heureux celui qui méritera de vous ces regards miséricordieux que vous laissâtes tomber sur ce bienheureux larron! Puissé-je avec l'aide de votre grâce, vivre dans une telle innocence que je mérite d'entendre à ma dernière heure cette consolante parole : « Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis. » *Pater. Ave.*

VI.

Sixième prière à Jésus

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui voyant du haut de la croix votre tendre mère en proie à la douleur et aux larmes, prîtes ses angoisses en compassion, et la confiâtes aux soins de saint Jean, en même temps que vous lui recommandiez ce disciple et nous tous en sa personne. *Joan.* XIX. Donnez-moi d'aimer et d'honorer du culte le plus affectueux ma douce souveraine. Que ma tendresse filiale envers une si bonne mère m'obtienne d'être traité par elle comme son enfant. Qu'elle soit, ô mon Dieu, mon soutien en toutes mes nécessités, et principalement à l'heure de ma mort. Ainsi soit-il.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui, les plaies de votre corps ouvertes, la tête couronnée d'épines, suspendu aux bras de la croix, faites entendre ce cri : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné! » *Marc.* XV, 34. Que dans les adversités, les tentations, les défaillances, je recoure à votre tendresse paternelle; et que je cherche en vous, en me remettant entre vos mains, la confiance que je ne saurais trouver en moi. *Psalm.* XXII. Mettez en mon âme, Seigneur, la trace et le souvenir de vos plaies;

imprimez-les au plus profond de mon cœur, et enivrez-moi de telle sorte de votre sang que je ne m'occupe que de vous, que je ne cherche que vous, que je vous trouve, que je vous possède et vous conserve à tout jamais.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui brisé et desséché par les tourments affreux que vous aviez supportés et le sang que vous aviez perdu, ressentîtes les ardeurs d'une soif cruelle, et embrasé d'un ardent désir de notre salut vous écriâtes : « J'ai soif. *Sitio.* » *Joan.* XIX, 28. Inspirez-moi, Seigneur, une soif ardente de votre honneur et du salut des âmes, afin que conformément à votre volonté je me consacre à le procurer autant que ma condition me le permettra. Que l'amour d'aucune chose périssable ne me séduise, qu'aucune créature ne m'enlace, et que les objets auxquels est dû mon amour, je les aime en vous. Enfin, que je vous aime par-dessus toutes choses, et qu'en vous seul soit tout mon repos.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui au moment de rendre le dernier soupir, avez permis que, pour apaiser la soif qui vous dévorait, on présentât à votre bouche une éponge imprégnée de vinaigre. *Joan.* XIX. En usant d'un breuvage si amer dans un instant si pénible, vous désiriez expier la délicatesse excessive et les désordres de notre sensualité, et nous laisser un admirable exemple de pauvreté et de mortification. Faites, ô mon Sauveur, que pour votre amour je dédaigne les mets les plus exquis et toute recherche dans les aliments. Que j'use modérément de ce que vous m'accordez pour suffire aux besoins de la nature, et que je n'oublie jamais de vous en remercier. Guérissez et purifiez le palais de mon âme, afin que tout ce qui vous plaît me paraisse délicieux, et ce qui vous déplaît détestable.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui dans votre amour extrême pour le genre humain avez opéré et consommé l'œuvre de sa rédemption en vous offrant vous-même, victime vivante, sur l'autel de la croix pour les péchés du monde. *Matth.* XXVII. Soyez, ô mon Dieu, l'unique but de mes pensées, de mes paroles et de mes actions. Qu'en toute chose, je cherche votre gloire avec une intention droite et pure, et que je ne désire rien hormis vous.

Accordez-moi de ne ressentir jamais ni découragement ni dégoût à votre service. Que ma ferveur se renouvelle plutôt chaque jour, et me communique une ardeur de plus en plus grande pour procurer votre gloire et l'accomplissement de votre volonté.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui avez spontanément invoqué la mort et incliné votre tête adorable. *Joan.* XIX. Vous remettiez votre esprit entre les mains de votre Père, et vous le détachiez ainsi du corps, *Luc.* XXIII; nous montrant que vous étiez véritablement le pasteur qui donne sa vie pour ses brebis, *Joan.* X. Donnez-moi, Seigneur, de mourir à tous mes vices et à tous les désirs coupables, de ne vivre qu'en vous, de ne sentir que vous; et, après avoir passé le cours de cette vie mortelle dans la vraie charité, que je me perde en vous, le véritable paradis de nos âmes.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui avez voulu que votre cœur très-doux fût ouvert par la lance d'un soldat, afin qu'il en sortît le sang et l'eau propres à guérir nos âmes et à les vivifier. Percez mon cœur du fer de votre amour, de telle sorte que ma volonté soit désormais de tout point conforme à la vôtre. Que mon âme, Seigneur, pénètre par la plaie de votre côté jusqu'au sanctuaire de votre amour, jusqu'au trésor de votre divinité, et qu'elle vous y adore, ô vous qui êtes véritablement mon Dieu, vous qui vous êtes immolé et qui êtes mort pour moi. Que l'image de toutes les choses visibles disparaisse de mon cœur, et que partout je ne voie et ne découvre jamais que vous seul.

Je vous rends grâce, ô doux Jésus, qui descendu de la croix, au milieu des pleurs des personnes qui vous aimaient, fûtes oint de parfums précieux, enveloppé dans un drap blanc et déposé dans un sépulcre étranger. Ensevelissez-moi, ô mon Sauveur, avec vous, ainsi que tous mes sens, mes forces et mes affections. Uni à vous par les liens d'un amour éternel, je deviendrai insensible à tout ce qui serait opposé à vos désirs, et je ne connaîtrai, ô mon Rédempteur, d'autre bien et d'autre trésor que vous. Ainsi soit-il. *Pater, Ave.*

VII.

Septième prière à Jésus.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui êtes descendu victorieusement aux enfers, où, brisant le pouvoir du démon, vous réjouîtes par votre présence les patriarches qui y étaient retenus captifs, en les délivrant de leur captivité et de leurs ténèbres. Vous les initiâtes aux délices du paradis. Que la vertu de votre sang descende encore, je vous en conjure, sur les âmes de mes parents, de mes proches, de mes amis, de mes bienfaiteurs, et de tous les fidèles trépassés, afin que délivrées des peines du purgatoire, elles soient reçues dans le sein de l'éternelle félicité.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui sortant du tombeau triomphant et vainqueur du trépas, êtes ressuscité d'entre les morts, et revêtant votre corps sacré de la plus éclatante beauté, daignâtes en les visitant remplir vos amis d'une joie ineffable. Faites, Seigneur, que je ressuscite de la mort du vice et des habitudes du vieil homme, que je vive désormais d'une vie nouvelle, que je cherche les choses du ciel et non celles d'ici-bas, afin qu'à votre suprême apparition sur la terre, ô vous qui êtes ma vie, j'apparaisse moi aussi dans la splendeur de votre gloire. *Rom.* VI; *Luc.* XXIV.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui quarante jours après votre résurrection êtes monté vers les cieux en présence de vos disciples avec l'appareil d'un triomphateur. Maintenant, assis à la droite de votre Père, vous vivez et régnez dans les siècles des siècles. *Luc.* XXIV; *Marc.* XVI; *Act.* I; *Ephes.* IV. Oh! si mon âme pouvait languir d'amour pour vous! si elle prenait en dégoût les choses mondaines, et soupirait continuellement avec les désirs les plus enflammés après les choses célestes! Puissé-je ne m'attacher à rien, ne me réjouir en rien, sinon en vous, mon Seigneur et mon Dieu!

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui avez fait descendre votre esprit sur vos élus, pendant qu'ils persévéraient dans la prière, et qui les avez envoyés, pour enseigner toutes les nations, jusqu'aux extrémités de la terre. *Act.* II. Purifiez, ô mon Dieu,

l'intérieur de mon cœur ; donnez-moi la véritable paix de la conscience, afin que votre Consolateur, trouvant en mon âme une agréable demeure, l'orne des dons abondants de sa grâce, la console, l'encourage et la possède tout entière.

Je vous rends graces, ô doux Jésus, qui lorsque vous viendrez au jour suprême juger le monde, donnerez à chacun selon ses œuvres récompense ou châtiment. *Matth.* XXV. O Seigneur de miséricorde, ô mon Dieu, accordez-moi la grâce de passer cette misérable vie dans l'innocence et l'accomplissement de votre sainte volonté. Que mon âme sorte de ce corps, si bien ornée de mérites et de vertus, qu'elle soit miséricordieusement accueillie dans le palais de votre gloire, où avec tous les saints elle vous bénisse et vous loue dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. *Pater. Ave.*

SECONDE PARTIE.

Prières relatives au culte de Notre-Seigneur, et aux perfections ainsi qu'aux œuvres de sa très-sainte divinité.

I.

Avis préliminaire sur le dessein et la nature de ces prières.

« Quand vous vous assiérez pour manger avec le prince, dit le Sage, faites bien attention à ce qui sera placé devant vous. » *Proverb.* XXIII, 1. Sans doute qu'il fait allusion à la préparation qu'on doit apporter à un acte aussi solennel. Pour une semblable raison, que celui qui se dispose à s'entretenir avec Dieu fixe d'abord ses yeux sur celui auquel il va s'adresser et qu'il considère sa grandeur avec attention ; car les sentiments de son cœur doivent être tels que l'exige la dignité du Dieu devant lequel il veut comparaître. Levez donc humblement les yeux vers le ciel, et considérez le Seigneur assis sur le trône de sa Majesté au-dessus de toutes les créatures. Sur ses vêtements est écrit le titre de sa dignité qui est, Roi des rois, Seigneur des seigneurs. Sa perfection, sa beauté, sa gloire, sa bonté, sa justice, sa miséricorde, sa puissance sont infinies. Il est en même temps le père le plus tendre, le bienfaiteur le plus généreux, le Rédempteur et le Sauveur le plus clément. Après l'avoir considéré de la sorte, examinez les

sentiments qui doivent de votre côté mettre votre âme en harmonie avec ses titres glorieux. Vous arriverez bientôt au résultat suivant. Vous verrez qu'il mérite vos adorations par cela qu'il est Dieu, vos louanges à cause de ses infinies perfections, votre amour à cause de sa beauté et de sa bonté, votre crainte par la rigueur de sa justice, votre obéissance à cause de son souverain domaine sur tout ce qui existe, des bénédictions et une reconnaissance impérissable en retour de ses bienfaits. De plus, comme il est notre Créateur et notre Rédempteur et que nous tenons de lui tout ce que nous avons, il faut lui offrir tout ce que nous sommes; et comme il est notre protecteur et notre Sauveur, il convient que nous lui demandions de quoi remédier à nos besoins. Tels sont les actes de vertu qu'exigent de la créature raisonnable les attributs et la grandeur du Créateur.

Donc, adorons sa divinité, louons ses perfections, reconnaissons ses bienfaits, aimons sa bonté, craignons sa justice, espérons en sa miséricorde, soumettons-nous à l'empire de sa majesté; offrons-lui toutes choses, puisqu'il est l'arbitre de toutes choses, et ne recourons qu'à lui, puisqu'il ne cesse de nous venir en aide et de nous pardonner. C'est dans ces dispositions que nous devons paraître devant ce grand Dieu qui, réunissant en son être incompréhensible toutes les perfections, veut être honoré par ces divers sentiments. Quoique ces sentiments s'exercent virtuellement et interviennent en toutes les œuvres dont la charité est le principe, cependant ils se développent principalement dans la prière. Les sept prières suivantes n'ont d'autre objet que de fournir le moyen de remplir quelqu'une de ces obligations. Elles sont composées de passages pris dans les saintes Ecritures et les ouvrages des saints, particulièrement dans les Psaumes et dans saint Augustin. Et parce que le juste commence par s'accuser lui-même, *Prov.* XVIII, et que la première porte qui donne accès auprès de Dieu est la porte de la pénitence et de l'humilité, il serait bon avant de réciter ces prières, de réciter par forme de préparation, avec autant de ferveur que possible, la confession générale ou l'un des sept psaumes de la pénitence; après quoi on pourra commencer aussitôt l'une des prières qui suivent.

II.

Première prière en laquelle la créature adore humblement son Créateur, et considère la grandeur de sa majesté, qui lui fait un devoir de l'adorer de la sorte.

Si le publicain de l'Evangile n'osait élever ses yeux vers le ciel, frappait de loin sa poitrine en disant : « Seigneur, ayez pitié de moi, pécheur que je suis, » *Luc*, XVIII, 13 ; si la pécheresse repentante n'osa paraître devant le Sauveur que pour se jeter à ses pieds et implorer par les larmes dont elle les arrosait le pardon de ses péchés, *Luc*. VII ; si le saint patriarche Abraham n'osait s'adresser à vous qu'en disant : « Je parlerai à mon Seigneur, quoique je ne sois que cendre et que poussière, » *Genes*. XVIII, 27 ; si de tels personnages ne se présentaient devant votre Majesté qu'avec cette humilité et ce respect, tout saints qu'ils étaient, que fera un pauvre et misérable pécheur comme moi ! que fera la poudre et la cendre ! que fera l'abîme de tous les péchés et de toutes les misères ! Mais comme il m'est impossible, ô mon Dieu, de concevoir le respect et la crainte dus à votre Majesté, à moins que je n'élève mes yeux vers vous, permettez-moi de fixer sur votre Etre divin ces yeux impurs, et que dans leur faiblesse ils ne soient pas aveuglés par la splendeur de votre gloire. Je vois bien que vous êtes ce grand Dieu qui confond notre sagesse. *Job*. XXXVI. Je n'ignore pas qu'aucun entendement créé ne saurait vous comprendre ; et néanmoins, malgré cette impossibilité absolue de vous comprendre, nous ne saurions mieux faire que de porter nos yeux sur vous. Oui, Seigneur, vous êtes l'Etre souverain, tout-puissant, infiniment miséricordieux, infiniment juste, infiniment beau, infiniment simple, infiniment incompréhensible, infiniment parfait. Vous êtes à la fois au-dessus de notre portée et au plus profond de notre être propre. Invisible, vous voyez tout ; immuable, vous opérez tous les changements. Ni l'espace ne vous agrandit, ni les obstacles ne vous limitent. La diversité ne règne pas plus sur votre nature que la nécessité ne la corrompt. Les choses tristes ne vous troublent pas, et les choses gaies ne vous réjouissent pas. Vous ne connaissez ni les pertes, ni les acquisitions de la mémoire. Le passé ne passe pas pour vous, et l'avenir est toujours présent à vos

regards. Aucune cause n'a donné de commencement à votre existence : les siècles n'en augmenteront pas la durée, et leur disparition n'en amènera pas la fin, car elle est au-dessus et indépendante des siècles. Vous êtes celui qui parvenez sûrement à vos fins, et qui néanmoins disposez suavement toutes choses. *Sap.* VIII. Vous avez créé le monde sans nécessité, vous le conservez sans lassitude, vous le gouvernez sans difficulté, et vous lui imprimez le mouvement sans l'éprouver vous-même. Vous êtes tout yeux, tout pieds et tout mains; tout yeux, parce que vous voyez tout; tout pieds, parce que vous soutenez tout; tout mains, parce que vous faites tout. Vous êtes en toutes choses sans qu'elles vous rétrécissent; vous êtes hors de toutes choses, et sans en être séparé; au-dessous de toutes choses sans en être plus bas, au-dessus sans en être plus haut.

O souverain et véritable Dieu, souveraine et véritable vie, de laquelle et par laquelle vivent les êtres qui vivent véritablement et heureusement! vous êtes la bonté et la beauté même qui donnez la beauté et la bonté à tout ce qui est bon et beau. C'est vous qui nous ordonnez de vous prier, qui nous donnez les moyens de vous trouver, et qui nous ouvrez quand nous vous invoquons. S'éloigner de vous, c'est tomber; s'approcher de vous, c'est s'élever; demeurer en vous, c'est être à l'abri des vicissitudes. Vous êtes celui que personne n'abandonne s'il n'a été séduit, que personne ne cherche s'il n'a été appelé, que personne ne trouve s'il n'a été purifié. Vous connaître c'est vivre, vous servir c'est régner, vous louer c'est trouver le salut et l'allégresse.

O mon Sauveur et mon Roi, que pourrai-je dire, misérable vermisseau que je suis, de la grandeur de vos perfections? Je dirai ce que votre Esprit inspirait à vos prophètes. « Quel est celui, s'écrie Isaïe, qui a mesuré les eaux de son poing, et pesé les cieux dans la paume de sa main? Quel est celui qui a soulevé de ses trois doigts la masse de la terre, qui a mis les montagnes et les collines dans la balance? Qui est venu en aide à l'Esprit du Seigneur? Qui lui a donné des conseils et des enseignements? Toutes les nations ont à ses yeux la valeur d'une goutte d'eau ou du plus léger des poids. Les îles sont à ses yeux un peu de poussière. Le

Liban ne suffirait pas pour fournir le bois d'un sacrifice digne de lui, et les animaux qui l'habitent pour lui être offerts en holocauste. Les peuples de la terre sont devant lui comme s'ils n'étaient pas, et il ne les estime que vanité et néant. » *Isa.* XL, 12-17. Si la présence du soleil éclipse la lumière des étoiles qui sont devant lui comme si elles n'étaient pas, et si néanmoins le soleil n'est qu'une créature aussi bien que les astres de la nuit, que sera l'univers comparé à Celui qui est l'auteur et le créateur de toutes choses?

C'est pourquoi, ô mon Seigneur, je vous adore avec la plus profonde humilité, le respect le plus profond dont je suis capable; je vous adore de ce culte de *latrie* qui n'est dû qu'à vous seul, et dont toute créature est indigne. *Deuter.* VI. Je vous adore, comme vous adorent dans le ciel les Dominations, et dans le monde toutes vos créatures. Quoiqu'un grand nombre d'entre elles ne vous connaissent pas, cependant toutes adorent, chacune à sa manière, le sceptre de votre divinité et proclament votre grandeur; parce que vous seul êtes le Dieu des dieux, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, la cause des causes. Vous êtes l'alpha et l'oméga, le principe et la fin qui n'a ni principe ni fin. *Apoc.* XVII, XIX. Vous êtes celui qui est; car tous les êtres de l'univers, quelle que soit leur dignité, n'ont qu'un être dépendant et emprunté, tandis que le vôtre est souverain, parfait, indépendant et universel. *Exod.* III. Oui, vous seul êtes celui qui est, et l'univers entier n'est rien en votre présence.

Je confesse, ô mon Dieu, ces grandeurs et ces merveilles, et prosterné à vos pieds divins avec toute la révérence possible, je vous adore comme vous adorent ces bienheureux esprits qui, prosternés devant le trône de votre Majesté, déposent à vos genoux leurs couronnes, et publient qu'ils tiennent de vous ce qu'ils sont et ce qu'ils possèdent. C'est ainsi que moi, la plus vile des créatures, je vous adore de toute mon âme; je reconnais hautement que vous êtes mon Seigneur et mon Dieu véritable, que si je vis, si j'espère, si j'existe, si je possède quelque chose, j'ai tout reçu de vous. Je supplie toutes les créatures de s'unir à moi pour vous adorer et vous louer comme vous le méritez. Je les y convie,

je les invite, comme les y invitait le Prophète royal dans ce sublime cantique :

« Venez, réjouissons-nous devant le Seigneur; chantons les louanges de Dieu notre Sauveur; présentons-nous devant sa face, en proclamant sa gloire; et faisons entendre en son honneur des chants de réjouissance. Car il est grand, le Seigneur notre Dieu; sa royauté s'étend bien au-dessus de tous les autres dieux. Il n'abandonnera pas son peuple, parce qu'il tient en ses mains les limites de la terre, et son regard domine les sommets de toutes les montagnes. A lui appartient encore la mer; c'est lui qui l'a faite; c'est lui dont les mains ont jeté les fondements de la terre. Venez donc adorer ce Seigneur, vous prosterner à ses pieds, gémir en sa présence, puisqu'il est le Seigneur notre Dieu, et que nous sommes son peuple et les brebis de ses pâturages. » *Psalm.* XCIV, 1 et seqq.

O vous, qui méritez tant de respect et d'amour, accordez-moi la grâce de vous adorer et de vous aimer éternellement, non pas seulement de bouche et en paroles, mais de tout cœur, par mes œuvres et ma vie. Accordez-le-moi, ô vous, qui vivez et régnez à tout jamais dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. *Pater. Ave.*

III.

Seconde prière dans laquelle la créature s'excite à la crainte et à l'humilité par la considération de la grandeur de Dieu et des rigueurs de sa justice.

De même qu'à vous seul, ô mon Dieu, est due toute adoration; de même à vous seul sont dues une crainte et une humilité souveraines, selon ce que vous nous avez dit vous-même : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, et ne peuvent rien au delà. Craignez plutôt Celui qui peut précipiter à la fois et le corps et l'âme dans l'enfer. » *Matth.* X, 28. L'Eglise nous enseigne la même vérité lorsqu'elle chante ces paroles : « Ne craignez rien en présence des hommes. Mais adorez dans votre âme, et craignez le Seigneur, parce que son ange vous accompagnera pour vous délivrer. »

Que mon âme et mon cœur vous craignent donc, ô mon Dieu, puisqu'il n'y a pas moins de raison pour vous craindre que pour

vous aimer. Si vous êtes infiniment miséricordieux, vous êtes aussi infiniment juste. Si les œuvres de votre bonté sont innombrables, celles de votre colère ne le sont pas moins. Que dis-je! chose effrayante, les vases de votre courroux sont encore plus profonds que les vases de votre miséricorde; les réprouvés étant si nombreux, en comparaison des élus. *Matth.* XXII. Que je vous craigne, Seigneur, pour la grandeur de votre justice, la profondeur de vos jugements, l'élévation de votre majesté, l'immensité de votre nature, la multitude de mes fautes et de mes débordements, et avant toutes choses pour ma résistance continuelle à vos saintes inspirations. *Job.* XXVI. Que je vous craigne et que je tremble en votre présence, comme tremblent les colonnes du ciel et les extrémités de la terre. Et qui ne vous redouterait pas, ô Roi des nations? Qui ne serait pas effrayé de ces paroles que vous prononciez par la bouche de votre prophète: « Vous ne me craindrez donc pas, et vous ne serez pas couvert de confusion devant ma face? C'est moi cependant qui ai fixé à la mer le grain de sable qui lui sert de limite et qu'elle ne franchira jamais. Ses flots seront soulevés, et ils seront impuissants, ils s'amoncelleront, et ils n'iront point au delà. » *Jerem.* V, 22.

Si toutes les créatures du ciel et de la terre vous sont à ce point soumises, que ferai-je, moi, le plus vil des pécheurs, cendre et poussière? Les anges tremblent, quand ils vous adorent et chantent vos louanges; et mon cœur ne palpitera pas quand il remplira ce même office! Malheureux que je suis! quoi! mon âme est assez endurcie pour ne répandre aucune larme lorsque le serviteur parle avec son Maître, la créature avec le Créateur, l'homme avec son Dieu, celui qui a été fait d'un peu de fange avec Celui qui a tout tiré du néant! Que je vous craigne encore, Seigneur, pour la grandeur des jugements que vous avez prononcés depuis le commencement du monde jusqu'à ce jour.

Ce fut un jugement remarquable que la chute du premier et du plus beau des anges. *Isa.* XIV; *Apoc.* XII; *Ezech.* XVIII. Ce fut un jugement remarquable que la chute du genre humain pour la faute d'un seul. *Genes.* III. Ce fut un jugement remarquable que le châtiment du monde par les eaux du déluge. *Genes.* VII. Ce fut

un jugement remarquable que l'élection de Jacob et la réprobation d'Esaü, la trahison de Judas et la vocation de saint Paul, la réprobation du peuple juif et l'élection des gentils; *Genes.* XXVII; *Act.* IX; *Rom.* IX-XI. Tous les jours, à notre insu, des jugements non moins remarquables s'exercent sur les enfants des hommes. L'un de vos jugements les plus épouvantables, c'est de voir sur la face de la terre tant de peuples gisant dans la région et les ombres de la mort, dans les ténèbres de l'infidélité, allant ainsi des ténèbres aux ténèbres, des peines temporelles aux tourments éternels. Que je vous craigne, Seigneur, pour la grandeur de ces jugements, puisque j'ignore si je serai ou non parmi les réprouvés. « Si le juste aura de la peine à se sauver, qu'adviendra-t-il du coupable? » I *Petr.* IV, 18. Si, malgré son innocence, Job craignait le courroux de Dieu comme il eût craint les flots en furie, comment ne tremblera-t-il pas celui qui est éloigné d'une telle innocence? *Job.* XXXI, 23. Si Jérémie, qui avait été sanctifié dès le sein de sa mère, ne savait où se cacher, tant il redoutait votre colère, que deviendra celui qui est sorti du sein de sa mère souillé par le péché, et qui depuis en a commis d'innombrables? *Jerem.* XII.

Que je vous craigne aussi, Seigneur, pour la multitude effrayante de mes iniquités, avec lesquelles j'aurai à comparaître devant votre tribunal, lorsque vous déchaînerez ce vaste incendie, cette horrible tempête dont parle le Psalmiste, *Psalm.* XLIX, XCVI; lorsque vous assemblerez le ciel et la terre pour juger votre peuple. Alors, mes crimes seront exposés aux regards de mille nations; mes péchés, aussi bien de pensées que de paroles et d'actions, seront publiés en présence des chœurs des anges. J'aurai autant de juges que de personnes qui m'auront précédé dans la pratique du bien, autant de témoins à charge que de personnes qui m'auront donné de bons exemples. Et avec ce jugement en perspective, je ne travaille pas à enchaîner mes vices; je continue à me vautrer dans la boue du péché; la gourmandise ne laisse pas de m'avilir, la luxure de me poursuivre, l'orgueil de m'enfler, l'avarice de m'enlacer, l'envie de me consumer, le mécontentement de me déchirer, l'ambition de m'emporter, la colère de

me bouleverser, la paresse de m'engourdir, la tristesse de m'abattre, la faveur de m'attirer et de me séduire! Voilà, Seigneur, les compagnons avec lesquels j'ai vécu depuis ma naissance jusqu'à ce moment. Voilà les amis avec lesquels j'ai conversé; les maîtres que j'ai écoutés et que j'ai servis. Oh! n'entrez pas, ô mon Dieu, en jugement avec votre serviteur, parce que nul des vivants ne sera justifié devant vous. *Psalm.* CXLII. Qui trouveriez-vous juste, si vous le jugiez en toute rigueur? Je me prosternerai donc à vos pieds le cœur contrit et humilié, et je vous dirai en gémissant avec le Psalmiste : « Seigneur, ne me condamnez pas dans votre fureur, et ne me reprenez pas dans votre colère. Ayez pitié de moi, parce que je suis faible; guérissez-moi, parce que le trouble a pénétré mes os, et que mon âme est en proie à la plus orageuse tribulation. Jusques à quand durera votre courroux? Tournez vos regards sur moi; délivrez-moi, et sauvez-moi dans votre miséricorde. Car il n'est personne dans le trépas qui se souvienne de vous; et dans l'enfer, qui chantera vos louanges? » *Psalm.* VI, 1 et seq. Je vous le demande, ô vous qui vivez et régnez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. *Pater, Ave.*

IV.

Troisième prière où il est traité des louanges et des perfections du Seigneur notre Dieu.

Je devrais, ô mon Dieu, passer ma vie entière dans la crainte et dans la pénitence, ayant tant de motifs de craindre et de pleurer. Mais si votre gloire infinie nous fait un devoir de vous rendre un culte d'adoration et de respect, elle ne nous oblige pas moins à célébrer et à chanter vos louanges. « A vous seul il convient d'être chanté dans Sion, » *Psalm.* LXI, 1, puisque vous êtes un abîme de toutes les perfections, un océan de sagesse, de puissance, de beauté, de richesses, de grandeur, de suavité, de majesté. Vous renfermez tout ce qu'il y a de parfait et de beau dans toutes les créatures du ciel et de la terre; et cela d'une manière infiniment plus parfaite. Auprès de vous toute beauté n'est que difformité, toute abondance n'est que pauvreté, toute force n'est que faiblesse, tout savoir qu'ignorance, toute douceur qu'amertume,

en un mot tout ce qui brille sur la terre et dans le ciel est devant vous moins qu'un flambeau devant le soleil. *August. medit.* XI. Votre perfection ne connaît pas de défaut; votre grandeur de quantité; votre bonté de qualité; votre puissance d'infirmité, votre vérité de mensonge; votre immensité de siége ni de limite. Infini en grandeur, tout-puissant en vertu, souverain en bonté, incompréhensible en sagesse, terrible dans vos conseils, juste dans vos jugements, impénétrable dans vos pensées, saint dans vos œuvres, intarissable dans vos miséricordes, vous montrez avec les pécheurs la plus admirable patience, et avec les pénitents la tendresse la plus touchante.

Et que dirai-je, Seigneur, de l'étendue de votre science? « Vous avez pénétré mes pensées dès longtemps, vous disait le saint roi David; vous avez reconnu le sentier et le fil conducteur de ma vie. Vous avez prévu toutes mes voies; et ma langue ne profère pas de parole que vous ne connaissiez. Oui, Seigneur, vous connaissez les choses les plus récentes, comme les plus reculées. C'est vous qui m'avez créé, et qui avez mis sur moi votre main. Votre science est devenue merveilleuse à mes yeux; elle est trop profonde pour qu'elle soit accessible à mon intelligence. Comment pourrai-je éviter votre esprit? Où pourrai-je fuir loin de votre face. Si je monte jusqu'au cieux, vous y êtes; si je descends dans l'enfer, j'y suis d'abord frappé de votre présence. Si je prends des ailes dès l'aurore, et si je me transporte au delà des mers, c'est votre main qui m'y conduira, et votre droite qui me soutiendra. J'ai dit : peut-être que les ténèbres me déroberont à sa vue. Et voilà que la nuit vous découvre mes plaisirs les plus cachés. Car les ténèbres n'ont pas d'obscurité pour vous, et la nuit est pour vous aussi claire que le jour. » *Psalm.* CXXXVIII, 3-12. « Vos yeux, disait un saint personnage, considèrent les voies humaines, et vous tenez compte de tous nos pas. Il n'y a point de ténèbres, ni d'ombres assez épaisses pour servir de refuge à ceux qui opèrent l'iniquité. » *Job.* XXXIV, 21.

Et votre puissance, comment la célébrerai-je? « Dieu, notre roi avant tous les siècles, disait le Roi-Prophète, a opéré notre salut au milieu de la terre. C'est vous qui par votre puissance avez

donné à la mer la solidité de la terre; et qui avez brisé au sein des eaux la tête des dragons. Oui, vous avez brisé la tête du dragon, et l'avez donné en pâture aux peuples d'Ethiopie. Vous avez ouvert les sources et les torrents, et vous avez tari les fleuves d'Ethan. A vous appartient le jour, à vous appartient la nuit. C'est vous qui avez formé l'aurore et le soleil. Vous avez donné à la terre ses limites, et le printemps et l'été sont l'œuvre de vos mains. » *Psalm.* LXIII, 12-17. « Seigneur, Dieu des vertus, s'écrie-t-il ailleurs, qui est semblable à vous? Vous êtes puissant, ô mon Dieu, et votre vérité s'étend autour de vous. Vous imposez votre volonté à la mer; et vous adoucissez les mouvements de ses flots. Vous avez renversé le superbe comme un soldat blessé; et par la vertu de votre bras vous avez dispersé vos ennemis. Les cieux sont à vous, la terre est à vous; l'univers et tout ce qu'il renferme, vous en êtes l'auteur. L'aquilon et l'océan, vous les avez créés. A votre nom, l'Ermon et le Thabor tressailleront d'allégresse. La puissance est le partage exclusif de votre bras. » *Psalm.* LXXXVIII, 9-14. Le saint homme Job n'avait pas une moins haute idée de votre puissance lorsqu'il disait : « En lui sont la force et la sagesse; il possède le conseil et l'intelligence. S'il détruit, personne ne pourra relever; s'il enferme, personne n'ouvrira. S'il retient les eaux, la terre sera la proie de la sécheresse; s'il les lâche, elle en sera submergée. En lui sont la force et la sagesse. Il connaît et celui qui trompe, et celui qui est trompé. Il conduit les hommes les plus prudents à des résultats insensés, et les juges à des sentences capables de saisir de stupeur. Il brise le baudrier des rois, et ceint leurs reins d'une corde. Il met à nu les ténèbres les plus profondes, et il fait luire la lumière dans l'ombre de la mort. Il multiplie les nations, et il les dissipe; et il fait succéder à leur ruine la prospérité. » *Job.* XII, 13-23. S'il nous donne la paix, qui nous la ravira; s'il cache son visage, qui pourra le contempler?

Et des trésors de votre gloire et de votre félicité, que dirai-je, ô mon Dieu? « Si vous péchez, lisons-nous dans l'Ecriture, en quoi lui nuirez-vous; et si vos iniquités se multiplient, que feront-elles contre lui? Si vous agissez selon la justice, quel don lui

offrirez-vous, et que recevra-t-il de votre main? A l'homme semblable à vous, l'impiété sera vraiment funeste; et le fils de l'homme seul trouvera un secours dans la justice. » *Job.* xxxv, 6-8. Mais vous, ô mon Dieu, vous êtes si heureux, la source de votre gloire jaillissant de ce qu'il y a de plus profond en votre nature, que vous n'avez besoin de rien ni de personne.

Oui, je confesse votre félicité, je loue votre abondance, et je glorifie votre saint nom. Inondez mon cœur de lumière, dictez vous-même à ma bouche des paroles, afin que mon cœur médite continuellement vos grandeurs, et que mes lèvres ne cessent de chanter vos louanges. Mais parce que vos louanges sont déplacées dans la bouche d'un pécheur, je supplie tous les anges du ciel, toutes les créatures de l'univers de s'unir à moi pour vous louer et suppléer à mon impuissance. Répétons tous ensemble le cantique que chantaient au milieu des flammes où ils avaient été jetés ces trois admirables enfants : « Vous êtes béni, Seigneur Dieu de nos pères; vous méritez d'être loué, glorifié et exalté dans tous les siècles. Il est béni aussi votre saint et glorieux nom; il est loué et célébré avec transports dans tous les siècles. Vous êtes béni dans le temple sacré de votre gloire; vous êtes digne de toutes louanges et de tout honneur dans les siècles des siècles. Vous êtes béni sur le trône de votre royauté; vous êtes digne de toutes louanges et de tout honneur dans les siècles des siècles. Vous êtes béni, car votre regard sonde les abîmes, et vous êtes assis au-dessus des chérubins; et vous êtes digne de toutes louanges et de tout honneur dans les siècles des siècles. Vous êtes béni dans le firmament des cieux; vous êtes digne de tout honneur et de toutes louanges dans les siècles des siècles. » *Dan.* III, 52-56. Ainsi soit-il. *Pater. Ave.*

V.

Quatrième prière en laquelle la créature remercie le Seigneur des bienfaits qu'elle en a reçus.

Je vous rends grâces et louanges, Seigneur, pour tous les dons et les bienfaits que j'ai reçus de vous depuis l'instant où je fus conçu, jusqu'à ce jour. Je vous remercie de l'amour que vous

m'avez porté de toute éternité, ayant formé éternellement le dessein de me créer, de me racheter, de m'attacher à vous, et de me donner tout ce que vous m'avez déjà donné, c'est de vous que je tiens tout ce que je suis; de vous que j'attends tout ce que j'espère. A vous est mon corps avec ses membres et ses sens; à vous mon âme avec ses puissances et ses facultés; à vous sont tous les instants déjà écoulés de ma vie; à vous, la force et la santé dont j'ai joui; à vous le ciel et cette terre qui me soutient; à vous le soleil, la lune, les étoiles, les champs, les oiseaux, les poissons, les animaux, et toutes les créatures que vos commandements ont mises à mon service. Toutes ces choses dont j'use vous appartiennent, Seigneur; et je vous rends pour tout cela les actions de grâces qui sont en mon pouvoir.

Mais je vous remercie avec encore plus d'effusion de vous être donné vous-même à moi, et de vous être offert et de vous être employé vous-même pour mon salut. C'est pour moi que vous vous êtes revêtu de notre chair; pour moi que vous êtes né dans une étable, pour moi que vous avez été couché dans une crèche, pour moi que vous avez été enveloppé de langes, pour moi que vous été circoncis le huitième jour; pour moi que vous vous êtes exilé en Egypte; pour moi que vous avez été tenté de mille manières, persécuté, maltraité, flagellé, couronné d'épines, comblé d'ignominies, condamné à mort et cloué sur une croix. C'est pour moi que vous vous êtes livré à tant de jeûnes, de veilles, de prières, de courses, et que vous avez enduré les tourments et les outrages les plus affreux qui aient jamais été. C'est pour moi que vous avez préparé et institué les sacrements comme autant de remèdes salutaires pris de votre sang, et avant tous les autres le sacrement de votre corps adorable, où vous résidez, ô mon Dieu, pour réparer, soutenir et renouveler mes forces, pour faire mes délices, pour donner un gage à mon espérance et me servir de témoignage au nom de votre amour. Agréez, en retour, les actions de grâces dont je suis capable, et permettez-moi de m'écrier avec le saint roi David :

« Bénis, ô mon âme, le Seigneur; que tout ce qui est en moi bénisse son saint nom.

» Bénis, ô mon âme, le Seigneur, et n'oublie jamais les bienfaits dont il t'a environnée.

» C'est lui qui se montre propice malgré toutes tes iniquités, et qui guérit toutes tes infirmités.

» C'est lui qui défend ta vie contre le trépas, et qui te couronne de ses abondantes miséricordes.

» C'est lui qui comble à l'envi tes désirs, et qui renouvelle ta jeunesse comme celle de l'aigle.

» Il est le Seigneur qui traite miséricordieusement et qui soutient dans leurs droits ceux qui sont l'objet de quelque injustice.

» Il est plein de miséricorde et de compassion ; sa longanimité et son indulgence ne connaissent pas de bornes.

» Son courroux ne durera pas toujours, et ses menaces ne seront pas éternelles.

» Il ne nous a pas traité comme le méritaient nos péchés, et il ne nous a pas donné ce que nos iniquités nous avaient attiré.

» Autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant sa miséricorde a été exaltée à l'endroit des âmes qui le craignent.

» Autant l'orient est éloigné de l'occident, autant il a éloigné de nous nos prévarications.

» Comme un père a pitié de ses enfants, ainsi le Seigneur a pitié de ceux qui le craignent.

» Car il connaît notre argile ; il se souvient que nous sommes poussière.

» La durée de l'homme est semblable à la durée de l'herbe des champs ; il fleurira, mais comme la fleur champêtre.

» Car un souffle passera sur lui, et il ne sera plus, et il ne connaîtra plus la place qu'il occupait.

» Mais la miséricorde de Dieu s'étend de toute éternité sur ceux qui le craignent; et il ne refuse pas sa justice aux enfants des enfants de ceux qui conservent son pacte, et qui se souviennent de ses commandements pour les exécuter.

» Le Seigneur a préparé son trône dans les cieux, et son empire embrassera toutes les créatures.

» Bénissez le Seigneur, anges du ciel, puissants en vertu, qui accomplissez ses ordres, et écoutez la voix de ses discours.

» Bénissez le Seigneur, vertus des cieux, ministres qui exécutez sa volonté.

» Bénissez le Seigneur, œuvres de ses mains; dans tous les lieux où s'exerce sa domination, bénis, ô mon âme, le Seigneur. » *Psalm.* CII.

VI.

Cinquième prière pour demander à Dieu son amour.

Si les bienfaits nous lient étroitement à nos bienfaiteurs, ô mon Dieu; si chaque bienfait doit être un brandon d'amour; et si le feu doit être proportionné à la quantité de bois qu'on lui donne pour aliment; avec quelle ardeur votre amour devra brûler dans mon âme, puisque j'ai reçu tant de bienfaits de votre libéralité? Si le monde visible et invisible est de votre part un bienfait envers moi, quelle flamme d'amour devra jaillir d'un semblable foyer? Et ce n'est pas seulement à ce titre que je dois vous aimer; car vous renfermez en vous seul toutes les raisons et toutes les causes d'amour qui existent dans les créatures; et cela à un degré infini de perfection. S'il s'agit de bonté, quelle bonté approchera de la vôtre? S'il s'agit de beauté, quelle beauté comparerai-je à votre beauté? S'il s'agit de bénignité et de douceur, qui en montrera plus que vous? S'il s'agit de richesse et de science, qui prétendra être plus riche et plus savant que vous? S'il s'agit de témoignage d'affection, qui nous en a donné de plus touchants que vous par les souffrances de votre passion? S'il s'agit de bienfaits, de qui en avons-nous autant reçu que de vous? S'il s'agit d'espérance, de qui attendons-nous ce qui nous manque, sinon de votre miséricorde? Si le titre de père est un droit naturel et sacré à l'amour, qui mérite plus ce titre que celui qui a dit : » Ne donnez à personne le nom de père sur la terre. Vous n'avez qu'un Père qui est dans les cieux. » *Matth.* XXIII, 9. Si la qualité d'époux suggère le plus ardent amour, quel est l'époux de mon âme, sinon vous? Quel est l'objet, sinon vous, des désirs de mon cœur? Si la fin suprême, au dire des philosophes, doit être aimée d'un amour sans bornes, n'êtes-vous pas et mon principe et ma dernière fin? D'où suis-je sorti, sinon de vous; où vais-je, sinon

à vous? De qui ai-je reçu ce que je possède, et de qui espérai-je ce que j'attends, sinon de vous? Enfin, si la ressemblance est un motif d'amour, n'est-ce pas à votre image et à votre ressemblance que mon âme a été créée? Or, si ce dernier titre, et chacun des titres précédents sont isolément un motif suffisant d'amour, quel amour exigeront tous ces titres réunis? Assurément, autant la mer l'emporte sur les rivières qui se déchargent dans son sein, autant cet amour devrait l'emporter sur toutes les autres amours.

Ayant donc, ô mon Seigneur et mon Dieu, tant de raisons de vous aimer, pourquoi ne vous aimerais-je pas de toutes mes forces, de tout mon cœur, de toutes mes entrailles? O vous, mon unique espérance, mon unique gloire, mon unique joie; ô vous, principe souverainement aimable et qui suffira souverainement à mes aspirations; quand vous aimerai-je de toute l'ardeur de mon âme; quand vous serai-je agréable en toutes choses; quand aurai-je extirpé de mon cœur tout ce qu'il y a d'opposé à votre volonté sainte; quand serai-je tout à vous; quand cesserai-je de m'appartenir; quand serez-vous le seul à vivre en moi; quand serai-je tout entier dévoré des flammes de votre amour? Quand me transporterez-vous, m'anéantirez-vous et me perdrez-vous en votre être divin; quand me sera-t-il donné de surmonter tous les obstacles qui m'empêchent de faire un seul esprit avec vous et de ne jamais me séparer de vous?

Ah! Seigneur, que vous en coûterait-il de me faire tant de bien? Est-ce que vous dissiperiez vos richesses; est-ce que vous perdriez de vos trésors? Pourquoi, ô mon Dieu, vous, abîme infini de libéralité et de clémence, accordez-vous à votre colère de ne pas agir miséricordieusement envers moi? Pourquoi mes crimes paralyseraient-ils votre bonté? Pourquoi mes fautes contribueraient-elles avec plus d'efficacité à ma perte que votre bonté à mon salut? Si vous désirez de moi douleur et repentir; je suis si désolé de vous avoir offensé, que je voudrais avoir souffert mille morts, plutôt que d'avoir commis envers vous une seule offense. Si vous désirez de moi satisfaction, frappez ce corps misérable, assouvissez sur lui toutes les fureurs de votre vengeance, pourvu que vous ne me refusiez pas votre amour. Je ne vous de-

mande ni or, ni argent, ni aucun bien créé; car sans vous rien ne me rassasie, et hors de votre amour je ne vois que pauvreté. C'est de l'amour que je veux, de l'amour que je demande, de l'amour que j'implore; c'est après votre amour que je soupire. Accordez-le moi, et cela me suffit.

Pourquoi, ô mon Dieu, différez-vous ce bienfait? Vous me voyez dans la peine et le jour et la nuit; pourquoi me refuser assistance? Jusques à quand m'oublierez-vous? jusques à quand détournerez-vous de moi votre visage? *Psalm.* XII; jusques à quand mon âme voguera-t-elle au gré de ces désirs et de ces anxiétés? Jetez vos regards sur moi, ô mon Seigneur, et prenez-moi en pitié. Je n'exige pas la part abondante que l'on donne aux enfants; je me tiendrai satisfait d'une seule des miettes qui tombent de votre table. Me voici devant votre table opulente comme un pauvre mendiant, comme un indigent affamé. Me voici les yeux fixés sur votre visage, regardant comment vous prenez vous-même et distribuez ensuite à vos enfants la gloire qui est leur nourriture. Me voici passant d'une attitude à une autre pour fléchir votre cœur et pour obtenir qu'il ait pitié de moi. Les choses de cette vie ne me suffisent pas, Seigneur : c'est vous qu'il me faut, c'est vous que je veux; votre visage que je cherche; votre amour que j'implore et que j'implorerai toujours, en répétant ce cantique du Prophète : « Que je vous aime, Seigneur, vous qui êtes ma force. Le Seigneur est mon soutien, mon refuge et mon libérateur. C'est mon Dieu qui vient à mon secours, et j'espérerai en lui. Il est mon protecteur, et auprès de lui je trouve toujours mon salut et un asile. J'invoquerai le Seigneur en chantant ses louanges, et j'échapperai aux efforts de mes ennemis. » *Psalm.* XVII, 2. Au nom de celui qui vit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. *Pater. Ave.*

VII.

Sixième prière dans laquelle la créature se remet entre les mains de son Créateur, place en lui toutes ses espérances, et lui promet une parfaite obéissance.

Tous les motifs et les raisons qui me font un devoir de vous aimer, ô mon Dieu, me font aussi un devoir de mettre en vous

toutes mes espérances. En qui pourrai-je espérer, sinon en celui qui m'aime tant, en celui qui m'a fait tant de bien, en celui qui a tant souffert pour moi, en celui qui m'a tant de fois appelé, attendu, supporté, pardonné, et délivré de mille maux? En qui espérerai-je, sinon en celui dont la miséricorde, la bonté, l'amour, la bénignité, la patience, la longanimité sont infinies? En qui espérerai-je, sinon en celui qui est pour moi un Père et un Père tout-puissant? Il me prouve sa paternité par sa tendresse, sa puissance par les remèdes qu'il apporte à mes misères; sa paternité par le bien qu'il me veut, sa puissance par le bien qu'il me fait; car il veille avec plus de soins et de sollicitude sur ses enfants selon l'esprit, que jamais père ne veilla sur ses enfants selon la chair. En qui mettrai-je enfin mon espérance si je ne la mets en celui qui dans tous ses saints livres me presse continuellement d'aller à lui, de me confier à lui, m'assurant en retour des faveurs et des bienfaits de toute sorte. Comme preuve et comme gage de ce qu'il avance il me donne sa vérité et sa parole, les bienfaits dont il m'a déjà comblés, les tourments qu'il a soufferts et le sang qu'il a répandu.

Que n'espérerai-je pas d'un Dieu si bon et si fidèle dans ses promesses; d'un Dieu qui m'a prouvé son amour en se revêtant de notre chair, en endurant mille tortures et mille outrages pour moi; d'un Dieu qui, pour me sauver, est mort sur une croix, et s'est enfermé sous le voile d'une hostie? Pourrait-il me fuir quand je le chercherai, lui qui me cherchait quand je le fuyais? Pourrait-il me refuser mon pardon, quand je le lui demanderai, lui qui le méritait pour moi quand je ne le lui demandais pas? Pourrait-il reculer ma guérison, maintenant qu'elle ne lui coûtera rien, quand il me l'a procurée à un si haut prix? Oui, je mettrai ma confiance et mon espérance en lui; ce sont là autant de raisons qui m'y engagent, et comme le Psalmiste, au milieu de mes tribulations et de mes épreuves, je chanterai de toutes les forces de mon âme : « Le Seigneur est ma lumière et mon salut; qui pourrai-je craindre? Le Seigneur est le protecteur de mon existence; qui pourra me faire trembler? Mes ennemis m'opposeraient-ils une armée que mon cœur ne craindra pas; on fondra sur moi les

armes à la main, que je ne tremblerai pas. » *Psalm.* XXVI, 1.

Mais comme l'espérance n'est point en sécurité si elle n'est sous la sauvegarde de l'obéissance, selon ce mot du Prophète royal : « Offrez à Dieu un sacrifice de justice, et mettez en lui votre espérance, » *Psalm.* IV, 6, faites, Seigneur, qu'à l'espérance en vos miséricordes, je joigne l'obéissance à vos commandements. L'obéissance n'est pas moins un devoir pour moi que tout le reste; car vous êtes mon Roi, mon dominateur et mon maître. Le ciel, la terre, la mer, toutes les créatures vous obéissent : toujours elles ont observé vos lois et toujours elles les observeront. Que je vous obéisse encore mieux qu'elles, puisque j'y suis plus étroitement obligé qu'elles. Que je vous obéisse, ô mon Seigneur et mon Roi, et que je garde entièrement vos saintes lois. Régnez sur moi, ô mon Dieu : que je ne sois plus l'esclave du monde, ni du prince du monde, ni de ma chair, ni de ma volonté, mais de la vôtre. Loin de moi tous ces tyrans usurpateurs de votre trône, larrons de votre gloire, corrupteurs de votre justice. Que votre sceptre soit le seul reconnu et le seul obéi, afin que votre volonté se fasse ainsi sur la terre, comme elle se fait dans le ciel. *Matth.* VI. Oh! quand ce jour se lèvera-t-il! Quand serai-je débarrassé de cette tyrannie! Quand mon âme n'entendra-t-elle d'autres paroles que les vôtres! Quand le pouvoir et les armes de mes ennemis seront-ils assez affaiblis pour que rien en moi ne s'oppose à l'accomplissement de votre volonté sainte! Quand cette mer sera-t-elle calmée? quand ce ciel deviendra-t-il serein? quand mes passions seront-elles assez mortifiées et réduites au silence, pour que nul flot, aucun nuage, aucun bruit, aucun trouble n'altère le calme profond de cette obéissance, et ne vous empêche de régner en moi? Accordez-moi, Seigneur, cette obéissance, ou pour mieux dire, cet empire sur mon cœur, afin qu'il m'obéisse de telle sorte que je puisse le soumettre entièrement à votre volonté.

De même que je suis obligé de vous obéir, je suis encore obligé de m'offrir à vous en sacrifice, et de me remettre tout entier entre vos mains. Est-ce que je ne vous appartiens pas tout entier? n'avez-vous pas sur moi les droits les plus justes? je suis à vous, parce que vous m'avez créé et que vous m'avez donné l'être que

je possède; à vous, parce que vous me conservez cet être par les faveurs et les bienfaits de votre providence; à vous, parce que vous m'avez tiré de la captivité où je gisais, et que vous m'avez racheté, non par l'or et l'argent, mais au prix de votre sang; à vous, parce que vous m'avez racheté autant de fois que vous m'avez délivré du péché. Puisque je vous appartiens à tant de titres, puisque vous êtes à tant de titres mon roi, mon maître, mon libérateur et mon rédempteur, permettez-moi de vous offrir votre bien; daignez me recevoir pour votre captif et votre esclave. Acceptez l'hommage et l'empire de ma volonté, qui désormais ne doit être ni la mienne, ni celle d'autrui, mais la vôtre. Faites que je vive non pour moi, mais pour vous; que je fasse non ce que je veux, mais ce que vous voulez; et que toutes mes actions, le boire, le manger, le dormir, n'aient d'autre règle que vous, d'autre fin que vous. Je me présente en ce moment à vous pour que vous disposiez de moi comme de votre propriété. Si vous voulez que je vive, que je meure, que je conserve ou perde la santé, que je sois riche ou pauvre, honoré ou méprisé, je m'y résigne par avance, et je m'abandonne aveuglément à votre conduite. Que je ne m'appartienne plus; mais que je vous appartienne exclusivement. Que ma volonté ratifie ce don qu'exige votre justice; et cela pour toujours et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. *Pater. Ave.*

VIII.

Septième prière pour demander au Seigneur tout ce qui regarde le salut.

Je vous rends mille actions de grâces, Seigneur, Dieu tout-puissant, Père des miséricordes, qui nous avez vous-même pressé de recourir à vous, en nous disant par la bouche de votre Fils adorable : « Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez; frappez et l'on vous ouvrira. » *Luc.* XI, 9. Vous nous faisiez la même invitation par l'organe de votre prophète, quand vous disiez : « Il n'y a d'autre Dieu juste et sauveur que moi. Tournez-vous vers moi, peuples des extrémités de la terre, et vous serez sauvés. » *Isa.* XLV, 21. Comment, lorsque vous daignez nous appeler le premier, nous inviter, nous tendre les bras, n'au-

rions-nous pas la confiance d'un accueil favorable? Vous n'êtes pas comme les hommes, ô mon Dieu. Quand les hommes donnent, ils s'appauvrissent; c'est pourquoi on les importune toutes les fois qu'on les sollicite. Vous n'êtes pas ainsi, Seigneur; et comme vous ne vous appauvrissez pas en donnant, on ne vous importune pas en demandant. Au contraire, loin de vous importuner en implorant votre miséricorde, on vous obéit; car vous nous ordonnez de vous exposer nos besoins; on vous honore et on vous glorifie, car en vous implorant nous protestons que vous êtes le vrai Dieu, le souverain de l'univers, l'auteur de tout don, à qui seul on peut tout demander, parce qu'il a seul le pouvoir de tout donner. Ce genre de sacrifice, vous nous le suggériez vous-même par ces paroles : « Invoquez-moi au jour de la tribulation; je vous délivrerai et vous me glorifierez. » *Psalm.* XLIX, 15.

Touché de ce commandement d'amour, je recours à vous, ô mon Dieu, et je vous supplie de m'accorder tout ce que je dois vous offrir. Que je vous adore, que je vous craigne, que je vous révère, que je vous loue, que je vous remercie de tous vos bienfaits, que je vous aime de tout mon cœur, que je place en vous toute mon espérance, que j'obéisse à vos saintes lois, que je m'offre et me remette moi-même entre vos mains, et que je sache vous demander les grâces qui contribueront à votre gloire comme à mon salut. Je vous en supplie encore, Seigneur; octroyez-moi le pardon de mes péchés, ainsi que la grâce de les confesser tous, d'en recevoir une véritable contrition, et de vivre désormais sans en commettre d'aucune sorte. Accordez-moi en particulier la force de châtier ma chair, de réprimer ma langue, de mortifier les appétits de mon cœur, de tenir mon imagination et mes pensées dans le recueillement; et que réformé et renouvelé entièrement, je mérite d'être votre temple et votre demeure. Donnez-moi encore les vertus qui purifieront et orneront en même temps cette demeure et ce sanctuaire, une humilité profonde, une patience à toute épreuve, une sage discrétion, la pauvreté d'esprit, un courage soutenu, le zèle pour tout ce qui concerne votre service, et pardessus tout une ardente charité envers le prochain et envers vous.

Comme je ne mérite aucune de ces faveurs, souvenez-vous, Seigneur, de votre miséricorde, aux yeux de laquelle les misères sont bien souvent un titre suffisant. Souvenez-vous que vous ne voulez pas la mort du pécheur, vous l'avez dit vous-même, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. *Ezech.* XVIII. Souvenez-vous que votre Fils n'est pas venu en ce monde pour appeler les justes, ce sont ses propres paroles, mais pour appeler les pécheurs. *Matth.* IX. Souvenez-vous de tout ce qu'il a fait et souffert en ce monde depuis le moment où il naquit jusqu'à celui où il expira sur la croix. Ce qu'il a souffert, il l'a souffert pour moi et non pour lui; il vous l'a offert en sacrifice pour mes misères et mes péchés, implorant en ma faveur votre miséricorde. Il est écrit que vous honorez les pères dans leurs enfants et que vous faites du bien à ceux-ci en vue des mérites de ceux-là, comme le fit à cause de Jonathas, David envers Miphiboseth. II *Reg.* IX; *Eccli.* III. Honorez maintenant votre Fils bien-aimé, en me comblant par amour pour lui de vos bienfaits ; car il est pour moi un père, un second Adam; et, quoique ingrat, je n'en suis pas moins son enfant. Souvenez-vous, ô mon Dieu, que j'ai cherché un refuge auprès de vous, que j'ai frappé à votre porte, et que je vous ai exposé mes maux et mes besoins comme à mon véritable médecin et à mon véritable maître. Je crierai vers vous dans le même esprit qui animait le Roi-Prophète quand il vous disait :

« Inclinez, Seigneur, votre oreille vers moi, et exaucez-moi, parce que je suis dans la pauvreté et l'indigence.

» Veillez sur mon âme, car je vous suis consacré. Sauvez, ô mon Dieu, votre serviteur qui espère en vous.

» Ayez pitié de moi, Seigneur, car tout le jour j'ai crié vers vous.

» Réjouissez l'âme de votre serviteur, car c'est vers vous que je l'ai élevée.

» Car vous êtes, Seigneur, doux et suave et d'une miséricorde inépuisable envers ceux qui vous invoquent.

» Que ma prière, Seigneur, frappe vos oreilles, et prêtez votre attention à la voix de mes supplications.

» Au jour de ma tribulation j'ai crié vers vous parce que vous m'avez exaucé.

» Parmi les dieux des nations il n'en est point de semblables à vous, ni qui fasse des œuvres semblables aux vôtres.

» Tous les peuples que vous avez créés viendront vous offrir leurs adorations, ô mon Dieu, et glorifieront votre saint nom.

» Parce que vous êtes grand et que vos œuvres sont merveilleuses; vous seul êtes Dieu.

» Conduisez-moi, Seigneur, dans votre voie, et je marcherai dans votre vérité ; que mon cœur soit dans la joie et qu'il craigne toujours votre nom.

» Je chanterai vos louanges, Seigneur mon Dieu, de tout mon cœur, et je glorifierai éternellement votre nom. » *Psalm.* LXXXV, 1-12. Ainsi soit-il. *Pater. Ave.*

CHAPITRE VI.

Prières relatives à diverses circonstances et à divers besoins de la vie spirituelle.

I.

Prière qu'on pourra réciter le matin, dans laquelle, après avoir rappelé les principaux bienfaits et les principaux titres de son Créateur, l'homme lui témoigne sa reconnaissance, lui offre tout ce qu'il est et lui demande sa grâce.

« Mon Dieu, mon Dieu, c'est vous qui êtes dès l'aurore le premier objet de ma pensée. » *Psalm.* LXII. 1. C'est ainsi que David commence l'un de ses psaumes; et il ajoute un peu plus bas : « Je me suis souvenu de vous sur ma couche, et dès le matin je médite vos grandeurs parce que vous êtes venu à mon aide. » Et moi aussi, ô mon Seigneur et mon Dieu, je veux comme ce saint roi fixer dès le matin ma pensée sur vous. Que ce soit le premier de mes soucis, le premier de mes soins, puisque la principale de mes obligations, la fin pour laquelle moi-même et tout ce qui existe avons été créés, est de louer, d'exalter et de glorifier votre saint nom. Vous êtes, Seigneur, le principe et la fin de toutes choses, principe qui n'avez pas de principe, fin qui ne connaissez pas de fin. De même que rien dans l'univers n'a pu exister sans vous, rien ne peut exister que pour vous, c'est-à-dire pour vous louer, vous servir et publier votre gloire. Vous êtes la source uni-

verselle de tous les biens. Il n'y en a aucun, ni de la nature, ni de la grâce, ni du corps, ni de l'âme qui n'émane originellement de vous, ô source intarissable de bonté. Vous êtes l'océan de toutes les perfections, l'abîme de toutes les grandeurs, une mer sans bornes de clémence et de miséricorde, un tableau d'une beauté incompréhensible. Vous êtes le Dieu des dieux, le Saint des saints, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, la cause des causes, l'être des êtres, la vie de tout ce qui vit, l'ordre de l'univers, l'éclat du monde, la splendeur des cieux.

Vous êtes mon Créateur, et vous m'avez fait, en me tirant du néant, à votre image et à votre ressemblance. Vous êtes mon conservateur, et vous ne cessez de me soutenir, afin que je ne retombe pas dans le néant. Vous êtes mon sanctificateur, et par la grâce vous m'avez fait monter à un ordre beaucoup plus élevé. Vous êtes mon glorificateur, car vous m'avez créé pour aller encore plus haut, pour vivre éternellement dans la gloire. Vous êtes mon gardien, mon protecteur, mon défenseur, mon bouclier, mon pasteur, mon bienfaiteur, mon roi, mon maître, mon père, l'époux et le centre de mon âme, ma fin suprême, en qui se trouve toute ma félicité, toute ma béatitude et la perfection souveraine de ma vie. Voilà ce que vous êtes pour moi, Seigneur, par votre divinité.

En tant qu'homme vous êtes de plus mon rédempteur, mon sauveur, mon libérateur, et, comme le dit le grand Apôtre, ma sagesse, ma justice, ma sanctification, ma rédemption, mon sacrifice, ma victime, mon prêtre, mon avocat, mon intercesseur, mon exemple, ma force, ma consolation et le médecin universel de tous mes maux. Vous avez guéri par votre humilité mon orgueil, par votre pauvreté mon avarice, par vos souffrances ma sensualité, par votre mansuétude mon irascibilité, par votre charité ma jalousie, par le fiel et le vinaigre que vous bûtes sur la croix mon intempérance, et par vos innombrables fatigues ma paresse. C'est pour me guérir que vous supportiez les jeûnes, les voyages, les sueurs, les veilles, les prières, les afflictions, que vous avez été exilé, persécuté, outragé, bafoué, flagellé, couronné d'épines, crucifié, et abreuvé d'amertumes que jamais homme n'avait eues à subir.

Ce sont là, ô mon Sauveur, autant de titres qui m'attachent à vous, autant de droits qui font de moi votre propriété, autant de liens qui me constituent votre prisonnier et votre captif. Que vous donnerai-je, Seigneur, en retour de tant de bienfaits? Comment reconnaîtrai-je tant de faveurs? Eussé-je les cœurs de tous les hommes et les emploierais-je tous à vous aimer, je serais encore au-dessous de ce qu'il faudrait pour satisfaire à une seule de ces obligations. Comment pourrai-je donc les remplir toutes, ô mon Dieu? Comment vous refuserai-je mon cœur pour m'acquitter entièrement envers vous, quand avec plusieurs, je serais même impuissant à m'acquitter de la plus petite partie de ce que je vous dois? Que ferai-je donc, ô mon Sauveur? Tout ce qu'il m'est possible de faire, c'est de vous offrir d'infinies actions de grâces pour les immenses bienfaits que j'ai reçus de vous, et de supplier les créatures de la terre, des cieux, de venir en aide à mon impuissance, et de vous offrir les louanges et les remercîments que je suis incapable tout seul de vous offrir. Je les inviterai en me servant du cantique que vous inspirâtes aux trois enfants dans la fournaise où on les avait jetés par l'ordre du roi de Babylone. « Bénissez le Seigneur, créatures qui êtes l'œuvre de ses mains. Louez-le, exaltez-le dans les siècles des siècles. Anges du Seigneur, bénissez le Seigneur; louez-le et exaltez-le dans les siècles des siècles. Cieux, bénissez le Seigneur; louez-le, exaltez-le dans les siècles des siècles. Eaux qui êtes au-dessous des cieux, bénissez le Seigneur; louez-le, exaltez-le dans les siècles des siècles, etc. » *Dan.* III, 57 et seq.

Après avoir achevé la récitation de ce cantique, on pourra continuer en ces termes :

Ces bénédictions et ces louanges, je vous les dois toutes, ô mon Dieu, puisque vous avez sur moi des droits si sacrés et si nombreux. En Guinée l'on achète souvent un homme pour un bonnet de couleur; et l'homme ainsi acheté devient l'esclave d'autrui, au point de ne posséder ni une heure qui lui appartienne, ni un maravédis. Quand le maître le voudra, on l'enfermera dans une hutte, et on lui mettra les fers aux pieds, on ira même jusqu'à le frapper de verges, et lui faire subir toute sorte de tortures. Moi aussi,

ô mon Dieu, je suis votre propriété : votre propriété, parce que vous m'avez créé ; votre propriété, parce que vous m'avez racheté au prix de votre sang ; votre propriété, parce que je vous dois tous les instants de ma vie, au point de ne pouvoir, sans votre action conservatrice, ouvrir la bouche, imprimer à ma main ou à mon pied le plus léger mouvement. Si je vous appartiens à tant de raisons, Seigneur, comment m'affranchir de votre service ; comment vous contester l'usage de votre bien ; comment prétendre pouvoir librement disposer de mes actes et de ma volonté ?

Reconnaissant humblement ma véritable condition, je viens, ô Seigneur mon Dieu, me constituer votre esclave à jamais. Je vous offre dès maintenant mes pensées et mes actions présentes, comme celles de toute ma vie. Que mes paroles et mes souffrances, mes repas et mon sommeil n'aient d'autre fin que votre honneur et votre gloire. Je vous supplie surtout d'agréer l'offrande que je vous fais de moi-même. Que je ne m'appartienne plus dorénavant, et que je n'appartienne qu'à vous. Que je ne vive plus pour moi, que je ne travaille plus pour moi, que je ne me recherche plus ; mais que je m'emploie tout entier à votre service, et que je prenne uniquement souci du bon plaisir de votre volonté. De telle sorte que, s'il m'arrive d'agir autrement, je me convainque moi-même de n'être qu'un larron et un usurpateur du bien d'autrui, ayant refusé de vous accorder une obéissance et un service qui vous sont dus à tant de titres.

Mais comme il m'est impossible de m'acquitter pleinement envers vous sans le secours de votre grâce, je vous conjure, Seigneur, de venir à mon aide, et de créer en moi un cœur nouveau qui, estimant ne pouvoir disposer d'un seul moment par lui-même, les emploie tous à vous aimer, une volonté nouvelle, dont tout le souci soit de se conformer parfaitement à la vôtre, et un entendement et une mémoire qui ne perdent jamais votre pensée et votre souvenir. Donnez encore, ô mon Dieu, un frein à ma langue, une garde à mes yeux, la pureté à mon cœur. Faites que je traite ma chair avec rigueur, et que je mortifie tous mes appétits et toutes mes volontés particulières. Daignez accorder à mon âme, avec une humilité profonde, la patience, l'obéissance, la mansuétude,

la pureté d'intention, la discrétion véritable, la pauvreté d'esprit, le zèle de votre honneur, l'amour et le support du prochain, et une compassion pleine de tendresse pour ses besoins, o vous qui vivez et régnez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Observation sur la prière précédente.

Il n'est pas nécessaire, lecteur chrétien, que vous récitiez la prière précédente mot à mot comme elle est écrite. Il serait mieux de vous pénétrer des sentiments et des idées qu'elle renferme, et de les exprimer en votre cœur avec les termes que vous suggérera votre piété. De cette manière, elle vous paraîtrait chaque fois nouvelle; et elle réveillerait chaque fois en votre âme des sentiments nouveaux et une dévotion nouvelle. A cet effet, observez qu'elle est principalement fondée sur la considération des bienfaits qui nous lient si étroitement à notre Dieu. Ces considérations, il faut les approfondir toutes les fois qu'elles s'offrent à la mémoire, afin d'exciter le cœur à l'amour et au service d'un Dieu envers lequel il a contracté de si grandes obligations. Si on les approfondit comme il convient, l'impression que l'on éprouvera à la vue des chaînes qui nous rattachent indissolublement au Seigneur nous permettra d'aborder aisément les trois autres parties de cette prière, à savoir : l'action de grâces, l'offrande de soi-même et la demande. On pourra donner à cette dernière une plus grande étendue, en allant par exemple jusqu'à demander en détail les choses dont nous ou le prochain pouvons avoir besoin. A la fin, il sera bon de s'arrêter autant qu'il sera possible à la dernière demande, qui a pour objet l'amour de Dieu : elle est à la fois la plus pieuse, la plus douce et la plus avantageuse de toutes.

Ces avis sont d'autant plus indispensables que cette prière doit être faite au moment du lever; lequel a lieu souvent avant le jour. En se livrant mentalement à cet exercice, il ne sera pas nécessaire d'un flambeau pour lire, et l'obscurité ne contribuera qu'à rendre le recueillement plus profond. Quand on récitera le cantique des trois adolescents, on aura soin de répéter après chaque verset comme l'indique l'Ecriture l'invitation suivante : Il est digne d'être loué et exalté dans les siècles des siècles. Ces

paroles sont d'un grand sens et d'une grande vertu pour l'âme qui comprend ce que c'est qu'aimer Dieu. Toutes les fois qu'on les répète, c'est une nouvelle flèche qui transperce le cœur. Il n'est pas non plus besoin de réciter ce cantique jusqu'au bout; on s'arrêtera au milieu, si l'on veut. Pour celui qui le trouverait d'une longueur insuffisante, ce serait une excellente chose de convier les chœurs divers des anges, les patriarches, les prophètes, les apôtres, les évangélistes, les martyrs, les confesseurs, les vierges et les saintes femmes, à glorifier et à chanter notre commun Seigneur, répétant après chaque invocation la formule ordinaire : Il mérite d'être loué et exalté dans les siècles des siècles.

II.

Prière pour demander au Seigneur le pardon de nos péchés.

O Père dont la puissance, la tendresse et la miséricorde sont infinies, me voici, misérable pécheur que je suis, prosterné à vos pieds, confessant les crimes innombrables par lesquels j'ai offensé votre cœur paternel. Je confesse aussi mon ingratitude à l'égard de tous vos bienfaits. De quel amour, de quelle bienveillance n'avez-vous pas usé envers moi? Vous avez bien longtemps attendu que je fisse pénitence, et au lieu de me précipiter dans l'enfer comme le méritait ma malice, vous ne cessiez de m'inviter et de m'attirer par votre grâce. Que de fois, ô mon Seigneur, vos saintes inspirations ont frappé à la porte de mon cœur? Que de fois vous avez par vos bienfaits provoqué ma reconnaissance? que de fois vous avez tâché de me toucher par vos bontés, ou de m'effrayer par vos châtiments? Et quand, malgré tout cela, je vous repoussais sans cesse, je vous tournais les épaules, vous me supportiez avec une inaltérable patience. Oh! avec quelle justice vous eussiez pu m'engloutir dans l'abîme éternel! Mais votre clémence retenait la violence du courroux que j'avais attiré sur ma tête. C'est une chose incompréhensible assurément, ô Père très-doux, que mon cœur ne se brise pas de douleur en présence de pareils souvenirs. Non je ne mérite pas d'être appelé votre créature, ni que la terre me supporte, ni qu'elle fournisse à mes besoins. C'est chose merveilleuse que les œuvres de vos mains n'aient pas tiré

vengeance de toutes les injures et de tous les outrages dont je me suis rendu coupable envers vous.

Mais, ô Père miséricordieux, ayez pitié de moi, et ouvrez-moi les entrailles de votre tendresse infinie. Pardonnez-moi, si j'ai tant différé de me tourner vers vous. Découvrez-moi votre sein paternel, et ne me refusez pas la nourriture que vous avez coutume de donner à vos enfants. Je vous en supplie, Seigneur, faites en moi ce pourquoi vous m'avez si longtemps attendu. Je proclamerai volontiers que je suis le plus coupable des hommes; mais, néanmoins, j'ai confiance en votre bonté. Quand même mes iniquités seraient innombrables, je sais aussi que la multitude de vos miséricordes est infinie. O Père très-aimant, si vous voulez, vous pouvez me guérir. Sauvez-moi, Seigneur, et je serai sauvé. Oui, je le reconnais, j'ai grandement péché contre vous; mais souvenez-vous des consolantes paroles que vous avez prononcées par l'organe d'un de vos prophètes : « Tu as fait le mal avec de nombreux amants. Reviens à moi et je t'accueillerai. » *Jerem.* III, 1. C'est appuyé sur cette promesse, ô mon tendre Père, que je reviens à vous, comme si par ces paroles vous ne vous adressiez qu'à moi seul, et vous n'invitiez que moi par ces affectueux accents. Ne suis-je pas, en effet, cette misérable et déloyale créature? Ne suis-je pas ce fils prodigue et perdu de mœurs qui s'est éloigné de vous? *Luc.* XV. O Père des lumières, de qui descendent tous les biens, comme une brebis capricieuse j'ai quitté votre troupeau, et j'ai abusé des faveurs nombreuses que vous m'aviez accordées. Je vous ai abandonné, ô source d'eau vive, pour aller me désaltérer à des citernes amères et desséchées, pour courir après les consolations et les plaisirs sensuels qui s'évanouissent aussitôt. *Jerem.* II. Je vous ai abandonné, ô pain de vie, et je me suis repu de la pâture des pourceaux, et je me suis livré à mes instincts vicieux, à mes appétits brutaux. Je vous ai abandonné, ô bien suprême et parfait, et j'ai couru après les biens terrestres et périssables qui m'ont conduit à ma perte. Encore une fois, ô mon Père, daignez oublier mes crimes et mes ingratitudes en considération des souffrances et des humiliations que votre Fils a supportées pour mon salut.

Et vous, fils adorable de mon Dieu, mon Sauveur et mon Maître, ayez compassion de moi. C'est dans votre divine clémence, dans votre grâce bienfaisante, dans vos plaies sacrées que j'ensevelis mes méfaits, mon ingratitude, mon impureté, mes colères, mon orgueil, mon avarice, ma désobéissance, mes souillures, mon effronterie, mes désordres et toutes les iniquités que j'ai commises contre vous. Vous êtes toute mon espérance, toute ma force et toute ma consolation. Autant je suis troublé par le souvenir de mes péchés, autant je suis soutenu par le souvenir de votre bonté et des mérites de votre passion. Encore que mes péchés soient affreux et incalculables, ils sont encore infiniment au-dessous de votre miséricorde. Oui, j'en ai la confiance, vous ne laisserez pas périr l'âme que vous avez créée à votre image et à votre ressemblance, l'âme pour laquelle vous avez pris un sang humain, une chair humaine, une nature humaine. Oui, j'espère que vous ne me condamnerez pas, parce que vous m'avez racheté à un prix trop élevé, par de trop précieuses souffrances; ô vous qui vivez et régnez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

III.

Prière pour remercier Dieu de ses bienfaits.

1° *Création.* Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce que vous m'avez créé à votre image et à votre ressemblance, je vous rends grâces pour ce corps que vous m'avez donné avec tous ses sens, pour cette âme à qui vous avez donné entr'autres facultés admirables, celles de vous connaître et de vous aimer. Faites, ô mon Créateur et mon Père céleste, que je vous serve assez bien pour extirper mes passions et mes habitudes vicieuses, et former ainsi de nouveau en moi l'image que vous y avez créée, et devenir semblable à vous par l'innocence de ma vie.

2° *Conservation.* Je vous rends grâces, ô doux Jésus, pour le bienfait de la conservation. Après m'avoir créé, vous daignez encore me conserver à chaque instant l'être que vous m'avez donné. C'est aussi pour contribuer à ma conservation que vous avez créé la plupart des êtres qui peuplent l'univers : le ciel, la terre, la mer, le soleil, la lune, les étoiles, les animaux, les

poissons, les oiseaux, les arbres, en un mot presque tout ce qui existe. Parmi ces créatures les unes servent à ma nourriture, les autres à me guérir, à me récréer, à m'instruire, et d'autres enfin à me châtier. Je vous en supplie, Seigneur, que je sache user convenablement de toutes ces choses, et m'en servir pour le but que vous vous êtes vous-même proposé, à savoir, pour arriver à mieux vous connaître, ô mon Dieu, mon maître véritable; et pour enflammer mon cœur de l'admiration et de l'amour de votre saint nom.

3° *Rédemption.* Je vous rends grâces, ô doux Jésus, pour le bienfait de votre rédemption, pour cette bonté et cette miséricorde incompréhensible que vous nous avez témoignée, et pour cette ardente charité qui vous a porté à descendre sur la terre, afin de nous élever jusqu'aux cieux, à vous faire homme afin de nous diviniser, à souffrir une mort cruelle afin de nous donner la vie véritable.

Je vous rends grâces pour l'humilité de votre incarnation, la pauvreté de votre naissance, le sang répandu dans votre circoncision, votre exil en Egypte, votre jeûne dans le désert, les veilles passées en prières, les fatigues de vos courses, l'obscurité et le dénûment de toute votre vie. Je vous rends grâces pour toutes les douleurs et les ignominies que vous avez souffertes dans votre si triste et si odieuse passion. Je vous rends grâces pour votre prière au jardin des Oliviers, pour votre sueur de sang, pour la captivité, les soufflets, les blasphèmes, la flagellation que vous avez endurés; pour votre couronne d'épines, votre manteau de pourpre, les outrages et les moqueries, pour le fiel et le vinaigre qui vous furent offerts, pour les clous de vos mains et de vos pieds, pour votre mort et pour la croix; car tout cela vous l'avez souffert pour mon salut.

4° *Vocation.* Je vous rends grâces, ô doux Jésus, qui dès ma naissance et le commencement de ma vie, m'avez reçu dans le giron de votre Eglise, m'avez établi dans la foi catholique et avez fait de moi un chrétien. Je vous rends grâces pour avoir soutenu et conservé mon âme aussi bien que mon corps jusqu'au jour présent. Plaise à votre piété que mon cœur ne savoure

d'autre aliment que vous, et que vous seul, principe de vie, lui paraissiez pouvoir étancher sa soif; jusqu'à ce que le cours de ce pèlerinage achevé, je jouisse en votre bienheureuse éternité de ces flots abondants de délices dont vous êtes la source.

5° *Divers bienfaits soit temporels, soit spirituels.* Je vous rends grâce, ô doux Jésus, qui jusqu'ici, sans que je m'en aperçoive, m'avez délivré d'une foule de dangers graves qui menaçaient ou mon corps, ou mon âme; quoique je méritasse, à cause de mes iniquités continuelles, d'être abandonné de vous.

Je vous rends grâces, parce que vous m'avez supporté avec patience, tandis que je dormais dans le bourbier infect des vices, et parce que vous n'avez pas désespéré de mon repentir, malgré mes offenses réitérées et les résistances que j'opposais à vos saintes inspirations. Accordez-moi, Seigneur, de vous suivre désormais avec humilité, d'obéir à vos inspirations avec promptitude, et de chasser de mon cœur l'amour des choses visibles, afin que je me consacre entièrement à vous servir, et que je ne me sépare jamais de vous.

Je vous rends grâces surtout, ô mon Dieu, pour ces admirables sacrements où mon âme trouve les remèdes qui lui conviennent. Je vous rends grâces pour les inspirations par lesquelles vous me visitez si souvent, pour la béatitude glorieuse que vous me réservez, si mes fautes ne m'en rendent indigne.

Ce sont là, ô mon Seigneur, les bienfaits que je connais. Il y en a sans doute une infinité d'autres que j'ignore, pour lesquels je ne ne vous dois pas moins d'actions de grâces que pour ces derniers; pour lesquels je vous en dois peut-être davantage, parce qu'ils font ressortir davantage la grandeur de votre bonté. Pendant que je dormais, vous veilliez pour me défendre contre les périls qui me menaçaient, et me combler de nouvelles faveurs. Et de même que je dois vous prier de me pardonner les péchés que je ne connais pas, aussi bien que les péchés que je connais; je dois vous remercier pour les bienfaits que je vois, et pour ceux que j'ignore. C'est à cette intention que je vous adore, que je vous bénis et que je vous glorifie. Faites, Seigneur, que j'use de telle sorte de vos bienfaits qu'ils soient pour moi une occasion, non d'orgueil

et de négligence, mais d'une humilité, d'une reconnaissance et d'un zèle plus parfaits; ô vous qui vivez et régnez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

IV.

Prière dans laquelle l'homme offre les peines et les mérites de Jésus-Christ à Dieu pour en obtenir ses grâces.

« Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens que j'en ai reçus? » *Psalm.* cxv, 12. Comment reconnaîtrai-je tant de bienfaits? Que lui offrirai-je en retour de tant de miséricorde? Oh! que j'ai mal répondu aux avances d'un Dieu si libéral, si bienfaisant et si bon? Toujours, ô mon Dieu, j'ai méconnu vos grâces; toujours j'ai suscité des obstacles à vos inspirations, ajoutant ainsi fautes sur fautes, péchés sur péchés. Je l'avoue, Seigneur, je ne mérite pas d'être appelé votre fils; cependant je ne puis m'empêcher de voir en vous un père. Vous êtes, en effet, pour moi un père plein de tendresse; en vous seul j'ai mis toute ma confiance. Vous êtes une source de miséricorde, et loin d'abandonner les malheureux pécheurs qui ont recours à vous, vous les purifiez et vous les consolez. Eh bien! ô vous mon seul espoir, me voici, moi la plus pauvre des créatures, devant vous, avec le fardeau accablant de mes prévarications. Me voici prosterné humblement à vos pieds, et implorant humblement votre miséricorde. Pardonnez-moi, ô vous l'objet de mes plus solides espérances; pardonnez-moi, et sauvez-moi au nom de votre clémence infinie.

O doux Jésus, en expiation de mes péchés je vous offre cette charité incompréhensible qui vous a porté, vous Dieu d'une majesté sans bornes, à vous faire homme et à vivre trente-trois ans sur la terre parmi les fatigues, les chagrins, les persécutions, les contrariétés et les peines de toute sorte pour notre salut. Je vous offre ces mortelles angoisses, cette sueur de sang, cette agonie du jardin des Oliviers, quand, agenouillé devant votre Père, vous sentiez la tristesse inonder votre âme si aimante. Je vous offre ce désir ardent de souffrances qui vous entraîna à vous livrer volontairement entre les mains de vos ennemis, et à vous offrir pour nous en sacrifice. Je vous offre la captivité, les coups de fouet, les mauvais

traitements, les injures, les blasphèmes, les soufflets, les coups, les crachats impurs dont vous couvrait la bouche souillée de vos ennemis, et tous les autres tourments que vous eûtes à endurer pendant cette nuit douloureuse chez Anne et chez Caïphe. Je vous offre tout cela, et je vous conjure, au nom de votre bonté qui ne connaît pas de mesure, au nom de vos mérites infinis, de me pardonner mes péchés, de purifier mon âme, et de la conduire à la vie de l'éternité.

Je vous offre encore l'humilité et la patience ineffables que vous témoigniez pendant qu'on vous couronnait d'épines, et qu'après vous avoir revêtu pour plus grande moquerie de lambeaux de pourpre, on fléchissait le genou devant vous en vous frappant avec le roseau qu'on avait mis en vos mains. Je vous offre cette lassitude douloureuse de votre corps, ces pas si pénibles, cette charge si lourde de la croix que portaient vos épaules meurtries en gravissant le Calvaire. Je vous offre la soif qui vous dévorait sur la croix et les autres peines qu'a dû souffrir votre cœur si tendre. Tout cela je vous l'offre avec la reconnaissance dont je suis capable, et je vous prie au nom de votre bonté et de vos mérites infinis, de me pardonner mes péchés, de purifier mon âme et de la conduire à la vie de l'éternité.

O doux Jésus, en expiation de tous mes méfaits je vous offre les douleurs cruelles que vous éprouvâtes lorsqu'on vous dépouilla brutalement de votre robe, que le sang de vos plaies avait collée à votre corps, et qu'on rouvrit toutes vos blessures. Je vous offre les douleurs que vous éprouvâtes quand on cloua vos mains et vos pieds sur le bois sacré, quand vos membres se disloquèrent, quand votre sang précieux, comme une fontaine abondante, coulait par toutes vos blessures. Je vous offre chacune des gouttes de ce sang divin; je vous offre la bénignité et la mansuétude avec laquelle vous supportâtes les insultes et les sarcasmes de ces malheureux qui branlaient la tête et vous tournaient en dérision, tandis que vous les excusiez auprès de votre Père et que vous priiez pour eux. Je vous offre ces tortures incompréhensibles qui vous saisirent, lorsque livré à toutes les angoisses, privé de toute consolation, vous étiez cloué entre deux larrons à cette croix dou-

loureuse. Je vous offre l'humilité et le respect avec lesquels, inclinant la tête, vous recommandâtes votre esprit à votre Père. Je vous offre ce sang précieux et salutaire qui jaillit si abondamment de votre côté ouvert par le fer de la lance. Tout cela je vous l'offre avec les actions de grâces dont je suis capable, vous suppliant, au nom de ces mérites, de me pardonner mes péchés, de purifier mon âme et de la conduire à la vie de l'éternité, où vous régnez à jamais. Ainsi soit-il.

V.

Prière à Dieu et à tous les saints pour en obtenir les grâces qui nous sont nécessaires, ainsi que les grâces nécessaires à notre prochain.

Père très-bon, père miséricordieux et compatissant, ayez pitié de moi. Pour tous mes péchés, pour les péchés du monde entier, je vous offre la vie, la passion et la mort de votre Fils unique. Je vous offre tout ce qu'il a fait et souffert pour nous sur cette terre. Je vous offre les mérites de sa très-douce mère et de tous les saints, afin qu'ils m'obtiennent le pardon de mes fautes, que vous me preniez en pitié et que vous me donniez la vie éternelle.

Pieux Jésus, mon rédempteur et mon maître, ayez pitié de moi. Je vous remercie de la multitude infinie de vos miséricordes, et des bienfaits sans nombre dont vous m'avez comblé jusqu'ici et dont vous me comblez chaque jour. Ce que je vous demande, ô Dieu de clémence, c'est de me rendre participant de vos mérites; afin que devenu l'un de vos membres, et une seule et même chose avec vous par votre amour et l'imitation de vos exemples adorables, je vous sois uni comme le sarment l'est à la vigne, puisque vous êtes la vigne véritable, et le principe de vie de tous les fidèles. *Joan.* xv.

Esprit-Saint, Esprit consolateur, venez à mon aide. A vous je recommande mon corps, mon âme et tout ce qui m'appartient. En vos mains je mets le commencement et la fin de ma vie tout entière. Faites que je la termine à votre service, et que j'expie mes péchés avant de sortir de ce corps mortel. Faible et aveugle comme je le suis, tant que je serai en ce monde, je succomberai facilement aux piéges que me tendent mes affections, je serai fa-

cilement le jouet de l'erreur et de l'illusion. C'est pourquoi je me livre à vous et je me place sous votre protection. Défendez, Seigneur, votre pauvre serviteur contre les maux qui le menacent; guidez et éclairez mon entendement, gouvernez mon âme, réglez mon corps, fortifiez mon esprit contre les entraînements inconsidérés de mon cœur. Donnez-moi une foi inébranlable, une espérance ferme, une pure et parfaite charité. Faites que j'éprouve la plus grande douceur à vous aimer, et qu'en tout temps et en tout lieu j'accomplisse votre sainte volonté.

Je vous adore, je vous révère, je vous glorifie, Trinité sainte, Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit. Je me prosterne profondément devant votre divine Majesté, et je m'abandonne irrévocablement à ce que vous voulez de moi. Ecartez de moi et de tous vos fidèles, ô mon Dieu, tout ce qui vous déplaît, accordez-nous tout ce qui réjouit vos regards divins, et faites de nous ce que vous voulez que nous soyons. Je vous confie mes parents, mes frères, mes proches, mes bienfaiteurs, mes amis, mes familiers, toutes les personnes pour qui je dois vous prier. Prenez soin de votre sainte Eglise; que tous les hommes vous servent, que tous vous connaissent, que tous vous aiment et s'aiment entre eux pour l'amour de vous. Ramenez les égarés dans le droit chemin, mettez un terme aux hérésies, convertissez à la foi tous ceux qui ne connaissent pas encore votre saint nom. Donnez-nous et conservez-nous la paix, selon qu'il conviendra à vos desseins éternels et à nos intérêts véritables. Répandez la joie et la consolation sur les personnes qui vivent dans la tristesse, les tentations, les désastres et toutes les afflictions soit corporelles, soit spirituelles. Etendez enfin votre protection sur toutes les créatures; accordez aux vivants votre grâce, et aux trépassés le repos éternel.

Je vous salue, lis resplendissant de beauté, prémices du plus doux printemps, très-sainte Vierge Marie. Je vous salue, fleur céleste qui répandez le parfum le plus odorant de suavité divine. Je vous salue, rose aux fraîches couleurs, délices du ciel, vous qui avez mis au monde et nourri de votre lait le roi des cieux, Jésus-Christ, la splendeur de la gloire du Père, la figure de sa substance. *Hebr.* I. O ma souveraine, obtenez de la main de votre

divin Fils, tout ce que vous savez devoir être nécessaire à mon âme. Venez, ô ma mère, au secours de mon infirmité dans mes besoins, mes tentations, et à l'heure de ma mort, afin que par votre faveur et votre intercession, je traverse en toute sécurité cette terrible et suprême épreuve.

Esprits bienheureux qui, par vos harmonieux concerts, glorifiez notre commun maître et jouissez à jamais de ses délices, ayez pitié de moi. C'est vous surtout que j'implore, ange protecteur et gardien de mon âme et de mon corps. Puisque je vous suis confié spécialement, veillez sur moi avec fidélité et avec diligence. O saints et saintes du paradis, qui, après avoir traversé l'océan orageux et sombre de ce siècle, et au sortir de cet exil, êtes arrivé à la porte de la céleste patrie, soyez mes médiateurs et mes avocats; priez pour moi le Seigneur, afin que par vos mérites et votre intercession, il daigne m'assister à mon heure dernière. Ainsi soit-il.

VI.

Prière de saint Thomas d'Aquin pour demander à Dieu toutes les vertus.

Seigneur mon Dieu dont la puissance et la miséricorde sont infinies, accordez-moi votre grâce afin que, tout ce qui plaît à votre sainte volonté, je le désire avec ardeur, je le cherche avec prudence, je le reconnaisse avec vérité et je l'accomplisse parfaitement pour la gloire et l'honneur de votre saint nom. Ordonnez, Seigneur, la condition de ma vie : donnez-moi la lumière pour comprendre ce que vous voulez que je fasse, et la force pour l'exécuter comme il convient pour le salut de mon âme. Soyez vous-même, ô mon Dieu, pour moi la voie sûre, droite et parfaite. Que les prospérités comme les adversités de la vie ne m'amollissent pas, que dans les unes je vous bénisse, sans perdre courage dans les autres. Que les premières ne soient pas pour mon âme un sujet d'orgueil, et les secondes un sujet de découragement. Que rien ne me réjouisse ou ne m'attriste sinon ce qui m'approchera ou m'éloignera de vous. Que je ne désire la satisfaction de personne plus que votre propre satisfaction : que je ne redoute le mécontentement de personne plus que votre propre mécontentement. Que toutes les choses passagères me semblent

viles par amour pour vous; et que j'estime cher et précieux tout ce qui vous regarde, et vous-même infiniment au delà, ô mon Dieu. Que tout plaisir me paraisse amer sans vous, et que je ne désire rien hors de vous. Que je goûte d'ineffables délices à embrasser pour vous quelque peine que ce soit, et que toute joie n'engendre sans vous en mon âme que de l'ennui. Faites que j'élève souvent mon cœur vers vous; et si j'oublie de le faire, que je répare cet oubli par la peine qu'il me causera et la résolution de me corriger. Rendez-moi, ô mon Seigneur et mon Dieu, humble sans illusion, joyeux sans dissipation, triste sans abattement, grave sans pesanteur, zélé pour les choses de votre service sans légèreté, ouvert sans dissimulation, chaste sans mollesse, timide sans défaut de confiance, plein d'espoir en vous sans présomption. Que j'aide le prochain de mes conseils sans affectation, que je l'édifie par mes paroles et mes œuvres sans orgueil, que j'obéisse à mes supérieurs sans répugnance, et que je supporte les épreuves volontairement et sans murmure. Donnez-moi un cœur vigilant, ô mon doux Seigneur, que nulle pensée n'éloigne de vous; un cœur noble que nul désir honteux ne captive, un cœur libre que nul pouvoir ne domine, un cœur vaillant que nul fatigue ne lasse, un cœur droit que nulle mauvaise intention ne puisse entraîner. O mon très-doux et très-aimable Sauveur, accordez-moi l'intelligence pour vous connaître, la sollicitude pour vous chercher, la sagesse pour vous trouver, une conduite qui vous soit toujours agréable, et une confiance persévérante pour m'abandonner entièrement à vous. Que je mérite d'être attaché à votre croix par la pénitence, d'user de vos bienfaits en ce monde avec gratitude, et de jouir un jour dans le ciel de vos joies et de votre gloire. Ainsi soit-il.

VII.

Prière au Saint-Esprit.

Esprit-Saint, Esprit consolateur, qui, au jour de la Pentecôte, êtes descendu sur les apôtres, et avez rempli leurs âmes saintes de charité, de sagesse et de grâce; je vous en supplie par votre largesse et miséricorde ineffable, remplissez mon cœur de votre

grâce divine, et mes entrailles de la douceur ineffable de votre amour. Venez, Esprit-Saint, envoyez du ciel un rayon de votre lumière. Venez, père des pauvres; venez, auteur de tous les dons; venez, lumière de nos cœurs. Venez, consolateur divin, époux aimable et délices de nos âmes. Venez, ô vous qui nous purifiez de nos péchés, et apportez remède à tous nos maux. Venez, vous qui êtes notre force dans nos faiblesses, notre soutien dans nos chutes. Venez, vous qui instruisez les humbles, et confondez les superbes. Venez, vous qui êtes la gloire principale de ceux qui vivent, l'unique salut de ceux qui meurent. Venez, ô mon Dieu, et préparez-moi à vous recevoir avec les trésors de vos grâces et de vos miséricordes. Enivrez-moi du don de votre sagesse, éclairez-moi par le don d'intelligence, dirigez-moi par le don de conseil, soutenez-moi par le don de force, instruisez-moi par le don de science, blessez mon cœur par le don de piété, transpercez-le par le don de crainte de Dieu.

O vous qui chérissez tant la pureté de cœur, embrasez et dévorez mes entrailles des ardeurs si suaves et si précieuses de votre amour. Que je sois transporté et perdu sans retour en vous, qui êtes ma fin suprême et l'abîme de tous les biens. O vous qui chérissez tant les âmes pures, vous savez bien que je ne puis rien par moi-même. Etendez donc sur moi votre main, faites-moi sortir de moi afin que je puisse être transformé en vous. Pour cela, Seigneur, détruisez, renversez, extirpez, anéantissez en moi tout ce que vous voudrez, afin que je sois entièrement selon votre volonté, et que ma vie entière soit un sacrifice parfait, et tout entière consumée par le feu de votre amour. Oh! qui me donnera d'obtenir un pareil bienfait! Voyez, ô mon Dieu : cette pauvre et misérable créature soupire jour et nuit après vous. *Psalm.* XV et XVI. Mon âme a soif du Dieu vivant. Quand viendrai-je et comparaîtrai-je devant sa face? Quand entrerai-je dans son tabernacle admirable et pénétrerai-je jusqu'à la maison de Dieu? Quand jouirai-je de la vue de son visage? Quand me rassasierai-je de la gloire de sa présence? Quand serai-je délivré de toute tentation et franchirai-je pour me perdre en lui, le mur de cette vie mortelle? O source d'éternelles splendeurs! ô mon Dieu, ramenez-moi

à cet abîme duquel je suis sorti. Que je vous connaisse comme vous me connaissez, que je vous aime comme vous m'aimez, et que je vous contemple à jamais avec vos élus. Ainsi soit-il.

VIII.

Prière composée en grande partie de passages tirés de saint Augustin, que l'on pourra réciter pendant la messe, et dans laquelle l'homme offre à Dieu le Père la mort de son Fils.

Souverain et très-clément créateur du ciel et de la terre, moi le plus vil de tous les pécheurs, je vous offre en union avec l'Eglise ce sacrifice très-précieux, le sacrifice de votre Fils lui-même, pour tous les péchés que j'ai commis et pour toutes les grâces que j'ai reçues. Jetez les yeux, ô roi de clémence, sur celui qui souffre, et souvenez-vous dans votre bonté de celui pour lequel il souffre. Celui qui souffre n'est-ce pas, Seigneur, celui que vous avez livré à la mort pour expier l'ingratitude de votre serviteur? N'est-ce pas l'auteur de la vie, qui a été conduit comme une victime au supplice, et qui n'a pas refusé de subir un genre de mort si cruel? Tournez, ô mon Seigneur et mon Dieu, les regards de votre majesté sur cette œuvre d'un ineffable amour. Considérez votre doux enfant étendu sur un gibet et ses mains innocentes qui dégouttent de sang, et daignez me pardonner les crimes dont mes mains se sont rendues coupables. Considérez sa poitrine découverte et déchirée par le fer de la lance; et renouvelez tout mon être à la source sacrée qui en j'aillit aussitôt. Considérez ces pieds adorables qui n'ont jamais marché dans les sentiers de l'iniquité, percés d'énormes clous; et daignez guider mes pas dans le chemin de vos commandements.

Je vous en conjure, ô Roi des rois, au nom du Saint des saints, au nom de mon Rédempteur; que je sois uni avec lui en esprit, puisqu'il n'a pas dédaigné de s'unir à moi par sa chair. Ne voyez-vous pas, ô tendre Père, la tête languissante de votre cher Fils, son cou incliné et penché sous l'étreinte de la mort? Voyez, ô Dieu de clémence, l'état du corps de ce Fils que vous aimez tant, et ayez pitié de l'esclave qu'il a racheté. Voyez la pâleur qui s'étend sur son sein mis à nu, la couleur vermeille de son côté en-

sanglanté, ses entrailles déchirées, ses beaux yeux fermés, sa figure royale décomposée, ses bras tendus, ses genoux d'albâtre contractés, et ses pieds qui laissent couler de leurs blessures des ruisseaux de sang. Regardez, ô Roi de gloire, les membres mis en lambeaux de votre cher Fils, et souvenez-vous des misères de votre indigne serviteur. Considérez les tourments du Rédempteur, et pardonnez les péchés de la créature qu'il rachète. Voilà devant vous notre fidèle avocat, ô Père tout-puissant. Voilà ce Pontife suprême qui n'a pas besoin, pour être purifié, du sang d'une victime étrangère, et qui emprunte à son propre sang le plus vif éclat. Voilà le sacrifice saint, agréable, parfait, qui est offert et accepté en odeur de suavité. Voilà l'Agneau sans tache qui garde le silence devant ceux qui le tondent, et qui accablé de coups, d'insultes, d'injures et d'opprobres, n'ouvre même pas la bouche. Voilà celui qui, sans avoir commis de péchés, a souffert pour expier les péchés du monde, et qui a guéri nos blessures par ses propres blessures.

Qu'aviez-vous donc fait, ô très-doux Seigneur, pour être ainsi condamné? Quel crime aviez-vous commis, innocent Agneau, pour être ainsi traité? Quelles ont été vos fautes et les causes de la sentence qui vous a frappé? En vérité, je suis, ô mon Dieu, la plaie de votre douleur, l'occasion de votre mort, la cause de votre condamnation. O disposition merveilleuse de la Providence! le pécheur est épargné, et le juste est puni; le coupable est ménagé, et l'innocent est atteint; et les dettes du serviteur, c'est le maître qui les paie. Jusqu'où donc, ô mon Sauveur, jusqu'où est descendue votre humilité? jusqu'où s'est étendue votre charité; jusqu'où est allé votre amour; jusqu'où avez-vous porté votre compassion? Je fais le mal, et vous recevez le châtiment; je commets le péché, et vous endurez les tourments; je m'abandonne à l'orgueil, et vous êtes livré à l'humiliation; je désobéis à mon créateur, et en lui obéissant jusqu'à la mort vous expiez le crime de ma désobéissance. Voilà, ô Roi de gloire, votre tendresse et mon impiété, votre justice et mon iniquité.

Voyez maintenant, ô Père éternel, comment vous devez avoir compassion de moi. Je vous ai offert de toute mon âme la victime

la plus précieuse que je pouvais vous offrir. Je vous ai offert votre Fils chéri, et je lui ai remis ma cause comme à un avocat fidèle et dévoué. Recevez avec sérénité ce bon pasteur, et ne repoussez pas la brebis errante qu'il vous ramène sur ses épaules. Je vous en supplie, ô mon tendre Père ; que cette prière me fasse trouver en lui un défenseur, puisque votre miséricorde, sans que je l'eusse aucunement méritée, m'a donné en lui un Rédempteur.

IX.

Prière qui pourra servir soit pendant le temps de la messe, soit en tout autre temps.

Je vous adore, je vous loue, je vous glorifie, Seigneur Jésus-Christ; je vous bénis, et je vous remercie, Fils du Dieu vivant, de ce que vous avez permis que vos membres adorables eussent à souffrir pour mon salut de si affreux et de si indignes traitements. Je les salue tous, l'un après l'autre, pour votre honneur et pour votre amour.

Je vous salue, pieds de mon Sauveur, qui avez été fatigués, meurtris et percés des clous les plus cruels. Je vous salue, genoux adorables de mon Sauveur, qui vous êtes tant de fois abaissés pour moi contre terre, et qui avez eu à supporter la fatigue de tant de voyages. Je vous salue, poitrine de mon Sauveur, souillée de coups et de blessures. Je vous salue, côté sacré de mon Sauveur, qui fûtes pour mon salut ouvert et percé d'une lance. Je vous salue, cœur très-aimable, très-doux, et très-compatissant de mon Sauveur, qui avez été brisé pour moi de douleur. Je vous salue, épaules de mon Sauveur, déchirées et ensanglantées par les coups de la flagellation, et accablées par le poids de la croix qu'elles durent porter. Je vous salue, bras charitables et aimants de mon Sauveur, qui avez été étendus et cloués à la croix. Je vous salue, bouche divine de mon Sauveur, souillée par le vinaigre et par le fiel. Je vous salue, oreilles si indulgentes de mon Sauveur, qui eûtes à entendre tant d'insultes et d'outrages. Je vous salue, yeux si aimables de mon Sauveur, qui avez répandu tant de larmes sur mes péchés. Je vous salue, tête vénérable de mon Sauveur, qui avez été meurtrie de coups, frappée d'un roseau et couronnée d'épines.

O Jésus très-clément, je salue votre corps précieux, flagellé, couvert de plaies, crucifié, mort et enseveli pour mon salut. Je vous salue, sang précieux, qui avez été offert et répandu pour moi. Je vous salue, âme de mon Sauveur, qui avez été en proie à la tristesse et à l'angoisse. O Sauveur très-aimable, daignez au nom de vos membres très-saints, sanctifier les miens, et les purifier des souillures qu'ils ont contractées par le mauvais usage que j'en ai fait. Je vous le demande, ô vous qui vivez et régnez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VII.

Prières à la sainte Vierge, dont les trois premières renferment un abrégé de sa très-sainte vie, et qui pourront être réparties entre les jours de la semaine.

I.

Première prière sur la vie de notre Souveraine.

Je vous salue, très-douce Vierge Marie, que Dieu choisit pour sa mère avant tous les siècles. Vous êtes cette femme bienheureuse à laquelle le Roi du ciel et de la terre a voulu prendre notre nature pour racheter le genre humain. Vous êtes cette pieuse médiatrice entre Dieu et les hommes qui avez uni la terre et les cieux, les choses les plus basses et les choses les plus élevées. Vous êtes le guide de notre vie, la porte de la divine grâce, et notre étoile sur cet océan orageux du siècle. O ma souveraine, obtenez-moi le pardon de mes péchés, et la grâce d'honorer et d'aimer avec ardeur votre Fils, mon Sauveur, et de vous honorer et de vous aimer vous-même, mère de miséricorde.

Je vous salue, Vierge suave, que les patriarches de l'ancienne alliance ont désirée de tout leur cœur, représentée par diverses figures, annoncée par diverses prophéties et diverses révélations. Recevez-moi, ô ma Souveraine, pour l'un de vos serviteurs; adoptez-moi pour votre enfant, ô mère de grâce, et daignez me compter au nombre de ceux que vous aimez et dont les noms sont écrits dans votre cœur virginal, et que vous aimez, dirigez et défendez en toutes choses.

Je vous salue, Vierge suave, que Dieu para d'une merveilleuse beauté dans le sein de sa mère, et orna de toutes les perfections et de toutes les grâces. O Vierge toute belle, Vierge toute resplendissante, Vierge toute pure, choisie entre mille, ne m'abandonnez pas malgré les misères que vous me connaissez. Ecoutez plutôt le malheureux qui vous implore, secourez le pauvre qui vous réclame, venez en aide à celui qui a mis en vous son espérance.

Je vous salue, douce Marie, dont la naissance attendue depuis tant de siècles, désirée de tant de nations, répandit sur le monde une joie et une lumière nouvelles. O Vierge innocente, faites que je vive dans l'innocence moi aussi, et détruisez tout ce qui en moi déplaît à vos yeux très-purs. Vous aurez pitié de moi; car depuis votre enfance, la miséricorde a augmenté en vous avec les années.

Je vous salue, douce Marie, que Dieu a comblée de toute beauté corporelle et de toute grâce spirituelle, et qu'il a rendue aimable à toutes les nations. O Vierge pleine de beauté et d'élégance, ô ma Souveraine, parez mon âme d'ornements spirituels; plantez en mon cœur, je vous en supplie, une vive affection pour la pureté et la chasteté, afin que je vous sois agréable en toutes choses, et que je sois votre imitateur, et votre serviteur véritable.

Je vous salue, douce Marie, que vos très-saints parents conduisirent au temple, offrirent au Seigneur, et consacrèrent à son service. Vous y vécûtes de la vie des anges, en toutes choses pieuse, en toutes choses pleine de mansuétude, en toutes choses admirable, en toutes choses agréable au Seigneur. Répandez en moi le parfum de votre sainte vie. Que je ne sois un sujet d'ennui, d'offense ou de scandale pour personne. Que je console mes frères, et que je les provoque tous à l'amour de Dieu et au mépris du siècle.

Je vous salue, douce Marie, reine et guide des vierges, qui, en vous consacrant à Dieu tout entière, lui avez voué de grand cœur et joyeusement votre virginité. Miroir parfait de la pureté et de la chasteté la plus parfaite, la chasteté de vos entretiens, la sainteté de vos exemples pénétraient les cœurs de ceux qui étaient les témoins de cette lumière céleste, et leur inspiraient l'amour de la chasteté et de la pureté. Obtenez-moi, ô ma bonne maîtresse, la pureté du corps et de l'âme; de telle sorte que nulle iniquité ne

me souille, nul vice ne me possède, nuls plaisirs ne me séduisent. Que je méprise au contraire toutes les convoitises et tous les raffinements de la chair, et qu'en votre Fils béni soient désormais tous mes plaisirs et toutes mes jouissances.

Je vous salue, douce Marie, que Dieu consolait dans le saint exercice de la contemplation par le ministère de ses anges, et inondait d'un sentiment ineffable de la pureté de sa conscience. Accordez-moi, par vos mérites, l'amour du silence et de la solitude, de l'oraison, des pieuses lectures et des autres exercices spirituels, en même temps que la paix et la tranquillité de l'âme. Que ce soient là mes uniques délices, tant que je serai captif dans la prison de ce corps misérable.

Je vous salue, douce Marie, qui, par un conseil divin, devîntes l'épouse vierge d'un époux vierge! Oh! ne permettez pas que je me sépare jamais de vous. Jetez toujours sur moi des regards bienveillants. Car, de même qu'il ne vivra pas éternellement celui que vous considérerez avec des yeux offensés; de même, il ne périra pas éternellement celui que vous considérerez avec des yeux pleins d'affection. Accueillez, ô ma Souveraine, l'âme qui vous aime, et ne repoussez pas celui qui met sa confiance en vous. Soyez toujours bonne envers moi, afin que votre protection me permette de trouver grâce aux yeux de Celui qui vous a choisie.

Je vous salue, douce Marie, qui au milieu de la plus haute contemplation, fûtes humblement saluée dans votre profonde retraite par l'ange Gabriel, qui venait vous communiquer les mystères des conseils divins. Puissé-je mettre mon bonheur à vous saluer sans cesse, et à vous offrir mes pieux services! Puissé-je n'avoir rien en moi qui blesse vos regards, ô Vierge dont la pureté surpasse celle des anges!

Je vous salue, douce Marie, qui avez conçu dans vos chastes entrailles le Fils même de Dieu! O bienheureuse entre toutes les femmes! qu'avez-vous ressenti en ce moment au plus profond de votre cœur? Ah! sans doute votre âme était perdue dans la suavité et dans l'amour, quand cette source d'eaux vives, ce principe de toute douceur descendit dans votre sein très-pur, et s'y revêtit de votre chair très-pure! Je vous loue et je vous glorifie,

ô sainte Vierge, et je m'incline avec humilité et respect devant vos entrailles virginales. Pour vous, ô bonne Maîtresse, daignez consacrer et augmenter de plus en plus en mon âme le don de la pureté et de la chasteté.

Je vous salue, ô douce Marie, qui portant le roi de gloire enfermé dans votre sein, allâtes dans les montagnes de la Judée pour y visiter et y consoler votre parente Elisabeth. Daignez visiter mon âme, et faites que tous les jours de ma vie je vous serve avec zèle et je vous aime de toute la force de mon cœur. Ainsi soit-il.

II.

Deuxième prière sur la vie de notre Souveraine.

Je vous salue, douce Marie, qui, malgré votre délicatesse et l'état où vous vous trouviez, partîtes pour Bethléem avec votre saint époux, afin d'y payer le cens comme de simples particuliers. *Luc.* II. Donnez-moi la grâce de souffrir patiemment les misères de cet exil, et de soupirer après la Bethléem céleste où je trouverai Jésus-Christ le pain de vie et notre salut.

Je vous salue, douce Marie, qui, fatiguée du chemin, ne trouvâtes pas d'asile au lieu où vous arrivâtes, et fûtes obligée de vous réfugier dans une étable, où vous mîtes au monde le roi de gloire. *Luc.* II. Gouvernez, ô ma Souveraine, toutes les affections de mon âme, afin que rien ne me séduise, et que je ne m'attache à rien d'une manière désordonnée. Mais que, pèlerin et étranger sur la terre, tous mes désirs ne tendent que vers les demeures éternelles, et qu'à trouver en Dieu seul mon repos.

Je vous salue, douce Marie, qui avez enfanté le Sauveur du monde, la joie du ciel, sans douleurs et sans dommage pour votre très-pure virginité. Vous êtes vierge et mère en même temps. Vous êtes le temple du vrai Salomon. Vous êtes l'arche et le sanctuaire de Dieu. Vous êtes la porte fermée qu'entrevit Ezéchiel. *Ezech.* XLIV. Vous êtes le jardin clos et la fontaine scellée du céleste époux. *Cant.* IV. Remplissez, ô ma Souveraine, mon cœur et mes sens de votre grâce, afin que, renouvelée par votre assistance, ma vie soit agréable à vos yeux et à ceux de votre fils.

Je vous salue, douce Marie, qui avez enveloppé Jésus, le fruit

de votre chaste sein, de pauvres langes, et l'avez couché dans une crèche. *Luc.* II. Oh ! si votre amour remplissait assez mon âme, si votre pureté embellissait assez mon cœur pour me communiquer la candeur d'un enfant nouveau-né, et me rendre digne de votre protection en toutes mes épreuves, et d'être réjoui par vos bienfaits !

Je vous salue, douce Marie, qui avez donné à l'enfant Jesus le lait de vos mamelles virginales, et qui le tenant doucement dans vos bras, l'adoriez humblement et le dévoriez de caresses. Faites, ô ma Souveraine, que fatigué des misères et des tribulations de cette vie, je recoure au sein de votre piété maternelle, et que ranimé par le lait de vos consolations spirituelles, je méprise toutes les autres consolations de ce siècle périssable.

Je vous salue, douce Marie, qui quarante jours après allâtes présenter votre enfant au temple où Siméon le reçut dans ses bras en chantant son admirable cantique. *Luc.* II. Mais tout aussitôt il mêla des larmes à ce chant, en vous annonçant les souffrances et les persécutions réservées à cet enfant divin, et le glaive de douleur qui devait transpercer votre âme. Je vous en supplie, ô ma Souveraine, que j'imite votre patience dans les douleurs, que j'accepte avec résignation les peines que le Seigneur m'enverra, et que votre exemple m'apprenne à reconnaître la bonté que ces peines me révèlent.

Je vous salue, douce Marie, qui informée par l'ange de Dieu de la fureur avec laquelle Hérode, semblable à un lion déchaîné, cherchait l'enfant pour le massacrer, vous levâtes au milieu de la nuit et allâtes en Egypte le dérober à sa fureur. *Matth.* II. Ainsi vous renonçâtes à votre maison et à votre patrie, et vous résidâtes sept longues années dans cette terre de barbares et d'infidèles, pauvre vous-même, exilée et étrangère. Permettez-moi, ô ma souveraine, de vous suivre dans ces pieux voyages, par l'imitation de votre patience, de votre humilité, de votre pauvreté, et en vivant en ce monde, comme un pèlerin et comme un exilé.

Je vous salue, douce Marie, qui, montant au temple avec Jésus alors âgé de douze ans, le perdîtes sans faute de votre part, le cherchâtes avec l'empressement et le chagrin les plus vifs, et le

trouvâtes avec la plus profonde allégresse, disputant dans le temple au milieu des docteurs. S'il m'arrivait, ô ma Souveraine, de perdre par ma faute la grâce de la dévotion, accordez-moi de la chercher avec la même diligence, faites que je la recouvre bientôt et la conserve ensuite avec plus de soin, afin d'accomplir avec plus de zèle ce qu'exige de moi le service de mon Créateur.

III.

Troisième prière sur la vie de notre Souveraine.

Je vous salue, douce Marie, qui avez prodigué à notre Sauveur dans son enfance et son jeune âge les services et les soins les plus dévoués, et qui, dès qu'il fut arrivé à l'âge d'homme, le suivîtes avec tendresse dans le cours de ses prédications. Faites que, foulant aux pieds toutes les choses périssables, je vous aime, je vous suive, et je soupire après votre sainte présence.

Je vous salue, douce Marie, qui avez ressenti avec la douleur la plus amère, les peines et les souffrances de votre Fils bien-aimé, et lui avez témoigné dans sa mort affreuse et cruelle la compassion la plus affectueuse. *Joan.* XIX. Faites que je ne cesse pas de chanter les louanges de ce Sauveur qui a pour moi tant souffert, et que je compatisse pour son amour aux peines et aux afflictions de mes semblables.

Je vous salue, douce Marie, dont l'âme bienheureuse fut percée d'un glaive de douleur, lorsque vous étiez debout au pied de la croix, les yeux baignés de larmes, et considérant avec la pitié la plus tendre le sang et les blessures de votre Fils qui souffrait. Faites, ô ma souveraine, que je persévère avec vous au pied de la croix, et que je célèbre avec piété le temps de la passion de votre Fils unique, mon divin Rédempteur.

Je vous salue, ô douce Marie, qui en ce même endroit avez entendu de la bouche de votre Fils adorable cette déchirante parole : « Femme, voilà votre Fils. » *Joan.* XIX, 26. Il vous recommandait alors son disciple bien-aimé, et tandis qu'il vous chargeait de lui servir de mère, il vous le donnait en sa place pour votre enfant. En cet endroit aussi vous l'entendîtes exprimer la soif qui le tourmentait ; et vous ne pûtes même pas donner un peu d'eau à votre

Fils mourant; et c'est sous vos propres yeux qu'on osa lui offrir du vinaigre. En cet endroit encore, vous vîtes avec le chagrin le plus profond expirer ce Fils que vous aimiez tant; vous vîtes son côté sacré ouvert par la lance; blessure qu'il ne ressentit pas puisqu'il était mort, mais que vous ressentîtes dans votre cœur maternel qui, bien que mort aux choses de ce monde, n'en était que plus sensible aux douleurs de votre enfant chéri. Par ces douleurs si amères, je vous conjure, ô Vierge très-sainte, de blesser mon âme du souvenir compatissant des tortures que mon Rédempteur a endurées pour moi, et de me rendre participant de leurs fruits de salut, afin que je ne perde pas par ma faute le remède qu'il m'a procuré par sa grâce.

Je vous salue, douce Marie, que Jésus remplit d'allégresse par sa triomphante résurrection. Après sa glorieuse ascension vers les cieux, il vous y transporta avec lui, et vous fit asseoir sur un trône splendide au-dessus des chœurs des anges, comme la reine et la souveraine de l'univers. Nous vous le demandons humblement, ô notre Maîtresse et notre Reine, veillez avec amour sur nous, et soyez notre avocate auprès du tribunal de votre Fils bien-aimé. Et lorsqu'il viendra juger les vivants et les morts, que nous soyons par votre intercession délivrés de la mort éternelle, et placés à sa droite avec ceux qui doivent régner dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

IV.

Quatrième prière à notre Souveraine.

Je vous salue, très-noble Reine, sainte après Dieu entre tous les saints, Marie, qui, par une sorte de maternité virginale et de virginité maternelle, avez engendré d'une manière merveilleuse Jésus-Christ le Sauveur du monde. Vous êtes le temple privilégié de Dieu, le sanctuaire de l'Esprit-Saint, la glorieuse habitation de la très-sainte Trinité. C'est par votre Fils, ô ma Souveraine, que subsiste l'univers. C'est en vous que les vivants trouvent leur joie, et le souvenir de votre doux nom charme les âmes des trépassés. Prêtez, ô Marie, une oreille compatissante à la prière du dernier de vos serviteurs. Dissipez par les rayons de votre sain-

teté les ténèbres de mes vices ; et rendez-moi agréable à vos très-purs et bienheureux regards.

Je vous salue, bienveillante mère de miséricorde. Je vous salue, réparatrice de la grâce et du pardon. Comment ne pas vous aimer? Comment ne pas vous honorer ? Comment ne pas mettre en vous sa confiance ? Vous êtes notre lumière dans nos doutes, notre consolation dans nos tristesses, notre soulagement dans nos angoisses, notre refuge assuré dans les tentations et dans les dangers. Après votre divin Fils vous êtes notre unique espoir et notre unique salut. Bienheureux ceux qui vous aiment, et qui par une vie sainte cherchent à devenir vos pieux et vos familiers serviteurs. Je recommande à votre bénignité, ô ma Souveraine, mon corps et mon âme. Dirigez-moi, instruisez-moi, defendez-moi en toute heure et en tout moment, ô vous la vie de mon cœur et ma douce protectrice.

Je vous salue, demeure magnifique et palais resplendissant du Roi de l'éternité. Vous êtes cette femme aimable, compatissante, sage, généreuse, toute belle qui mérite d'être honorée au-dessus de toutes les créatures. Vous êtes cette reine du ciel qui brille comme le jour à son lever. Vous êtes éclatante comme la lune, sans égale comme le soleil, terrible aux démons comme une armée rangée en bataille. *Cant.* VI. Que dans les tourmentes de cette vie, ô ma Souveraine, mes yeux soient constamment fixés sur vous ; afin que dédaignant toutes les choses visibles, je contemple exclusivement les délices et les charmes des demeures éternelles.

Je vous salue, ô Marie, étoile resplendissante, lumière éblouissante, qui avez donné naissance au soleil de justice, au Christ notre Sauveur. Vous êtes, ô Vierge, d'une beauté qui surpasse toute beauté. Vous êtes, ô Mère, d'une pureté et d'une grâce qui n'ont pas de pareilles ; et c'est avec des regards pleins de bonté que vous considérez les enfants de l'Eglise, en quelque partie du monde qu'ils habitent. Votre doux nom nous délasse dans nos fatigues ; votre splendeur sereine éclaire notre aveuglement ; le parfum suave de vos vertus enivre les justes ; et le fruit béni de vos entrailles virginales rassasie les bienheureux. Hormis le Seigneur, nul ne mérite plus que vous les louanges des anges et des hommes.

Intercédez en ma faveur, ô ma Souveraine, et que vos prières me procurent le bonheur de contempler le Dieu des dieux et de vous contempler vous-même, la reine des reines, dans la gloire sans fin de la céleste Sion.

Je vous salue, bienheureuse Mère de clémence et de consolation, canal par lequel la bénédiction du ciel et la grâce de la félicité éternelle sont descendues sur le monde. C'est en vous qu'a pris un corps et de votre sein virginal qu'est sorti Jésus, l'unique auteur de notre salut; Jésus, le plus aimable, le plus beau, le plus noble des enfants des hommes. Votre pieux souvenir bannit de notre âme la tristesse; la contemplation de votre chaste vie fait les délices des saints; et votre innocence sans tache ranime les pécheurs. Obtenez-moi, ô Reine admirable, une parfaite pureté de cœur, afin que je mérite d'être au nombre de ceux que vous chérissez et que chérit votre Fils adorable.

Je vous salue, Marie, vierge si belle, plus éclatante que le soleil, plus brillante que les étoiles, plus douce que le miel, plus suave que le baume, plus fraîche que la rose, plus blanche que le lis. Vous êtes la source du paradis, le puits des eaux vives, le trône de celui dont Salomon n'était que la figure; un vase très-pur, exempt de toute amertume et rempli de toute consolation. Le Seigneur, qui vous a donné une virginité sans souillure, vous a choisie pour son humble servante, et il vous a aimée comme une épouse digne de lui. Vous êtes la gloire du genre humain, l'honneur et l'ornement de tout l'univers. Ne détournez pas, ô ma Souveraine, vos yeux de ce misérable pécheur. De souillé qu'il est, daignez le rendre pur; de pécheur, juste; de paresseux, diligent. A sa tiédeur et à sa sécheresse faites succéder la piété et la ferveur.

Je vous salue, espoir fidèle de ceux qui ne trouvent plus en eux-mêmes d'espérance, soutien efficace de ceux qui sont dans un complet abandon. Votre Fils a pour vous tant de respect, qu'il vous accorde tout ce que vous lui demandez, et que ce que vous voulez il l'exécute. Vous possédez les clefs du trésor céleste. Vous êtes plus élevée en honneur que les chérubins et les séraphins. Vous êtes l'orgueil et la joie de l'humanité. Tous les âges et toutes

les générations vous bénissent; et toutes les créatures célèbrent la gloire de votre nom. A vos pieds, ô ma Souveraine, sont les chœurs des esprits bienheureux. Comme le printemps, vous avez pour cortége les fleurs, les roses, et la fraîcheur des vallées. Guérissez-moi, ô bien-aimée Marie, et je serai guéri. Et je vous bénirai à jamais dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

V.

Cinquième prière à notre Souveraine.

Je vous salue, Marie, joie du ciel et bonheur de la terre. Mère sereine de la lumière, vous éclairez avec amour les âmes de ceux qui vous chérissent. Mère pleine d'une pieuse tendresse, vous conduisez heureusement vos fidèles serviteurs au céleste séjour. Blanche comme une colombe qui s'élève au-dessus du courant des eaux, vos vêtements respirent une ineffable suavité. C'est vers vous, ô ma Souveraine, que j'élève mon visage; c'est vous que considèrent les yeux de mon cœur; c'est en vous que mon âme met sa confiance. Ayez pitié de moi; car, après votre divin Fils, en vous seule est mon espoir de salut.

Je vous salue, pure de tout péché, Mère de Dieu, dont l'intégrité n'a point été altérée, ô Marie. Je vous salue, rempart assuré de ceux qui vous invoquent. Vous êtes une forteresse inexpugnable pour quiconque cherche en vous son refuge; un bouclier fidèle pour ceux qui célèbrent vos louanges. Nuée éclatante, vous tempérez les ardeurs de nos appétits. Rosée délicieuse, vous éteignez le feu de nos convoitises. Clef incrustée de pierres précieuses, vous nous ouvrez les portes du paradis. Lis entre les épines, rose des vallées, vous charmez les yeux de ceux qui vous regardent. Vous êtes toute bonne, toute aimable, toute resplendissante, toute charitable. Venez à mon secours, ô ma douce avocate; et, des flots de ce siècle, conduisez-moi au port de l'éternelle félicité.

Je vous salue, vous que les prophètes ont chantée. Je vous salue, vous qui avez été l'honneur des apôtres, la force des martyrs, des vierges et des confesseurs. Je vous salue, fleur admirable de justice, lis très-pur de chasteté, frais jardin des délices célestes, arche d'alliance où la manne est renfermée, terre bénie,

qui avez porté le fruit de l'arbre de vie, rocher duquel ont jailli des sources d'eaux vives. Purifiez mon cœur, ô ma Souveraine, de toute souillure du péché; effacez en moi tout ce qui déplaît à vos regards si purs : affranchissez mon âme des désirs terrestres, et inspirez-lui l'amour des biens célestes pour votre gloire et pour l'honneur de votre divin Fils.

Je vous salue, pierre précieuse, perle magnifique du genre humain. Vous êtes toute belle, ô Vierge sacrée, et il n'y a point de tache en vous. Vous êtes un vase d'élection et le trésor de toutes les grâces. Vous avez surpassé la foi des patriarches, la science des prophètes, le zèle des apôtres, la patience des martyrs, la modération des confesseurs, l'innocence et l'humilité des vierges. Parée comme vous l'êtes des plus riches diamants, vous tenez en suspens et dans l'admiration les courtisans du ciel. Vous êtes un soleil dont l'éclat et la lumière ne s'éclipsent jamais. Quand vous étiez sur la terre, votre éclat illuminait les cieux; et maintenant du haut des cieux vous illuminez la terre, et dissipez les ténèbres du monde. Ne m'abandonnez pas, ô vous qui êtes mon espérance; aidez au contraire et assistez en tous ses besoins ce misérable pécheur.

Je vous salue, Vierge sacrée, bénie particulièrement entre les femmes bénies. Je vous salue, vallée charmante émaillée de fleurs éternelles. Je vous salue, rose magnifique, qui répandez un parfum dont la douceur est incomparable. Je vous salue, étoile brillante de Jacob, qui éclairez le ciel et la terre. Je vous salue, tige fleurie de Jessé, qui réjouissez le monde. Votre beauté ravit tous les anges; et la vue de vos traits les comble d'allégresse. O ma Souveraine, écoutez mes gémissements et voyez mes larmes. Visitez et consolez ce serviteur inutile, et obtenez-lui le pardon de ses crimes.

Je vous salue, ornement du ciel, protection de la terre. Je vous salue, Mère mille fois heureuse du Roi éternel, et qui, avec votre divin Fils, occupez l'empire de l'univers. Devant vous, tous les siècles et toutes les générations inclinent la tête; la terre entière se prosterne à vos pieds; car, parmi les êtres créés, le palais de la souveraine et ineffable Trinité, ne renferme rien de plus beau

que vous. Quand votre nom retentit, les démons tremblent : quand votre splendeur se découvre, les ténèbres fuient : et devant l'expression de votre volonté s'ouvrent les portes du ciel. O espérance des chrétiens, Reine de miséricorde, joie de notre vie. moi enfant d'Eve, je soupire vers vous, exilé dans cette vallée de larmes. Secourez-moi, ô ma Souveraine, dans mes épreuves ; défendez-moi dans mes dangers ; soutenez-moi dans mes défaillances : et, au sortir de cet exil, montrez-moi le fruit béni de votre ventre, Jésus-Christ, qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

VI.

Sixième prière à notre Souveraine.

Je vous salue, sanctuaire très-pur du Saint-Esprit, reliquaire sacré du Verbe divin. Je vous salue, Mère très-sainte, qui avez mis au monde le Christ Jésus, la joie des anges, le salut des hommes, et qui ensuite l'enveloppâtes de langes, le portiez en vos bras, l'apaisiez sur votre sein, le nourrissiez de votre lait, et le combliez d'embrassements et de caresses. Je vous en prie, ô ma Souveraine, par votre cœur miséricordieux et virginal, par le zèle et la sollicitude avec laquelle vous prîtes soin de l'enfance de votre Fils bien-aimé ; défendez ma cause devant lui, détruisez mes péchés, et obtenez-m'en le complet pardon. Veillez sur moi, ô ma pieuse conductrice, pendant ma traversée sur la mer orageuse de ce monde, et surtout au terme de ma vie. Que votre direction et votre lumière me conduisent heureusement au port de la Jérusalem céleste, afin que je chante éternellement vos louanges. Je vous salue, très-sereine et très-suave Mère du Sauveur des hommes, ô Marie. Je vous salue, tourterelle très-chaste, dont la voix résonne harmonieusement aux oreilles du Tout-Puissant. Je vous salue, douce colombe, dont les gémissements plaisent souverainement à l'Esprit de sainteté. O Vierge, dont la grâce et la beauté sont merveilleuses, répandez sur les ténèbres de mon âme le rayon de votre lumière ; et que, débarrassé des honteuses entraves de mes vices, je contemple la grandeur de votre gloire.

Je vous salue, Vierge pieuse, ô Marie. Je vous salue, porte

orientale, toujours fermée, par laquelle est passé, pour venir jusqu'à nous, le plus beau des enfants des hommes. O Vierge illustre, tournez vers moi vos yeux si cléments, votre cœur si pur, et par votre clarté mettez un terme à mon aveuglement. Isolez mon âme de tout ce qui n'est pas le ciel; suspendez-la dans la contemplation de votre grandeur, et faites-lui goûter le breuvage délicieux de la félicité éternelle.

Je vous salue, amante de la solitude, gardienne vigilante de la paix intérieure. Je vous salue, Vierge douée d'une pureté merveilleuse, et d'une ineffable sagesse. O Vierge de prédilection, Vierge la plus belle des filles de Jérusalem, guérissez la dissipation d'esprit de votre serviteur, et faites que mon âme se repose en vous à l'abri des distractions qui l'entraînent. Je vous salue, tabernacle sacré de la Divinité. Je vous salue, parterre muré où a été cueillie cette fleur unique et admirable, Jésus-Christ, le Sauveur de nos âmes.

Je vous salue, rose de charité, violette de la plus profonde humilité, lis très-pur de chasteté. Je vous salue, Mère illustre du Créateur de l'univers. O Vierge suave, faites-moi respirer l'odeur de vos parfums; soyez la préoccupation de mon esprit durant la nuit, et que mon cœur se réjouisse en vous durant le jour. Qu'il s'attache à vous irrévocablement, qu'il vous aime tendrement, et qu'il soit heureux de célébrer vos louanges. Je vous salue, lit fleuri du céleste Epoux, paradis délicieux des anges, dépositaire des divins mystères. O vous, mère, fille, épouse du Dieu très-haut, soyez à jamais l'espérance et la tutelle de ma vie. Ainsi soit-il.

VII.

Septième prière à notre Souveraine.

O Vierge glorieuse et bienheureuse, comment ma prière s'élèvera-t-elle jusqu'à vous, puisque la grâce que m'avait méritée la passion de mon Sauveur, je l'ai perdue par la malice de mes fautes? Et pourtant, tout pécheur que je suis, j'oserai, parce que ma demande est juste, vous prier de m'exaucer. O ma reine et ma douce maîtresse, suppliez, je vous en conjure, votre Fils

sacré de me faire miséricorde dans sa bonté infinie, et de me pardonner. Si mon indignité s'y oppose, qu'il m'accorde cette faveur, afin qu'elle ne périsse pas par mes crimes, cette âme qu'il a créée à son image et à sa ressemblance. Vous êtes, ô Marie, la lumière des ténèbres, vous êtes le miroir des saints, vous êtes l'espoir des pécheurs. Toutes les générations vous bénissent; tous les cœurs affligés vous invoquent; tous les justes vous contemplent; toutes les créatures trouvent en vous leur bonheur; les anges dans le ciel, à cause de votre présence; les âmes du purgatoire, à cause des consolations que vous leur obtenez; les hommes sur la terre, à cause de la manière dont vous justifiez leur confiance. Tous vous invoquent, et vous répondez à tous et vous intercédez pour tous.

Et moi, indigne pécheur, que ferai-je pour mériter vos faveurs? Mes péchés me jettent dans le trouble, mon ingratitude dans l'affliction, et ma malice m'ôte la parole. O Vierge admirable, je vous le demande par cette douleur mortelle que vous éprouvâtes, quand vous vîtes votre Fils se diriger, la croix sur ses épaules, vers le lieu de son supplice, daignez mortifier mes vices et mes tentations, afin que ma perversité ne rende pas inutile le sang versé pour ma rédemption. Rendez les larmes de tendresse que vous avez répandues en marchant à sa suite pendant ce douloureux trajet, toujours présentes à ma pensée. Que ce souvenir fasse couler de mes propres yeux des pleurs assez abondantes pour laver les taches de tous mes péchés. Et quel pécheur osera paraître sans votre protection devant ce juge éternel, qui, s'il nous supporte avec mansuétude, nous châtiera cependant selon sa justice? Or, qui sera assez juste pour n'avoir pas besoin de votre intercession en ce moment suprême? Qu'adviendra-t-il de moi, ô bienheureuse Vierge, si votre bienveillance ne répare pas ce que m'a fait perdre le péché? Ce que j'implore est sans doute bien important, eu égard à mes iniquités; mais c'est bien peu de chose, eu égard à votre pouvoir. Tout ce que je pourrais demander ne serait rien en comparaison de ce que vous pourriez octroyer. O Reine des anges, réformez ma vie, et réglez mes actions de telle sorte que je mérite, malgré ma perversité, d'être écouté de vous

avec miséricorde. Manifestez, ô ma Souveraine, votre compassion en apportant un remède à mes maux. Vous animerez ainsi les bons à vous glorifier, les méchants à mettre en vous leurs espérances. Que les douleurs dont vous perça la passion de Jésus-Christ, mon Rédempteur et votre Fils bien-aimé, soient continuellement devant mes yeux; et que vos peines soient l'aliment de mon cœur. Que votre protection ne m'abandonne pas, que votre tendresse ne me délaisse pas, que je ne sois pas banni de votre souvenir. Si vous m'abandonnez, qui me servira de soutien? Si vous m'oubliez, qui se souviendra de moi? Si vous, étoile de la mer, guide des égarés, ne m'éclairez pas, que vais-je devenir? Ne me laissez pas exposé aux tentations de l'ennemi; s'il me faut les subir, ne permettez pas que je succombe; et si je succombe, aidez-moi à me relever.

O ma Souveraine, qui vous a jamais invoqué sans que vous l'ayez entendu? Qui vous a demandé jamais une faveur que vous ne lui ayez pas accordée? Qui vous a servi que vous n'ayez pas récompensé avec magnificence? Faites, glorieuse Vierge, que mon cœur sente l'angoisse du vôtre quand, après avoir descendu de la croix le corps de votre cher Fils, vous le prîtes en vos bras, et contemplant cette face précieuse, que les anges adorent, couverte alors de crachats par les impies, vous pûtes voir le prix cruel auquel l'innocence du juste avait expié la désobéissance du pécheur. Je vous contemple moi-même en ce moment, ô ma Reine, les bras ouverts, les yeux éteints, la tête penchée, le visage pâle et le cœur en proie à plus de tourments que jamais homme n'en ressentit dans son corps. Oh! qu'à mes oreilles ne cessent de retentir ces paroles que vous pouviez à bon droit adresser à ceux qui vous regardaient : O vous qui passez sur le chemin, faites attention et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne; et que ces paroles soient pour moi un titre à votre compassion. Enfoncez dans mon âme le poignard qui perça la vôtre, quand vous descendîtes dans le sépulcre le corps brisé de votre enfant. Que je me souvienne que je suis poussière, et qu'il me faudra à la fin rentrer dans la poussière; et de la sorte je ne me laisserai pas séduire par la gloire périssable du siècle. Reportez souvent, ô Marie, ma mé-

moire sur les regards que vous ne cessiez d'attacher à ce monument où vous laissiez un si précieux trésor, afin que je mérite d'attirer vos yeux sur ma prière. Que ma seule distraction soit de contempler la solitude dans laquelle vous avez passé cette nuit douloureuse, n'ayant le sentiment de la vie que par celui de vos douleurs, avec vos larmes pour tout breuvage, les tableaux déchirants qui remplissaient votre esprit pour toute nourriture. Que je pleure sur les angoisses dont vous avez été accablée sur la terre, afin de jouir un jour de la gloire qui vous a été réservée au ciel, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VIII.

Prières avant la sainte communion.

I.

Avis préliminaire.

Bien que tous les sacrements de la nouvelle loi requièrent une certaine préparation pour être reçus dignement, ils ne l'exigent pas tous au même degré. Autre est la préparation qu'exige le baptême, autre celle qu'exige l'extrême-onction. La pénitence veut une préparation plus soignée encore à cause des péchés que l'on doit y déclarer. Mais le sacrement qui exige la préparation la meilleure est le sacrement de l'autel, à cause de son incomparable dignité.

Rappelons-nous, pour mieux saisir cette vérité, que l'effet propre de ce sacrement est la réfection spirituelle de l'âme, laquelle a elle-même pour effet de donner un sentiment particulier de Dieu et une énergie nouvelle pour faire le bien. De son côté la parfaite jouissance de ce bienfait implique de la part de l'homme qui communie une dévotion et une attention actuelle. On peut bien recevoir la grâce du sacrement sans cette condition ; mais elle est indispensable pour savourer la réfection spirituelle dont nous parlons. Or, pour tenir le cœur dans cet état, pour l'affranchir en ce moment de toute pensée et de toute sollicitude mondaine, il est nécessaire de le préparer auparavant non-seulement par une bonne

confession, mais encore par des lectures, des oraisons et des méditations pieuses. De cette manière, quand le moment de la communion sera venu, l'âme sera dans les dispositions convenables de pureté, de ferveur et d'attention. Alors, de même que le bois sec est bientôt la proie de la flamme, le cœur du fidèle sera en un instant embrasé des feux du céleste amour, qui le purifiera encore davantage, le dévorera et le transformera en Dieu. C'est à cette préparation que pourra contribuer la récitation attentive et mesurée des prières suivantes. Que l'on y évite l'empressement et la hâte, et que l'on fasse les pauses que mérite la considération d'un si profond mystère.

II.

Prière de saint Thomas d'Aquin avant la communion.

O Dieu tout-puissant et éternel, me voici demandant à recevoir le sacrement de votre Fils unique, Jésus-Christ Notre-Seigneur. Me voici, malade devant le médecin qui peut me rendre à la vie, impur devant la source des miséricordes, aveugle devant la lumière dont la clarté est éternelle, pauvre et indigent devant le Seigneur du ciel et de la terre. Je vous en supplie, au nom de l'abondance sans mesure de votre largesse, daignez guérir mes maux, laver mes souillures, dissiper les ténèbres de mon aveuglement, enrichir ma pauvreté, couvrir ma nudité, afin que je reçoive le pain des anges, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, avec la révérence et l'humilité, la contrition et la ferveur, la pureté et la foi, les sentiments et les dispositions qui conviennent au salut de mon âme. Faites, je vous en conjure, que je reçoive non-seulement le sacrement du corps et du sang de mon Sauveur, mais encore la vertu et la grâce de ce sacrement. O mon doux Seigneur, donnez-moi de recevoir le corps de votre Fils unique Notre-Seigneur Jesus-Christ, ce corps qu'il a pris dans le sein de la Vierge Marie, avec des dispositions si saintes que je mérite d'être incorporé à son corps mystique, et d'être compté comme l'un de ses membres. O tendre Père, octroyez-moi le bonheur de contempler un jour sans voiles la face de votre Fils bien-aimé que je désire recevoir sur cette terre sous le voile du sacrement, et qui vit et règne avec vous dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

III.

Autre prière avant la communion.

Je vous rends toutes louanges et toutes actions de grâces, ô mon maître et mon Sauveur Jésus-Christ, en retour de vos innombrables bienfaits, et particulièrement du mystère de votre sainte incarnation, de votre naissance, de votre circoncision, de votre présentation au temple, de votre fuite en Egypte, du jeûne et de la tentation au désert, des fatigues de vos courses, de votre prédication évangélique, des persécutions que vous eûtes à subir de la part du monde, des tortures et des amertumes de votre douloureuse passion, en un mot de tout ce que vous avez fait et souffert pour moi sur la terre, et principalement de l'amour incomparable et merveilleux qui vous a fait accepter toutes ces souffrances. Mais je vous dois surtout des actions de grâces pour la bonté avec laquelle vous admettez à votre table un vil et misérable pécheur comme moi, vous le rendez participant de vous-même et des trésors infinis de votre sainte passion. O mon Sauveur et mon Dieu, comment reconnaîtrai-je cette nouvelle miséricorde? Quoi! vous abaissez les cieux jusqu'à nous, vous descendez de votre grandeur jusqu'à notre petitesse! Qui êtes-vous, et qui sommes-nous, pour que vous, Seigneur de majesté, daigniez visiter nos demeures d'argile? Le ciel est votre trône, et la terre est l'escabeau de vos pieds, et la gloire de votre Etre divin remplit l'univers : et vous voulez, ô mon Dieu, vous reposer sur un peu de paille! « Est-il possible, s'écriait Salomon, que Dieu veuille habiter sur la terre au milieu des hommes! Si les cieux des cieux ne sauraient vous contenir, que sera-ce de cette demeure que je vous ai édifiée? » III *Reg.* VIII, 27. O merveille incompréhensible! Celui qui est assis au-dessus des chérubins, et qui de cette hauteur pénètre les abîmes de son regard, descend dans ces mêmes abîmes pour s'y reposer et y établir le siége de sa majesté?

C'était peu de chose pour votre bonté immense, d'avoir consacré les anges à notre service. *Psalm.* XC. Vous-même le Seigneur des anges, avez voulu encore venir à nous, prendre possession de nos

corps et de nos âmes, et y traiter vous-même en personne les affaires de notre salut. *Hebr.* I. C'est ainsi que vous visitez les malades, que vous raffermissez les faibles, que vous les relevez de leurs chutes, que vous les consolez dans leurs tristesses, que vous ranimez leur espérance, que vous instruisez leur ignorance, que vous les ramenez de leurs égarements, que vous rassasiez leur faim, et que vous substituez à leur tiédeur les ardeurs de votre amour. C'est vous-même qui nous soignez dans nos maladies, n'acceptant pas d'autres mains que vos propres mains, ni d'autre remède que votre propre chair et votre propre sang. O bon Pasteur ! avec quelle fidélité vous avez accompli cette parole que vous nous adressiez par la bouche de l'un de vos prophètes : « Moi-même, je ferai paître mes brebis, et je les garderai pendant leur sommeil. Moi-même chercherai celles qui s'égareront, ramènerai celles qui auront été abandonnées, soutiendrai celles qui seront faibles, et conserverai celles qui seront pleines de force et de santé. » *Ezech.* XXXIV, 15-16.

Mais qui sera digne d'une telle grâce, et d'une si admirable union? Ni le ciel, ni la terre ne saurait donner le mérite et la dignité qu'elle exigerait ! C'est pourquoi votre miséricorde, Seigneur, nous y prépare elle-même, et votre grâce nous rend dignes elle-même d'un si grand bien. Et puisque, hors d'elle, il n'y a qu'indignité, que ce soit elle, ô mon Dieu, qui me rende agréable à vos yeux, qui m'unisse à vous, qui me fasse participer à ce mystère et m'inspire une reconnaissance en rapport avec un si grand bienfait. Que votre grâce donc supplée à mon impuissance, que votre miséricorde efface mes péchés, que votre esprit prépare mon âme, que vos mérites enrichissent ma pauvreté, que votre précieux sang lave toutes les taches de ma vie, et que je puisse ainsi recevoir sans indignité le sacrement de votre corps adorable.

Ce qui me rassure, ô mon Dieu, c'est le souvenir du miracle opéré par le corps d'Elisée après sa mort. Le simple contact de son cadavre rendit la vie à un malheureux que des brigands avaient tué et caché dans le sépulcre du prophète. IV *Reg.* XIII. Si telle a été la vertu du cadavre de ce saint homme, quelle sera la vertu du corps plein de vie de celui qui est le Seigneur des prophètes !

Certainement, ô mon Sauveur, vous n'avez pas moins de puissance qu'Elisée, et mon âme n'étant pas moins morte que le malheureux dont nous parlent vos saints Livres, votre contact ne produira pas un moindre prodige. Pourquoi donc n'attendrai-je pas de vous le même bienfait? Pourquoi la vertu d'un corps qui a été conçu dans le péché, opérerait-il de plus merveilleux effets que le corps qui a été conçu par l'opération du Saint-Esprit? Pourquoi le corps du serviteur serait-il plus honoré que le corps du Maître? Pourquoi votre chair sacrée ne rendrait-elle pas la vie aux âmes qui s'en approchent, comme le corps du prophète rendit la vie au cadavre qu'on avait jeté auprès de lui? Et puisque cet homme a pu, grâce à cette heureuse circonstance, recouvrer une vie qu'il ne cherchait pas, j'espère de votre infinie miséricorde, ô mon Seigneur, que ce sacrement dans lequel je cherche la vie me ressuscitera de telle sorte que je ne vivrai plus que pour vous. O bon Jésus, par cette charité inestimable qui vous a porté à vous incarner, à souffrir et à mourir pour moi, je vous supplie humblement de me purifier de mes péchés, de m'orner de vos mérites et de vos vertus, et de m'accorder la grâce de recevoir ce sacrement adorable avec l'humilité et le respect, le tremblement et la crainte, la douleur et le repentir, la résolution d'éviter le péché à l'avenir et l'amour qui conviennent à un si profond mystère.

Donnez-moi aussi une intention pure qui me promette de le recevoir pour glorifier votre saint nom, pour apporter remède à mes misères et à mes besoins, pour y trouver une défense contre l'ennemi, pour y puiser de quoi soutenir la vie de mon âme, pour y devenir une seule et même chose avec vous, pour obtenir le salut de tous les fidèles vivants et morts, afin que tous nous trouvions un secours et un aide en la vertu incomparable de ce sacrement qui a été institué pour le salut de tous; ô vous qui vivez et régnez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SIXIÈME TRAITÉ.

DE L'ORAISON MENTALE

PROLOGUE.

Après avoir traité de la prière vocale, qui est à la portéede toute espèce de personnes, l'ordre des matières que nous envisageons dans ce mémorial appelle notre attention sur l'oraison mentale, qui offre un peu plus de difficultés et ne concerne que des personnes un peu plus exercées dans la vertu. C'est la marche de la nature d'aller du plus aisé au plus difficile; et il est convenable que l'art imite cette marche de la nature, surtout dans le sujet qui nous occupe. Les plantes jeunes et délicates ont d'ordinaire besoin d'un tuteur qui leur sert d'appui et leur permet de se développer dans la direction convenable. Mais quand elles ont grandi et que leurs racines ont pris dans la terre force et consistance, le tuteur leur devient inutile, et elles se suffisent à elles-mêmes. Il en est à peu près ainsi des personnes qui s'adonnent à la vie spirituelle. Au commencement, pour s'entretenir avec Dieu, elles ont besoin du secours des prières vocales. Sans cela, elles ne sauraient point élever leur cœur vers le ciel et exposer au Seigneur leurs désirs. Mais dès qu'elles sont établies et enracinées dans son amour, la dévotion dont leur cœur est pénétré leur suggérera les paroles nécessaires, et leur apprendra la manière de converser avec Dieu. Comme nous avons parlé fort longuement de l'oraison mentale dans un des ouvrages précédents, nous nous contenterons ici de parler de la matière de l'oraison, à savoir des choses auxquelles nous pourrons nous y occuper avec fruit. C'est pourquoi, après quelques observations préalables sur l'utilité et les parties de cet exercice, nous entreprendrons l'exposé des principaux mystères de la vie du Sauveur et de quelques autres sujets dont il n'a pas été question dans le traité de l'Oraison et de la Considération.

PREMIÈRE PARTIE.

DES AVANTAGES, DE LA MATIÈRE ET DES PARTIES DE L'ORAISON MENTALE.

CHAPITRE PREMIER.

Des avantages de l'oraison mentale.

Nous avons déjà observé qu'il n'y avait aucune différence essentielle entre la prière vocale et l'oraison mentale. L'une est aussi bien que l'autre un acte de cette noble vertu appelée religion. Toutes les deux ont pour objet d'implorer la pitié de Notre-Seigneur; avec cette différence que l'une l'implore de cœur seulement, et que l'autre se sert en même temps du cœur et de la bouche. A cette différence se joignent d'autres différences accidentelles qui résultent des circonstances dans lesquelles on peut faire l'une ou l'autre de ces prières. La dévotion et l'esprit avec lesquels nous prions étant en quelque façon la vie de la prière, elle sera d'autant plus parfaite que ces conditions seront portées à un plus haut degré de perfection. C'est pourquoi si quelqu'un met plus de ferveur et de dévotion dans la récitation de son chapelet ou d'une prière imprimée qu'un autre n'en mettra dans son oraison, sa prière sera incontestablement plus fructueuse et plus efficace. Prier de cette sorte est une garantie de l'accomplissement de nos désirs, comme il résulte de ces deux passages du Psalmiste : « J'ai crié vers vous de tout mon cœur : Seigneur, exaucez-moi. *Psalm.* CXVIII, 145. — Le Seigneur a exaucé le désir de ses pauvres; » *Psalm.* IX, 38; à savoir la prière qui lui est adressée en esprit; car prier en esprit n'est autre chose, comme il a été déjà dit, que prier avec des désirs et des soupirs qui partent du cœur. Telle fut la prière de la mère de Samuel. I *Reg.* 1. Pénétrée d'anxiété et d'amertume par les persécutions de sa rivale, elle s'adressa au Seigneur avec tant de chaleur et de force que les gestes dont elle accompagnait ses paroles firent croire au grand prêtre Héli qu'elle cédait à l'action du vin. Non, certes, ce n'était

pas le vin qui l'inspirait; mais bien la dévotion que la tribulation avait soulevée dans son âme.

C'est ici le lieu d'observer que nous donnons le nom de prière à la méditation et à la considération des choses de Dieu, quoique dans ces exercices nous ne demandions rien au Seigneur. Et cependant on ne saurait douter qu'ils ne soient d'une inestimable utilité. De même que l'étude spéculative des sciences humaines est un excellent moyen pour arriver à l'humaine sagesse; de même la considération des choses divines est un excellent moyen pour arriver à la sagesse divine, c'est-à-dire au don le plus précieux du Saint-Esprit, à celui qui est la fin de tous les autres dons.

Outre cet avantage, la considération présente encore celui de conduire à la dévotion véritable. Et comme cette vertu donne à l'homme un entrain et une facilité extrême pour la pratique du bien, rien ne saurait faire mieux ressortir l'excellence et la dignité de cet exercice.

Un autre avantage de cette manière de prier est de faire digérer, si j'ose ainsi parler, les choses spirituelles et d'en donner un sentiment particulier. Celui qui se contente de réciter ses heures ou son chapelet passe légèrement d'une prière à l'autre, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à remplir sa tâche accoutumée. Il n'en est pas ainsi de celui qui se livre à la considération. Il restera sur une parole de l'Ecriture sainte, ou sur un mystère de la vie du Christ tout le temps qu'il voudra, jusqu'à y rester quelquefois de longues heures, comme il arriva à saint François d'Assise qui, au rapport de son historien, passa une nuit entière à répéter ces simples paroles : « O mon Dieu, que je vous connaisse, et que je me connaisse. » Assurément un passage bien approfondi porte plus de fruits que plusieurs passages parcourus hâtivement et à la légère. Il est juste cependant de reconnaître que l'on pourrait en faire autant dans la prière vocale. Toutes les fois que l'on rencontrerait un passage qui invite à la piété, il serait facile de faire une pause de quelques instants afin de savourer les sentiments qu'il plairait au Saint-Esprit de nous donner. Il y a des personnes qui mettent beaucoup de temps à réciter le *Pater* et le *Credo*, parce qu'elles s'arrêtent à considérer les mystères dont ces prières rap-

pellent le souvenir ; et cela avec non moins de goût que d'utilité. Ce genre de prière est accessible à toute sorte de personnes. Les avantages en sont trop nombreux pour ne pas la recommander fortement comme une prière qui est étroitement unie à la considération.

CHAPITRE II.

De la matière de la considération.

Puisque nous faisons rentrer dans le cadre de la prière, selon les remarques qui précèdent, la considération des choses de Dieu, il sera bon de déterminer la matière de cet exercice, conformément au but principal que nous nous sommes proposé dans le traité actuel. A une question semblable, on peut répondre en deux mots que tout ce qui est propre à réveiller dans notre âme l'amour ou la crainte de Dieu, l'horreur du péché, le mépris du monde, peut servir de matière à la considération. Ainsi la vie et les exemples des saints, le spectacle de l'univers et de tout ce qu'il renferme occuperont utilement le serviteur de Dieu. Entre tous ces sujets saint Thomas en signale deux auxquels il attribue la vertu d'exciter en nous la ferveur et la piété. Ce sont, d'un côté, les perfections et les bienfaits de Dieu; de l'autre nos défauts et nos péchés. II II, LXXXII, 3. Par la première de ces considérations nous grandissons en charité; par la seconde, en humilité. L'une nous permet de pousser dans le sol de profondes racines; l'autre de croître et de monter vers le ciel. Pour plus de clarté, je rapporterai le commentaire remarquable du cardinal Cajétan sur ce passage du Docteur angélique.

« Vous observerez, dit-il, en cet article que le saint docteur indique deux causes intrinsèques de dévotion; à savoir, la méditation des perfections de Dieu et de ses bienfaits, et la considération de nos propres défauts. A la première de ces causes se rapporte la considération de la bonté, de la miséricorde, de la justice, de la charité, de la beauté de Dieu, de tous ses attributs, de toutes ses perfections, et en particulier de son amour soit envers les hommes en général, soit envers chacun d'entre eux. A la même cause se rapporte la considération des bienfaits divins, de la créa-

tion, de la rédemption, du baptême, du sacrement de l'autel, des inspirations divines, de l'appel que le Seigneur nous fait entendre soit par lui-même, soit par l'entremise des causes secondes; de sa patience à attendre notre repentir; du soin avec lequel il nous a préservés d'une foule de dangers soit corporels, soit spirituels; et de la mission qu'il a confiée aux anges à notre endroit.

A la seconde cause appartient la considération de soi-même; je veux dire de nos défauts et de nos misères, de nos fautes présentes comme de nos fautes passées, de la facilité et de la promptitude que nos appétits nous donnent pour le mal, du mauvais usage que nous pouvons faire des qualités et des biens que Dieu nous a départis, par suite des mauvaises habitudes que nous avons contractées; du milieu dans lequel nous nous sommes fixés, milieu si éloigné de l'amitié de Dieu et de tout entretien avec lui; de la perversité de notre âme, qui sent plus vivement les dommages temporels que les dommages spirituels; de notre pauvreté et de notre dénûment en fait de vertus; de nos blessures et de nos plaies spirituelles, qui sont l'aveuglement, la malice, la concupiscence et la faiblesse; des chaînes qui nous lient les pieds et les mains, à savoir des obstacles que la chair nous suscite pour la pratique du bien; de l'insensibilité qui nous enlève le sentiment des ténèbres, des amertumes, de l'infection qui nous environne; de l'attention que nous refusons à la voix de Dieu qui nous appelle intérieurement; des mortelles offenses qui ont fait si souvent de Dieu notre ennemi capital; de l'injure que nous lui avons faite par cette conduite, ne voulant pas de sa divinité et offrant nos adorations à l'argent, aux honneurs, au ventre, aux plaisirs et à toutes les choses que nous avons préférées à Dieu lui-même.

Ces méditations, qui doivent être quotidiennes chez les religieux et toutes les personnes spirituelles, et remplacer les longues prières vocales quand elles ne sont pas d'obligation; ces méditations, dis-je, font naître dans l'âme la dévotion et toutes les autres vertus. Elles ne méritent pas le nom de religieux ni de religieuses, ni de personnes spirituelles, celles qui ne pratiquent pas au moins une fois le jour ce genre d'exercice. De même qu'on n'obtiendra pas l'effet sans la cause, ni la fin sans le moyen; de même qu'on

n'arrivera pas au port si on ne fait la traversée nécessaire; ainsi il est impossible d'arriver à la vertu de religion sans recourir fréquemment aux actes qui en sont la cause et le moyen. »

Par ce langage du cardinal Cajétan, vous voyez l'estime et le cas qu'il faisait de la méditation. Remarquez surtout les trois points suivants : Premièrement, que la considération des choses divines engendre la dévotion, laquelle à son tour réveille et produit toutes les autres vertus. Secondement, qu'ils ne méritent pas le nom de religieux ou de personnes spirituelles ceux qui ne consacrent pas au moins une fois le jour quelques instants à ce saint exercice. Troisièmement, qu'il est aussi impossible d'arriver au but sans prendre les moyens nécessaires, que d'acquérir une religion pure et parfaite sans l'usage de la méditation, qui en est la cause principale.

Quant à ces paroles, qu'il faut laisser de côté les longues prières vocales, le pieux cardinal ne les emploie pas pour condamner l'usage de ce genre de prières. Il ne saurait, en effet, entrer dans l'esprit d'un homme raisonnable de louer l'oraison mentale et de proscrire la prière vocale. Si c'est une chose sainte d'invoquer Dieu du fond du cœur, comment serait-ce une chose condamnable de joindre à la voix du cœur celle de la bouche et de la langue, qui ont été créées pour chanter les louanges divines. Le dessein du savant commentateur est moins de condamner l'usage que l'abus des prières vocales, chez ces personnes principalement qui les récitent d'une manière si précipitée, avec si peu d'attention et de dévotion, qu'elles n'en retirent presque aucun avantage. Souvent même la prière vocale, au lieu de concourir à notre salut, concourt à notre perte, à cause de l'absence de l'attention, du respect et des autres conditions qu'elle devrait réunir. Plût à Dieu que les personnes dans ce cas fussent peu nombreuses ! Mais quiconque examinera la manière avec laquelle bon nombre de clercs et de prêtres récitent l'office divin, soit en public, soit en particulier, et le peu de fruit qu'ils en retirent, comprendra combien le pieux Docteur a eu raison de condamner l'abus, sinon l'usage, de la prière vocale.

Toutes les fois que je relis ce passage, lecteur chrétien, je vous

avoue que je suis étonné de voir exprimés en ces courtes paroles de ce savant théologien les exercices et la doctrine de la plupart des ouvrages qui traitent des matières de spiritualité. Parcourez-les avec attention, et vous reconnaîtrez, malgré la différence des termes, la substance, et rien de plus, de ce que le Cardinal nous enseigne, sans ajouter à sa recommandation plus de lumière et plus d'autorité. D'où il résulte clairement que l'Eglise est conduite par le même Esprit, que tous les serviteurs de Dieu sont soumis à un même Maître, puisque tous prennent les mêmes chemins, et arrivent au même but.

Suivez donc le conseil de ce sage Docteur. Consacrez tous les jours un peu de temps à penser à vos défauts et aux bienfaits divins, et principalement à celui de la rédemption, qui renferme les principaux mystères de la vie du Sauveur. Méditez à loisir ses paroles et ses actes. La récitation du Rosaire n'a pas d'autre objet que celui-là, et tous les livres de piété ne vous enseignent pas autre chose. L'aliment qu'ils présentent est en tous le même. Seulement, comme les goûts sont différents, les uns le préparent d'une façon, les autres d'une autre. Lisez, si vous en avez le loisir, les opuscules de saint Bonaventure, qui fut si remarquable par ses connaissances, sa piété, ses vertus religieuses, et l'habileté dans le gouvernement, puisqu'il fut treize ans à la tête de son ordre, et qu'il devint cardinal; et vous verrez quelles diverses préparations ce grand docteur fait subir à la vie et la passion de Jésus-Christ. Tantôt il la fait méditer à certaines heures du jour et tantôt à certains jours de la semaine ; tantôt il la réduit en hymnes et en prières vocales; tantôt il fait un arbre de la vie du divin crucifié. Tous ces expédients, ce saint homme les imaginait, parce qu'il comprenait l'importance de cet exercice, en même temps que la différence des goûts de chacun des hommes. C'est pour cela qu'il préparait cette nourriture de tant de manières.

En preuve des fruits qui se tirent de cet exercice, je me contenterai de mentionner ce que le même docteur rapporte de plusieurs personnes de son temps, qui en avaient retiré les plus grands avantages. Il nous serait aisé d'en renouveler aujourd'hui l'expérience. Quiconque examinera cette question sans préjugés

arrivera à ce résultat incontestable, que les personnes dont de saintes méditations et considérations occupent tous les jours quelques instants sont, régulièrement parlant, plus avancées dans le service de Dieu et dans le chemin de la vertu, plus promptes à embrasser les diverses œuvres de piété et de miséricorde, les travaux et les aspérités de la pénitence, plus soigneuses enfin d'éviter toute offense envers le bon Dieu.

CHAPITRE III.

Conclusion de ce qui précède.

D'après la doctrine que nous venons d'exposer, les sujets qui constituent la matière de la considération peuvent se diviser en trois classes. La première concerne les perfections divines, la bonté, la charité, la beauté, la justice, la miséricorde, la providence du Seigneur, et ainsi du reste. La seconde concerne les bienfaits divins, et en particulier celui de la rédemption. A ce dernier bienfait se rattachent toutes les circonstances et tous les mystères de la vie de notre Sauveur, parce qu'ils forment tous une partie de ce bienfait suprême. La troisième classe concerne la connaissance de soi-même, de ses défauts et de ses misères. L'effet de cette connaissance est le mépris de soi-même et l'humilité, qui est le fondement de toutes les vertus. Nous n'aborderons pas, dans ce traité, la première classe de ces considérations; mais nous la réserverons pour le traité suivant, parce qu'il y a un rapport très-étroit entre cet ordre de considérations et l'amour de Dieu, qui en formera le sujet. Mais nous développerons les considérations appartenant aux deux autres classes; et ces développements, que chacun pourra puiser ici comme dans un trésor public, lui permettront de se recueillir toutes les fois qu'il désirera se retremper dans cette céleste philosophie.

Il y a des personnes tellement occupées qu'elles ne peuvent se recueillir qu'une fois le jour. Ces personnes feront bien de considérer chaque fois un ou deux traits de la vie du Sauveur, un ou deux des bienfaits du Seigneur, jusqu'à ce qu'elles aient épuisé ces sujets; après quoi elles recommenceront, passant ainsi leur

vie à la méditation des mêmes mystères. Ce sera pour elles une sorte de zodiaque spirituel, qui n'accomplira son cours que pour le recommencer. Et, de même que de la marche du soleil à travers le zodiaque du firmament dépend le gouvernement de ce monde inférieur; de même, de cette marche et de cette progression spirituelle résultera le bien de notre âme.

Mais les personnes moins occupées, les ecclésiastiques et les personnes religieuses dont l'office propre est de s'occuper de Dieu et de prier pour les péchés du monde, celles qui n'ont à s'acquitter d'aucune affaire, pourront se recueillir deux ou trois fois le jour. En conséquence, elles distribueront ces sujets de manière à remplir le temps qu'elles désirent consacrer à cet exercice. Et quand elles les auront épuisés, elles les reprendront au commencement, comme il a été déjà dit.

Si nous avons donné une matière abondante, c'est afin de ne pas obliger les chrétiens à méditer tous les jours sur la même vérité, et ne pas exposer les moins parfaits au dégoût. La nouveauté des mystères, remarque justement saint Thomas, contribue particulièrement à réveiller la dévotion. II II, q. LXXXII, 3 *ad* 2. D'où il suit que souvent les novices, au commencement de leur conversion, ont une ferveur plus vive et un sentiment plus profond des choses de Dieu; et cela, parce que la grandeur des mystères qu'ils ne connaissaient pas les remplit d'une plus grande admiration.

CHAPITRE IV.

Des cinq parties qui peuvent intervenir en ce saint exercice.

Quoique la matière principale de l'oraison mentale soit la considération des choses divines, cependant elle doit être accompagnée de quelques autres parties dont les unes précèdent et les autres suivent cette considération. Il faut d'abord la faire précéder d'une fervente préparation qui mette l'âme dans les dispositions convenables pour commencer cet exercice. Les parties dont elle doit être suivie sont au nombre de trois, à savoir, l'action de grâces, l'offrande et la demande. Nous nous contenterons de rap-

peler brièvement ce que nous en avons dit ailleurs avec plus d'étendue.

I.

De la préparation.

Pour ce qui est de la première partie, c'est-à-dire de la préparation, il faut que l'homme cherche le lieu et le temps qui conviennent le mieux à l'exercice qu'il se propose, selon la condition et l'état de sa vie. Le temps le plus propice est celui du milieu de la nuit ou du lever du jour. Le lieu est d'autant plus favorable qu'il est plus solitaire; l'absence de tout spectacle dissipera moins le cœur et le tiendra mieux dans le recueillement.

Arrivé dans ce lieu, après s'être armé au cœur et au front du signe de la croix, le fidèle élèvera les yeux de son âme et pensera à ces trois choses : premièrement, que va-t-il demander; deuxièmement, que va-t-il faire; troisièmement, à qui va-t-il parler.

S'il examine le premier de ces points, il trouvera qu'il va demander la grâce et la gloire, et tout ce qui peut servir à l'acquisition de ces deux biens, les plus grands qu'on puisse demander. Cette demande, pour être efficace, devra être revêtue des conditions énoncées plus haut, et principalement d'une attention et d'une humilité profondes; dispositions à l'aide desquelles une prière ne retourne jamais sans avoir obtenu son effet.

Si, allant plus loin, il examine ce qu'il va faire, il trouvera qu'il va chercher l'esprit de dévotion dans la considération des choses de Dieu, qui en est la source. Or, le succès de cette entreprise requiert de nouvelles conditions. L'attention virtuelle qui suffit pour que nous obtenions ce que demandent nos prières, ne suffit plus, comme l'enseigne saint Thomas, pour obtenir la dévotion : il faut, de plus, l'attention actuelle, parce que la dévotion a pour causes ordinaires l'attention actuelle et la considération des choses de Dieu. II II, q. LXXXIII, 13. Ceci vous indique avec quel soin et quelle vigilance vous devez vous appliquer à cet exercice et éloigner de votre cœur toute dissipation; sans quoi vous n'atteindrez pas le but que vous vous proposez.

Si vous examinez enfin quel est celui à qui vous allez vous

adresser, vous trouverez que c'est ce Dieu dont la majesté souveraine remplit le ciel et la terre. Par où vous comprendrez non-seulement avec quelle attention, mais encore avec quelle humilité et quel respect vous devez entretenir une si haute majesté des plus importantes affaires.

Pour mieux nous pénétrer de cette vérité, et ne pas oublier que celui auquel nous parlons dans l'oraison n'est ni un fantôme, ni très-éloigné de nous, rappelons-nous que le Seigneur est présent en tous lieux aussi bien par sa substance et son essence véritables que par sa toute-puissance. Partout où se trouve un être quelconque, là se trouve Celui qui est la cause et la source de tout être et qui le dispense à toutes les créatures. Il faut nécessairement entre l'effet et sa cause l'union la plus intime; et c'est pour cela que Dieu est nécessairement présent à toutes choses. Le prophète Elie voyait clairement cette vérité quand il disait : « Vive le Seigneur Dieu des armées en présence duquel je suis. » III *Reg.* XVII, 1. Sachez donc bien qu'il est ainsi présent à votre prière, qu'il entend toutes vos paroles, qu'il considère votre ferveur, et qu'il y trouve un charme réel. Quoiqu'il soit universellement présent à tout ce qui existe, il est présent d'une manière toute particulière dans les âmes qui le prient, selon cet oracle de nos saints Livres : « Il n'y a point de nation si grande dans l'univers qui ait ses dieux aussi près d'elles que notre Dieu est près de nous, quand nous le prions. » *Deuter.* IV, 7. Que voudriez-vous de plus, puisque vous savez à n'en pouvoir douter, encore que vous ne le voyez pas des yeux de la chair, que vous êtes vu et entendu de Celui qui est assez bon et assez puissant pour guérir les maux de votre vie.

Dès que vous aurez paru en la présence de Dieu, vous commencerez par vous prosterner profondément devant lui. J'appelle vous prosterner profondément devant Dieu, reconnaître la majesté de celui à qui vous allez adresser la parole. A cette fin, songez un peu à l'infinité, à la grandeur, à la toute-puissance, à l'immensité, à la bonté, à la beauté, à la sagesse, et à toutes les perfections de ce souverain Seigneur, qui surpassent toute intelligence créée. Après une semblable considération vous ne sauriez manquer de vous humilier jusqu'à la poussière, de vous abaisser

profondément à la vue d'une si haute majesté. En même temps, vous vous tiendrez devant elle dans la crainte et le tremblement; et plus votre cœur sera pénétré de cette crainte, moins il sera exposé à s'abandonner aux pensées étrangères.

Ainsi prosterné aux pieds du Seigneur, parce que le juste commence à s'accuser soi-même, vous vous accuserez aussitôt de vos péchés, repassant sommairement les fautes de votre vie passée, et en implorant humblement le pardon, afin de vous rendre propice le Juge avec qui vous allez traiter les affaires de votre salut. Pour cela vous pourrez réciter avec componction la confession générale, ou le psaume *Miserere mei Deus, secundum*, etc., ou toute autre prière de ce genre. Ces saintes paroles arracheront le cœur à la tiédeur qui le possède ordinairement au commencement de la prière. Et non-seulement elles servent à obtenir du Seigneur le pardon de nos péchés, mais encore à nous maintenir, pendant les quelques instants que nous passons à nous entretenir avec lui, dans la crainte et le respect qui lui sont dus, et dans l'humilité et l'attention nécessaires pour recevoir le Saint-Esprit, aussi bien que la grâce de la dévotion qu'il a coutume d'accorder aux personnes qui persévèrent religieusement en ce saint exercice. Ces avis suffiront pour la préparation. Du reste l'on pourra s'y étendre autant que l'on voudra sur la connaissance de soi-même et de ses propres misères.

Quand l'esprit sera dissipé, ce sera une préparation excellente encore de le recueillir au moyen de quelques lectures pieuses ou de quelques prières vocales. Les unes et les autres ne contribuent pas peu à nous ramener au recueillement quand elles sont faites avec la dévotion convenable.

II.

De la méditation.

De la préparation on passera à la méditation et à la considération de l'un des sujets indiqués dans le précédent chapitre, à savoir, de l'un des traits de la vie du Sauveur ou de l'un des bienfaits divins. Cette méditation est en quelque façon le fondement et la substance de ce saint exercice. Comme la vie de Jésus est la

principale matière de la considération, il ne sera pas inutile d'indiquer en peu de mots la manière de s'en servir qui nous paraît la plus avantageuse.

Pour cela, on fera bien de lire d'abord dans le présent ouvrage, ou dans tout autre, le passage de la vie du Christ sur lequel on veut méditer, à moins de l'avoir lu déjà plusieurs fois et d'en posséder distinctement le souvenir. Lorsqu'on se disposera à l'approfondir et à le méditer en son cœur, on se représentera au vif ce mystère par l'imagination, que Dieu ne nous a pas donnée à d'autre fin. Puis l'on assistera à ce spectacle avec des sentiments d'humilité, de compassion, de piété et d'amour, se contentant de contempler d'une manière sensible et sans donner carrière à la spéculation les principales circonstances du mystère que l'on a devant es yeux. S'il s'agit, par exemple, de la passion de Notre-Seigneur, on pourra se poser ces quatre questions : Quel est celui qui souffre; pour qui souffre-t-il; pourquoi souffre-t-il; de quelle manière souffre-t-il. Celui qui souffre est le Dieu dont la majesté n'a pas de bornes. Celui pour qui il souffre est l'homme, créature ingrate et oublieuse. Le motif pour lequel il souffre est un simple motif de bonté et de miséricorde. Et quant à la manière dont il souffre, c'est avec l'humilité, la charité, la douceur, l'obéissance et la patience les plus grandes. Telles sont à peu près les circonstances auxquelles nous devrons nous arrêter.

Il est ici très-important de ne pas oublier que cet exercice est à la fois l'œuvre de l'entendement et de la volonté. C'est à l'entendement de considérer, à la volonté de sentir et d'aimer. Il faut même faire à la volonté une part plus grande qu'à l'entendement, l'exercice de l'une étant beaucoup plus fructueux que l'exercice de l'autre. Il y a des hommes très-instruits qui savent sur Dieu bien des choses et des choses très-relevées, qui pour cela ne l'en aiment pas davantage. Il y a eu beaucoup de philosophes qui ont connu Dieu et qui néanmoins, comme le remarque le grand Apôtre, ne l'ont pas glorifié comme il le méritait. *Rom.* I. Nous ne nous proposons pas tant dans l'oraison d'acquérir la connaissance spéculative de Dieu, quoique nous reconnaissions ce que cette connaissance a de précieux, que d'acquérir la crainte et l'amour du

Seigneur, la haine du péché, le mépris du monde et de nous-mêmes, la joie du Saint-Esprit, une piété profonde, et tous autres sentiments semblables qui sont sans exception l'effet et les actes de notre volonté et constituent nos véritables richesses. Mais comme la volonté est une puissance aveugle et incapable d'agir, si elle n'est éclairée par la lumière de l'entendement quelle qu'elle soit, nous sommes obligés de nous servir de cette dernière puissance, afin d'éclairer, de guider, de réveiller la volonté et de l'induire à ces mouvements pieux et à ces affections saintes. On pourrait comparer à certains égards, dans ce cas-ci, l'entendement en tant qu'il est nécessaire à l'action de la volonté, à l'aiguille sans laquelle la couture serait impossible, quoique ce soit le fil qui la constitue et non l'aiguille. L'entendement, comme celle-ci, ne joue que le rôle de moyen par rapport à la volonté, dont l'exercice est le but principal. De même donc que ce serait une grande erreur de s'arrêter uniquement aux moyens sans s'occuper de la fin; ce serait une erreur non moindre d'imiter ces personnes qui, dans la considération des mystères de la foi, usent moins de la volonté que de l'intelligence; comme si elles n'avaient en vue que la prédication, au lieu de méditer pour prier et savourer les choses de Dieu.

Efforçons-nous donc, afin d'éviter ces écueils, d'appliquer notre volonté autant qu'il sera possible à ces saints mystères. Occupons-nous en avec un cœur aimant, humble, pieux, recueilli et saisi de la présence du Dieu devant lequel il se trouve. Voilà le but, voilà le fruit principal de cet exercice. Lorsque le Sauveur naquit, les anges annoncèrent la paix, non aux hommes de haute intelligence, mais aux hommes de bonne volonté. Dans la réforme de notre volonté consiste notre sanctification. On trouve très-souvent un bon entendement sans bonne volonté, mais on ne trouvera jamais une bonne volonté sans un bon et sain entendement.

Ce conseil ne doit pas être seulement observé, toutes les fois que nous nous recueillerons pour nous occuper de Dieu; il faut encore le suivre quand, dans l'intervalle de nos oraisons, nous élèverons vers lui notre cœur : faisons-le avec une volonté tout aussi pénétrée d'humilité et de révérence, de dévotion et d'amour. Tenons pour certain qu'en peu de temps, si nous contractons

cette louable habitude, nous en aurons retiré les plus précieux avantages. Notre cœur deviendra pour le Seigneur un sanctuaire, une demeure privilégiée d'où il nous comblera de la paix, de la ferveur et des consolations dont il est la source.

Après avoir médité de la sorte quelque saint mystère, si votre cœur est encore dans la froideur et dans la sécheresse, ne vous découragez pas. Quiconque attend fidèlement et avec patience la visite du Seigneur, en reçoit d'ordinaire de remarquables bienfaits, et est récompensé de sa longue attente par quelque grâce signalée.

N'allez pas non plus vous fatiguer à exciter en vous la dévotion, et à la faire naître, pour ainsi dire, à force de bras. Contentez-vous, comme il a été déjà dit, de la simple contemplation de ces mystères, et de suivre et d'accompagner les pas que le Seigneur a faits pour nous. Fussiez-vous encore assailli de pensées diverses, ne perdez pas confiance. Il n'est pas toujours au pouvoir de l'homme qu'il en soit autrement. Bien souvent ces pensées ont moins leur origine dans notre négligence personnelle que dans la corruption de notre nature. Faisons seulement ce qui dépend de nous pour les éloigner et les combattre avec vigueur. Ne renonçons pas davantage à notre entreprise parce que l'eau ne jaillira pas au gré de nos efforts. Plus d'une fois la persévérance nous obtient à la fin ce qui nous a été refusé au commencement. Là est tout le secret de l'oraison. Du courage donc, mon frère, de la persévérance jusqu'à l'obstination, et n'oubliez pas que pour mériter les grâces que Dieu réserve à ceux qui l'aiment, ce ne serait pas assez de longues années d'épreuves et de patience.

A la vérité, la principale cause de cette sécheresse n'est trop souvent que l'imprudence avec laquelle nous jetons notre cœur dans les occupations extérieures. Comment n'éprouverait-il pas de la difficulté à s'intéresser aux choses intérieures? Ayons donc le soin de l'occuper autant que possible des choses de Dieu : nous l'entretiendrons ainsi dans la dévotion et la ferveur, et nous pourrons l'élever aisément vers le Seigneur quand le moment en sera venu. Deux moyens sont principalement, dans ce cas, d'un secours efficace. Ce sont la lecture ordinaire des livres de piété, qui rem-

plit et occupe l'âme des sujets traités dans ces ouvrages, et l'habitue de marcher en la présence de Dieu, de ne le perdre jamais de vue, ou du moins d'élever souvent son cœur vers Dieu par de courtes aspirations, à l'occasion même de ce que nous voyons ou de ce que nous faisons. Il serait bon d'avoir certaines prières ou considérations déterminées auxquelles on s'abandonnerait quand on se couche ou quand on se lève, quand on se met à table, quand on est absorbé par les conversations ou les affaires, dans les tentations, quand une heure sonne, quand on est en présence d'une campagne fleurie ou du ciel étoilé, quand on est témoin des maux corporels ou spirituels du prochain. Toutes ces circonstances devraient nous fournir un motif de nous porter vers Dieu et d'entretenir ainsi en notre cœur le feu de son amour. De même que la flamme jaillit plus tôt d'un bûcher dont le bois est sec; de même la dévotion s'allume plus tôt dans un cœur continuellement réchauffé par la prière, la lecture et la méditation des choses de Dieu.

III.

De l'action de grâces.

La méditation peut être suivie de pieuses actions de grâces, soit pour reconnaître le mystère ou le bienfait particulier qui en a été le sujet, soit pour reconnaître tous les bienfaits divins, généraux et particuliers, cachés et manifestes. Ce sera le moment de faire un appel à toutes les créatures du ciel et de la terre, afin qu'elles nous aident à bénir le Seigneur et à lui témoigner notre reconnaissance. On pourra se conformer à ce propos à ce qui a été dit dans le livre précédent.

IV.

De l'offrande.

Après avoir remercié ainsi le Seigneur, nous pourrons lui faire religieusement l'offrande de nous-mêmes et de tout ce que nous ferons ou souffrirons en ce monde. Dès qu'elle a considéré et reconnu les bienfaits de son Créateur, l'âme ne tarde pas à s'écrier avec le Psalmiste : « Que rendrai-je au Seigneur en retour de ce que j'en ai reçu? » *Psalm.* cxv, 12. Et il lui semble qu'elle s'ac-

quitte envers lui d'une certaine manière en s'offrant elle-même avec tout ce qui lui appartient, et en se présentant devant lui comme une esclave chargée de ses fers, et prête à renoncer à sa volonté pour n'accomplir que celle de son Dieu.

Mais ce que nous devons et pouvons offrir de préférence, ce sont les souffrances et les mérites du Christ notre Sauveur. Cette offrande la plus haute, la plus efficace, la plus méritoire de toutes, nous avons le droit de la faire parce que Jésus-Christ est à nous tout entier. Sa chair, son sang sont à nous : il est notre salut et notre rédemption ; il nous a laissés par son testament héritiers de ses mérites et de ses douleurs. Il nous est donc permis de les rappeler une à une et de les offrir au Père éternel, pour l'expiation de nos fautes, la guérison de nos misères et la gloire de son saint nom.

V.

De la demande.

La demande de tout ce qui est nécessaire à notre salut est le couronnement naturel de ce qui précède. Nous ne nous étendrons pas sur ce point, en ayant déjà parlé plus haut. Observons seulement à l'endroit de ces cinq parties, que nous devons dans nos prières les aborder avec une humilité soutenue, n'oubliant jamais que nous parlons à Dieu et que nous sommes en sa présence. Un entretien avec un Dieu d'une telle majesté exige assurément plus d'attention, de respect, de piété, à cause de la dignité de la personne à qui on s'adresse, qu'un entretien avec soi-même, et que des réflexions sur la mort, le jugement, les peines de l'enfer, et autres vérités saintes. Aussi, de ces cinq parties, les trois dernières sont-elles les plus importantes, parce qu'elles ne sauraient avoir lieu sans que nous nous entretenions spirituellement avec Dieu, soit pour le remercier, soit pour nous offrir à lui, soit pour lui demander ses grâces. Cet entretien élève l'esprit et lui fournit en quelque sorte un point d'appui qui lui permet d'arriver jusqu'à son Créateur. Tâchons, dans la préparation et la méditation, d'en agir de même, et de parler autant que possible avec Dieu.

Telles sont, lecteur chrétien, les principales parties que ren-

ferme l'oraison mentale. Elles nous sont à diverses reprises indiquées en plusieurs passages de l'Ecriture et par la doctrine des saints : je ne les citerai pas pour ne pas être entraîné trop loin. Ayez soin de les parcourir toutes dans le temps que vous consacrez à vous recueillir, en observant les règles que nous venons de vous donner et que vous trouverez plus développées dans le traité de l'oraison et de la considération.

Je dois cependant remarquer ici que l'ordre dont il s'agit n'est pas absolument nécessaire à suivre, et que nous nous sommes moins proposé de porter une loi générale et obligatoire pour tous, que d'introduire les commençants dans la voie de l'oraison mentale. Une fois entrés et admis dans la chambre de l'époux, dans le cellier de ses vins précieux, l'expérience et la dévotion leur enseigneront mieux que qui que ce soit ce qu'ils auront à faire. Il est indubitable que si on se contentait de faire à des novices l'éloge de l'oraison en général, sans leur montrer le chemin, sans leur indiquer la nature et la matière de cet exercice ; ceux qui repondraient le mieux à votre exhortation se borneraient à méditer, tantôt sur un sujet, tantôt sur un autre, avec un cœur distrait et dépourvu de la fermeté et de la fixité qui conviennent à une profonde et pieuse considération. Sans doute ce serait encore une oraison ; mais ce ne serait pas l'oraison fructueuse et avantageuse dont nous parlons de préférence. Il y a trois choses comprises dans la considération, selon la juste remarque d'un docteur ; la réflexion, la méditation et la contemplation. La réflexion s'exerce sans peine et sans profit, ou du moins avec peu de peine et de profit ; la méditation s'attache à un sujet avec peine, mais aussi avec profit ; enfin, la contemplation reste fixée sur son sujet sans peine aucune et avec beaucoup de profit. C'est assez de cette distinction pour mettre en saillie le peu d'utilité de ce genre de réflexion qui n'ayant ni objet ni but déterminé, se laisse emporter par diverses pensées et va de l'une à l'autre sans fermeté, sans stabilité, sans vigilance et sans attention, maintenant ici, un instant après ailleurs, avec une telle tiédeur qu'elle cède au plus léger souffle.

De là résulte l'importance d'avoir, surtout au commencement,

une matière toute prête, et des moments isolés de ses occupations ordinaires, et exclusivement consacrés au Seigneur, à l'imitation de ce que fait l'Eglise pour les prières publiques et pour l'office divin. Cependant cette mesure n'est pas tellement rigoureuse que ce soit péché d'y contrevenir. Il est très-permis au fidèle, en dehors de ces moments, d'élever son cœur vers Dieu, soit à l'aide de ces méditations, soit à l'aide d'autres considérations qui excitent à la piété. Comme c'est là le but qu'on se propose, les moyens qui y conduisent, quels qu'ils soient, ne sauraient passer pour étrangers à cet exercice. Voilà pourquoi un des avis que l'on donne le plus communément en cette matière est de ne pas hésiter de quitter une considération pour une autre lorsqu'on aperçoit évidemment dans cette dernière plus de douceur et plus d'avantage ; parce que celle-ci permet alors de mieux atteindre le but que l'on désire.

En conséquence, les confesseurs et les directeurs spirituels qui veulent initier à cet exercice les âmes qui y aspirent, pourront suivre la marche suivante. Ils commenceront par leur faire parcourir soit au moyen de la conversation, soit au moyen de la lecture, les principaux traits de la vie de Jésus-Christ, et par leur marquer les principaux points qui méritent d'attirer leur attention. Et afin que leur mémoire en conserve mieux le souvenir, il sera bon, lorsque cela se pourra commodément, de leur demander compte chaque jour de la lecture précédente, leur faisant rappeler d'abord l'historique du mystère, puis les points qui peuvent servir à la réflexion. Grâce à cet expédient, on a vu plusieurs personnes se mettre en peu de jours parfaitement au courant de ce qui regarde cet exercice. Une fois introduites de la sorte dans ce chemin, elles arriveront facilement à noter par elles-mêmes, ce qui, dans ces mystères, pourra servir de matière à la considération, et en prendre occasion pour s'exciter a l'imitation des exemples de Notre-Seigneur, ou à la reconnaissance de ses bienfaits, ou à la compassion de ses souffrances, ou à l'amour et à la dévotion envers un Dieu qui nous a tant aimés, ou à tout autre sentiment du même genre.

Ces observations préliminaires achevées, nous allons exposer

la matière de l'oraison mentale, laquelle forme le sujet spécial de ce traité. Et comme, entre toutes les choses qui peuvent servir de matière à cet exercice, la vie du Sauveur occupe le premier rang, par cela qu'elle nous fait mieux connaître la bonté, la justice, la miséricorde, la providence et l'amour de Dieu envers les hommes, nous commencerons par les mystères qui s'y rapportent, sans oublier toutefois, malgré la richesse et l'abondance du trésor où nous puiserons, la brièveté que nous commande ce mémorial.

CHAPITRE V.

Des avantages de la méditation de la vie du Sauveur.

L'ordre naturel exigerait qu'avant de parler de la vie de Jésus-Christ nous fissions ressortir les grands avantages qu'il y a à la prendre pour sujet de considération. Les limites de cet ouvrage ne me permettant pas de donner à cette question les développements nécessaires; il me suffira de dire que rien n'est plus propre à éclairer notre entendement et à nous donner la connaissance de Dieu, laquelle est le principe de notre félicité. En voici, du reste, la raison. En cette vie mortelle, nous connaissons Dieu, non par lui-même, mais par ses œuvres ; et d'autant plus parfaitement que ces œuvres sont plus parfaites et plus hautes. Or, la plus parfaite des œuvres divines étant incontestablement l'humanité du Christ, cette nature que Dieu a prise pour notre amour, mieux que toute autre, cette œuvre de Dieu nous découvre sa sagesse, sa charité, sa miséricorde, sa justice, sa providence, sa bénignité et toutes ses autres perfections. Elle est vraiment cette échelle mystique entrevue par Jacob, au moyen de laquelle les anges montaient et descendaient. *Genes.* XXVIII, 12. Car c'est par elle que les hommes montent jusqu'à la connaissance de Dieu et descendent ensuite jusqu'à la connaissance d'eux-mêmes.

Voici encore une autre raison qui nous montre dans cette considération une utilité qui ne profite pas moins à ceux qui commencent qu'à ceux qui sont déjà avancés dans la vie spirituelle. La vie du Sauveur est l'arbre de vie, planté au milieu du paradis de l'Eglise, et dont les rameaux sont à la fois bas et élevés. Les

âmes parfaites arrivent au moyen de ces derniers jusqu'à la contemplation des perfections divines; les âmes imparfaites s'arrêtant aux premiers, découvrent de là les immenses douleurs du Christ, et faisant un retour sur leurs péchés, elles s'excitent à la componction et au repentir.

C'est une des pratiques les plus chères au vrai chrétien de suivre les traces du Christ, et d'aller partout où va le divin Agneau. Le prophète Isaïe nous l'enseigne en disant que les justes, suivant la version chaldaïque, lui serviront de ceinture, et qu'ils marcheront sans cesse autour de lui. *Isa.* XI, 5. Cette parole se réalise spirituellement quand le serviteur de Jésus a le soin de ne jamais s'éloigner de lui, de ne le perdre jamais de vue, de l'accompagner dans ses courses, et de méditer sur tous les traits et sur tous les mystères de sa très-sainte vie. En effet, pour quiconque a le sens spirituel, le Christ n'est pas autre chose, comme le dit l'épouse des Cantiques, qu'un baume versé lequel en tout temps et en toute circonstance exhale le parfum de la sainteté, de l'humilité, de la charité, de la dévotion, de la compassion, de la mansuétude et des vertus les plus pures. *Cantic.* I, 2. D'où il résulte que, si les personnes appelées par leur office à manier des substances odorantes, en emportent l'odeur avec elles, le chrétien qui s'occupe sans cesse de Jésus-Christ n'emportera pas moins avec lui l'odeur de Jésus-Christ, et il le manifestera par l'imitation des vertus dont son maître lui a donné de si admirables exemples.

Or, voilà l'unique but de la seconde partie de ce traité, qui roule tout entière sur les mystères de la vie du Sauveur. Nous commencerons par rapporter succinctement le trait qui en fournit l'occasion, et nous faisons suivre cet exposé de quelques pieuses considérations, tout aussi brèves, pour ouvrir le chemin de la méditation à l'âme dévote. Elles serviront tour à tour à réveiller soit la piété, soit la compassion, soit le désir d'imiter Jésus-Christ, soit tout autre sentiment semblable. J'ai suivi, comme modèle en ce genre, deux ouvrages de saint Bonaventure; l'un qui a pour titre, *Méditations sur la vie du Christ*, et qui est adressé à une de ses sœurs; l'autre qui a pour titre, *Arbre de vie du crucifié*, qui fut composé par le pieux docteur dans le même dessein, afin que

la brièveté de cet ouvrage permît d'avoir toujours sur son sein ce que l'on devrait toujours avoir dans son cœur, et que l'on pût emprunter ces mots de l'épouse des Cantiques : « Mon bien-aimé est pour moi une gerbe de myrrhe ; il demeurera sur ma poitrine. » *Cantic.* I, 12.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Méditations sur les principaux mystères de la vie très-sainte, de la mort douloureuse et de la glorieuse résurrection de Notre-Seigneur.

I.

De l'Annonciation de la sainte Vierge.

Le premier mystère qui me frappe dans la vie de Notre-Seigneur est l'ambassade dont l'ange fut chargé pour la Vierge notre souveraine. Dans ce même mystère, ce qui doit d'abord attirer nos regards, c'est la pureté et la sainteté de cette jeune fille que Dieu avait choisie de toute éternité pour se revêtir en son sein de notre nature. De même qu'avant de créer le premier Adam, il commença par lui préparer le paradis terrestre qui lui était destiné pour demeure ; de même, avant d'envoyer au monde le second Adam, il lui prépara le lieu qui devait lui servir de demeure, c'est-à-dire, le corps et l'âme de la très-sainte Vierge Marie. Mais si au terrestre Adam il suffisait d'une demeure terrestre, il fallait au céleste Adam une demeure céleste, enrichie de dons célestes et de célestes vertus. Et comme il est dans la nature de Dieu de donner à ses œuvres tout ce que demande la fin à laquelle il les destine ; la sainte Vierge ayant été destinée à occuper la dignité la plus haute qui existe après celle du Fils de Dieu fait homme, la dignité d'être sa mère, Dieu lui a par cela même octroyé la sainteté et la perfection la plus haute qui soit possible après la perfection et la sainteté du Sauveur. Mère du Saint des saints, elle a été comblée, d'une manière bien plus élevée, de toutes les grâces et de tous les privi-

léges reparus à tous les autres saints. Parmi ces priviléges, j'en distingue sept très-propres à rehausser sa dignité et à ravir notre admiration.

Le premier et le plus grand de tous est sa maternité divine. Le second est de n'avoir jamais ressenti ni aucune sorte de mauvaise inclination, ni le plus léger appétit désordonné. Le troisième est de n'avoir jamais, durant les soixante et quelques années de sa vie, commis le moindre péché soit mortel, soit véniel ; chose qui surpasse tout étonnement. Le quatrième est d'avoir conçu son divin Fils par l'opération du Saint-Esprit. Le cinquième est de l'avoir enfanté sans douleur et sans dommage aucun pour son intégrité virginale. Le sixième est d'avoir été transporté au ciel en corps et en âme, sans avoir connu la corruption du tombeau. Le septième est d'être assise à la droite de son Fils et de jouir de la gloire la plus éclatante qui sera jamais départie à une simple créature.

Avec de si rares priviléges, des avantages si marqués sur tous les autres saints, quelle a dû être la vie de cette Vierge sublime en ce monde? Quelles ont dû être sa pureté, sa charité, sa bienveillance, sa douceur, sa modestie, sa miséricorde et les autres vertus qui brillaient en elle d'un plus vif éclat que ne brillent les rubis et les émeraudes? Comment conversait-elle avec les hommes et se conduisait-elle au milieu d'eux, cette Vierge qui d'autre part conversait avec les anges et vivait dans leurs sphères? Quels ont dû être ses exercices de piété, les larmes, les veilles, les jeûnes, les prières qui remplissaient ses jours et ses nuits? Quoi de plus étonnant, pendant une si longue vie passée au milieu d'hommes pécheurs, de ne jamais aller au delà des besoins d'un corps sujet aux mêmes nécessités que les autres, dans le boire comme dans le manger, le dormir et le parler? Toujours les puissances de son âme, sa mémoire, son entendement, sa volonté, son intention étaient fixés sur le Seigneur. Comme elle devait être inondée de lumière, d'amour et de délices l'âme qui restait ainsi unie à son Dieu par un lien indissoluble de suavité ! Enfin telle était sa vie, sa pureté et la beauté de son âme que la vue de cette œuvre admirable du Créateur nous découvrirait mieux sa sagesse, sa toute-

puissance, sa bonté que la structure et la magnificence de l'univers.

Le séjour du second Adam, le paradis de délices qui lui était destiné, ayant été préparé, lorsque furent accomplis les temps après lesquels la sagesse divine avait résolu de sauver le monde, l'ange Gabriel fut envoyé à cette Vierge pleine de grâce, à la plus belle, à la plus pure, à la plus admirable de toutes les créatures; car elle devait réunir ces divers titres, celle qui était appelée à devenir la mère du Rédempteur. L'ambassadeur céleste la salua avec un profond respect; puis il lui fit part du message que le Seigneur lui avait confié. Quand il lui eut appris de quelle manière s'accomplirait ce mystère, qu'il serait uniquement l'œuvre du Saint-Esprit, l'humble Vierge se soumit pieusement à la volonté divine; et en ce moment même, le Dieu tout-puissant descendit dans ses entrailles virginales et fut fait homme. Dieu se fit homme afin que l'homme à son tour fût fait Dieu.

Considérez ici en premier lieu la convenance du moyen choisi par la divine sagesse pour opérer notre salut. Aucune considération ne vous frappera davantage, et ne vous fera mieux saisir la grandeur ineffable de cette sagesse, qui ne mérite pas moins notre reconnaissance pour le moyen dont elle s'est servi dans l'accomplissement de notre salut, que pour notre salut lui-même, et qui en mérite plus encore à cause de l'amour incomparablement plus profond que ce plan manifeste.

Considérez encore ici la charité sans bornes de notre Dieu. C'est quand nous étions plongés dans le sommeil, que nous n'avions nul souci de notre salut, que nous ne cherchions à l'assurer ni par des prières, ni par des sacrifices, qu'il pense à nous venir en aide. Tandis qu'il aurait pu choisir d'autres moyens, il préfère celui qui lui coûte le plus, parce qu'il est plus propre à opérer notre salut. Cette charité inspirait au Sauveur lui-même cette exclamation : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a livré son propre Fils, » afin que par la foi et l'amour qu'il nous inspirerait, nous méritions la vie éternelle. *Joan.* III.

Considérez en même temps la modestie merveilleuse et le silence de Marie. Elle ne prononce qu'une parole, et encore cette parole

est-elle nécessaire ; et encore n'est-ce qu'après que l'ange lui a exposé le motif de sa venue. Considérez également sa profonde humilité. Elle aurait eu tant de raison de craindre, en présence d'un ange dont le visage brillait d'une resplendissante clarté. Mais elle n'y pense pas un seul instant, et ne se préoccupe que des louanges qui lui sont données, de ces mots *pleine de grâce, bénie entre les femmes*, qui frappent ses oreilles. Voilà la seule crainte qu'elle éprouve. C'est que l'âme vraiment humble ne connaît rien de si nouveau et de si redoutable que d'entendre des louanges, il lui semble qu'elles vont lui dérober le trésor de son humilité.

Considérez aussi l'amour inestimable de cette Vierge pour la chasteté. Elle avait été la première à s'astreindre par vœu au culte de cette vertu, sans que jamais personne en eût donné l'exemple. Qu'elle ait chéri cette vertu de tout son cœur, on ne saurait en douter, puisqu'elle est prête à renoncer au titre glorieux de Mère de Dieu, s'il lui faut renoncer à cette belle vertu. Elle ne peut s'empêcher d'éprouver de la peine, observe saint Bernard, à la pensée qu'elle sera peut-être déliée de l'obligation de conserver sa pureté virginale. *Homil.* III *sup. missus est.*

Considérez après cela la foi de la sainte Vierge. Ce fut avec raison qu'Elisabeth l'en félicita, car elle crut à de nombreuses merveilles, à des choses incroyables à tout entendement humain. Si l'Apôtre exalte outre mesure la foi d'Abraham parce qu'il crut que la stérilité de Sara aurait un terme ; que dirons-nous de la foi de Marie qui crut à l'enfantement d'une vierge, à l'incarnation d'un Dieu, opérés l'un et l'autre par l'action de l'Esprit-Saint. Apprenez par là, homme faible, à compter toujours sur la parole et les promesses de Dieu, quelque incroyables qu'elles paraissent au sens humain.

Enfin, après ce divin dialogue, considérez avec quelle humilité et quelle obéissance cette douce Vierge se remet entre les mains de Dieu, et dit ces mots : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » *Luc.* I, 38. Mais considérez principalement les transports, les tressaillements, l'ivresse de ce cœur très-pur, quand le Saint-Esprit le couvrait de son ombre, quand le Verbe divin se fit chair, quand le salut du monde fut assuré,

quand elle fut investie de la gloire et de la dignité de Mère de Dieu, et qu'elle fut instruite des grandes et admirables œuvres qui s'accomplissaient en sa personne. Quelle intelligence humaine pourra comprendre ce mystère?

II.

De la visite à sainte Elisabeth.

L'écrivain sacré raconte que la sainte Vierge, ayant appris de la bouche de l'ange que sa cousine Elisabeth avait conçu un fils dans sa vieillesse, s'empressa aussitôt de partir pour aller la visiter. *Luc.* I, 39. Elle entra donc dans sa maison, et la salua humblement; et dès qu'Elisabeth eut entendu le salut de Marie, l'enfant tressaillit de joie dans son sein, et, remplie elle-même du Saint-Esprit, elle s'écria à haute voix : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de votre ventre est béni. Et d'où me vient cet honneur que la Mère de mon Seigneur daigne venir à moi? » *Luc.* I, 42.

Outre le Fils de Dieu, auteur de tous ces mystères, trois personnes méritent votre attention, à savoir, le petit saint Jean, Elisabeth et la Vierge Marie. Dans l'enfant considérez le sentiment et la joie extraordinaire qu'il eut de la présence de son Sauveur, au rapport de l'Evangéliste. L'usage de la raison lui ayant été prématurément accordé, il connut quel était celui qui venait, et le mystère ineffable de son incarnation. Et la joie qu'il éprouva en son âme fut si grande que son petit corps tressaillit vivement dans le sein de sa mère. Vous pourrez juger par là de son allégresse extrême, puisqu'elle rejaillit de l'âme sur le corps et lui imprima un mouvement inaccoutumé. Que ce fait merveilleux vous fasse comprendre la grandeur du bienfait de l'incarnation du Fils de Dieu, et le bonheur dont il doit pénétrer les hommes puisqu'il fut si profondément senti par un enfant dans les entrailles mêmes de sa mère.

Dans sainte Elisabeth, considérez quelles durent être sa joie et son admiration quand elle fut investie soudain de la splendeur d'une si éclatante lumière, quand elle fut initiée par révélation à la connaissance de si grandes merveilles. En effet, en cet instant

lui fut découvert d'une manière incompréhensible le mystère de l'Evangile et de la rédemption du genre humain. Il lui fut appris que la vierge qui se trouvait devant elle était la mère de Dieu, et qu'elle avait conçu par l'opération du Saint-Esprit; qu'elle portait le Fils de Dieu dans son sein, que le Messie était déjà dans le monde et que l'humanité était sur le point d'être rachetée. Il lui fut appris en ce même moment que le désir universel de tous les patriarches, les prédictions de tous les prophètes, l'espérance des siècles passés, présents et à venir, étaient accomplis. Elle connut aussi le mystère ineffable de la très-sainte Trinité, puisqu'elle connut l'incarnation du Verbe divin, et la part du Saint-Esprit dans cette incarnation. Elle comprit la distinction des personnes divines, du Père d'avec le Fils qui s'était incarné, et de l'Esprit-Saint par la vertu duquel ce mystère avait été opéré. Or, quels furent les sentiments du cœur de cette pieuse femme à la vue de prodiges si profonds et si impénétrables? Car, il n'en est pas de l'enseignement de Dieu comme de l'enseignement des hommes. L'enseignement des hommes se borne communément à éclairer l'entendement sans toucher la volonté. Mais l'enseignement de Dieu est d'une telle vertu et d'une telle efficacité que si, d'un côté il éclaire l'entendement, de l'autre il touche au même degré la volonté, et il lui donne le sentiment des grandes choses qu'il lui a révélées. Puisque la lumière qui brilla dans l'intelligence de sainte Elisabeth fut si vive, quelles durent être les ardeurs et les affections de sa volonté? Quelles furent son allégresse, sa félicité, son admiration devant un si frappant spectacle? Il est impossible au langage humain de l'exprimer; et cela montre la grandeur des consolations et des faveurs que Dieu accorde à ses élus, même en cette vie mortelle, puisqu'il leur donne de connaître et de sentir des choses si admirables. Toutes ces considérations sont renfermées dans ce simple mot de l'Evangéliste : « Elle s'écria à haute voix en disant. » La vivacité avec laquelle cette sainte femme salua Marie découvre clairement la vivacité et la profondeur des sentiments dont elle était pénétrée.

Maintenant que vous avez vu ce qui se passait dans le cœur d'Elisabeth, cherchez à comprendre ce qui se passait dans le cœur

de la sainte Vierge, ainsi que l'esprit du cantique sublime qu'elle chanta en cette circonstance. Considérez les pensées qui remplirent son âme quand elle vit Dieu confirmer ainsi, et rendre en quelque façon un second témoignage des merveilles qu'il avait accomplies en sa personne. Quelle fut son émotion, quelles larmes coulèrent de ses yeux, de quelle reconnaissance était-elle animée au retour de tant de bienfaits, lorsquelle entonna ce divin cantique du *Magnificat?* Comme son cœur célébrait et exaltait le Seigneur, comme son esprit tressaillait en lui en se voyant comblée des dons et des faveurs les plus étonnantes? O bienheureuse Vierge, quels étaient les sentiments de votre tendre cœur, lorsqu'il s'écriait : « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit a été transporté en celui qui est mon Sauveur et mon Dieu... Car le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses... » *Luc.* I, 46. Mais ce n'est pas nous qui pourrons sonder ce que ces mystères ont de merveilleux et d'adorable. Tout ce qui nous est permis, c'est de nous abandonner à la joie et à l'admiration, quand nous nous occupons à les considérer. Heureux le sort des justes, puisque c'est ainsi que Dieu les visite et les console !

Voyez encore la connaissance parfaite qu'avait Marie de la miséricorde et de la grâce de Dieu, et du moyen propre à l'obtenir, qui est l'humilité; son cantique tout entier est consacré à célébrer ces deux choses. Elle avait d'ailleurs retiré de si précieux avantages de l'humilité, que rien n'était plus convenable dans sa bouche que l'éloge de cette vertu. Pour nous qui soupirons après la divine grâce, apprenons ici à ne pas la chercher par d'autre voie que la voie de Marie.

Vous ne devez pas moins considérer en cette occasion l'excellence et la dignité de la sainte Vierge. A peine la salutation qu'elle adressait à sainte Elisabeth eut frappé les oreilles de sa cousine, que celle-ci fut remplie de l'Esprit de Dieu, et que les choses les plus étonnantes lui furent révélées. Ainsi de même qu'à l'origine du monde Dieu dit : « Que la lumière soit, » et la lumière fut : de meme, dès que Marie eut dit à Elisabeth, « Dieu soit avec vous, » aussitôt la lumière divine pénétra dans son âme avec ces simples paroles. Ainsi la prière suppliante de la plus sainte des créatures

fut aussi ponctuellement accomplie que la volonté toute-puissante du Créateur. Par où vous verrez combien nous sommes intéressés à posséder Marie pour avocate, et à l'honorer d'un culte spécial, attendu que ses paroles n'ont pas moins de vertu dans le ciel qu'elles n'en avaient alors sur la terre.

III.

Révélation de la virginité de Marie à saint Joseph.

Après le retour de Marie à Nazareth, saint Joseph s'étant aperçu de sa grossesse et en ignorant la cause, voulait, raconte l'Evangéliste, pour ne pas faire d'éclat, l'abandonner secrètement. Mais l'Ange du Seigneur lui apparut pendant son sommeil et lui révéla cet adorable mystère. *Matth.* I, 19.

A ce sujet, considérez d'abord la peine extrême de la sainte Vierge à la vue du trouble et de l'affliction de son époux bien-aimé, trouble et affliction si bien justifiés par les apparences. Vous apprendrez ici qu'il y a des moments où le Seigneur semble abandonner les siens, et où il les éprouve par les angoisses et les tribulations, pour exercer leur foi, leur espérance, leur charité, leur humilité et leur patience. De même que le feu purifie l'or, et que l'air active la flamme; de même les vertus s'épurent et se perfectionnent au feu des tribulations.

Considérez ensuite le silence et la patience avec lesquels Marie supporta cette épreuve. Elle ne perdit ni la paix de la conscience, ni l'humilité de son âme. Elle ne découvrit pas non plus le secret de ce profond mystère, quoiqu'elle pût alléguer le témoignage le plus favorable à sa pureté, celui de sainte Elisabeth, indépendamment de la sainteté et de l'innocence qui mettaient sa vie au-dessus de tout soupçon. Au lieu de recourir à ces moyens, elle se contentait de confier par la prière sa cause au Seigneur, et de s'en remettre entièrement à sa divine providence.

Considérez en cette même occasion la solidité de sa foi et de son espérance. Malgré les difficultés apparentes de sa situation, à laquelle la prudence humaine ne semblait pas pouvoir apporter de remède, non-seulement elle ne perdit pas courage, mais elle espèra de tout son cœur que celui qui avait accompli le mystère, se

chargerait de résoudre ces difficultés, qu'ayant fait l'une de ces choses, il ne laisserait pas l'autre imparfaite; parce que les œuvres du Seigneur, loin d'être défectueuses et inachevées, atteignent le plus haut point de perfection. Ces réflexions vous découvriront la vérité de ce mot du Roi-Prophète : « Les tribulations des justes sont nombreuses; mais Dieu les en délivrera complètement. » *Psalm.* XXXIII, 20.

Considérez aussi la sainteté de Joseph qui, ayant tant de raisons d'accuser et de condamner l'innocence, loin de se servir du glaive que la loi lui mettait dans les mains, ne voulut pas les souiller d'une accusation même légitime, et aima mieux se condamner à une vie solitaire que de poursuivre son droit au prix des accusations et des procès. C'est que la véritable justice est toujours remplie de miséricorde, et que la vraie charité ne regarde jamais comme profit ce qui a coûté la perte d'un de nos semblables. Voyez combien la miséricorde est familière aux justes, et combien le Sage a eu raison de dire : « Le juste est plein de compassion même pour les animaux; mais les entrailles des méchants sont cruelles. » *Prov.* XII, 10. La conduite de saint Joseph ne fut pas une conduite humaine, mais une conduite angélique. C'est le propre des démons de faire du mal à ceux qui ne le méritent pas; c'est le propre des hommes de faire du mal à ceux qui le méritent; mais c'est le propre des anges de ne faire de mal à personne. Or, tel fut saint Joseph. Bienheureux ange de la terre, il ne voulut rien occasionner de fâcheux à son épouse, en supposant qu'elle ne fût pas exempte de toute faute.

Considérez maintenant la révélation faite à ce saint patriarche, afin de comprendre comment le Seigneur frappe et réjouit, mortifie et vivifie, conduit jusqu'aux abîmes et en ramène; comment en un mot se réalise cette parole de l'Apôtre : « Le Seigneur sait bien délivrer les justes de la tribulation. » Ceci vous fournira le sujet de rechercher quels durent être l'étonnement et la joie de ce grand saint quand il retrouva l'innocence, là où il désirait tant la trouver; quand il retrouva son épouse revêtue non-seulement de cette innocence qui lui permettait de renoncer à son projet, mais encore d'une dignité et d'une gloire qui l'obligeaient à lui porter

le plus profond respect. Que d'actions de grâces, que de louanges il offrit à Dieu qui l'avait ainsi éclairé, désillusionné, arraché à son chagrin et aux desseins qui en étaient la conséquence, et choisi pour être le gardien et le dépositaire d'un si riche trésor! Avec quel empressement il alla trouver cette vierge très-sainte qui peut-être en ce moment veillait pour prier Dieu de dissiper ces craintes! Avec quelle douleur et quelle révérence il se jeta à ses pieds et lui demanda pardon de ses soupçons passés! Sans doute qu'après avoir appris comment un ange avait instruit son époux de la vérité, la sainte Vierge versa d'abondantes larmes de bonheur, voyant d'un côté la fidélité avec laquelle le Seigneur vole au secours de ses serviteurs affligés, et de l'autre la peine et les larmes de saint Joseph, peine et larmes d'autant plus amères qu'il l'aimait davantage, changées en allégresse et en larmes de joie. Car jamais amour n'unit deux cœurs comme étaient unis les cœurs de Marie et de son chaste époux. Si, d'après l'Ecclésiastique, la miséricorde divine est riche au temps de la tribulation, quels sentiments en avait ce couple vertueux dans cette épreuve si cruelle? Comme ils chantèrent les louanges du Seigneur! Avec quelle tendresse et quels transports de reconnaissance ils le remercièrent de son infinie bonté!

IV.

De la naissance du Sauveur.

« En ce temps-là, raconte l'Evangéliste, l'empereur César Auguste ordonna que tous les sujets de son empire fussent inscrits sur les livres publics et payassent un certain cens à son trésor. Pour se soumettre à cet édit, la très-sainte Vierge alla de Nazareth à Bethléem; et le temps de ses couches étant arrivé, elle mit au monde son Fils unique, l'enveloppa de pauvres langes et le coucha dans dans une crèche; car il n'y avait pas d'autre place dans l'hôtellerie. » *Luc.* II, 1.

« Sortez, filles de Sion, s'écria l'épouse des Cantiques, et venez voir votre Roi couronné de la couronne que sa mère lui a donnée au jour de ses fiançailles et au jour de l'allégresse de son cœur. » *Cantic.* III, 11. O âmes religieuses et qui aimez Jésus-Christ,

sortez de tous les soucis et de toutes les affaires mondaines; recueillez vos pensées et vos sens, et venez contempler le véritable Salomon, le pacificateur du ciel et de la terre, non pas le front ceint de la couronne que lui donne son Père en l'engendrant de toute éternité et en lui communiquant sa divinité glorieuse, mais avec cette couronne que lui donna sa Mère quand elle l'enfanta dans le temps et le revêtit de notre humanité. Venez contempler le Fils de Dieu, non dans le sein de son Père, mais entre les bras de sa Mère; non parmi les chœurs des anges, mais parmi de vils animaux; non assis à la droite de la Majesté divine dans les hauteurs des cieux, mais couché dans une pauvre crèche: non sur son trône resplendissant et brillant lui-même d'une splendeur plus grande encore, mais pleurant et tremblant de froid dans une étable. Venez célébrer le jour de ses fiançailles, le jour où il sort de sa chambre nuptiale après s'être uni la nature humaine par des liens si étroits, que ni la vie ni la mort ne sauraient les briser. C'est le jour de la joie de son cœur, parce que s'il pleure extérieurement comme un petit enfant, il se réjouit intérieurement comme notre véritable Rédempteur, à cause du salut qu'il nous apporte.

Mais pour procéder avec ordre dans ce mystère, considérez d'abord les peines qu'eut à souffrir la sainte Vierge dans son voyage de Nazareth à Bethléem. Le voyage était long; les voyageurs pauvres et mal pourvus. Marie était d'une délicatesse qu'augmentait la proximité de son terme. Le temps était loin d'être favorable aux voyages, soit à cause du vent et du froid communs en cette saison, soit à cause de la foule qui accourait de toutes parts et encombrait les hôtelleries. Suivez-les en esprit dans ce saint pèlerinage, marchez sur leurs traces vénérables avec une pureté et une simplicité d'enfant, avec un cœur humble et fervent, et rendez à ces augustes voyageurs les services que vous pourrez. Voyez comme ils s'occupent pendant la route, ou à parler ensemble de Dieu, ou à s'entretenir directement avec Dieu. C'est en mêlant à la prière de douces conversations qu'ils parvinrent à tromper les ennuis du chemin. Accompagnez-les dans leur voyage, mon cher frère, afin qu'après avoir partagé leurs peines et leurs fa-

tigues, vous partagiez leur gloire et leur joie dans ce mystère.

Considérez maintenant la bassesse et la pauvreté de la condition choisie par le Roi du ciel pour venir au monde. Pauvre était sa mère, pauvre sa maison, pauvre sa couche, pauvre son mobilier, pauvre sa parure; si bien que la plupart des choses dont il eut besoin au moment de sa naissance, non-seulement furent très-pauvres et très-communes, mais encore lui furent prêtées, remarque saint Bernard, et prêtées par des animaux. Voilà la condition que choisit le Créateur de l'univers; voilà les plaisirs et les délices qui entourèrent cet enfantement divin. Ecrions-nous donc avec saint Cyprien : « Seigneur notre Dieu, que votre nom est admirable sur toute la terre! Oui, vos œuvres, ô mon Dieu, sont véritablement des merveilles. Ce qui m'étonne, ce n'est ni la figure de l'univers, ni l'immobilité de la terre au milieu d'un firmament dont le mouvement est continuel, ni la succession des jours, ni le changement des temps, qui couvrent les champs, tantôt de verdure, tantôt de sécheresse, et qui voient certains êtres périr, tandis que d'autres naissent à la lumière : non, ce n'est rien de cela qui m'étonne. Ce qui m'étonne, c'est de voir Dieu dans le sein d'une jeune fille, c'est de voir le Tout-Puissant dans un berceau, c'est de voir la parole de Dieu faite chair, c'est de voir Dieu, substance spirituelle, se revêtir d'une nature corporelle. Ce qui m'étonne, ce sont en quelque sorte les frais, la préparation, le temps qu'a exigé l'accomplissement de cette œuvre. Il eût suffi d'un instant, d'une parole du Christ pour racheter le monde, puisqu'il lui a suffi d'une parole pour le créer. » Ceci montre bien la supériorité de la créature raisonnable sur ce monde matériel, puisqu'il a tant fallu pour remédier à ses maux. Dans les autres mystères, je trouve une explication plausible; mais dans celui-ci, la stupeur dont je suis saisi glace mes sens, et je m'écrie avec le prophète : « Seigneur, j'ai entendu votre voix, et j'ai été dans la crainte. J'ai considéré vos œuvres, et j'ai été saisi d'épouvante. » *Habac.* III, 1. Ah! vous aviez bien raison d'être dans l'épouvante, ô saint prophète! Quoi de plus propre en effet à confondre toutes nos idées que ces simples mots de l'écrivain sacré : « Et elle enfanta son Fils premier-né, et elle l'enveloppa de langes,

et elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie. » *Luc.* II, 7. O mystère adorable! O mystère que le cœur pourra comprendre, mais que la parole ne saura jamais exprimer! O mystère digne du plus profond silence et de la plus profonde admiration! Quoi de plus admirable que de voir ce Dieu dont les astres du matin chantent les louanges; ce Dieu qui est assis au-dessus des chérubins, qui vole sur les ailes des vents, qui tient suspendu à ses trois doigts le globe tout entier : ce Dieu dont le ciel est le trône, et la terre est le marchepied, venir en ce monde dans un tel dénûment qu'il n'eût d'autre asile qu'une crèche! Y eut-il jamais personne si obscure, qui fût obligée, faute d'abri, de mettre son enfant en un lieu semblable! Qui a rapproché ces deux choses séparées par un abîme, Dieu et une crèche? Quoi de plus vil qu'une crèche au service des animaux; quoi de plus élevé que Dieu? Et l'homme ne sort pas de lui-même à la vue de ce rapprochement inconcevable! un Dieu dans une étable! un Dieu dans une crèche! un Dieu pleurant, grelottant de froid, et enveloppé de langes misérables! O Roi de gloire! ô miroir d'innocence! Qu'y a-t-il de commun entre vous et les souffrances, entre vous et les larmes, entre vous et le froid, entre vous et la nudité, entre vous et le châtiment de nos crimes?

O charité! ô tendresse! ô miséricorde incompréhensible de notre Dieu! Que ferai-je, comment vous remercierai-je, et reconnaîtrai-je une telle miséricorde? Par quelle humilité répondrai-je à tant d'humilité; par quel amour à tant d'amour; par quelle gratitude à ce bienfait? Je me vois environné de toute part, des plus importantes obligations. Je me vois comme submergé sous les flots de vos bienfaits; et je ne vois pas comment je pourrai supporter un si lourd fardeau. Je savais naguères qu'il méritait mille enfers celui qui vous offensait; mais après les nouveaux titres que vous avez acquis à notre amour, nul châtiment ne serait suffisant pour châtier celui qui refuse de vous aimer. Soyez à jamais béni, ô mon Dieu, qui avez daigné enchaîner et attirer mon cœur vers vous de la sorte, et qui avez eu recours à ces bienfaits, et à ces mystères adorables pour m'embraser de votre amour, consolider

ma confiance en vous, me faire aimer les peines, les croix, la pauvreté, l'humilité, et m'exciter au mépris des biens trompeurs du monde.

Mais détournons un peu les yeux de cette crèche vénérable pour les attacher au trésor qu'elle contient. Laissons de côté le gâteau de cire pour goûter le miel qui y est renfermé. Considérez donc la miséricorde et la bonté du Sauveur, qui brille particulièrement en son âge et ses membres si tendres, et dans ce visage d'enfant qui frappe les regards. « Un Dieu, écrit un saint docteur, se suspend au sein d'une jeune fille; un Dieu se laisse envelopper de langes, et sous ces langes il étend ses pieds et ses mains adorables sur cette étroite couche. Il sourit comme un simple enfant à sa mère, il l'embrasse et tourne vers elle ses yeux divins. Quoiqu'il soit un abîme de suavité, il semble encore plus suave à cause de la délicatesse de ses membres. C'est pour moi le sujet d'une douceur incomparable, d'une ineffable piété, de voir le Dieu qui m'a créé devenu petit enfant pour l'amour de moi; en sorte qu'au lieu de dire comme auparavant : « Le Seigneur est grand et infiniment louable, » on dit maintenant : « Le Seigneur est petit et infiniment louable, » *Bernard. serm. de Nativit.*

Tout en considérant le Fils, n'oubliez pas de considérer aussi la Mère, dont la part en ce mystère n'a pas été la moins importante. Remarquez le bonheur, la piété, les larmes et la diligence de cette sainte Vierge, et voyez avec quelle perfection elle sut unir l'office de Marthe à celui de Marie. Avec quelle sollicitude et quel empressement elle pourvoit aux besoins de son enfant! Elle le prend entre ses bras, l'enveloppe, le dépouille, l'embrasse, l'adore, le serre sur son cœur et le nourrit de son lait virginal. Tout cela elle le fait avec des transports de joie; car en ce divin enfantement, il n'y a eu pour elle ni injure, ni douleur.

« Elle n'a pas eu besoin, s'écrie saint Cyprien, du bain que l'on prépare pour les femmes dans leurs couches, parce qu'il n'y avait pas eu pour elle de souffrance. Elle enfanta sans douleur, comme elle avait conçu sans concupiscence. Le fruit parvenu à sa maturité tomba naturellement de l'arbre qui le portait : il n'était pas nécessaire de l'arracher par force puisqu'il s'offrait de lui-même.

Elle n'eut aucun tribut à payer de ce côté; et le plaisir qu'elle n'avait pas connu la dispensa de le racheter par la douleur. Il ne convenait pas que la pureté même fût assujettie à une souffrance humiliante; et la justice divine ne pouvait consentir à ce que le sanctuaire du Saint-Esprit subît la loi des femmes ordinaires; car si Marie leur ressemblait, c'était, non par le péché, mais par la nature.

» L'étable où Jésus vint au monde eût-elle été fournie des meubles et des ornements dont elle était complétement dépourvue, qu'ils n'eussent attiré les regards de personne. Tous les yeux, ceux de Joseph comme ceux de Marie, comme ceux de quiconque se fût trouvé auprès d'eux, étaient uniquement fixés sur le divin enfant. En lui seul paraissait être le bien suprême, et il devenait superflu de chercher ailleurs isolément les perfections qui étaient toutes réunies en ce sublime nouveau-né. Mais il n'est pas vraisemblable que la sainte famille ait été privée de l'assistance des anges, et du Saint-Esprit qui avait couvert Marie de son ombre. Oui, l'Esprit-Saint était là, veillant sur son palais, ornant le temple qu'il s'était consacré, conservant son sanctuaire, honorant ce lit virginal, inondant cette âme bénie d'inestimables consolations, et la protégeant contre l'injure de toute pensée étrangère. La loi de la chair ne contredisait en aucune manière chez la Mère du Sauveur la loi de l'esprit; et aucune sorte de répugnance ne troublait la paix et le calme de son cœur. Soutenu par les bras de sa Mère, le divin enfant buvait à son sein un lait que le ciel a formé; et de cette source sacrée coulait dans sa bouche la plus pure liqueur. » *Cyprian. opp.*

Vous pourrez ensuite tourner votre attention vers le cantique des anges, en même temps que vers l'adoration des bergers. Avec les anges chantez votre commun Maître; adorez-le avec les bergers. Si les anges célèbrent les louanges du Seigneur avec tant d'empressement et d'amour, et le remercient de la rédemption qu'il fait descendre du ciel, quoiqu'ils ne participent pas à ce bienfait; que devront faire ceux qui en recueillent les fruits précieux? Si les anges remercient le Seigneur de la miséricorde qu'il exerce envers autrui, de la grâce qu'il nous dispense; quelle sera la re-

connaissance de ceux qui doivent à cette grâce et à cette miséricorde leur réparation et leur salut?

V.

De la Circoncision du Sauveur.

« Lorsque furent écoulés les huit jours après lesquels l'enfant devait être circoncis, on lui donna le nom de Jésus, qui lui avait été déjà donné par l'ange, avant d'être conçu dans le sein de Marie. » *Luc.* II, 21.

Au sujet de ce mystère, vous pourrez d'abord considérer la douleur que fit ressentir la circoncision à la chair si tendre et si délicate du Sauveur. Cette opération était si douloureuse quelquefois, principalement le huitième jour après la naissance, qu'elle allait jusqu'à occasionner la mort. Apprenez ici la reconnaissance dont vous êtes redevable envers ce Seigneur qui commença si jeune à souffrir pour vous, et à expier durement la turpitude de votre conduite. Au jour de sa naissance il répand des larmes; huit jours après il répand du sang. C'est ainsi que sa charité ne connaît pas de repos et que l'homme lui coûte tous les jours davantage.

Considérez en même temps les larmes et la douleur de saint Joseph qui aimait si tendrement ce cher enfant. Mais considérez surtout les larmes de sa très-sainte Mère dont la tendresse était encore plus vive. Avec quelle sollicitude elle cherchait à calmer et à consoler Jésus; car, bien qu'il fût véritablement Dieu, il ne laissait pas de pleurer comme un enfant ordinaire. Avec quel respect elle recueillait ces saintes reliques, le sang précieux dont elle connaissait si bien la valeur.

Voyez à ce propos la différence qui existe entre la vie souffrante du Sauveur et sa vie publique. L'une commence aussitôt après sa naissance; et tandis qu'il ne se met à prêcher qu'à l'âge de trente ans, c'est au moment de sa circoncision qu'il commence à s'acquitter de l'office de rédempteur. Véritable époux par le sang, il commence déjà à verser son sang pour l'Eglise son Epouse. Véritable et second Adam, à peine sorti du paradis des entrailles virginales de sa mère, il devient comme l'un d'entre nous connais-

sant le bien et le mal. Pareil à un marchand rempli de prudence, le Rédempteur du genre humain donne dès ce moment une partie de la somme qu'il complétera plus tard; il répand quelque peu de son sang, comme gage de celui qu'il versera sur la croix jusqu'à la dernière goutte. Jugez par là des dispositions avec lesquelles il vient au monde, puisqu'il commence de si bonne heure à donner pour l'homme un tel trésor.

Adore donc, ô mon âme, adore et vénère cette goutte inestimable de sang qui est le prix de ton salut. Il y en aurait assez pour nous relever de notre chute si Dieu ne voulait, dans la multitude de ses miséricordes, satisfaire surabondamment pour nos péchés. Ecoute le nom qu'on donne aujourd'hui à ton Rédempteur : c'est celui de Jésus, qui signifie Sauveur. Si la qualité de pécheur te jetait dans le découragement, que ce nom très-saint et très-efficace de Sauveur ranime ta confiance. Chante, ô mon âme, embrasse et saisis avec amour ce nom très-doux, plus doux que le miel, plus suave que l'huile, plus salutaire que le baume, plus puissant que tous les pouvoirs de l'univers. C'est le nom que désiraient les patriarches, après lequel soupiraient les prophètes, que célébrait sans cesse le Psalmiste, que saluaient toutes les générations. C'est le nom que les anges adorent, que redoutent les démons, qui met en fuite les puissances ennemies, et dont l'invocation conduit les pécheurs au salut. O nom très-doux, ô nom suave, ô nom glorieux! Heureux celui qui te portera gravé en lettres d'or au milieu de son cœur! Et maintenant, homme faible et sans confiance, si la candeur de ce nouveau-né ne suffit pas pour t'attirer à lui, que la vertu et la puissance de ce saint nom fasse au moins que tu ne t'en éloignes pas. Viens donc te jeter à ses pieds, et dis-lui avec le pieux Anselme : « O Jésus, pour l'honneur de votre saint nom, soyez véritablement pour moi Jésus. Que signifie Jésus, sinon Sauveur? Montrez donc en moi, ô mon Seigneur, l'efficacité de votre nom divin, et opérez en mon âme le salut parfait et véritable. » *D. Anselm. Opp.*

VI.

De l'adoration des Mages.

Entre les merveilles qui signalèrent la naissance du Sauveur, une des plus remarquables fut l'apparition d'un nouvel astre du côté de l'orient. *Matth.* II, 1 et seq. Cet astre était le symbole de la lumière qui allait paraître en ce monde et éclairer les hommes qui vivaient dans les ténèbres, dans l'ombre et dans la région de la mort. Or, quelques sages illustres de l'Orient comprenant, par une inspiration du Saint-Esprit, la signification de l'étoile qui venait de se montrer, partirent aussitôt pour venir adorer le Seigneur. Arrivés à Jérusalem, ils s'informent du lieu de sa naissance. « Où est donc, demandent-ils, le roi des Juifs qui vient de naître ? » Renseignés sur ce point, ils suivent l'étoile qui les avait guidés depuis leur départ, et ils ne tardent pas à arriver à Bethléem, où ils trouvent l'enfant dans les bras de sa mère. Et se prosternant, ils l'adorèrent. Et, ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent en présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

Admirez ici la bonté et la charité ineffable de notre Sauveur. Il vient à peine de naître, et il communique déjà ses biens et sa lumière aux hommes, et il fait luire son étoile pour les attirer à lui des extrémités du globe les plus reculées. Ne craignez pas qu'il se dérobe aux âmes qui le cherchent avec empressement, celui qui est allé chercher avec tant de hâte des hommes qui ne songeaient à lui en aucune façon.

Vous avez ici à considérer en premier lieu la dévotion, la persévérance, la foi et la générosité de ces saints personnages. Chacun de ces points fournira des exemples remarquables à votre imitation. Et d'abord leur dévotion était si vive, qu'elle les entraîna dans un voyage des plus longs, des plus difficiles et des plus périlleux, pour venir adorer le Seigneur et jouir de sa présence. Voilà bien de quoi confondre votre paresse, à vous qui vous privez si souvent du même bienfait, pour ne pas vous imposer un léger sacrifice, pour ne pas vouloir prendre la peine de venir dans la maison de Dieu où le Sauveur réside véritablement,

ou bien de vous préparer à le recevoir dans votre cœur par la sainte communion.

Admirez encore leur constance et leur persévérance. Lorsque leur guide céleste eut disparu à leurs regards, loin de perdre courage et de revenir sur leurs pas, ils poursuivirent résolument leur chemin, suppléant à cette disparition de l'étoile par toutes les ressources qu'inspire la nécessité. Que leur exemple nous instruise à ne pas nous abandonner à la lâcheté et à l'abattement dans nos exercices de piété, quand les rayons de la dévotion cessent de briller à nos yeux, quand la lumière des douceurs intérieures cesse de nous réjouir. Ne nous arrêtons pas; poursuivons notre route, persévérons dans nos saints exercices; faisons ce qui dépend de nous, et soyons assurés que l'astre consolateur dont le spectacle nous charmait, reviendra par l'ordre du Seigneur bientôt nous visiter. Ainsi arriva-t-il aux Mages; car Dieu, selon ces paroles de Job, « cache dans ses mains la lumière, et il lui ordonne de paraître de nouveau. Il montre à ceux qui l'aiment qu'elle est en son pouvoir. » *Job.* XXXVI, 32.

Considérez aussi la foi vive de ces saints rois. Malgré le misérable aspect du réduit où ils entrent, et l'absence de tout appareil royal, ils n'hésitent pas à voir en ce pauvre enfant le Roi et le Maître de toute la nature, et à se prosterner devant lui pour lui offrir leurs profondes adorations. Grande a été la foi du bon larron, qui, au milieu des ignominies de la croix, confessa la royauté du crucifié. Grande fut aussi la foi des Mages, puisque dans cette pauvreté et cette humilité apparentes, ils reconnurent et adorèrent la divinité et la majesté. O merveilleux enfant! devant vos langes les anges veillent, les étoiles s'arrêtent, les rois tremblent, les sectateurs de la sagesse inclinent leur front dans la poussière. O étable bienheureuse! O trône de Dieu, ciel véritable qu'éclairent, non des torches enflammées, mais des astres resplendissants! O palais céleste qu'habite, non un roi couronné, mais un Dieu fait homme, qui a pour couche royale une dure crèche, pour lambris dorés les murs sombres d'une étable, illuminés pourtant de divines splendeurs.

Après cela il nous reste à considérer les présents par lesquels

ces saints personnages témoignèrent leur foi ; reconnaissant de la sorte qu'elle ne doit pas être nue et isolée, mais accompagnée de bonnes œuvres. Si nous pénétrons le sens mystérieux de leur offrande, nous trouverons qu'elle nous rappelle d'une manière symbolique l'ensemble de toute la justice chrétienne. En effet, la justice chrétienne comprend trois classes de devoirs principaux. La première est la classe des devoirs de l'homme envers Dieu ; la seconde est la classe des devoirs de l'homme envers le prochain ; la troisième est la classe des devoirs de l'homme envers lui-même. Or, nous remplissons ces trois classes de devoirs lorsque nous reproduisons spirituellement l'offrande des Mages. L'encens qu'ils offrirent est l'image de la prière, acte de la vertu de religion dont l'objet propre est d'honorer et d'adorer Dieu. De là ce mot du Prophète-Roi : « Que ma prière monte comme l'encens en votre présence. » *Psalm.* CXL, 2. De même que l'encens monte vers les airs, en répandant sur son passage un agréable parfum ; de même la prière monte de la terre vers les cieux, et répand autour du trône de Dieu un parfum qui lui est infiniment agréable. La myrrhe qui joint à une amertume très-prononcée une grande vertu et une odeur suave, est l'image de la mortification de nos passions et de nos appétits. La mortification est sans doute amère et déplaisante à la chair ; mais elle est très-salutaire et très-aimable à l'esprit. L'or à son tour est l'image de la charité ; car, de même que l'or est le plus précieux des métaux, la charité est la plus précieuse des vertus.

En conséquence, pour remplir nos devoirs envers Dieu, nous devrons lui offrir de l'encens, c'est-à-dire un cœur pieux et qui s'élève sans cesse de la terre au ciel par la considération et le souvenir de son nom adorable. Pour remplir nos devoirs envers nous-mêmes, nous lui offrirons la myrrhe de la mortification, châtiant notre chair, imposant un frein à notre langue, tenant nos sens dans le recueillement, réprimant nos appétits. La myrrhe de ce genre est devant Dieu d'une suave odeur, encore qu'elle déplaise fort à notre nature. Enfin, pour remplir nos devoirs envers le prochain, offrons à Dieu l'or de la charité, partageant nos richesses avec les pauvres, supportant et pardonnant les in-

jures, et agissant avec bonté à l'égard de tout le monde. Ainsi, le chrétien qui désire arriver à la perfection, doit travailler à porter dans son cœur, en quelque sorte, trois cœurs différents, l'un pour Dieu, l'autre pour le prochain, le troisième pour lui-même : l'un pénétré de piété et d'humilité envers Dieu ; l'autre de bonté et de libéralité envers le prochain ; le troisième rempli de sévérité et d'austérité envers lui-même. Bienheureux celui qui adore la Trinité dans l'unité. Bienheureux encore celui qui porte ces trois cœurs dans un cœur unique.

Vous pourrez ensuite considérer la joie de la sainte Vierge à la vue de la foi et de la dévotion des Mages. Elle s'abandonnait doucement aux espérances qu'annonçaient de si heureux commencements, et elle savourait ce témoignage qui venait s'ajouter aux autres témoignages rendus à la gloire de son Fils. Après avoir joui de sa conception et d'une maternité virginale, d'un enfantement sans douleur, du cantique des anges, de l'adoration des bergers, elle voyait au pied de son enfant des rois venus de contrées lointaines lui offrir leurs présents. Qui nous dira l'allégresse de son âme, les larmes de ses yeux, les transports et les émotions de son cœur, à la pensée de ces merveilles, et surtout en voyant la connaissance du vrai Dieu inaugurer son règne sur le monde, l'Eglise se fonder, et les prodiges si longtemps prédits s'accomplir ! Quel bonheur pour cette tendre mère qui désirait si vivement la gloire de Dieu et le salut des âmes, de contempler les prémices de cette œuvre étonnante ! Si la promesse de ces grandes choses remplit son âme d'allégresse, quels durent être ses sentiments lorsqu'elle en recut de si touchantes garanties?

VII.

De la purification de la sainte Vierge.

Lorsque les quarante jours fixés par la loi furent écoulés, Marie vint à Jérusalem pour y exécuter les prescriptions de la loi relatives aux femmes récemment délivrées, et pour offrir son divin enfant dans le temple. Jésus y fut reçu dans les bras de saint Siméon qui attendait ce jour depuis si longtemps. Il y fut aussi reconnu

et adoré de cette sainte veuve qui survint en ce même moment. *Luc.* II, 22-38.

Considérez ici la profonde humilité de cette Vierge qui, tout en étant restée après son divin enfantement, plus pure que les étoiles du ciel, n'hésite pas à se soumettre à la loi de la purification, et à offrir le sacrifice auquel étaient obligées les femmes impures. Oh! qu'il y a de la différence entre le chemin suivi par la Mère et le Fils et le chemin que nous suivons nous-mêmes! Nous voulons, nous, être pécheurs et ne pas le paraître. Jésus-Christ et sa mère ne veulent pas être pécheurs, et ils consentent à en revêtir l'apparence. Il est écrit du Fils que huit jours après sa naissance il subit la circoncision qui était l'indice et le remède du péché; et de la mère, que quarante jours après elle se soumet à une loi qui ne regardait que les femmes ordinaires.

Considérez en même temps l'humilité et la charité du Fils de Dieu qui, en ce jour, s'offrit pour nous dans le temple, et se remit entre les mains de son Père, afin de nous procurer la possession d'un titre et d'un droit nouveaux à faire valoir auprès de lui dans nos demandes et dans nos besoins. Ce titre, c'est de lui avoir fait autant qu'il était en nous, et de lui renouveler chaque jour l'offrande d'un si riche trésor. Considérez à ce propos avec quel empressement la très-sainte Vierge offrit son fils unique au Père éternel pour le salut du monde. Comment eût-elle hésité, elle dont la charité était si ardente, elle qui désirait tant notre rédemption, et qui connaissait si bien la valeur de la victime qui devait l'opérer. Mais accordez encore plus d'attention à la promptitude avec laquelle le Fils unique de Dieu s'offre lui-même à son Père pour sauver les hommes. Il les aime tant, il désire tant apporter un remède à leurs maux! Car c'est pour eux qu'il est descendu du ciel sur la terre; c'est pour eux qu'il a pris une nature humaine; c'est à les chercher qu'il a consacré les trente-trois années de sa vie mortelle; c'est pour eux qu'il s'est immolé sur la croix; c'est leur conversion et leur salut qu'il appelait son seul breuvage et sa seule nourriture; et c'est la soif qu'il avait de leur bonheur qu'exprimait la soif cruelle qu'il ressentit au moment d'expirer. Comment, avec un tel amour pour nous, un tel désir de notre salut,

ne se serait-il pas offert de grand cœur à Dieu pour nous rendre à la vie? On a vu les parents de la terre vendre leurs enfants, et quelquefois les immoler pour prolonger leurs propres jours. Mais Jésus le père souverain du siècle à venir, Jésus venu du ciel, s'offre et s'immole lui-même pour les jours de ses enfants.

Admirez ensuite Marie accompagnant cette offrande inestimable, d'une autre offrande d'infime valeur que prescrivait la loi de Moïse : apprenez à unir vos misérables services aux services du Christ, afin qu'ils participent à leur valeur et à leurs mérites. Le lierre par lui-même rampe et ne monte pas; mais il monte avec l'arbre auquel il est attaché. C'est ainsi que nos œuvres sortiront de leur bassesse, si nous les attachons à cet arbre de vie placé au milieu du paradis de l'Eglise, je veux dire si nous les unissons aux œuvres du Christ notre Sauveur. Unissez donc vos prières aux siennes, vos larmes à ses larmes, vos jeûnes à ses jeûnes, vos veilles à ses veilles, et offrez-les ensuite au Seigneur. De la sorte, des actions de peu de valeur par elles-mêmes acquerront une valeur considérable. Une goutte d'eau prise isolément n'est qu'une goutte d'eau. Versez-la dans un grand verre de vin, elle prend une forme plus noble et s'identifie au vin lui-même. De même nos œuvres qui, prises isolément, ont très-peu de mérite, en acquièrent un inestimable, à cause de la grâce que nous obtient l'union que nous en faisons avec les œuvres même de Jésus-Christ.

Considérez d'autre part le genre d'offrande choisi par la Mère du Sauveur : ce sont deux oiseaux, et deux oiseaux dont le chant n'est qu'un gémissement. Apprenez par là que les saints, dans cette vie d'exil, ne doivent faire que deux choses, gémir et voler. L'une de ces choses naît de l'autre : Le vol de la considération suit de près les gémissements de la componction. Celui dont la principale occupation est de méditer continuellement sur notre éloignement de Dieu, les misères de ce siècle, les dangers de ce pèlerinage en une terre d'exil, les séductions du monde, les péchés qui y abondent, comment ne passerait-il pas sa vie dans un continuel gémissement? Comment cesserait-il de répéter ces paroles du Psalmiste : « Mes larmes ont été et le jour et la nuit ma nourri-

ture, tandis que l'on demande à mon âme : Où est ton Dieu? « *Psalm.* XLI, 11.

Considérez ensuite la joie dont fut inondé le saint vieillard Siméon à la vue et à la présence du divin enfant. Lorsque ce juste qui avait tant de zèle pour l'honneur de Dieu et le salut de ses frères, et qui désirait tant contempler avant sa dernière heure celui après lequel avait soupiré ses pères, et duquel tous les siècles attendaient leur salut; quand, dis-je, il lui fut donné de le voir devant lui, de le prendre en ses bras, de découvrir à la lumière dont le Saint-Esprit le remplissait, la majesté de Dieu tout entière enfermée dans ce petit corps, et de voir en présence d'un tel fils une telle mère; oh! comme son cœur dut être ému par l'éclat de tant de merveilles! Quelles furent ses paroles, ses sentiments, ses larmes, l'expression de son visage! Avec quelle chaleur il dut chanter ce cantique où est annoncé en quelques mots tout l'Evangile! O mon Dieu qu'ils sont heureux ceux qui vous aiment et qui vous servent! Les travaux qu'ils embrassent pour vous ne sont pas vains et infructueux, puisque indépendamment de la vie que vous leur réservez dans l'éternité, vous les récompensez et les consolez ici-bas avec tant de magnificence.

Après avoir considéré le cœur du saint vieillard, appliquez-vous à comprendre le cœur de la très-sainte Vierge. Vous le verrez d'un côté rempli d'une ineffable allégresse à cause des choses merveilleuses qu'elle entendait de son enfant; de l'autre, rempli d'une incomparable et profonde tristesse à cause des sinistres prédictions de Siméon; car son fils, au témoignage de ce saint homme, devait être un but contre lequel le monde et tous les hommes charnels décocheraient toutes les flèches de la fureur et des contradictions les plus ouvertes; et un glaive de douleur devait percer son cœur maternel. Pourquoi, ô mon Dieu, avez-vous découvert sitôt de semblables vérités à votre innocente épouse? Pourquoi percer d'un glaive sa vie tout entière et en faire un continuel martyre? Pourquoi ne pas conserver sur ces mystères de douleur le plus complet silence jusqu'à ce que le moment de leur accomplissement fût arrivé? Ne suffisait-il pas de ce martyre, sans y ajouter celui de toute sa vie? Ne suffit-il pas à votre cœur de sa perpé-

tuelle virginité, ô mon Seigneur, et faut-il encore qu'elle soit vouée à un martyre sans fin? Pourquoi affligez-vous une âme que vous aimez tant, qui vous aime tant elle-même, et qui n'a jamais mérité le plus léger châtiment? Certainement, Seigneur, si vous l'affligez c'est parce que vous l'aimez; c'est parce que vous ne vouliez pas la priver du mérite de la patience, de la gloire de ce martyre spirituel, vous vouliez qu'elle s'exerçât à la vertu, qu'elle imitât Jésus-Christ afin d'obtenir la récompense due aux épreuves; car, plus les épreuves sont dures, plus belle est la couronne qu'elles méritent. Que personne donc ne déshonore les souffrances; que personne n'ait la croix en horreur; que nul ne s'estime abandonné de Dieu, quand il sera dans la tribulation; puisque la créature à laquelle Dieu a donné le plus d'amour et le plus de faveurs, a été la créature la plus éprouvée au feu des afflictions.

VIII.

De la fuite en Egypte.

Lorsque les Mages, obéissant aux ordres du ciel, furent retournés dans leur pays par un chemin différent de celui qu'Hérode leur avait indiqué, ce prince voyant son attente trompée, et dépourvu de nouvelle certaine sur le divin Enfant, résolut de l'envelopper dans l'extermination générale de tous les enfants qui étaient sur la terre de Bethléem. Un ange apparut alors à Joseph, et lui dit de prendre la mère et l'enfant, de s'enfuir avec eux en Egypte, parce qu'Hérode le cherchait pour le faire mettre à mort. Joseph se leva aussitôt, prit la mère et l'enfant et se retira en Egypte où il resta jusqu'à la mort d'Hérode qui arriva sept ans après. Le même ange l'avertit de retourner dans la terre d'Israël, parce qu'ils étaient morts eux-mêmes ceux qui en voulaient à la vie de l'enfant. *Matth.* II, 13-23.

Considérez à ce sujet le coup violent que ressentit après les joies précédentes la sainte Vierge, à la nouvelle si désolante des démarches que faisait un monarque puissant pour trouver et mettre à mort son fils bien-aimé. Avec quel empressement elle s'occupe de mettre à l'abri ce précieux trésor! Que de larmes de

compassion elle versa durant le voyage! Elle en arrosa sans doute bien souvent le visage de son enfant qu'elle portait sur son sein virginal, en voyant déjà s'accomplir les douloureuses prédictions du saint vieillard Siméon, et commencer les persécutions auxquelles le Sauveur devait être en butte. Elle s'était levée en toute hâte pour sauver son Jésus, et il lui en coûtait peu d'abandonner sa patrie, ses proches, sa maison, ses amis, pourvu qu'elle conservât celui qui faisait son bonheur.

Considérez ensuite les privations que ces saints voyageurs eurent à souffrir dans une route si dangereuse, mal approvisionnés comme ils l'étaient, soit à cause de leur pauvreté, soit à cause de la précipitation inopinée de leur départ. Considérez principalement ce qu'ils eurent à souffrir, durant un exil de sept ans, dans cette terre d'idolâtres et de gentils, où la charité et l'humanité envers les étrangers étaient inconnues, où régnaient sans bornes la malice et l'inhumanité. Quelles pouvaient être les ressources de Marie, puisqu'elle n'avait pu offrir un agneau au jour de sa purification, et qu'elle l'avait remplacé par l'offrande des pauvres, par une paire de tourterelles ou deux jeunes colombes? Elle vécut donc avec sa famille sur cette terre d'exil dans la nécessité et l'isolement, sans repos fixe, privée de toute faveur humaine, mais heureuse et satisfaite de savoir son trésor en sûreté. Apprenez ici comment le Seigneur traite en ce monde ses plus grands amis, comment il les éprouve; il les exerce et les afflige en cette vie pour les récompenser et les couronner dans l'autre.

Considérez simultanément l'âge si tendre auquel le Sauveur a commencé à supporter l'exil, ainsi que les persécutions et les contradictions du monde. Comprenons bien, nous tous qui sommes ses membres et qui participons à son esprit, que nous n'avons pas à attendre du monde de meilleurs traitements.

Portez maintenant vos yeux sur la cruauté de ce roi barbare qui eut assez peu de cœur pour se résoudre à verser le sang de tant d'innocents. Par où vous verrez combien est furieux et pestilentiel le vice de l'ambition et de la cupidité. Ce vice exerça sur ce tyran odieux un tel pouvoir qu'il lui arracha le meurtre d'un grand nombre d'enfants pour atteindre celui qui portait ombrage

à son empire. Que ce spectacle, ô mon frère, vous apprenne à fuir les honneurs du monde, à mépriser les biens faux et trompeurs, si vous ne voulez pas être précipité dans les mêmes abîmes.

Observez encore que le Christ vient à peine de naître, qu'aussitôt il se lève un Hérode pour le mettre à mort. De même, à peine le Christ sera-t-il né dans votre cœur qu'il se lèvera plusieurs Hérode pour lui enlever la vie. Le monde avec ses persécutions, la chair avec ses plaisirs, les faux amis avec leurs mauvais conseils, le démon avec ses artifices s'efforceront à l'envi de vous arracher à vos bons desseins, c'est-à-dire de massacrer le Christ récemment né dans votre âme. Comme la femme de l'Apocalypse, fuyez au désert, cherchez la solitude, évitez les hommes, et ceux-là principalement qui causeraient votre perte. *Apocal.* XII, 14. Remarquez-le bien : Jésus fut plus en sûreté chez les Egyptiens que chez les Juifs, dans une terre infidèle que dans le pays du peuple de Dieu. Souvent aussi le chrétien est plus en sûreté chez les païens qu'au milieu de chrétiens relâchés et charnels. Un ennemi public est moins à craindre qu'un traître caché : le loup est moins redoutable, tout loup qu'il est, que revêtu d'une peau de brebis. De là ces mots de l'Apôtre : « Je vous écrivais naguères : Ne vous mêlez pas aux impudiques. Je ne vous parlais pas des impudiques de ce monde, des avares, des usuriers, des idolâtres; autrement il vous faudrait sortir de ce monde même. Si, parmi ceux qui se disent vos frères, il y en a d'impudiques, d'avares, d'idolâtres, ne prenez pas même de nourriture avec eux. » I *Corinth.* V, 9-11.

Le Sauveur arrivé en Egypte, qu'il ne vous soit pas désagréable de vous joindre à cette sainte famille pendant cet exil qu'elle endura à cause de vous, et promettez-lui d'être son fidèle compagnon. Vous n'acquerrez pas moins de mérites quelquefois en la suivant par vos pieuses méditations, que si vous l'eussiez accompagnée corporellement. L'Ecriture ne nous dévoile pas ce qu'ils firent en Egypte; mais il vous est facile de faire par vous-même sur l'enfance de Jésus de nombreuses considérations qui vous exciteront à la piété. Figurez-vous de même que vous voyagez avec eux journée par journée quand ils retournent dans

leur patrie. Venez à leur aide quand ils en auront besoin pendant cette longue route. D'autres fois, entretenez-vous avec la Vierge mère des choses qui concernent son fils bien-aimé. Prodiguez d'autres fois vos caresses à ce bienheureux enfant, et demandez-lui avec sa bénédiction qu'il vous prenne pour son propre enfant. De semblables entretiens embraseront d'amour votre cœur, et ces rapports familiers avec le véritable soleil de justice seront pour vous une source de lumière en même temps que de chaleur.

Enfin, au bout de sept années Hérode étant mort, l'enfant et sa mère rentrèrent dans leur pays. Un espace de temps très-limité est accordé à la prospérité des méchants comme aux tribulations des justes. Seulement la prospérité des premiers aboutit à une tristesse éternelle, et les tribulations des seconds à un bonheur sans fin. C'est ce que nous apprend le Seigneur par l'organe d'un de ses prophètes : « Je vous ai abandonné pour un peu de temps, nous dit-il, mais j'aurai pour vous le souvenir d'une éternelle miséricorde. » *Isa.* LIV, 8.

IX.

De la disparition de Jésus à l'âge de douze ans.

Jesus avait douze ans lorsqu'étant allé avec ses parents à Jérusalem, selon la coutume des jours de fête, il resta dans le temple sans qu'ils s'en aperçussent. Quand ils eurent remarqué son absence, ils le cherchèrent trois jours dans le plus grand chagrin, et le trouvèrent enfin dans le temple assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant tour à tour, et charmant tous ceux qui l'entendaient par la sagesse de ses réponses. *Luc.* II, 41-50.

Considérez ici l'immensité de la douleur que la sainte Vierge ressentit en cette occasion. Pour mieux saisir ce mystère, rappelez-vous que le cœur de Marie renfermait trois sentiments principaux, dont la profondeur admirable dépasse la capacité de notre intelligence. Le premier de ces sentiments était son amour envers son Fils. Toutes les raisons qui peuvent induire à aimer concouraient dans la formation de cet amour, et toutes à un très-haut degré de perfection. Cet amour procédait à la fois de la nature, de la grâce et de la justice. En tant que procédant de la nature, il fut

le plus grand qui fut et qui sera jamais. C'était l'amour d'une mère pour son fils, sentiment que David choisit de préférence à tout autre pour exprimer l'affection dont il était animé envers son cher Jonathas. « Comme une mère aime le seul fils qu'elle possède, ainsi je t'aimais, » disait-il.

Tel était l'amour naturel de Marie pour Jésus, de cette mère dont la virginité était restée intacte pour l'enfant le plus aimable qui ait jamais été et qui sera jamais. Ce fut encore le caractère de l'amour de la sainte Vierge, en tant que procédant de la grâce, d'atteindre le plus haut point d'intensité possible en cette vie. Comme la grâce n'avait été accordée à aucune créature en plus grande abondance, elle avait reçu en même temps la charité la plus tendre à l'égard de Jésus. En tant que procédant de la justice, c'est-à-dire en tant que motivé par les perfections de l'objet aimé, nul amour ne fut supérieur à l'amour de Marie. L'objet de son amour n'était pas seulement le fils d'une vierge, mais le Fils même de Dieu, infiniment parfait comme lui, et comme lui digne d'être aimé, si c'eût été possible, d'un amour infini. Si un enfant mérite d'autant plus d'être aimé qu'il est plus parfait, à quel point le méritait-il celui dont la perfection ne connaissait pas de bornes? Quels flots d'amour durent jaillir de ces trois sources réunies? quelle flamme dut s'élever de ce triple foyer de la nature, de la justice et de la grâce? Il n'appartient pas à une langue humaine de l'exprimer.

Le second sentiment dont était rempli le cœur de la sainte Vierge était un sentiment ineffable de bonheur que produisait en elle la présence et la compagnie de son divin Fils. Ordinairement le bonheur est un des fruits de la présence et de la jouissance de l'objet aimé; de telle sorte que plus notre amour est grand, plus vif est le sentiment de bonheur attaché à la vue de ceux que nous aimons. L'amour de Marie envers Jésus étant au-dessus de notre compréhension, jugez du bonheur indicible qu'elle éprouvait à voir son enfant tous les jours à son côté et à sa table, d'entendre ses paroles, de jouir de son aspect, de contempler son visage céleste, ses yeux, sa dignité et la majesté qui brillaient dans son petit corps. Que de fois il lui suffit pour toute nourriture de re-

garder celui qui est l'aliment des anges prendre son repas! Que de fois elle passa la nuit à contempler à genoux le sommeil de celui qui veillait à la conservation de l'univers! Si la pensée du Seigneur interrompait le sommeil du prophète Isaïe, comme il le lui disait par ces paroles : « Mon âme, Seigneur, a soupiré vers vous pendant la nuit; » *Isa.* XXVI, 9; s'il est écrit de plusieurs saints que la contemplation des perfections et de la beauté divine les transportait hors d'eux-mêmes et les soulevait de terre, comme on le rapporte en particulier de saint Antoine, de saint François d'Assise et de saint Thomas; quels devaient être les sentiments de cette souveraine, qui surpassait en charité et en grâce tous les autres saints, et qui était si pénétrée de la pensée et de la présence du Dieu trois fois saint? Quelles étaient l'émotion et l'allégresse de son cœur? Encore une fois, il n'appartient pas à une langue humaine de l'exprimer.

Des deux sentiments que nous venons de décrire, devait naître celui dont il nous reste à parler. En effet, Marie ne pouvait pas ne pas être remplie d'une douleur immense lorsque le moment serait venu pour elle d'être privée de ce précieux trésor : d'autant plus que la prophétie du saint vieillard Siméon, la persécution d'Hérode, le massacre des innocents, l'exil en Egypte, la crainte que lui inspirait Archélaüs semblaient n'être que le prélude et le gage de persécutions plus terribles. Nous lisons au livre de Tobie que la mère du jeune homme, voyant qu'il tardait à revenir, répandait des ruisseaux de larmes, en s'écriant : « Pourquoi t'avons-nous envoyé si loin, ô toi le bâton de notre vieillesse, la lumière de nos yeux, l'espérance de notre postérité, la consolation de notre vie! » *Tob.* X, 4. Si la douleur de la mère de Tobie était portée à ce point, quelle fut la douleur de la mère de Jésus! Sans doute, de même qu'il n'y a pas de comparaison possible entre l'une et l'autre mère, l'un et l'autre enfant, l'un et l'autre trésor, l'une et l'autre perte; il n'y en a pas non plus entre l'une et l'autre douleur.

Et maintenant, que se passa-t-il dans l'âme de Marie pendant les trois jours de la disparition de son divin Fils? Quelles furent ses larmes, ses gémissements, ses lamentations, ses prières? Plus de

faim, plus de soif, plus de sommeil pour elle jusqu'à ce qu'elle eut trouvé celui que chérissait son âme. O mon enfant, s'écriait-elle, pourquoi m'avez-vous abandonné ! où êtes-vous, que faites-vous ? qui prendra soin de votre nourriture, de votre sommeil, de votre repos ! O très-doux et très-suave agneau, comment avez-vous pu percer d'un glaive si cruel le cœur de votre mère !

Dieu laissa trois jours au patriarche Abraham, après lui avoir demandé le sacrifice de son fils, afin que ce tendre père pût songer à la mort de ce fils qu'il aimait tant, et en éprouver par avance toute la douleur. Trois jours furent aussi donnés à Marie, afin de boire jusqu'à la lie le calice amer de l'abscence de son Jésus. O mon Dieu, pourquoi affliger de la sorte ceux que vous aimez ? Pourquoi cette sollicitude qui vous porte à leur offrir sans cesse un nouveau sujet d'accroître leurs mérites et leurs couronnes par de nouvelles occasions de souffrir, de prier, de craindre, d'espérer, de s'humilier, et de recourir à vous en toutes leurs extrémités ?

Après la douleur de la sainte Vierge, considérez la diligence avec laquelle cette tendre mère se mit à chercher le joyau qu'elle avait perdu et à le demander de tous les côtés. L'Evangéliste raconte qu'elle le chercha en particulier parmi ses parents et ses amis, et qu'elle ne l'y trouva pas. De même, vous ne trouverez pas vous non plus le Christ dans les affections et les plaisirs de la chair et du sang, mais dans la mortification et le renoncement à toutes ces douceurs. « A qui le Seigneur découvrira-t-il sa science ? s'écrie le prophète Isaïe; à qui donnera-t-il l'intelligence de ses paroles ? A ceux qui sont sevrés du lait, à ceux qui sont éloignés du sein de leurs nourrices ! » *Isa.* XXVIII, 9. C'est pourquoi il est dit à la fille du roi : « Ecoute, ma fille, vois, et incline l'oreille; oublie ton peuple et la maison de ton père; et le roi sera touché de ta beauté. » *Psalm.* XLIV, 11.

Marie n'ayant pas trouvé Jésus parmi ses parents retourna au temple; et là, elle le vit au milieu des Docteurs, les écoutant, les interrogeant, et charmant ceux qui l'écoutaient par la sagesse de ses paroles et de ses réponses. Et elle lui dit : « Mon fils, pourquoi en avez-vous agi ainsi envers nous ? Voilà que votre père et moi vous cherchions, navrés de douleur. » Pour vous qui êtes à la

recherche de Jésus que vous avez perdu, je veux dire, de la ferveur et de la dévotion passée, de la familiarité avec Dieu dont vous avez savouré les douceurs; ne vous imaginez pas devoir le trouver aisément si vous ne le cherchez comme la sainte Vierge avec douleur et diligence. C'est après avoir exprimé à plusieurs reprises son repentir et poussé de longs gémissements que le saint roi pénitent osa dire au Seigneur : « Rendez-moi, ô mon Dieu, la joie de votre grâce; et confirmez-moi de plus en plus dans votre esprit. » *Psalm.* L, 14. Ce qui ne coûte rien, disait fort à propos un pieux docteur, ne vaut rien. Ce qui vaut beaucoup nous coûtera certainement beaucoup. La femme mystérieuse de l'Apocalypse ne fut délivrée de son fruit qu'au prix de très-grandes douleurs : ce qui nous enseigne que nous n'obtiendrons le fruit glorieux de la perfection qu'au prix du laborieux enfantement des afflictions. A cause de cela saint Bonaventure affirme que Dieu ne gratifie les âmes d'aucune grâce signalée, si ce n'est par le moyen de la tribulation et de la prière.

Jésus suivit ses parents et leur obéit ensuite avec la plus parfaite soumission. Il obéit à deux créatures, lui le souverain de l'univers entier. Humilie-toi, donc, cendre et poussière; et apprends par cet exemple à obéir non-seulement à tes supérieurs et à tes égaux, mais encore à tes inférieurs pour l'amour de ton Dieu. Que signifie cependant, d'un côté cette obéissance sans bornes, de l'autre cette réponse si libre du Sauveur? « A quoi bon me chercher? Ignoriez-vous que je dois m'occuper avant tout des affaires de mon Père? » C'est que la philosophie chrétienne connaît le secret de rapprocher des vertus en apparence opposées, comme l'humilité et la magnanimité, la gravité et la douceur, la soumission et la liberté, la ferveur et la discrétion, la justice et la miséricorde. Quand la raison ou l'honneur de Dieu le demandent, le vrai chrétien doit s'élever au-dessus des choses humaines, et fouler aux pieds toutes les créatures, à l'exemple de l'Apôtre qui, selon les conjonctures, agissait tantôt avec l'humilité de l'insecte, tantôt avec l'audace du lion, tantôt s'abaissait devant les derniers des hommes, tantôt dominait tout l'univers.

X.

Du baptême du Sauveur.

Depuis l'âge de douze ans jusqu'à ce qu'il eut atteint sa trentième année, l'Evangéliste ne nous rapporte rien de particulier du Sauveur. Ce temps il le consacra à nous donner une des leçons qui nous étaient le plus nécessaires, la leçon du silence. Il passa trente ans à se taire, quoique à tout âge il fût plein de science ; et il n'en employa que trois à prêcher sa céleste doctrine. Voyez la différence du temps qu'il accorde à la retraite et au recueillement, et de celui qu'il accorde à la prédication. Mais nous, comme l'observe justement saint Bernard, nous ne sommes que langue, et nous voulons toujours parler. Si nous croyons savoir quelque chose, il nous est impossible de nous taire ; et nous ne nous croyons pas savants si les autres ne savent pas que nous le sommes. En sorte qu'à nous écouter, nos aptitudes si humbles qu'elles fussent devraient être déclarées sur les places publiques.

A l'âge de trente ans, Jésus vint de Galilée en Judée sur les rives du Jourdain où Jean baptisait. *Luc.* III, 21. Considérez la pauvreté et l'isolement du Seigneur pendant ce voyage. Il n'avait pas encore de disciple pour l'accompagner. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'il ne rougit pas de se mêler aux publicains, aux pécheurs, aux pharisiens qui s'y rendaient en foule, et d'attendre que son tour vînt de recevoir le baptême. Comment à la vue de ce spectacle, ne pas se cacher dans la poussière? Qui osera après cela se justifier à ses propres yeux, s'enorgueillir et se préférer aux autres? O beauté divine, source de pureté et de vie, qu'avez-vous à faire avec cette piscine d'immondices et de souillures ! Qu'y a-t-il de commun entre vous et le remède du péché, puisque vous avez été conçu sans péché ?

Il était juste qu'une humilité si profonde fût suivie d'un témoignage dans son genre non moins glorieux; Dieu ayant pour règle d'humilier les superbes et de glorifier les humbles. En conséquence les cieux furent ouverts, le Saint-Esprit en descendit sous la forme d'une colombe; et l'on entendit la voie majestueuse du Père prononcer ces mots : « Voici mon Fils bien-aimé, en qui

j'ai mis toutes mes complaisances. Ecoutez-le. » Nous remarquerons cette conduite dans la vie entière de Notre-Seigneur. Les circonstances où il s'humilie le plus profondément furent celles où il fut plus particulièrement glorifié. Il naît dans une étable, et le ciel retentit de ses louanges. Il est soumis à la circoncision, comme un simple pécheur; et il reçoit en même temps le nom de Jésus, qui signifie Sauveur. Il meurt sur une croix entre deux larrons; et les cieux s'obcurcissent, la terre tremble, les rochers se fendent, les morts ressuscitent, les éléments sont bouleversés. De même, dans le mystère qui nous occupe, d'une part, il est baptisé comme un pécheur ordinaire; de l'autre, il est proclamé Fils de Dieu. Par où les fidèles qui sont ses membres verront qu'ils ne s'humilieront jamais pour Dieu, sans que ce même Dieu les glorifie et les honore.

XI.

Du jeûne et de la tentation du Sauveur.

« Lorsque Jésus eut été baptisé, et que le ciel eut rendu de lui un si magnifique témoignage, le Sauveur fut conduit par l'Esprit-Saint dans le désert, afin d'y être tenté par le démon. » *Luc.* IV, 1. Quel rapport existe-t-il entre ces divers mystères? Quel lien unit les austérités et la solitude du désert avec la voix de Dieu, les tentations de l'ennemi avec les faveurs du Saint-Esprit? Ce que nous apprenons d'abord ici, c'est que Dieu console ses serviteurs, non pour les tenir dans une oisive sécurité, mais pour les fortifier et les préparer à de plus grandes fatigues. C'est ainsi que le voyageur fait reposer et manger son destrier, afin de ranimer ses forces pour continuer son voyage; que le général prodigue à ses soldats les munitions et les encouragements, afin de les conduire ensuite au péril. Donc, si vous êtes visité par le Seigneur de la sorte, ne vous abandonnez pas à une trompeuse confiance; mais tenez-vous prêt à soutenir une lutte plus difficile.

Considérez encore de quelle manière le Sauveur se prépare à la prédication de son Evangile. Il s'y prépare par ce jeûne de quarante jours, par la solitude et les austérités du désert. Si le Seigneur qui est infiniment parfait, a voulu, quoiqu'il n'en eût au-

cunement besoin, recourir à une préparation si sérieuse, jugez vous-même combien est importante l'affaire du salut des âmes. Les personnes qui par office s'occupent de cette grande affaire, verront dans l'exemple de Jésus le genre d'exercices qu'ils doivent pratiquer de préférence. Il ne faudrait jamais aborder la prédication en public avant de s'être préparé dans le secret de la contemplation ; de même, dit saint Grégoire, que personne ne sort avec sécurité s'il n'a pris auparavant ses précautions. *Moral.* XXIII, 21.

Rappelons à ce propos que les saints distinguent trois genres de vie, tous vertueux et méritoires. Il y a d'abord la vie purement active qui s'adonne principalement aux œuvres de miséricorde. Il y a ensuite la vie purement contemplative, plus parfaite que la précédente, qui s'occupe principalement de la contemplation et de l'oraison, quand l'obéissance ou les exigences de la charité ne s'y opposent pas. Il y a enfin une autre vie plus parfaite encore qui participe également de la vie contemplative et de la vie active. Telle fut la vie des Apôtres; telle devait être la vie de tous les bons prédicateurs. L'ordre à suivre dans ces trois genres de vie, consiste, d'après saint Bonaventure, à n'aborder le second qu'après s'être exercé au premier, et à n'aborder le troisième qu'après s'être exercé aux deux autres. Les véritables prédicateurs, selon la remarque de saint Grégoire, doivent recueillir dans l'oraison ce qu'ils répandent dans la prédication. De la sorte, le principal maître des prédicateurs, en les supposant instruits des sciences nécessaires, doit être la solitude. C'est là que Dieu parle au cœur dans le langage du cœur, et qu'il révèle aux âmes vraiment humbles les secrets de sa sagesse.

Aimons donc cette solitude que le Sauveur a sanctifiée par son exemple. Si nous ne conversons pas avec les hommes nous serons obligés de converser avec Dieu. O misère du siècle présent ! Où sont les siècles antiques ! Que sont devenues ces solitudes de l'Egypte, de la Thébaïde, de la Scythie, de la Palestine où florissaient tant d'anachorètes et de monastères ! Où est ce désert duquel les prophètes avaient écrit : « Les contrées désertes et inaccessibles se réjouiront, la solitude tressaillera d'allégresse, et fleurira comme

un lis. » *Isa.* xxxv, 1. Où sont ces plantes toujours vertes, quoique semées dans une terre abandonnée et aride? Les hommes ont fui les déserts pour se livrer aux sollicitudes d'une vie charnelle. Mais si l'herbe croît sur le chemin du désert, si vous ne pouvez vous y transporter, faites au moins en vous-même un désert spirituel. Recueillez tous vos sens, rentrez dans votre cœur, et de cette manière vous entrerez dans le cœur de Dieu même. C'est dans le désert que Moïse vit la gloire de Dieu. C'est dans ce désert spirituel que Dieu se fait connaître et goûter de ses amis.

Une fois entré dans ce désert, il convient qu'à l'exemple de Moïse vous montiez jusqu'au sommet de la montagne. Laissez la terre et ses bassesses, et élevez votre cœur jusqu'aux choses du ciel. Les deux ailes qui vous y porteront sont la prière et le jeûne. Le jeûne lui-même est très-utile à la prière; car l'âme ne peut guère s'élever sur les hauteurs lorsque l'estomac est chargé de nourriture. Si vous demeuriez dans le désert sans vous procurer ces deux ailes, vous courriez risque de justifier le mot du philosophe dans la moins avantageuse de ses parties : « L'homme qui vit dans la solitude est un Dieu, ou une bête brute. »

Elle fut affligée par le jeûne, la chair très-sainte du Sauveur qui ne savait pas ce que c'était que se révolter contre l'esprit, afin que vous y soumettiez votre chair perverse qui, pareille à la fournaise de Babylone, vomit sans cesse des flammes pour vous embraser. Et remarquez que, de toutes les œuvres extérieures, Jésus-Christ a choisi le jeûne la première, et qu'il livre son premier combat contre l'intempérance. Si vous ne domptez ce vice, vainement chercherez-vous à dompter tous les autres.

Mais Jésus ne se contenta pas de jeûner; il eut recours encore à la prière, et il soutint l'attaque ouverte de l'ennemi du salut. En toutes ces choses il se proposait notre avantage. Il se retirait dans la solitude pour nous donner l'exemple; il priait pour nous guérir; il jeûnait pour expier nos fautes; il subissait les assauts du démon pour le laisser vaincu et affaibli. Accompagnez, vous aussi, ô mon frère, le Seigneur dans ces exercices qu'il a embrassés uniquement à cause de vous. C'est de vos affaires qu'il s'occupe; c'est pour vos crimes qu'il satisfait. Imitez-le suivant votre pou-

voir. Priez avec lui, jeûnez avec lui, combattez avec lui, unissez vos travaux et vos exercices à ses travaux et à ses exercices; et par ce moyen, ils seront agréables aux yeux de votre Dieu.

XII.

De la prédication, de la doctrine et des œuvres admirables de Jésus-Christ.

Après ce jeûne de quarante jours, le Sauveur commença à converser avec les hommes, à s'appliquer à la prédication de sa doctrine, et à montrer aux hommes ce qu'il était par les merveilles qu'il accomplissait au milieu d'eux. Quatre points s'offrent particulièrement à notre méditation; à savoir, la profondeur de sa doctrine, les exemples de ses vertus, les peines et les fatigues de ses voyages, et les bienfaits que dans ces mêmes voyages il répandait autour de lui.

Et d'abord la doctrine du Sauveur, laquelle forme le sujet principal de l'Evangile, est d'une profondeur et d'une perfection que ne saurait atteindre nulle autre doctrine. Pour plus de clarté, observons que cet univers si vaste et si admirable renferme deux ordres de créatures, les unes spirituelles comme les anges, les autres corporelles comme les cieux et tout ce qu'ils renferment. Or, l'homme est placé au centre de ces deux ordres; d'où il suit qu'il participe à la nature de l'un et de l'autre. Par son corps il ressemble aux choses corporelles; par son âme il se rapproche des anges : ce qui lui permet d'accomplir à son gré les actes de la nature corporelle ou de la nature spirituelle. Il peut imiter la perfection et la pureté des anges, puisque son âme est esprit aussi bien qu'eux, ou reproduire la brutalité des animaux, puisqu'il éprouve dans son corps les mêmes sensations et les mêmes appétits; avec cette différence pourtant que, dans le premier de ces cas, il a besoin d'un secours spécial du ciel. Ainsi, de même qu'un homme versé à la fois dans la médecine et la chirurgie pourrait opter entre les deux professions de chirurgien et de médecin; de même l'homme étant à la fois chair et esprit peut, en s'inclinant vers la chair, devenir tout charnel et tout animal, comme en se livrant aux œuvres et aux exercices de l'esprit, devenir tout spirituel, à la suite et à l'exemple des saints.

Frappés de cette vérité, quelques philosophes, et en particulier les disciples de Platon, proclamèrent que la perfection de l'homme consistait à mourir autant qu'il était en lui à la partie animale de son être, et conséquemment à renoncer à tous les plaisirs sensibles, à mépriser tous ses appétits, avec tous les biens matériels dans lesquels il cherche sa satisfaction, à se contenter pour vivre du strict nécessaire, à s'efforcer de vivre uniquement par la partie spirituelle et divine de son être, à savoir par l'intelligence et la volonté, à faire de ces deux nobles puissances l'emploi qu'en font les anges, et à les appliquer à la connaissance, à l'amour et à la jouissance du Dieu suprême, et à s'unir à lui de manière à se transformer en lui par la vertu de son amour, en quoi consiste le plus haut point de perfection auquel il soit donné à une créature d'arriver. C'était la doctrine d'un célèbre platonicien, au rapport de saint Augustin lui-même, que le bonheur de l'homme résultait d'une part d'un détachement très-parfait et très-pur de toute chose matérielle, terrestre et sensuelle, et de l'autre, de l'union de son âme avec le Père souverain par le moyen de la connaissance, de l'amour et de la contemplation. De cette manière, comme le dit Platon dans le dialogue qui a pour titre Phédon, l'homme parvient à s'unir et à devenir spirituellement une même chose, non-seulement avec les intelligences célestes, mais encore avec l'intelligence incréée qui est Dieu. Et quoique cette union ne soit pas une union de nature ou d'essence, elle fait cependant participer l'homme à la sainteté, à la pureté et à la félicité divines. Tel le fer plongé dans le feu participe, sans perdre sa nature, aux propriétés et aux conditions de cet élément.

Vous me direz peut-être : Comment est-il possible que l'homme dès cette vie parvienne à une pureté assez grande pour devenir semblable à Dieu, semblable à ses anges, et s'appliquer aux actes auxquels s'appliquent les esprits bienheureux? Les anges n'ayant pas de corps à nourrir, à servir, à pourvoir de tout ce qui lui est nécessaire, ont toute la liberté désirable pour prendre leur essor et s'occuper exclusivement des choses spirituelles, comme il convient à des créatures purement spirituelles. Mais où l'homme trouvera-t-il cette liberté, lui qui a le fardeau de son corps à

traîner, et qui est l'esclave de tous ses besoins? Je vous répondrai simplement que cette même raison a décidé les saints à prendre de leur corps le moins de soins possible, à lui mesurer avec une incroyable parcimonie ce qui était indispensable pour lui conserver la vie. S'ils ne pouvaient s'affranchir complètement de cet esclavage, ils voulaient du moins le réduire à de si faibles proportions que toute importance lui fût ôtée, et qu'ils ne cessassent pas de mériter la qualification de spirituels et le nom d'anges de la terre ou d'hommes du ciel.

Tel est donc, encore une fois, le plus haut point de perfection auquel une créature puisse arriver en cette vie. Or, telle est la perfection que le Fils de Dieu nous enseigne dans sa doctrine. Les saints n'en ont pas suivi d'autre. Ils accomplissaient la parole du Sauveur lorsqu'ils abandonnaient ce qu'ils possédaient dans le monde et se retiraient dans les déserts. Là, quelques racines ou des herbes sauvages suffisaient aux besoins de leurs corps, et leur esprit s'adonnait sans partage à la contemplation et à l'amour des choses célestes. Nous trouverons le modèle de cette perfection évangélique dans les apôtres et dans les saints, qui furent animés du même zèle. Saint François d'Assise, après avoir renoncé avec bonheur à toutes les choses de la terre, vécut dans la pauvreté et le dénûment, occupé exclusivement d'aimer et de contempler les biens éternels, et consacrant à ces chères occupations, outre les journées entières, la plus grande partie des nuits.

Voilà, en ces quelques paroles, le but et le résumé de toute la philosophie chrétienne. De même qu'il n'y a rien au-dessus de Dieu, il ne saurait y avoir de doctrine supérieure à celle qui nous apprend à mépriser tout le reste, à nous unir à lui, et à devenir un même esprit avec lui.

Mais pour opérer une semblable transformation, toutes les vertus nous sont nécessaires. Les unes nous aideront à nous séparer du monde, les autres à nous élever jusqu'à Dieu; les unes à mortifier notre amour des choses de la terre, les autres à raviver notre amour pour les choses de l'éternité; les unes pour écarter les obstacles qui s'opposent à notre essor, les autres pour nous donner le moyen de le prendre. Or, toutes ces vertus nous

les trouvons dans le saint Evangile. Et parce que les vertus ont leurs degrés et leurs différences, et qu'elles ne sont pas toutes d'un secours également efficace, l'Evangile traite particulièrement des vertus qui nous aident avec le plus d'efficacité. Ce sont en premier lieu, la foi, l'espérance et la charité, dont l'excellence l'emporte sur toutes les autres; puis, l'humilité, la chasteté, la mansuétude, la patience, l'obéissance, la miséricorde, l'aumône, la prière, la pureté d'intention, la pureté de cœur, la pauvreté d'esprit, le mépris du monde, la mortification de ses appétits, l'amour de la croix, le renoncement à soi-même et à sa volonté propre, et toutes les vertus semblables. C'est à les pratiquer que doit s'appliquer de préférence le chrétien qui désire arriver à la perfection de la vie évangélique, et devenir un disciple et un imitateur véritable de son divin Maître.

Pour y réussir plus aisément, portez vos regards sur les exemples que vous offre la vie de Notre-Seigneur. Vous trouverez ces différentes vertus encore plus clairement enseignées par ses œuvres que par ses paroles; car il n'ignorait pas que, pour conduire à la vertu, le chemin de l'exemple est plus court que le chemin de la doctrine. Et, bien que sa vie très-sainte ait brillé de l'éclat de toute sorte d'actions vertueuses, vous y verrez cependant éclater d'une manière plus resplendissante la profondeur de son humilité, la grandeur de sa charité, la suavité de sa mansuétude, la douceur et la facilité de son commerce, la bonté de ses paroles, la patience et la modération en toutes choses.

Il y a beaucoup aussi à considérer dans ses courses et dans ses voyages. Voyez comme il parcourait le monde pour procurer le salut des âmes, allant de province en province, de cité en cité, de village en village, tantôt en Judée, tantôt en Galilée, tantôt à Samarie. Avec quelle charité il traversait les montagnes et les vallées à la recherche de la brebis perdue, pour la rapporter sur ses propres épaules! Combien de fatigues, de privations, de douleurs, de souffrances, de peines, de persécutions, de contradictions et de calomnies pharisaïques n'eut-il pas à endurer pendant ces voyages multipliés! Après avoir prêché le jour, il passait la nuit en prière, à traiter les affaires de notre salut, comme notre

père, notre pasteur, notre Sauveur et notre rédempteur véritable. Que de bontés envers les pécheurs! Il entrait dans leurs maisons, partageait leurs repas; et cela pour les réduire par la douceur de sa conversation, les attirer par ses bienfaits, les édifier par son exemple, les éclairer par sa doctrine. Désirez-vous un témoignage frappant de sa miséricorde? Rappelez-vous Matthieu le publicain; rappelez-vous Zachée, le premier de sa caste; rappelez-vous la pécheresse qu'il reçut à ses pieds; rappelez-vous la femme adultère, à laquelle il pardonna avec tant de bonté.

Vous ne devez pas considérer avec une moindre attention les bienfaits qu'il répandait autour de lui dans ces courses, guérissant les malades, rendant la vue aux aveugles, purifiant les lépreux, redressant les paralytiques, chassant les démons, ressuscitant les morts, et qui mieux est, enlevant les pécheurs au pouvoir de l'ennemi des âmes. Voilà comment le Sauveur a conversé parmi les hommes. Partout où il allait, c'était pour combler tous les malheureux, sans exception, des effets de sa libéralité. Assurément ce genre de vie était vraiment digne de celui qui s'était fait homme pour l'amour des hommes, de celui qui était descendu du ciel sur la terre pour visiter le monde et le sauver. Tels devaient être ses exemples, ses œuvres, sa doctrine, ses bienfaits et sa vie, qu'ils déclarassent et la grandeur de sa puissance et l'immensité de sa bonté. Dieu ayant résolu de s'incarner et d'habiter parmi nous, il ne pouvait donner à sa vie ni un autre but, ni un autre caractère.

XIII.

De la Samaritaine, de la Chananéenne, de Madeleine et de la femme adultère.

Encore que toutes les œuvres et tous les bienfaits du Sauveur méritent notre attention, il nous faut envisager de préférence la bonté et la miséricorde dont il usa envers ces quatre femmes pécheresses, la Samaritaine, la Chananéenne, Madeleine et la femme adultère.

L'auteur de l'Ecclésiastique nous apprend que la fin principale des œuvres de Dieu, soit dans l'ordre de la grâce, soit dans l'ordre de la nature, a été la manifestation de sa gloire, c'est-à-dire de

ses attributs et de ses perfections infinies. *Eccli.* I. Or, ces attributs et ces perfections, quoique inépuisables et incompréhensibles comme l'infini lui-même, peuvent se ramener à deux classes générales : Les unes se rattachent à la miséricorde de Dieu; les autres à sa justice. Les unes nous portent à l'aimer, les autres à le redouter et à le craindre. A la vérité ces deux perfections brillent dans toutes les œuvres du Tout-Puissant, car jamais la miséricorde n'y exclut la justice, ni la justice la miséricorde. Toutefois en certaines œuvres, la part de la justice est plus considérable que celle de la miséricorde, et en certaines autres la part de la miséricorde est plus considérable que celle de la justice. Vous voyez la justice éclater particulièrement dans le châtiment de l'ange orgueilleux, de l'homme désobéissant, du genre humain corrompu au point d'attirer sur lui les eaux du déluge; en un mot sur toutes les créatures qui ont mérité les rigueurs de la justice de Dieu, et que l'Apôtre appelle, pour cette raison, vases de colère. Mais d'un autre côté, la bonté, la miséricorde brillent dans les bienfaits que Dieu prodigue à ses élus pour assurer leur salut; lesquels peuvent à bon droit être appelés les vases de sa miséricorde.

Afin de manifester d'une manière plus éclatante ces deux classes de perfections, le Seigneur a marqué deux époques distinctes auxquelles correspondent ses deux avénements. L'un de ces avénements montrera la grandeur de sa justice, et sera suivi du jugement suprême. L'autre, où brillent particulièrement sa miséricorde et sa bonté, n'est autre que la venue du Sauveur en ce monde pour opérer notre rédemption. Le saint roi David soupirait après cet avénement quand il disait : « Montrez-nous votre miséricorde, Seigneur, et envoyez-nous votre salut, » *Psalm.* LXXXIV, 8; car il savait bien que cette perfection divine reluirait plus que toute autre dans l'œuvre de la rédemption des hommes. Le Fils de Dieu est donc venu sur la terre pour nous faire connaître la grandeur de sa miséricorde et de la miséricorde de son Père qui étaient en réalité une seule et même miséricorde. Il l'enseignait ouvertement dans ces paroles qu'il adressait à un de ses disciples : « Philippe, qui vient à moi, vient aussi vers mon Père. Si vous m'eussiez

connu, vous eussiez en même temps connu mon Père; mais vous le connaîtrez bientôt, car vous l'avez déjà vu. » *Joan.* XIV, 6-7. Vous le connaîtrez plus parfaitement, veut-il leur dire, quand vous aurez reçu avec le Saint-Esprit une lumière et une connaissance de Dieu plus parfaites. Vous l'avez déjà vu, car vous avez vu avec quelle mansuétude, quelle bonté et quelle miséricorde je me suis conduit envers les hommes. Or, tel je suis, tel est mon Père : et s'il fût venu sur la terre, il s'y conduirait et y converserait comme je m'y conduis et y converse moi-même ; il prononcerait les mêmes paroles que moi, parce que c'est lui qui m'inspire toutes mes paroles aussi bien que toutes mes œuvres.

Par conséquent, si vous désirez connaître la bonté et la miséricorde du Père céleste, jetez les yeux sur son Fils bien-aimé : il est la parfaite image de sa bonté comme de sa substance, de sa miséricorde comme de sa beauté. Il est venu découvrir cette image aux hommes sur la terre, comme il l'avait découverte aux anges dans le ciel, afin que les hommes aussi bien que les anges pussent contempler l'image de la gloire de Dieu, et voir dans le Fils les traits du Père lui-même. Jetez donc vos regards sur le Sauveur. Considérez son incarnation, sa naissance, sa vie, sa mort et toutes les peines qu'il s'est données en ce monde. Tous ses actes vous paraîtront respirer la miséricorde et la bonté que devait mettre en lumière son premier avénement. Que de motifs vous y trouverez de l'aimer de tout votre cœur, et d'espérer en lui au plus fort des tribulations? Car une telle bonté ne peut être reconnue que par le plus vif amour ; une telle miséricorde réclame notre confiance. En vain louerait-il la miséricorde divine celui qui ne saurait pas recourir à elle dans ses nécessités. En vain espère-t-il celui qui perd courage dans les épreuves et n'attache point de prix à la prière.

Mais si vous vous proposiez de contempler avec une attention plus particulière la miséricorde du Sauveur, considérez parmi toutes les actions de sa très-sainte vie, la manière dont il accueillit les quatres pécheresses dont nous parlions tout à l'heure. Dans sa conduite à l'égard de chacune d'elles, vous verrez reluire comme dans un miroir la bonté de ce doux Sauveur. Et plus vous appro-

fondirez ce sujet, plus vous sentirez le besoin de placer en lui votre confiance et votre amour.

I.

De la conduite du Sauveur envers la Samaritaine.

Ce que nous apercevons d'abord dans l'histoire de la Samaritaine, c'est la soif ardente et incompréhensible qu'éprouvait Jésus-Christ de notre salut. On rapporte de sainte Catherine de Sienne que, si un prédicateur venait à passer, elle ne manquait jamais de sortir et d'aller dans la rue baiser dévotement la trace de ses pas. Et comme on lui demandait la raison de cette manière d'agir, elle répondit que Notre-Seigneur lui avait fait connaître la beauté des âmes en état de grâce, et qu'elle estimait à cause de cela les personnes consacrées à procurer le salut des âmes si heureuses, qu'elle ne pouvait se défendre de mettre sa bouche là où ils mettaient leurs pieds, et de baiser la terre qu'ils foulaient

Si tel était le zèle qu'inspirait à cette grande sainte le peu de lumière et de grâce dont elle avait été favorisée, quel devait être le zèle de celui qui était la source même de la grâce, de celui qui aimait tant les âmes, de celui qui était le Père du siècle à venir, de celui dont les entrailles étaient dévorées d'amour pour la gloire de Dieu, et que cet amour avait amené du ciel sur la terre? C'est pour sauver sans cesse de nouvelles âmes qu'il supportait les fatigues, les veilles, les sueurs, les voyages et les afflictions. Or, dans le cours de ses pérégrinations il arriva près d'une ville habitée par les Samaritains, à l'heure de midi, brisé de lassitude, brûlé par le soleil, et rompu par la fatigue du chemin. C'est ainsi que par amour pour nous il se soumettait à souffrir la fatigue, la chaleur, la faim, la soif, lui le repos, les délices et l'aliment des anges, lui la source même de la vie. Fontaine céleste d'eau vive, il s'assit à côté d'une petite fontaine, comme un homme ordinaire, pressé par la faiblesse, l'indigence et le besoin. Ne pensez pas qu'il se soit arrêté pour boire et se raffraîchir. Ce qu'il venait faire en ce lieu, c'était attendre une femme qui devait y venir, et faire tomber son âme dans les piéges de sa miséricorde. S'il était las de marcher, il ne l'était pas de faire le bien. Dès que la pécheresse

se présente à la fontaine, en même temps qu'il lui demande de l'eau comme un voyageur altéré, il lui offre sa grâce comme plus altéré encore de son salut. « Femme, lui dit-il, donnez-moi à boire. » O humilité, ô affabilité, ô bénignité incomparable du Sauveur! avec quelle condescendance il lia conversation avec cette femme, l'éclairant, l'enseignant, répondant à ses questions, l'attirant par sa grâce, lui fournissant la pensée de la demander comme elle la demandait en effet, quoiqu'elle ne comprît pas l'objet de sa demande. Encore si Jésus en eût agi de la sorte avec une personne honorable et discrète, il n'y aurait pas là de quoi trop s'étonner; mais c'est avec une femme qui venait chercher de l'eau qu'il converse, avec une samaritaine, une idolâtre, une femme qui en était à son cinquième mari, et qui était en ce moment en état de péché. Et c'est à cette femme perdue de réputation et de mœurs que le Sauveur adresse avec bonté la parole, et qu'il découvre sa nature et sa mission en des termes dont aucun passage de l'Evangile n'égale la clarté. Pour mettre le comble à tant de bonté, il la transforme de samaritaine en évangéliste et en apôtre de son pays ; et cela, quand cette femme venait simplement au puits pour y remplir sa cruche, sans nourrir en son âme de meilleurs desseins ni de meilleures pensées, et ne songeant à rien moins qu'à ce qu'elle trouva. O merveille des jugements de Dieu! O secrets de sa bonté et de sa sagesse! Qu'y a t-il en cette conversion qui ne soit l'effet de sa grâce, de sa bonté et de sa miséricorde! Comment d'ailleurs, lorsque du côté de l'homme loin d'y avoir aucun genre de mérite il n'y a que démérite et obstacles, n'y aurait-il pas du côté de Dieu un acte de pure miséricorde et de pure bonté!

Et afin que rien ne manquât à cette œuvre admirable le Sauveur l'accomplit avec tant d'amour et de satisfaction que, ses disciples étant de retour et l'invitant à prendre quelque chose, il leur répondit : « J'ai à prendre une nourriture que vous ne connaissez pas. » Et comme ils lui demandaient quelle était cette espèce de nourriture : « Ma nourriture, ajouta-t-il, est de faire la volonté de mon Père qui m'a envoyé, et de mener son œuvre à sa perfection. » Il serait difficile de ne pas voir dans des paroles et des actions semblables l'immensité de la bonté et de la miséricorde d'un

Dieu qui n'a d'autre faim ni d'autre soif que celles d'opérer notre salut. *Joan.* IV, 5-34.

II.

De la conduite du Sauveur envers la Chananéenne.

La conduite du Sauveur envers la Chananéenne n'est pas moins admirable, bien que différente; mais tout en procédant par une voie nouvelle, elle aboutit à un résultat également consolant. *Matth.* XV, 21.

Le Sauveur ayant franchi les frontières de la Palestine, cette femme qui était aussi sortie de son pays se présenta à lui et obtint ce qu'elle demandait. Apprenez ici que le salut demande deux choses, et que l'homme fasse de son côté ce qui le regarde, et que Dieu seconde et bénisse ses efforts. Ce n'est pas assez de l'action de l'homme, si Dieu ne vient à son aide. Ce n'est pas assez que Dieu vienne en aide à l'homme, si l'homme ne correspond à son assistance. « Si le Seigneur ne bâtit lui-même la cité, c'est en vain que travaillent ceux qui s'occupent à l'édifier, » a dit le Prophète royal, *Psalm.* CXXV, 2. Mais le secours et la grâce du ciel ne se répartissent pas de la même manière ; ils suivent l'ordre que leur marque la sagesse et la miséricorde divine. Aux uns ils sont accordés avec tant de facilité que le bien entre dans leur âme de tous côtés, sans qu'ils se mettent en peine de le chercher ; tandis que d'autres n'arrivent au même point qu'à force de recherches et de difficultés.

De la sorte il y a des hommes que Dieu recherche, et des hommes qui recherchent Dieu. Il y a des hommes qui ressemblent à celui qui trouve un trésor dans un champ sans même le chercher. Il y en a d'autres qui, semblables à un marchand plein d'activité, ne trouvent la pierre précieuse qu'après l'avoir longtemps cherchée. Les deux femmes dont nous venons de parler nous offrent un exemple frappant de la vérité de cette observation. La première rencontra sur ses pas le salut auquel elle n'avait jamais songé ; la seconde n'obtint ce qu'elle désirait qu'après des prières et des instances réitérées. Dans l'un de ces cas Dieu manifesta davantage sa miséricorde ; dans l'autre sa justice. Cependant il se montra

d'une égale bonté en ces deux circonstances; car chercher Dieu avec foi, humilité et persévérance, est un don du ciel et une œuvre de sa miséricorde.

Voulez-vous donc savoir, vous qui désirez chercher Dieu ainsi, comment il faut vous y prendre, considérez la Chananéenne; cherchez Dieu comme elle le chercha, et vous le trouverez comme elle le trouva. Mais de quelle manière le chercha-t-elle? avec une patience et une persévérance à toute épreuve. Elle ne cessa de crier, de s'humilier, de suivre le Sauveur, de l'importuner, de supporter la dureté de ses réponses, d'espérer en lui, jusqu'à ce que prosternée à ses pieds elle vit sa prière exaucée. Cherchez Dieu vous-même de la sorte, et fussiez-vous idolâtre et Chananéen, soyez assuré que vous finirez par le trouver. « Vous me trouverez, dit le Seigneur, si vous me cherchez de tout votre cœur; » *Jerem.* XXIX, 13; c'est-à-dire avec foi, avec humilité, avec patience, avec persévérance et par des prières continuelles, comme le chercha cette femme.

III.

De Madeleine.

Considérez maintenant l'éclat avec lequel la bonté du Sauveur se montre dans la conversion de Madeleine. Comment une femme si misérable eut-elle témoigné une telle ferveur et une telle contrition, si le Seigneur ne l'eût secouée, éclairée et prévenue de sa miséricorde? « De quoi nous étonner, mes frères? s'écrie à ce propos saint Grégoire. De ce que Marie vient aux pieds du Sauveur, ou de ce que le Sauveur la reçoit? De ce qu'il la reçoit, dis-je, ou de ce qu'il l'attire? Je parlerai avec plus de justesse; de ce qu'il l'attire et de ce qu'il la reçoit. C'est après l'avoir attirée intérieurement par sa miséricorde, qu'il la reçoit avec mansuétude en présence des hommes. » *Homil. in Evang.* XXXIII.

Comme Jésus était à table dans la maison d'un pharisien, il vint, dit l'évangéliste, une femme pécheresse qui, prenant un détour pour arriver jusqu'à lui, car elle n'osait paraître devant sa face divine, se mit à arroser ses pieds de ses larmes, à les essuyer de ses cheveux, à les couvrir de ses baisers, et à les oindre de par-

fums. Quel mode de pénitence et de satisfaction eut-elle pu trouver plus propre à expier les fautes de son genre de vie? Qui sera insensible à cette douleur et à ces larmes! Il n'y était pas au moins insensible le grand saint Grégoire qui s'exprimait ainsi au sujet de cette pécheresse : « Lorsque je pense au repentir de Marie, il m'est beaucoup plus facile de pleurer que de prononcer une seule parole, » *ut supra*. Et en effet il faudrait avoir un cœur de pierre pour n'être pas touché des larmes de cette femme. Elle vient les répandre au milieu d'un repas, après être entrée dans la salle du festin, et y être venue sans avoir été appelée. L'amour dont elle est animée lui arrache des pleurs, même en un lieu de réjouissances et de fêtes. Convaincue du triste état de son âme, elle accourt se purifier à la source de la miséricorde sans être intimidée par la présence des autres convives. Elle était intérieurement pénétrée de trop de confusion pour se préoccuper de ce qui se passerait au dehors. Elle se prosterne donc aux pieds du Sauveur, et se met à les arroser de ses larmes, à les essuyer de ses cheveux, et à les oindre de parfums. Jusqu'à ce moment elle n'avait employé ces parfums qu'au service de la chair et du plaisir, maintenant elle les emploie au service de Dieu, et elle en fait un usage louable après en avoir fait si longtemps un usage honteux. Ces yeux qui avaient regardé et convoité tant de choses terrestres, elle les châtie et les purifie par des torrents de larmes. Cette bouche qui avait tenu tant de propos superbes, elle la sanctifie par le contact des pieds si humbles du Rédempteur. Ces cheveux qu'elle n'avait fait concourir qu'à relever la beauté de son visage, elle les fait servir à essuyer les larmes dont elle baigne les pieds du Christ. Tout ce qui avait été pour elle un instrument de plaisir, elle en offre autant de sacrifices et d'holocaustes. Elle consacre à la pratique des vertus tout ce qu'elle avait consacré à la pratique du vice, et tout ce qui en elle avait contribué à l'offense de Dieu, elle le fait contribuer à son repentir et à sa pénitence.

Qui ne voit par ces caractères la sincérité de la conversion de Madeleine, et conséquemment la grandeur de la grâce et de la miséricorde divines qui l'ont opérée? Et quelle tête, quel cœur, quels yeux auraient pu se fondre en des larmes assez abondantes

pour arroser les pieds du Christ? comment cette pécheresse aurait-elle été assez ingénieuse pour les essuyer avec ses propres cheveux, si toutes ces merveilles n'étaient l'œuvre de la lumière et de l'amour dont le Seigneur avait rempli son âme? Et d'où provient un présent si magnifique fait à une si indigne créature, sinon de la miséricorde et de la bonté infinies? Cependant de si fortes marques de repentir n'empêchèrent pas cette femme d'être condamnée par l'orgueilleux pharisien. Mais Jésus-Christ daigna lui-même l'absoudre tandis qu'elle gardait un profond silence. Par où vous verrez combien les jugements de Dieu diffèrent des jugements des hommes, et quel titre le silence de la part de l'homme lui assure à la protection du Seigneur.

IV.

De la femme adultère.

L'histoire de la femme adultère vous offre maintenant un nouvel exemple de cette douceur incompréhensible du Sauveur, qui néanmoins ne lui attira de la part de ses adversaires que des calomnies. Telles étaient, en effet, sa vie, sa doctrine, ses œuvres, ses paroles, qu'il paraissait impossible à ses ennemis que de sa bouche il sortit une seule parole de condamnation. Les ennemis de Daniel ne trouvèrent d'autre moyen de lui nuire qu'en cherchant à lui interdire la prière dont il usait si souvent. De même, les ennemis de Jésus cherchaient à lui faire un crime de la mansuétude et de la miséricorde auxquelles il attachait un si grand prix. Parcourez l'Evangile : il s'offrira à vous une foule de passages où le Sauveur exalte et recommande au-delà de toute expression ces vertus : « Ce que vous ferez à l'un de ces petits qui sont mes frères, vous me l'aurez fait à moi-même, disait-il un jour à ses disciples. » *Matth.* XXV, 40. « Mon repos à moi et mon délassement, disait-il par l'organe d'Isaïe, est que vous soulagiez celui qui est fatigué. » *Isa.* XXVIII, 12. Comme il traversait dans un de ses voyages le pays de Samarie, et que les Samaritains refusaient de le recevoir, ses disciples indignés lui disaient : « Voulez-vous que nous fassions descendre le feu du ciel, afin qu'il les consume, il leur répondit : Vous ne savez pas quel est l'esprit

de celui auquel vous appartenez. Le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les âmes, mais pour les sauver. » *Luc.* IX, 54-56. Le grand prophète Isaïe avait clairement aperçu dans ses visions ce trait du caractère du Messie, quand il en faisait le portrait que voici : « Il ne criera pas ; il ne fera point acception de personne, et l'on n'entendra pas sa voix au dehors. Il ne rompra pas le roseau brisé, et il n'éteindra pas la mèche qui fume encore. » *Isa.* XLII, 2, 3.

Voyez comment il en use envers la femme adultère. « Femme, lui demande-t-il, où sont ceux qui t'accusaient ? Personne ne t'a condamnée ? Et elle répondit : Personne, Seigneur. — Et moi non plus, je ne te condamnerai pas. Va donc, et désormais ne pèche plus. » Voilà ce que le prophète voulait nous apprendre quand il disait au sujet de la miséricorde qui devait signaler le premier avénement du Messie, qu'il ne romprait pas le roseau brisé, et qu'il n'éteindrait pas la mèche qui fume encore. Telles devront être, ô mon frère, vos entrailles, vos œuvres, vos paroles, si vous tenez à devenir une copie parfaite de ce divin original. C'est pourquoi l'Apôtre ne se contente pas de nous ordonner d'être miséricordieux, mais de nous revêtir, comme les enfants de Dieu, d'entrailles de miséricorde. Oh ! que le monde serait différent si tels étaient les sentiments de tous les hommes ! *Coloss.* III, 12.

Que ces considérations sur les œuvres de notre Rédempteur nous fassent pénétrer dans l'abîme de miséricorde et de bonté que recèle son cœur. On l'a déjà dit : nous ne pouvons connaître Dieu en cette vie que par ses œuvres, comme on connaît une cause par ses effets. Mais gardons-nous bien de marcher ici sur les traces des méchants et de prendre occasion de la connaissance que nous acquerrons pour persévérer dans le mal, élargir outre mesure la miséricorde du Seigneur, et, ce qui serait un véritable blasphème, nous autoriser de sa bonté pour ne pas mettre un terme à notre malice. Encore une fois, c'est à l'aimer davantage que la connaissance de sa bonté infinie doit nous exciter ; à mettre pleinement en lui notre confiance que doit nous exciter la connaissance de sa miséricorde. Voilà ce que demandent l'un et l'autre de ces attributs. Et pourtant c'est en ce point que se trompent

bien des fidèles, dont plusieurs même ont fait de véritables progrès dans la vertu. Qu'une tribulation s'élève, ils se conduisent comme s'ils n'avaient rien lu ni entendu dire de la bonté et de la miséricorde de leur Maître. Ils perdent complètement courage; ils se laissent complètement aller à l'abattement; comme si l'Ecriture sainte tout entière ne nous parlait pas continuellement de la bonté de Dieu et de la confiance illimitée que nous devons mettre en lui. Il devrait nous suffire de la parole de Dieu pour nous soutenir au temps de l'épreuve et pour prier toujours avec la même assurance d'être exaucés.

Il n'est pas moins à propos d'observer qu'il nous faut prendre garde de ne pas nous occuper de telle sorte à considérer la bonté de Dieu que nous songions plus à sa justice; ni à considérer la justice de Dieu de telle façon que nous perdions le souvenir de sa bonté. L'espérance n'exclut pas plus la crainte que la crainte n'exclut l'espérance. Suivant l'expression de saint Bernard, ces deux attributs sont les deux pieds du Seigneur. Il ne convient pas que nous baisions l'un sans baiser l'autre; afin que l'espérance sans la crainte ne dégénère pas en présomption, et que la crainte sans l'espérance ne se change pas en désespoir. Aussi le Psalmiste dit-il qu'il chantera simultanément la miséricorde et la justice de Dieu. Il savait mieux que personne le danger qu'il y avait à les célébrer isolément, à célébrer la miséricorde à l'exclusion de la justice, ou la justice à l'exclusion de la miséricorde. En les célébrant conjointement, ni l'espérance ne devenait excessive, ni la crainte exagérée.

XIV.

De la transfiguration du Sauveur.

Parmi les traits principaux de la vie de Jésus-Christ, l'un des plus remarquables et des plus touchants est sa glorieuse transfiguration. Un jour il prit avec lui trois de ses disciples préférés, monta sur la montagne, et s'étant mis en prière, il fut tout-à-coup transfiguré en leur présence. Son visage devint brillant comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme de la neige. *Luc.* IX, 28-36.

Considérez ici le merveilleux artifice qu'emploie le divin Maître pour nous attirer à lui. Voyant que les hommes sont plus touchés de la douceur des biens présents que de la promesse des biens à venir, conformément à cette sentence du Sage : « Mieux vaut la vue de ce que vous désirez, que le désir de ce que vous ignorez, » *Eccl.* VI, 3; après avoir annoncé à plusieurs reprises à ses apôtres que leur récompense serait grande dans le royaume des cieux, qu'ils y seraient assis sur douze trônes, il voulut encore leur faire savourer par anticipation les délices de cette récompense, dans l'espoir que la vue de la couronne magnifique réservée à la victoire, leur inspirerait un nouveau courage pour braver les périls du combat.

Cependant il ne leur découvrit pas la gloire qui constitue l'essence du bonheur des saints, et qui ne saurait être saisie par les sens; mais seulement la beauté et la clarté qui seront l'apanage du corps des élus après la résurrection. Et en cela, il agit avec une grande sagesse. Effectivement, parce que la chair nous détourne sans cesse du chemin du ciel; parce qu'elle est le principal obstacle qui nous fait reculer quand il est question d'imiter Jésus-Christ et de porter la croix; il convenait de l'intéresser elle-même à fournir cette carrière avec vigueur, et d'exciter son émulation en lui montrant la gloire immense qui lui est réservée. Par conséquent, si vous êtes effrayé quand on vous parle de crucifier et de mortifier votre chair, reprenez confiance en prêtant l'oreille à ces paroles de saint Paul : « Pour nous, nous attendons notre Sauveur qui réformera ce corps misérable et lui communiquera une gloire semblable à la sienne. » *Philip.* III. 20-21.

Considérez encore la montagne solitaire et déserte que le divin Maître choisit pour procurer aux apôtres ce glorieux spectacle; car il ne lui en aurait rien coûté de choisir une vallée ou un lieu public. Apprenez ici que si les hommes obtiennent la faveur d'une transfiguration, ce n'est pas dans le tumulte et le bruit des affaires, mais dans la solitude du recueillement; ce n'est pas dans les régions où règnent les appétits brutaux, mais sur la montagne de la mortification, après avoir dompté les sens et les passions. C'est sur cette montagne solitaire que l'on voit le Christ transfiguré, que l'on jouit de la beauté de Dieu, que l'on reçoit les dons

du Saint-Esprit, que l'on boit une goutte des eaux du fleuve qui réjouit la cité de Dieu, *Psalm.* XLV, 5; que l'on savoure ce vin délicieux qui enivre les heureux habitants du ciel, *Psalm.* XXXV, 9. Or, si vous étiez arrivé une seule fois au sommet de cette montagne, avec quelle ardeur vous eussiez prononcé ces paroles de saint Pierre : « Seigneur, il est bon d'être ici. » Comme s'il eût dit : Donnez-nous, Seigneur, cette seule montagne en échange de l'univers; donnez-nous les biens de la solitude en échange des biens et des plaisirs de ce monde. Et l'Evangéliste ajoute que Pierre ne savait pas ce qu'il disait : tant sont profondes les délices célestes. Elles s'emparent à tel point du cœur de l'homme qu'elles l'absorbent et l'entraînent hors de lui. Je ne m'étonne pas que l'apôtre ignore ce qu'il dit, et ne se souvienne plus des choses humaines au sein de tant de félicité. Sans doute, il eût voulu ne jamais être privé de ce divin breuvage, puisqu'il s'écriait : « Seigneur, il est bon d'être ici. Dressons-y trois tentes, si vous le voulez; une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie. » Et cependant saint Pierre n'avait pu boire qu'une goutte de cette céleste liqueur, vivant encore dans un corps mortel et loin de la patrie. Quels eussent été ses sentiments, s'il avait puisé à longs traits à la source même de la vie? Une seule miette tombée de la table du Seigneur suffit pour ne lui faire désirer autre chose que la possession continuelle du bien qui lui était accordé. Quels eussent été ses sentiments s'il se fût assis à la table de ceux pour qui Dieu même est le seul spectacle, la seule jouissance et la seule nourriture? Vous le voyez, tout n'est pas croix et tourment dans la vie des justes sur la terre. Dans sa tendresse infinie, le Seigneur qui veille sur eux, les console en son temps, les visite et leur donne dès cette vie, pour qu'ils demeurent fermes sous le faix, un avant-goût de la vie à venir.

Considérez aussi que la transfiguration du Sauveur eut lieu pendant qu'il était en prière. C'est dans l'exercice de l'oraison que sont ordinairement transfigurées les âmes dévotes. C'est alors qu'elles reçoivent un nouvel esprit, une nouvelle lumière, un nouvel aliment, une nouvelle pureté de vie, enfin un cœur si fervent qu'il paraît après cette transfiguration spirituelle dont

Dieu est l'auteur, tout différent de ce qu'il était auparavant.

Considérez en même temps le sujet qui occupe le Sauveur au milieu de la gloire qui l'environne. Il s'entretient des souffrances qui lui sont réservées à Jérusalem, pour vous apprendre le but réel des faveurs divines, et les sentiments et les desseins qu'elles doivent inspirer aux serviteurs de Dieu. Ces sentiments doivent être un vif désir de souffrir, et de donner leur vie pour un maître qui les traite avec tant de douceur, et qui mérite ce sacrifice et infiniment au delà. De la sorte, quand le Seigneur vous comblera de ses consolations, pensez aux douleurs que vous aurez à endurer pour lui : de semblables présents exigent une semblable reconnaissance.

XV.

De diverses circonstances de la passion du Sauveur.

I.

Des règles à observer dans la considération de ce mystère.

Les principaux mystères de la vie de notre Sauveur que nous venons d'exposer brièvement, nous conduisent à parler avec la même brièveté des circonstances de sa sainte passion. La considération d'un semblable sujet est si utile et si consolante pour les âmes que l'on ne saurait le traiter comme il mérite de l'être sans de nombreux développements. C'est pourquoi nous nous bornerons en ce moment à donner quelques règles propres à nous diriger dans ce genre de méditations, et à nous en faire retirer le plus d'avantages. Plusieurs personnes en pareille occasion ne songent à autre chose qu'à compatir aux douleurs supportées par Jésus-Christ pour notre salut. C'est assurément une pieuse et excellente pratique, mais on peut encore recueillir bien d'autres fruits sur cet arbre de vie.

En effet, on peut encore, comme nous l'avons expliqué ailleurs, s'occuper de cinq manières différentes, quand on médite sur quelqu'une des circonstances de la passion. La première manière consiste à exciter notre cœur à la douleur et au repentir de nos péchés. Nous en trouverons dans la passion un motif puissant;

car il est certain que tout ce que Jésus a souffert, il l'a souffert pour nos péchés; de telle sorte que s'il n'y avait pas eu de péchés au monde, il n'eût pas été besoin d'un remède mis à un si haut prix. Les péchés des hommes, les vôtres comme les miens, comme ceux de tout le monde, ont été les véritables bourreaux qui l'ont garrotté, flagellé, couronné d'épines et cloué sur la croix. Des réflexions de cette nature vous feront sentir la noirceur et la malice de vos péchés, puisqu'ils sont réellement la cause de si grandes douleurs : non pas à la vérité qu'ils aient imposé au Fils de Dieu la nécessité de souffrir; mais ils ont fourni à la justice divine un sujet de demander une satisfaction si étonnante.

Outre l'horreur du péché qu'engendre la méditation de la passion du Sauveur, en nous montrant les exemples admirables qu'il nous a donnés dans cette partie de sa vie, elle nous invite à imiter les vertus qui brillèrent en lui d'un si vif éclat. Appliquons-nous donc dans un but pratique à la considération de ces vertus admirables, et plus particulièrement de son humilité, de sa patience, de son obéissance, de sa mansuétude et de son silence. Cette manière de méditer par voie d'imitation est une des plus nobles et des plus avantageuses que l'on puisse employer.

Nous pourrons encore envisager la grandeur du bienfait que Dieu nous a octroyé en cette circonstance. L'amour extrême qu'il nous a témoigné, les dons inestimables que nous en avons reçus, le prix que ces dons lui ont coûté, toutes ces considérations nous inclineront à lui offrir en retour des louanges et des actions de grâces sans nombre.

Il convient aussi de s'élever par cette voie à la connaissance de Dieu. Nous y admirerons la grandeur de sa bonté, de sa miséricorde, de sa justice, de sa bénignité et surtout de sa charité ardente, qui ne se montre nulle part avec plus de splendeur que dans la passion de Jésus-Christ. Comme souffrir pour ses ennemis est une preuve d'amour plus forte que de leur faire du bien; comme d'ailleurs Dieu, à qui sa nature parfaite ne permettait que l'une de ces choses, voyait néanmoins l'homme dans l'ignorance de son amour; il daigna se revêtir d'une nature à l'aide de laquelle il pût souffrir les maux les plus affreux, afin de nous donner un

témoignage de l'étendue de son amour, et de nous exciter à aimer un Dieu qui nous a tant aimés nous-mêmes.

Enfin, la passion nous fournira le sujet de considérer la profondeur des conseils divins, et la convenance du remède choisi par la sagesse de Dieu pour sauver le genre humain, pour expier nos crimes, enflammer notre charité, fortifier notre patience, soutenir notre espérance, nous guérir de notre orgueil, de notre avarice et de notre sensualité; inspirer à nos âmes l'amour de l'humilité, le mépris du monde, la haine du péché, et l'amour de la croix.

De cette sorte, il nous est permis de méditer de six manières différentes sur la passion du Sauveur. La première est par voie de compassion, la seconde par voie de componction, la troisième par voie d'imitation, la quatrième par voie de reconnaissance, la cinquième par voie d'amour, la sixième par voie d'admiration envers la divine sagesse. Toutes les circonstances de la passion nous présenteront l'occasion de nous élever à l'un de ces sentiments. Cest pourquoi nous devons nous abandonner tantôt à l'un, tantôt à l'autre, selon le chemin que l'Esprit-Saint nous montrera. Il est vrai cependant que ces divers genres de considération conviennent plus spécialement à certaines classes de personnes qu'à d'autres. Ainsi les commençants s'accommoderont à merveille de la méditation par voie de compassion et de repentir; tandis que les autres genres de méditation réveilleront plus vivement dans l'âme des personnes plus avancées, l'amour du Seigneur.

Il est ici de la plus haute importance d'observer que le fondement commun de ces genres de considération, consiste à comprendre autant qu'il sera possible, et à pénétrer l'immensité des douleurs de Jésus-Christ. Plus grandes elles nous apparaîtront, plus elles nous offriront de motifs de lui porter compassion. L'une de ces choses résulte nécessairement de l'autre. Par la même raison, plus le Sauveur aura dû souffrir pour détruire le péché, plus nous sentirons l'horreur d'un mal dont la destruction a été payée si cher. La grandeur de ses vertus ne brille pas moins à travers ses immenses douleurs. Evidemment, plus il a souffert, plus il a montré de patience : plus il a subi d'indignités, plus il a

montré d'humilité; plus il a été accablé d'injures, plus grande a été la mansuétude de son silence; plus son père lui a demandé, plus son obéissance a eu de perfection et de mérite. Il serait facile de poursuivre longtemps encore le parallèle. La même considération nous découvrira un puissant motif d'amour. Si l'obligation d'aimer Jésus est pour nous la conséquence des maux qu'il a endurés, plus ces maux auront été grands, plus nous serons tenus de l'aimer. Nous y découvrirons en même temps la grandeur de la bonté de Dieu; car plus notre salut a dû coûter au Sauveur, plus nous devrons lui témoigner de reconnaissance. Le même moyen nous conduira sûrement à la connaissance de Dieu, de sa charité, de sa bonté, de sa miséricorde et de sa justice infinies, attributs dont la connaissance est la plus propre à déterminer le cœur humain, à aimer et à craindre son Créateur et à garder ses commandements. En effet, mieux vous connaîtrez l'horreur de ses souffrances, mieux aussi vous apprécierez la charité qui l'a porté à tant souffrir, la bonté qui l'a poussé si loin, la miséricorde qui l'a chargé de tant de misères, la justice qui a tiré du mal sur sa propre personne une vengeance si rigoureuse.

Rien de plus aisé que de se convaincre par là de la nécessité de comprendre la grandeur des douleurs du divin Maître, pour mieux faire ces diverses considérations. Quand nous nous serons fermement établis sur ce pied, nous trouverons sans peine l'occasion de nous abandonner tour à tour à l'un des sentiments indiqués. Quant au temps à consacrer à chacune de ces considérations, il doit être déterminé par le goût que nous éprouverons et le fruit que nous en retirerons. Il n'est pas nécessaire de parcourir successivement toutes ces stations. Ayons-les seulement toutes en vue, parce que c'est un objet convenable et saint; et que nous trouverons en l'une l'aliment que nous n'aurons pas trouvé dans l'autre. Pour toutes ces raisons, il m'a paru convenable, avant que d'aborder les mystères de la passion, de dire quelques mots de la grandeur des souffrances du Christ et de leurs causes. Je me bornerai à effleurer ce sujet qui a été plus amplement développé dans le Traité de la Considération.

II.

De la grandeur des souffrances du Christ.

Dans la troisième partie de sa Somme, saint Thomas se demande si les doulenrs souffertes par Jésus-Christ au temps de sa sainte passion ont été les plus grandes du monde. Et il répond, que les douleurs de l'enfer et du purgatoire mises à part, elles sont les plus grandes que l'on a jamais souffertes en ce monde et que l'on y souffrira jamais. Et à l'appui de cette réponse il apporte plusieurs raisons. III *p.* XLVI, 6.

Il tire la première de la charité du Sauveur. Sa charité, la plus parfaite possible, lui faisait désirer au plus haut point la gloire de Dieu et le salut des hommes. Et comme plus il souffrait à cause du péché, plus complétement il réparait l'outrage commis envers l'honneur de son Père, et plus il assurait la rédemption de l'homme coupable; pour ces motifs il a voulu souffrir les douleurs les plus grandes.

La seconde raison se tire de l'absence de tout soulagement et de toute consolation au milieu de ses souffrances. Jamais homme n'a eu à supporter des douleurs sans mélange de tout ce qui peut soutenir et remplir même de joie, comme il est arrivé aux martyrs. Pour Jésus-Christ, l'ardeur de son amour interdit tout accès au moindre rayon de consolation et de lumière; il s'abandonne entièrement à l'horreur des tourments, et il ne veut rien qui puisse ou les neutraliser ou les adoucir.

La troisième raison se tire de la délicatesse de son corps. Formé par le Saint-Esprit et non par les hommes, il avait la plus parfaite des complexions, mais aussi la plus grande délicatesse et la plus grande sensibilité; de telle sorte qu'il ressentait plus que tout autre l'aiguillon de la douleur.

En même temps il était extrêmement affligé par la pensée du chagrin de sa Mère bien-aimée. Il savait bien que son cœur allait être percé du glaive de douleur le plus aigu qui ait percé un cœur humain. Car, de même que nul martyr n'a tenu autant à sa propre vie que Marie à la vie de son Fils; de même nul martyr ne sentit sa propre mort comme Marie sentit la mort de Jésus

A cette affliction se joignait pour le Sauveur la peine naturelle que lui causait la pensée et le tableau de sa mort prochaine. Si l'amour de la vie est un sentiment naturel, l'horreur de la mort l'est encore davantage. Il est même d'autant plus naturel de redouter la mort que la vie nous offre plus de charmes. Aristote dit à ce propos que le sage tient extrêmement à la conservation de ses jours, parce qu'il comprend le prix d'une telle existence. Cela étant, quel attachement le Sauveur devait porter à sa vie, dont un seul moment valait plus que la vie de toutes les créatures? Ces quatre sources de douleur remplissaient son âme sainte d'une affliction impossible à exprimer. Il y eut même dans ses souffrances ceci de particulier, que les douleurs de son âme l'emportaient de beaucoup sur les douleurs de son corps, et que sa passion extérieure et visible était considérablement dépassée par la passion invisible dont son âme était le théâtre.

En outre, le genre de mort qu'on lui réservait était des plus affreux; et il devait être accompagné de tant d'outrages et de tortures que, hormis la partie supérieure de son âme, son humanité sainte allait être tout entière en proie aux plus horribles tourments. Indépendamment des douleurs corporelles dont nous parlerons plus tard, et des douleurs spirituelles que nous venons d'indiquer, il souffrit dans sa réputation, à cause des faux témoignages et des allégations ignominieuses à la suite desquels il fut condamné. Il souffrit dans son honneur, à cause des insultes, des railleries, des reproches inouïs dont il fut abreuvé. Il souffrit dans les seuls biens terrestres qu'il possédât et qui étaient les vêtements dont il était couvert; car il en fut dépouillé, et il fut cloué nu sur la croix. Il souffrit en ses amitiés; car tous ses amis s'enfuirent, l'abandonnèrent et le laissèrent seul entre les mains de ses ennemis. Il souffrit en chacun des sens et des membres de son corps sacré; car ils eurent tous leur torture particulière. Sa tête fut couronnée d'épines, ses yeux furent obscurcis par les larmes, ses oreilles déchirées par les injures, ses joues frappées par les soufflets, sa face souillée par les crachats, sa langue brûlée par le fiel et le vinaigre, sa barbe arrachée, ses mains percées de clous ainsi que ses pieds, son côté ouvert par une lance, ses épaules

ensanglantées par les fouets, tout son corps en un mot mis en lambeaux, en sang, et attaché à une croix. De même que tous les membres de son corps mystique étaient couverts de plaies spirituelles, il voulut que son corps naturel fût réduit au même état. Et parce que notre être s'était servi de tout ce qui nous appartenait, de tout nos membres et de tout nos sens pour offenser le Seigneur, Jésus-Christ voulut souffrir de toutes les manières pour offrir à son Père une satisfaction qui ne laissât rien à désirer.

Ce qui ne contribua pas peu à augmenter les douleurs du Sauveur, ce fut la série non interrompue d'outrages et de mauvais traitements qu'il eut à subir depuis sa captivité jusqu'à son dernier soupir. C'était de la part de ses bourreaux à qui le ferait le plus souffrir. L'un le saisit, l'autre le garrotte, un autre l'accuse, un autre le tourne en dérision, un autre lui crache au visage, un autre le soufflette, un autre le flagelle, un autre le couronne d'épines, un autre le frappe avec un roseau, un autre lui bande les yeux, un autre le revêt de lambeaux de pourpre, un autre le dépouille, un autre blasphème contre lui, un autre le charge de la croix; tous le tourmentent chacun à sa manière. On le tourne et on le retourne, on l'amène et on le ramène, on le traîne de jugement en jugement, de tribunal en tribunal, de la maison d'un pontife à celle d'un autre pontife; comme s'il s'agissait d'un larron ou d'un malfaiteur public. O Roi de gloire, que vous rendrons-nous pour tous les genres de douleurs auxquels vous a soumis votre amour envers nous? — Ces considérations et d'autres de même nature établissent clairement que les souffrances du Sauveur ont surpassé de beaucoup les souffrances que l'on a endurées et que l'on pourrait endurer en cette vie.

Mais quel avantage tirerons-nous de ces réflexions? un avantage vraiment grand et vraiment inestimable. Tous les enseignements de la philosophie chrétienne ont pour objet la croix de Jésus-Christ. La loi et l'Evangile en nous faisant connaître le véritable bien et en nous excitant à l'aimer, ne sont au fond que l'enseignement et la mise en pratique de la philosophie de la croix. C'est qu'en effet, la croix mieux que tout autre moyen nous révèle la malice et la gravité du péché; en nous révélant ce

qu'un Dieu a souffert pour l'expier, et a fait pour le détruire. Mieux que tout autre moyen, elle nous révèle la gravité des peines de l'enfer, en nous révélant l'enfer de douleurs et de tourments où le Sauveur est descendu pour nous en délivrer. Elle nous révèle en même temps la grandeur des biens de la grâce et des biens de la gloire, puisqu'il fallut, après les avoir perdus, une œuvre d'un si haut mérite pour les recouvrer par droit de justice. Par la croix nous apprenons quelle est la dignité humaine et la valeur de notre âme; car elle nous découvre jusqu'à quel point Dieu même l'estime, et le prix qu'il en a donné. Enfin la croix nons initie à la véritable connaissance de Dieu. Cette connaissance n'est pas la connaissance stérile qu'en avaient les philosophes qui n'aperçurent dans cet univers que le reflet de sa toute-puissance et de sa sagesse. Elle nous conduit au contraire à la vérité et à la sainteté, car elle nous montre sa bonté, sa charité, sa miséricorde, sa providence, sa justice, et par cela même excite notre cœur à l'amour et à la crainte de Dieu, à la confiance en sa tendresse et à l'obéissance à ses commandements, vertus qui résument la religion véritable.

Quant à mettre en lumière la part considérable qui revient aux perfections divines dans le mystère de la croix, rien de moins difficile. Le caractère de la bonté est de se donner et de se communiquer soi-même. Le caractère de l'amour est de faire du bien à l'objet aimé; le caractère de la miséricorde est de prendre sur soi les misères et les maux des malheureux; le caractère de la justice est de châtier sévèrement les crimes du coupable. D'après ces principes, quelle plus grande bonté pour Dieu que de se communiquer lui-même à l'homme, et de devenir une même chose avec lui? Quelle plus grande charité que de faire part à l'homme de tous ses biens? Quelle plus grande miséricorde que de se charger de tous les maux et de toutes les misères de sa créature? Quelle plus grande miséricorde pour un Dieu que de recevoir sur ses épaules les coups de fouets que nos fautes nous avaient mérités; de souffrir notre croix, de boire notre calice; d'expier nos plaisirs par des tourments, notre orgueil par l'ignominie, nos convoitises par le dénûment et les horreurs de la croix, de s'abandonner au pouvoir

du prince des ténèbres pour nous en délivrer? Quelle plus grande justice que de tirer vengeance des péchés du monde en la personne d'un fils bien-aimé et innocent? C'est assurément le comble de la justice pour un juge que de ne pas pardonner à son propre fils les crimes d'autrui qu'il s'est chargé d'expier. Comment après cela ne pas redouter un Dieu si juste, ne pas aimer un Dieu si bon, ne pas espérer en un Dieu si miséricordieux? Il n'était pas possible de fournir à l'homme de plus puissants motifs de crainte, d'amour, d'obéissance et de confiance; et le cœur qui ne se laisse pas toucher par de telles considérations est vraiment insensible.

Ne croyez pas cependant que ces avantages soient les seuls à retirer de la méditation du mystère de notre salut. Nous y découvrirons encore des exemples et des motifs qui nous exciteront à la pratique de toutes les vertus, et en particulier de l'humilité, de la patience, de l'obéissance, de la douceur et de la pauvreté d'esprit. Comme l'observe saint Thomas, les exemples sont d'autant plus efficaces qu'ils sont donnés par des personnes plus élevées en dignité. Qui oserait aller à cheval quand son roi marche à pied? Qui oserait rester dans son lit quand le prince se précipite au fort de la mêlée? Mais si les exemples des rois de la terre qui ne sont après tout que de simples mortels, ont tant d'efficacité, quel sera le pouvoir des exemples dont nous sommes redevables à la libéralité infinie de la Majesté divine. D'ailleurs les exemples du Christ vous offriront un caractère de force et de dignité que vous ne trouverez nulle autre part. Non-seulement ils provoquent notre imitation, mais de plus ce sont autant de bienfaits qui guérissent et soulagent nos maux, et raniment en nos âmes la charité, la dévotion et toutes les vertus.

Témoignez donc au Seigneur une reconnaissance sans bornes en retour de cette grâce inestimable. Remerciez-le infiniment, et pour les grands biens qu'il vous a octroyés, et pour le prix que vous lui avez coûté, et encore plus pour l'amour extrême dont il nous a aimés; car il nous a plus aimés qu'il n'a souffert, et il a souffert plus qu'il n'était nécessaire. Ce sont autant de titres qui exigent de notre cœur une éternelle reconnaissance. Et puisque nous n'avons rien à lui présenter qui soit digne de sa grandeur,

consacrons-lui notre vie tout entière, comme il nous a consacré la sienne. Nous allons maintenant considérer brièvement les principales circonstances de la passion du Sauveur en commençant par son entrée triomphale à Jérusalem.

III.

De l'entrée triomphale du Sauveur à Jérusalem.

Le temps auquel le Sauveur avait résolu de s'offrir en sacrifice pour le salut du monde étant arrivé, de même qu'il s'était déterminé volontairement à ce sacrifice, il vint aussi de son propre mouvement au lieu où le sacrifice devait s'accomplir. Ce lieu n'était autre que la ville de Jérusalem. C'était dans la ville et le jour même où l'agneau mystique s'immolait que devait être immolé l'Agneau véritable. C'était dans la ville qui avait été le théâtre de la mort de tant de prophètes que devait s'accomplir la mort du Seigneur des prophètes. C'est dans le même endroit où on le comble de louanges et d'honneurs qu'il est peu de jours après condamné et sacrifié, afin que sa passion fût d'autant plus ignominieuse que le théâtre en était plus bruyant et le jour plus solennel. Il avait choisi la ville obscure de Bethléem pour y cacher la gloire de sa naissance. Il choisit Jérusalem pour donner à ses ignominies plus de retentissement.

Son entrée dans cette ville fut un triomphe et une fête. On portait autour de lui des palmes et des rameaux d'olivier; on couvrait le sol de vêtements en guise de tapis, et l'on criait d'une seule voix : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. Hosanna au plus haut des cieux.

Le premier sujet qui se présente ici à notre considération, c'est la charité de notre Sauveur et les dispositions d'allégresse et de promptitude avec lesquelles il allait à la mort pour nous. Le triomphe qu'il permit en ce jour était l'indice des transports que ressentait son cœur à l'approche du moment de notre rédemption. On rapporte de sainte Agnès, qu'ayant été arrêtée en qualité de chrétienne, elle allait à la prison comme elle fût allée à un festin, tant elle désirait la gloire de son Dieu. Combien plus admirables durent être les sentiments de Jésus-Christ, dont l'âme sainte

était remplie d'une charité et d'une grâce hors de toute comparaison, quand il était sur le point d'accomplir l'œuvre de notre salut pour obéir à son Père et procurer sa gloire ! Les sentiments du divin Maître vous indiquent les sentiments qui doivent vous animer en ce qui regarde son service. D'un côté, l'Apôtre nous apprend que Dieu chérit le serviteur souriant. II *Corinth.* IX, 7. De l'autre, le prophète Jérémie appelle la malédiction sur l'homme qui accomplit l'œuvre de Dieu avec négligence. *Jerem.* XLVIII, 10.

Rappelez-vous ici les paroles prophétiques où cette entrée du Sauveur à Jérusalem est annoncée. « Tressaille d'allégresse, fille de Sion, s'écriait Zacharie ; sois transportée de joie, fille de Jérusalem. Voici ton Roi qui vient à toi pour te sauver. Il est pauvre et assis sur une ânesse et sur le petit de cette ânesse. » *Zach.* IX, 9. Toutes ces paroles sont des plus consolantes. Les mots, *ton Roi*, *qui vient à toi pour te sauver,* vous apprennent qu'il vous appartient tout entier, ainsi que tous ses travaux et toutes ses souffrances. C'est pour vous qu'il vient, pour vous qu'il naît, pour vous qu'il travaille, pour vous qu'il jeûne, pour vous qu'il prie, pour vous qu'il vit, pour vous qu'il meurt, pour vous enfin qu'il ressuscite et qu'il monte aux cieux. Et ne soyez pas effrayé de ce titre de Roi. Il n'en est pas de ce Monarque comme des monarques de la terre, qui règnent plus pour leurs propres avantages que pour ceux de leurs sujets, qui les dépouillent pour s'enrichir eux-mêmes, qui font bon marché de la vie d'autrui pour conserver leur propre vie. Votre Roi, au contraire, vous enrichira à ses dépens, il vous défendra au prix de son propre sang, il vous sauvera la vie en sacrifiant la sienne. Si toute puissance sur toute chair lui a été donnée, dit l'apôtre saint Jean, c'est afin de donner à tous ceux qui lui appartiennent la vie éternelle. Voilà cette principauté dont parle le prophète; cette principauté dont les épaules du prince et non celles du peuple portent le fardeau. *Isa.* IX, 6. A Jésus-Christ les fatigues et la charge; à nous les avantages et les fruits.

L'écrivain sacré, renchérissant sur les expressions précédentes, ajoute que notre Roi vient sur la plus humble des montures. Ainsi, le Dieu des vengeances, celui qui est assis au-dessus des

chérubins, qui vole sur l'aile des vents, ce Dieu dont des milliers d'anges forment la cour, vient à nous dans l'appareil le plus pauvre. Ah! ne le fuyez pas comme firent le premier homme dans le paradis terrestre, et le peuple hébreu lors de la promulgation de la loi. Accourez plutôt vers lui : c'est un agneau timide, et non plus un lion déchaîné. Il n'a pu conquérir votre cœur par l'éclat de sa puissance, par la grandeur de sa majesté : il veut le conquérir maintenant par la grandeur de son humilité, par la force de son amour. Le Seigneur a choisi cette nouvelle manière de combattre, comme disait une illustre prophétesse : c'est ainsi qu'il brise les portes ennemies, qu'il dompte les cœurs rebelles. *Judic.* VIII, 5. La réception solennelle qu'on fit à Jésus en ce jour n'était que la figure de son triomphe sur les âmes. Alors, raconte l'Evangéliste, la ville fut tout entière en émoi; et l'on accourut en foule au devant de lui. Les uns portaient en leurs mains des rameaux d'oliviers; les autres étendaient à terre leurs vêtements; d'autres chantaient ses louanges et lui demandaient la grâce de leur salut. *Matth.* XXI, 8. Or, quelle est ici l'intention du Saint-Esprit, sinon de nous montrer sensiblement que le Seigneur, après avoir usé envers les hommes de rigueur, après avoir employé inutilement pour les fléchir les fléaux, les châtiments et les menaces les plus épouvantables, résolut de faire succéder les bienfaits aux châtiments, l'amour à la rigueur, à la colère la mansuétude, à la majesté l'humilité, et de mourir pour ses ennemis au lieu de les exterminer, afin de se rendre maître de leurs cœurs et d'accomplir cette parole sortie de sa bouche : « Quand j'aurai été élevé au-dessus de la terre, j'attirerai tout à moi ; » *Joan.* XII, 32; non pas avec des chaînes de fer, mais avec des chaînes d'amour ; non pas à force de coups et de punitions, mais à force de bienfaits et de bontés.

C'est alors que les hommes ont commencé à se parer de branches d'oliviers; je veux dire à employer leurs biens en œuvres de piété et de miséricorde, l'olive étant le symbole de cette dernière vertu. D'autres, allant plus loin, ont étendu leurs vêtements sur le chemin où devait passer le Sauveur. Ceux-ci ont procuré la gloire de leur Maître en mortifiant leurs appétits et leurs volontés propres,

en affligeant leur chair, et au besoin en affrontant et en recevant courageusement la mort. Ainsi ont agi les martyrs innombrables qui ont laissé mettre en pièces ce vêtement de chair pour confesser hautement la divinité de leur Rédempteur.

Nous découvrirons de la sorte, dans le récit évangélique, les trois vertus avec lesquelles nous devons aller au devant du Sauveur quand il entre spirituellement en nos âmes. La première est la prière, dont nous trouvons la figure dans les personnes qui publiaient les louanges du Sauveur et imploraient sa puissance. La seconde est la miséricorde, dont nous avons trouvé tout à l'heure la figure dans les personnes qui portaient des branches d'olivier. La troisième est la mortification de la chair et le mépris de soi-même, dont nous trouvons la figure dans les personnes qui étendaient à terre leurs vêtements, afin qu'ils reçussent l'empreinte divine des pas du Christ. De ces trois vertus, la première regarde le Seigneur; la seconde, le prochain; la troisième nous regarde nous-mêmes. Ce sont trois croix spirituelles que le chrétien doit toujours porter sur lui. Qu'il se lève le matin, ou qu'à la fin de la journée il offre à Dieu l'emploi qu'il en a fait et le remercie de ses grâces, il doit prendre ces trois croix sur ses épaules et veiller continuellement à l'accomplissement des obligations qu'elles représentent, entretenant son cœur en des sentiments de piété affectueuse envers Dieu, de compassion envers le prochain, et de sévérité envers sa chair, sa langue et tous ses appétits.

Mais vous trouverez surtout ici une raison puissante de mépriser cette gloire du monde qui inspire aux hommes tant de passions et tant de folies. Voulez-vous en connaître la véritable valeur? Considérez le triomphe que le peuple a préparé aujourd'hui à notre Sauveur, et rapprochez de ce triomphe la scène qui se passa cinq jours après, lorsque ce même peuple lui préféra Barabbas et demanda sa mort, en répétant mille fois ce cri : Crucifiez-le, crucifiez-le. Aujourd'hui on proclame Jésus fils de David; demain on le tient pour le dernier des hommes. Quel exemple vous montrera plus clairement que celui-ci la vanité de la gloire mondaine et le fonds qu'il faut faire sur les témoignages et les jugements des hommes? Quoi de plus léger, de plus versatile,

de plus aveugle, de plus déloyal, de plus inconstant en ses opinions que le monde? Aujourd'hui il dit oui; demain il dira non. Aujourd'hui il prodigue les louanges, demain les blasphèmes. Aujourd'hui il vous élève jusqu'aux nues; demain il vous précipite dans les abîmes. Aujourd'hui il vous reconnaît pour le fils de Dieu; demain il vous abaisse au-dessous de Barabbas. Ne vous attendez pas à ce que cette bête à plusieurs têtes, ce monstre trompeur observe en ses jugements la foi, la loyauté, la vérité, et à ce qu'il se serve d'une autre mesure que de son propre intérêt. Pour lui, personne n'est bon, sinon celui qui lui accorde ce qu'il demande, fût-il païen : personne n'est mauvais, sinon celui qui le traite comme il le mérite, fît-il des miracles. L'intérêt, toujours l'intérêt, voilà la règle de ses jugements à l'endroit de la vertu. Que dire ensuite de ses tromperies et de ses parjures? Envers qui garda-t-il fidèlement sa parole? A qui accorda-t-il ce qu'il avait promis? Qui a-t-il aimé d'une amitié durable? S'il lui est arrivé de faire quelque faveur, combien de temps l'a-t-il continuée? S'est-il gardé une seule fois de ne pas mêler en abondance au vin qu'il donne l'eau la plus saumâtre et la plus désagréable? Sa fidélité, à lui, est de n'avoir de fidélité pour personne. C'est un Judas perfide dont les caresses conduisent à la mort. C'est un Joab dissimulé et vindicatif, qui perce secrètement de son épée celui qu'il vient de saluer comme son ami. Il s'engage à fournir du vin, et il ne livre que du vinaigre. S'il assure la paix, dans l'ombre il ourdit la guerre. A se mettre en rapport avec lui, on ne saurait que perdre, et encore plus à continuer ce commerce. Il y a du danger à le saisir, il y a du danger à l'abandonner. O monde pervers, faux dans tes promesses, trompeur invariable, ami apparent, ennemi véritable, flatteur en public, traître en particulier, doux au commencement, amer dans la suite, ton visage sourit, mais tes mains sont cruelles; tu prodigues les promesses, mais tu distribues parcimonieusement tes présents; tu parais être au dehors quelque chose, et tu ne contiens que le vide; tu n'offres à la vue que des fleurs, mais tu fais bientôt sentir tes nombreuses épines.

IV.

Du lavement des pieds.

Quand le moment fut venu de terminer sa vie et de quitter ses disciples, avant de commencer sa passion victorieuse, le divin Sauveur voulut, de ses propres mains, laver les pieds de ses disciples bien-aimés, leur laisser le très-saint sacrement de l'autel, et leur adresser un discours rempli de la doctrine la plus suave et la plus consolante. De tels adieux convenaient à la charité et à la suavité incompréhensibles de ce bon maître. Or, voici comment l'Evangéliste s'exprime sur le premier de ces mystères : « Avant la fête de Pâques, Jésus sachant que l'heure était venue pour lui de passer de ce monde à son Père ; après avoir aimé les siens qui étaient en ce monde, il les aima jusqu'à la fin. Et le repas achevé, quand le démon avait déjà inspiré au cœur de Simon Iscariote la résolution de le trahir, sachant que Dieu lui avait remis toutes choses entre les mains, qu'il était sorti de Dieu et qu'il retournait à Dieu ; il se leva de table, déposa ses vêtements, et ayant pris un linge il le mit autour de ses reins, ensuite il versa de l'eau dans un bassin, et il commença à laver les pieds de ses disciples, et à les essuyer avec le linge dont il était ceint. » *Joan.* XIII, 1-5.

Entre les choses admirables qui méritent en cette occasion de fixer l'attention de votre esprit, considérez en premier lieu l'exemple d'humilité que nous donne le Fils de Dieu. Et notez que, pour en faire mieux ressortir la grandeur, saint Jean a eu le soin d'énumérer auparavant les titres et les qualités glorieuses de notre Sauveur. C'est comme s'il eût dit : Ce Jésus qui savait toutes choses, qui était le Fils même de Dieu, qui était sorti du sein de Dieu et qui allait y retourner, qui avait reçu de son Père tout pouvoir sur le ciel, la terre, l'enfer, la vie, la mort, les anges, les démons, les hommes ; ce Jésus porta si loin l'humilité, que ni l'étendue de sa puissance ne lui fit mépriser un tel office, ni la présence de la mort ne l'empêcha de goûter cette satisfaction, ni la hauteur de sa majesté ne le détourna de remplir une fonction réservée ordinairement aux derniers des serviteurs. Après avoir

tout disposé, avec ses propres mains, avec ces mains qui avaient créé les cieux, avec ces mains entre lesquelles Dieu le Père avait remis toutes choses, il se met à laver les pieds de pauvres pêcheurs, et ce qu'il y a de plus prodigieux, les pieds du plus abominable des hommes, de celui-là même qui l'avait trahi et vendu. O bonté infinie! ô charité suprême! ô humilité ineffable du Fils de Dieu! Qui ne restera confondu d'étonnement en voyant le Créateur de l'univers, la gloire des anges, le roi des cieux, le souverain de toutes les créatures aux pieds de quelques pêcheurs, aux pieds mêmes de Judas. Il ne lui a pas suffi de descendre du ciel et de se faire homme; il a fallu encore, comme l'enseigne saint Paul, que ce Sauveur, tout revêtu qu'il était de la forme divine, prît encore la forme d'un esclave, et s'acquittât des fonctions dont s'acquittent les esclaves. *Philipp.* II, 6-7. Le pharisien qui avait invité le Christ à sa table était étonné qu'il permît à une pécheresse de toucher ses pieds, et il regardait cette condescendance comme indigne de sa qualité de prophète. Si vous regardez, ô pharisien, comme indigne d'un prophète la permission accordée à une femme perdue de toucher ses pieds, qu'eussiez-vous pensé, si vous eussiez cru que ce prophète était encore véritablement Dieu? Si un pareil spectacle vous jeta dans un profond étonnement, qu'eussiez-vous fait si vous eussiez vu cet Homme-Dieu, non-seulement souffrant le contact d'une pécheresse, mais courbé lui-même vers la terre et lavant les pieds de pécheurs misérables? Quelle distance entre un prophète et un Dieu? Quelle différence entre livrer ses pieds à autrui et laver les pieds des autres? Oh! que vous auriez été étonné, ô pharisien, si vous eussiez été témoin de ce dernier spectacle! Les anges eux-mêmes durent être confondus en présence d'une si prodigieuse humilité.

« Le repas achevé, dit l'écrivain sacré, ... il se leva de table et déposa ses vêtements. » O misère et ingratitude du genre humain! Dieu se débarrasse de tout ce qui l'empêcherait de se consacrer tout entier au service de l'homme; et l'homme ne quitterait pas tout pour servir son Dieu! Le ciel s'abaisse vers la terre; et la terre ne s'inclinerait pas vers le ciel! L'abîme de la miséri-

corde se penche vers la misère, et la misère ne se pencherait pas vers cet abîme de miséricorde! C'est Jésus lui-même qui se ceint d'un linge, qui verse de l'eau dans un bassin, et qui lave les pieds de ses disciples. Que les personnes éprises de la vertu et les personnes ayant charge d'âmes sachent bien qu'il ne faut pas se décharger sur autrui des œuvres de piété, et qu'elles doivent y mettre elles-mêmes les mains. Celui qui désire pour lui-même et non pour autrui une récompense, doit compter sur lui-même et non sur autrui pour la mériter.

Et remarquez aussi l'à-propos de cet acte d'humilité du Sauveur. Ses disciples étaient à se disputer sur la prééminence. Comme ils s'étaient autrefois disputés sur le même sujet, Jésus voyant qu'ils n'avaient pas profité de maintes admonestations qu'il leur avait déjà faites, résolut de recourir à un remède plus efficace, à celui de l'exemple; et c'est pourquoi, à tant d'autres actes d'humilité soit passés, soit à venir, il ajouta celui-ci qui n'est pas des moins frappants. C'est qu'il connaissait et le besoin que nous avons de cette vertu et la répugnance qu'elle nous inspire, et la nécessité d'un traitement énergique pour satisfaire à l'un et surmonter l'autre.

En même temps qu'il nous donnait cet exemple d'humilité, il nous donnait aussi un exemple de charité non moins admirable. Laver les pieds n'est pas seulement s'acquitter d'un service, c'est encore procurer un soulagement. Le Sauveur voulut faire ces deux choses la veille du jour même où ses pieds devaient être percés de clous et lavés par des flots de sang; tant la charité est dure pour elle-même et tendre pour autrui? Ces deux exemples sont comme une recommandation suprême adressée à ses disciples par le divin Maître en cette heure solennelle, de se traiter entre eux comme il les avait traités lui-même, de se rendre et de se procurer réciproquement les services qu'il leur avait rendus et procurés. Et quelle autre loi, quelle autre recommandation pourrait-on attendre d'un cœur si rempli de miséricorde et de charité? Que pourrait dire sur son lit de mort un père à des enfants qu'il aurait tendrement aimés, sinon de s'aimer les uns les autres, et de se traiter entre eux comme il les a traités! Ce fut l'avis que Joseph donna à

ses frères, quand il les envoya vers son père : « Ne vous abandonnez pas à la colère pendant la route. » *Genes.* XLV, 24. Paroles bien dignes d'un frère qui aimait tendrement ses frères et qui voulait leur véritable bien. Or, ce même amour, le Seigneur nous le témoigne en nous laissant le commandement par excellence de la charité, le plus apte à nous procurer la paix, le calme et le bonheur. Assurément si les hommes observaient tous ce commandement, la terre serait un paradis : ce qui vous permettra d'apprécier les commandements de Dieu Notre-Seigneur. L'observation en est tellement avantageuse que nous devons plus à Dieu en retour de ce qu'il nous commande, qu'il ne nous doit en retour de notre obéissance. Mettez à part la couronne du ciel, et vous ne trouverez rien qui puisse être la source de plus grands avantages pour nous que l'accomplissement des préceptes du Seigneur.

V.

De l'institution du très-saint Sacrement.

Le Sauveur pendant sa vie mortelle a donné bien des preuves de sa charité envers les hommes. Mais on a grandement raison de regarder comme l'une de ces preuves principales l'institution du très-saint sacrement. Sans doute, lorsque saint Jean écrit que Jésus, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin, c'est pour nous apprendre qu'en ce moment de sa vie il leur accorda ses bienfaits les plus signalés, des gages plus éclatants de son amour.

Pour pénétrer le sens de ces paroles qui sont d'une importance majeure dans les mystères qui nous occupent, il faut partir de ce principe que toute langue créée est impuissante à exprimer l'amour immense de Jésus-Christ pour son Père, et conséquemment pour les hommes dont son Père lui avait confié le salut. En effet, comme il avait, en tant qu'homme, reçu de Dieu des dons et une grâce sans mesure, il répondait à ces faveurs par un amour si profond qu'il excède l'intelligence de l'homme aussi bien que celle de l'ange. Le caractère de l'amour étant de vouloir souffrir pour l'objet aimé, il suit de là qu'il n'est pas moins impossible

de comprendre parfaitement le désir ardent que le Christ éprouvait de souffrir pour la gloire de Dieu, et, en buvant le calice de sa mort, d'accomplir le salut de l'humanité. Or, cet amour dont les exigences avaient été jusqu'ici contenues en quelque sorte et comprimées, voit aujourd'hui toutes les barrières tomber, et reçoit la faculté d'ordonner, de faire et de souffrir tout ce qui lui paraîtra le plus propre à procurer la gloire de Dieu et le salut des hommes.

En conséquence, il se hâte d'abord de donner accès par anticipation à toutes les douleurs et à tous les tourments de sa passion. Il faut qu'ils fondent tous ensemble sur cette âme sainte et qu'ils la déchirent par cette cruelle perspective, en attendant que le corps ait son tour. Combien ces douleurs devaient être terribles, puisque cette seule pensée et cette seule appréhension couvrit le Sauveur d'une sueur de sang ! C'est le même sentiment qui le conduisit à s'abandonner aux mains des pécheurs, à se laisser attacher à une colonne, couronner d'épines, à porter une croix sur ses épaules, et à y subir le dernier supplice. C'est le même sentiment qui lui faisait livrer ses mains aux chaînes, ses joues aux soufflets, sa barbe aux outrages, ses épaules aux fouets, ses pieds aux clous, son côté au fer de la lance, tous ses membres et tous ses sens aux plus cruelles tortures. Pour connaître la mesure des souffrances du Christ, il ne faut pas considérer la furie des bourreaux qui était bien loin d'égaler son amour, ni la multitude de nos péchés qu'une seule goutte de son sang expiait abondamment, mais l'immensité de son amour même.

Et croyez-vous que nous ne soyons pas redevables à son amour de l'institution du sacrement admirable de nos autels ? Examinez ce sacrement à quelque point de vue qu'il vous plaira, vous en verrez jaillir des flammes et des rayons de l'amour le plus éclatant. Ce sacrement vous fera comprendre la grandeur de cet amour si vous considérez les raisons et les fins pour lesquelles il a été établi. Partout vous découvrirez des preuves incontestables de la charité qui embrasait le cœur d'où il est sorti. Toutes les marques, tous les indices de l'amour véritable et parfait, vous les trouverez dans ce sacrement adorable.

Un des premiers effets de l'amour vrai est d'inspirer le désir de s'unir et d'être une même chose avec l'objet aimé. D'où il arrive que, quand on aime, l'objet aimé absorbe tous nos sens, l'entendement comme la mémoire, l'imagination comme la volonté. Ainsi, l'amour est une sorte d'aliénation, une sorte d'existence hors de soi, qui résultent de ce que l'être aimant vit uniquement en celui qu'il aime. Or, cet effet de l'amour, nous le découvrons dans le sacrement de l'autel. L'un des motifs principaux de son institution a été de la part de Jésus-Christ le désir de devenir un même corps et une même chose avec nous. C'est pour cela qu'il l'a institué sous la forme d'un aliment; car, de même que les aliments passent entièrement dans notre substance, de même le chrétien qui prend cet aliment divin, est identifié au Sauveur lui-même, selon cette assurance expresse : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. » *Joan.* VI, 7. Cette identification a pour cause la participation à un même esprit, qui fait du Christ et de l'âme fidèle un seul cœur et une seule âme; d'où il résulte d'abord une même manière de vivre, puis la même gloire, quoique à des degrés différents; en un mot l'union la plus précieuse qu'on puisse imaginer.

Le second caractère du véritable amour est de faire du bien à l'objet aimé et de lui donner ce que l'on possède comme on lui a donné son cœur. L'amour véritable ne demeure jamais oisif; toujours il travaille, et toujours il travaille au bien de celui qu'il aime. Mais quels biens, quels présents oserait-on comparer à ceux que Jésus nous a donnés dans ce sacrement ? Il nous y donne sa chair et son sang, et en même temps le fruit du sacrifice dont sa chair et son sang ont été le prix. Nous y recevons non-seulement le miel, mais le rayon lui-même ; nous y recevons le Christ avec ses mérites, qu'il nous y communique conformément aux dispositions qui nous animent. De même que par son contact avec la chair qui vient d'Adam, l'âme au moment où Dieu la crée et l'unit au corps, devient participante des maux d'Adam et de ses misères; de même, par son contact avec la chair du Christ dans cet auguste sacrement, elle devient participante des biens du Christ et de tous ses trésors. Voilà pourquoi ce sacrement est aussi appelé

communion ; Dieu nous y communiquant avec sa chair et son sang précieux les mérites et les fruits du sacrifice dont ils ont été l'instrument.

Le troisième caractère du véritable amour est le désir de vivre éternellement dans la mémoire de l'objet aimé, et d'obtenir toujours de sa part un souvenir. C'est pour cela qu'au moment de leur séparation les personnes qui s'aiment se font mutuellement des présents de nature à les rappeler à la pensée l'une de l'autre. Or, ce caractère se retrouve dans l'institution de ce sacrement que le Seigneur a destiné à devenir en son absence un mémorial de sa passion et de sa personne sacrée. « Chaque fois que vous ferez cela, disait-il à ses apôtres après l'avoir établi, vous le ferez en mémoire de moi, » *Luc.* XXII, 19 ; à savoir, pour nous rappeler la grandeur de son amour, de son dévoûment et de ses souffrances. Combien il devait nous aimer, celui qui réclamait à ce prix la faveur d'un souvenir !

Mais pour l'amour ce n'est pas assez du souvenir, s'il n'obtient pas un retour d'affection : auprès de cette dernière toute autre compensation est peu de chose. Plus d'une fois vous verrez l'amour recourir à divers expédients et à divers artifices pour obtenir un retour qui n'existe pas. C'est à ce point qu'est arrivé l'amour de notre Dieu. Dans son désir d'être aimé des hommes, il a institué cette nourriture et ce breuvage sacrés qu'on ne saurait recevoir dignement sans être blessé d'amour, et en ressentir les atteintes.

Le cinquième caractère de l'amour est le désir de contenter les personnes que l'on aime, et de chercher tous les moyens d'y réussir. Voyez les mille bagatelles que les parents mettent entre les mains de leurs jeunes enfants pour les satisfaire et les amuser. Tel a été encore le but de ce souverain ami des hommes dans l'institution du saint Sacrement. Il en a fait pour les âmes pures une réfection spirituelle qui les remplit, selon la doctrine de saint Thomas, de consolations et de délices inexprimables. Et considérez, je vous en prie, en quel moment le Sauveur nous a préparé une nourriture si suave. C'est dans la nuit où sa passion commençait ; lorsqu'il allait subir les tourments et les douleurs les plus affreuses. Quand on lui préparait toute sorte de tortures, il nous

préparait ces douceurs; quand on lui préparait le fiel et le vinaigre, il nous préparait ce miel délicieux; quand on dressait les instruments de son supplice, il nous ouvrait une source de consolations; quand il était sous le coup de tant de souffrances et de la mort même, son cœur lui inspirait de nous accorder un si étonnant bienfait. Oui, l'on a bien raison de dire que l'amour est plus fort que la mort; car les torrents et les grandes eaux de la passion, loin d'éteindre les flammes de l'amour du Sauveur, n'en purent obscurcir même légèrement la clarté !

Le sixième et dernier caractère de l'amour est le désir de jouir de la présence de l'objet aimé, et de trouver son absence insupportable. On n'en doutera pas si l'on parcourt ce que l'Ecriture nous raconte des chagrins de la mère de Tobie en l'absence de son fils, et du patriarche Jacob qui, à l'âge de cent trente ans, n'hésita pas à partir avec sa maison et sa famille pour l'Egypte, afin de voir avant sa mort de ses propres yeux l'enfant que son cœur avait tant pleuré. *Tob.* x; *Genes.* XLVIII. C'est encore un des motifs de l'institution de ce sacrement où le Sauveur réside substantiellement. De cette manière il est à la fois dans le ciel et sur la terre, avec son Père et avec nous; puisqu'il est réellement présent dans ce sacrement dont il nous a laissé la possession. Voilà comment il nous a aimés, à quel point il désirait jouir de notre commerce, et comment il s'est affranchi d'une abscence qui paraissait trop longue pour son amour.

En agissant ainsi envers les hommes, il leur procurait le plus grand honneur, la plus grande consolation, le plus grand avantage, le plus efficace remède qu'ils puissent souhaiter. Nous savons maintenant sur qui porter nos regards, qui nous invoquerons dans nos nécessités, à qui nous pourrons parler face à face quand nous en éprouverons le besoin. Sa présence réveille notre piété, augmente notre respect, fortifie notre confiance, enflamme notre amour. Moïse pour exalter le peuple hébreu disait qu'il n'y avait pas au monde de nation assez grande qui conversât familièrement avec ses divinités comme les Israélites conversaient avec le Seigneur. S'il tenait ce langage à cette époque, que dirait-il aujourd'hui que grâce au sacrement de l'autel nous jouissons de la

présence de Dieu, nous le contemplons et nous nous entretenons avec lui face à face. C'est évidemment une faveur précieuse que Dieu nous ait permis de recevoir ce sacrement dans nos âmes; mais ce n'est pas une moindre faveur qu'il nous ait permis de le conserver près de nous continuellement dans les lieux sacrés. Heureux les chrétiens qui peuvent visiter ces saints lieux, y jouir de la présence de leur Maître, et lui parler en toute liberté ! Plus heureux encore les prêtres et les religieux qui habitant jour et nuit dans les temples, goûtent autant qu'ils le veulent ces inestimables avantages !

Tous les caractères de l'amour parfait se retrouvent donc, et à un degré de perfection souveraine, dans l'institution du sacrement de nos autels. Devant des preuves si éclatantes il est impossible de douter de la grandeur de l'amour de Dieu envers les hommes. Par là nous apprenons que Dieu n'est pas moins admirable dans son amour que dans le reste de ses œuvres. Qu'il punisse ou qu'il récompense, qu'il console ou qu'il aime, toujours il est également admirable. Quel trésor plus désirable qu'un pareil trésor? Il est en effet rigoureusement certain que la plus grande faveur que le Seigneur puisse faire à une créature, c'est de l'aimer. L'amour, suivant l'enseignement des théologiens, est le premier don, et la première faveur ; tous les autres sont des ruisseaux dérivés de cette source, des effets procédant de cette cause. Quoi de plus doux, de plus consolant dans ce cas pour les serviteurs de Dieu, que de savoir jusqu'à quel point ils sont aimés de leur Créateur? Bien que l'évidence en semblable sujet requière une révélation expresse, toutefois il existe pour les personnes qui vivent dans l'éloignement habituel du péché mortel des motifs plausibles de nourrir une telle confiance. De là pour ces personnes une foule de consolations qui les excitent puissamment à aimer Dieu et à espérer en lui. Si rien n'est plus propre à communiquer le feu que le feu lui-même, quoi de plus propre à embraser nos cœurs d'amour que l'amour! Si rien n'excite plus à la confiance que de se savoir aimé de celui qui peut nous secourir; comment ne pas espérer en un Dieu qui nous aime tant? Que nous refusera-t-il après s'être donné lui-même à nous?

Mais voici encore une nouvelle circonstance qui rehausse davantage la grandeur de cet amour. Quelque grande que soit cette faveur, si elle avait été accordée à des personnes qui l'eussent méritée, qui l'eussent appréciée à sa valeur, ou qui en eussent fait un usage convenable, ce ne serait pas aussi surprenant. Mais l'accorder à des hommes qui l'ont si mal connue, si mal appréciée, et qui en ont fait un si mauvais usage, c'est un prodige de bonté et de miséricorde. Vous avez voulu, ô mon Dieu, montrer au monde l'étendue de votre charité, et vous en avez trouvé le moyen véritable; car vous avez cherché une indigne et misérable créature telle que moi, afin que l'éclat de votre grâce brillât d'autant plus que le sujet en était plus indigne. Lorsqu'un peintre représente une scène où la couleur blanche domine, il a soin de la faire ressortir en l'entourant d'un fond noir. C'est ainsi, ô mon Maître, que vous avez accordé la plus merveilleuse des faveurs à la plus indigne des créatures, afin que son indignité fît ressortir davantage la grandeur de votre bonté. O Roi des rois, qu'est-ce donc que l'homme pour que vous l'aimiez à ce point et pour désirer d'être vous-même aimé de lui? O spectacle étonnant! l'homme serait l'arbitre de votre gloire, comme vous êtes l'arbitre de sa destinée, que vous n'en feriez pas davantage pour obtenir son amour! En vous seul est mon salut, ma gloire et ma félicité, et je m'éloigne de vous! Vous n'avez aucun besoin de moi, et votre amour pour moi ne connaît pas de bornes!

Enfin ce n'est pas une moindre preuve de la charité de notre Sauveur que la forme sous laquelle il a voulu demeurer parmi nous. S'il fût resté sur la terre dans sa condition naturelle, il n'eût attiré que nos adorations. Il est resté sous la forme de pain; et il devient pour nous un sujet d'adoration en même temps qu'un aliment; et il ranime en nos âmes la foi en même temps que la charité. Il s'est appelé le pain de vie, parce qu'il est la vie même revêtue de la forme du pain. Le pain matériel conserve la vie à celui qui le mange, mais à condition qu'il répétera souvent ce même acte. Celui qui mange dignement de ce pain céleste reçoit aussitôt la vie, parce qu'il s'est nourri de la vie elle-même. Si cet aliment vous inspire de l'effroi parce qu'il est plein de vie, n'allez pas y

renoncer, car c'est un pain véritable. Si vous l'estimez médiocrement parce qu'il offre les apparences du pain, ne vous éloignez pas, car vous fuiriez la source même de la vie.

VI.

De la prière du Sauveur au jardin des Oliviers.

Quand le Sauveur eut accompli les mystères et le discours de la dernière cène, il se rendit au jardin de Gethsémani pour y prier avant de commencer sa glorieuse passion. *Matth.* XXVI, 36. Les sacrifices de l'ancienne loi arrivés à leur fin, et le sacrifice de la nouvelle établi, il ne restait à Jésus-Christ qu'à s'offrir aux douleurs auxquelles son âme et son corps étaient réservés. Il prit avec lui trois de ses plus chers disciples; et bientôt il tomba dans une tristesse et des angoisses qui lui arrachèrent ces douloureuses paroles : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. » Et elle y aurait effectivement succombé si elle n'eût dû vivre pour endurer de plus longues souffrances. S'étant retiré un peu à l'écart, il se mit en prière; et lorsqu'il répéta pour la troisième fois les paroles qu'il adressait à son Père, il était en proie à l'agonie la plus affreuse; témoin ces gouttes précieuses de sang qui découlaient de tout son corps. Cette sueur inouïe jusque-là montrait bien l'excès de tristesse auquel il était réduit. Où a-t-il jamais été fait mention d'une sueur qui s'écoule en ruisseaux de sang jusqu'à terre? C'est qu'une semblable sueur était le signe de l'agonie intérieure qu'éprouvait l'âme de notre Rédempteur; et si le monde n'avait jamais connu un fait de cette nature, il n'avait non plus jamais connu une douleur aussi extraordinaire.

Bien des causes concouraient dans cette agonie. C'était d'abord la parfaite appréhension des tourments qui lui étaient réservés. Il les voyait si distinctement qu'il souffrait déjà, pour ainsi parler, les mauvais traitements, les outrages, les tortures et la mort qui l'attendaient; la partie affective de son âme subissait le contrecoup des vives impressions de son imagination. Mais une cause plus efficace était le souvenir et la représentation de tous nos péchés. Son immense charité l'ayant porté à s'offrir lui-même pour les expier, il était convenable que cette expiation physique fût

précédée de la plus grande douleur morale. En conséquence, il arrêta ses regards sur tous les méfaits et sur toutes les abominations du monde, aussi bien sur les crimes passés que sur les crimes à venir; aussi bien sur les crimes de ceux qui devaient être sauvés que de ceux qui devaient être condamnés : et à cette vue, il en conçut une douleur digne par son intensité de la charité de Jesus et de son zèle pour l'honneur de son Père. S'il est difficile de mesurer la profondeur de son zèle et de sa charité, il ne l'est pas moins de mesurer la profondeur de sa douleur. David ne pouvait supporter le spectacle des offenses des hommes envers Dieu. Quels étaient alors les sentiments de celui dont la charité surpassait infiniment la charité de David, et qui découvrait les forfaits de tous les siècles? Voilà la cause des tortures qui déchiraient son âme sainte, tortures mille fois plus cruelles que les tortures de son corps; voilà ces animaux furieux qui l'environnaient, selon cette peinture prophétique du Psalmiste : « Des chiens nombreux m'ont entouré; de vigoureux taureaux m'ont assiégé de leur courroux. » *Psalm.* XXI, 13.

Ce qui affligeait encore extrêmement le Sauveur, c'était le péché du peuple juif et le châtiment épouvantable qu'il allait attirer sur sa tête. Tel était, d'après saint Jérôme, le calice qu'il désirait voir passer loin de lui; et quand il suppliait son Père d'employer un autre moyen pour la rédemption du monde, c'était afin d'ôter à ce peuple l'occasion de commettre un crime si énorme et de se perdre sans retour. Ces considérations et d'autres de ce genre occupaient son âme bénie, et lui arrachaient cette sueur inouïe. O bon Jésus, ô doux Seigneur, quelle est donc cette affliction si grande? quel est ce fardeau si pesant? quelle est cette douleur qui couvre votre corps de gouttes de sang? C'est nous, Seigneur, qui sommes les malades; et c'est vous qui prenez le remède. C'est vous qui, par votre jeûne, avez supporté les privations que notre intempérance avait méritée; vous qui avez donné le sang que nous aurions dû verser pour nos péchés; vous qui avez pris le fiel et le vinaigre dus à notre sensualité; vous qui souffrez la sueur et l'agonie mortelles dues à nos iniquités. Comment reconnaître, Seigneur, une guérison qui coûte tant à celui

qui en est l'auteur, et si peu à celui qui en recueille les avantages ?

Regardez maintenant, ô homme, ce dont vous êtes redevable à cet adorable Sauveur. Regardez-le dans ce jardin, plongé dans l'angoisse, se débattant sous l'étreinte de la mort, allant et venant des disciples à son Père, de son Père aux disciples, et ne recevant d'aucun côté la plus légère consolation. Son Père fermait l'oreille à la prière que lui adressait la nature défaillante de son Fils : les disciples dormaient : Judas et les princes des prêtres veillaient, ne respirant que l'envie et la haine : enfin il était du côté de lui-même dans un abandon peut-être plus complet, ne recevant de soulagement, ni de la partie supérieure de son âme, ni de sa propre divinité. Ainsi le Père présente à boire à son Fils bien-aimé le calice sans mélange de la passion, sans que rien en adoucisse l'amertume; et il peut en toute vérité s'appliquer ces paroles du Roi-Prophète : « Votre courroux a passé sur moi, et vos terreurs m'ont jeté dans le trouble. » *Psalm.* LXXXVII, 17. C'est avec raison qu'il dit, *votre courroux a passé,* et non, *s'est appesanti sur moi,* parce qu'il ne méritait pas d'en être l'objet en qualité de pécheur, mais comme caution et rédempteur des hommes. O innocent agneau, qui a chargé vos épaules de ce fardeau pesant dont la seule pensée vous arrache une sueur de sang? Qui vous a donc blessé, ô mon Seigneur? Que signifie ce sang qui coule de votre visage? Je ne vois cependant ni bourreaux, ni fouets, ni clous, ni croix, ni épines. Ah! je le comprends : votre charité veut être la première à répandre votre sang, et montrer la voie à vos persécuteurs.

Cette circonstance de la passion du divin Maître vous offre en même temps, ô mon frère, et une matière de méditation, et un modèle de prière. Il vous enseigne à recourir en tous vos besoins au Seigneur, comme au plus tendre des pères. Souvent il ne nous soumet aux afflictions que pour nous fournir une occasion de nous jeter dans ses bras et d'expérimenter sa providence toute paternelle. Il vous enseigne de plus à persévérer dans la prière, et à ne pas vous désister de votre demande parce que vous ne serez pas exaucé au gré de vos désirs. Voyez le Sauveur : il répète

jusqu'à trois fois la même prière. Plus d'une fois Dieu nous accorde à la fin ce qu'il nous a refusé au commencement. Il nous enseigne enfin à prier, d'une part avec une confiance sans bornes, de l'autre avec une obéissance et une résignation parfaites à la volonté du Seigneur. Il nous enseigne la confiance en se servant de ce terme, *mon Père,* si touchant et si propre à exprimer ce sentiment. Il nous enseigne la résignation quand il ajoute : « Que votre volonté soit faite et non pas la mienne. »

VII.

De l'arrestation du Sauveur.

A peine Jésus eut-il achevé sa prière qu'il se présenta une troupe de gens armés, composée en partie des principaux d'entre les prêtres et des pharisiens qui voulaient s'emparer du divin agneau. Ils n'avaient pas cru devoir confier cette entreprise importante à des subalternes et à des mercenaires, craignant qu'ils ne revinssent, comme on l'avait déjà vu, convertis à d'autres sentiments par la parole du Sauveur. Ils vinrent donc en personne, assez sûrs de leur malice pour se croire à l'épreuve des discours et des prodiges du divin Maître. Comme ils étaient les premiers en dignité, une fois pervertis, ils furent bientôt les premiers en méchanceté. De même, en effet, que le vin se change en un vinaigre d'autant plus fort que le vin a été meilleur; de même les personnes que leur condition rapproche le plus de Dieu, telles que les religieux et les ecclésiastiques, dès qu'elles sont hors du droit chemin, deviennent pires que le reste des hommes. C'est du plus beau des anges que le péché a fait le plus affreux des démons.

A la tête de cette troupe marchait Judas, nouveau Lucifer qui, du degré le plus sublime, avait été précipité dans un abîme de noirceur. C'était lui le premier qui avait tramé la mort du Christ. Voyez à quelle extrémité ce misérable était parvenu pour n'avoir pas résisté dès le commencement à ses convoitises. Malheur à vous également si vous ne résistez à vos mauvais penchants! Comment compteriez-vous sur vous-même, vous qui êtes loin d'avoir les mêmes facilités pour la vertu? Vous n'êtes point à son

école, vous n'assistez pas aux miracles du Sauveur, vous ne vivez pas avec un tel Maître, ni avec de tels disciples. Que vous sera-t-il donc permis d'espérer, si vous n'exercez sur vous-même la plus exacte vigilance?

Le traître avait donné un signe à ses compagnons et il leur avait dit : « Celui que je baiserai, c'est lui-même, emparez-vous de lui. » Quel piége plus assorti au caractère du plus doux des maîtres, de la source même de la charité et de l'amour? Quel signe pouvait mieux qu'un signe d'amour marquer le moment de le prendre? Le Seigneur reçut ce baiser atroce, sans doute pour briser par la mansuétude de sa conduite la dureté de ce cœur. Mais nul remède n'a d'action sur l'âme obstinée dans sa perversité. Quant à toi, ô mon âme, vois si ce très-doux agneau, après n'avoir pas repoussé les caresses du traître qui l'avait vendu, repoussera les caresses du cœur dont il est véritablement aimé.

Afin que la présomption humaine n'ignorât pas que tout pouvoir expire devant la toute-puissance divine, Jésus d'une seule parole renversa ses ennemis contre terre. Ils n'en demeurèrent pas moins dans leur opiniâtreté et dans leur aveuglement, et un prodige si éclatant ne réussit pas à les convertir. C'est à ce point que l'on arrive quand on est abandonné de Dieu. La guérison est impossible pour celui qu'il ne guérit pas lui-même, quand un semblable remède n'a exercé aucune influence sur ces malheureux. Maudite soit la fureur que ni la vue d'un si frappant miracle n'a domptée, ni le témoignage d'une si grande bonté n'a adoucie.

Ce n'est pas seulement sa toute-puissance que le Sauveur manifesta en cette occasion. Il montra aussi sa miséricorde en remettant à l'un de ces misérables l'oreille que Pierre lui avait coupée. Rien de plus remarquable que les paroles adressées à ce propos par le divin Maître à son disciple : « Remets l'épée dans son fourreau. Quoi ! je ne boirais pas le calice que mon Père m'a donné? » C'est de ce bouclier que le chrétien doit se couvrir dans toutes ses épreuves et dans toutes ses tribulations. Elles forment le calice que le Père éternel nous présente à boire pour l'accroissement de nos mérites et l'expiation de nos péchés. Ainsi le reconnut le saint homme Job lorsque comblé d'afflictions par le dé-

mon, il s'écriait : « Le Seigneur me l'avait donné, le Seigneur me l'a enlevé : qu'il soit fait selon le bon plaisir du Seigneur. Que son nom soit béni. » *Job.* I, 21. Ainsi le reconnut David sous les malédictions de Séméï, lorsqu'il disait à ses serviteurs que ce malheureux exécutait en le maudissant les ordres de Dieu. II *Reg.* XVI, 10. Puisque le calice des afflictions nous est présenté par notre Père céleste, il serait puéril de redouter un breuvage que nous a préparé une main si sage et si affectueuse. Comment aussi n'en supporterions-nous pas l'amertume quand les lèvres saintes du Fils de Dieu, à qui toute grâce avait été donnée, l'ont épuisé jusqu'à la lie?

A la vue de l'arrestation du Sauveur, ses disciples l'abandonnèrent et s'enfuirent. Nous sommes tous plus ou moins leurs imitateurs en ce point ; car tous, plus ou moins, nous fuyons tout ce qui est pénible. Les apôtres accompagnent Jésus-Christ à la dernière cène ; ils le laissent seul dans sa passion. Nous aussi nous le laissons poursuivre sa route vers la croix, tout en désirant le suivre quand il entre dans son royaume. Que si nous le suivons quelquefois, nous faisons comme les disciples qui ne le suivaient que de loin ; nous ne nous soumettons pour son amour qu'aux plus petites épreuves. Je comprends à la rigueur, ô mon Maître, la fuite de vos disciples, en présence du danger. Mais moi, je fuis sans danger aucun qui m'y oblige, que dis-je ? je vous fuis au risque reconnu de perdre, en me séparant de vous, la lumière, la vie, la paix et tous les biens. Oh ! combien ma faute l'emporte en gravité sur la faute de vos apôtres !

Les disciples avaient à peine tourné le dos que cette troupe de loups affamés se précipite sur l'agneau sans tache resté seul et sans défense. Comment écouter sans douleur le récit de la cruauté avec laquelle ils étendirent leurs mains sacriléges pour lier les mains de ce doux Sauveur, qui n'opposait ni une parole, ni une résistance ? Ainsi garrotté, ils le traînèrent au milieu d'un concours nombreux, à travers les places publiques, en toute hâte jusqu'à la maison du pontife. Sans doute qu'en ce moment ses disciples éprouvèrent la peine la plus profonde en voyant leur divin Maître arrêté et traîné brutalement après avoir été trahi par l'un d'entre

eux. Il n'y eut pas jusqu'au traître qui ne sentît l'horreur de sa conduite; désespéré du mal qu'il avait fait, il se pendit. Il faudrait être bien dur pour ne pas être touché de compassion à la pensée de ce Sauveur si saint et si bon, qui avait répandu sur la terre toute sorte de bienfaits, chassé les démons, guéri les malades, enseigné une admirable doctrine, conduit dans les rues de Jérusalem, une corde au cou, et les mains liées avec ignominie. O cœurs de pierre, comment une pareille mansuétude n'excite-t-elle pas votre pitié? Comment pouvez-vous rendre le mal à un Dieu qui vous a fait tant de biens? Comment ne fixez-vous pas vos regards sur cet innocent agneau qui ne répond à tous ces outrages ni par les menaces, ni par les plaintes, ni par l'indignation?

VIII.

De la présentation du Sauveur aux pontifes Anne et Caïphe, et de ce qu'il eut à souffrir pendant cette nuit.

Le Sauveur ayant été arrêté de la manière qu'on a vue, il fut conduit avec tumulte à la maison d'Anne, beau-père de Caïphe qui était pontife cette année-là. *Matth.* XXVI; *Marc.* XIV; *Luc.* XXII. Considérez ici l'outrage qu'il reçut dans la maison de ce méchant homme. Comme il répondait, à une interrogation dont ses disciples et sa doctrine étaient le sujet, qu'il avait enseigné en public, et qu'il était facile de requérir le témoignage de ses nombreux auditeurs, un des serviteurs présents lui donna un soufflet en disant : « Est-ce ainsi que tu réponds au pontife? » Avec quelle joie cet outrage fut accueilli du pontife et de ses créatures! avec quelle tristesse au contraire il dut être accueilli des personnes qui reconnaissaient la dignité de la personne ainsi maltraitée! Regardez cependant avec quelle douceur Jésus reprend celui qui l'a frappé. « Si j'ai parlé mal, lui dit-il, montrez-moi en quoi je l'ai fait; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous? » Il ne se fût pas exprimé plus clairement s'il lui avait dit : Vous m'avez infligé une insulte que je n'avais point méritée.

Considérez ensuite ce qu'il eut à souffrir lorsqu'il eut été conduit à la maison de Caïphe et qu'il répondait à ce pontife lui demandant qui il était. Ce ne fut pas un seul individu, mais tous les servi-

teurs présents qui se précipitèrent en furieux sur lui, et le frappèrent sans pitié. Les uns le souffletaient; d'autres lui crachaient au visage; d'autres arrachaient ses cheveux; d'autres l'accablaient d'insultes et de railleries. Et c'était la face que les anges adorent, la beauté dont la vue transporte de bonheur la cour céleste, qui était traitée avec cette indignité! C'était le Maître soverain de l'univers que l'on qualifiait de sacrilége et de blasphémateur, et qui néanmoins supportait tout cela avec douceur et sérénité!

Ajoutez à ces persécutions celles dont parle saint Luc. Durant cette même nuit, les soldats qui le gardaient faisaient du Sauveur un objet de moquerie; ils lui couvraient la tête et le frappaient en lui disant : « Devine, Christ, celui qui t'a frappé. » Ajoutez à ces persécutions celles encore dont les évangélistes ne parlent pas. Mais la patience et la charité de Notre-Seigneur, d'un côté; de l'autre, la cruauté et la fureur infernale de ses bourreaux vous permettront de comprendre quelle fut pour Jésus cette nuit épouvantable.

IX.

De la présentation du Sauveur à Pilate et à Hérode, et de sa flagellation.

Le matin du jour qui suivit cette nuit remplie de tant de douleurs et de tant d'ignominies, on conduisit le Sauveur chargé de liens auprès de Pilate qui commandait au nom des Romains en cette province, et on demanda avec instance sa condamnation à mort. On se mit à l'accuser à grands cris, et à produire contre lui mille allégations fausses et mensongères. A ce tumulte et à ces calomnies cet innocent agneau n'opposait ni une excuse, ni une défense, mais un silence et une gravité dont le juge lui-même fut frappé : quoiqu'il connût le véritable mobile de ces réclamations, c'est-à-dire la haine; cependant dominé par sa pusillanimité et le respect humain, et croyant peut-être apaiser la fureur populaire, il ordonna de dépouiller le Sauveur et de le flageller. A cet ordre cruel, les ministres du mal accourent, enlèvent à Jésus ses vêtements, l'attachent à une colonne, et font pleuvoir sur sa chair mise à nu une grêle de coups. Les plaies succèdent aux plaies, les

blessures aux blessures; des ruisseaux de sang coulent de ses épaules sacrées jusqu'à terre, et en teignent le sol.

Aucun traitement ne pouvait être à la fois plus douloureux et plus infamant. Ce traitement qui n'était jamais infligé aux personnes honorables et nobles, était réservé aux esclaves, aux voleurs, aux malfaiteurs publics. C'est pourquoi à Rome, on avait porté une loi qui défendait de battre de verges un citoyen romain quel que fût son crime; tant ce châtiment paraissait bas et honteux! Aussi le grand Cicéron, pour faire ressortir la tyrannie d'un juge, rapportait qu'il avait fait battre un citoyen, lequel au milieu des coups s'écriait : Je suis citoyen romain. Mais quelle autre indignité présente ce même traitement infligé au maître de l'univers! Quelle indignité, ô mon âme, de le voir lié à une colonne et flagellé comme le dernier des criminels! Quels devaient être les sentiments des anges lorsque ce grand Dieu dont ils connaissaient clairement la majesté souffrait ces ignominies? O mon souverain Roi, quel est donc ce châtiment; quelle est donc cette expiation? Quel crime avez-vous commis, ô mon Seigneur, pour être ainsi puni? Ah! ce sont mes crimes et non les vôtres qui vous ont attiré cette flagellation. De même que par un effet de votre charité immense, vous avez pris notre humanité, vous avez pris en même temps les obligations et les dettes qui lui étaient imposées; et c'est pour les payer que vous avez enduré ces tourments. Ils me montrent clairement qui vous êtes, et qui je suis; qui je suis, parce que mes péchés les avaient mérités; qui vous êtes, parce que vous en avez pris tout le faix.

Quel a été le nombre des coups infligés au divin Maître, les évangélistes ne le disent pas; mais nous en pouvons juger par la multitude de nos fautes et la cruauté de ces furieux qui étaient si heureux de répandre son sang et d'augmenter ses douleurs. Et maintenant, regarde, malheureux, toi qui es la véritable cause de ces tortures, combien de raisons t'excitent à aimer, à craindre un si bon Maître, à mettre ta confiance en lui, et à compatir à ses souffrances : à l'aimer, puisqu'il a tant souffert pour toi; à le craindre, puisqu'il châtie si rigoureusement sur lui-même des péchés qu'il n'a pas commis; à mettre en lui toute confiance, puis-

qu'il nous offre une rédemption et une satisfaction si abondante; à compatir à ses souffrances, puisqu'elles ont été si nombreuses et si cruelles.

X.

Du couronnement d'épines et de l'*Ecce Homo*

Au tourment de la flagellation succéda un tourment non moins injurieux, celui du couronnement d'épines. Les soldats de Pilate se faisant un jeu des tortures du Sauveur, tressèrent une couronne d'épines et la lui mirent sur la tête, tant pour accroître ses douleurs que ses ignominies. De ces épines, les unes se rompaient en pénétrant dans la tête du divin Maître, d'autres pénétraient jusqu'aux os et brisaient en plusieurs endroits l'enveloppe du cerveau. Non contents de ce traitement outrageant, ils le revêtirent d'un vieux lambeau de pourpre, ils lui mirent en guise de sceptre un roseau dans la main; et fléchissant le genou, ils couvraient son visage de crachats et de coups; puis, avec le même roseau qu'il avait en sa main, ils lui frappaient la tête en lui disant : Je te salue, roi des Juifs. Il ne semble pas possible que des inventions si cruelles aient pu sortir d'un cœur humain. On aurait beau traiter ainsi le plus mortel de ses ennemis que l'on serait soi-même attendri. Mais c'était le démon qui inspirait ces raffinements d'atrocité, et un Dieu qui les souffrait : et si la haine et la malice de l'un ne se déclaraient satisfaites par aucun genre de torture, l'amour et la tendresse de l'autre n'exigeaient pas de moindres épreuves.

Determiner ce qui l'emporte de la douleur ou de l'affront que le Sauveur reçut en ce moment, je ne le saurais. Nous voyons tous les jours mettre des couronnes sur la tête des malfaiteurs en signe d'ignominie. Du moins si ces couronnes infligent le déshonneur, elles ne font pas couler le sang et elles ne causent pas de souffrances. Mais enfoncer une couronne d'épines dans la tête, de manière à déshonorer et à tourmenter à la fois, qui jamais a été le témoin ou a ouï parler d'un spectacle semblable? Ce n'est pas assez pour ces âmes basses et féroces des tourments usités et connus à toutes les époques du monde; il leur faut des tourments

nouveaux et inconnus, qui unissent la souffrance au déshonneur. Que dirai-je des autres traitements qui servirent, pour ainsi parler, d'assaisonnement à ce dernier déjà si amer par lui-même? Que dirai-je de ce manteau royal jeté sur les épaules de notre Rédempteur, de ce roseau mis en sa main, de ces genoux fléchis devant lui, des coups qu'on lui donne sur la tête et sur le visage? Où a-t-on jamais vu un amusement si ingénieux de cruauté et de barbarie? Nous ne lisons rien de pareil dans les récits où il est question des combats des martyrs, et des supplices des grands criminels. Les uns et les autres ont été quelquefois marqués par une cruauté des plus ingénieuses; mais nulle part elle n'est arrivée au point où nous la voyons dans la passion du Sauveur.

Mais il convenait qu'il en fût ainsi dans l'œuvre de notre salut. Satisfaisant pour les péchés des hommes, Jésus expiait par la grandeur de ses souffrances la multitude de nos plaisirs, et par ses ignominies notre orgueil insatiable. Sa charité et sa bonté sont telles qu'il ne se contente pas simplement de mourir pour nous. Il choisit la mort la plus amère, la plus ignominieuse, la plus déshonorante: et afin que notre rédemption soit encore plus abondante, il veut que sa mort soit précédée et accompagnée des traitements les plus affreux. Une raison qui montre également en ceci l'effet de la charité et de la bonté immense de notre Sauveur, se tire de la différence prodigieuse qui existait entre son amour et la haine du démon à notre égard. Si la haine de l'un l'a conduit à découvrir des genres de torture inouïs, l'amour de l'autre l'a conduit non-seulement à les souffrir, mais encore à les désirer.

Pilate ayant reconnu clairement l'innocence de Jésus, et voyant que sa condamnation avait pour cause unique la haine de ses ennemis, cherchait toute sorte d'expédients afin de le délivrer de leurs mains. Il lui sembla qu'il suffirait de le présenter au peuple dans l'état horrible où il se trouvait, pour toucher tous les cœurs de compassion et apaiser leur furie. O mon âme, tâche, toi aussi, d'assister à ce douloureux spectacle, et regarde attentivement dans quel état s'offre aux regards du peuple ce Sauveur, la splendeur même de la gloire du Père, la parfaite image de sa substance.

Vois sa confusion de paraître devant une telle foule, les épaules couvertes d'un manteau dérisoire, les mains attachées, la couronne d'épines sur la tête, un roseau en sa main, le corps brisé par la flagellation, ensanglanté et souillé de mille manières. Contemple sa divine face, meurtrie de coups, salie par les crachats, déchirée par les épines, ruisselant d'un sang frais et vermeil et couverte aussi d'un sang noir et livide. Et comme l'usage de ses mains lui était refusé, ses yeux dégouttants de sang et de larmes étaient en quelque façon aveuglés et ne formaient qu'une masse de chair. En un mot tel était son aspect que, loin de paraître ce qu'il était, il n'avait même pas la figure d'un homme. C'était un tableau de douleurs digne de la main de ses bourreaux et de ce mauvais juge qui comptait sur l'excès de ses souffrances pour fléchir ses ennemis.

XI.

De la comparaison du Sauveur avec Barabbas.

Cette injure fut bientôt suivie d'une autre injure, la plus outrageante peut-être de celles que le Sauveur reçut dans le cours de sa passion. On avait coutume aux fêtes de Pâques de faire grâce à quelque condamné à mort. Afin de l'arracher à une condamnation capitale, Pilate désigna au peuple Jésus et en même temps Barabbas, malfaiteur insigne qui, dans une sédition dont il était l'auteur, avait commis quelque homicide. Sans doute il se flattait que l'on n'hésiterait pas à préférer le Sauveur à ce criminel dont tout le monde devait désirer l'exécution. Il fallait être trop insensé, trop aveugle pour juger ce séditieux plus digne de conserver la vie que Jésus le plus doux des hommes. Voilà comment ce malheureux juge pensait délivrer l'innocence.

Considérez ici l'extrême humilité du divin Maître qui daigne être comparé à Barabbas et lui disputer publiquement la faveur de conserver ses jours. Il ne s'arrêta pas là. Dans cette comparaison ce fut lui qui fut condamné; ce fut Barabbas qui fut absous. Qui ne sera pas épouvanté en quelque sorte de cet abaissement du Fils de Dieu? Je n'égalerai même pas à cet abaissement l'abaissement de la croix. S'il fut attaché à la croix entre deux malfaiteurs,

c'était comme l'un de leurs pareils. Mais ici, on le compare à un malfaiteur et le résultat de cette comparaison prononcé et acclamé par le peuple déclare Jésus pire que Barabbas. O Roi de gloire, quelle sera donc la limite de votre humilité, la limite de votre patience, la limite de votre charité? Dites-moi ce qu'il faut penser d'un orgueil qui a eu besoin d'un tel remède, et que néanmoins vous ne guérissez pas? Dites-moi le cas qu'il faut faire des jugements du monde, en voyant comment il s'est prononcé dans cette cause, et dans la cause des apôtres, des prophètes et des martyrs, qu'il a injustement condamnés? Que vous surpreniez un de vos serviteurs en flagrant délit de mensonge, et vous n'ajouterez plus foi à ses paroles; et vous jugez, parce qu'il vous a déjà menti, qu'il vous mentira toujours. Appliquez au monde la même règle, et après tant d'injustes sentences sorties de sa bouche, appréciez la confiance qu'il mérite. Voyez comment il a jugé tant de saints; voyez surtout le jugement odieux qu'il fait du Verbe éternel, en l'estimant au-dessous de Barabbas. Il devrait certainement nous suffire de cet exemple pour fermer les yeux et les oreilles aux actes et aux paroles de ce monstre à plusieurs têtes, dont les sentences ne respirent que fureur, aveuglement et folie.

XII.

Comment le Sauveur porta la croix sur ses épaules.

Aucune des espérances de Pilate ne fut justifiée, et il finit par ordonner la mort de l'innocent. Afin que rien ne manquât à ses souffrances, les ennemis de Jésus exigèrent qu'il portât lui-même la croix sur laquelle il allait mourir. Ils prennent donc ce bois long de quinze pieds et en chargent ses divines épaules. Peu leur importe qu'il soit exténué par les douleurs de la nuit passée et du jour présent, qu'il ait perdu une grande partie de son sang, et qu'il ait à peine la force de se tenir debout et de porter son propre corps : ils n'hésitent pas un moment à l'accabler de ce pesant fardeau. Voilà encore un genre de cruauté inouïe parmi les hommes. C'est un usage à peu près général de dérober à la vue des condamnés les instruments de leur supplice. On bande les yeux de celui qui doit perdre la tête, afin qu'il ne voie pas l'épée dont il

va être frappé. Mais ici, loin d'éloigner des yeux du Sauveur la croix où il sera cloué, on en charge ses épaules; de telle sorte qu'il souffre en son âme, par la perspective des horreurs dont elle lui offrait la perspective, et en son corps qui est accablé sous le faix. Nous ne lisons pas dans l'Evangile qu'on ait assujetti au même traitement les deux larrons condamnés au même supplice. Sans doute que cette différence était déstinée à déclarer que le crime du Sauveur était en proportion de son châtiment, ajoutant ainsi une nouvelle injure à tant d'autres injures.

O bon Jésus, qui me donnera de pouvoir vous être de quelque utilité dans cette voie laborieuse! Pendant la nuit entière, vous avez veillé; et vos barbares persécuteurs n'ont cessé de vous rassasier de traitements brutaux et ignominieux. Et après un si long martyre, après avoir perdu des ruisseaux de sang sous le coup des fouets, on ose vous obliger à porter sur vos faibles épaules, la croix qui doit servir à votre sacrifice! O corps si délicat de mon Sauveur, de quel poids êtes-vous chargé? Où allez-vous, Seigneur, avec ce fardeau? Que marquent ces douloureux insignes? Quoi! c'est vous-même qui portez l'instrument de votre passion! Regarde, ô mon âme, ton Rédempteur sur le chemin du Calvaire: regarde la lourde charge sous laquelle il est courbé. Tu es toi-même une partie de cette charge; car tu l'aggraves par tes péchés dont un seul pèse plus que le monde entier. Rends grâces au bon pasteur qui porte ainsi sur ses épaules et ramène au bercail la brebis égarée.

Les personnes spirituelles s'arrêtent ordinairement dans la méditation du présent sujet aux chutes que fit le Sauveur pendant la voie douloureuse sous le poids de son fardeau. Quoique les écrivains sacrés ne mentionnent pas cette circonstance, rien toutefois n'est plus vraisemblable. L'affaiblissement de ses forces causé par la flagellation, par la couronne d'épines, et par les épreuves d'une nuit affreuse, le poids de la croix elle-même, l'empressement des bourreaux, et principalement l'isolement où la divinité de Jésus laissait son humanité afin qu'elle eut à souffrir sans mélange de consolations les tourments inventés par la férocité de ses ennemis; toutes ces raisons concourent à rendre cette tradition plausible.

Quel touchant spectacle de voir le Sauveur du monde succomber sous le faix dont étaient chargées ses délicates épaules! Quel cœur sera assez dur pour ne pas se briser de douleur, en présence de son Rédempteur brisé de fatigue et étendu à terre, encore plus sous le poids de nos péchés que sous celui de sa croix!

Ici s'offre encore une circonstance non moins douloureuse, je veux parler de la rencontre et de l'entrevue de Marie et de son divin Fils. On montre encore aujourd'hui à Jérusalem, l'endroit où cette entrevue se passa. Quelle langue expliquera l'immense douleur dont Jésus fut pénétré quand il aperçut sa mère bénie, et qu'il vit son cœur maternel percé d'un glaive de douleur! Il aimait tant sa mère, et elle méritait tant d'être aimée! Et le cœur si tendre de la sainte Vierge qu'éprouva-t-il à la vue de cet innocent Agneau abandonné à une troupe de loups ravissants, une couronne de douleurs sur la tête, courbé sous un effrayant fardeau, le visage défait et trahissant par sa pâleur les plus horribles souffrances, et par-dessus tout cela condamné publiquement à subir le supplice de la croix. Oh! c'est alors que se représentèrent à sa pensée les prédictions de saint Siméon, et qu'elle expérimenta les tortures que le vieillard lui avait annoncées! Que sont devenues, Vierge bénie, ces promesses de l'ange : « Il sera grand, et il sera appelé le Fils du Très-Haut, et le Seigneur lui donnera le trône de David son père, et il régnera éternellement sur la maison de Jacob. » *Luc.* I, 32. Où est ce royaume? Où est ce diadième? Où est ce trône de la maison de David?

Apprenons ici, nous tous qui avons mis notre confiance dans le Seigneur, à attendre avec patience et longanimité l'accomplissement de ses promesses. Comme le disait un prophète, que celui qui espère ne se presse pas. En cet exemple-ci comme en bien d'autres, Dieu nous montre qu'il diffère quelquefois d'accorder ce qu'il a promis, et conséquemment que l'on a tort de perdre courage parce que l'on éprouve du retard à obtenir ce que l'on désire. Il avait promis à David la royauté; et avant de la posséder ce prince dut traverser de grandes épreuves. I *Reg.* XVI; II *Reg.* I-II. De même il différa de donner au règne du Christ, véritable Seigneur et monarque de la maison de David, l'étendue et la ma-

gnificence qu'il devait avoir dans son Eglise. De là cet avis du prophète : « Il paraîtra à la fin, et il ne trompera pas. S'il tarde un peu, attendez-le ; car il viendra certainement, et il ne saurait différer. » *Habac.* II, 3. Nous recevons le même conseil de l'Apôtre dans son épître aux Hébreux, et à bon droit parce que l'espérance ne se soutiendrait pas si elle cessait d'avoir pour base la patience. *Hebr.* VI, XI, XII.

Suis donc, ô mon âme, avec la Vierge le Sauveur dans ce douloureux chemin. Ecoute les cris et les clameurs dont il est environné. Prends pitié de ce qu'il souffre, et aide-le à porter sa croix. Unis tes larmes aux larmes des saintes femmes qui pleurent sur lui ; et par le traitement infligé au bois vert, juge du traitement réservé au bois sec. Suis en même temps sa sainte Mère et le disciple bien-aimé jusqu'au lieu du supplice ; et sonde, si tu le peux, la profondeur de sa douleur. Si l'aspect du Seigneur pendant ce trajet fendait le cœur de femmes qui ne lui étaient rien et qui le connaissaient à peine ; à quel état se trouvait réduit le cœur de sa Mère, qui l'aimait avec tant d'ardeur. C'est ainsi que Dieu traite en cette vie ceux qu'il aime. C'est par ces conditions que doivent passer tous ceux qui de leur côté lui portent un amour véritable.

XIII.

Du crucifiement du Sauveur.

Quand le Sauveur fut arrivé sur le Calvaire, on le dépouilla de ses vêtements, que le sang de la flagellation avait collés à sa chair sacrée. Apparemment, on l'en dépouilla d'une manière si brutale que l'on rouvrit toutes ses blessures, et qu'on en fit autant de ruisseaux de sang. Quelle fut l'attitude de ce béni Rédempteur après avoir été ainsi dépouillé ? Il leva les yeux vers son Père, et le remercia d'avoir été réduit à un tel point de déshonneur, de pauvreté et de nudité pour son amour. On lui ordonne ensuite de se coucher sur la croix qui est étendue à terre ; et le doux Agneau obéit sur-le-champ, et il s'étend sur cette couche que le monde lui avait préparée ; et il livre sans résistance ses mains et ses pieds aux bourreaux qui vont le crucifier. Dans cette position, les yeux fixés sur le ciel, il laissa de son cœur aimant échapper cette prière :

« O Père éternel, je rends grâces à votre infinie bonté pour toutes les œuvres dont vous avez permis que ma vie passée fût l'instrument. Maintenant que mes jours se sont écoulés dans l'obéissance à vos commandements, je reviens à vous par la voie de la croix. Vous voulez que je souffre ce genre de mort pour sauver les hommes. Me voici prêt à vous obéir et à offrir ma vie en sacrifice pour votre amour.

Jésus s'étant couché sur le gibet, un des bourreaux s'avança, et fixant la pointe d'un énorme clou au milieu de la main du Sauveur, il se mit à frapper à coups redoublés, et à ouvrir un chemin au fer dans la chair délicate de la sainte victime. Les oreilles de la Vierge entendirent ces coups affreux, et son cœur en reçut les atteintes. Ses yeux contemplèrent un tel spectacle, et elle n'expira pas de douleur! Oui, ce bras du bourreau s'appesantit alors véritablement sur son cœur si tendre; ce clou déchira véritablement ses entrailles virginales.

Dès que la main de Jésus eut été percée, tous les nerfs de son corps se contractèrent de douleur, et son corps tout entier se souleva de ce côté. Insensible à tant de souffrances, le bourreau saisit l'autre main, et pour la clouer au point déjà marqué, la tira si violemment que les os de la poitrine du Sauveur se séparèrent les uns des autres, de telle sorte que l'on eut pu, selon l'expression d'un prophète, les compter un à un. *Psalm.* XXI, 18. La même violence fut vraisemblablement employée pour les pieds; et c'est ainsi que le corps divin du Rédempteur fut attaché à la croix.

De tous les tourments corporels de la Passion, celui de la croix fut le plus pénible. Ce supplice était à cette époque l'un des plus cruels et des plus affreux qui fût employé. Les blessures principales ayant lieu aux pieds et aux mains où existent des faisceaux de nerfs, et les nerfs étant les organes de la sensibilité, il en résultait les souffrances les plus aiguës. De plus dans ce supplice la mort, au lieu d'être prompte comme dans les autres, ne venait que lentement et par degrés; de telle sorte qu'elle était précédée des plus horribles souffrances. En effet, le corps étant suspendu en l'air par les clous des pieds et des mains, son poids en élargissait de plus en plus les blessures, en déchirait les membres, en rom-

pait les nerfs, et en augmentait continuellement les douleurs.

Au milieu d'un semblable supplice qui chez une brute même eût excité de l'attendrissement, les ennemis du Sauveur branlaient la tête, se réjouissaient, et l'accablaient de sarcasmes et de moqueries : comme s'ils eussent voulu répandre du sel sur ses plaies encore fraîches, et renouveler par leurs langues le crucifiement qu'il venait de souffrir.

Mais les tortures du divin Maître n'ont pas atteint encore leur terme. Ce n'est pas encore assez ni pour son ardente charité, ni pour la fureur de ses ennemis. Une cruauté nouvelle s'ajouta de leur part à tant d'autres cruautés. Epuisé et desséché par le sang qu'il avait perdu, brûlé intérieurement par une soif intense, le Sauveur s'écria douloureusement : *Sitio*, J'ai soif. Aussitôt ses ennemis, croyant trop faire que d'accorder un verre d'eau à un mourant, lui présentèrent une éponge imbibée de vinaigre. C'est que Jésus ne voulait pas exempter un seul de ses membres de tourment : ses autres membres ayant eu leur torture particulière, il fallait que la langue eût la sienne. Si le Maître de l'univers pour notre salut a daigné s'abaisser à tant de pauvreté et de privations; comment le chrétien racheté par son sang, instruit par son exemple, obligé par ses bienfaits, osera-t-il mettre sa félicité dans les plaisirs et la satisfaction de sa chair, et refusera-t-il de souffrir quelque chose pour la gloire et à l'imitation de son Rédempteur?

Si la passion de Jésus-Christ fut pleine de douleurs et d'amertume, elle ne fut pas plus exempte d'ignominies; et il n'eut pas moins à souffrir dans son honneur que dans ses membres. Rien de plus honteux que le supplice auquel il fut condamné, avec toutes ses circonstances. La mort par la croix était réservée aux malfaiteurs. Le lieu où il fut supplicié était public et affecté aux exécutions infamantes. Les condamnés entre lesquels il fut crucifié étaient des voleurs de grand chemin. Le jour même était un jour de fête où le concours était par suite considérable : et, pour comble de confusion et de déshonneur, c'est dans l'état le plus pénible pour les nobles cœurs, dans un état de nudité, qu'il fut mis sur la croix. Ainsi rien ne manqua aux souffrances du Sauveur, ni l'excès d'ignominie, ni l'excès de douleur, ni l'excès de pau-

vreté. Rien d'ailleurs de plus convenable. La passion devait être le coup de mort de l'amour-propre, qui est la racine de tous les maux ; et l'amour-propre se divisant en trois branches pestilentielles qui sont l'amour des honneurs, l'amour des richesses, et l'amour des plaisirs, il combattait l'amour des honneurs par ses ignominies, l'amour des richesses par sa pauvreté, et l'amour des plaisirs par ses souffrances. Voilà comment les fruits de l'amour-propre, véritable arbre de mort, trouvent un contre-poison efficace dans les fruits de la passion, véritable arbre de vie, où les nations, selon la prophétie de saint Jean, trouveront leur salut. *Apocal.* XXII, 2.

Détournons un peu nos regards des souffrances du Fils, et portons-les sur sa très-sainte Mère, qui en fut témoin jusqu'au bout. O bienheureuse Vierge, quels furent les sentiments de votre cœur aimant lorsque, assistant à ce martyre suprême, et buvant si largement au calice des douleurs, vous vîtes de vos propres yeux ce corps adorable conçu dans votre chaste sein, enfanté par vous avec tant de joie, reposé si souvent sur votre poitrine, porté si fréquemment dans vos bras, mis en lambeaux par les épines, déshonoré par les soufflets, percé par les clous, pendu à un gibet, déchiré par son propre poids, et enfin rassasié de fiel et de vinaigre? Vous voyiez en même temps des yeux de l'esprit son âme sacrée rassasiée du fiel et des amertumes du monde, en proie à la tristesse, au trouble, à l'angoisse, à la frayeur, à l'agonie, soit à cause de la compassion et de la douleur qu'il ressentait à la vue de nos péchés, de nos offenses et de nos misères, soit à cause de la pitié que lui inspirait, ô douce Mère, votre assistance à toutes ses épreuves. Oui, votre âme fut alors crucifiée spirituellement avec votre Fils ; oui, elle fut percée d'un glaive douloureux, et abreuvée comme lui de vinaigre et de fiel. Vous vîtes alors l'accomplissement des maux qui vous avaient été prédits à vous-même, et de ceux qui avaient été prédits à votre enfant. Vous vîtes l'immensité de la bonté de Dieu, la grandeur de sa justice, la malice du péché, et la valeur que le Seigneur attache aux épreuves supportées avec patience.

Considérez après cela les sept paroles que Jésus prononça sur

la croix. Les dernières paroles qui sortent de la bouche des hommes au moment de quitter la vie, attirent d'ordinaire une attention spéciale et obtiennent un souvenir particulier; surtout lorsqu'elles sortent de la bouche de nos parents, de nos amis ou de personnages illustres. Si donc Jésus, le sage, l'ami, le père par excellence, a prononcé quelques paroles à son heure dernière, il est juste que nous, ses enfants spirituels, les gravions dans notre mémoire, et les observions durant toute la vie. Admirez la charité avec laquelle il recommande ses ennemis à son Père, la miséricorde avec laquelle il accueille la confession du bon larron, la tendresse avec laquelle il confie sa mère à son disciple chéri, l'ardeur avec laquelle il désire le salut des hommes, l'accent de douleur avec lequel il offre sa prière et exprime ses angoisses en présence de Dieu, *Psalm.* CXLI, 3, l'obéissance parfaite avec laquelle il suit jusqu'à la fin la volonté de son Père, et enfin la résignation avec laquelle il remet son esprit entre ses mains bénies.

L'on voit assez par là que chacune de ses paroles renferme une leçon particulière de vertu. La première nous enseigne la charité envers nos ennemis; la seconde, la miséricorde envers les pécheurs, la troisième, la tendresse envers nos parents; la quatrième, le désir du salut du prochain; la cinquième, la prière dans les tribulations; la sixième, la persévérance dans l'obéissance; la septième, la parfaite résignation entre les mains de Dieu, laquelle renferme l'abrégé de toute la perfection.

En prononçant cette dernière parole, le Sauveur consomma avec sa vie l'œuvre de notre rédemption et la tâche d'obéissance qui lui avait été confiée. Fils soumis, il inclina la tête, et l'écartant du titre pompeux qui surmontait la croix, il rendit l'esprit dans le sein de son Père. Aussitôt le voile du temple se déchira en deux parties, la terre trembla, les rochers se fendirent, les sépulcres furent ouverts. Le plus beau des enfants des hommes, les yeux éteints, le visage couvert de la pâleur de la mort, venait de s'offrir pour nous comme un holocauste d'une agréable odeur, et de détourner la colère divine de notre tête. O Père saint, jetez les yeux des profondeurs de votre sanctuaire sur la face de votre Christ. Regardez la victime sacrée que ce Pontife suprême vous offre

pour nos péchés. Considère aussi de ton côté, homme racheté par ce sacrifice, la dignité de celui qui est pendu à cette croix. Sa mort ressuscite les morts, les cieux pleurent son trépas, les pierres et les éléments sont sensibles à ses douleurs. Et toi, ô cœur humain, tu seras plus dur que ces rochers si, en présence d'un tel spectacle, tu es inaccessible au sentiment de la crainte, et aux émotions de la compassion et de la piété.

XIV.

Du coup de lance donné au Sauveur, et de sa sépulture.

Comme s'il n'eut pas suffi à ces furieux des tourments que le Sauveur avait soufferts avant de mourir, ils voulurent encore assouvir leur rage sur son cadavre. Jésus avait déjà rendu le dernier soupir, lorsqu'un des soldats lui perça d'un coup de lance la poitrine, et il en sortit aussitôt du sang et de l'eau, pour le baptême et la purification du monde. Lève-toi, maintenant, épouse du Christ; place dans cette plaie ton nid, comme la colombe dans le creux des rochers; mets là ta demeure, comme le passereau; et comme la chaste tourterelle, caches-y tes petits.

Dans la loi mosaïque le Seigneur avait ordonné qu'il y eût certaines villes où les malfaiteurs trouvassent un asile. Dans la loi de grâce les endroits où doivent se réfugier les pécheurs sont les plaies sacrées du Christ. Ils y seront à l'abri des dangers et des persécutions du monde. Ce refuge, ils le trouveront particulièrement dans la plaie de son côté précieux. Elle était figurée par cette fenêtre latérale de l'arche qui devait y introduire les animaux dérobés aux eaux du déluge. O vous qui êtes affligés par la tribulation, vous qui êtes battu par les eaux troubles et amères de ce siècle orageux, vous qui désirez la paix et le calme véritables, accourez vers cette issue, pénétrez dans cette arche de repos. La porte de ce côté adorable vous est ouverte. Qu'il soit votre retraite, votre demeure, votre paradis, votre temple, et le lieu de votre repos éternel.

Nous avons encore à considérer la piété et la compassion avec lesquelles on descendit de la croix le corps du Sauveur, les larmes et la douleur avec lesquelles sa tendre Mère le reçut dans ses bras,

les regrets du disciple bien-aimé, de Madeleine et des saintes femmes; le soin avec lequel on l'enveloppa dans un blanc linceul, on couvrit sa face d'un suaire et enfin on le déposa dans le jardin où était le sépulcre. C'est dans un jardin que commença la passion du Fils de Dieu; c'est dans un jardin qu'elle finit. C'est de la sorte qu'il expia la faute commise dans le jardin du paradis, et qu'il nous ouvrit la porte du jardin du ciel. O bon Jésus, si j'ai été indigne d'assister corporellement à ces tristes obsèques, faites du moins que je les médite et que je m'en occupe dans mon cœur avec foi et amour, et que j'éprouve quelque chose de la compassion que votre innocente Mère et la bienheureuse Madeleine ressentirent en ce jour.

XV.

Conclusion des considérations précédentes.

Vous venez de voir, ô mon frère, une exposition sommaire de la passion du Sauveur. Voilà les douleurs et les tortures que le Fils de Dieu a endurées pour notre amour. Ne plaçons pas ailleurs le sujet de notre gloire, de nos prières et de nos méditations pendant notre vie. Imitons le pieux et admirable Bonaventure qui exprimait ses sentiments à cet endroit en ces termes :

« O aimable passion! ô mort délectable! si j'eusse été le bois de cette croix sainte, et qu'à moi eussent été attachés les pieds et les mains du bon Jésus, j'aurais dit aux pieux personnages qui l'en détachèrent : Oh! ne me séparez pas de mon Seigneur. Ensevelissez-moi avec lui, et que je lui demeure éternellement uni. Ce que je ne puis faire de corps, je le veux faire de cœur. Quelle douce chose que d'être avec Jésus crucifié! Je veux établir en lui trois demeures: l'une en ses mains, l'autre en ses pieds, et l'autre incessante dans son côté précieux. C'est là que je veux me décharger de tout soin, me reposer, dormir et prier. C'est là que je parlerai à son cœur, et que j'en obtiendrai tout ce que je désirerai. O plaies de mon cher Rédempteur, que vous êtes aimables! J'y entrai une fois, les yeux ouverts; mais le sang qui en coulait m'aveugla. Alors ne voyant rien autre chose que du sang, je pénétrai à tâtons jusqu'aux entrailles de sa charité; et je m'y trouvai en-

gagé si avant qu'il me fut impossible d'en sortir. Aussi j'y reste; j'y prends ma nourriture; j'y bois une liqueur dont je ne saurais expliquer la suavité. Ce que je redoute le plus, c'est de quitter cette demeure délicieuse, et de perdre les ineffables consolations que j'y goûte. Mais j'espère fermement que, ces plaies étant toujours ouvertes, il me sera facile d'y rentrer et d'y fixer à jamais mon séjour. O bienheureuse lance, ô clous bénis qui nous avez ouvert le chemin de la vie! Si j'eusse été le fer de cette lance, je ne serais jamais sorti de son sein, et j'aurais dit : Voici le lieu de mon repos dans les siècles des siècles. C'est ici que j'habiterai, parce que j'ai choisi ici ma demeure. »

Contemple, ô mon âme, ton Sauveur sur la croix; c'est là qu'il se repose, qu'il dort, et qu'il nourrit son troupeau vers le milieu du jour. C'est là que tu trouveras le soutien de ta vie, le baume qui guérira tes plaies, la lumière qui fera cesser ton ignorance, la satisfaction de tes péchés, le miroir où tu découvriras tous tes défauts. C'est là le miroir que le Seigneur ordonna de placer dans le temple, afin que les prêtres vissent s'il ne leur manquait rien de ce qu'exigait leur sacré ministère. Jette tes yeux sur cette croix, ô mon âme; et les vertus et les perfections que tu découvriras dans celui qui y est attaché te montreront plus fidèlement que le miroir le plus pur, tes défauts sans nombre. O miroir de beauté et de vertu, comme vous me montrez mes misères et mes vices! Cette croix de douleurs condamne mes plaisirs et mes sensualités; cette nudité condamne ce qu'il y a d'excessif et de superflu dans mes goûts; cette couronne d'épines, mon luxe et ma vanité; ce fiel et ce vinaigre, mon intempérance et ma délicatesse dans le boire et le manger; ces bras étendus pour embrasser et les amis et les ennemis, mes ressentiments et mes haines; cette prière en faveur des bourreaux, mes emportements contre les personnes qui m'ont fait du mal; ce cœur ouvert pour tous les hommes, même pour celui qui l'a percé, la dureté de mon cœur si étroitement fermé à mes frères dans leurs besoins; ces yeux sans éclat et mouillés de larmes, la vanité et la dissolution de mes yeux; ces oreilles qui ont entendu avec patience tant d'injures, mon impatience, que la plus légère contradiction irrite. En un mot, je ne

vois en mon Sauveur crucifié depuis les pieds jusqu'à la tête qu'un tableau parfait de toute espèce de vertu. Mais les vertus qui resplendissent entre toutes les autres sont la charité, la patience, l'obéissance et l'humilité. Vous avez voulu, Seigneur, orner de ces quatre pierres précieuses les bras de votre croix. Au sommet, dit saint Bernard, apparaît la charité; aux pieds l'humilité; à droite la patience, et à gauche l'obéissance. *Serm. 1 Resurrect.* C'est avec ces quatres émeraudes que vous avez paré votre glorieux étendard; et il nous rappellera toujours combien vous avez été patient dans les supplices, humble dans les outrages, charitable envers les hommes et obéissant envers Dieu.

Tu trouves donc ici, ô mon âme, et de quoi t'instruire, et de quoi te reprendre, et aussi de quoi te consoler. Les vertus et les plaies du Christ remplissent ces différents offices. Elles instruisent les diligents, elles reprennent les négligents, elles guérissent les malades, et soutiennent les faibles et les défiants. O Père éternel, que mes révoltes soient expiées à vos yeux par son obéissance, mon orgueil par son humilité, mon impatience par sa patience, mon avarice par sa libéralité, mes sensualités et mes plaisirs par ses austérités et ses souffrances. Sa mort précieuse et imméritée, je vous l'offre pour celle dont je vous suis redevable; je vous offre ce qu'il a souffert pour ce que j'ai mérité; sa satisfaction parfaite, pour les dettes de mes péchés; ce que je ne saurais faire, qu'il le fasse pour moi. Et puisque vous ne châtiez pas deux fois pour le même sujet, maintenant que vous avez châtié mes péchés en la personne de votre Fils, ne les châtiez pas en moi éternellement. Accordez-moi plutôt la grâce de les pleurer et de les expier par la pénitence en cette vie, afin que je régne à jamais avec mon Rédempteur dans sa gloire.

XVI.

De la résurrection du Sauveur.

Le combat de la passion était terminé, et le dragon infernal se flattait d'avoir dévoré le divin Agneau, quand la divinité du Sauveur commença à resplendir dans son âme. Elle pénétra dans les enfers, et après avoir vaincu et enchaîné le fort armé, il lui en-

leva les captifs dont il prisait si haut les dépouilles. Il était juste qu'ayant porté tyranniquement et sans droit aucun les mains sur le chef, il perdît ce qu'il croyait conserver de ses membres. C'est alors que le véritable Samson entraîna par sa mort celle de ses ennemis. *Judic.* XVI. C'est alors que la victime sans tache délivra par le sang de son alliance les prisonniers du lac où il n'y avait point d'eau. *Zachar.* IX. C'est alors que le véritable David trancha la tête de Goliath avec l'épée même de Goliath, I *Reg.* XVII; car c'est par la mort que le Sauveur a vaincu l'auteur de la mort, et qu'il a rendu la liberté à ceux que la mort vouait à la servitude. Après cette glorieuse victoire sur la mort, il ressuscita. Le véritable Joseph sortit de la prison de l'enfer, par la volonté et l'ordre du Roi des rois; et dépouillant tout vêtement de faiblesse et de mortalité, il se revêtit d'une robe de beauté et d'immortalité.

Vous aurez lieu de considérer ici le bonheur de tous ceux à qui le Sauveur apparut en ces jours; le bonheur des habitants des limbes, qu'il visita tout d'abord et qu'il arracha à la captivité; le bonheur de la très-sainte Vierge notre souveraine; le bonheur des saintes femmes qui allaient l'enbaumer au sépulcre; le bonheur des disciples qui étaient si affligés de la mort de leur maître, qui reçurent tant de consolation en le voyant ressuscité.

Considérez donc premièrement le bonheur des âmes saintes des limbes, le jour où elles furent visitées par leur libérateur et réjouies par sa présence. Quelles actions de grâces et quelles louanges elles lui offraient pour ce moment si désiré et si longtemps attendu! Les personnes qui ont fait le voyage des Indes orientales racontent qu'elles ne songent plus à la navigation passée dès qu'elles mettent le pied sur le sol de l'Espagne, tant elles sont heureuses de revoir la patrie. S'il en est ainsi d'une absence de quelques mois ou de quelques années, quel dut être, après un exil de quatre mille ans, le bonheur des âmes des justes lorsqu'il leur fut donné d'entrer dans la terre des vivants?

Et le bonheur dont la sainte Vierge fut inondée à l'aspect de son Fils ressuscité, qui nous l'expliquera? Car il est certain qu'ayant pris la plus large part aux douleurs de sa passion, elle reçut aussi la plus large part des joies de sa résurrection. Quels

furent les sentiments de cette Mère bénie, quand elle vit devant elle son Fils plein de vie, glorieux, et environné des saints patriarches qu'il avait délivrés ! Quels furent ses embrassements et ses caresses ! Comme il sortit des larmes de ses yeux, et comme elle aurait quitté cette terre, si cela lui eût été permis !

Que dire encore du bonheur des saintes femmes ? Que dire en particulier de Marie qui, tout en pleurs auprès du sépulcre, vit soudain Jésus devant elle, et put contempler à ses pieds sa radieuse figure ? Et remarquez bien que la première personne après sa sainte Mère à laquelle il soit apparu est celle qui l'a le plus aimé, le plus pleuré, et qui l'a cherché avec le plus de persévérance. Certainement vous aussi vous trouverez Dieu, si vous le cherchez avec de semblables larmes et une semblable diligence.

Considérez ensuite la faiblesse des disciples auxquels il suffit du scandale de la passion pour perdre la foi. Comprenez par là combien notre misère est profonde, et combien peu il nous faut pour nous jeter dans le trouble et la défiance, quelque preuve et quelque garantie que nous possédions. Considérez d'autre part la bonté et la providence paternelle du Seigneur, qui n'abandonne pas longtemps ses serviteurs, et qui accourt bientôt les visiter et les consoler. Connaissant parfaitement et notre faiblesse, et l'argile dont nous sommes pétris, il ne souffre pas que nous soyons tentés au delà de nos forces. Il apparut cinq fois, le jour de sa résurrection, tandis qu'il avait réduit à quarante heures à peu près le temps de son séjour dans le sépulcre ; ce qui ne fait même pas la durée de deux jours naturels. De plus, en retour de ces quarante heures de tristesse, il accorde à ses disciples quarante jours d'allégresse et de joie ; tant il est libéral envers ceux qu'il aime ! tant les consolations dont il les comble sont abondantes en comparaison de leurs épreuves !

Considérez aussi son apparition aux disciples d'Emmaüs sous la figure d'un voyageur. Avec quelle affabilité il les aborde ; avec quelle familiarité il les accompagne ; avec quelle douceur il dissimule sa dignité ; avec quelle charité il se découvre enfin à leurs yeux, et les remplit de suavité et de bonheur ! Que vos entretiens ressemblent à l'entretien de ces pieux disciples. Méditez avec

douleur et compassion le sujet qu'ils méditaient, à savoir, les douleurs et les souffrances de la passion du Christ; et soyez assuré que vous jouirez comme eux de sa conversation et de sa présence.

XVII.

De l'ascension du Sauveur.

Quarante jours après sa résurrection, Jésus-Christ conduisit ses disciples hors de Jérusalem sur le mont des Oliviers : et levant les mains vers les cieux, il monta dans les airs sous leurs yeux et sous les yeux de sa tendre Mère, et il disparut dans une nuée resplendissante, suivi des captifs qu'il avait délivrés et qu'il allait introduire dans le ciel et dans le royaume de Dieu. *Luc.* XXIV; *Act.* I.

Comment exprimer la gloire, l'allégresse, les louanges qui signalèrent l'entrée de ce noble triomphateur dans la cité éternelle? Quelle réception magnifique lui fut faite! Quel spectacle de voir les hommes et les anges réunis se diriger vers la céleste Jérusalem, occuper ces places si longtemps désertes! quel spectacle surtout de voir la très-sainte humanité du Christ s'élever au-dessus de toute créature et s'asseoir à la droite du Père! Comme il est bien employé le temps des épreuves que l'on a supportées pour Dieu, puisque Jésus, après avoir supporté plus de souffrances et d'humiliations que toutes les créatures, est élevé en dignité et en gloire au-dessus de l'univers!

Dans ce mystère glorieux, considérez d'abord ces quarante jours qui en précédèrent l'accomplissement. Le Sauveur se proposait en demeurant sur la terre, et de confirmer ses disciples dans la foi et l'espérance de la résurrection, et de les accoutumer peu à peu à vivre loin de lui et à se priver de sa douce société. S'il les eût quittés tout à coup, il les eût jetés dans l'excès de l'affliction et du désespoir. En conséquence, semblable à une mère qui sèvre peu à peu son enfant, et qui se garde bien de lui refuser tout à coup le lait de son sein, Jésus-Christ ne voulut pas priver subitement ses apôtres du lait suave de sa conversation et de sa compagnie. Il continua à les visiter jusqu'à l'approche du moment où

le Saint-Esprit, en les remplissant de ses dons, devait les sevrer tout à fait, leur donner la force de marcher seuls et de supporter une nourriture plus substantielle que celle des enfants. Dans cette disposition éclate merveilleusement la Providence du Seigneur, et la conduite qu'il tient à l'égard des siens en diverses circonstances. Nous voyons comment il soutient les faibles et exerce les forts; comment il donne du lait aux petits et sèvre les grands; comment il console les uns et éprouve les autres; en un mot, comment il soumet chacun au traitement qui lui est le plus favorable. De la sorte, ni l'âme que Dieu console ne saurait s'enorgueillir présomptueusement de ces consolations, puisqu'elles sont un indice de foiblesse; ni l'âme affligée se décourager dans les épreuves, puisque les épreuves sont ordinairement un indice de force.

Ces quarante jours écoulés, le Sauveur monta aux cieux; il le fit en présence et sous les yeux mêmes de ses disciples, afin qu'ils pussent attester ce mystère. Le meilleur témoin des œuvres divines est celui qui les connaît par expérience. Désirez-vous savoir à quel point le Seigneur est bon, doux et suave envers les siens, quelle est la vertu de sa grâce et de son amour, l'efficacité des consolations et des délices qu'il dispense, demandez-le aux personnes qui l'ont éprouvé, et elles vous en donneront un suffisant témoignage.

Jésus voulut encore rendre ses disciples témoins de son ascension, afin qu'ils le suivissent au ciel d'esprit aussi bien que des yeux, afin qu'ils ressentissent le vide causé par son départ, la solitude où les laissait son absence, et qu'ils fussent mieux préparés à recevoir sa grâce. Elisée ayant demandé à Elie qu'il lui laissât son esprit prophétique, ce bon maître lui répondit : Si tu me vois quand je te quitterai, ta demande sera exaucée. De même, les héritiers de l'esprit du Christ sont les chrétiens qui sentent son départ et son absence, et qui soupirent sans cesse sur cette terre d'exil après le moment où il leur sera donné de le voir. Le Saint-Esprit aime principalement ceux qui aiment le Christ; de telle manière que l'amour du Christ est la meilleure disposition à recevoir la divine grâce. C'est ainsi qu'elle fut accordée à

la pécheresse, et que « beaucoup de péchés lui furent remis parce qu'elle avait beaucoup aimé. » *Luc.* VII, 47.

Je n'essairai pas de représenter les sentiments et la douleur de la très-sainte Vierge, du disciple bien-aimé, de Madeleine et des apôtres, quand ils virent se dérober à leurs regards celui qui possédait tout l'amour de leur cœur. Néanmoins l'écrivain sacré rapporte qu'ils revinrent à Jérusalem transportés de joie; sans doute parce que le même amour qui leur faisait sentir si vivement son départ, les portait d'un autre côté à se réjouir de sa gloire; le véritable amour cherchant, non ses propres intérêts, mais les intérêts de celui qu'il aime.

Ne pensez pas toutefois que le Sauveur ait complétement quitté les hommes, et que sa royauté céleste lui fasse oublier les enfants qu'il a laissés en ce monde. Il nous avait assisté sur la terre par ses travaux; il nous assiste dans le ciel par son intercession. Il a rempli sur la terre l'office de Rédempteur, il remplit dans le ciel l'office d'avocat du genre humain. « C'est un pontife semblable qui nous convenait; un pontife saint, innocent, pur, sans rapport avec les pécheurs et plus élevé que les cieux. » *Hebr.* VII, 26. Assis à la droite de la Majesté divine, il présente à son Père les plaies qu'il a reçues pour nous. Du haut de son trône glorieux il gouverne le corps mystique de son Eglise et répartit ses dons aux hommes pour en faire ses membres et leur imprimer sa ressemblance. De même que lui, notre chef, a souffert en ce monde diverses épreuves, il veut qu'il en soit ainsi de nous tous, afin qu'il n'y ait pas de disproportion entre le chef et les membres. Ce serait incontestablement un grave défaut d'harmonie si le chef avait en partage les souffrances et les membres les plaisirs; si le chef étant abreuvé d'humiliations, les membres prétendaient aux plus grands honneurs; si le chef n'ayant pas seulement une pierre sur laquelle il pût se reposer, les membres voulaient ne subir aucune privation. Pour cette raison la divine Sagesse a ordonné que tous les saints dont l'Eglise se glorifie depuis le commencement du monde eussent leurs épreuves et leurs afflictions. Les patriarches aussi bien que les prophètes, les apôtres et les martyrs aussi bien que les confesseurs, les vierges et les solitaires ont eu tous leurs

luttes et leurs combats. C'est par le même creuset que passeront tous les autres membres vivants de Jésus-Christ jusqu'au jour du jugement. Le ciel l'a ainsi disposé. Tous nous sommes appelés à dire avec le Prophète-Roi : « Nous sommes passés par l'eau et par le feu; et vous nous avez conduit, ô mon Dieu, en un lieu de rafraîchissement. » *Psalm.* LXV, 12. Que toute langue vous bénisse, ô Père éternel, qui nous avez donné votre propre Fils pour roi et pour avocat en même temps. Nos misères sont trop grandes, nos fautes sont trop nombreuses pour que tout autre que lui pût apporter remède aux unes comme aux autres.

XVIII.

Du dernier avénement du Sauveur.

Jésus venait de disparaître dans les hauteurs des cieux, lorsque des anges se montrèrent aux apôtres et leur déclarèrent qu'il reviendrait un jour pour juger le monde, comme il venait de monter au ciel. C'était un avertissement de penser à la miséricorde du premier avénement, de manière pourtant à ne pas oublier la rigueur et la justice qui signaleront le second, et à nous servir de ce souvenir comme d'un frein pour notre conduite. Il n'est pas au pouvoir de la parole humaine de montrer à quel point le jugement suprême sera terrible. Le Seigneur a exercé sur le monde quelques jugements particuliers : il détruisit le genre humain sous les eaux du déluge; il livra au feu du ciel Sodome et les cités voisines; il frappa l'Egypte de diverses plaies; il engloutit les pécheurs dans le sein du désert; mais ces jugements comparés au jugement universel ne sont qu'une ombre comparée à la réalité.

Pour en concevoir une idée, considérez les signes épouvantables qui précéderont ce jour affreux. Ils éclateront dans le soleil, dans la lune, dans les étoiles, dans la mer et sur la terre. Les hommes, dit l'Evangile, sécheront de frayeur à la perspective des maux prêts à tomber sur l'univers. *Luc.* XXI, 26.

Pensez encore aux sons terribles de cette trompette qui retentira aux quatre coins du monde, et à la voix terrible de l'archange qui dira : « Levez-vous, morts; venez au jugement. » Représentez-vous la terre, la mer vomissant les cadavres qu'elles renfer-

ment dans leur sein, et les hommes comparaissant avec leurs corps au tribunal suprême pour y recevoir la récompense de leurs mérites ou le châtiment de leurs fautes. Quoique les restes mortels de tous les hommes aient subi différentes destinées, que les uns aient été réduits en cendres, que d'autres aient été dévorés, Dieu donnera cependant au bout de tant d'années à chacun ce qui lui appartient et rendra toute confusion impossible. Outre ce spectacle épouvantable, le monde sera la proie des flammes, les cités crouleront, la terre tremblera, les éléments seront bouleversés, les astres s'obscurciront, la mort saisira toutes les créatures ; puis les sépulcres s'ouvriront, la trompette fatale retentira, les hommes seront dans le tremblement, les consciences seront mises à nu, les démons se montreront avec leurs sinistres figures, et des tourbillons de fumée s'élèveront du sein des flammes infernales. Dans les airs brillera le royal étendard de la croix, entouré des insignes de la passion ; et le Seigneur trouvera un sujet d'accusation contre ses ennemis dans les souffrances qu'il a supportées pour leur salut.

Considérez en même temps l'arrivée du souverain Juge et l'épouvante qui saisira les méchants à l'aspect de la gloire dont il sera entouré. C'est alors qu'ils supplieront les montagnes de tomber sur eux, et les collines de les ensevelir dans leurs flancs. Considérez la division qui se fera parmi les hommes. A droite seront les hommes au cœur humble et doux, à gauche les hommes au cœur dur et superbe. Quelle sera la confusion des grands de la terre quand ils verront ainsi glorifiés les pauvres et les petits qu'ils foulaient de leur pied orgueilleux ?

Considérez aussi la rigueur du compte qu'il nous faudra rendre. L'Evangile nous enseigne expressément qu'une seule parole oiseuse n'échappera pas à ce jugement redoutable. *Matth.* XII, 36. De plus, portez votre attention sur l'aspect terrible du juge lui-même. Si dans son premier avénement il ne respirait que mansuétude, en son dernier avénement il ne respirera que vengeance. Il est juge suprême, ses jugements seront sans appel ; il est juge tout-puissant, vous ne sauriez vous dérober à ses atteintes; il est le Dieu des sciences, vous ne pourrez lui rien cacher; il déteste

infiniment le péché, aucun ne restera sans châtiment. Alors il vous faudra rendre compte de tant de choses, que la moindre d'entre elles vous suscitera les plus grands embarras. Qui pourra satisfaire à toutes les dettes dont on exigera le paiement? C'est alors qu'on vous demandera l'emploi que vous avez fait du temps, comment vous avez traité votre corps, comment vous avez recueilli vos sens, comment vous avez gardé votre cœur, comment vous avez répondu aux inspirations divines, comment vous avez usé de tant de grâces, comment vous avez reconnu tant de bienfaits. Dans cet interrogatoire vous aurez contre vous autant de témoins qu'il y a de créatures dont vous avez abusé : et leur déposition vous jettera dans un tel effroi que vous en perdriez la vie si vous pouviez encore la perdre. Quel moment terrible pour le méchant! Dans quel abîme d'angoisses il sera plongé! De quelque côté qu'il tourne les yeux il n'apercevra que des sujets de crainte. Au-dessus de lui il verra un juge irrité, au-dessous l'enfer ouvert, à sa droite ses crimes qui l'accusent, à sa gauche les démons prêts à le précipiter dans les tourments, au dehors l'univers dévoré par un immense incendie, au-dedans les ravages de sa propre conscience. Où ira-t-il dans ce misérable état! Se cacher lui devient impossible; se montrer, intolérable : car si le juste est à peine sauvé, qu'adviendra-t-il du pécheur et de l'impie!

Représentez-vous en dernier lieu le souverain Juge prononçant d'une voix de tonnerre cette sentence irrévocable : « Allez, maudits, au feu éternel qui a été préparé pour Satan et pour ses anges. Car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire. » *Matt.* xxv, 42. En ce moment vous reconnaîtrez la valeur des œuvres de miséricorde, et le bonheur de celui qui s'est montré sensible aux besoins du prochain. Dieu sera son partage; tandis que, pour n'avoir pas voulu faire part aux malheureux des biens de ce monde, l'avare et l'inhumain seront à jamais exclus du ciel.

XIX.

Des peines de l'enfer.

La sentence prononcée, les justes iront jouir de la vie éternelle, et les méchants seront plongés dans le feu de l'enfer. Vous comprendrez mieux la nature de ce lieu de supplices en vous servant des descriptions figurées que les saints nous en ont laissées. Imaginez-vous donc l'enfer comme un lieu où règnent les plus horribles ténèbres, comme un lac souterrain et repoussant, comme un puits sans fond d'où jaillissent des torrents de flamme. Imaginez-vous encore une cité obscure et épouvantable dont les habitants passent le jour et la nuit à se déchirer eux-mêmes au milieu des cris et du désespoir les plus affreux, tant leurs souffrances sont insupportables.

Dans ces souffrances trois points méritent votre attention, leur intensité, leur multitude et leur durée. Quant à leur intensité jugez-en par ce feu vengeur qui ne cessera jamais de tourmenter et de brûler. Il en est de même du froid extrême et de l'infection qui règnent en ce détestable royaume. Jugez-en aussi par ces grincements de dents, ces pleurs, ces gémissements, ces blasphèmes et ces fureurs dont nous parle l'Ecriture. *Matt.* XIII.

Quant à la multitude de ces souffrances, considérez qu'en enfer régneront éternellement et des flammes dont l'ardeur ne diminuera jamais, et un froid horrible, et une infection affreuse, et des ténèbres palpables, plus épaisses que les ténèbres d'Egypte. Tous les sens y seront tourmentés, et chacun par un tourment spécial. Les yeux le seront par l'effrayant aspect des démons; les oreilles par les gémissements et les lamentations de ces infortunées victimes, aussi bien que par les sarcasmes de ces cruels bourreaux qui, infatigables à la torture, et étrangers à tout sentiment de commisération, leur demanderont en se raillant : Où sont maintenant la gloire et les douceurs de votre condition? Que sont devenus ces troupeaux de flatteurs et de domestiques que vous entraîniez sur vos pas? Le goût, le tact, tous les sens et tous les membres souffriront un tourment proportionné à la nature des crimes dont ils auront été les instruments.

A côté des souffrances du corps, il y a aussi les souffrances de l'âme. Il y a ce ver qui ne meurt pas, ce remords éternel d'une vie consacrée au mal. Mais ce qui comblera le désespoir des pécheurs, ce sera la pensée du peu qu'il leur en aurait coûté pour éviter une destinée si affreuse. Le souvenir de leur prospérité et de leurs délices sera pour eux une nouvelle source de tortures, et ils répéteront ces paroles de la Sagesse : « De quoi nous a servi notre orgueil? et le faste de nos richesses que nous a-t-il rapporté? Toutes ces choses sont passées comme une ombre et comme un messager rapide. » *Sap.* v, 8.

Ces différentes peines sont bien terribles; mais ce n'est pas l'une des moins épouvantables que la compagnie des damnés, la profonde et ténébreuse nuit où ils sont plongés, et par-dessus tout le regret d'être privé de Dieu sans l'espérance de le revoir jamais. Cette dernière peine l'emporte presque autant sur les autres peines sensibles que la beauté du ciel sur la laideur de l'enfer.

Mais ce n'est pas assez pour les peines de l'enfer de cette intensité et de cette multiplicité. Elles seront de plus sans interruption et ne connaîtront ni un instant de relâche, ni le plus léger adoucissement. Ni mille années, ni cent mille années, ni autant d'années qu'en contiennent tous les nombres possibles n'en amèneront la fin. L'enfer ne connaît ni terme, ni fin, ni rachat, ni appel, ni jubilé, ni pénitence, ni pardon : il ne connaît que la douleur et le désespoir dans les siècles des siècles. Ne fût-il permis aux damnés d'espérer leur délivrance qu'après l'épuisement complet de l'Océan, en supposant qu'il en sortirait une goutte tous les mille ou tous les cent mille ans, ce serait encore pour eux une grande consolation. Car enfin, si éloigné que serait ce moment, il arriverait cependant un jour. Mais ils n'ont même pas cette ombre d'espérance. Et maintenant dis-moi, ô insensé, qui ne pourrais tenir ta main quelques instants sur un brasier ardent et qui ferais tout au monde pour éviter ce supplice; dis-moi pourquoi tu ne songes pas à éviter cette couche de feu qui durera dans les siècles des siècles.

XX.

De la gloire du paradis.

En même temps que les méchants seront condamnés aux peines de l'enfer, les justes seront glorifiés et transportés au milieu des délices du paradis. Suivez ici la même marche que précédemment, et faites-vous une image de ce lieu magnifique. Représentez-vous une cité tout entière d'or pur, merveilleusement ornée de pierreries, et dont chaque porte est formée d'une seule pierre précieuse. Représentez-vous une vaste campagne, couverte des fleurs et des fruits les plus beaux, où un printemps éternel embaume l'air des plus suaves odeurs. Pensez ensuite au bonheur que procure la contemplation de l'adorable Trinité, sublime tableau où éclatent une beauté, une bonté, une noblesse et une douceur infinies. Celui qui jouit de cette contemplation possède tout ce qu'il désire, connaît tout ce qu'il veut, selon la mesure de gloire qui lui est accordée. C'est là, en effet, le livre de vie dont l'origine se perd dans l'éternité, dont l'essence est incorruptible, dont la doctrine est facile, dont la science est suave, dont la profondeur est incommensurable, dont l'écriture est mystérieuse, dont les mots ne sauraient être expliqués.

Pensez en même temps au bonheur que procure la contemplation de la très-sainte humanité du Christ. Elle a été clouée sur un gibet pour notre salut; elle réside dans les cieux pour notre gloire. Et en ceci nous jouissons d'un avantage auquel les anges ne peuvent prétendre; car, encore que le Fils de Dieu soit tout en toutes choses, cependant il est véritablement homme, et il n'est pas véritablement ange. Ajoutez à ce bonheur celui que procurera la compagnie de tant de saints. Leur bonheur même deviendra le nôtre, parce que la charité parfaite dont le ciel est le séjour y rend tous les biens communs, en sorte que ceux dont on ne jouit pas par soi-même, ou en jouit dans les autres.

Considérez aussi les admirables propriétés qui seront accordées aux corps des saints en récompense du concours fidèle qu'ils ont prêté à leurs âmes; à savoir, la subtilité, l'impassibilité, la légèreté et la clarté. La part des âmes ne sera pas moins admirable. L'en-

tendement sera inondé de sagesse, sans aucun mélange d'ignorance : la volonté sera inondée de joie, sans aucun mélange de tristesse; et à ces biens s'ajouteront une foule d'autres biens inestimables.

Il sera facile au serviteur de Dieu de s'étendre tant qu'il le voudra, et d'élargir son horizon en considérant la grandeur de la récompense qui nous est réservée. Comment témoignerons-nous notre reconnaissance au Seigneur qui nous a créés, rachetés, attendus jusqu'à ce moment, et qui nous prête sans relâche le secours de sa grâce pour nous faciliter l'acquisition de cette magnifique couronne? O bienheureux royaume, où le Christ règne avec tous les saints, dont la loi est la vérité, dont la paix est la charité, dont la vie est l'éternité. La multitude de ceux qui le possèdent ne le divise pas, et la multitude de ceux qui y participent ne l'amoindrit pas. Le nombre n'y engendre pas la confusion, ni la diversité le désordre. Il ne connaît ni les limites de l'espace, ni les changements du mouvement, ni les ravages du temps, qui les exerce néanmoins en toutes choses. L'éternité lui appartient, et il durera dans les siècles des siècles.

CHAPITRE II.

De la connaissance de soi-même.

Au commencement de ce sixième traité nous rappelions que, d'après la doctrine de saint Thomas, deux classes de considérations sont particulièrement propres à exciter à la piété. La première a pour objet les bienfaits et les attributs divins; la seconde, les fautes et les misères humaines. La première nous donne la connaissance de Dieu; la seconde, la connaissance de nous-mêmes. L'une sert à ranimer la charité, l'autre à produire l'humilité. Celle-ci enracine profondément la vertu dans nos âmes; celle-là contribue à son développement et à sa perfection. En conséquence, nous nous sommes longuement occupé du plus grand des bienfaits divins, de la Rédemption; lequel embrasse la vie entière du Sauveur, et fournit l'un des plus suaves et des plus utiles sujets de considération. Quant à la méditation des autres bienfaits et des

autres perfections divines, nous nous proposons de l'aborder dans le traité de l'amour de Dieu, parce qu'elle contribue merveilleusement à faire naître ce sentiment dans nos âmes. Nous avons donc encore à parler de la connaissance de soi-même, pour remplir la tâche que nous nous sommes fixée. Le principal avantage de cette connaissance est, avons-nous dit, la vertu d'humilité, fondement de toutes les autres vertus, et objet de la part de Dieu d'une prédilection marquée. Il choisit, en effet, pour séjour les cœurs des humbles, et il les défend contre les fumées de la présomption et de l'orgueil, c'est-à-dire, des principaux obstacles à la dévotion.

Deux sortes de considérations nous permettront d'arriver aisément à cette vertu. Nous commencerons par considérer les maux et les misères innombrables que nous avons de notre propre fonds; nous considérerons ensuite que, si nous possédons quelque bien, il ne nous appartient en aucune façon, et qu'il nous est uniquement venu de Dieu. De la sorte nous verrons et quels sont notre dénûment et notre pauvreté, et de combien de plaies et de maux nous sommes affligés. D'un coté, nous nous convaincrons que nous n'avons aucun motif de nous glorifier, et que saint Paul a eu raison de dire : « Qu'avez-vous que vous n'ayez pas reçu? » I *Corinth.* IV, 7. De l'autre, le grand nombre de nos misères nous prouvera combien est légitime l'abaissement et le mépris de nous-mêmes.

I.

Des misères et des maux qui nous appartiennent de notre propre fonds.

Pour ce qui est des misères et des maux qui nous appartiennent de notre propre fonds, il y aurait beaucoup à dire, tant nous sommes riches en ce genre. L'homme étant composé d'une âme et d'un corps, il est sujet à des maux spirituels aussi bien qu'à des maux corporels. Parmi les premiers, qui sont les plus nombreux, les uns sont communs à tous les hommes, à savoir les maux de la nature elle-même; les autres sont particuliers à chaque individu. Parmi ceux-ci encore il y en a qui se rapportent aux chutes de notre vie passée, d'autres qui se rapportent aux chutes journalières de notre vie présente. Nous ne pourrons qu'effleurer tous

ces sujets dans l'ordre où ils se présentent. Mais du moins nous ouvrirons la voie à celui qui voudrait s'initier à cette partie si profitable de la philosophie chrétienne.

I.

Des maux du corps.

Portez ici votre attention sur trois points, sur ce que vous étiez avant votre naissance, ce que vous êtes maintenant, et ce que vous serez après votre mort. Avant de naître vous étiez une masse souillée, abominable, indigne d'être nommée. Jugez ce que sera l'œuvre formée d'une pareille matière, car la nature de l'effet se ressent toujours de la nature de la cause. Si vous examinez bien ce que vous êtes maintenant et à l'extérieur, et à l'intérieur de votre corps, vous vous considérerez comme un fumier couvert de neige, comme un sépulcre blanchi au dehors et rempli au dedans de corruption, comme un réceptacle de mille misères et de mille infirmités, comme une créature d'une faiblesse extrême, sujette à mille dangers, et à plus d'accidents et de maux qu'il n'y a de grains de sable sur les bords de la mer.

Parcourez ici, à votre gré, les misères diverses de la vie humaine sur lesquelles nous nous sommes étendus ailleurs convenablement, sa brièveté, son incertitude, sa mutabilité, son aspect trompeur, et sa fragilité qui la rend plus facile à briser qu'un vase de cristal. A ce propos, je ne puis m'empêcher de rapporter qu'à l'époque où je composais cet ouvrage il arriva dans l'endroit de ma résidence un paquet de linge venant d'une contrée où régnait la peste. Il n'en fallut pas davantage pour répandre la mort; si bien que huit cents personnes avaient déjà succombé, et que trente étaient encore atteintes. Et si l'on n'eût fait bonne garde et pris les précautions nécessaires en pareil cas, peut-être que la contagion eût gagné tout le royaume. Dites-moi s'il y a du cristal, de l'argile plus fragile qu'une vie à l'extinction de laquelle il suffit de si peu de chose? Allez ensuite bâtir d'immenses châteaux sur de si faibles fondements, et étendre vos espérances avec un avenir si incertain.

Si vous considérez ce que vous deviendrez après votre mort,

portez vos yeux sur un cadavre enseveli depuis deux ou trois jours. La couleur, l'infection, l'inertie, l'horreur, l'état misérable qu'il offrira vous découvrira la condition qui attend notre corps après cette vie. Vous n'apercevrez pas de différence assurément entre le cadavre d'un homme, et le cadavre d'un animal que les vers dévorent tranquillement sur un fumier, et dont l'odeur et l'aspect sont tellement repoussants que le voyageur se détourne, et passe au plus vite pour ne pas subir un spectacle si dégoûtant. Voilà où aboutissent les mitres et les empires; voilà ce qui attend toute la gloire et toute la beauté de ce monde. Ces corps qui, peu auparavant, étaient traités avec tant de ménagements, soignés avec tant de délicatesse, servis avec tant de respect, obéis avec tant de promptitude, vêtus avec tant de recherche, oints de tant de parfums, et aux délices desquels contribuaient la terre et la mer, l'orient et l'occident, sont aujourd'hui l'objet le plus hideux, le plus horrible, le plus méprisable et le plus indigne de paraître devant les regards des hommes. Car, si sur la terre il n'y a rien de plus beau et de plus puissant qu'un homme plein de vie, il n'y a rien de plus inerte et de plus repoussant qu'un cadavre.

II.

Des maux de l'âme.

Dans la considération des maux de l'âme, commencez par les maux communs à tous les hommes et découlant par conséquent de la nature humaine. Vous passerez ensuite à ceux qui vous sont propres, en y comprenant et ceux des temps qui ont précédé votre vocation à la grâce, et ceux qui vous affligent actuellement, supposé que Dieu vous ait fait entendre sa voix.

Et d'abord vous savez que la parole humaine est impuissante à exprimer la pauvreté, le dénûment, le désordre qui ont été dans notre nature les suites du péché, et qui nous rendent incapables de faire le bien sans une assistance spéciale du Saint-Esprit. Parmi cette foule de misères, quatre s'offrent principalement à votre attention, parce qu'elles sont la source et la racine en quelque sorte de toutes les autres. La première c'est d'avoir été conçu dans le péché : le saint roi David s'en autorisait comme

d'une excuse, quand il disait au Seigneur : « Voilà que j'ai été conçu dans l'iniquité, et que ma mère m'a conçu dans les péchés. » *Psalm.* L, 7. Il désigne ainsi le péché originel, parce que, selon la remarque de saint Thomas, encore que le péché originel ne soit qu'un péché en acte, cependant il les renferme tous en puissance, et il en est comme la source empoisonnée. I II, LXXXII, 2 *ad* 1. Voilà pourquoi la carrière de la vertu offre tant de difficultés : voilà pourquoi Job s'écriait : « Qui pourra purifier de ses souillures un être sorti d'une masse d'impuretés, si vous-même, Seigneur, ne le faites. » *Job,* XIV, 4. De même, en effet, que les étoffes de laine déjà teintes offrent plus d'obstacles à une nouvelle teinture ; de même, nul ne pourra venir à bout de l'inclination au mal qui possède déjà son principe et son fondement dans l'homme, avant même qu'il soit homme, si Dieu ne lui accorde un secours particulier. Les mauvaises habitudes que l'on a sucées avec le lait, sont très-malaisément surmontées ; à plus forte raison en sera-t-il ainsi de celles dont l'origine est encore plus reculée ; de celles que l'on a contractées dès le sein de sa mère ; de celles qui sont plus anciennes que nous-mêmes, puisqu'elles sont contemporaines de notre conception et de notre première origine.

De cette première misère en découle une autre plus grande encore, à savoir, la corruption et le désordre de nos puissances et de nos facultés. Semblable au levain qui communique ses propriétés à la masse dans laquelle il séjourne quelque temps ; semblable aussi à un poison subtil qui se répand dans toutes les parties du corps, et y porte la mort avec lui ; le péché originel a gagné toutes les puissances de notre âme, et leur a inoculé son venin et sa malice. L'entendement, la première et la plus importante de ces puissances, ne voit plus qu'obscurité dans les choses de Dieu ; le libre arbitre est affaibli ; la volonté est lâche pour le bien ; l'instinct du mal plein de vigueur au contraire et sans frein ; la mémoire est en proie à la dissipation, l'imagination à la mobilité, les sens à la curiosité ; et la chair ne respire que souillure et corruption.

Dans ce désarroi général de nos facultés, remarquez l'instabilité et la légèreté de l'imagination, et son insoumission à la rai-

son. A peine nous mettons-nous à réciter un *credo*, et à fixer notre pensée sur Dieu, que nous dérobant notre cœur, elle l'emporte avec elle aux quatre coins du monde sans désemparer. Les feuilles des arbres sont moins sensibles au souffle des vents que l'imagination à l'accident le plus indifférent.

Et de la corruption de notre appétit, qu'en dirons-nous? Nul amas d'ordures, nul marais infect n'exhale d'aussi noires et d'aussi rebutantes vapeurs. Ce qui faisait dire au Sage avec beaucoup de raison : « Quoi de comparable aux pensées dont l'origine se trouve dans la chair et le sang? » *Eccli.* XVII, 30. Qui pourrait exposer les turpitudes, les distractions et les inventions honteuses qui s'élèvent des profondeurs de cet abîme. L'imagination est en quelque sorte un instrument dont les sons inspirent à l'instinct animal de frénétiques transports; car tous les objets qu'elle représente exciteraient ses désirs si nous n'avions hâte de lui imposer le joug de la raison. Examinez seulement les dangers dont la vue seule, entre tous nos sens extérieurs, est le principe, et vous comprendrez la sagesse de ce mot de l'Ecclésiastique : « De toutes les choses créées, quoi de plus pervers que les yeux? » *Eccli.* XXXI, 15. Comme s'il disait : Quel est le mal qui n'ait pas dans la vue son origine?

La cause de cette dépravation se trouve dans la perte de la grâce et de la justice originelle, dont nous avons été dépouillés par le péché. De même que le sel préserve la chair de toute corruption, et que la chair privée de ce condiment devient la proie de la pourriture et des vers; de même, ces dons célestes qui conservaient la nature humaine dans toute son intégrité, ayant été détruits par le péché, nos facultés sont devenues la proie de la corruption et du désordre. De là cette facilité pour tout ce qui est mal, cette pesanteur pour tout ce qui est bien, tant que nous n'avons pas éprouvé l'influence réparatrice de la grâce divine.

L'amour-propre n'a pas non plus une autre origine. Il est le premier-né du péché originel. Si celui-ci nous détourne de Dieu, celui-là nous ramène à l'amour de nous-même, et à un amour supérieur à l'amour de tout autre chose, supérieur à l'amour même de Dieu. L'amour-propre, dit saint Thomas, joue un rôle dans tous

les péchés du monde. Il les provoque et les occasionne tous, parce que le péché n'a jamais lieu qu'en vue d'un bien aimé avec désordre et préféré à Dieu et à l'accomplissement de ses commandements. Ce mauvais penchant donne à son tour naissance à mille maux qui font notre perte. N'attribuez pas à une autre origine le soin que nous prenons de nos intérêts et notre négligence pour les choses de Dieu, notre fausse délicatesse à l'endroit du point d'honneur, et notre insensibilité pour tout ce qui regarde l'honneur de notre Dieu, notre ferveur en tout ce qui nous procure quelque avantage et notre tiédeur dans le service divin, notre patience à tout souffrir quand il s'agit de ce qui nous convient et notre lâcheté quand il s'agit de souffrir quelque chose pour le Seigneur, notre sollicitude extrême pour la vie du corps et notre insouciance pour la vie de l'âme, notre affliction en matière de pertes temporelles et notre indifférence en matière de pertes spirituelles, notre avidité pour tout ce qui est plaisir et notre éloignement pour la vertu, l'importance que nous attachons aux regards des hommes et le peu de cas que nous faisons du regard de Dieu, l'estime que nous avons pour les choses de la vie présente et le peu d'attention que nous accordons aux choses de la vie future, l'effroi que nous inspirent les maladies du corps et la familiarité dans laquelle nous vivons avec le péché mortel, enfin la facilité avec laquelle nous cédons à la moindre suggestion mauvaise et la résistance que nous opposons à la voix de l'Eglise, aux promesses et aux menaces divines, à tous les bienfaits de Jésus-Christ et au souvenir de ses tourments quand il est question de faire le bien.

Voulez-vous toucher en quelque façon du doigt cette double inclination dont nous sommes tous affligés, considérez combien il faut de temps et d'efforts pour allumer en votre cœur un peu de dévotion et de ferveur, et combien il faut peu de choses pour l'éteindre : vous tournez la tête, vous prononcez une parole, et cette flamme s'évanouit. Au contraire, qu'une mauvaise pensée se présente à l'imagination, qu'elle la traverse seulement, aussitôt et l'appétit et le corps lui-même s'embrasent, et vous n'éteignez qu'à grand'peine ces impures ardeurs. C'est moins une pensée qu'un brandon, lequel agit immédiatement sur le cœur et en fait jaillir

une flamme soudaine. Telles sont les dispositions de la nature humaine pour le bien et pour le mal : pour le bien c'est un bois vert et humide, dont l'embrasement n'a lieu qu'à la longue; pour le mal c'est un bois sec auquel une simple étincelle communique le feu.

Ce profond désordre de la créature raisonnable conduit encore à une misère non moins profonde. Il abâtardit l'homme, il lui enlève le sentiment de sa dignité et le ravale au niveau de la brute. « L'homme, disait un prophète, n'a pas compris l'honneur dont il était environné; il s'est abaissé jusqu'aux bêtes de somme dépourvues de tout sens, et il leur est devenu semblable. » *Ps.* XLVIII, 13. Sans chercher d'autres points de ressemblance avec les animaux, de même que ces derniers ne dépassent pas dans leurs affections, dans leurs efforts et leurs désirs, le cercle des biens corporels, incapables qu'ils sont de posséder des biens plus élevés; de même, la plus grande partie des hommes se sont réduits par leurs vices au point où les animaux sont réduits par la nature; car leurs pensées, leurs désirs, leurs entretiens, leurs efforts, leurs songes ont les biens de la terre exclusivement pour objet. Ils ne se souviennent ni deleur qualité d'hommes et d'êtres raisonnables, ni de la foi, ni de la loi de Dieu, ni de l'espérance d'une autre vie. La satisfaction de leur corps, voilà la mesure à laquelle ils apprécient le bien et le mal. Et cette condition ne se montre pas seulement chezles nations hérétiques ou infidèles, dont le nombre est si grand ; c'est, à part quelques personnes aux yeux desquelles la crainte du Seigneur est encore quelque chose, la condition commune de la majorité des chrétiens.

Les hommes, il est vrai, sont doués de raison et en font usage. Mais dites-moi, je vous prie, ce qu'est chez eux la raison, sinon une esclave, une servante de la chair, et si elle n'est pas principalement occupée à découvrir et à inventer de nouvelles vanités comme de nouveaux crimes, de nouveaux plaisirs comme de nouvelles cruautés. En sorte que son abrutissement est à la fois une faute et une servitude. Au moins, les animaux ne sont pas comme lui doublement abrutis. Quant à l'homme il l'est deux fois, et par l'appétit charnel, et par l'esclavage où il a réduit la raison,

en la dérobant à l'empire du Seigneur et en l'obligeant de servir ce même appétit. Le sentiment de cette vérité a inspiré à un philosophe païen ces magnifiques paroles : « Je suis trop grand, et appelé à de trop hautes destinées pour devenir l'esclave de mes sens. » *Senec. Epist.* Et un homme qui a reçu le baptême, qui est appelé à s'élever au-dessus des anges, se méprise assez pour devenir volontairement semblable à la brute ! Serait-il possible de tomber à la fois et de si haut et plus bas.

Vous comprendrez maintenant, ô mon frère, l'état où l'homme a été laissé par le péché. Après avoir été créé dans de si belles conditions, il a été dépouillé de tous les biens de la grâce et atteint dans tous les biens de la nature, chassé du paradis et exilé sur la terre. L'inimitié et le courroux du Seigneur, l'exclusion du royaume céleste, tel est l'héritage qu'il reçoit d'Adam et qu'il apporte en sortant du ventre de sa mère. Voulez-vous enfin une image parfaite de sa condition actuelle, considérez Job livré par une permission divine à la haine et aux coups du démon. Son patrimoine lui a été enlevé, ses possessions ont été incendiées, ses maisons se sont écroulées, ses enfants ont péri, il est lui-même couvert des pieds à la tête par un ulcère affreux ; il n'a pour se reposer qu'un fumier, et qu'un tesson pour nettoyer ses plaies. Eh bien ! l'état auquel le démon a réduit Job, en ce qui concerne les biens corporels, est l'état auquel le péché a réduit notre âme. Nous aussi nous avons perdu notre patrimoine céleste ; nous aussi n'avons plus d'asile hormis ce fumier du siècle où, pour soigner nos plaies spirituelles, il nous reste à peine un fragment de libre arbitre ; car, s'il possède encore la force de résister quelque temps au péché, il est nécessairement assujetti à toute sorte de tentations et combattu par toute sorte de pensées mauvaises. Puisque tel est notre état, comment oserions-nous paraître devant Dieu, sinon pour lui demander, à l'exemple du pauvre de l'Evangile, la seule faveur de recueillir les miettes qui tombent de la table splendide de sa miséricorde, et de soulager ainsi notre misère.

III.

Des maux qui nous sont personnels et qui se rapportent soit à notre vie présente, soit à notre vie passée.

Après avoir considéré les maux communs à tous les hommes, considérez ceux qui vous sont personnels, soit dans votre vie présente, soit dans votre vie passée. Vous verrez de cette manière, jusqu'à quel point vous avez accru votre misère et les désordres que vos fautes et vos habitudes vicieuses ont ajouté au désordre inhérent à la tache originelle. Comme rien n'est plus contraire à la nature de la créature raisonnable que de suivre un genre de vie condamné par la raison, et une opposition formelle de contrariété étant un principe formel de destruction; rien ne contribue autant à détruire la nature humaine qu'une vie habituellement mauvaise.

Faites en ce moment un retour sur votre vie passée; examinez ce temps où vous marchiez loin de Dieu, et vous verrez peut-être que vous avez mené alors la vie d'un homme sans conscience et sans Dieu, la vie d'une bête sans frein et obéissant aveuglément à ses appétits, la vie d'un enfant du siècle, d'un esclave du péché et du démon, d'un gentil qui ne connaît ni Dieu ni ses commandements. Vous aviez la foi, me direz-vous; mais vous viviez comme si vous ne l'aviez pas; vous vous livriez aux blasphèmes, aux parjures, aux médisances, aux larcins, aux convoitises, comme si Dieu n'existait pas, et comme si vous n'aviez autre chose à faire qu'à vivre et à mourir. C'est, en effet, ordinairement la vie des personnes sur lesquelles ne brille pas la lumière de la grâce. Elles ne suivent d'autre loi que celles de leurs appétits et de leurs membres; elles ne tiennent compte que des regards des hommes, elles n'ont d'autre Dieu que leur ventre et leur orgueil; et elles ne connaissent d'autres biens et d'autres maux que les biens et les maux corporels.

De la considération des maux de la vie passée, venez à la considération des maux de votre vie présente. Examinez vos péchés et vos défauts de tous les jours. Imitez le malade qui signale avec soin au médecin les parties dont il souffre, et tenez un compte exact de vos misères pour les exposer au Seigneur, et en obtenir votre guérison. Etes-vous sujet à la colère, à la mollesse, à la vaine

gloire, à la curiosité, à l'inconstance dans vos bons propos, à la loquacité, à la jalousie, à la gourmandise, à l'envie, à la fourberie, à la présomption, à l'ambition, à l'entêtement, à la mobilité, à la dureté? Etes-vous inconsidéré, plein de dégoût, ami de vos aises, vif et ardent en vos affections et dans vos volontés? La connaissance de ces divers défauts servira en même temps à consolider en votre âme l'humilité et à augmenter ses progrès. Si vous ne possédez cette connaissance, vous ne sauriez être véritablement humble, vous ignorez et ce qu'il vous faut demander à Dieu, et les remèdes propres à vous guérir de vos maux.

II.

Que tous nos biens viennent de Dieu.

Un dernier point s'offre à votre considération : vous devez encore rechercher comment tous nos biens viennent de Dieu. Vous connaîtrez mieux ainsi le Seigneur, et vous vous connaîtrez mieux vous-même : vous apprendrez à être humble vis-à-vis de vous-même et reconnaissant vis-à-vis de Dieu. Tous les biens quels qu'ils soient se réduisant à trois classes, les biens de la nature, les biens de la grâce et les biens de la fortune, parcourez ces trois classes; et vous verrez clairement que tous ces biens ont Dieu pour auteur, et que vous n'avez rien de votre propre fonds, hormis le néant et le péché.

Commençons par les biens de la nature. Le premier de ces biens est l'existence; l'existence est le fondement de tous les autres biens, car tous la supposent. Or, l'âme qui est votre principe d'existence est une œuvre et un bienfait des mains de votre Dieu; il l'a tirée du néant. Mais qu'est-ce que le néant? Le néant c'est moins que tout ce que vous imaginerez; c'est moins qu'une pierre, moins qu'une paille, moins qu'un de ces atômes perdus dans les rayons du soleil; en un mot, ce n'est rien. Représentez-vous ce néant comme d'affreuses ténèbres, comme l'abîme le plus profond et le plus reculé de l'univers; c'est là votre place, c'est là ce que vous êtes par vous-même, ce que vous étiez avant que le Seigneur vous eût créé, et ce que vous avez été de toute éternité avant le moment de votre création. En agissant de la sorte,

vous accomplirez le conseil de l'Evangile, qui nous recommande de prendre la dernière place dans les repas où nous serons invités. *Luc.* XIV, 10. Lors donc que vous vous serez assis dans ce séjour fictif du néant, pénétrez-vous bien de cette vérité, que telle est votre véritable condition, que telle est votre place naturelle, et conséquemment que votre âme, dès qu'elle l'aura connu, ne doit plus sortir de ce centre. Rien ne vous appartient plus étroitement, rien ne vous convient mieux que le néant : et si rien n'appartient plus proprement à Dieu que l'Etre, rien n'appartient plus proprement à la créature que le non-être. Voilà la chose du monde avec laquelle vous avez le plus d'affinité, le plus de ressemblance, et c'est là que vous pourrez découvrir comme dans un miroir ce que vous êtes.

Au plus fort de ses épreuves le saint homme Job tenait ce langage : « J'ai dit à la pourriture : Vous êtes mon père; et aux vers : Vous êtes ma mère et ma sœur. » *Job*, XVII, 14. Dites, vous aussi, après les réflexions précédentes, au néant : Vous êtes ma mère et ma sœur. Il l'est véritablement, et deux frères ne se ressemblent pas plus que le néant et le néant. Etablissez-vous donc spacieusement en ce lieu, et à moins d'être complétement aveugle, vous y verrez et vous y apprendrez tout ce qu'il vous importe de savoir. Tout ce qui est en vous distinct du néant, le corps, l'âme, la vie, la santé, les forces, la raison, la prudence; et toutes vos facultés et vos aptitudes naturelles vous apparaîtront comme un pur don et un pur effet de la miséricorde du Seigneur. N'ayant rien mérité de semblable, vous verrez combien vous avez sujet d'aimer, de louer, de servir celui qui vous a favorisé de tant de bienfaits, de lui obéir et de lui témoigner votre reconnaissance. Vous verrez dans quel éloignement vous devrez vivre de toute présomption, de toute ambition, de tout orgueil, de toute vaine gloire, de toute estime de vous-même. Quand on voit passer un cheval magnifiquement caparaçonné, couvert d'or et de soie, on comprend parfaitement que ces ornements sont distincts de cet animal, et qu'on ne saurait lui en faire un mérite. Ainsi, vous comprendrez vous-même que tout ce que vous possédez vous l'avez reçu de Dieu, et que vous n'avez pas le droit de vous en

glorifier. Vous verrez en même temps l'illusion des hommes, la légèreté et la vanité de leurs pensées, puisqu'ils oublient si aisément leur origine et leur principe véritable, et qu'ils se connaissent si mal eux-mêmes. Ce genre de méditation vous permettra de vous mesurer à votre propre mesure : vous humilierez vos espérances, vous replierez les ailes de votre orgueil; et vous soumettant à Dieu de toute votre âme, vous trouverez en lui un centre, un refuge et un port assurés toutes les fois que vous serez balloté par les flots de la vanité. Enfin, vous saurez par expérience que Dieu et le néant sont les seuls asiles au monde où notre cœur puisse chercher son repos. Là, seulement, il sera en sûreté : partout ailleurs il rencontrera la tourmente. En Dieu, il est dans la charité; dans le néant, il est dans l'humilité et la vérité : et dans ces deux cas, il possède la parfaite connaissance de soi-même.

Telle est, ô mon frère, la véritable origine de votre existence. Quant aux autres biens de la nature, qui oserait refuser d'en voir l'auteur dans l'auteur de la nature elle-même? Portez plus loin vos regards encore. Les cieux mêmes et tout ce qu'ils renferment vous apparaîtront comme un bienfait du Seigneur, parce que toutes ces créatures contribuent, chacune à sa manière, à notre conservation.

Et les biens que le monde appelle biens de la fortune, est-ce la fortune qui nous les donne? Ce n'est pas la fortune, laquelle est un vain nom, mais Dieu, selon ce mot de l'écrivain sacré : « Les biens et les maux, la vie et la mort, la pauvreté et les richesses, c'est Dieu qui les accorde. » *Eccli.* XI, 14. Sans doute ces biens nous sont dévolus par l'intermédiaire des causes secondes; mais il n'est pas moins certain que rien ne se fait dans la grande république de l'univers, sinon par l'ordre et le commandement du Souverain de toutes choses. C'est pour cela que, d'après saint Basile, la philosophie chrétienne consiste tout entière à rapporter au Seigneur les petites choses comme les grandes; l'Evangile nous apprenant qu'un passereau ne tombera pas dans les filets de l'oiseleur sans une permission expresse de sa volonté! *Regul. Monach.*

Pour les biens appelés biens de la grâce, le nom seul en décèle l'origine. Ils sont un effet de la pure grâce et de la pure miséricorde de Dieu. Le triste état dans lequel nous avons vu l'homme mis par le péché le rend incapable d'avoir un seul bon mouvement, d'entreprendre une bonne action, d'ouvrir la bouche pour invoquer dignement le nom de Jésus, sans un secours et une assistance de la grâce divine. De cette manière, tous nos bons désirs, toutes nos bonnes pensées, tous nos bons desseins sont autant de dons que le Seigneur nous fait dans sa miséricorde.

Vous contemplerez cette vérité dans tout son jour si vous prenez la peine d'examiner en détail les biens qui concourent à l'œuvre de notre salut. Le premier de ces biens est la prédestination. Or, la prédestination, qui est le principe et le fondement de toutes les grâces, est elle-même une grâce et un effet de la miséricorde du Seigneur; car elle exclut tout mérite préalable, et elle supplée à tout mérite par le bon plaisir unique de la volonté divine. Le second de ces biens est la vocation et la justification dont le propre est de tirer l'homme du péché et de le constituer en état de grâce. Or, ce bien, lequel nous rend l'amitié de Dieu, est également une grâce véritable et exclut tout mérite; parce que l'homme en état de péché et d'inimitié déclarée vis-à-vis de son Créateur, est impuissant à mériter une si grande faveur. Le troisième de ces biens est la grâce appelée concomitante qui accompagne les actions de notre vie et les rend agréables à Dieu et dignes de la vie éternelle. Quoiqu'il découle de nos mérites, ce bien ne laisse pas d'être une grâce véritable; le mérite lui-même étant impossible sans la grâce. Le quatrième de ces biens est la persévérance. Il consiste à rester fidèle à Dieu jusqu'à la fin de sa vie, sans faire de chute dans notre carrière. C'est encore un don de la grâce et de la miséricorde divines. Ce don-là est lui-même indépendant de tout mérite; et personne ne peut mériter en justice une faveur si précieuse. Sans cette grâce toutes les autres sont perdues; car chez les chrétiens, observe saint Jérôme, ce n'est pas le commencement qui a droit à des éloges, mais la fin. Saint Paul commence mal et finit bien. Les commencements de Judas furent au contraire satisfaisants; sa fin fut déplorable. Le cinquième de

ces biens est la gloire, qui est, elle aussi, une grâce véritable et le couronnement de l'édifice surnaturel. « C'est par la grâce de Dieu, dit un apôtre, que nous obtenons la vie éternelle. » *Rom.* VI, 23. Quant aux faveurs dites en langage théologique *gratis datas,* cette désignation indique ouvertement qu'à Dieu en revient tout l'honneur. Ainsi, tout ce qui est en vous, et tout ce qui est hors de vous, vous vient également de Dieu.

Que conclure de tout cela? que vous devez considérer le Seigneur comme le principe de ce qu'il y a et en vous et hors de vous, et de ce que vous êtes et de ce que vous pouvez être; et, conséquemment, que vous ne devez pas offrir de sacrifice à votre habileté, à votre industrie, à votre bras, mais à Dieu seul; attendu que Dieu seul est l'auteur et de votre condition passée, et de votre condition présente, et de votre condition future. De quel œil maintenant faudra-t-il que vous regardiez votre créateur? Je vais tacher de vous faire comprendre par quelques comparaisons ce point d'autant plus important qu'il explique à lui seul les influences diverses du soleil de justice dans nos âmes.

Observez que tous les effets sont unis à leurs causes par des rapports d'une sujétion et d'un rapport parfaits. Or, les mêmes rapports doivent unir l'homme à la cause universelle. Regardez donc le Seigneur comme un fils regarde son père, celui qui lui a donné le jour; il est, en effet, votre père, et plus que votre père, puisqu'il nous a faits tout ce que nous sommes. Regardez-le comme une épouse regarde son époux, duquel dépend son bonheur présent et à venir; car il est le véritable époux de nos âmes, et seul il peut faire notre bonheur. Regardez-le comme l'âme de votre âme, la vie de votre vie; car il est encore plus vis-à-vis de nous que l'âme n'est vis-à-vis du corps auquel elle communique sa vie, sa dignité et sa beauté. Qu'il soit pour vous ce que le ciel est dans l'ordre naturel pour la terre qu'il féconde et qu'il embellit; car il est le ciel spirituel qui nous régit, et de qui nous recevons la beauté et la vie. Vous êtes encore par rapport à lui ce que les rayons du soleil sont par rapport à l'astre dont ils émanent et qui les conserve; car c'est lui qui nous a donné et qui nous conserve l'existence. Enfin regardez-le comme la très-sainte humanité du

Christ regarde le Verbe auquel elle est unie et de qui elle reçoit ses perfections et sa personnalité. C'est la pureté, l'humilité, la limpidité et la sublimité de ce regard qu'il faut vous efforcer de reproduire, selon la mesure des grâces que Dieu vous accordera.

Votre être et tous vos biens passés, présents et futurs ramenés ainsi à leur véritable origine, quel doit être l'objet de vos regards, de votre crainte, de votre reconnaissance, de votre obéissance, de votre respect, de votre foi, de vos louanges, de votre confiance illimitée, sinon le Seigneur en tout et pour tout? Loin de vous les influences des sentiments humains, loin de vous toute vue terrestre. Vous n'avez rien à démêler avec ces vues et ces sentiments; et ils n'ont rien à démêler avec vous. Le Créateur et le Souverain de l'univers doit être tout à vos yeux. Tournez-vous donc de tout votre cœur vers ce grand Maître, et parlez-lui en ces termes :

Seigneur, si vous êtes mon principe et ma fin, qui dois-je aimer sinon vous? Si vous êtes mon maître et mon roi, à qui sinon à vous devrai-je obéir? Si mon bonheur et mon malheur sont entre vos mains, qui craindrai-je et qui respecterai-je si je ne vous crains pas et si je ne vous respecte pas? Si j'ai reçu de votre miséricordieuse main tout ce que je possède, et si j'en attends tout ce qui me fait défaut, en qui placerai-je mes espérances si je ne les place pas en vous? Si vous seul êtes à la fois mon père, mon souverain, mon créateur et mon guide, à qui recourrai-je en tous mes besoins sinon à vous? Si vous m'avez comblé et si vous me comblez chaque jour d'innombrables bienfaits, quel sera le sujet de ma gratitude et de mes louanges sinon votre libéralité? Et si les serviteurs de la terre accomplissent les ordres de leurs maîtres avec une fidélité et un dévouement à l'épreuve des peines et des dangers, à cause de ce qu'ils en ont reçu ou de ce qu'ils espèrent en recevoir, pourquoi donc, ô mon Dieu, moi que vous avez déjà tant favorisé et que vous favoriserez encore davantage, ne vous servirai-je pas avec plus de fidélité, avec plus de dévouement, avec plus de sollicitude et au prix de peines plus considérables? Est-ce que vous ne le méritez pas, ô mon Dieu; est-ce que je ne vous dois pas infiniment; est-ce que je n'attends pas encore infiniment de votre générosité sans bornes?

CHAPITRE III.

De l'action de grâces et de ce qui la suit.

A la suite des considérations propres à nous donner la connaissance de nous-mêmes se présentent naturellement trois sortes d'actes indispensables en toute oraison, je veux parler de l'action de grâces, de l'offrande et de la demande. Outre la nécessité de ces actes et leurs avantages, ils sont enchaînés si étroitement les uns aux autres, que le premier conduit infailliblement au second et le second au troisième.

Rien n'est plus convenable dans l'oraison comme entrée en matière que la connaissance de soi-même, et l'accusation de soi-même et l'humilité qui en sont la conséquence. Or, après cette connaissance, rien de meilleur que de témoigner à Dieu notre reconnaissance en retour de ses nombreux bienfaits. Quand on s'est fortement pénétré de son néant, qu'on l'a touché en quelque façon de la main, les yeux s'ouvrent, et l'on voit clairement que toutes nos facultés et tous nos biens sont un présent de la libéralité divine. Or, mieux on voit cette vérité, plus le cœur se sent porté à témoigner au Seigneur sa reconnaissance. Tout au contraire des sentinelles qui se placent sur des tours élevées pour découvrir ce qui se passe au loin, l'homme verra d'autant plus clairement ce dont il est redevable à Dieu qu'il s'abaissera plus profondément, c'est-à-dire jusqu'au néant, véritable expression de ce qu'il est en dehors de l'action créatrice.

L'action de grâces suggère naturellement l'offrande, parce qu'il paraît convenable d'offrir quelque chose de notre côté à celui de qui nous avons tant reçu. Et comme on ne saurait offrir rien de comparable aux mérites et aux souffrances de Jésus-Christ, il est juste qu'en retour de ces mérites incomparables nous demandions des grâces importantes; ce qui nous conduit de l'offrande à la demande, laquelle constitue le dernier acte de cet exercice.

On trouvera dans la marche que nous indiquons la plus grande commodité. Si elle est suffisante pour les personnes occupées, elle offre de nombreuses ressources aux personnes pieuses; cha-

cune de ces parties, la connaissance de soi-même, les bienfaits divins, aussi bien que l'action de grâces, et l'offrande fournissant une large carrière à la considération. Parcourir tous les mystères de la vie du Sauveur, les offrir tous et chacun en particulier au Père céleste, demander tout ce dont nous avons besoin, c'est plus qu'il n'en faut pour suffire aux plus longues et aux plus dévotes oraisons.

En finissant je conseillerai aux personnes libres de leur temps et désireuses de progresser dans les voies de Dieu, de consacrer chaque jour deux moments distincts à se recueillir. Dans l'un de ces moments, elles méditeraient une des circonstances de la vie du Fils de Dieu. Dans l'autre, elles examineraient leur conscience et s'appliqueraient à la connaissance d'elles-mêmes, en suivant la méthode précédemment indiquée, ou celle qui leur paraîtra le plus convenable. Mais si la multiplicité de leurs occupations et les devoirs de leur état ne leur permet de se recueillir qu'une fois le jour, qu'elles commencent par ce qui concerne la connaissance d'elles-mêmes avant de passer à la méditation de la vie de Jésus-Christ. De cette sorte, elles auront une matière non moins abondante qu'utile.

SEPTIÈME TRAITÉ.

DE L'AMOUR DE DIEU.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

Objet et division de ce traité.

I.

De la nature de la charité, de son excellence et de ses avantages.

Former un parfait chrétien, l'orner des vertus et des qualités qui lui conviennent, tel est le but de cet ouvrage. Ce but que nous avons poursuivi jusqu'ici, nous ne l'atteindrions pas entiè-

rement, si nous ne nous occupions pas de la charité dont la perfection constitue la perfection de la vie chrétienne. En conséquence, nous examinerons l'excellence de cette vertu, quelle en est la perfection et quels sont les moyens de l'acquérir.

Supposons d'abord, comme le dit un saint docteur dans un traité sur la vie contemplative, « que la charité consiste en une volonté droite, séparée de toutes les choses périssables, unie à Dieu, embrasée du feu de l'Esprit-Saint qui en est et le principe et la fin, exempte de toute impureté, étrangère à toute corruption, au-dessus de tout changement et supérieure à tous les objets des affections charnelles. Plus forte que tout autre sentiment, elle chérit la contemplation des choses divines, elle surmonte tous les obstacles et elle résume toutes les bonnes œuvres. Elle est le but des divins commandements, la mort des vices, la vie des vertus, le soutien de ceux qui combattent, la couronne de ceux qui triomphent, l'armure des saintes âmes et la cause de leurs mérites. Sans la charité personne ne pourrait plaire à Dieu; avec la charité personne ne pourrait lui déplaire. Pleine d'utilité pour les commençants, elle comble de joie ceux qui avancent et de gloire ceux qui persévèrent. C'est elle qui a vaincu en la personne des martyrs, et qui travaille sans relâche en la personne de tous les fidèles. » *Prosper. de vit. contempl.*

On ne saurait mieux peindre en moins de paroles la nature de la charité, ses qualités et ses avantages. Mais ce qui en fait principalement l'excellence, c'est d'être la première de toutes les vertus, d'en être la fin et le résumé. Nous trouvons la preuve de cette proposition dans la dignité éminente des Séraphins. S'ils tiennent le premier rang parmi les chœurs des anges, c'est parce qu'ils sont embrasés d'une charité plus ardente, et que cette vertu brille en eux du plus vif éclat. Etant supérieurs aux autres ordres angéliques en charité, et cette vertu étant supérieure à toutes les autres, ils sont par cela même supérieurs aux autres ordres en dignité. C'est dans cet ordre d'esprits bienheureux que saint Grégoire range les personnes qui brûlent ici-bas d'amour pour le Seigneur : « Il y a des chrétiens, écrit ce grand docteur, dont le cœur s'enflammant à la contemplation des choses célestes, ne sou-

pire qu'après leur Créateur, ne désire rien des choses de ce monde et trouve dans l'amour de l'éternité un aliment suffisant. Les choses de la terre, ces âmes les méprisent; elles s'élèvent en esprit au-dessus de tout ce qui est temporel, elles s'embrasent d'amour pour ce qui est éternel, et elles goûtent dans cet amour le plus doux repos. Cet amour les dévore; leurs paroles communiquent la flamme dont elles sont consumées, et les personnes qui les entendent se sentent bientôt en proie aux mêmes ardeurs. Quel nom donnerai-je à ces chrétiens, sinon celui de Séraphins, de ces anges dont le cœur est un ardent foyer de chaleur et de lumière? » *Gregor. homil.* XXXIV *in Evangel.*

L'excellence de la charité se déduit encore, selon une observation de saint Augustin, de ce que Dieu a voulu s'en attribuer le nom, déclarant ainsi les rapports étroits de ressemblance qui existent entre la nature divine et la charité. *In epist. Joan.* IV, *tractat.* IX. D'où il suit que, Dieu résumant en son être les perfections de toutes les choses, la charité jouit d'un semblable privilége. Effectivement, elle est d'une utilité universelle et une source intarissable de perfection et de vie. D'abord elle rend les hommes saints; car la mesure de notre charité est, d'après saint Bernard, la mesure exacte de notre sainteté. Plus vous aimerez Dieu, plus votre sainteté sera grande. La charité communique encore aux hommes la sagesse, selon ce mot du Psalmiste : « La loi du Seigneur est resplendissante et elle éclaire les yeux de l'âme. » *Psalm.* XVIII, 9. « Voulez-vous connaître Dieu de manière à lui plaire, disait saint Augustin? Aimez-le et vous le connaîtrez de cette manière. » *Soliloq. I,* 7-9.

C'est aussi la charité qui forme le principal titre aux dignités élevées de l'Eglise. Lorsque le Seigneur voulut établir saint Pierre chef et prince des Apôtres, pour tout examen il se contenta de lui demander par trois fois s'il l'aimait plus que les autres. C'est la charité qui fait les martyrs; car c'est la charité qui leur a donné le courage de supporter l'horreur des tortures; et d'ailleurs, ajoute saint Augustin, rien n'est au monde plus puissant que l'amour. *In Psalm.* XLVII. C'est la charité qui fait les vierges; car la chasteté consiste, selon saint Jean Climaque, à vaincre l'amour

par l'amour, à surmonter par les ardeurs de l'esprit les ardeurs d'une chair sensuelle. C'est la charité qui fait surmonter les tentations; ce qui inspirait à Pierre de Ravenne ces paroles : « O homme, chéris le Seigneur, et chéris-le de toute ton âme. Il te sera facile ensuite de venir à bout des attaques de l'ennemi. » Et remarquez ce nouveau genre de combat, cette lutte d'une nature nouvelle qui conduit à un triomphe complet sur tous les vices par la douce voie de l'amour. Enfin dans la charité consiste la perfection et l'accomplissement de la loi, comme l'enseigne expressément saint Paul en ces termes : « La plénitude de la loi, c'est l'amour. » *Rom.* XIII, 10.

La nature de la charité se rapproche également de la nature de Dieu par ses qualités et ses attributs, dont la ressemblance avec les qualités et les attributs divins est frappante. En effet, l'amour est noble et généreux, écrivait un pieux docteur; il est plein de sagesse et de beauté. L'amour est l'artisan des grandes choses; il est doux, fort, sincère, profitable, chaste, invincible et vainqueur lui-même en toutes choses. L'amour ne respire que la joie et la grâce; il est tout délectable et digne de toute admiration. L'amour pénètre et brise, il élève et il abaisse, il n'est inférieur à aucune difficulté, et sa profondeur n'est pas inférieure à sa hauteur. L'amour frappe et guérit, il donne la mort et la vie. L'amour ne peut être reconnu et payé que par l'amour; et néanmoins il fait tout par amour, parce qu'en toute chose il ne veut et ne cherche que l'amour. Pour celui qui aime véritablement, son cœur est sans cesse occupé d'amour, et sa langue ne parle que d'amour. L'amour fortifie la mémoire, illumine l'entendement, enflamme la volonté, ravit les sens, sanctifie l'âme et transforme en Dieu l'homme tout entier.

Puisque la charité offre de si remarquables caractères et qu'elle mène à sa suite de si hautes et de si précieuses vertus, il est de toute raison que nous employions à l'acquérir tous nos soins et tous nos efforts. Notre Sauveur ne donnait pas d'autre enseignement à une sainte âme quand il lui adressait, entre autres avis, ces paroles : Quand vous réciterez l'Oraison dominicale, prenez cette demande : Que votre volonté soit faite; et travaillez à con-

former parfaitement en toutes choses, dans la prospérité comme dans l'adversité, votre volonté à la volonté divine et aux dispositions de la Providence à votre égard. Quand vous réciterez la Salutation angélique, prenez le nom de Jésus et gravez-le bien avant dans votre cœur : qu'il soit votre bouclier, votre guide, votre consolation dans la carrière de la vie et dans toutes vos épreuves. Entre tous les passages de la sainte Ecriture choisissez ce seul mot : Amour; et vous marcherez avec droiture, pureté, légèreté, sollicitude et diligence. L'amour est assez puissant pour tout faire sans fatigue, sans crainte et sans besoin de repos ; il n'est rien jusqu'au martyre lui-même qui ne soit pour lui un objet de délices. Dire quelle est la vertu d'une seule étincelle de véritable amour et les merveilles qu'elle accomplit est impossible. C'est l'amour qui vous aidera à réprimer vos mauvaises inclinations, les appétits et les sentiments déréglés de votre nature.

Mais ce qui porte le plus à aimer et à désirer cette vertu, c'est de savoir qu'en elle consiste la perfection de la vie chrétienne et qu'elle donne au cœur humain la plus grande partie de la félicité dont il est susceptible en cette vie. Quelles que soient les occupations qui se partagent la vie des hommes, nous cherchons cependant, dit Boèce, par cette multiplicité de moyens une fin unique, notre félicité et notre bonheur. Or, le bonheur résulte de l'acquisition d'un bien en qui soient renfermés tous les autres biens. Lorsque la volonté sera mise en possession d'un tel bien, elle n'aura plus rien à chercher, parce qu'elle possédera tout ce qu'elle pourrait chercher; elle n'aura plus rien à désirer, parce qu'elle possédera tout ce qu'elle pourrait désirer. Evidemment ce bien ne saurait être que Dieu. Il est également impossible et de trouver hors de lui un bonheur parfait et de ne pas le trouver en lui. Quoique la possession de ce bien soit principalement réservée à la vie de la gloire, toutefois elle nous est accordée d'une certaine manière et imparfaitement par le moyen de la grâce. Voici comment saint Bernard exprimait ce bonheur qu'il avait appris à connaître par expérience :

« J'étais dans la solitude de ma cellule, semblable à l'animal solitaire qui habite une contrée déserte et retirée, quand je sentis

le vent de l'amour se lever. Alors j'ouvris la bouche et j'aspirai ce souffle. Souvent, Seigneur, soupirant après vous, les yeux fermés aux choses de la terre, mon âme a été comblée de faveurs dont il ne me conviendrait pas de pénétrer la nature. Ce n'est que douceur, ce n'est que délices; et cette douceur et ces délices remplissent mon être d'un tel sentiment de bonheur que, si elles étaient plus durables, il ne me resterait plus rien à désirer. » Ces paroles de saint Bernard rappellent celles de l'Epouse des Cantiques : « Je dors, mais mon cœur veille... » *Cant.* v, 2. Effectivement, de même que pendant le sommeil, l'ouïe, la vue, la parole, la réflexion, tous nos sens et toutes nos facultés sont suspendus; de même, l'âme reçoit quelquefois de ses communications avec Dieu tant d'amour et de suavité qui se répandent en elle comme un fleuve de paix; elle en éprouve tant de joie, de contentement et de satisfaction, qu'elle devient insensible aux désirs et aux soucis de la vie présente, et qu'elle n'en tient plus aucun compte.

L'écrivain sacré use encore d'une autre comparaison au sujet de l'amour; il le compare à la mort en ces termes : « L'amour est fort comme la mort. » *Cantic.* VIII, 6. Un saint docteur explique ces paroles en disant que l'amour de Dieu porté à sa perfection abat sous la force et la grandeur de sa suavité toutes les puissances de notre âme, et les rend en quelque façon mortes à tous les goûts et à tous les appétits du monde. C'est pourquoi les saints ont appelé violente la charité portée à ce dégré. Nous ne saurions résister à l'action, suave néanmoins, de cette vertu; elle nous emporte avec elle, nous détache de la terre et nous unit à Dieu. On l'appelle encore la charité qui blesse, parce que le cœur où elle règne en souveraine en est comme blessé, et ne cesse de ressentir la douleur de cette blessure; et de même que la pensée du coup qui l'a frappé absorbe le malade sur sa couche de souffrance, de même l'âme fidèle ne saurait échapper sans beaucoup de difficulté à la pensée de l'amour dont le Seigneur l'a frappée. Pourquoi l'intensité du bonheur ne produirait-elle pas le même effet que l'intensité de la douleur ?

Nous lisons dans l'histoire des pères du désert que l'un de ces

admirables solitaires vint demander à un de ses frères un objet dont il avait besoin. Celui-ci entre dans sa cellule pour le prendre; et à peine y est-il entré qu'il perd le souvenir de ce qu'il vient chercher. Il sort de nouveau pour suppléer au défaut de sa mémoire, et rentre ensuite dans sa cellule; même impuissance à se rappeler l'objet en question. Au bout de trois ou quatre tentatives de ce genre, toutes sans résultat, il dit au religieux qui l'attendait d'entrer lui-même et de prendre l'objet qu'il était venu demander. Or, ce qui rendait la mémoire de ce saint homme si peu fidèle, c'était la pensée de Dieu, laquelle absorbait toute son attention. Rien d'ailleurs de moins étonnant. C'est une conséquence de la noblesse et de la dignité des choses spirituelles, que les âmes auxquelles le Saint-Esprit en donne l'intelligence et le goût ne puissent plus envisager en face les choses de ce monde, quelle que soit leur beauté. On raconte de l'abbé Sylvain qu'au sortir de l'oraison il fermait les yeux pour ne pas considérer des objets dont la bassesse et le néant lui étaient insupportables, et qu'il se disait en lui-même : « Fermez-vous, mes yeux, fermez-vous; ne regardez rien de ce qui vous entoure; car il n'y a rien qui mérite de vous un seul regard. »

Quels exemples et quelles preuves seraient plus capables de nous montrer jusqu'où s'étend la puissance de la charité, la vertu et la suavité de cet aliment céleste ? S'ils ne vous suffisent pas, écoutez ce que saint Jérôme nous rapporte des épreuves de son âme et des faveurs qu'elle obtenait de Dieu dans ce désert où il était dévoré par les feux du soleil. « Les ravins les plus escarpés, les vallées les plus profondes, écrivait-il à la vierge Eustochium; voilà les lieux où je me livrais à la prière. Après avoir répandu beaucoup de larmes, après avoir longtemps tenu mes yeux attachés au ciel, il me semblait, Dieu m'en est témoin, être au milieu des chœurs des anges, et chanter dans des transports d'allégresse ces paroles : A votre suite, Seigneur, nous courrons à l'odeur de vos parfums. » « Croyez-en, mes filles, un vieillard expérimenté, écrivait-il en une autre occasion à des vierges consacrées à Dieu; si vous avez goûté une seule fois combien le Seigneur est doux, vous avez sans doute entendu de sa bouche cette parole : Venez,

et je vous montrerai le Bien suprême. Et alors vous découvrîtes des merveilles que nul ne connaît s'il ne les a expérimentées. Je ne m'abuse pas dans mes paroles, mes sœurs bien-aimées. Tout en proclamant mon ignorance, je vous assure que moi, le plus méprisable et le plus vil des hommes dans la maison du Seigneur, vivant en ce corps mortel, je me suis trouvé plusieurs fois parmi les chœurs des anges, et j'ai vécu plusieurs jours de ces ineffables délices. Lorsqu'elles étaient passées, je pleurais au souvenir des mystères futurs qui m'avaient été dévoilés, et à la pensée de ce que je venais de quitter. Quant à l'inestimable félicité que j'éprouvais en ce temps-là, quant à la douceur ineffable dont j'étais pénétré, la très-sainte Trinité, les esprits bienheureux et ma propre conscience en ont été les seuls témoins. Ma langue est trop faible pour exprimer la grandeur des biens dont il m'était donné de jouir. Mais, ajoute plus bas le saint docteur, le cœur affairé aux choses humaines ne saurait s'élever à une aussi douce contemplation. Il faut qu'il meure au monde, qu'il vive en Dieu et qu'il s'unisse à lui par de saintes méditations et de saints désirs. « Si le grain de froment, dit le Sauveur, ne meurt dans le sein de la terre où il tombe, il y reste seul ; s'il meurt au contraire, il rapporte beaucoup de fruit. »

A l'autorité de saint Jérôme je joindrai ce que l'histoire nous apprend du bienheureux saint Thomas d'Aquin. Il lui arrivait souvent de se perdre en Dieu au point que l'esprit entraînait le corps, et le tenait suspendu dans le vide. D'autres fois il demeurait entièrement privé de sentiment. Un jour qu'il tenait en sa main un flambeau allumé, ce flambeau s'étant consumé lui brûla aussi la main qui en conserva les traces ; mais le bienheureux ne sentit aucune douleur. Dans une autre circonstance où il devait être cautérisé, il se mit en oraison et il parvint à un tel degré de recueillement qu'il ne s'aperçut aucunement de l'opération.

Je trouve dans Aristote un passage des plus remarquables. A propos des hautes contemplations du Sage par excellence, ce philosophe écrit que la vie du véritable sage arrive quelquefois à reproduire l'image de la vie même de Dieu. Selon toute apparence, cette ressemblance résulte, à son avis, d'une sorte de participation

de l'homme à la paix, au calme, au bonheur qui sont l'apanage de la divinité. Si tel a été le langage d'un homme qui ne connaissait ni la grâce, ni l'amour surnaturel de Dieu répandu par l'Esprit-Saint dans nos âmes, quel devra être le langage des hommes qui connaissent les œuvres admirables de l'Esprit d'en haut? Si les vertus morales, si la sagesse et la diligence humaine paraissent capables de rendre la vie d'un homme semblable à la vie de Dieu, tant il sera exempt de trouble, d'inquiétudes et de désirs superflus; jusqu'où arriveront les dons et les grâces de l'Esprit céleste et la perfection de l'Evangile? A ces conditions, vous paraît-il raisonnable d'acheter cette pierre précieuse et de donner pour l'obtenir tout ce qui vous sera demandé? Lorsque les hommes ne reculent devant aucune peine et aucune souffrance pour acquérir les biens misérables de cette vie qui, au lieu de l'apaiser, irritent la soif de notre âme; ne ferons-nous rien pour acquérir un bien dont la possession supplée au désir et à la possession de tous les autres biens? On estime riche, dit saint Augustin, celui dont les coffres regorgent d'or; et on n'estimerait pas riche celui qui possède le Seigneur dans sa conscience!

II.

Que l'âme ne doit pas goûter de repos avant d'être arrivée à la perfection de l'amour divin, et des effets que cet amour produit en elle.

Les considérations que nous venons d'exposer devraient nous déterminer à ne goûter aucun repos avant d'être arrivés à acquérir un trésor si précieux. Voici en quels termes nous y invite un des plus illustres docteurs de l'Eglise : Parce qu'il est indubitable que Dieu seul, le bien infini et suprême, peut apaiser les désirs de la créature raisonnable, il est de toute convenance que l'homme tende à la perfection de la vie spirituelle, afin de s'unir intimement au souverain Bien, et de participer à sa félicité. *August. in Psalm.* XXXVI. Evidemment, parvenu à ce point, il recevrait en son âme Dieu avec l'abondance de ses grâces, et la présence du Seigneur le délivrerait de toute misère et de toute pauvreté, le comblerait des richesses véritables, et le remplirait d'une indicible joie. Nous ne demanderions plus en-

suite aux créatures des plaisirs faux et mensongers ; car tout ce qui n'est pas Dieu serait pour nous sans saveur. L'esprit de l'homme est si vaste et si noble que tout bien périssable est hors d'état de le rassasier : il n'y a aucune proportion entre cette sorte de biens et la capacité qu'ils doivent remplir. Certainement, le ciel, la terre, la mer, et toutes les choses visibles sont moins grandes que l'homme ; comment chacune de ces choses prise isolément, et même toutes réunies suffiraient-elles à combler la capacité de son cœur ? Dieu seul est infiniment au dessus de l'homme. Voilà pourquoi Dieu seul le satisfait et le remplit tout entier, ce qui est impossible à tout autre être moindre que Dieu. Les anges eux-mêmes n'échappent pas à cette condition ; car, bien que leur nature soit supérieure à la nature humaine, il n'en est pas de même de leur capacité. Donc, tant que l'homme ne possédera pas le Bien unique et suprême ; tant qu'il ne le serrera pas dans les bras de son amour, il sera la proie d'une dissipation qui ne connaîtra pas de termes, d'un trouble qui ne connaîtra pas de repos, d'un besoin qui ne sera jamais rassasié. Mais dès qu'il aura trouvé ce trésor inestimable, il renoncera aisément à toutes les créatures, et il dira avec le Psalmiste : « M'unir à Dieu est pour moi une chose pleine de douceurs. » *Psalm.* LXXII, 28 ; et avec le saint homme Job : « Je mourrai dans mon petit nid, et mes jours se multiplieront comme les rejetons du palmier. » *Job,* XXIX, 18. A quoi bon cette âme bienheureuse chercherait-elle au dehors des consolations terrestres, puisqu'elle renferme en elle-même un abîme des consolations les plus suaves, et de tout ce que le cœur humain pourrait désirer? L'expérience qu'elle fait de Dieu, les joies dont il la favorise, la clarté avec laquelle lui apparaissent les mystères de la foi, sont telles que si tous les hommes se réunissaient pour lui dire : Tu te trompes, malheureux, tu te trompes, il n'y a rien de vrai dans la foi que tu adoptes et que tu professes ; elle leur répondrait : C'est vous qui êtes les vrais malheureux ; c'est vous qui êtes dans l'erreur ; car ce que je crois est la vérité même. Et le ton d'assurance avec lequel elle s'exprimerait lui serait inspiré non-seulement par l'inclination surnaturelle que donne la foi, mais surtout par ses précédentes communications avec Dieu. C'est

que Dieu ne saurait entrer dans une âme avec l'abondance de ses dons, sans manifester sa présence par des caractères sur lesquels on ne peut pas se tromper. A ces avantages, les personnes qui sont parvenues à ce degré d'union joignent le privilége de l'amitié et de la familiarité divines. D'où il résulte qu'elles obtiennent souvent dans une heure en faveur de l'Eglise des biens que d'autres n'obtiendraient pas dans plusieurs années.

Ce qui les distingue encore, c'est la tranquillité et la liberté d'esprit dont elles jouissent. Elles sont au-dessus des soucis et des perturbations du monde, au-dessus des craintes de la mort, de l'enfer et du purgatoire ; au-dessus des calamités dont on est menacé sur la terre. Reposant avec confiance entre les bras du Seigneur, elles ont toutes ces choses sous leurs pieds. Ni la compagnie des hommes, ni leurs occupations extérieures ne les détournent intérieurement de la présence de Dieu. Au milieu des plus nombreuses affaires, elles conservent l'unité et la simplicité d'esprit, comme si elles étaient irrévocablement attachées à la pensée de leur Créateur. De là il arrive qu'elles prennent sujet de tout ce qu'elles voient et de tout ce qu'elles entendent pour s'élever vers le ciel. Toutes les créatures deviennent Dieu pour elles, parce que dans toutes, leur intention et leur amour ne cherchent que Dieu. Un autre effet de cette union étroite de l'âme avec son Créateur est de nous faire marcher pour ainsi dire hors de nous-mêmes : nous voyons tout en aveugles, nous entendons tout comme des sourds, et nous parlons comme si nous étions muets. Notre esprit est tellement absorbé en Dieu que nous oublions notre présence au milieu des créatures. Une semblable vie est une vie angélique et surnaturelle. Les personnes à qui elle est réservée méritent bien le nom d'anges de la terre ; car, si elles sont corporellement sur la terre, leurs affections et leurs pensées sont dans le ciel. Telle a été du reste la vie, tel a été l'esprit de tous les saints : c'est sur leur exemple que les fidèles doivent former leur conduite et leurs désirs.

III.

Des huit degrés de l'amour de Dieu.

Mais remarquons ici qu'il ne suffit pas d'un degré quelconque d'amour de Dieu pour donner à l'homme la paix intérieure et la plénitude de bonheur dont nous parlons. La parfaite charité en confère seul le privilége. Cette vertu est capable de progrès successifs; et à mesure qu'elle grandit, elle opère dans les âmes des effets de plus en plus merveilleux. Premièrement, quand elle a Dieu pour auteur, elle nous donne une sorte de connaissance expérimentale de la bonté, de la noblesse et de la suavité divines. A son tour, cette connaissance conduit, pour ainsi dire, par un enchaînement étroit de conséquences successives, à une ardeur extrême de la volonté, à de profondes délices, à un nouveau désir plus ardent encore ayant Dieu pour objet, à l'apaisement de ce désir, à une ivresse céleste, et enfin à un repos en Dieu plein d'une sécurité parfaite, sabbat spirituel que l'âme goûte dans le sein de son Créateur.

Par où l'on voit que ces divers degrés sont liés entre eux de manière à s'ouvrir les uns aux autres le chemin; chacun étant le résultat de celui qui précède, et disposant lui-même à celui qui suit. Le premier de ces degrés, à savoir, la connaissance expérimentale du Seigneur est la porte principale par laquelle les dons et les bienfaits divins pénètrent jusqu'à l'âme et l'enrichissent. De cette connaissance dont le siége est l'entendement, quoiqu'elle ne soit pas sans rapports avec le goût de la volonté, découle dans cette dernière puissance une ardeur extrême qui l'embrase d'amour envers la bonté infinie, dont l'immensité vient de lui être découverte. A cette ardeur succèdent d'ineffables délices, véritable manne cachée que nul ne connaît, s'il ne l'a déjà éprouvée. *Apocal.* II. Ce sentiment est un effet naturel et inséparable de l'amour, comme la lumière sensible l'est du soleil. Dieu choisit ordinairement ce moyen pour nous détacher du monde, et nous sevrer des plaisirs sensuels. Il y a une telle différence entre les plaisirs de la terre et les plaisirs célestes, que l'homme n'hésite pas à sacrifier les premiers pour savourer les derniers.

Et comme les choses spirituelles, à cause de leur excellence et de leur divine origine, inspirent d'autant plus de désirs qu'on les goûte davantage; de ces délices il naît dans les âmes un désir enflammé de jouir de la possession de ce trésor. Déjà, elles ne trouvent plus hors de lui ni satisfaction, ni repos. Et parce qu'elles n'ignorent pas que le moyen d'obtenir ce bien suprême consiste dans une vie austère, dans la pratique de la vertu et dans l'imitation de celui qui disait : « Je suis la voie, la vérité et la vie. Personne ne vient à mon Père, sinon par moi, » *Joan.* XIV, 6; ce désir conduit au désir non moins enflammé de méditer et d'imiter la vie du Sauveur, de marcher sur ses traces, et de reproduire son humilité, sa patience, son obéissance, sa pauvreté, son austérité, sa mansuétude, sa miséricorde et le reste de ses vertus.

Ce désir est suivi d'une satisfaction aussi complète que possible en cette vie; car le Seigneur n'inspire rien à ses serviteurs dans le but de les tourmenter, mais pour les disposer, en leur donnant satisfaction, à de plus grandes choses. C'est lui qui donne la vie et qui la reprend : c'est lui aussi qui donne le désir et qui l'apaise. En même temps l'âme ressent un profond dégoût, et un dédain non moins profond pour les choses de ce monde. Il lui suffit de cet aliment céleste pour goûter la paix et les délices les plus grandes. Pleine d'un contentement sans mesure, elle trouve en lui tous les plaisirs réunis; et elle apprend par son expérience qu'en Dieu seul la créature raisonnable trouvera un parfait repos.

A ce degré succède un degré encore plus élevé : cette douce ivresse à laquelle nous invite l'Epoux des Cantiques. L'âme qui l'éprouve oublie toutes les choses périssables et s'oublie souvent elle-même, parce qu'elle est en quelque sorte abîmée et perdue dans l'océan sans limites de la bonté et de la suavité divines.

Après cette ivresse céleste vient le septième degré. Il consiste dans la sécurité la plus parfaite; non pas assurément dans la sécurité que nous réserve la vie de la gloire, mais dans celle que comporte cette vie. Ce sentiment porte l'homme à chanter avec joie ces paroles du Psalmiste : « Vous, Seigneur, vous m'avez établi dans la sécurité et la confiance. » *Psalm.* IV, 10. C'est la

conséquence naturelle de l'expérience qu'il vient de faire de la bonté et de la providence paternelle de son Dieu; et il s'écrie plein d'ardeur avec le même prophète : « Le Seigneur est notre refuge et notre force. C'est pourquoi nous ne craindrons pas; la terre fût-elle dans le trouble, et les montagnes dussent-elles se précipiter dans le sein de la mer. » *Psalm.* XLV, 2, 3.

De cette confiance pleine de sécurité résulte la tranquillité de l'âme. Elle jouit alors d'un calme sans mélange, d'un repos spirituel, d'un silence intérieur, et d'une paix qui, selon le mot de l'Apôtre, surpassent tout sentiment, *Philip.* IV, 5. Elle goûte les douceurs du sommeil, entre les bras et sur le sein de son Dieu. La félicité que procurent ces deux derniers degrés, le Seigneur la promettait à ses élus par la bouche du prophète Isaïe : « Mon peuple, disait-il, s'assiéra dans la beauté de la paix, dans les tabernacles de la confiance, et dans un repos plein d'opulence. » *Isa.* XXXII, 18.

Tel est, ô mon frère, le véritable paradis sur la terre; telles sont les délices dont nous pouvons jouir dans cet exil; tel est le trèsor caché de l'héritage dont parle l'Evangile, pour l'acquisition duquel le marchand prudent ne craint pas de vendre tout ce qu'il possède. *Matth.* XIII.

IV.

De la conduite déraisonnable de l'homme qui ne travaille pas à obtenir l'amour de Dieu.

Et maintenant comment un homme connaîtra-t-il ces vérités, saura-t-il que la grâce lui est préparée aussi bien qu'aux autres saints, et ne travaillera-t-il pas à prendre la voie qui le conduira à de si pures et de si vives jouissances? O fils d'Adam, que vous êtes aveugles et insensés de chercher au prix de tant de peines et de tant de courses ce qu'il vous serait aisé de trouver en Dieu seul abondamment? Oui, les voies de Sion pleurent, parce que personne ne vient à cette solennité, à cette fête, à ce sabbat spirituel où l'âme fidèle goûte sur le sein de son Dieu le plus doux repos. S'il est incontestable, et nous l'avons abondamment démontré, que l'unique but de nos travaux et de nos soins est le

bonheur, et que le bonheur ne saurait se trouver hors du Seigneur, notre fin suprême ; pourquoi pousser la folie jusqu'à vouloir le trouver là où il n'est pas? L'on entreprend le voyage des Indes, on sillonne en tous sens la terre et la mer à la recherche des biens où l'on croit trouver le repos ; et l'on ne s'aperçoit pas de l'erreur qui nous fait chercher hors de nous ce qu'il faudrait chercher en nous-mêmes. Le Sauveur ne dit-il pas que nous avons au dedans de nous le royaume de Dieu? *Luc.* XVII, 21. Or, ce royaume n'est, assure l'Apôtre, que justice, paix et joie dans le Saint-Esprit. *Rom.* XIV, 17. La justice en est comme la racine; la paix et la joie en sont les fruits; et ces trois choses réunies constituent notre félicité. C'est ce que signifie le double titre de Melchisédech qui était à la fois appelé *Roi de justice* et *Roi de paix*. Il existe, en effet, entre la justice et la paix une étroite fraternité ; et vous ne trouverez pas plus la paix sans la justice que la justice sans la paix. Aussi est-ce en vain que vous chercherez la paix et la joie véritables, si vous les cherchez hors de la justice et d'une bonne conscience.

Certaines personnes frappées de ce langage se disposent à tourner vers Dieu leurs recherches; mais elles n'y apportent pas l'humilité, la simplicité et la fermeté qu'exige une pareille entreprise. Les bons desseins et l'amour divin étant peu profondément enracinés dans leur âme, elles ne résistent pas aux premières épreuves; et dès qu'elles rencontrent un de ces obstacles fréquents dans les commencements, elles reviennent aussitôt sur leurs pas. Il y en a d'autres qui tombent et se relèvent successivement, passant ainsi par une alternative de faiblesse et de force, de découragement et de confiance. En définitive ces personnes secondées par la grâce divine progressent et atteignent leur but. D'autres tiennent ce langage : Il nous suffit de vivre comme tout le monde. A quoi bon prendre des moyens extrêmes et singuliers, lorsqu'ils ne sont pas indispensables au salut? On éprouve très-souvent cette résistance intérieure au commencement; la volonté charnelle lutte contre la volonté spirituelle; l'amour du monde contre l'amour du Seigneur. L'amour du monde étant au commencement plus fort, il défend énergiquement son empire et les droits qu'il a

exercés sur nous depuis notre enfance. On ne saurait nier que ce combat de deux principes si puissants ne suscite à l'âme de cruels embarras. Cependant la grâce de Dieu et une volonté ferme et persévérante triomphent de tous les obstacles. Par la continuité des exercices spirituels la partie supérieure se fortifie peu à peu au détriment de la partie inférieure. Bientôt la première goûte et sent plus intimement la possession de son Dieu, tandis que la seconde goûte moins les satisfactions mondaines; si bien qu'à la fin la corruption de la nature cède complétement à la vertu et à l'efficacité de la grâce divine. Le fruit de la pratique non interrompue des lectures pieuses, de la prière et de l'oraison, c'est de sanctifier et de purifier notre cœur. Une fois purifié, il commence à comprendre combien le Seigneur est suave. Dès qu'il a savouré les suavités spirituelles, toute chair perd à ses yeux sa saveur; et sur la trace des parfums de son Dieu, il ne tarde pas à voler dans la voie de ses conseils et de ses commandements. D'ailleurs, avec la continuité de ses exercices, se multiplient les bons désirs, et il s'offre à l'âme de nouveaux aliments et de nouveaux appuis. Nulle part elle ne trouvera des merveilles plus admirables, ni de plus pures délices. Ajoutons que cette grâce est moins l'effet des spéculations profondes que de la componction, des paroles que des larmes, des raisonnements que des soupirs, des lectures pieuses, quoiqu'elles soient très utiles, que de la prière et de l'oraison.

V.

Que la perfection de la vie chrétienne consiste dans la perfection de la charité, et quels sont les caractères de la charité parfaite.

C'est un sentiment communément admis parmi les saints que la perfection de la vie chrétienne consiste dans la perfection de la charité. L'Apôtre l'appelle tour à tour le lien de la perfection, et la fin de toute la loi. *Coloss.* III, 14; I *Timoth.* I, 5. Voici la raison qu'en donne saint Thomas, *Super cap.* III *Coloss.*: Une chose est dans toute sa perfection quand elle a complétement atteint le dernier terme, la fin suprême pour laquelle elle a été créée. Où pourrait-elle aller encore, puisqu'elle en est à la limite extrême de son pouvoir? Nous savons d'autre part que la fin dernière, le

centre de la créature raisonnable est Dieu ; qu'en lui seul comme dans le Bien universel se trouve contenu tout ce que l'entendement est capable de comprendre, tout ce que la volonté est capable d'aimer. D'où l'on infère que la perfection de la créature raisonnable dépendra de la vertu, dont l'objet propre est de l'unir au souverain Bien, et d'en faire une même chose avec lui. Or, tel est le caractère de la charité : elle unit l'homme à Dieu par l'amour, et en fait une même chose avec lui, selon ce mot de l'évangeliste saint Jean : « Dieu est charité ; quiconque demeure dans la charité demeure en Dieu, et Dieu en lui. » I *Joan.* IV, 16. Puis donc que la charité entre toutes les vertus a pour objet d'unir l'âme à Dieu, de la ramener à son centre, de la conduire à sa dernière fin, c'est évidemment de la charité que dépend la perfection de la vie chrétienne ; en sorte que plus la charité sera parfaite en nous, plus parfaite sera notre vie, et que nous aurons atteint le faîte de la perfection quand nous aurons atteint la perfection de la charité.

Mais en quoi consiste la perfection de la charité, me demanderez vous? — Voici encore comment le docteur angélique répond à cette question, II II, q. XXIV, 8. Il distingue d'abord dans la charité trois degrés de perfection. Le premier n'appartient qu'à Dieu ; le second appartient aux créatures qui jouissent de la contemplation de Dieu ; le troisième est accessible en cette vie aux hommes qui suivent les inspirations de la grâce. Le premier de ces degrés, c'est-à-dire la charité à sa perfection absolue, consiste à aimer Dieu autant qu'il mérite de l'être. Or, Dieu seul s'aime de cette manière. Comme il est seul à se connaître parfaitement, il est seul aussi à s'aimer parfaitement. Le second degré de la charité consiste à aimer Dieu actuellement, sans possibilité de relâche, de toutes ses forces portées à leur extrême limite. Nous le trouvons dans les bienheureux qui contemplent face à face la beauté divine. De même, en effet, que l'œil ouvert ne peut pas ne pas voir l'objet sur lequel il est attaché ; de même la volonté placée en face du souverain Bien ne peut s'empêcher de l'aimer actuellement de toute son énergie ; ravie qu'elle est par l'excellence de cette nature adorable.

Le troisième degré de la charité, accessible à ceux qui aiment Dieu en cette vie, sans arriver aussi haut, s'efforce toutefois de s'en rapprocher le plus près possible. En conséquence, il travaille à écarter non-seulement toute sorte de péchés, mais encore tous les obstacles capables d'éloigner l'âme de l'amour actuel de son Créateur, ou d'en refroidir les ardeurs. Ces obstacles naissant tous de l'amour-propre, c'est contre lui qu'il dirige ses coups; et plus sa victoire est complète, plus il gagne en perfection. De là cette sentence de saint Augustin, que le poison de l'amour divin c'est l'amour-propre, et que la mortification de ce sentiment est la perfection de l'amour divin. *Serm.* XXXIII *de verb. Domin. sec. Luc.* Une telle cause produit infailliblement un tel effet. Cependant réprimer entièrement l'amour-propre est impossible en la vie présente; car, ajoute le même Père, si la concupiscence peut être châtiée, elle ne saurait être exterminée. La conclusion déduite de ces considérations par saint Thomas est que la perfection de la charité en cette vie consiste, comme il a été dit tout à l'heure, à résister énergiquement à tout ce qui empêche ou refroidit en nos âmes l'amour actuel de notre Dieu, à combattre conséquemment le péché, en même temps que l'amour-propre et ses innombrables rejetons. Donc, plus la charité sera ardente, plus elle se rapprochera de Dieu par l'amour actuel, plus elle s'opposera aux amours étrangères à cet amour; plus elle sera parfaite, plus elle ressemblera à la charité des heureux habitants du ciel.

Voilà le modèle qui nous est offert pour aimer notre Créateur. C'est à le reproduire que nous invite ce précepte d'aimer Dieu de tout notre cœur, de toute nôtre âme, de toutes nos forces. Car, s'il nous est impossible de l'accomplir parfaitement ici-bas, nous y voyons néanmoins le but vers lequel nous devons diriger nos efforts. Aussi l'ange de l'Ecole enseigne-t-il que l'homme sera parvenu au degré de perfection réalisable sur la terre, quand il consacrera tous ses soins et toute son étude à aimer Dieu, renonçant à toutes les affaires de ce monde dont les devoirs de son état ou ses besoins ne lui feront pas une loi. Cette vérité est si claire qu'elle a été entrevue par la haute raison des philosophes, sans le secours des lumières de la foi. « Le principe et la fin de la vie

bienheureuse et parfaite, disait l'un d'entre eux, consiste dans un regard continuel de l'âme vers Dieu, dans une sorte d'embrassement intérieur, dans un profond attachement de notre volonté à son être divin. De cette manière l'âme unie fortement à son Créateur, se conservera pleine de vie, et parviendra à la perfection pour laquelle elle a été créée. Mais si ces liens viennent à se briser, elle se desséchera et se flétrira, semblable au rameau qui, séparé de l'arbre, perd sa fraîcheur et sa beauté. » Ce langage d'un philosophe gentil est bien propre à faire ressortir l'évidence et la force de cette doctrine.

Lors donc que l'homme, en cette vie mortelle, sera parvenu à ce degré d'amour où, méprisant tout ce qui est passager, il n'y recherchera ni plaisir ni satisfaction désordonnés, et où Dieu sera l'unique objet de ses affections, de ses désirs, de ses pensées; et cela continuellement, de manière à ce que son cœur ne trouvant pas ailleurs de repos, et le trouvant en lui seul, ne se sépare pas de lui un seul instant; lorsque mourant à tout le reste il vivra de Dieu seul, et qu'il triomphera par la vertu de cet amour de tout autre amour; alors il aura été introduit dans le cellier des vins précieux du vrai Salomon; et, enivré de cette délicieuse liqueur, il oubliera le monde entier et s'oubliera lui-même pour ne se souvenir plus que de son Créateur.

Je ne me dissimule pas qu'il est donné à un très-petit nombre d'atteindre ce degré de charité. Les nécessités de la vie, les devoirs de justice, la charité elle-même requièrent souvent que nous laissions, si j'ose m'exprimer ainsi, Dieu pour Dieu. Du moins, apprendrons-nous de ce qui précède le but vers lequel il nous faut autant que possible diriger nos pas. Et encore que nul ne puisse y arriver, toutefois les personnes qui porteront haut leurs vues s'en rapprocheront plus que les personnes dont les desseins n'ont rien de noble et d'élevé. En toutes choses, disait un sage, il faut viser au sommet, afin de frapper au moins le milieu. C'est un sentiment de cette nature qui inspirait à saint Bernard ces paroles : « Que mon âme, Seigneur, meure de la mort des justes, ou plutôt, de la mort de anges. » *Sup. Cantic. serm.* LII. Ainsi il aspirait à être détaché des choses d'ici-bas, non-seulement à la

façon des justes, mais encore à la façon des anges mêmes. Quand le désir est ardent il ne compte pas avec ses propres forces, il ne reconnaît pas de bornes, il ne s'assujettit pas à la mesure de la raison, il ne se porte pas seulement vers le possible; il considère, non ce qu'il peut, mais ce qu'il veut.

Les théologiens mystiques donnent à cet amour le nom d'unitif, parce que son caractère est d'unir l'âme à celui qu'elle aime, de manière à ce qu'elle ne goûte pas ailleurs de repos, et qu'elle ne se détache jamais de lui. Moïse attribuait figurément un amour de ce genre à la tribu de Benjamin quand il disait : « Benjamin, chéri de Dieu, habitera avec confiance dans le Seigneur. Il y restera toute la journée comme dans une chambre nuptiale, et il reposera entre ses bras. » *Deuter.* XXXIII, 12. C'est le propre de l'amour, comme l'observe saint Denys, d'opérer cette union et de l'opérer d'autant plus intimement qu'il est lui-même plus fort. *De divin. nomin.* IV. Tel était l'amour du Prophète-Roi envers le Seigneur. En effet, tantôt il dit que son âme est sans cesse unie à Dieu; tantôt qu'elle ne perd jamais de vue sa présence; tantôt que ces regards sont irrévocablement fixés sur lui. *Psalm.* LXXII, XV, XXIV. Tel était aussi l'amour qui inspirait à Isaïe ces paroles : « Votre nom et votre souvenir, Seigneur, sont l'unique objet des désirs de mon âme. La nuit, mon âme soupire vers vous; et dès l'aurore, du fond de mes entrailles un cri s'élève vers vous. » *Isai.* XXVI, 9. Tel était encore l'amour du bienheureux saint Bernard : dans les commencements de sa conversion il était si profondément absorbé en Dieu et si détaché de la vie des sens qu'il ne faisait attention ni à ses vêtements, ni à sa nourriture, ni aux lieux où il se trouvait et où il marchait.

Voilà quels sont les effets de l'amour parfait. A cette union étroite du cœur avec ce qu'il aime, il faut ajouter la douceur et la suavité inestimables qui en sont les conséquences naturelles. Le cœur est inondé de tant de délices, qu'il n'a plus le courage de renoncer à cette source de jouissances, et que tout le reste lui devient insipide. Nous tenons de saint Augustin qu'il éprouvait le plus grand dégoût à s'occuper des affaires du siècle, tant il trouvait de bonheur à converser avec Dieu et à contempler la beauté

de ses temples. *Confess.* VIII, 1. Il n'y a rien en cela d'étonnant. Celui à qui la lumière du Saint-Esprit fera connaître la bonté et la beauté infinies du Seigneur, la bienveillance et la libéralité dont il use envers ses fidèles amis, ne trouvera aucune de ces merveilles au-dessus d'une telle bonté, d'une telle charité, d'une telle noblesse. Ce n'est pas à nous à juger par notre froideur et notre faiblesse de la perfection des saints ; prenons pour mesure la nature de Dieu et de la charité. On dit communément que personne ne comprend l'amour paternel, s'il n'a lui-même des enfants ; comment comprendrons-nous ce que c'est d'aimer Dieu surnaturellement, si nous ne l'aimons nous-mêmes de la sorte?

Si l'on a bien compris cette doctrine, on saisira sans peine la portée de cet avis d'un saint docteur : D'après lui, le serviteur de Dieu doit principalement s'appliquer à tenir son âme continuellement unie à son divin Maître par l'oraison, la contemplation ou l'amour actuel. C'est aussi le but que nous avons tâché d'indiquer nous-même dans ce qui précède. Et comme on ne saurait y arriver que par degrés, nous montrerons ces degrés dans le reste du présent traité. Nous le diviserons en deux parties. La première sera consacrée à exposer les choses qui nous aident à obtenir l'amour de Dieu, ou qui nous en détournent. La seconde contiendra quelques prières et quelques considérations sur les bienfaits et les perfections de Dieu, propres à réveiller cet amour en nos âmes.

PREMIÈRE PARTIE.

DES CHOSES QUI NOUS AIDENT A OBTENIR L'AMOUR DE DIEU, ET DES CHOSES QUI NOUS EN DÉTOURNENT.

CHAPITRE PREMIER.

Du moyen le plus propre à obtenir l'amour de Dieu, c'est-à-dire du désir ardent de l'obtenir.

I.

De ce qui précède en nos âmes le désir de l'amour divin.

Puisqu'il est établi que la perfection de la vie chrétienne consiste dans l'amour divin, il faut maintenant rechercher les moyens propres à obtenir cet amour. Mais il est indispensable auparavant de dire un mot de la marche suivie par Dieu pour le communiquer aux hommes. Nous apprendrons ainsi comment nous devrons nous préparer à recevoir un si grand bienfait, et coopérer à l'action divine.

Supposons d'abord que toute diligence humaine est impuissante par elle-même à obtenir la vertu de charité. Elle est une œuvre de la grâce, un don de Dieu, et le principe de ses dons. « La charité de Dieu, écrivait l'Apôtre, a été répandue en nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné. » *Rom.* v, 5. Conséquemment, c'est le Saint-Esprit, la troisième personne divine, l'amour incréé, qui descend lui-même dans l'âme du juste pour y implanter cette inclination céleste et la mouvoir vers Dieu et vers son amour. De même donc que par la vertu de foi, il porte notre entendement à croire tout ce que le Seigneur a révélé; de même par la vertu de charité, il porte notre volonté, naguère toute de glace, à un amour envers le Seigneur au-dessus de tout autre amour. Les hommes ont eu recours à mille inventions, à mille artifices pour créer l'amour là où il n'existait pas, mais un amour destructeur des âmes et avant-coureur de tous les vices. La divine Providence n'a pas été moins ingénieuse pour le bien, que les pé-

cheurs l'ont été pour le mal : elle a créé dans le cœur de l'homme cette habitude surnaturelle, afin de surmonter sa froideur à l'endroit des choses surnaturelles, et de l'embraser d'amour envers les biens invisibles.

Or, la marche la plus ordinairement suivie par le Seigneur à l'effet d'accroître et de perfectionner la charité de ses élus, consiste à leur faire goûter et connaître par expérience, la dignité, la suavité, la beauté de cette vertu : grâce à cette expérience, ils se mettent à la désirer ardemment et ils s'efforcent de la mériter. Il en est donc ici comme d'un marchand qui voudrait vendre un vin exquis ; il le fait d'abord goûter à l'acheteur, afin qu'il en apprécie la qualité et qu'il se décide à en offrir un prix convenable. Le mariage de Jacob et de Rachel nous en présente l'image. Dès qu'il eut remarqué la beaute de la jeune fille, Jacob éprouva le plus vif désir de l'avoir pour épouse, et il dit à son père : « Je te servirai sept ans pour obtenir ta fille Rachel. » *Genes.* XXIX, 18. C'était peu de chose aux yeux du fils d'Isaac, tant était grand son amour. Que voyons-nous en cet exemple sinon la justification de ce mot du Cantique des cantiques : « Quand l'homme donnerait pour la charité tout ce qu'il possède, il croirait n'avoir rien donné. » *Cantic.* VIII, 7. Eh bien ! mon frère, ce vin et cette Rachel nous rappellent la même vérité. Ce vin, c'est la charité; Rachel, c'est la contemplation dont le but est la charité. La charité, c'est le vin en lequel le Seigneur change l'eau du festin nuptial. *Joan.* II, 1. C'est le vin que nous offre l'épouse du Roi des rois, quand elle nous adresse cette invitation : « Buvez, mes amis; enivrez-vous, mes bien-aimés. » *Cantic.* V, 1. C'est le vin duquel le Prophète-Roi disait : « Comme il est brillant le calice où je trouve mes délices ! » *Psalm.* XXII, 5. Dans l'hébreu on ne lit que ces paroles : « Le calice où je trouve mes délices... » comme si le Psalmiste n'osait aller plus loin, et ne trouvait pas d'expression capable de rendre toute sa pensée; comme s'il était forcé de laisser dans l'ombre les traits qui ne pouvaient dépeindre ses plus riches couleurs.

La première chose que fait le Seigneur est donc de verser aux âmes dont il veut accroître la charité, quelques gouttes de ce vin délicieux, de leur donner de cette vertu une connaissance, non

pas humaine mais divine, non pas naturelle mais surnaturelle, non pas spéculative mais expérimentale. Instruit par un pareil Maître, l'homme comprend la suavité et la beauté incomparables de ce don céleste ; il comprend la royauté qu'il exerce sur toutes les vertus, et l'influence mortelle qu'il exerce sur tous les vices. Il voit comment la charité élève le cœur jusqu'aux cieux, l'unit à son Créateur et le rend participant de la félicité divine. Prévenu par ces douces bénédictions, séduit par cet appât, attiré par le prix de cet objet, il ne demande plus qu'à prendre les moyens qui lui permettront de satisfaire ses désirs. Voilà en même temps et ce que le Seigneur nous donne gratuitement, en quelque sorte par avance, et ce que nous devons nous procurer de concert avec lui. C'est ainsi que Jacob reçut d'abord la promesse de posséder un jour Rachel pour épouse, mais après sept années de domesticité. C'est ainsi que le divin marchand nous fait goûter le vin de la grâce, sauf à en exiger ensuite l'exacte valeur.

II.

Du désir de l'amour divin, et de ce que doit être ce désir pour être exaucé.

La conséquence de la connaissance expérimentale dont nous venons de parler est d'allumer en nos âmes un désir ardent du divin amour. Ce désir est un don spécial du Seigneur aussi bien que la connaissance dont il est précédé. Quant à déclarer la vivacité à laquelle ce désir est porté par certaines personnes, aucune comparaison ne saurait y réussir parfaitement. Ils sont ardents les désirs que l'avare éprouve pour l'argent, l'ambitieux pour les honneurs. Pour les satisfaire ils se repaissent l'un et l'autre de vents, et ils bouleverseront le monde. Mais ce n'est rien à côté du désir de l'amour divin, lequel procédant d'une source infiniment plus noble et tendant à une plus noble fin, est incomparablement supérieur à tout autre désir. Ecoutez le Sage exprimer ce désir dans ces courtes paroles : « J'ai aimé et recherché la sagesse dès le principe ; je me suis efforcé de la prendre pour épouse; car j'étais vivement épris de sa beauté. » *Sap.* VIII, 2. Ainsi, pareille à un homme éperdu d'amour pour une jeune fille, comme l'était Amnon pour Thamar fille de David II *Reg.* XIII, lequel tout entier

à ce sentiment n'éprouve le besoin ni de manger, ni de boire, ni de dormir, ni de se reposer, ne saurait songer à autre chose et embrasserait volontiers les entreprises les plus périlleuses pour arriver à ses fins ; l'âme éprise d'amour pour cette fille du ciel, concentre sur elle toutes ses pensées, toute son estime, tous ses vœux, tous ses désirs, et ne reculera pour la posséder devant aucune épreuve, devant aucune difficulté.

Une fois blessé par la flèche du divin amour, une fois que les prémices de l'Esprit-Saint l'ont embrasée de ces saintes ardeurs, une fois qu'elle a reçu dans son palais pur de toute souillure une seule goutte de la suavité divine ; elle ne trouve plus de repos jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à la source même du breuvage qu'elle a expérimenté. Tant qu'il n'a pas senti les traces du gibier, le chien du chasseur est nonchalant et paresseux ; mais dès qu'il les a flairées, il court rapidement de côté et d'autre, et il n'a de repos qu'en face de l'objet de ses recherches. Il en est ainsi de l'âme fidèle quand le parfum de l'amour céleste est arrivé jusqu'à elle. Cherchons le Seigneur avec diligence, et nos efforts seront bientôt couronnés de succès. Nous en avons pour garantie l'assurance expresse qu'il nous donne dans ces paroles : « Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira » *Luc.* XI, 9. Demandez par la prière, écrit sur ce passage un pieux docteur, cherchez par vos efforts, et frappez par vos désirs. Il faut que nous désirions avec ardeur et vivacité les choses célestes afin que nos désirs soient en harmonie avec la grandeur de la récompense. Le Seigneur ne veut pas rabaisser la valeur de ses dons, en les accordant trop facilement. Un trésor si précieux, si digne de nos espérances, demande une noble convoitise, une noble avidité. Quoiqu'il nous fasse les promesses les plus magnifiques, Dieu repousse la tiédeur, méprise le dégoût, néglige les répugnances et abandonne l'indévotion. C'est une injure pour l'auteur de ces dons excellents que notre indifférence et notre ingratitude à son égard. Donnons, mes frères, poursuit le même écrivain ; donnons à nos désirs toute l'ardeur possible ; car ils n'auront jamais celle qu'ils devraient avoir. Un peu plus loin, dans la même homélie, il ajoute : Un désir ardent et un avancement gradué nous élèvent toujours à de

plus grandes choses. Dieu, qui verra notre dévotion, embrasera notre cœur de plus vives flammes : et plus notre désir augmentera en vivacité, plus abondamment il nous prêtera son secours. Plus notre diligence sera grande, plus nous obtiendrons de grâce, conformément à ce mot de l'Evangile : « On donnera à celui qui possède déjà, et il sera dans l'abondance ; » *Matth.* XIII, 12 ; et à cette parole des Psaumes : « J'ai accordé mon secours au puissant, » dit le Seigneur; c'est-à-dire à celui qui ne négligeait rien de son côté. *Psalm.* LXXXVIII, 20. » *Euseb. Emiss.*

D'après cette doctrine, la grâce naît donc de la grâce, la perfection de la perfection, un avantage d'un autre avantage. Plus nous avancerons, plus nous serons pressés de redoubler nos progrès ; une nouvelle ardeur étant le fruit de notre diligence précédente. Certainement, celui qui cherche de la sorte a le droit de penser qu'il trouvera. Mais celui qui sera privé de la fleur de ce désir, n'en recueillera pas les fruits délicieux. Saint Bernard l'exprime brièvement dans une de ses lettres : « De même, dit-il, que la foi dispose à la connaissance parfaite; de même le désir dispose à l'amour parfait. Si le prophète a dit : Vous ne comprendrez pas à moins que vous ne croyiez ; on dira avec la même raison : A moins que vous ne le désiriez, vous n'aimerez jamais parfaitement. » *Bernard. epist.* XVIII ; *Isa.* VII, 9.

Ce désir ardent est le premier germe de l'arbre de la vie spirituelle. Le Sage en fournit un témoignage irrécusable par cette sentence : « Le commencement de la divine sagesse consiste dans un ardent désir de la posséder. » *Proverb.* IV, 7. Un sentiment de cette nature décide l'homme à prendre les moyens propres à le conduire à son but, quelques peines qu'il lui en doive coûter. Pour celui qui désire véritablement, disait un philosophe, il n'y a pas de peine et de difficulté véritables. Voyez David s'astreignant par vœu à ne pas mettre le pied dans sa demeure, à ne pas s'étendre sur sa couche, à refuser à ses yeux le sommeil, à ses jours tout repos, jusqu'à ce qu'il ait trouvé une maison au Seigneur, un tabernacle au Dieu de Jacob. *Psalm.* CXXXI, 3. Assurément, ce langage lui était suggéré par un désir véritable. Telle est la source d'où naît cette vertu céleste de la charité. Quand on éprou-

vera ces dispositions, on sera à la veille d'en fêter l'avénement en son cœur. L'auteur des Proverbes nous l'enseigne encore par ces paroles : « Si vous cherchiez la sagesse avec l'ardeur que les hommes mettent à chercher l'argent et les trésors, il est hors de doute que vous la trouveriez. » *Proverb.* II, 4. Le passage suivant de saint Bonaventure résume à merveille tout ce qui précède. « Personne ne possède ce don du ciel, s'il ne l'a reçu. Personne ne le reçoit, s'il ne le désire. Personne ne le désire, si le Saint-Esprit ne lui communique le feu que le Sauveur est venu apporter sur la terre. »

CHAPITRE II.

Des autres moyens propres à obtenir l'amour de Dieu.

Le désir de l'amour divin étant la tige d'où s'élancent les branches des vertus nécessaires pour obtenir ce trésor; et l'impatience de ce désir ne permettant pas au cœur de l'homme de différer un seul moment d'embrasser les moyens propres à le satisfaire, nous devons indiquer en particulier les principaux de ces moyens.

I.

De la prière et des aspirations propres à obtenir l'amour de Dieu.

Nous n'ignorons pas que ce bien si désiré est entre les mains de Dieu; que Dieu seul cache la lumière en ses mains et lui ordonne de paraître de nouveau, *Job.* XXXVI, 32. Nous n'ignorons pas non plus que le principal moyen d'obtenir du Seigneur ce que nous désirons est la prière fervente, selon le mot du Prophète-Roi : « Le Seigneur est près de ceux qui l'invoquent; de ceux qui l'invoquent en vérité; » *Psal.* CXLIV, 18, c'est-à-dire de ceux qui l'invoquent du plus profond de leur cœur. C'est pourquoi nous devons adresser nos supplications au Seigneur et le jour et la nuit, gémir comme la colombe et dans le temps et hors du temps de la prière, et même au milieu des affaires qui nous occupent, et solliciter de ce tendre Père le bienfait de son amour. Il faudrait que ni nos repas, ni nos autres occupations ne nous détournassent

de remplir de nos cris le ciel et la terre, et de frapper aux portes où nous espérerions trouver du secours. Implorons d'une manière spéciale l'intervention de la bienheureuse Vierge et de tous les Saints, afin qu'ils appuient notre supplique. N'ayons pas de repos, n'estimons pas notre existence une vie véritable tant que nous serons privés de ce trésor. C'est avec de semblables sollicitudes qu'il convient de paraître en présence du Seigneur et de lui dire avec le lépreux de l'Evangile :

« Seigneur, si vous le vouliez, vous pourriez guérir mon âme de ses péchés, et la purifier par les ardeurs de votre amour. » *Matth.* VIII, 2. Si vous le vouliez, vous pourriez sur-le-champ enrichir ma pauvreté. Si vous le vouliez, une seule étincelle de votre charité me rendrait le plus joyeux et le plus heureux des hommes. Que vous en coûterait-il, ô mon Dieu, de m'accorder tant de bonheur? Est-ce que vous y perdriez de votre patrimoine? est-ce que vous y perdriez quelqu'un de vos biens? Pourquoi, ô abîme infini de libéralité et de richesses, n'exercez-vous pas envers moi vos miséricordes et me traitez-vous avec colère? Pourquoi ma malice serait-elle plus efficace que votre bonté? pourquoi mes fautes auraient-elles plus de vertu pour me perdre que votre miséricorde pour me sauver? Vous faut-il de la douleur et du repentir; eh bien! je suis tellement affligé de vous avoir offensé que je voudrais avoir supporté mille morts plutôt que d'avoir commis une seule offense envers vous. Vous faut-il une expiation; voilà mon corps, ô mon Sauveur; accablez-le des châtiments de votre vengeance; mais au moins ne me refusez pas votre amour. Que je vous aime donc, ô mon Seigneur et mon Dieu, vous ma force, mon soutien, mon consolateur, mon libérateur, mon protecteur et mon espérance. C'est vous seul que je veux, vous seul que je désire, vous seul que je réclame; car vous seul êtes mon principe et ma dernière fin. Les choses de la terre, Seigneur, ne sauraient apaiser mes désirs. Elles ne possèdent ni saveur, ni durée, ni solidité. Tout ce qui est hors de vous n'est que pauvreté. Je ne vois ici-bas que des eaux troubles et saumâtres, capables d'augmenter ma soif au lieu de l'étancher. C'est vous seul que je cherche; c'est après votre visage que je soupire; c'est votre vi-

sage qu'il me faut. « Seigneur, ne détournez pas de moi votre face. » *Psalm.* XXVI, 2.

Ces supplications et d'autres de même nature seront inspirées à l'âme fidèle par le désir même qu'elle éprouvera de l'amour de son Dieu. Qu'elle en assiége sans cesse les oreilles du Seigneur. Qu'elle ne se désiste pas de crier, d'importuner, et de réclamer cette faveur, et qu'elle imite en ce point la chananéenne et l'ami importun de l'Evangile. Une excellente disposition serait de prendre l'esprit et les sentiments des pauvres qui mendient leur pain. David se considérait vis-à-vis de Dieu tantôt comme orphelin, tantôt comme malade, tantôt comme pauvre et comme indigent. *Psalm.* IX, VI, XXXIX, CVIII. Empruntons-lui cette humilité de cœur; et faisons ensuite appel à la générosité divine. Outre les sollicitations incessantes et animées des indigents, reproduisez encore les expédients auxquels ils recourent pour s'attirer la compassion publique. Malgré leurs plaies, leurs maladies, la difficulté de marcher; malgré la faim, la soif, le froid, le chaud, les injures du temps qu'ils sont obligés d'endurer, ils espèrent tous les jours obtenir une légère aumône, bien que souvent il leur arrive de ne pas recevoir. Voilà ce que l'on fait et ce que l'on souffre pour un morceau de pain : que faudra-t-il donc faire pour obtenir ce pain des anges, nourriture de nos âmes? Remarquez comme ils savent choisir les lieux où ils recevront davantage, les églises par exemple; et comme ils découvrent les personnes les mieux disposées à leur porter secours. Vous aussi, mendiant spirituel, cherchez les lieux solitaires et silencieux; ce sont les plus convenables pour prier le Seigneur et lui exposer vos besoins. Adressez-vous aux Saints, dont le cœur compatissant ne refusera pas de vous assister. Remarquez encore le soin que les pauvres prennent de cacher ce qu'ils ont reçu et de découvrir leurs membres blessés afin d'exciter la pitié des passants. N'allez pas, vous non plus, étaler dans la prière vos prétendues richesses comme le faisait l'orgueilleux pharisien. Ne découvrez que les plaies et les misères de vos péchés, à l'exemple du publicain; et le tableau de votre misère touchera la miséricorde divine. Enfin, de même que les mendiants de la terre consacrent la journée entière depuis le

matin jusqu'au soir, à demander de porte en porte, profitant de toutes les occasions favorables; faites, vous aussi, de votre vie, s'il est possible, une prière continuelle; profitez de toute occasion, pour enflammer davantage vos désirs, pour réitérer vos instances, et élever vers Dieu votre cœur. Quand vous contemplerez la beauté de cet univers et des créatures qu'il renferme, représentez-vous, comme le dit le Sage *Sap.* XIII, 5, quelle doit être la beauté du créateur de toutes ces merveilles, et de quelle admiration et de quel amour vous pénétrera la contemplation de son essence. Que ce soit pour vous un motif de plus de lui demander son amour. Etes-vous témoin de quelque spectacle repoussant, persuadez-vous à vous-même, qu'il n'y a rien de comparable en ce genre à une âme où ne règne pas le divin amour : demandez alors au Seigneur qu'il ne permette pas en vous ce malheur. Que toutes les créatures de la terre et du ciel soient à vos yeux autant de bienfaits du Créateur, autant de témoignages de sa bonté ; et que toutes vous paraissent élever leurs cris vers le Seigneur et lui demander son amour.

Il serait bon à ce propos, que nous eussions quelques formules de prières courtes et pieuses, toutes prêtes, et que notre âme en répétât toujours quelqu'une, afin d'implorer du Seigneur la charité, ou d'en augmenter en elle-même l'ardeur. Les paroles de cette nature attisent merveilleusement ce feu céleste; et voilà pourquoi nous en mettrons quelques-unes à la fin de ce traité. Cependant les plus convenables sont encore celles que nous suggère le désir pressant de la grâce divine. La langue de l'âme, dit fort bien saint Bernard, c'est la piété. Aussi quand l'âme est pieuse, elle sait parfaitement s'autoriser de son droit et faire valoir ses nécessités. *Super. Cantic. Serm.* XLV. Dans le cas contraire, le moyen que nous indiquons sera excellent. Saint Augustin l'approuve d'une manière expresse, et c'est pour un but pareil qu'il a composé son manuel où sont contenues plusieurs de ces prières.

Cet exercice est le premier auquel conduise le désir de l'amour de Dieu. Il est extrêmement recommandé par les auteurs qui s'occupent de matières de spiritualité, comme l'un des plus propres à obtenir la perfection de cette vertu. Quoique plusieurs moyens

assurent le progrès de la charité, elle grandit toutefois plus rapidement en nous par ses propres actes, c'est-à-dire en nous exerçant à l'amour de Dieu; et elle grandit d'autant plus que ces actes sont eux-mêmes plus vifs et plus fervents. Un large marteau enfonce un clou plus aisément que ne feraient des marteaux plus petits : de même un acte plein de générosité et d'ardeur donne à la charité plus de perfection que ne lui en donneraient plusieurs actes où il n'y aurait que tiédeur et mollesse. Sans doute ces derniers en se multipliant accroîtront dans une certaine mesure la charité. Mais d'autre part, ils rendent peu à peu le chrétien paresseux et négligent, et l'exposent par contre-coup à perdre cette vertu. Prenez-y donc garde, et veillez sur vous. Entretenez avec soin dans votre cœur ces désirs ardents, ces ferventes prières dont nous venons de parler; lesquels étant des actes mêmes de charité, ou à peu près, vous mèneront fort avant dans la perfection de cette vertu. C'est pour cela qu'ils vous sont fortement conseillés par tous les maîtres de la théologie mystique.

II.

Du recueillement des sens, et du danger de la multitude des affaires.

L'âme fidèle voit encore qu'elle doit, pour rendre sa prière fervente et attentive, s'éloigner de la multitude des affaires qui ne sont pas indispensables, et tenir ses sens dans le recueillement. Ceci regarde surtout les yeux et les oreilles; l'un et l'autre de ces sens accablent l'esprit d'une foule de soins, et l'occupent d'une infinité de choses différentes auxquelles ils donnent accès en nos âmes. Efforcez-vous donc de vous concentrer en vous-même, autant que vous le pourrez; écartez de vous tout ce qui n'est pas absolument nécessaire, et recueillez toutes vos puissances. De la sorte vous vous appartiendrez tout entier, sans division aucune; et vous n'éprouverez pas de difficulté à porter votre cœur vers Dieu et à le lui consacrer sans partage. C'est à ce recueillement parfait que saint Anselme nous convie par les paroles suivantes :

« Et maintenant, ô homme misérable, dérobe-toi un peu à tes occupations; éloigne-toi de ces pensées qui t'agitent, débarrasse-toi des soins qui t'accablent; mets de côté toutes les occupations

propres à te distraire ; et recueille ton cœur pour songer à Dieu et te reposer en lui. Fuis les œuvres extérieures, soustrais-toi à la mobilité de ton imagination, éloigne de toi les préoccupations de la raison, mets ordre aux dissipations de la volonté, et prépare ton esprit à s'occuper de son Dieu. Cependant, veille à cette affaire de telle sorte que tu ne deviennes pas un sujet de risée pour les ennemis de ton repos et de la contemplation. »

Veillez donc, en vous occupant du Seigneur, à goûter sa présence par la volonté, en même temps que vous la considérerez par l'entendement. Il vous sera aisé ensuite de mépriser à côté de lui toute autre chose. Personne, dit Richard de Saint-Victor, n'arrivera à prendre en dédain les biens extérieurs, s'il n'a goûté les biens intérieurs ; et personne ne goûtera ces derniers qu'après s'être isolé peu à peu des premiers. Que le chrétien pieux isole donc son cœur des choses extérieures; qu'il le ramène successivement aux choses spirituelles et aux choses de l'éternité, que sa conversation et son commerce aient Dieu seul pour objet; et il sera dans la voie des âmes qui aspirent sérieusement à la perfection.

III.

Du jeûne et des autres mortifications corporelles.

Ce qui donne encore plus de crédit à la prière auprès de Dieu, ce sont les jeûnes et les autres mortifications corporelles. Nous l'apprenons par la révélation que l'ange fit au prophète Daniel. *Dan.* IX. Ce qui ne coûte rien ne vaut rien, disait avec beaucoup de raison une personne pieuse. Par contre, ce qui vaut beaucoup doit nous coûter beaucoup. La dignité des dons de Dieu et la sécurité de l'homme ne permettent pas d'accorder à vil prix ce qui doit être conservé avec sollicitude. De là ces paroles d'un saint docteur : « Il ne sait pas conserver un bienfait celui qui ne sait pas le désirer : et la grâce court de grands dangers quand on ne la cherche pas avec diligence. » La raison et l'ordre que Dieu a mis en toutes choses exigent qu'il y ait proportion entre la cause et l'effet, entre les moyens et la fin, entre la forme et les dispositions dont elle est précédée. Or la fin et la forme auxquelles nous

aspirons sont excellentes; nous aspirons à Dieu même, et c'est par l'amour que nous voulons y arriver : Quels seront les efforts et la diligence proportionnés à une semblable fin? Il faut évidemment que notre diligence réponde à cette fin, que nos efforts répondent à une telle récompense. Le Seigneur ne souffre pas que l'on fasse peu de cas de ses dons. Et bien qu'il les ait, certaines fois, accordés à qui ne les cherchait pas, et qu'il ait réveillé lui-même saint Paul et plusieurs autres de leur sommeil; cependant, dans l'ordre habituel de sa providence, il ne les accorde qu'à ceux qui les cherchent sincèrement, et il ne cherche lui-même que ceux qui le cherchent et par leur âme et par leur corps. Et parce que la grâce sollicitée regarde l'homme tout entier, il est juste que l'homme tout entier concoure à l'acquérir : le corps y travaillera par la mortification, l'âme par ses désirs; l'un et l'autre ayant participé au travail participeront également à la récompense.

Si l'âme vraiment désireuse de l'amour divin comprend cette vérité, elle embrassera joyeusement toute sorte d'épreuves, de privations, de disciplines et de mortifications corporelles. Elle sera même tellement heureuse de le faire qu'elle ne ressentira aucune douleur au milieu de ces douleurs volontaires, aucune fatigue au milieu de ces fatigues; car elle considérera non ces douleurs en elles-mêmes, mais le fruit qu'elle en attend, non ces fatigues, mais celui pour l'amour duquel elle les supporte, et ses épreuves ne lui paraîtront pas plus dures que les épreuves supportées par Jacob pour l'amour de Rachel.

IV.

Des œuvres de miséricorde.

Mais le point le plus important en cette affaire est de plaire à Dieu et de faire sa sainte volonté. « Les regards du Seigneur, disait le Psalmiste, sont arrêtés sur les justes, et ses oreilles écoutent leurs prières. » *Psalm.* XXXIII, 16. Naturellement, Dieu aime ceux dont il est aimé; il écoute ceux dont il est écouté; il fait la volonté de ceux qui accomplissent la sienne. Or, considérez que l'une des œuvres les plus agréables à ce grand Dieu, les plus recommandées dans ses saintes Ecritures, c'est de venir en aide aux nécessiteux,

de secourir les malades, de visiter les affligés, et de les assister dans la mesure de notre pouvoir. Il nous assure qu'il est lui-même l'objet de semblables bienfaits, et qu'on fait à lui-même ce que l'on fait aux autres pour son amour. Sans doute, après ces considérations, vous vous estimerez heureux de pouvoir, en servant les créatures, servir votre propre Seigneur, et vous regarderez comme l'un des bienfaits de sa providence, l'existence des pauvres sur la terre. Dieu ne réside-t-il pas en eux ; et n'avons-nous pas la faculté, en les recevant chez nous, d'y recevoir un Dieu capable de nous faire tant de bien? Vous ne regarderez donc pas le pauvre dans le pauvre, et vous ne le servirez pas comme tel ; mais vous verrez en lui celui qu'il représente, et vous le servirez avec le même empressement et le même bonheur. Eclairé comme vous l'êtes par la lumière de la foi, vous aurez égard, non à la personne de l'indigent assisté par vous, mais à la parole de celui qui a dit : « Ce que vous ferez à l'un de mes frères les plus petits, vous me l'aurez fait à moi-même. » *Matth.* xxv, 40. Ainsi, de même que les personnes en instance auprès des rois de la terre pour en obtenir quelque grande faveur, estiment une bonne fortune pour elles qu'un de leurs favoris vienne frapper à leur porte et demander l'hospitalité, et fondent là-dessus l'espérance d'un succès complet; de même les chrétiens doivent s'estimer heureux d'accueillir les pauvres de Jésus-Christ dans leurs maisons, et compter sur ce moyen d'obtenir du Seigneur l'accomplissement de leurs désirs.

Lors même que vous seriez pauvres vous-mêmes, sachez bien que l'on n'est jamais pauvre pour exercer les œuvres de miséricorde, et que la bonne volonté suffit pour nous rendre riches. Vous trouverez toujours avec ces dispositions le moyen de donner quelque chose. Quand il s'agit de jouer, le joueur n'est jamais à court : la passion dont il est possédé lui ferait tirer de l'argent des entrailles de la terre. A son exemple, mais dans un autre sens, les personnes vraiment désireuses de faire le bien trouvent toujours le moyen de contenter leurs pieux désirs. Les ressources viennent-elles à leur manquer, elles peuvent néanmoins disposer d'elles-mêmes; et dans l'impossibilité de donner de leurs biens,

elles n'hésitent pas à offrir leurs soins et leurs services, choses dont le prix est souvent beaucoup plus considérable.

V.

De l'amour de la pauvreté, du mépris et des persécutions.

La ressemblance étant une des sources de l'amour, la pauvreté, le mépris, les persécutions endurées pour sa gloire sont infiniment agréables au Seigneur, parce que ces épreuves nous donnent quelques traits de ressemblance avec lui. En effet, la vie de Jésus-Christ tout entière a été un océan de travaux, de douleurs, de privations, de souffrances. C'est pourquoi l'âme fidèle ne saurait la considérer sans désirer vivement d'être soumise aux mêmes épreuves; et d'autant plus vivement, en comparaison du désir que l'on éprouve dans le monde pour le repos et les richesses, que le principe de ce désir est l'amour de Dieu. Saint François d'Assise soupirait certainement avec plus d'ardeur après la pauvreté, que l'avare après ses trésors; saint Dominique soupirait après le martyre comme le cerf altéré après les sources d'eaux vives. C'était même peu pour notre bienheureux fondateur d'un martyre ordinaire : afin d'être plus parfait imitateur de Jésus-Christ, il aurait voulu un martyre particulier pour chacun de ses membres. Cette perfection, j'en conviens, n'est point la perfection de tout le monde; mais de pareils exemples sont proposés à tout le monde afin que les grandes choses dont ils nous offrent le spectacle nous animent à mettre la main à des choses plus petites. Du reste, plus volontairement nous nous mettrons à l'œuvre, moins nous rencontrerons de difficultés. On raconte du crocodile, l'un des animaux les plus féroces, qu'il fuit si vous l'affrontez, qu'il vous poursuit si vous fuyez. Or, telles sont les épreuves de cette vie, qu'elles cessent d'être à charge, et qu'elles fuient en quelque manière, quand on les recherche et qu'on les embrasse pour l'amour de Dieu. Mais elles poursuivent et accablent ceux qui les fuient; la peine ayant son principe dans la répugnance de la volonté, encore plus que dans la nature de l'épreuve elle-même.

Avec des dispositions semblables, le serviteur de Dieu en vient

bientôt à mépriser ce que le monde estime, à fouler aux pieds ce qu'il adore, à dédaigner les richesses, les honneurs, les plaisirs, et à souhaiter d'être lui-même méprisé et outragé pour Jésus-Christ. Tant que ce désir n'est point satisfait, tant qu'il n'est pas passé par le feu des tribulations, il n'a pas de repos, et il n'estime pas son amour véritable. Plein d'affection pour la pauvreté, il abhorre tout excès, il renonce autant qu'il le peut à toute superfluité, et il supporte avec peine celles dont il ne saurait se débarrasser. Quelle que soit sa condition, il trouve toujours le secret d'embrasser la pauvreté, de se refuser ce qui ne lui est pas nécessaire, et de se contenter de ce qu'exigent strictement ses besoins. En Egypte, dit-on, les chiens ne se désaltèrent dans les eaux des fleuves qu'à la hâte et en courant, par crainte des serpents et des animaux venimeux que ces fleuves recèlent dans leur sein. C'est ainsi que les serviteurs de Dieu usent des choses de la vie. Ils ne les prennent qu'avec parcimonie, à la hâte, sans rien qui ressemble à de l'avidité; de crainte qu'elles ne deviennent l'objet de la convoitise et de l'amour désordonné de leur cœur.

VI.

De la paix du cœur et de la confiance en Dieu.

En même temps qu'il se détermine à mourir au monde, à rompre avec lui, à dénier ses adorations aux divinités étrangères, et à n'attendre d'elles aucun secours, parce qu'il ne prétend pas recueillir là où il n'a pas semé, ni recevoir de ceux à qui il n'a rien donné; comme d'autre part, la vie humaine est sujette à une infinité de nécessités et de misères, et qu'elle a besoin pour se soutenir de nombreux secours et de nombreux appuis; le disciple du Sauveur prend la résolution de mettre toutes ses espérances en celui pour l'amour duquel il a tout laissé. N'est-il pas assez bon; n'est-il pas assez fidèle; n'est-il pas assez dévoué à ses serviteurs pour suffire et veiller à tous leurs besoins? Loin de se croire, dans ce cas, privé de tout soutien et de toute protection, le chrétien s'estime d'autant plus en sûreté qu'il a choisi un défenseur d'une puissance irrésistible. Ce qui l'entretient principalement dans cette conviction, c'est la lecture des psaumes et des autres

livres de la sainte Ecriture. A peine, y trouvera-t-on un chapitre où Dieu ne promette pas les faveurs, les secours et l'assistance la plus formelle aux âmes qui ont placé leur confiance en lui ; à la condition toutefois qu'elles ne se livrent pas de leur côté au sommeil, et qu'elles fassent ce qui est en leur pouvoir; sans quoi elles sembleraient plutôt tenter le Seigneur.

Grâce à la protection divine, l'âme pieuse est riche dans la pauvreté, joyeuse dans les besoins, tranquille dans les dangers, paisible dans les contrariétés, et elle répète ces mots de l'Apôtre : « Je sais parfaitement à qui je me suis confiée; il est assez puissant pour conserver ce dépôt. » II *Timoth.* I, 12. Quand les peines et les difficultés se présentent, elle élève ses yeux vers les montagnes d'où le secours lui arrivera; car il ne dort pas et il ne s'assoupit pas, elle le sait bien, celui qui garde Israël. *Psalm.* CXX, 1. Comment ne reposerait-elle pas en toute sécurité, assurée qu'elle est d'un protecteur si vigilant.

De la sorte, elle arrive encore par l'espérance à la paix du cœur, c'est-à-dire, à la disposition la plus convenable pour la contemplation et l'union avec Dieu. Comptant sur sa Providence, quoi qu'il arrive, fermement convaincue qu'il délivrera ses pieds de tout piége, elle n'a point lieu de se troubler, de s'affliger, de s'occuper à amasser de la paille sur la terre d'Egypte, et de se dissiper avec des choses étrangères au divin amour. Cette paix, les méchants en ignorent complétement la nature. Comme ils n'ont pas en Dieu cette vive confiance, tous les événements jettent le trouble, l'émoi, l'altération dans leur cœur, et le ravissent hors de lui-même; et leur âme étant tout entière dans les choses extérieures, elle éprouve le contre-coup de toutes les secousses qu'éprouvent ces choses elle-mêmes.

CHAPITRE III.

Des obstacles principaux que rencontre l'amour de Dieu.

I.

De l'amour-propre.

Les moyens que nous venons d'indiquer permettent d'arriver à la perfection de l'amour divin. Mais il ne suffirait pas de prendre ces moyens, si nous ne travaillions en même temps à surmonter les obstacles qui nous en éloignent. Le premier et le principe de tous ces obstacles est l'amour-propre : j'entends ici par amour-propre l'amour déréglé et sensuel que nous portons à notre corps. Il est tellement important de mortifier et de vaincre cet amour-propre pour obtenir l'amour de Dieu, que chaque triomphe remporté sur l'un nous fera avancer d'un pas dans l'autre, comme il a été déjà observé au commencement de ce traité. Nous disions, en effet, qu'il appartenait à la perfection de la charité possible en cette vie, de vaincre parfaitement la concupiscence, à savoir, l'amour de nous-mêmes; laquelle au témoignage de saint Augustin est le poison de la charité. *Serm.* XLIII *de verb. Domini.* Par conséquent, tout chrétien qui désirera grandir dans l'amour de Dieu, devra déclarer à l'amour-propre une guerre incessante.

En voici du reste les raisons qu'il est extrêmement utile de bien comprendre. Rappelons d'abord ce mot si juste d'un philosophe que, à aimer véritablement, on ne saurait aimer qu'une seule chose. La capacité du cœur humain est si restreinte que c'est assez d'un objet pour le remplir, et que rien ensuite ne saurait y trouver place. Un champ ne portera pas en même temps des moissons différentes : de même le cœur ne nourrira pas diverses amours, surtout quand ces amours sont contraires les unes aux autres. Mais quoi de plus contraire que l'amour de Dieu et l'amour de nous-mêmes? Ce dernier veut tout pour lui, il rapporte tout à lui, et se constitue la fin dernière de toutes choses. L'amour de Dieu au contraire rapporte tout à Dieu, et s'offre lui-

même à Dieu en sacrifice. L'opposition qui existe entre ces deux sentiments existe aussi entre les sentiments et les actes dont ils sont la source; de là l'impossibilité pour le cœur de renfermer les uns et les autres. Comment l'amour de Dieu subsisterait-il à côté de l'amour du monde; l'amour du ciel à côté de l'amour de la terre; l'amour spirituel à côté de l'amour charnel; l'amour-propre à côté de l'amour divin? Quelle union pourrait-il y avoir entre la vérité et la vanité; les choses temporelles et les choses éternelles; entre l'élévation et l'abaissement, la douceur et l'amertume, le repos et la mobilité, la chair et l'esprit? De là ce mot de saint Jean Climaque : de même qu'il est impossible de fixer d'un même regard le ciel et la terre; de même il est impossible à un même cœur d'aimer à la fois les choses célestes et les choses terrestres.

Cette vérité n'avait pas échappé à certains philosophes célèbres. Pour la rendre sensible, ils supposaient le monde divisé en deux parties; l'une renfermant les choses du temps, l'autre les choses de l'éternité : au point de séparation de ces parties était l'homme. Il appartenait ainsi et au temps et à l'éternité; au temps, par la partie corruptible de sa nature, à savoir, par son corps; à l'éternité, par la partie incorruptible, à savoir par son âme. Partant de cette hypothèse, ils raisonnaient comme il suit : De même que les êtres compris dans le premier de ces horizons ne peuvent voir les choses contenues dans l'horizon opposé, et réciproquement; de même l'homme qui est tout entier plongé dans l'horizon du temps ne saurait voir les choses de l'éternité; et celui qui est absorbé par les choses de l'éternité ne saurait voir les choses du temps. C'est pour cela que les hommes spirituels sont si occupés de Dieu, et si oublieux du monde; et par contre, que les hommes sensuels sont si occupés du monde et si oublieux de Dieu; ceux-ci étant enfoncés dans le temps, et ceux-là dans l'éternité.

De la situation de notre âme aux confins de deux choses aussi différentes que le sont le temps et l'éternité, les créatures et le créateur, il s'ensuit, dit saint Augustin, qu'en se tournant vers le créateur, elle participe à sa grandeur et à sa clarté; et qu'en se tournant vers les créatures, elle participe à leur obscurité, à

leur peu d'éclat et à leur néant. De même qu'un objet placé entre du musc et de la fange, ajoutait le saint docteur, emporte avec lui l'odeur de celle de ces deux substances à laquelle il a touché ; de même, l'âme placée entre Dieu et les créatures participe aux qualités de Dieu ou aux qualités des créatures selon le choix qu'elle fait. Saint Paul confirme cette doctrine quand il écrit : « Celui qui s'approche d'une courtisane devient un même corps avec elle ; celui qui s'approche de Dieu, devient un même esprit avec Dieu. » I *Corinth.* VI, 16.

Mais ce n'est pas seulement parce qu'il est opposé directement à l'amour divin que l'amour-propre est un obstacle à la perfection de la charité : bien d'autres raisons nous le représentent comme tel. Outre qu'il est la cause générale de tous les péchés, qu'il est l'ennemi de toutes les vertus, il ajoute à ces deux caractères déjà bien fâcheux, celui d'absorber tout notre temps au profit et à l'avantage du corps. A l'exemple du poisson, du passereau et des autres animaux qui dans tous leurs instants s'occupent exclusivement de la conservation de leur vie, incapables qu'ils sont de soins plus élevés ; les personnes possédées de l'amour-propre, ne connaissant et n'estimant d'autre vie que la vie présente, consacrent tous leurs soins à la rendre facile et agréable. Aussi n'ont-elles jamais de temps pour les exercices que réclame l'amour de Dieu, pour les lectures pieuses, la prière, la méditation, la confession et la communion.

L'amour-propre n'est pas moins fâcheux par les soucis et les inquiétudes qu'il entraîne à sa suite. Les occupations dont il est inséparable, les affaires dans lesquelles il nous engage, les distractions mêmes qu'il procure, ne sont jamais exemptes de sollicitudes ; et l'âme, en même temps qu'elle y trouve mille angoisses et mille déchirements, y perd la paix, la liberté, la pureté dont elle jouissait, ce lit fleuri sur lequel aime à se reposer le vrai Salomon. *Cantic.* I, 15. C'est ainsi que les mauvaises herbes empêchent le bon grain de croître, et que s'accomplit la parabole du divin Maître : « La bonne semence étant tombée au milieu des épines, disait-il, eut à peine levé que les épines croissant avec elle, l'étouffèrent. » *Luc.* VIII, 7. Or, ces épines sont, d'après l'expli-

cation du Sauveur lui-même, les soucis et les préoccupations temporelles qui forment toujours le cortége de l'amour-propre.

Un autre fruit de l'amour-propre également opposé à l'amour divin, c'est la mollesse. Là où règne l'amour de soi-même, règne aussi l'amour des amusements et des plaisirs. Si l'on ne soutient pas en principe la doctrine d'Epicure qui plaçait dans le plaisir la véritable félicité, on l'approuve par ses œuvres, et on y conforme toute sa conduite. Le plaisir, la distraction, voilà ce que l'on recherche de toutes les manières imaginables, dans la musique, dans les festins, à la chasse, dans les joyeux entretiens, dans les conversations légères. La solitude, elle inspire de l'horreur; le recueillement, on l'évite; on préfère à la croix la satisfaction de ses appétits brutaux; on ne saurait supporter le silence, la prière, et surtout l'oraison. Avec de tels sentiments, quelle aptitude peut-on avoir pour les exercices de l'amour de Dieu? Ce n'est pas l'œuvre des cœurs amollis et efféminés, mais des esprits mâles et courageux. La femme forte dont parle Salomon, a étendu ses mains vers des travaux pénibles; c'est avec le courage qu'elle a ceint ses reins, et qu'elle a fortifié son bras. *Proverb.* XXXI, 10, 17. Pour nous, nous refusons de prendre les armes, de saisir le bouclier, et de faire face au péril. Rien en définitive de plus inconciliable que l'amour du travail et l'amour du plaisir. Et comme l'amour de Dieu ne s'acquiert qu'au prix du travail, il devient impossible, à celui dont la vie s'écoule dans la mollesse, de l'acquérir.

Cette vérité bien comprise, le serviteur de Dieu n'a plus qu'à s'armer de résolution, à se déclarer la guerre à lui-même, et à combattre sous l'étendard royal du noble capitaine qui a dit : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et me suive. » *Matth.* XVI, 24. Si vous désirez savoir en quoi consiste cette croix, écoutez cette parole de l'Apôtre : « Ceux qui appartiennent au Christ, ont crucifié leur chair avec ses vices et ses convoitises. » *Galat.* V, 24. Se renoncer soi-même, c'est résister à ses affections, à ses inclinations et à ses volontés quand elles sont opposées à la loi de Dieu. De cette manière on sacrifie ses propres vues et ses propres desseins aux desseins et aux vues du Seigneur.

II.

De la volonté propre.

Le second obstacle à la charité, c'est la volonté propre. Saint Bernard l'appelle la source de tous les péchés, c'est-à-dire, des ennemis les plus formels de la charité. Sans le renoncement à la volonté humaine, en tant qu'elle est contraire à la volonté divine, l'accomplissement parfait de celle-ci est impossible. En conséquence, le serviteur de Dieu n'hésite pas à concevoir la détermination de devenir un nazaréen spirituel, et de se consacrer à son Dieu sans réserve; et cela, non pour un nombre de jours limité, mais pour toute la vie. Il ne veut plus vivre pour soi, mais pour Dieu; il ne tiendra plus compte de soi, mais de Dieu; et il pratiquera ce conseil que nous donne saint Paul de mourir au monde et de vivre en Dieu. *Rom.* VI, 6. Les sacrifices de l'ancienne loi appelés holocaustes nous présentent une figure frappante de ce sacrifice spirituel : l'animal y était entièrement consumé en l'honneur du Seigneur. Il en est de même du sacrifice des chrétiens qui ont voué au service du Créateur, sans stipuler aucune réserve, leur corps, leur âme et leur volonté. Ils désireraient que leur sort ressemblât au sort des calices et des corporaux qui, une fois consacrés, ne sauraient servir à de profanes usages. Eux aussi voudraient ne s'occuper jamais de choses capables de les éloigner de Dieu. Pour y parvenir, ils se considèrent, non comme les serviteurs des hommes, ou leurs propres serviteurs, mais comme les serviteurs de Dieu; ils ne songent plus à se chercher eux-mêmes, mais Dieu seul; ils ne font plus cas de leurs appétits, de leur satisfaction et de leur volonté propres, de l'opinion du monde, mais du bon plaisir et de la satisfaction de Dieu. Ce serait à leurs yeux un larcin spirituel de s'occuper d'autre chose que de celui auquel ils se sont donnés et consacrés tout entiers.

Si nous paraissons à quelques personnes porter nos exigences trop loin, et enseigner une philosophie trop élevée, nous leur rappellerons que nous sommes au terme du voyage, et qu'il s'agit de la vie parfaite, à laquelle ce degré n'est pas inaccessible. Qu'elles ne se plaignent pas d'ailleurs de ce que nous leur mon-

trions un chemin dans lequel nous ne les obligeons pas à marcher.

III.

Du péché.

Si nous condamnons l'amour-propre et la propre volonté, c'est parce qu'ils forment la source principale de tous les péchés. D'où il suit que nous devons haïr encore plus le péché lui-même, que nous ne haïssons les causes du péché; car elles ne sont haïssables qu'en vue des mauvais effets qu'elles produisent. Donc, si vous allez à la recherche de l'amour divin, souvenez-vous qu'il est écrit : « Vous qui aimez le Seigneur, haïssez l'iniquité. » *Psalm.* XCVI, 10. Quoi de plus contraire à la charité? La faute est-elle mortelle, elle l'éteint entièrement; est-elle seulement vénielle, elle en diminue les ardeurs et la menace d'une extinction complète. La première donne la mort; la seconde, une maladie qui dispose à la mort. L'une met le feu à l'arbre, l'autre en détourne le ruisseau qui l'arrosait; en sorte qu'il ne tarde pas à languir, à se sécher et à ne plus porter de fruit.

Considérez encore que prétendre à l'amour de Dieu, c'est prétendre faire de votre âme la demeure et le trône de Dieu. Or, nous savons que la sainteté convient à la maison de Dieu, et que la justice et le jugement sont les soutiens de son trône. *Psalm.* XCII, LXXXVIII. Mais qu'est-ce que la sainteté, sinon la pureté de conscience? En quoi consisteront le jugement et la justice, sinon à examiner notre vie avec diligence, à veiller sur notre âme, afin d'éviter ce qui pourrait blesser les lois divines? Tels sont les ornements obligés du trône et de la maison de Dieu. Comme le dit saint Augustin, à un Dieu si pur il faut une demeure très-pure. Efforçons-nous donc de conserver cette pureté parfaite. Une personne pieuse attachait à cela tant de prix qu'elle répétait fréquemment cette parole : O pureté, pureté! Elle n'avait pas oublié qu'il est écrit dans l'Evangile : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. » *Matth.* V, 8. Marchons, nous aussi, dans une vigilance continuelle; regardons attentivement où se posent les pieds de notre âme, afin de les préserver de toute souillure. Je dis, dans une vigilance continuelle; parce que

plusieurs personnes, après des efforts de quelques instants, s'abandonnent aussitôt à la négligence : elles jetteront bien de temps en temps un regard sur elles-mêmes ; mais leur sollicitude est bientôt à bout. Sans doute, une sérieuse vigilance offre quelque difficulté ; c'est précisément pour cela qu'il faut des soins et une attention particulière.

Bien qu'en général l'homme doive veiller sur tous ses actes sans exception, et ne jamais se départir d'une crainte et d'une inquiétude toutes saintes, comme un soldat allant à l'ennemi ; cependant, son cœur et sa langue, ses pensées et ses paroles méritent de sa part une surveillance spéciale. Ce sont les deux portes par où pénètre d'ordinaire le péché. Quiconque défendra ces portes, conservera son âme dans une grande pureté. Aussi Salomon nous dit-il au sujet de l'une : « Veillez avec précaution sur votre cœur, parce que du cœur découle la vie, » *Prov.* IV, 23 ; et de l'autre : « Celui qui garde sa bouche et sa langue, préserve son âme de nombreux dangers. » *Prov.* XXI, 23.

CHAPITRE IV.

Conclusion de la précédente doctrine.

De tout ce qui précède il résulte évidemment que les principaux moyens d'arriver à l'union opérée par l'amour sont l'oraison et la mortification. La mortification détache l'homme de tout ce qui est opposé à Dieu ; l'oraison unit l'homme à Dieu et le rend semblable à son Créateur. Comme le principal moyen de transformer le fer en feu est de le plonger dans un brasier ; ainsi le principal moyen de transformer l'homme en Dieu est de se rendre participant de son esprit, et de marcher dans une continuelle union de cœur avec lui. C'est parce que ces deux vertus nous élèvent promptement à cette dignité qu'il en est fait une mention expresse dans le Cantique des cantiques. Il n'est pas jusqu'aux anges qui ne s'écrient, frappés de cette merveille : « Quelle est celle qui s'élève du désert comme la fumée qu'exhale la myrrhe, l'encens et toute autre sorte de parfums ? » *Cant.* III, 6. Cette expression vague, *toute autre sorte de parfums*, représente la multitude des vertus

requises pour cette ascension de l'âme vers Dieu. Mais il est fait particulièrement mention de la myrrhe et de l'encens, parce que ces parfums représentent la mortification et la prière auxquelles revient la principale part de notre transfiguration spirituelle. C'est donc à la pratique simultanée de ces deux vertus qu'il faut nous appliquer de préférence. Il nous faut demander incessamment au Seigneur sa grâce, et travailler en même temps à la conquérir. Il ne suffira pas de la demander, si nous restons dans l'oisiveté; et nous ne pourrons éviter l'oisiveté si nous ne recourons à la prière.

Pour résumer clairement la doctrine qui vient d'être exposée, on pourrait comparer la perfection successive de l'âme dans l'amour de Dieu, à un arbre qui aurait pour racine le goût et la connaissance expérimentale de la douceur et de la beauté inestimable de Dieu même, aussi bien que de son amour. Le trône qui s'élève au-dessus de cette racine est le désir brûlant et enflammé de parvenir à ce bien incomparable. De ce désir partent, comme autant de branches, une foule de vertus et de saintes pratiques. Le fruit qui couronne cet arbre n'est autre que la charité parfaite et l'union avec Dieu, terme et but de cette ascension. Que cet ordre soit l'ordre naturel du développement de la charité, nous le voyons avec évidence dans le livre de la Sagesse. Je suppose d'abord que la sagesse de laquelle parle l'écrivain sacré n'est pas différente de la charité que nous envisageons ici. La charité est essentiellement un acte de la volonté, quoiqu'elle implique nécessairement un acte de l'entendement. De même la sagesse, qui forme le sujet du livre inspiré, désigne un acte de l'entendement, mais accompagné du goût et du sentiment de la volonté.

Cela établi, voyez comment l'auteur de ce livre se met à louer la sagesse dans les chapitres septième et huitième, à l'exalter sans mesure, afin que cette lumière nous portât à désirer de voir le foyer même duquel elle émanait. Aussi ne tarde-t-il pas à ajouter qu'il s'allume promptement dans son cœur un vif désir de la posséder. « Cette sagesse, dit-il, je l'ai aimée, et je l'ai cherchée dès ma jeunesse; et je me suis efforcé de l'avoir pour épouse; et je suis resté épris de sa beauté. » *Sap.* VIII, 2. « Je l'ai aimée, dit-il ailleurs, plus que la santé et que la beauté; et je

me suis proposé de n'avoir pas d'autre lumière. » *Sap.* VII, 10. Remarquez bien la force des expressions à l'aide desquelles il veut faire comprendre le désir qu'il éprouvait de se mettre en possession d'un pareil trésor. « Après avoir agité ces pensées, poursuit-il encore, et rappelé ces choses dans mon cœur, j'allais de côté et d'autre, cherchant les moyens de la prendre avec moi. » *Ib.* VIII, 17, 18. Il dit, j'allais de côté et d'autre, *circuibam*, afin que vous compreniez la diligence et la sollicitude de ses recherches, la diversité des moyens auxquels il recourait. On dirait d'un général assiégeant une forteresse et cherchant de toutes parts le côté faible de la place qui lui permette de s'en emparer plus aisément. C'est ainsi que l'âme désireuse de ce bien céleste tente toutes les voies pour y parvenir.

Et parce que, de ces diverses voies, l'une des meilleures est la prière, attendu que l'amour divin est un don de Dieu, et comme tel ne saurait être obtenu autrement; le plus sage des rois recourt à ce saint exercice, et s'adresse au Seigneur en ces termes : « Seigneur, Dieu de mes pères, donnez-moi cette sagesse qui est à côté de votre trône. Le plus parfait des enfants des hommes, s'il était privé de votre sagesse, ne serait compté pour rien. » *Sap.* IX, 1. Unissant ailleurs l'expression de son désir à la prière il s'écriait : « J'ai désiré, et le sens m'a été donné ; j'ai invoqué le Seigneur, et l'esprit de sagesse est venu en moi. » *Sap.* VII, 7. Voyez-vous ici la connaissance conduire au désir, le désir à la prière, et successivement à tous les autres degrés de la perfection? Telles sont, en effet, les parties principales de cet arbre de vie; tels sont les degrés qui permettent de s'élever jusqu'à la perfection de la charité.

CHAPITRE V.

De quelques avis nécessaires aux âmes qui cherchent l'amour de Dieu.

I.

De l'humble connaissance de soi-même.

Indépendamment de ce que nous venons de dire, il sera bon d'adresser quelques avis importants aux personnes qui parcourent ce

chemin. En premier lieu, soyez persuadé, vous qui courez, comme le marchand de l'Evangile, à la recherche de cette pierre précieuse, et qui êtes décidé à donner le prix qui vous en sera demandé; soyez persuadé, dis-je, que vous dépenserez inutilement votre bien, votre industrie et vos soins, à moins que vous ne soyez particulièrement assisté de la grâce et de la miséricorde divines. « Si le Seigneur ne bâtit la maison, disait le Prophète-Roi, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent. Si le Seigneur ne garde lui-même une cité, c'est en vain que veillent ceux qui font la garde autour d'elle. » *Psalm.* CXXVI, 1. Cela étant vrai des biens de la fortune, jugez avec combien plus de raison il en est de même des biens de la grâce, qui dépendent plus particulièrement de la volonté divine. Sachez donc qu'au Seigneur il appartient de distribuer ses biens, de répartir ce patrimoine. C'est lui qui cache la lumière en sa main, et qui lui ordonne de reparaître quand il lui plaît. C'est en lui que vous devez mettre toutes vos espérances, puisque ce que vous désirez est un don de ses mains. Sachez bien encore que, si l'éclat de la lune est emprunté au soleil, qui la vivifie de son regard, et qui par son absence la plonge dans les ténèbres; de même, la clarté et la beauté de notre âme procèdent de Dieu : qu'il cesse de la regarder, et elle cessera d'être. Demandez-le à David, à Salomon : du moment que les rayons du soleil de justice se détournèrent un peu, le premier tomba dans un double crime, et le second adora des divinités étrangères.

N'oublions pas non plus ce que la sainte Ecriture nous répète tant de fois; que nous sommes entre les mains du Seigneur comme l'argile entre les mains du potier. Humilions-nous donc sous sa main toute-puissante, afin qu'il nous exalte au temps où il nous visitera. Jetons-nous humblement à ses pieds, reconnaissons notre pauvreté, comprenons que nous avons été conçus dans le péché, que par nous-mêmes nous sommes de plomb pour le bien, que nous sommes les fils de parents misérables, et que Dieu seul peut, s'il le veut, vêtir notre nudité et enrichir notre pauvreté. Cette humble connaissance de nous-mêmes est le fondement de l'humilité, laquelle à son tour sert de fondement à toutes les autres vertus, et principalement à la charité. Les eaux des montagnes

descendent naturellement dans les vallées; les grâces divines descendent naturellement dans les âmes humbles; car Dieu résiste aux superbes et donne aux humbles sa grâce. Que l'homme cesse conséquemment de placer son espoir en lui-même, et qu'il le tourne tout entier avec son esprit et ses pensées vers Dieu. Que Dieu soit l'objet de sa confiance, de son appui, de ses invocations, de son repos, de ses importunités; qu'il se glorifie en lui seul; et que sur ce rocher inébranlable il élève les assises de son édifice. « Quel est parmi vous, disait un prophète, celui qui craint le Seigneur, et qui écoute la voix de son serviteur? S'il a marché dans les ténèbres, et s'il n'a pas eu de flambeau, qu'il espère dans le nom du Seigneur et qu'il s'appuie sur son Dieu. » *Isai.* L, 10. C'est sur cette colonne, et non sur le roseau brisé de Pharaon, sur la puissance et les forces de la chair, que nous devons appuyer notre faiblesse.

II.

De la crainte de Dieu.

A cette humilité et à cette confiance il convient de joindre une crainte religieuse, fondée sur le même principe, à savoir sur la considération de la misère, de l'indigence, de l'instabilité, de la faiblesse qui nous appartiennent en propre, et du besoin que nous avons de Dieu pour ne pas tomber. « Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement, écrivait saint Paul aux Philippiens. C'est Dieu qui produit en vous et la volonté et l'acte lui-même, selon son bon plaisir. » *Philip.* II, 12. Comme s'il leur disait : Marchez dans une crainte continuelle, et prenez garde d'offenser les yeux d'un Maître qui vous sert de soutien, et de qui dépend votre bonheur.

Représentez-vous un homme, au faîte d'une tour, tenant une corde à laquelle serait attaché un de ses semblables, avec un précipice affreux sous ses pieds. Quelles seraient les angoisses de ce dernier! Comme il serait soumis et obéissant à celui qui le tiendrait suspendu de la sorte! Comme il éviterait toute action et toute parole capable de l'indisposer! Telles devraient être les dispositions de l'homme à l'égard de Dieu qui le tient suspendu comme à un fil, par sa providence paternelle. Il devrait trembler sans

cesse de blesser les regards d'un Dieu qui, en l'abandonnant, lui ferait tant de mal.

Et que cette crainte ne se borne pas à l'accompagner dans tous ses actes et dans toute sa vie; il faudrait qu'elle animât encore ses exercices de piété. Plus il se sentira de dévotion, plus il sera l'objet des faveurs et des consolations divines; plus il doit concevoir de crainte, d'humilité, de recueillement, et de timidité, à la pensée de la majesté infinie de celui auquel il s'adresse. Qu'il imite en cela l'exemple de saint Augustin qui avait appris, nous dit-il, à se réjouir en présence du Seigneur, mais avec tremblement. *Confess.* VII, 11.

III.

De la pureté d'intention qui doit animer nos exercices.

Sur toutes choses, il importe extrêmement que l'homme considère l'intention qui l'anime dans tous ses exercices. Comme le Seigneur daigne quelquefois visiter ses serviteurs par des consolations ineffables et leur faire goûter l'abondance de sa merveilleuse douceur; il arrive de là que l'amour-propre, grand ami par nature de toute espèce de plaisirs, nous entraîne à prendre les moyens d'obtenir ce pain céleste dont la saveur délicieuse l'a ravi, sans autre but que sa propre satisfaction : ce qu'il fait pour l'amour divin, il le ferait pour toute autre jouissance capable de l'affecter aussi profondément. Bien considéré, ceci n'est pas chercher Dieu, mais se chercher soi-même sous le prétexte de chercher Dieu; c'est travailler pour son plaisir, jeûner pour sa convenance, estimer moins le bienfaiteur que les bienfaits; enfin, employer les dons de Dieu à un mauvais usage, puisque, au lieu de les faire servir à sa gloire, on les fait servir à son contentement personnel. Quoique agir de la sorte ne soit pas toujours un péché, c'est toujours une imperfection. Que penseriez-vous d'un homme auquel vous auriez donné de l'argent et de la nourriture pour se mettre en voyage, et qui, après avoir accepté l'un et l'autre, irait ensuite se promener et ne penserait plus à vous? Or, telle est la conduite des personnes qui, recevant du Seigneur des faveurs destinées à ranimer leur vertu et à les exciter à son amour, au lieu de s'élever

par ce moyen jusqu'à Dieu, n'aspirent à des faveurs plus grandes que pour s'y reposer à leur manière. Cette illusion est quelquefois si secrète qu'elle se dérobe même à celui qui en est l'objet. On est frappé de l'œuvre extérieure, et l'on s'abuse sur l'intention véritable, et l'on ne se défie pas assez de l'amour-propre qui, grâce à sa subtilité, se glisse dans notre âme sans que nous nous en apercevions le moins du monde.

L'âme qui aime véritablement Dieu doit se tenir sur ses gardes à cet endroit. Qu'elle rectifie son intention ; qu'elle cherche Dieu pour Dieu, avec la sincérité et la pureté dont elle sera capable. Le signe le plus certain qu'elle le trouvera, c'est de le chercher ainsi et non autrement. « Si nous ne voulons pas chercher en vain le Seigneur, dit saint Bernard, cherchons-le en toute vérité, cherchons-le avec persévérance ; ne cherchons pas une autre chose que lui, ni une autre chose avec lui, et ne lui préférons pas d'autre bien, quel qu'il puisse être. » *Ad fratres, Serm.* III. Les cieux et la terre s'écrouleront avant que les vœux de celui qui cherche, qui frappe et qui demande de la sorte, ne soient pas exaucés.

Que si vous désirez connaître d'une façon plus détaillée la fin et l'intention à porter dans ces exercices, je vous les indiquerai succinctement. Observer les commandements de Dieu, accomplir sa volonté, renoncer à la vôtre, bannir de votre âme l'amour-propre, introduire l'amour divin, mortifier les appétits sensuels, pratiquer les actes de toutes les vertus, vous efforcer de travailler plus que les autres et vous estimer intérieurement le dernier d'entre eux, faire une guerre acharnée à l'amour de vous-même qui est la source de toutes les difficultés; tourner vers ce but les faveurs et les consolations divines, désirer à cet effet et rechercher ces consolations et ces faveurs, afin d'éviter le danger signalé tout à l'heure ; telles sont les fins que vous devez vous proposer.

Ajoutez à cela que vous devez être également prêt à vous passer des consolations du Seigneur et à les goûter, si vous voulez en user convenablement. Remettez-vous humblement entre ses mains paternelles, et recevez avec reconnaissance tout ce qu'il daignera vous donner. Vous le savez : il nous aime plus que

nous ne nous aimons, il sait mieux que nous ce qui nous convient, et il est plus heureux de donner, que nous de recevoir. Regardez ce point-là comme l'un des plus substantiels de cette doctrine.

IV.

De la discrétion dans nos exercices.

La discrétion et la sobriété sont requises et dans les austérités corporelles et dans les exercices spirituels. Plusieurs personnes auxquelles le Seigneur communique ses dons avec une grande largesse, ont à peine goûté ces célestes délices qu'elles se livrent aux exercices spirituels, au point d'oublier de vaquer aux besoins de leur corps, et de négliger la nourriture et le sommeil nécessaires à notre faiblesse. De cette manière, elles dérangent peu à peu leur santé, et elles finissent par devenir incapables de ces mêmes exercices comme de tout autre travail. A ces personnes je recommande la mesure et la discrétion. Qu'elles n'arrivent pas, en usant indiscrètement des dons de Dieu, à le tenter véritablement, et à exiger qu'il leur conserve miraculeusement la santé, quand elles ont sous la main des moyens honnêtes de la conserver.

Pour les personnes qui naviguent, le beau temps, quand il est trop prolongé, n'est pas moins fécond en périls que le mauvais. C'est ainsi que la prospérité est pour beaucoup de chrétiens une occasion de chute, à cause de la manière indiscrète dont ils en usent. La ferveur de l'esprit et la diligence, source de tout bien, sont très-louables; mais l'excès en toutes choses constitue un danger. Que l'homme mange donc de ce pain céleste et boive à cette fontaine divine avec modération; car l'intempérance n'est pas moins un défaut, ni moins à redouter dans les réfections spirituelles que dans les réfections corporelles. Observons cependant que ces avis s'adressent aux âmes comblées des faveurs divines, et non à celles qui les reçoivent pour ainsi dire goutte à goutte et à de rares intervalles.

Ce n'est pas seulement à ce titre, mais à bien d'autres, que la discrétion est nécessaire. Elle sert à cacher, autant que faire se peut, nos bons desseins et nos pieux exercices. Saint Bernard

nous conseille de cacher nos vertus avec encore plus de soin que nos vices ; soit pour éviter la vaine gloire qui est à la fois un mal secret, universel et plein de dangers ; soit pour éviter les jugements et les contradictions du monde qui a toujours été l'ennemi de la vertu, et qui paraît l'être à ce point de vouloir, ou bien que la vertu n'existât pas, ou qu'elle existât d'une manière invisible, parce qu'il suffit de son seul aspect pour l'offenser.

V.

De la persévérance dans nos bons exercices.

Le dernier avis concerne la persévérance dans nos bons exercices, laquelle est indispensable si nous voulons arriver au but désiré. Nous nous proposons, en effet, les deux choses les plus ardues et les plus contraires à la nature qu'il y ait au monde, à savoir, d'extirper de notre âme l'amour-propre avec ses nombreux satellites, d'y introduire l'amour divin ; de détruire en nous le règne du péché même véniel, dont l'origine se trouve en nous-mêmes, et d'y introduire le règne de Dieu, qui tire son origine du dehors. C'est en quelque sorte vouloir se rendre maître de la nature corrompue, c'est-à-dire, de la chose la plus difficile à maîtriser sur la terre. La force de nos inclinations naturelles est si grande qu'elles reviennent toujours, quelque énergie que nous mettions à nous y soustraire. Comme elles ont leurs racines dans nos propres humeurs, on a beau en retrancher toutes les branches, elles ne tardent pas à repousser. Elles ressemblent à ces chiens affamés et gloutons que l'on chasse en vain à coup de bâtons, et qui sortis par une porte rentrent aussitôt par l'autre.

Il est une espèce de pierre qui, soumise à l'action du feu, revêt une nature différente, et perd son nom avec ses propriétés primitives ; mais il suffit de la traiter avec un peu de sable pour la ramener à sa condition originelle, tant la nature a de puissance en toutes choses. La nature de l'amour-propre n'a pas moins de puissance. Il est la principale et la plus énergique de nos inclinations ; il faut donc pour en venir à bout une grâce et une diligence peu ordinaires. Néanmoins, cette entreprise tout ardue qu'elle est peut être menée à bonne fin par le concours d'une persévérance

infatigable et de la grâce divine. Les édifices les plus gigantesques s'achèvent à force de poser pierre sur pierre. On épuise les routes les plus longues à force de multiplier ses pas. L'ouvrier qui travaille à creuser un bloc de marbre en forme de bassin, n'enlève à chaque coup de marteau qu'une parcelle de ce bloc; mais ce travail soutenu le conduit, au bout de quelques jours, à l'achèvement de son œuvre.

Donc que l'homme marche persévéramment dans cette voie glorieuse; qu'il persiste dans ses bons propos et dans ses pieux exercices, qu'il ressente de la dévotion ou qu'il n'en ressente pas. Dans quelque temps il recueillera le fruit de ses efforts, et il éprouvera encore plus de courage pour ne pas se départir de ses résolutions. S'il est plus facile de soigner sa chevelure tous les jours, parce qu'elle n'offre au peigne aucune résistance, que de la soigner à des intervalles éloignés, car alors on l'arrache plus qu'on ne la débrouille; de même il est plus facile d'accomplir ses bons exercices quand ils ne sont pas interrompus, que de les accomplir d'intervalle en intervalle. Dès que le cœur humain commence à s'occuper de Dieu avec piété, il s'y habitue par cela même; et cette habitude se transformant en une seconde nature, il en vient à trouver du plaisir, là où il n'éprouvait que des difficultés. Est-il détourné de son chemin par les affaires, les maladies, les épreuves, les sécheresses spirituelles; qu'il saisisse l'occasion de le reprendre, sans perdre courage, quelques contradictions qui l'assaillent. Il ne doit pas oublier qu'il sert un maître, véritable abîme de tendresse, qui connaît parfaitement notre faiblesse naturelle, et qui ne saurait se dérober à nos recherches, alors même que nous cesserions quelquefois de fixer sur lui nos regards.

CHAPITRE VI.

Des principales marques de notre avancement.

En voilà suffisamment pour servir de lumière et de guide aux âmes qui marchent vers la perfection de la charité. Sans doute un sujet si fécond exigerait plus de développements; mais le titre et les bornes de ce mémorial nous les interdisent. Maintenant,

les personnes qui suivent cette voie désirent-elles connaître les progrès qu'elles ont faits, nous leur indiquerons quatre marques entre autres propres à les leur indiquer.

Premièrement, elles examineront si elles trouvent du goût et de la saveur dans les choses de Dieu, et en particulier dans leurs communications avec lui. Leur cœur est-il constamment appliqué à Dieu avec une humble et affectueuse attention, non-seulement pendant l'exercice et le temps de l'oraison, mais en tout temps et en tout exercice; de telle sorte que, hors de ce recueillement, il ne sente que du vide? A ce caractère on reconnaîtra l'amour unitif, dont nous avons parlé plus haut. Tel était l'amour de cette vierge que les chants de l'Eglise nous représentent, passant les jours et les nuits dans l'exercice de la prière et dans un entretien continuel avec Dieu. *Fest. S. Cæcil.* XXII *novemb.*

La seconde marque d'avancement est un désir vif et ardent d'affliger le corps et de le soumettre aux jeûnes, aux cilices, aux veilles, aux disciplines et à toutes sortes d'austérités corporelles pour l'amour de Dieu. C'est une preuve de la supériorité que l'amour divin prend sur l'amour-propre; le désir d'affliger le corps étant un effet de cette supériorité. Vous ne trouverez pas ce sentiment chez les personnes qui s'aiment beaucoup elles-mêmes. Comment se résoudre à maltraiter ce que l'on aime tant? Nous voyons, au contraire, que tous les saints ont recherché les mortifications avec ardeur, et qu'ils ont traité leur chair aussi rigoureusement que le permettaient leur âge et leurs forces. C'est qu'ils s'étaient complétement soustraits à l'empire de l'amour-propre et qu'ils lui avaient substitué une sainte haine envers eux-mêmes.

La troisième marque d'avancement est une charité fervente à l'égard du prochain, un empressement plein de zèle à l'aider et à le secourir dans ses peines, et le soin d'apporter à cette assistance des entrailles d'amour, une volonté pure et sincère, un langage et des actes différents de ce que l'on voit parmi le commun des hommes; de telle sorte qu'à ce spectacle on ait raison de s'écrier avec les magiciens de Pharaon : Le doigt de Dieu est là. Les œuvres inspirées par la charité ne se rencontrent pas ordinaire-

ment, et ne procèdent ni de la chair, ni du sang : elles sont l'effet de l'Esprit de Dieu, qui leur communique un parfum céleste. Que ce soit une marque certaine d'avancement, rien de plus facile à démontrer; car l'amour divin ne saurait grandir, sans que l'amour du prochain grandisse en même temps : ils sont l'un et l'autre les deux actes d'une même habitude, les deux rejetons d'une même racine. Si la racine se développe en un sens, il faut qu'elle se développe aussi dans l'autre; et si elle se développe de ces deux manières, il faut nécessairement que les fruits en manifestent le développement.

La quatrième marque d'avancement est un désir profond de souffrir, par amour pour Dieu, toute sorte de peines, de privations, de tourments, d'injures, de mépris, et de verser au besoin son propre sang. La charité renfermant plusieurs degrés, les uns plus grands, les autres plus petits; le degré qui paraît le plus élevé, est celui qui détermine à sacrifier joyeusement à l'amour de son Dieu, sa vie, son honneur et sa fortune. Comme ces trois choses sont les principaux objets de l'amour-propre, quand l'homme arrive au point non-seulement d'en supporter la perte avec patience, mais encore de la désirer vivement, c'est un signe infaillible que l'amour-propre est entièrement vaincu, et que l'amour divin règne en souverain dans son âme, puisqu'il met si aisément en pièces les idoles de son rival.

Telles sont les quatre marques principales de la charité menées à son plus haut point de perfection. Il arrive à quelques âmes de les trouver en elles-mêmes au commencement de leur conversion ou de leur noviciat. Ces âmes sont l'objet des miséricordes du Seigneur, qui les prévient, entre autres faveurs, du don des larmes et des bénédictions de sa douceur. Mais elles sont en petit nombre néanmoins, celles qui savent conserver un pareil trésor, et persévérer fidèlement dans le chemin où elles se sont engagées. Bien souvent, après de si heureux commencements, elles viennent à se relâcher dans leurs pieux exercices, soit par négligence, soit par l'effet d'un secret orgueil, soit par le temps qu'elles accordent à des occupations inutiles où elles éteignent leurs ardeurs; soit encore à cause de quelques longues maladies, au bout

desquelles elles ne retrouvent plus leur ferveur accoutumée; soit parce que le désir désordonné et indiscret de savoir, leur fait abandonner les pratiques de dévotion; d'où il suit qu'oubliant de prendre sa nourriture, leur cœur languit et se dessèche. C'est pourquoi, si vous êtes parvenu à ce point, ayez sans cesse présentes à votre âme ces paroles de saint Jean : « Gardez ce que vous avez, de crainte qu'un autre ne reçoive votre couronne. » *Apocal.*, III, 11. Avec cette précaution, vous marcherez de vertu en vertu, jusqu'à la perfection elle-même; et alors vous jouirez de ces trésors que l'œil n'a jamais vus, que l'oreille n'a jamais entendus, que le cœur de l'homme ne saurait comprendre. Mais si vous agissez autrement, d'abord vous perdrez les fruits que vous aurez déjà recueillis; puis vous tomberez dans un sécheresse d'esprit continuelle. Vous pleurerez au souvenir de ce que vous aurez perdu, et quand vous vous mettrez à le rechercher, vous trouverez la porte fermée. C'est le juste châtiment que le Seigneur inflige à ceux qui n'ont pas su placer ses dons en sûreté. Il y en a beaucoup qui tombent en des maux encore plus considérables, après avoir joui de ces faveurs; signe déplorable de réprobation, suivant ce mot de l'Ecclésiastique : « Celui qui passe de la justice au péché, Dieu le destine au tranchant du glaive. » *Eccli.*, XXVI, 27.

SECONDE PARTIE.

CONSIDÉRATIONS ET PRIÈRES PROPRES A ALLUMER EN NOS CŒURS L'AMOUR DE DIEU.

Préambule de cette seconde partie.

Après avoir préparé et purifié notre conscience par la pratique des vertus et des avis que nous venons d'indiquer, il convient d'élever notre cœur vers Dieu, et de recourir à quelques considérations et à quelques prières propres à nous embraser de son amour. Comme il est le foyer de ce feu divin, plus nous nous

approcherons de lui, plus il consumera la rouille de nos vices; plus il nous communiquera ses ardeurs. Si le feu matériel, le plus actif et le plus noble des éléments, se communique facilement à tout objet qu'on lui présente; nous trouverons certainement dans le Seigneur une propension à se communiquer d'autant plus forte, que sa bonté et sa noblesse sont infinies.

Les saints signalent deux voies propres à conduire à ce but; ils appellent l'une scolastique, et l'autre mystique. La première consiste dans la considération de tous les sujets capables d'allumer l'amour divin en nos cœurs, par exemple dans la considération des bienfaits et des perfections de Dieu; chacun de ces bienfaits et chacune de ces perfections nous conviant à aimer un Dieu qui mérite tant d'être aimé, et de qui nous avons reçu tant de biens. La seconde voie, c'est-à-dire la voie mystique, consiste à demander au Seigneur, par de ferventes prières et de fervents désirs, cette faveur céleste, qui est véritablement un don de sa bonté, et le plus grand de ses dons. Lui seul peut la donner; il ne refuse jamais à celui qui la lui demande avec l'ardeur et la persévérance qu'elle mérite. Ce n'est jamais à lui qu'il faut attribuer les refus que nous éprouvons, mais aux défauts dont sont entachées nos prières. Telles sont les voies qui s'offrent à l'homme pour exposer à Dieu sa demande. La seconde est cependant préférable à la première, comme étant la plus courte et la plus efficace.

Et parce qu'il n'appartient pas à tout le monde de savoir considérer ces sujets, et de demander ce don comme il convient, nous avons mis ici quelques considérations sur les bienfaits et les perfections de Dieu, avec quelques prières ardentes et pieuses, qui pourront servir d'exercice, du moins dans les commencements, aux personnes désireuses de croître en perfection. Après qu'elles s'y seront exercées quelque temps, l'expérience et l'Esprit-Saint, le véritable maître de cette philosophie, leur montreront clairement ce qu'elles ont à faire. Bien que ces prières et ces considérations écrites soient nécessaires en beaucoup de circonstances, pourtant on se livre souvent à ce genre d'exercice avec plus de ferveur et de profit, quand on ne s'inspire que de son propre cœur, et qu'on se sert des paroles suggérées par sa propre piété. Ce point étant

d'une importance fondamentale, il faut que le chrétien emploie les moyens les mieux appropriés au but qu'il se propose. Or, ce serait une marche très-judicieuse de commencer par les considérations et les prières écrites; sauf à poursuivre tout seul cet exercice lorsqu'on sentira son cœur ému et qu'on y trouvera plus d'avantages : de telle façon toujours que la prière jaillisse, comme de vives étincelles, du désir enflammé de posséder le divin amour.

CHAPITRE PREMIER.

Considération sur les bienfaits divins.

Une des choses qui excitent le plus ordinairement le cœur à aimer, c'est la considération des bienfaits dont on a été l'objet. Par cela seul que l'homme s'aime lui-même, il aime aussi celui qui lui fait du bien. Cette loi est si naturelle, que les brutes elles-mêmes, les tigres, les lions, les serpents reconnaissent leurs bienfaiteurs, et leur témoignent, à leur façon, leur amour et leur gratitude. Si les animaux se conduisent de la sorte, comment les hommes, ces êtres doués de raison, devront-ils en pareil cas se conduire? Si la reconnaissance et l'amour sont dus aux bienfaits les plus ordinaires, que rendrons-nous au Seigneur en retour de ses admirables bienfaits; au Seigneur, de qui nous tenons tous les biens de la nature et tous les biens de la grâce?

Quoique ces bienfaits soient innombrables, cependant pour soulager la mémoire, nous les ramènerons à dix points principaux. Ce sera un psaltérion spirituel, à l'instar de ce psaltérion à dix cordes sur lequel David chantait les louanges de Dieu, et lui exprimait sa reconnaissance. Le premier est la création, le second la conservation, le troisième la rédemption, le quatrième le baptême, le cinquième la vocation à la grâce, le sixième les inspirations divines, le septième la préservation du mal, le huitième les sacrements, le neuvième les bienfaits particuliers à chacun, le dixième la félicité glorieuse qui nous est promise. Chacun de ces bienfaits exigerait de nombreux développements; mais je me contenterai de les parcourir sommairement, afin d'en faire ressortir l'impor-

tance, et de montrer la reconnaissance et l'amour auxquels ils nous obligent.

I.

De la création.

Parmi tous ces bienfaits, celui qui se présente le premier et qui sert de fondement aux autres, est la création par laquelle nous avons été faits à l'image de Dieu et à sa ressemblance. Il y a quelques années vous n'étiez rien, de toute éternité vous n'étiez rien, c'est-à-dire moins qu'une fourmi, moins qu'une pierre, en un mot rien; et vous auriez pu rester éternellement dans ce néant. Que vous existiez, ou que vous n'eussiez jamais existé, le monde n'en aurait été ni plus ni moins admirable. Or, il a plu à la divine bonté, antécédemment à tout mérite de votre part, par un pur effet de sa puissance et de sa miséricorde, de vous tirer des ténèbres et de l'abîme profond où vous gisiez de toute éternité, de vous donner l'être, de faire de vous quelque chose, que dis-je quelque chose? de faire de vous, non pas une pierre, non pas un oiseau, non pas un serpent, mais un homme, une des créatures les plus nobles de l'univers.

En nous créant, il nous a donné ce corps avec ses sens et ses membres dont on n'apprécie jamais mieux la valeur que lorsqu'ils viennent à nous manquer; il nous a donné cette âme avec toutes ses puissances, cette âme, image de son être divin, immortelle, incorruptible, raisonnable, et capable de posséder Dieu et de participer à son bonheur. Vous devez beaucoup à vos parents qui ont été les instruments du Seigneur dans la formation de votre corps; mais vous devez bien davantage à Dieu qui, en formant avec eux votre corps, a créé sans eux votre âme; votre âme qui séparée de votre corps le réduirait à l'état de la brute, ou d'une masse de chair corrompue.

II.

De la conservation.

Non-seulement Dieu vous a fait passer du néant à l'existence par le bienfait de la création; mais il vous conserve encore cet

être qu'il vous a donné : de telle manière que, s'il détournait de vous ses yeux un seul instant, vous disparaîtriez et retomberiez dans le néant d'où vous êtes sorti. Comme le soleil produit à la fois les rayons qui nous éclairent et leur maintient les propriétés qu'il leur a données; ainsi le Seigneur, après nous avoir donné l'être, nous le conserve ensuite, et par cette conservation nous continue le bénéfice de la création.

Pour être secondé dans cette œuvre, il a créé tout ce que le monde renferme. Tous les êtres de l'univers, en effet, contribuent chacun à leur manière, à la conservation de l'homme. Les uns servent à le nourrir, les autres à le vêtir, les autres à le guérir, d'autres à le charmer, d'autres à l'instruire, d'autres à le châtier. Rien ne saurait manquer dans la maison d'un si bon père. C'est un sujet bien digne de considération que l'abondance et la libéralité avec lesquelles le Seigneur a pourvu à tous vos besoins. Que de fruits il a créés pour notre nourriture, que de choses pour nos vêtements, que de plantes pour nous soulager; et surtout quelle variété pour nous récréer! Certaines choses charment les yeux; ce sont les fleurs par leurs différentes couleurs. D'autres charment les oreilles; ce sont les oiseaux avec l'harmonie de leurs chants : d'autres l'odorat; ce sont les parfums des plantes aromatiques: d'autres, le goût; ce sont les diverses espèces de fruits, de poissons, de volatiles et d'animaux. Toutes ces créatures existent plus pour l'homme que pour elles-mêmes; car l'homme jouit de leur existence beaucoup plus qu'elles-mêmes.

Voyez-vous maintenant la largesse avec laquelle le Seigneur vous a traité en ceci, et combien de bienfaits renferme ce simple bienfait? Il en renferme autant qu'il y a de créatures au monde : c'est pour vous et non pour lui qu'il leur a donné l'être; car il n'en avait nul besoin. Et n'exceptez pas de cette règle les créatures des cieux : le soleil, la lune, les étoiles, les planètes, et ce que les cieux contiennent servent à la même fin. Les anges eux-mêmes, créés pour la gloire, et qui contemplent sa face, Dieu les a chargés de notre garde.

III.

De la Rédemption.

Le troisième bienfait, qui est le bienfait de la rédemption, surpasse tout ce que pourrait exprimer une langue mortelle. Cinq points s'offrent dans ce bienfait à votre considération; à savoir : ce que le Seigneur nous a donné par ce bienfait, le moyen dont il s'est servi pour nous le donner, l'amour avec lequel il nous l'a donné, la condition de celui qui nous l'a donné, et la condition de celui qui l'a reçu. Chacun de ces points excitera dans votre âme une épouvante nouvelle et un nouveau ravissement; et vous comprendrez que le don ne pouvait pas être plus considérable, le moyen plus admirable, l'amour du bienfaiteur plus ardent, sa condition plus élevée et notre propre condition, à part la condition des démons, plus indigne.

Vous aurez beaucoup de choses à examiner dans ces divers sujets de considération, et particulièrement en ce qui concerne la grandeur de l'amour avec lequel le Seigneur a opéré notre rédemption. Cet amour eût suffi pour le décider à endurer mille fois plus de souffrances qu'il n'en endura si notre salut l'avait demandé. Il en est de même du moyen qu'il a choisi pour accomplir cette œuvre : il a bien voulu prendre sur lui nos misères pour nous faire part de ses biens. Ici se présentent toutes les circonstances et tous les mystères de sa mort et de sa vie très-sainte; car ils font tous partie de ce bienfait, et ils constituent même chacun un bienfait particulier. Ici se présentent l'humilité de son incarnation, la pauvreté de sa naissance, le sang de la circoncision, le bannissement en Egypte, le jeûne du désert, ses voyages, ses veilles, ses fatigues, ses persécutions, les douleurs et les angoisses de sa mort, qui surpassèrent tout ce qu'on avait vu jusque-là ; en un mot, toutes les particularités de la vie du Sauveur, qui nous obligent toutes à une reconnaissance infinie envers le Seigneur; car il nous a cherché au prix de bien des fatigues, il nous a racheté par une rançon bien élevée, afin de nous donner un témoignage manifeste de l'amour qu'il nous portait, et de nous porter de la sorte à répondre à son amour par notre amour.

IV.

Du Baptême.

C'est dans le baptême que ce Dieu dont la miséricorde et la bonté n'ont pas de bornes, sans aucun mérite préalable de notre part, a daigné nous purifier de toute souillure au contact de cette eau précieuse qui jaillit de son côté ouvert; nous délivrer de la tyrannie de nos ennemis, du péché, du démon, de l'enfer, de la mort; nous choisir pour ses temples vivants et pour sa demeure; nous conférer l'esprit d'adoption des enfants de Dieu; nous parer de tous les ornements que ce titre réclame, des dons et des vertus infuses du Saint-Esprit, et de toutes ces grâces qui nous rendent agréables aux yeux du Seigneur, terribles contre le démon, et qui nous permettent d'obtenir la fin pour laquelle nous avons été créés, la possession du royaume du ciel.

Or, comment rêmercierez-vous votre Dieu d'un semblable bienfait? Il vous a choisi de préférence à cette multitude de barbares, d'infidèles, de turcs, de maures, de gentils, qui adorent des pierres, du bois, des reptiles; il a voulu que vous fussiez chrétien, que vous eussiez votre place dans le giron de l'Eglise, votre part dans l'héritage et la maison du Seigneur, un accès dans l'arche du véritable Noé, pour ne pas être enveloppé vous aussi dans ce déluge d'infidélité qui entraîne chaque jour la perte de plusieurs milliers d'âmes. Le jour où Dieu créa votre âme, que d'âmes il créa en même temps, et pourtant ces âmes étaient destinées à habiter les unes la Barbarie, les autres la Guinée, etc. Il aurait pu en arriver de même de la vôtre. Mais le Seigneur a voulu qu'elle tombât dans le paradis de son Eglise, dans la maison des enfants de Dieu, au nombre des prédestinés. Encore une fois, que rendrez-vous au Seigneur en retour d'un semblable bienfait?

V.

De la vocation à la grâce.

J'entends par vocation à la grâce ce bienfait du Seigneur en vertu duquel, au lieu de vivre sans la crainte du Seigneur, comme vous le faisiez autrefois, vous vivez maintenant dans des disposi-

tions entièrement différentes, et dans l'éloignement aussi complet que possible de tout péché mortel. Or, ce changement fournit un puissant motif de croire que vous avez été appelé à la grâce; car il ne saurait résulter ni de la chair, ni du sang, mais il est l'œuvre de la droite du Très-Haut.

Si, après avoir vécu quelque temps dans un état misérable, la main pieuse et compatissante du Seigneur vous en a retiré, comment reconnaîtrez-vous ce bienfait? Ce n'est pas ici un bienfait isolé, mais un bienfait qui en suppose une foule d'autres. C'était de la part de Dieu un bienfait véritable d'attendre si longtemps que vous vinssiez à résipiscence sans trancher le fil de votre mauvaise vie, comme il a tranché les jours d'un grand nombre de vos semblables, qui pour cette raison souffrent maintenant les supplices de l'enfer. C'était un autre bienfait de supporter avec patience vos péchés, vos désordres, vos turpitudes, vos désobéissances, et vos bravades sans nombre. C'était un autre bienfait de vous envoyer, au lieu de châtiments, des conseils, des enseignements, des inspirations propres à vous réveiller de votre torpeur et à vous arracher au péril. C'était un autre bienfait de vous faire entendre un appel si efficace qu'il a suffi pour briser vos chaînes, pour vous soustraire aux charmes du vice, au pouvoir du démon, à la tyrannie de l'habitude mauvaise, ces trois lacets par lesquels le démon retient ses créatures, et qu'il est si difficile de rompre, *Eccli.* IV. Ce fut encore un autre bienfait de vous accueillir dans sa maison, comme un nouveau prodigue, de vous pardonner vos fautes énormes, si toutefois elles vous sont pardonnées, de vous aplanir le chemin du ciel, et de vous donner, pour persévérer dans le bien, un cœur nouveau, en sorte que ce qui vous paraissait doux vous paraît maintenant amer, et ce qui vous paraissait amer vous semble doux.

Mais la chose la plus remarquable en toute cette matière, c'est que ces bienfaits sont un pur effet de la grâce et de la miséricorde du Seigneur; c'est qu'ils ont prévenu tout mérite de votre part, l'état où vous étiez constituant un obstacle insurmontable à ce que vous eussiez un mérite véritable à ses yeux. Combien de milliers d'âmes sont condamnées à une éternité de souffrances, parce que

le Seigneur ne les a pas traitées avec autant de miséricorde ; soit qu'il ne les ait pas attendues si longtemps, soit qu'il ne les ait pas supportées avec la même patience, soit qu'il ne leur ait pas fait entendre un appel aussi énergique, soit qu'il ne les ait pas confirmées dans le bien par une grâce aussi abondante. Qu'avez-vous fait de plus que ces âmes? Quel droit aviez-vous de plus qu'elles au sort heureux qui vous a été accordé? Si vous étiez attaché à la même meule, si vous dormiez sur la même couche, si vous étiez plongé dans les mêmes péchés et dans les mêmes fautes, comment se fait-il que l'on vous ait choisi pour la gloire, et qu'on ait abandonné les autres à des peines sans fin? Comment se fait-il que vous ayez été choisi pour devenir un vase précieux au service du Seigneur, tandis que les autres sont devenus des vases impurs à l'usage du démon?

Parcourez les années écoulées, songez aux enfants, aux jeunes gens qui ont été vos voisins, vos amis, ou les compagnons de vos vices, et qui ont persévéré ou sont morts dans l'état duquel Dieu vous a tiré. Que sa miséricorde a été grande envers vous de vous sauver seul parmi les passagers qui se trouvaient avec vous dans le même navire! Ah! tournez-vous vers ce grand Dieu, et parlez-lui en ces termes : Seigneur, qu'avez-vous donc découvert en moi? Quel besoin aviez-vous de moi? Quel service vous ai-je donc rendu? D'où me vient cette faveur que, laissant les autres dans leurs ténèbres, vous ayez fait luire à mes yeux les rayons de votre lumière? Quelles actions de grâce vous offrirai-je pour ce bienfait? par quelles louanges célébrerai-je votre miséricorde? Que ma langue, que mon cœur chantent vos louanges, ô mon Dieu ; que tous mes os s'écrient : Seigneur, qui est semblable à vous! Car, à qui était-il possible d'opérer ce changement, sinon à vous? Qui pouvait me délivrer de la gueule du dragon infernal, sinon vous? « Chantez le Seigneur parce qu'il est bon, disait le Prophète-Roi; parce que sa miséricorde remplit tous les siècles. » *Psalm.* CXVII, 1 et seqq. Qui chantera ces louanges, ô saint Prophète! A qui appartient-il de les avoir sur leurs lèvres? « A ceux, répond-il, qui ont été rachetés par le Seigneur, qui ont été rachetés de la main de l'ennemi. » Ceux-là doivent répéter ses

louanges, parce que l'expérience leur a fait connaître sa libéralité.

VI.

Des inspirations divines.

C'est encore un bienfait remarquable du Seigneur que ces inspirations par lesquelles il nous ranime et nous excite à faire le bien. De même que le cœur ne cesse de répandre les esprits et la chaleur dans tous les membres du corps; de même le Saint-Esprit, que l'ange de l'Ecole appelle le cœur de l'Eglise, ne cesse d'inspirer de bons propos à l'âme en laquelle il habite. Aussi, toutes les bonnes œuvres que vous avez faites, tous les bons désirs que vous avez conçus, toutes les larmes que vous avez versées, toutes les consolations célestes que vous avez goûtées, toutes les démarches pieuses que vous avez entreprises, toutes les lumières dont vous avez été rempli, tous les sentiments que vous avez eus de Dieu, toutes les bonnes pensées que vous avez nourries, toutes les affaires que vous avez menées à bonne fin, sont autant de bienfaits du Seigneur. Toutes les gouttes d'eau qui tombent sur la terre viennent de la mer qui est le réservoir universel; c'est ainsi que tous les biens dont l'homme jouit viennent de l'océan infini de tous les biens, de Dieu lui-même.

Quand une personne est sujette à des accès d'un sommeil pernicieux, on met quelqu'un à côté d'elle pour la secouer de temps en temps et l'empêcher de dormir. Or, tel est l'office que remplit l'Esprit-Saint en nos âmes. Et il le fait de tant de manières et avec tant de continuité qu'on le croirait absorbé par ce soin, à l'exclusion de tout autre. Chaque fois donc que vous sentirez un aiguillon et un mouvement intérieur, chaque fois que la pensée de Dieu se présentera à votre esprit, chaque fois que vous mettrez la main à une bonne action, vous pouvez y reconnaître le bienfait de la visite et de la présence de Dieu, l'adorer profondément en votre âme, le remercier de cette grâce, et vous appliquer aussitôt à la pratique.

VII.

De la préservation des maux.

Dans ce septième bienfait sont compris tous les maux dont il a plu à la miséricorde du Seigneur de nous préserver. Ces maux sont ou bien les maux de la nature, ou les maux de la fortune, ou les maux qui résultent du péché ; car ce sont les trois genres de maux qui existent dans le monde.

Sachez bien que tout mal auquel un homme est en proie peut s'étendre aussi bien à tout autre de ses semblables? Ne sommes-nous pas tous également hommes; ne sommes-nous pas tous enfants d'Adam ; n'avons-nous pas été tous conçus dans le péché ; et ne participerons-nous pas aux mêmes misères, puisque nous participons à la même faute et à la même nature?

En partant de ce point, vous arriverez infailliblement à cette conclusion que tous les maux dont le monde est le théâtre, constituent pour vous autant de bienfaits ; car vous en auriez été la proie, si Dieu dans sa miséricorde ne vous en avait préservé. A chaque instant et à chaque pas, vous rencontrez des hommes affligés de maux divers. Celui-ci est aveugle, celui-là est boiteux; un autre est manchot, un autre insensé, un autre attaqué de la goutte ou de la pierre, un autre prisonnier depuis plusieurs années, un autre captif, un autre condamné aux galères, un autre à périr par le glaive. Eh bien! toutes les fois que vous êtes frappé d'un tel spectacle, vous devriez vous prosterner intérieurement devant Dieu, élever vos mains vers le ciel, et lui dire : Voilà, Seigneur, un nouveau bienfait dont je vous suis redevable. Que votre saint nom soit à jamais béni ! J'aurais pu être dans cet état; et s'il en eût été ainsi, j'aurais perdu toute patience, j'aurais appelé la mort, j'aurais donné tous les trésors de l'univers pour en être affranchi; j'aurais baisé les pieds de celui qui m'en eût délivré, et j'aurais consacré ma vie entière à son service. Oh! oui, ô mon Seigneur, je baise mille fois vos pieds et vos mains; je veux être éternellement votre esclave, et je vous offre des actions de grâces infinies, parce qu'à votre miséricorde seule je dois de n'être pas ici-bas affligé de ces maux.

VIII.

Des sacrements.

Le huitième bienfait du Seigneur envers nous consiste dans les sacrements, et particulièrement les sacrements de pénitence et d'Eucharistie dont nous pouvons user fréquemment. Que rendrez-vous au Seigneur pour avoir ouvert dans son précieux côté une fontaine où il vous est permis de venir vous purifier, toutes les fois que vous sentez votre âme souillée de quelque péché? Car, le sacrement de pénitence, qu'est-il sinon une fontaine très-pure propre à laver nos fautes, un remède souverain propre à guérir nos blessures, un moyen excellent de nous réconcilier avec Dieu, par la vertu du sang du Christ? Dites-moi si vous aviez été condamné à une mort honteuse, ou bien à recevoir cent coups de fouets dans les rues d'une ville, et qu'un de vos amis par pure noblesse et par pure miséricorde, voulût se charger de cette honte, et subir à votre place ce traitement; si vous le voyiez parcourir les rues la corde au cou et déchiré par les fouets, quels regards de tendresse vous fixeriez sur lui! Avec quelle effusion vous le remercieriez d'un si important bienfait! Tels sont les sentiments dont vous devez être animé à l'endroit du sacrement de pénitence. Vous étiez condamné aux verges, et à une mort éternelle à cause de vos péchés. Touché de compassion, le Fils de Dieu s'est présenté et a pris sur lui de subir la sentence que vous aviez méritée. Grâce à cette satisfaction, Dieu ordonne au prêtre de vous exempter de la peine éternelle; vos dettes ayant été payées par les coups infligés à son divin Fils. Avec quels regards, avec quels sentiments, avec quel amour considérerez-vous votre bienfaiteur? Que ne vous faudrait-il pas faire pour l'en remercier!

Mais que dire du sacrement d'Eucharistie! Le voilà, le sacrement des sacrements, le mystère des mystères, le bienfait des bienfaits, le mémorial des merveilles du Seigneur. Le voilà le sacrement de la grâce, le sacrement de l'amour, le sacrement de l'union, le sacrement de la piété, le sacrement du pardon, le sacrement de tous les biens. Dans ce sacrement l'homme jouit de la visite de Dieu et de l'honneur de sa divine présence; dans ce sa-

crement il devient le temple vivant du corps de Jésus-Christ. C'est là que la grâce se donne avec abondance, que l'on savoure les délices du ciel à leur propre source, que s'allume le feu de l'amour divin, que l'âme s'unit étroitement à son véritable et légitime époux, et qu'elle éprouve le bonheur le plus pur. C'est le viatique avec lequel on peut avancer dans le chemin du ciel, le pain qui soutient et fortifie les ouvriers employés à la culture de la vigne du Seigneur. Là se renouvellent les bons desseins, reverdissent les bons désirs, s'accroît la dévotion, jaillissent les sources de larmes, se retrempe la jeunesse de l'âme qui s'y nourrit du Christ lui-même, son aliment propre, et qui reçoit avec cette nourriture fortifiante le bien le plus grand dont elle soit capable sur la terre. Prendre Jésus-Christ en nourriture, c'est devenir participants de son esprit, de son sang, de sa grâce, de ses mérites et de ses travaux. De même que nous nous approprions les aliments corporels, de même nous nous appliquons à nous-mêmes, en prenant cette nourriture spirituelle, l'esprit et la grâce du Sauveur. Transformés en lui, nous obtenons du Père éternel les regards qu'il repose sur Jésus; il ne nous traite plus comme des étrangers, mais comme ses enfants. Or, de quelle manière répondrons-nous à un tel bienfait?

IX.

Des bienfaits particuliers à chaque fidèle.

Tous les bienfaits dont nous venons de parler sont communs à tous les fidèles. Il en est d'autres encore plus particuliers et plus secrets, dont chacun de nous a été l'objet. Il est impossible d'en offrir un tableau général et complet; mais il est facile de reconnaître ceux que nous avons reçus pour notre propre compte. Veuillez donc parcourir ces trois genres de biens que l'on trouve dans l'homme, les biens de la nature, les biens de la fortune et les biens de la grâce : puis, notez ce en quoi vous êtes plus favorisé que le reste de vos semblables, et reconnaissez que vous en êtes redevable au Seigneur. Quant aux biens de la nature, considérez ce que vous avez reçu en fait d'aptitudes naturelles, d'intelligence et de jugement; quelle est votre condition native, quels

sont vos parents, votre race, votre patrie, vos forces, la santé dont vous jouissez, et autres choses de ce genre. Quant aux biens de la fortune, quels sont votre patrimoine, les honneurs, les fonctions, la place qui vous sont départis? Ces biens ne naissent pas avec nous; et quoique le monde les attribue à la fortune, ils nous sont octroyés par la divine Providence. Quant aux biens de la grâce, recherchez si vous n'avez pas reçu du Seigneur quelque don extraordinaire, comme sont le don des larmes, la dévotion, la chasteté, la charité, le mépris des richesses, des honneurs et des dignités, et le don de se contenter de ce que l'on a reçu de Dieu. Voyez s'il y a longtemps qu'il vous a préservé du péché mortel, ce qui est un des gages les plus précieux de la grâce divine. Portez aussi votre attention sur les périls, les tentations que, par sa miséricorde, vous avez surmontés.

A propos des biens de la grâce, considérez encore les secours que le Seigneur vous a préparés pour mener une vie chrétienne; les maîtres, les confesseurs, les prédicateurs, les amis, la doctrine, les charges qu'il vous a donnés, et la condition où il vous a mis. Etes-vous prêtre, êtes-vous convenablement marié, ou bien êtes-vous libre du joug du mariage, et nonobstant heureux et satisfait, avantage bien supérieur au précédent? Etes-vous religieux, et religieux d'un ordre ou d'un monastère où fleurit la régulière observance? S'il y a quelque chose ici-bas qui nous donne une image du ciel, c'est une congrégation où l'on observe exactement les pratiques de la vie religieuse.

Indépendamment de ces bienfaits, il y en a qui échappent même à celui auquel ils sont accordés. Plus d'une fois le Seigneur répand dans les âmes certains dons et certaines vertus, d'une façon qui les dérobe à notre connaissance, selon ce mot de Job : « S'il vient vers moi, je ne le verrai pas ; s'il se retire, je ne m'en apercevrai pas. » *Job*, IX, 11. Nous lisons dans la sainte Ecriture que Moïse ne s'aperçut pas, en descendant de la montagne, de l'éclat dont resplendissait son visage, avant que les Hébreux le lui eussent fait remarquer. *Exod.* XXXIV. En agissant de la sorte, le Seigneur nous traite avec une double miséricorde. Il nous accorde sa grâce, et il nous garantit du danger de l'orgueil; comme

s'il nous donnait en même temps et un trésor, et la clef pour le garder en sûreté.

De même qu'il existe des biens cachés, il existe aussi des maux cachés, desquels nous sommes préservés sans les connaître. Que savez-vous si, un jour, au moment de traverser telle ou telle rue où vous eussiez rencontré une occasion de chute, comme le saint roi David, Dieu ne l'a pas éloignée de vous, ou ne vous a pas inspiré de prendre un autre chemin, afin de vous soustraire à ce péril? Combien de fois n'a-t-il pas fait pour nous ce qu'il a fait pour saint Pierre, comme nous l'apprennent ces paroles qu'il lui adressait : « Pierre, voilà que Satan cherchait à s'emparer de vous pour vous broyer comme du froment. Mais j'ai prié pour vous, afin que votre foi n'éprouve pas de défaillance. » *Luc.* XXII, 31. Combien de fois la Providence paternelle du Seigneur aura-t-elle prévenu le danger qui nous menaçait, traversé les voies du démon, et affaibli les forces de notre adversaire, de crainte qu'il ne prévalût contre nous? Ces bienfaits cachés n'exigent pas moins de reconnaissance de notre part que les bienfaits connus; ils en exigent même davantage. « Si nous devons implorer le pardon des péchés que nous ne connaissons pas, dit fort bien un docteur, nous ne devons pas moins remercier le Seigneur pour les bienfaits que nous ignorons. »

X.

De la gloire et du bonheur du ciel.

La gloire qui nous est promise après cette vie, et que nous possédons ici-bas par l'espérance, couronne dignement tous ces bienfaits. C'est dans la considération de ce bienfait souverain que l'homme peut s'étendre autant qu'il le voudra; c'est ici qu'il peut élargir son horizon, et porter au loin ses regards : la grandeur du bien qui nous est promis lui en donne toute la latitude. Elevez-vous en esprit, ô mon frère, vers cette noble région, et réfléchissez attentivement au bonheur que nous éprouverons à contempler la beauté de la cité céleste, ses murs et ses portes de pierres précieuses, ses places d'or très-pur, et ses fontaines d'où coule la vie. Que ressentirons-nous quand nous verrons les neuf

chœurs des anges avec leur hiérarchie, leur beauté, leur gloire, leur ordre et leur splendeur admirables? Quelle félicité de voir la brillante armée des vierges, des confesseurs, des martyrs, des apôtres, des patriarches et des prophètes? Quelle félicité de voir la très-sainte Vierge, notre reine et notre avocate, exaltée au-dessus des anges eux-mêmes? Que dire encore de la contemplation de l'humanité sacrée du Christ, notre seigneur et notre frère, assis à la droite de Dieu, intercédant en notre faveur, et défendant notre cause? Et la contemplation de ce Dieu qu'il suffit de voir dans son essence pour le connaître et le posséder tout entier et pour jouir de ses infinies perfections; la contemplation de cette lumière sans bornes, de cette beauté sans tache, de cet océan de richesses, de cet abîme de délices, de cette source de tout bien, que nous réserve-t-elle? Que sera-ce d'entendre les célestes concerts, de s'asseoir à la table du Seigneur, de parcourir les rues de la Jérusalem de l'éternité, de s'entretenir avec ses citoyens, si nobles, si saints, si discrets et si beaux? Que devez-vous à votre Dieu qui vous a créé pour posséder ce bien inestimable, qui vous a racheté, qui vous a attendu jusqu'à ce moment, et qui vous aide sans cesse à mériter cette couronne?

XI.

Comment il nous faut remercier Dieu de ses bienfaits.

Tous ces bienfaits du Seigneur réclament de vous une reconnaissance sans bornes. Pour la lui témoigner avec plus d'attention, vous ferez bien de lui adresser à lui-même directement la parole. Le cœur est beaucoup plus attentif, l'esprit beaucoup plus religieux, le regard de l'âme beaucoup plus élevé quand, pour considérer ces vérités, nous nous entretenons avec Dieu. Il n'en est plus ainsi quand nous les repassons seulement en nous-mêmes. Tout entretien avec la Majesté divine élève par lui-même et ennoblit l'esprit de l'homme. Nous ne nous laissons pas alors emporter avec insouciance, négligence et facilité, par des images quelconques; car la crainte et le respect dus à celui auquel nous parlons, donnent à notre cœur plus d'attention et de fixité.

Après avoir rendu grâces de cette manière, l'homme pourra inviter toutes les créatures du ciel et de la terre à bénir et à louer avec lui un Dieu qui l'a traité avec tant de magnificence. Il se servira avec fruit du cantique suivant, pourvu qu'il le récite avec un désir profond et ardent de la gloire de Dieu :

« Œuvres sorties de la main du Seigneur, bénissez le Seigneur : louez-le, exaltez-le dans les siècles des siècles.

» Anges et archanges, bénissez le Seigneur : louez-le, exaltez-le dans les siècles des siècles.

» Vertus et dominations, bénissez le Seigneur : louez-le, exaltez-le dans les siècles des siècles.

» Principautés et puissances, bénissez le Seigneur : louez-le, exaltez-le dans les siècles des siècles.

» Trônes bienheureux sur lesquels le Seigneur s'assied pour prononcer ses jugements, bénissez le Seigneur : louez-le, exaltez-le dans les siècles des siècles.

» Patriarches et prophètes, bénissez le Seigneur : louez-le, exaltez-le dans les siècles des siècles.

» Apôtres, évangélistes, vous tous, fondateurs de l'Eglise du Christ, bénissez le Seigneur : louez-le, exaltez-le dans les siècles des siècles.

» Armée glorieuse des martyrs, bénissez le Seigneur : louez-le, exaltez-le dans les siècles des siècles.

» Pontifes et confesseurs, bénissez le Seigneur : louez-le, exaltez-le dans les siècles des siècles.

» Vous tous, moines, ermites, habitants de la solitude et du désert, bénissez le Seigneur : louez-le, exaltez-le dans les siècles des siècles.

» Vierges glorieuses et chastes, bénissez le Seigneur : louez-le, exaltez-le dans les siècles des siècles.

» Cieux, bénissez le Seigneur : louez-le, exaltez-le dans les siècles des siècles.

» Etoiles, qui resplendissez au firmament, bénissez le Seigneur : louez-le, exaltez-le dans les siècles des siècles.

» Lune et soleil, qui éclairez le monde, bénissez le Seigneur : louez-le, exaltez-le dans les siècles des siècles.

» Jours et nuits, bénissez le Seigneur : louez-le, exaltez-le dans les siècles des siècles.

» Hiver, printemps, avec vos fleurs et votre verdure, bénissez le Seigneur : louez-le, exaltez-le dans les siècles des siècles.

» Neige et pluies, bénissez le Seigneur : louez-le, exaltez-le dans les siècles des siècles.

» Rosée et gelées, bénissez le Seigneur : louez-le, exaltez-le dans les siècles des siècles.

» Eclairs et tonnerres, bénissez le Seigneur : louez-le, exaltez-le dans les siècles des siècles.

» Oiseaux du ciel, bénissez le Seigneur : louez-le, exaltez-le dans les siècles des siècles.

» Poissons et monstres marins, bénissez le Seigneur : louez-le. exaltez-le dans les siècles des siècles.

» Montagnes et vallées, bénissez le Seigneur : louez-le, exaltez-le dans les siècles des siècles.

» Bois et forêts, bénissez le Seigneur : louez-le, exaltez-le dans les siècles des siècles.

» Ruisseaux et fontaines, bénissez le Seigneur : louez-le, exaltez-ledans les siècles des siècles.

» Bêtes et troupeaux, bénissez le Seigneur : louez-le, exaltez-le dans les siècles des siècles.

» Esprits et âmes des justes, bénissez le Seigneur : louez-le, exaltez-le dans les siècles des siècles.

» Œuvres sorties des mains du Seigneur, bénissez le Seigneur : louez-le, exaltez-le dans les siècles.

» Bénédiction, gloire, sagesse, reconnaissance, honneur, vertu, et force à notre Dieu dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

CHAPITRE II.

Prières pour demander et obtenir l'amour de Dieu.

Après la considération des bienfaits du Seigneur, se présente la considération de ses perfections divines, et surtout de l'amour qu'il a témoigné aux hommes ; rien n'étant plus capable de nous exciter à aimer, que l'amour même dont nous sommes l'objet. Et

parce que l'amour du Seigneur envers nous éclate principalement dans l'oraison Dominicale où il se montre à nous comme un père et nous traite comme ses enfants adoptifs, nous ferons suivre les trois premières prières relatives aux perfections divines de trois autres prières relatives au *Pater*; et nous les couronnerons par une suprême prière dans laquelle sera exprimé un désir ardent d'obtenir du Seigneur son amour. De la sorte, il sera aisé de répartir ces prières entre les jours de la semaine, et l'on ne sera pas dans l'ennuyeuse nécessité de répéter souvent la même. A la fin de chacune de ces prières, on pourrait ajouter le cantique précédent où nous inviterions toutes les créatures à unir leurs louanges à nos louanges. Ce serait une pratique bien propre à nous embraser d'amour envers Dieu. Comme l'effet de l'amour est de vouloir le bien de l'objet aimé; nous devons désirer que notre Dieu soit loué et glorifié par toutes ses créatures. Du reste, c'est le seul bien que nous puissions lui souhaiter, puisqu'il possède tous les biens; et encore ce bien, qui ne lui est pas nécessaire, lui fait-il moins défaut qu'à nous-mêmes, à cause des dettes que nous avons contractées envers lui.

Parmi les psaumes de David vous en trouverez qui vous rendront cette pieuse tâche facile. De même qu'il y a sept psaumes où l'on respire un profond esprit de pénitence, il y en a aussi sept autres qui chantent spécialement les louanges de Dieu. Ces derniers commencent ainsi :

1° *Benedic anima mea Domino, et omnia quæ intra me sunt nomini sancto ejus.* Psalm. CII.

2° *Benedic anima mea Domino : Domine, Deus meus, magnificatus est vehementer.* Psalm. CIII.

3° *Exaltabo te, Deus meus rex, et benedicam nomini tuo in sæculum et in sæculum sæculi.* Psalm. CXLIV.

4° *Benedicam Dominum in omni tempore : semper laus ejus in ore meo.* Psalm. XXXIII.

5° *Lauda anima mea Dominum : laudabo Dominum in vita mea; psallam Deo meo quandiu fuero.* Psalm. CXLV.

6° *Laudate Dominum, quoniam bonus est psalmus : Deo nostro sit jucunda decoraque laudatio.* Psalm. CXLVI.

7° *Laudate Dominum de cœlis : laudate eum in excelsis.* Psalm. CXLVIII.

C'est au serviteur de Dieu de faire de ces chants sacrés l'usage qui lui semblera le plus propre à ranimer sa piété et son amour. Il pourra en réciter un après chacune des prières de la semaine ; à moins qu'il ne préfère réciter le *Te Deum laudamus*, ou le cantique par lequel nous avons terminé le précédent chapitre.

I.

Première prière sur les perfections divines.

« Que je vous aime, ô mon Dieu, vous qui êtes ma force, disait le Roi-Prophète. Le Seigneur est mon soutien, mon refuge et mon libérateur. Mon Dieu est mon protecteur, et j'espèrerai en lui. » *Psalm.* XVII, 1. Si notre volonté avait cette pureté qu'elle possédait au sortir de vos mains, Seigneur, et ces trésors de grâce dont vous l'aviez enrichie, elle n'aurait pas besoin de tant de motifs et de tant de considérations pour se décider à vous aimer : un mets délicat présenté à un palais sain suffit pour déterminer à prendre de la nourriture. Mais depuis le désordre du péché originel, nous ne trouvons de goût et de plaisir que dans une nourriture grossière, et il faut divers assaisonnements pour nous déterminer à manger le pain des anges. Et puisque notre volonté est appelée par sa nature à aimer tout ce qui est excellent et parfait, je désirerais, ô mon Sauveur, élever du fond de cet abîme mes yeux à la considération de votre lumière, de vos perfections et de votre être adorable, afin de communiquer à mon cœur si tiède les ardeurs de votre amour. Vole donc, ô mon âme, vole comme l'abeille empressée, de fleur en fleur dans ce jardin fermé des divines perfections ; repose-toi sur chacune d'elles ; cueilles-y la rosée de la suavité éternelle, et remplis et nourris ton sein de la douceur de cette céleste liqueur.

Que je vous aime, Seigneur, de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces : vous me l'ordonnez vous-même, *Deuter.* VI, *Luc.* X ; et d'ailleurs, étant infiniment parfait, vous méritez un amour infini. Vous contenez en vous seul toutes les perfections et toutes les beautés des créatures. Ce que nous admi-

rons dans les diverses parties de ce bel univers créé par une seule de vos paroles, existe en vous et à un degré incomparablement supérieur. Comme vous seul avez donné aux créatures tout ce qu'elles possèdent, et personne n'étant capable de donner ce qu'il n'a pas, il s'ensuit rigoureusement que vous possédez en vous toutes les beautés que vous avez semées hors de vous. Si le monde était gouverné par un seul empereur ayant à ses ordres une phalange innombrable de ministres et d'officiers; il est évident qu'il posséderait lui-même et d'une manière beaucoup plus noble, les pouvoirs et la juridiction répartis entre tous ses subordonnés. Eh! bien, vous, Seigneur, vous êtes l'empereur absolu, le monarque de cet univers, le créateur de tout ce qu'il y a de parfait : donc vous résumez dans votre être toutes ces perfections dont vous êtes l'unique créateur. Le maître qui est chargé de former un disciple à la science et à la sagesse, doit posséder lui-même, pour remplir cette mission, la science et la sagesse. Par conséquent, ô mon Dieu, vous qui conduisez toutes choses à la dernière fin, vous êtes nécessairement orné des qualités que vous avez libéralement communiquées à vos œuvres.

C'est pour cela que l'Ecriture vous donne une multitude de noms propres à exprimer la multitude de vos perfections. Si elle vous appelle tour à tour lumière, soleil, mer, aigle royal, lion, agneau, pain du ciel, source de vie, étoile du matin, fleur des champs, lis des vallées, et d'autres noms semblables; c'est parce que vous êtes un sceau de perfections, c'est parce que les créatures ne sont que misère auprès de vous, c'est que, toute comparaison étant hors d'état de traduire votre véritable grandeur, il faut essayer de rendre par plusieurs images, ce qu'une seule ne saurait exprimer. Aussi quelques philosophes ont-ils dit avec raison que vous ne pourriez être mieux comparé qu'au monde dont vous êtes le créateur; à la condition toutefois que nous le dépouillions de tout ce qu'il a de matériel et d'imparfait, et que nous transportions en vous tout ce qu'il a de parfait. Quand nous appelons une statue l'image d'un homme, nous ne prétendons pas parler de la pierre dont elle est faite, mais de la forme dont on l'a revêtue. De même, quand nous appelons le monde votre image, nous en

ôtons la matérialité et l'imperfection et nous ne vous attribuons que ce qu'il renferme de parfait. Dans ce même sens nous avons raison de dire que le monde est ce qui se rapproche le plus de vous; car, toutes les perfections dont il est orné se trouvent en vous d'une manière infiniment supérieure.

Oui, mon Dieu, vous êtes un monde de perfections et de beauté, un monde de sagesse et de toute-puissance, un monde de bonté, de suavité, de justice, de miséricorde et de toute sorte de richesses. Et de même que dans tout ce qui existe, aucun être ne saurait ne pas faire partie du monde, quelque caché qu'il soit, de même, il n'y a rien qui puisse échapper à vos regards divins, rien qui puisse franchir les bornes de votre grandeur et de votre science infinie. Voilà pourquoi le Psalmiste s'écriait : « Où irai-je, loin de votre esprit? Où fuirai-je, loin de votre face? Si je monte au ciel, vous y êtes : si je descends dans l'enfer, je vous y trouve encore. Si je prends mes ailes dès l'aurore, et que je vole au delà des mers, c'est votre main qui m'y conduira, et votre droite qui me soutiendra. » *Psalm.* CXXXVIII, 7. Beaucoup mieux que le monde, votre puissance embrasse et contient toutes choses. Jamais personne ne trouvera le chemin qui le dérobera à vos atteintes. Si nous ne vous apaisons pas, nous trouverons en vous un juge irrité. « Vous avez beau fuir à l'orient, à l'occident, et vers les montagnes solitaires. Dieu juge tout, parce qu'il voit tout. » *Psalm.* LXXIV, 7.

On appelle l'homme un petit monde parce qu'il est un abrégé de cet immense univers. Pour vous, Seigneur, nous pouvons vous appeler un grand et un très-grand monde; car c'est de vous qu'est sorti ce monde visible : il est l'effet et vous êtes la cause; il est l'œuvre et vous êtes l'artisan. Pour cette raison, tout ce qu'il y a en lui est en vous; avec cette différence que tout en lui est imparfait, parce qu'il est sorti du néant, tandis que tout est parfait en vous, créateur et tout-puissant. Dans le monde les choses existent d'une manière corporelle et corruptible, en vous elles existent d'une manière spirituelle, éternelle et divine : tout en vous, ô mon Dieu, est Dieu. C'est de votre grandeur qu'est sortie la petitesse de cet univers, de votre beauté qu'il a tiré sa

beauté, de votre richesse ses richesses, de votre perfection ses perfections, quoiqu'il soit visible et que vous soyez invisible, quoiqu'il soit temporel et que vous soyez éternel. S'il a été fait de rien quant à la matière, il n'en pas été de même quant au modèle; car il est la reproduction de formes et d'exemplaires qui étaient en vous. Comme la semence d'une plante contient d'une façon merveilleuse et secrète la plante tout entière; ainsi, vous le créateur et l'artisan de l'univers, vous contenez l'univers que vous avez créé. Seulement la plante est dans la semence comme dans sa cause matérielle, d'une manière confuse et imparfaite, comme la lettre est dans l'encre, la maison dans les matériaux propres à la bâtir. Mais l'univers est dans vous comme dans sa cause efficace et formelle, et pour cela il est en vous d'une manière plus parfaite et plus distincte qu'en lui-même.

S'il était permis de comparer les grandes choses aux petites, je comparerais votre intelligence, ô mon Dieu, à l'atelier d'une magnifique imprimerie, où l'on trouve, indépendamment de l'ouvrier qui dirige l'impression, des caractères de toute forme et de toute dimension. C'est en effet de votre intelligence, Seigneur, qu'est sorti comme d'une imprimerie royale ce livre de l'univers. Nous y découvrons, non-seulement la puissance qui donne l'être à toutes choses, mais encore des formes et des figures d'une variété infinie qui ont servi de modèles à la forme et à la figure des êtres que nous voyons, comme de ceux que nous ne voyons pas. Et toutefois, ces formes ne constituent en vous aucune multiplicité, bien que les créatures y participent de différentes manières; elles se confondent dans la simplicité absolue de votre essence. Ainsi il n'existe pas de créature dont vous ne possédiez en vous-même la forme et le modèle. Ce sont les idées que les philosophes mettaient dans votre divin entendement: sur ces idées, sur ces types a été créé ce bel univers; et vous auriez pu en créer mille autres avec la même facilité, parce qu'ils ont tous en vous leur modèle et leur exemplaire.

Si donc, ô mon Dieu, vous avez donné à toutes les créatures leur être et leurs perfections, il s'ensuit que vous possédez leur être et leurs perfections, d'une manière beaucoup plus élevée.

En vous sont réunies les perfections des anges, la splendeur du soleil, de la lune et des étoiles, les vertus des planètes, la beauté des champs, la grâce des fleurs, la fraîcheur des vallées, la clarté des fontaines, la saveur des fruits, la suavité des parfums, la science des sages, la force des vaillants, la sainteté de tous les saints. Qui jouira de vous jouira de toutes choses; et il verra plus parfaitement en vous ces objets divers, que s'il les voyoit en eux-mêmes. C'est pourquoi on appelle ce dernier mode de connaissance, connaissance du soir, et le premier connaissance du matin. Si la beauté de la création nous paraît si admirable, qu'en sera-t-il de votre beauté, ô mon Dieu, qui lui est infiniment supérieure?

Que je vous aime, Seigneur, sinon autant que vous le méritez, du moins autant que cela me sera possible en cette vie. Que je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme, de toute l'énergie de mes forces. O vous dont la douceur, la bénignité, l'amour, la charité, la suavité, l'amabilité, la beauté, la tendresse, la clémence, la hauteur, la puissance, la magnificence, la grandeur ne connaissent pas de bornes; vous tout admirable, tout incompréhensible, vous dont les charmes défient toute parole et toute comparaison; vous plus doux que le miel, plus blanc que la neige, plus suave que la plus suave liqueur, plus précieux que l'or et les pierres précieuses, vous source d'inestimables délices; et que dis-je en me servant de ces expressions? vous, mon Dieu, ma vie, mon unique espérance, ma miséricorde adorable, mon bonheur et ma félicité; ô vous tout aimable, tout suave, tout délectable, ô mon Seigneur, accordez-moi la grâce de trouver en vous seul ma joie et mon repos, de vous aimer et de vous servir toujours, de penser à vous et pendant les veilles du jour et pendant les songes et le sommeil de la nuit : et qu'ainsi je vous appartienne toujours, et que vous m'apparteniez vous-même dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

II.

Seconde prière sur les perfections divines.

Que je vous aime, ô mon Seigneur, mon créateur et mon Dieu,

à cause de la noblesse et de la perfection de votre être. L'être vous appartient d'une manière si propre et si essentielle qu'il est impossible à toute intelligence sachant ce que c'est que Dieu, de supposer que vous n'existiez pas. Si vous n'existiez pas, rien n'existerait, parce que tout ce qui existe dépend de vous. Pour votre être, il ne dépend de personne; il ne dépend que de vous seul. Ce n'est pas un être d'emprunt, mais un être qui vous est propre; ce n'est pas un être mesuré et limité, mais un être universel et infini qui comprend tout l'Etre possible.

Que je vous aime encore, ô mon Seigneur, parce que vous êtes le miroir, la règle de toutes choses, et, comme le dit un philosophe, la mesure de toutes les substances. Plus une substance est rapprochée de vous, plus abondamment elle participe à votre être; plus sa nature est noble et parfaite. Au dernier degré se trouvent les êtres qui pour toute qualité ont l'existence, par exemple, les éléments. Au-dessus s'élèvent les êtres doués de vie, comme les plantes; puis viennent les être doués de sentiment, comme les animaux; ensuite, ceux qui possèdent l'intelligence et la sagesse, comme les hommes; et enfin au-dessus de tous, les êtres qui sont en état de grâce et de charité. Ces derniers sont plus près de vous que tous les autres, et ils participent plus abondamment à votre bonté. « Dieu est charité, disait le disciple bien aimé. Celui qui demeure dans la charité demeure en Dieu, et Dieu en lui. » I *Joan.* IV, 8.

Que je vous aime, Seigneur, parce que vous êtes la cause universelle de toutes choses. Cette vérité avoit été découverte aux philosophes par la simple raison. Ils comprenaient qu'il était absurde d'imaginer un enchaînement de causes procédant indéfiniment les unes des autres. Ils comprenaient qu'il fallait un terme à cette progression, et que l'on devait aboutir à une cause première qui communique aux autres le mouvement et la causalité. Ainsi, le ressort d'une horloge met en mouvement toutes les autres roues; ainsi le chef d'une république trace aux autres dignitaires leur marche et leur devoir.

Que je vous aime, Seigneur, car vous êtes la vie même, et la vie pleine de félicité, et l'auteur de tout être, de toute vie. Si la vie est

un bien qu'il vaut mieux avoir que ne pas avoir, il s'ensuit que vous, le plus parfait des êtres, possédez nécessairement la vie. Si la vie de la raison est supérieure à la vie des sens, il s'ensuit que votre vie est nécessairement une vie de raison et d'intelligence. Si une vie heureuse est préférable à une vie malheureuse, il s'ensuit qu'avec la vie, vous jouissez de la félicité. Et comme vous êtes infiniment au-dessus de tout ce qui existe, il s'ensuit que votre vie est la plus heureuse de toutes les vies. Que je vous aime donc, mon Seigneur et mon Dieu, source de félicité et de vie; vous qui avez communiqué la vie à tous les êtres animés ; vous en qui nous avons la vie, l'être et le mouvement; vous de qui et par qui vivent tous les êtres auxquels le bonheur a été donné en partage.

Que je vous aime, Seigneur, car votre main puissante maintient et conserve toutes les créatures. Sans vous, elles n'auraient jamais joui de l'existence : sans vous elles ne pourraient la conserver. Quoique vous soyez assis au-dessus des Trônes dans les cieux, votre regard pénètre les plus profonds abîmes. Vous tenez, suivant l'expression d'un prophète, la masse de la terre suspendue à trois de vos doigts, *Isai.* XL, 12; c'est-à-dire à votre puissance, à votre sagesse et à votre bonté infinies, qui ont distribué sur la surface du globe les collines et les montagnes avec une proportion et une mesure parfaites. Vous avez imposé à la mer des barrières; vous lui avez dicté des lois, et vous lui avez dit : Tu viendras jusqu'ici, mais non pas plus loin, et tu briseras ici la fureur de tes flots, *Job,* XXXVIII, 11. C'est votre providence adorable que chante dans les vers suivants un grand philosophe chrétien : « O Dieu souverain, créateur de la terre et des cieux; vos lois éternelles gouvernent le monde; vous avez dès le commencement marqué au temps l'ordre et les limites de sa course: et immuable et éternel vous-même, vous réglez les mouvements et les changements de tout ce qui existe. Vous êtes le principe et le soutien de tous les êtres; vous êtes leur guide, leur voie et leur but : Vous êtes pour les bons un port sûr, un asile paisible; et contempler votre face est le terme de tous nos désirs. » *Boet.*

Que je vous aime, Seigneur, parce que vous êtes la source

d'où découlent tous les trésors de la sagesse et de la science. Si le soleil matériel est le principe et la cause de la lumière corporelle, et s'il nous découvre tout ce que nous voyons; vous êtes aussi le principe de la lumière spirituelle, le soleil qui dissipe les ténèbres de l'âme et dont la clarté seule permet à notre intelligence de comprendre ce qu'elle comprend. Vous êtes la raison et la règle de toutes choses. C'est vous dont la volonté infaillible assigne à chacune la place qu'elle occupe, le degré où elle se trouve. Vous avez fait des créatures corporelles, vous avez fait des créatures spirituelles, et vous avez fait des créatures qui participent des unes et des autres. Il y en a de corruptibles et il y en a d'incorruptibles, il y en a de simples et il y en a de composées. Les unes sont destinées à commander, les autres à obéir; les unes à produire, les autres à être produites; les unes sont nobles et grandes, les autres basses et petites, d'autres à égale distance de ces divers degrés, selon que le demandait la perfection de l'univers.

Vous aussi, ô mon Dieu, avez déterminé le lieu qui convient à chaque être, eu égard à sa nature. Les uns sont en haut, les autres en bas, les autres entre ces deux termes. De la sorte, il n'y a pas au monde de lieu qui ne soit peuplé des œuvres de vos mains, et qui ne convienne parfaitement à la nature de chacune d'elles. Vous avez dirigé vers une même fin une multitude de choses différentes. Vous en avez fait une musique si harmonieuse, un monde si beau, une république si parfaite qu'on ne saurait rien leur comparer. Mais si la sagesse est un bien si grand et si estimable, si l'universalité de vos œuvres rend de la vôtre un si magnifique témoignage, pourquoi ne vous estimerai-je pas comme vous le méritez? Pourquoi ne vous aimerai-je pas de toutes mes forces et de toute mon âme? N'ai-je pas dans vos œuvres autant de reflets de votre gloire, autant de miroirs de votre beauté? N'annoncent-elles pas toute votre science, et ne nous invitent-elles pas d'une seule voix à vous aimer?

Que je vous aime, Seigneur, parce que vous êtes la bonté essentielle et infinie. Chez vous la bonté n'est pas une qualité, mais votre essence même; si bien, qu'elle est parfaitement iden-

tifiée a votre nature. Nous découvrons des traces de cette vérité dans les œuvres de vos mains. Meilleure est une chose, plus elle se communique elle-même. C'est ainsi que le soleil répand avec libéralité sa chaleur et sa lumière sur le monde. Mais, ô mon Dieu, quelle libéralité au ciel et sur la terre approche de votre libéralité! Comment se communiquer autant que vous le faites? Y a-t-il une créature, si petite qu'elle soit, qui ne tienne quelque chose de vous, et qui ne soit comblée de vos richesses? Possède-t-elle un être et des biens différents de ceux que vous lui avez donnés? Oui, vous êtes le trésor universel du monde, le bien suprême, le bien absolu. Par cela que toute créature désire naturellement son bonheur et sa perfection, toute créature tend à s'approcher de vous et à participer à vos largesses; car vous êtes sa perfection et son bonheur. Il n'y a pas jusqu'à la nature première, la chose la plus près du néant que vous ayez créée, qui ne soupire après une existence plus parfaite, grâce à laquelle elle participera à votre être et reproduira quelques traits de votre nature. Ainsi, quelque infime degré qu'elle occupe, cette créature qui n'a ni des yeux pour vous voir, ni une volonté pour vous aimer, ni assez de qualités pour être une substance véritable; cette créature pauvre et dénuée de tout ne laisse pas cependant de vous aimer et de soupirer après vous d'une certaine manière. Et moi donc, que ferai-je, ô mon Dieu; moi à qui vous avez donné la raison pour vous connaître, la volonté pour vous aimer, moi qui bénéficie de toutes les faveurs octroyées par votre bonté au reste des créatures, et à qui l'on a donné pour cette raison le nom de petit monde? Comment un être qui a tant reçu de vous, qui vous doit tout, qui vous connaît si bien, qui avec l'aide de votre grâce pourrait si bien vous aimer, se laisse-t-il dépasser par la matière première dans la recherche et le désir de votre amour?

Que je vous aime donc, ô mon Seigneur, à cause de cette bonté sans limites qui constitue votre nature. Où trouver un plus puissant motif de vous aimer? N'est-elle pas la source de tous nos biens? Si la condition propre du soleil est d'éclairer, celle du feu d'échauffer, celle de la neige de refroidir; la condition propre de votre bonté est encore plus de faire du bien et de se communi-

quer sans réserve. Qui serait assez ennemi de soi-même pour ne pas aimer une bonté à laquelle nous devons tant ? « Oui, Seigneur, dirons-nous avec saint Bernard, il nous suffira pour accourir vers vous de la mansuétude admirable que vous nous témoignez; vous ne méprisez pas le pauvre, vous ne repoussez pas le pécheur, le larron qui confessait votre divinité sur la croix, la pécheresse qui pleurait à vos pieds, la chananéenne qui vous implorait, la femme surprise en adultere, l'Evangéliste qui était assis au bureau des deniers publics, le publicain qui priait dans le temple, le disciple qui vous renia, le bouillant persécuteur de vos fidèles, les bourreaux mêmes qui vous crucifièrent ont trouvé auprès de vous compassion et miséricorde. » *S. Bernard. sup. Cantic. Serm.* XXII. Aussi courrons-nous après vous, Seigneur, à l'odeur de ces précieux parfums; parce que rien au monde n'égale votre suavité, votre amabilité et votre indulgence. Puisque, vous êtes, ô mon Dieu, un océan de perfections et de vertus, comment ne vous aimerai-je pas de tout mon cœur et de toutes mes forces ? Chacune de vos perfections, étant infinie, mériterait un amour infini; à quel amour m'obligera donc la réunion de toutes vos perfections ? Comment chanterai-je vos louanges; quelles paroles consacrerai-je à la publication de vos grandeurs? Avec quelle affection m'attacherai-je à votre beauté ? L'énormité de la dette n'est pas moins évidente que la pauvreté du débiteur : daignez donc, Seigneur, suppléer à mon impuissance. Vous méritez un amour sans bornes, je le vois; vous m'ordonnez expressément de vous aimer. Il ne me reste qu'à recevoir de vous un cœur nouveau qui me permette de répondre à vos désirs. Je vous le demande, ô vous à qui seul appartiennent un amour infini, une louange incessante, une gloire éternelle, un pouvoir souverain, un règne et un empire sans limites dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

III.

Troisième prière sur les perfections divines.

Si, parmi toutes les choses qui font croître l'amour, la beauté est une des plus puissantes, pourquoi ne vous aimerais-je pas,

ô mon Dieu, vous la source de toute beauté? Vous êtes la beauté de l'univers, et vous avez donné à tous les êtres dont il est peuplé un genre de beauté particulière. Votre beauté ravit le soleil et la lune : c'est après la contemplation de votre face que les anges soupirent; et c'est dans cette même contemplation que les esprits bienheureux trouvent le comble de la gloire et de la félicité. C'est vous qui avez donné leurs charmes aux oiseaux, aux fleurs, aux fontaines, aux campagnes, aux fleuves, aux mers, aux forêts, aux arbres, à la terre, aux montagnes, aux vallées et à tout ce qui existe. C'est vous qui, comme parure, avez donné au ciel ses étoiles, à l'air ses oiseaux, à l'eau les poissons, aux prairies les fleurs, à la terre une variété infinie de plantes et d'animaux. Vous êtes beau en tout lieu, parce que en tout lieu nous découvrons des vestiges et des rayons de votre beauté. Dans le ciel brille votre gloire, et dans l'enfer votre justice; les bons font éclater votre grâce, et les pécheurs votre longanimité.

Que je vous aime, ô mon Seigneur; car vous êtes la perfection de toutes choses. Vous êtes le bonheur des anges, la récompense des saints, l'espérance des patriarches, la lumière des prophètes, la joie des apôtres, la couronne des martyrs, la gloire des confesseurs, la pureté des vierges et le salut de tous les élus. Les esprits bienheureux chantent vos louanges; devant vous tremblent les colonnes du ciel et se prosternent avec respect toutes les créatures de l'univers. Vous remplissez ce monde sans connaître d'étendue, vous le pénétrez sans connaître de mouvement, vous êtes en lui sans connaître de limites. Vous l'avez créé sans nécessité, vous le gouvernez sans fatigue, et vous le bouleversez sans subir vous-même de changements. A vous seul il appartient de juger sans erreur, de châtier sans passion, de récompenser sans rien perdre de vos trésors. Quoiqu'elle ne soit pas infinie, la mer cependant n'est pas appauvrie par les eaux qu'elle verse sur la terre : comment vous appauvririez-vous, ô mon Dieu, vous dont les trésors sont infinis? Vous vous suffisez tout seul largement à vous-même, et vous suffisez aussi à toutes choses. C'est pourquoi en ne possédant que vous seul, on possède toutes sortes de biens; et celui qui ne vous possède pas, possédât-il tout le reste, n'en est

pas moins réduit à une pauvreté, à une misère et à une indigence véritables.

Toutes ces perfections, tous ces sujets de louanges, et une infinité d'autres, vous les renfermez en vous, ô mon Dieu; mais ni l'intelligence de l'homme ne saurait les comprendre, ni sa langue les exprimer. Aussi le plus grand éloge que nous puissions élever vers vous du fond de notre bassesse, est de proclamer que vous êtes souverainement incompréhensible, et, comme le disait un philosophe, de vous adorer par notre silence. C'est l'hommage dû à votre nature parfaite, dont l'essence, la puissance, la sagesse, la bonté, la beauté et les autres attributs excèdent toute limite : d'où il suit qu'elle échappe entièrement à notre compréhension et encore plus à ce que pourrait exprimer une langue mortelle. Une mer sans fond, une mer qui après une profondeur de cent mille lieues nous offrirait encore des abîmes incommensurables; voilà Seigneur, une faible image de votre excellence, qui offrira toujours à nos recherches un champ sans limites, quelque loin quelles s'étendent. C'est que vous êtes seul, grand Dieu, plus élevé que les cieux, plus profond que les abîmes, plus large que la terre, plus vaste que la mer, vous dont il est écrit : « Voilà le Dieu élevé dans sa force, et il n'y a pas de législateur qui puisse lui être comparé. Qui pourra scruter ses voies? Qui pourra lui dire : Vous avez fait l'iniquité. Remarquez-le-bien; vous ne comprenez même pas son œuvre, que des grands hommes ont chantée. Tous les hommes le voient, mais tous le voient à distance. Le voilà, ce grand Dieu, qui confond notre savoir; le nombre de ses années défie tout calcul. » *Job.* XXXVI, 22, 26.

Ce passage d'un de vos saints livres nous déclare suffisamment, ô mon Dieu, que vous êtes de tout point ineffable et incompréhensible. Votre grandeur surpasse tout ce qu'il serait possible d'imaginer : elle surpasse toute la mesure de notre intelligence et de notre compréhension; elle surpasse tous les objets possibles de notre amour, de nos jouissances et de nos désirs. Comme le disait saint Denys, aucune de vos créatures ne saurait vous comprendre; car vous ne donnez prise ni aux sens, ni à l'imagination, ni à l'opinion, ni à la raison, ni à la sagesse, ni à aucune force créée

quelconque. Puisque votre immensité met à bout notre entendement, la meilleure manière de vous célébrer et de vous louer sera donc, Seigneur, de reconnaître votre incompréhensibilité. Les philosophes eux-mêmes en sont tombés d'accord, et l'un d'entre eux écrivait à ce sujet ces remarquables paroles : « Si vous examinez bien le langage de Platon, vous verrez que Dieu est une substance dont la noblesse et l'excellence échappent à toute parole et à toute compréhension. Si vous parlez de lui, vous pourrez bien exprimer quelques-uns des rapports qu'il a avec les créatures, mais vous ne pourrez pas dire ce qu'il est en lui-même. Vous pourrez dire qu'il est la cause de tout ce qui existe; mais dire sa nature et le mode de son existence, aucune intelligence ne saurait y parvenir. C'est que l'entendement humain ne considère que les choses qui le regardent. Tout ce qu'il comprend, il le comprend à sa manière, et il applique à toute existence les lois de sa propre existence. Quant aux choses qui par leur nature diffèrent de la nôtre, nous ne les comprenons pas et nous ne les comprendrons jamais. Que notre premier aveu et que le premier point reconnu à l'endroit du principe de toutes choses soit donc son incompréhensibilité. En conséquence, après l'avoir adoré comme ineffable et incompréhensible, que le second acte de votre culte soit de confesser qu'il est le désir général de tout ce qui existe ; et le troisième, de confesser qu'il en est le principe et la cause. »

Tel est le langage d'un philosophe que n'éclairait pas la lumière de la foi. Quel langage me faudra-t-il tenir, ô mon Dieu, moi qui vous connais encore par le témoignage de votre parole? Vous êtes la fin suprême, le désir unique de toutes choses, parce qu'elles trouvent en vous ce qui leur manque; et je serais le seul à ne pas vous désirer? O bien universel du monde, pour lequel mon âme a été créée, souffrirez-vous, Seigneur, sur la terre une telle monstruosité que celle d'une créature qui seule ne vous aime pas et ne soupire pas après vous? O mon Dieu et mon tout, pourquoi ne vous consacrerai-je pas toute ma puissance d'aimer? Vous êtes à la fois pour moi un Dieu véritable, un tendre père, un maître affectueux, un roi tout-puissant, le pain de vie, un pontife éter-

nel, un sacrifice très-pur, une lumière véritable, une source de sainte douceur, de sagesse et de simplicité admirables, de miséricorde, de rédemption, de beauté et d'amour ; vous êtes mon splendide héritage et mon espérance assurée ; vous êtes pour moi la charité parfaite, la vie éternelle, le bonheur et la félicité sans terme où j'aspire. Comment, après cela, ne vous aimerai-je pas de toutes mes entrailles et de tout mon cœur ? O vous, mon repos et ma joie ! ô vous, objet de mes jouissances et de mes délices, inondez mon âme de votre amour. Que tous mes sens, que toutes mes puissances éprouvent combien il est doux de s'abandonner au courant de votre amour adorable, et de nager dans ses flots jusqu'à en être submergé. Le Prophète raconte qu'il vit un fleuve rapide de flammes jaillir de la face de Dieu. *Dan.* VII, 10. Plongez-moi, Seigneur, dans ce fleuve : précipitez-moi au milieu de ce torrent ; qu'il m'emporte, qu'il m'entraîne ; que je ne surnage plus, et que ses flammes me consument et me transforment tout entier. Que ce soit là l'unique objet de mes demandes et de mes efforts ; que ce soit l'emploi de mes jours et la pensée de mes nuits : que mes yeux évitent ce qui ne servirait pas à ranimer et à exciter en moi votre saint amour. Que cette sollicitude remplisse ma vie, que ce soit ma dernière parole à mon dernier soupir ; car, bienheureux ceux qui meurent en vous, Seigneur ; et ils meurent en vous, ceux qui ont passé leur vie à vous aimer.

IV.

Première prière sur l'Oraison dominicale.

I.

De l'esprit de l'Oraison dominicale.

Un des sages de ce monde a dit que l'éloquence qui ne ravit pas l'admiration des auditeurs ne mérite pas le nom d'éloquence. Sans doute qu'il supposait à l'homme assez de génie pour présenter ses raisonnements et ses discours avec tant d'artifice et un enchaînement si surprenant qu'il devînt impossible de les entendre sans les admirer. Si le génie de l'homme est capable d'atteindre cette perfection, quelle sera, mon Seigneur et mon Dieu,

la perfection de vos œuvres ? Il est certain que la différence qui existe d'une cause à l'autre existe aussi d'un effet à un autre effet, d'une œuvre à une autre œuvre. Votre pouvoir, votre bonté, votre science surpassent, Seigneur, infiniment le pouvoir, la bonté et la sagesse des hommes : quelle différence existera donc entre vos œuvres et les œuvres humaines ? En voilà bien assez pour me faire comprendre qu'il est dans votre nature de produire des œuvres telles que la langue ne saurait les expliquer, l'intelligence les comprendre, les louanges les exalter comme elles le méritent. Il faut que l'œuvre porte le cachet de son auteur : et comme vous êtes infiniment sage, infiniment bon, infiniment puissant, et conséquemment incompréhensible, il convient que ces mêmes perfections caractérisent vos œuvres, et surtout les œuvres qui procèdent de votre miséricorde : de telle sorte que nulle intelligence ne les considère attentivement sans être profondément étonnée et ravie hors d'elle-même.

Tels étaient les sentiments de la reine de Saba en présence des œuvres de Salomon, qui était après tout un homme comme les autres. III *Reg.* x. Combien plus admirables seront les œuvres de la sagesse et de la bonté de Celui qui règne dans les siècles des siècles. Au premier rang parmi ces œuvres apparaissent le mystère de la très-sainte incarnation de votre Fils unique, le mystère de sa passion adorable, et l'institution de ce sacrement d'amour qu'il nous a laissé en quittant ce monde. Au premier rang apparaît encore, ô Dieu dont la grandeur et la majesté ne connaissent pas de bornes, la bonté avec laquelle vous nous avez adoptés pour vos enfants, en prenant à notre égard le titre et la qualité de père. C'est ainsi que votre Fils bien-aimé nous ordonne de vous appeler; c'est le nom qu'il vous donne continuellement dans le saint Evangile. « Votre Père sait de quelles choses vous avez besoin, » *Matth.* VI, 32, dit-il à ses disciples; et un peu plus bas il leur avait dit : « Considérez les oiseaux du ciel; ils ne sèment ni ne moissonnent. Et pourtant votre Père pourvoit à leur vêtement et à leur nourriture. » *Ibid.* 36. « Ce n'est pas la volonté de votre Père qu'un seul des plus petits périssent. » *Matth.* XVIII, 14. Une autre fois, il leur adressait ces paroles : « Sachez que je m'en retourne vers

votre Père et le mien, vers votre Dieu et mon Dieu. » *Joan.* xx, 17. C'est pourquoi, d'après l'Apôtre, il ne rougit pas de nous appeler lui-même ses frères, et de dire : « J'annoncerai, Seigneur, à mes frères votre nom. » *Hebr.* ii, 11 ; *Psalm.* xxi, 23.

Cette dignité nous la devons aux mérites de l'incarnation et de la passion de votre Fils. Saint Paul nous l'enseigne formellement dans ce passage : « Dieu a envoyé son Fils, né d'une femme et sous la loi, afin de racheter ceux qui vivaient sous cette même loi, et de nous conférer l'adoption des enfants de Dieu. Et parce que vous êtes ses enfants, Dieu a répandu l'esprit de son Fils en vos cœurs, lequel vous inspire ce cri : Mon Père, mon Père. » *Galat.* iv, 4-6. Ainsi, non-seulement Jésus-Christ nous a donné le nom d'enfants de Dieu ; mais encore il nous en a donné le cœur et l'esprit. Il a versé dans nos âmes les dispositions dont sa propre âme était animée; dispositions qui nous font participer à ce titre et à cette dignité si glorieuse. Saint Jean confirme la même doctrine par ces paroles : « Tous ceux qui l'ont reçu ont reçu en même temps le pouvoir de devenir enfants de Dieu : et ceux-là n'obéissent ni aux désirs ni aux appétits de la chair et des hommes, mais à la volonté du Dieu dont ils sont les enfants. » *Joan.* i, 12.

Et de crainte que nous vissions dans ce titre de père, un titre purement nominal que ne justifieraient pas votre amour et vos œuvres, Jésus votre Fils ajouta cette recommandation : « Ne donnez à personne sur la terre le nom de père : vous n'avez qu'un Père, lequel est dans les cieux. » *Matth.* xxiii, 9. Il nous laisse entendre clairement par ce langage que la tendresse et la sollicitude des parents de la terre ne soutiendraient pas la comparaison avec votre tendresse et votre providence paternelle. Et, en effet, jamais parents ont-ils réservé à leurs enfants une destinée aussi glorieuse, et ont-ils fait autant que vous dans ce dessein ? Vous nous avez destinés à jouir de votre gloire ; pour nous en assurer la possession, vous avez livré votre Fils unique à la mort. Ah ! David a bien raison de s'écrier : « Mon père et ma mère m'ont quitté ; mais le Seigneur m'a pris avec lui. » *Psalm.* xxvi, 10. « Vous êtes notre père, Seigneur, vous disait Isaïe; car Abraham ne nous connaît plus, et Israël nous a ignorés. » *Isai.* lxiii, 16.

Et vous prononciez vous-même par l'organe du même prophète ces étonnantes paroles : « Est-ce qu'une mère peut oublier son enfant et ne pas avoir pitié du fruit de ses entrailles? Eh bien! une mère oubliât-elle son enfant, moi je ne vous oublierai pas, car je vous porte écrits dans mes mains, et vos murailles sont toujours devant mes yeux. » *Isai.* XLIX, 15-16.

II.

Sur ces paroles : Notre Père.

C'est par un bienfait de votre miséricorde ineffable que votre divin Fils, Seigneur, nous permet et nous ordonne de vous prier en ces termes : « Notre Père qui êtes dans les cieux! » O royale parole, ô douce parole, ô parole imprégnée de consolation et d'une dévotion inestimables! Qui oserait, ô mon Dieu, vous prier de la sorte, si votre Fils lui-même ne nous le recommandait? Qui êtes vous, Seigneur, et qui suis-je pour vous appeler mon Père? Vous êtes celui qui est; et je ne suis que néant. Ce monde lui-même, ce monde que vous avez créé, si vaste qu'il soit, est devant vous comme s'il n'était pas. O merveille, ô miséricorde ravissantes! Vous dont la majesté est infinie, vous le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, le Dieu des dieux, le Saint des saints, la gloire des anges, la félicité des bienheureux, vous voulez être mon père, m'adopter pour votre enfant, moi ver de terre, moi poussière vile, moi créature pleine de perversité! O miracle de tendresse! ô bonté sans mesure, ô charité de notre Dieu plus profonde que les abîmes! Notre Père!... O parole de consolation, parole d'amour, parole de confiance! Que vous rendrons-nous, Seigneur, en retour de cette grâce! par quelles paroles célébrerons-nous cette miséricorde! Quelle intelligence ne serait pas saisie de stupeur considérant une si étonnante largesse! Notre Père!... Le miel est-il plus doux, le lait est-il plus suave, le baume est-il plus délicieux que cette parole! O bonheur suprême! ô douceur incomparable! il nous est permis de vous appeler notre père. Que pourriez-vous faire, Seigneur, et que pourrai-je désirer davantage! Oh! qu'il sentait bien cette faveur le disciple préféré, quand il écrivait : « Voyez quel amour Dieu nous a témoigné, de nous

donner le nom et la qualité de ses enfants. » I *Joan.* III, 1. Il ne s'est pas contenté de nous en donner le titre : il a voulu encore nous en donner la réalité. De cette manière, nous étions assurés qu'il est véritablement notre père, car il n'y a pas de père sans fils, ni de fils sans père. Nous sommes donc les enfants du Père céleste, les frères du Fils de Dieu, et les temples vivants, les sanctuaires du Saint-Esprit. Y a-t-il une gloire, une dignité supérieure à cette dignité et à cette gloire? Un philosophe appelait le gain la chose la plus douce au monde; parce que le gain tempère toute espèce de peine, toute espèce de travail. Mais quel gain approchera de celui qui nous donne un Dieu pour père, et pour père véritable? Qu'y aura-t-il alors au monde de plus doux, de plus agréable que la reconnaissance de cette vérité? Oui, ce seul mot blesse le cœur, émeut les entrailles, réjouit l'esprit, fortifie l'âme et arrache aux yeux des ruisseaux de larmes.

Notre Père!... O parole sommaire, abrégé des merveilles accomplies par le Seigneur sur la terre! *Rom.* IX, 28. L'Apôtre ne connaissait que Jésus, et Jésus crucifié; et cela lui suffisait, parce que ce mystère renferme tout ce qu'il nous importe de savoir. I *Corith.* II, 2. Pour moi, Seigneur, après cette science, je ne désire savoir que cette parole : Notre Père! C'est elle que je veux lire, elle que je veux approfondir, elle que je veux méditer et le jour et la nuit! il ne m'en faut pas davantage. On appelle l'homme un petit monde, parce qu'il renferme une image abrégée de l'univers. On pourrait appeler aussi cette parole, la sagesse abrégée; parce qu'elle résume tous les enseignements de la sainte Ecriture. La substance des Livres saints se divise en deux parties bien distinctes : dans l'une Dieu demande, dans l'autre il promet. Dans l'une Dieu demande à l'homme ce que l'homme lui doit; dans l'autre il promet à l'homme obéissant ses récompenses et ses faveurs. Dans l'une il nous montre ce qu'il nous faut faire; dans l'autre, ce qu'il nous faut espérer. Or, quelles sont les promesses que n'indique pas ce nom de père? Quelles sont les obligations que n'exprime pas ce seul mot de fils? Quelles faveurs, quels biens, quels secours n'attendrons-nous pas de celui qui veut être et s'appeler véritablement notre père? Rien de plus naturel que

cette série de conséquences : Il est mon père; donc il m'aimera, donc il me conduira, donc il veillera sur mes besoins, donc il viendra à mon aide, donc il me défendra, donc il me conseillera, il me guérira, il m'instruira, il m'honorera et me donnera part à son héritage. Quand il le faudra, aussi bien il me châtiera; car où est l'enfant que son père ne châtie pas quelquefois? Donc, vivre sous la tutelle et la providence d'un tel père est la plus douce des conditions; c'est une servitude qui ne gêne en rien la liberté, une crainte qui ne bannit pas la joie, une pauvreté qui assure la richesse, un état où le châtiment même est aimable, où la surveillance est parfaite, et où la sécurité ne laisse rien à désirer. C'est au père à prendre sur lui les soucis de la famille, tandis qu'il partage les avantages avec les enfants.

De même encore, si ce père est un Dieu tout-puissant, et le maître de tout ce qui existe, en quoi pourrait-il me faire défaut? Les enfants ne participent-ils pas à tous les biens de leurs parents? Quelle tribulation, quels orages pourraient me jeter dans le trouble? Si mes ennemis me persécutent, il me défendra; s'ils me dépouillent des biens temporels, il y pourvoira; si je suis livré aux doutes et aux perplexités, il m'éclairera; si je marche au milieu des ténèbres et de l'ombre de la mort, il me conduira; si de faux témoignages s'élèvent contre moi, il me justifiera; si une armée s'acharne après moi, je ne craindrai pas; car, ô mon Seigneur, vous êtes avec moi. Quelle miséricorde de votre part; et quelle gloire, quel honneur pour nous! La première de toutes les dignités est celle d'enfant de Dieu par nature; la seconde est celle d'enfant de Dieu par la grâce. Et comme vous ne pouviez avoir plus d'un fils par nature, vous nous avez placés au second rang, et vous nous avez conféré, en nous donnant la qualité de vos enfants, la dignité la plus haute à laquelle il fût possible d'aspirer. Par où l'on voit que ce seul mot résume parfaitement vos promesses. Chose non moins remarquable! il nous dit plus à lui seul que toutes ces promesses ensemble. En vous donnant à nous comme notre père, vous nous donnez infiniment plus que nous n'avions à attendre hors de ce dernier bienfait. De ce que vous êtes notre père et de ce que nous sommes vos enfants, il s'en-

suit que nous sommes héritiers de vos biens, et que nous aurons part avec votre Fils unique à la jouissance du même patrimoine.

Cette même parole m'apprend encore aussi bien quelles sont mes obligations. Si vous êtes véritablement mon père, je suis véritablement votre fils : d'où il résulte que si vous me traitez comme l'un de vos enfants, je dois vous traiter comme mon père. Donc je dois vous aimer comme un père, vous servir comme un père, vous honorer comme un père, vous obéir comme à un père, mettre en vous comme en mon véritable père toutes mes espérances, recourir à vous comme à un tendre père en toutes mes nécessités, procurer avec zèle votre gloire comme étant la gloire de mon père, vous servir avec une intention pure et par pur amour comme un fils doit servir son père, me remettre entre vos mains comme entre les mains d'un père, supporter joyeusement vos châtiments, comme étant les coups d'un père, et enfin jeter en vous tous mes soins et toutes mes pensées comme en mon véritable père. Toutes ces obligations me sont imposées, Seigneur, par ma seule qualité de fils : toutes résultent de votre qualité de père. Et comme ces obligations contiennent tout ce que votre sainte Ecriture m'enseigne, ce seul mot renferme l'abrégé de votre doctrine, et il me fournit un sujet suffisant de méditation pour toute ma vie.

Ce point ressort encore plus clairement, si on considère les deux mots réunis : Notre Père. Votre Fils n'a pas voulu que nous vous appelions, mon Père; et dans toute cette prière il n'est jamais question des mots, tien et mien; pour montrer qu'il prétendait étendre à tous les hommes cette dignité, et leur donner par grâce ce que lui seul possédait par nature. En disant, notre Père, nous reconnaissons que nous sommes tous frères et les enfants d'un même père : nous reconnaissons que nous devons aimer le prochain comme notre frère, et vous aimer vous-même comme notre commun père. Ces deux paroles nous recommandent ainsi l'amour de Dieu et l'amour du prochain, c'est-à-dire, les deux préceptes qui résument la loi et les prophètes. Où trouverions-nous une doctrine plus profonde et plus substantielle que dans ces deux

mots qui nous rappellent manifestement tout ce qu'il nous importe de savoir?

Outre que j'apprends ici et ce que je dois attendre, et ce que je dois faire, ces mêmes paroles m'ouvrent le chemin de la pénitence, et les portes de l'espérance quand elles me seront fermées par ma faute. Loin de moi le désespoir et le découragement. A l'imitation du prodigue, je retournerai auprès de vous, Seigneur, et je vous dirai comme lui : « Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous. » *Luc.* xv, 11-32. Quand il eut reçu la part de biens qui lui était destinée, et qu'il se fut éloigné de son père, l'enfant prodigue ne tarda pas à la dissiper. Tel est le sort des biens possédés en dehors de votre providence. La fortune toute seule dépouilla ce malheureux enfant; elle l'éloigna du sein paternel; elle le tira de sa maison, le bannit de sa patrie, compromit sa réputation, ruina sa chasteté et le réduisit à garder les pourceaux. Arrivé à cet excès de misère, il put comprendre la faute qu'il avait commise en s'éloignant de son père; et le mal qu'il souffrait lui découvrit le bien qu'il avait perdu. Rentrant en lui-même, il se dit bientôt : « Combien de mercenaires ont du pain en abondance dans la maison de mon père : et moi ici je meurs de faim ! » Il revient à lui pour revenir à son père; parce qu'il s'était séparé de lui-même quand il s'était séparé de son père. Certainement il en avait été de la sorte; car, après avoir perdu sa dignité d'enfant et même sa dignité d'homme, il était devenu semblable aux bêtes, et il partageait leur genre de vie en même temps que leur nourriture. Revenant donc à lui-même, après s'en être tant éloigné, il se détermine à retourner auprès de vous, auprès de son père. Mais avec quel front le fera-t-il? avec quel gage, avec quelle espérance? Il lui suffit de savoir que vous êtes son père; car vous n'en avez perdu ni le titre ni la tendresse, quoiqu'il ait perdu la dignité de fils.

A la vue du prodigue, le père ne pense plus à ses fautes. Il laisse de côté tout caractère de juge pour se livrer à son amour de père; et lui qui désirait le retour et non la mort de son fils a pour cet enfant des paroles de pardon et d'indulgence, et non des paroles d'indignation. Il accourt vers lui, entoure son cou de ses

bras, lui donne le baiser de paix, et ordonne qu'on lui apporte en toute hâte ses premiers vêtements. Il ne lui dit pas : D'où viens-tu? où es-tu allé? qu'as-tu fait des biens que tu avais reçus? Pourquoi as-tu échangé tant d'honneur contre tant d'ignominie? La grandeur de l'amour lui cache les crimes. Il ignore ce que c'est que de différer la miséricorde. Il veut qu'on lui mette aussitôt un anneau à son doigt; et ce n'est pas assez pour lui de lui rendre son innocence, s'il ne lui rend sa dignité et sa noblesse. Il lui fait donner une chaussure, afin qu'il rentre dans le chemin de la justice qu'il avait abandonné. Telle était la pauvreté où il était tombé en s'éloignant de son père, qu'il ne lui était rien resté pour protéger ses pieds nus. Le père ordonne encore de tuer le veau gras, une victime quelconque ne le satisferait pas : il faut que, dans la fête destinée à célébrer ce retour, tout montre la grandeur de son affection envers ce fils qu'il avait perdu.

Touché de cet exemple, ô mon Dieu, attiré par de si grands témoignages de votre charité, je viens à vous après mon éloignement et mes erreurs si prolongées, et je vous répète avec toute l'humilité et la confusion dont je suis capable ces paroles du prodigue : « Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous. Je ne mérite plus d'être appelé votre fils. Traitez-moi seulement comme l'un de vos mercenaires. » Oui, je vous tiendrai, Seigneur, ce langage : et si je suis animé des sentiments qui le dicta, j'espère qu'avant d'avoir achevé, vous viendrez à moi, vous m'entourerez de vos bras, et vous me donnerez le baiser du pardon; car c'est l'œuvre des entrailles d'un père de ramener à lui par toute sorte de moyens son enfant égaré.

De même, dit un docteur, que la mère à la vue de son petit tombé du nid cherche à l'y rapporter; et, si elle voit un serpent ou une vipère prêts à le dévorer, qu'elle vole autour avec une sollicitude et une anxiété inexprimables, essayant de le délivrer par ses accents plaintifs et ses cris; de même le Père céleste veille sur la conservation de ses enfants, guérit leurs infirmités, les defend contre la férocité du démon, les ramène au nid paternel, et oubliant les injures passées, s'efforce de leur inspirer des sentiments de pénitence. Sur toutes choses, il ne cesse jamais, en

bon père qu'il est, de nous avertir, de nous conseiller, de nous montrer le chemin, et de nous faciliter notre salut. Pour voir pendant le jour, il n'est pas besoin de chercher la lumière, qui s'offre d'elle-même à nos yeux : ainsi, à celui qui désire lever ses yeux au ciel, et les fixer sur son Père, s'offrira aussitôt la lumière souveraine et resplendissante à laquelle tous les hommes ont une égale part.

V.

Seconde prière sur l'Oraison dominicale.

I.

Sur ces paroles : Qui êtes aux cieux.

Les paroles qui suivent les premières de l'Oraison dominicale ne présentent pas moins de douceur, de richesse et de doctrine. Si vous, Seigneur, qui êtes mon Dieu, mon père, et mon héritage, habitez dans les cieux, qu'ai-je à faire sur la terre où n'est pas mon trésor? Si vous, mon Père, êtes dans les cieux, il s'ensuit que je suis pèlerin et étranger en ce monde, que je n'y ai pas de demeure permanente, et que je cherche ma demeure à venir. Chez le pèlerin qui voyage vers sa patrie, le corps seul est en terre étrangère; mais la pensée et le cœur sont dans le pays de ses pères. Où donc devront être, ô mon Dieu, mes désirs et mon cœur, pendant le pèlerinage que j'accomplis loin de vous?

Cette même parole me remplit aussi de sécurité et de confiance. Si vous, mon Père, habitez dans les cieux, j'ai par cela même le droit de les habiter un jour. Si telle est votre demeure, si vous en êtes le souverain, je puis me considérer comme en ayant pris déjà possession. Où habiteront les enfants sinon là où habite le père? où seront les membres sinon là où est la tête? où les aigles se rassembleront-ils, sinon là où le corps se trouvera? *Matth.* XXIV. Un père ne saurait refuser sa maison à celui qu'il a admis à la participation de la dignité de fils, et à celle de son propre héritage.

En même temps cette parole agrandit mon âme et l'élève au-dessus des choses de ce monde. Quel plus grand sujet de fierté et

de gloire pour un habitant de la terre que d'avoir son Père au ciel, et d'être appelé, à ce titre, à en être le monarque? O vous qui soupirez après la gloire et les honneurs, pourquoi courez-vous après de vaines fumées que le vent emporte avec lui, et négligez-vous le titre d'enfants du Roi des cieux? Si vous ne croyez pas, comment serez-vous chrétiens; et si vous croyez, d'où vient cette sollicitude avec laquelle vous poursuivez des honneurs qui vous fuient sans cesse; d'où vient le peu d'attention que vous accordez à l'honneur véritable qu'on vous offre gratuitement? « Réjouissez-vous dans le Seigneur, justes, et tressaillez d'allégresse; soyez dans la gloire, vous tous dont le cœur est plein de droiture, » *Psalm.* XXXI, 11 : vous en avez le droit; car vous possédez pour père le Dieu qui habite dans le ciel. Je voudrais, Seigneur, prendre les ailes de l'aigle, et fuyant les bassesses de ce monde, m'élever aux cieux vers vous. Comment pourrai-je estimer quelqu'une des choses de la terre, quand le ciel m'est accordé en héritage? Comment pourrai-je envisager en face, ou les plaisirs brutaux d'ici-bas, ou les richesses périssables du siècle, quand je suis devenu par vous, qui êtes mon Père, possesseur des cieux? Ce serait pour moi plus déshonorant que, pour un fils de roi, d'enlever des ordures, ou de soigner des chevaux. Avant même d'avoir succédé à son père, l'héritier présomptif d'une couronne jouit dans son royaume de la plus haute considération. Et moi qui suis appelé, par la parole du Dieu vivant, à posséder, non pas un des royaumes passagers et peu assurés de la terre, mais le royaume même du ciel, je ne m'estimerais pas riche et heureux avec un tel droit et de telles espérances!

II.

Sur ces paroles : Que votre nom soit sanctifié.

Oh! que cette demande s'accorde bien avec ce qui précède! Une fois agréé pour votre enfant, que me reste-t-il à faire, Seigneur, sinon à procurer la gloire de votre saint nom, le triomphe de votre règne et l'accomplissement de votre volonté? Mais vous demander ces choses, qu'est-ce encore sinon, après avoir été investi de cette dignité de fils, en exercer les droits et en accomplir

les devoirs? De même que, son élection terminée, un monarque ou un prélat prend aussitôt possession de sa dignité nouvelle et en exerce les fonctions; de même, ô mon Dieu, j'use des droits que vous venez de me conférer en désirant la sanctification de votre nom, et en procurant la gloire de votre règne. Que tout le monde, ô mon Père, vous connaisse, vous adore et vous glorifie! Et en poursuivant ce but, je veille à mes propres intérêts, parce que la gloire du père est également la gloire du fils, comme la gloire du fils est celle du père. *Proverb.* x.

Le caractère particulier d'un bon fils étant d'aimer son père, et l'amour nous transformant en l'objet aimé, de telle sorte que, nous oubliant nous-mêmes, nous consacrons tous nos soins à prévenir et à satisfaire les désirs de celui que nous aimons, comme les désirs d'un autre nous-même; que me faudra-t-il désirer à votre sujet, ô mon Dieu, quand l'amour m'aura transformé en vous, sinon ce que vous désirez vous-même? Et puisque vous ne désirez rien tant que la gloire de votre saint nom, et que rien ne mérite autant d'être désiré, que me reste-t-il à faire, sinon à désirer et à procurer cette gloire? Je le sais bien, Seigneur, vous n'avez nul besoin de moi. Alors même que la langue humaine se tairait, toutes les créatures annoncent, chacune en son langage, votre gloire, et nous invitent à nous joindre à ce concert de louanges. *Psalm.* XVIII, 1. Si nous dirigeons nos regards vers les esprits bienheureux, tous célèbrent, dans une fête éternelle, vos perfections et votre grandeur. Si nous portons notre attention sur la composition admirable des cieux et sur leurs merveilles sans nombre; si nous considérons l'harmonie qui règne entre des éléments divers, le flux et le reflux accoutumés de la mer, l'abondance intarissable des sources, le cours non interrompu des fleuves, les arbres et les plantes avec leurs variétés, les diverses espèces d'animaux, et les vertus dont vous avez doué ces choses, Seigneur, ainsi que toutes les autres créatures de l'univers; tous ces êtres que nous avons chaque jour sous les yeux, que disent-ils et que publient-ils sinon la gloire de votre nom et sa magnificence? Ils vous proclament seul vrai Dieu, seul éternel, seul immortel, seul tout-puissant, seul sage, seul bon, seul miséricordieux, seul

juste, seul vrai, seul admirable, et le seul qui mérite d'être infiniment aimé.

Cependant, plus que toute autre créature, l'homme est obligé de célébrer votre nom adorable et de le sanctifier. Comme il participe à toutes les vertus dont les autres êtres sont ornés, ceux-ci étant obligés à vous glorifier pour la part qu'ils ont reçue, il y est astreint d'autant plus étroitement qu'il a reçu bien davantage, et qu'il est la raison d'être de ce monde visible. C'est pourquoi, ô mon Dieu, je désire de tout mon cœur que votre nom soit sanctifié dans l'univers entier. Que toutes les nations, que toutes les langues, que tous les âges, que toutes les classes travaillent en tout lieu à louer et à chanter votre nom glorieux. Je ne vous demande ni les richesses de la terre, ni les honneurs du monde, ni les plaisirs des sens. Ce que je voudrais seulement, c'est que votre nom fût sanctifié, et glorifié dans le monde. Que ce soit la première et la plus ardente de mes requêtes; que ce soit le premier de mes soins, et le plus vif de mes désirs. Je le dois à votre amour et à la supériorité qui lui appartient sur tout autre amour. Et si j'implore de jouir de votre gloire après cette vie, ce n'est pas seulement pour mon avantage, mais aussi pour l'honneur de votre nom : et si j'estime bienheureux les habitants de votre royaume, c'est parce qu'ils vous loueront dans les siècles des siècles.

III.

Sur ces paroles : Que votre règne nous arrive.

Seigneur, des rois, ou pour mieux dire, des tyrans nombreux ont étendu sur nous leur domination : le monde par ses pompes, la chair par ses plaisirs et ses voluptés, notre propre volonté par ses appétits. C'est aux exigences de ces maîtres cruels que nous avons été soumis, c'est leur volonté que nous avons été contraints de faire, après avoir été soustraits à votre empire et à votre juridiction ; c'est conformément à leurs lois qu'il nous a fallu vivre après avoir abandonné vos lois. O Roi du ciel, prenez soin vous-même de votre honneur, et ne permettez pas une pareille tyrannie dans votre royaume. Fuyez, tyrans. « Levez-vous, Seigneur; que vos ennemis soient dissipés; qu'ils disparaissent de votre présence,

ceux qui vous haïssent. » *Psalm.* LXVII, 1. Régnez sur nous, ô mon Dieu. Soyez le seul à nous régir et à nous gouverner ; et que nous ne reconnaissions d'autre pouvoir et d'autre sceptre que les vôtres. Que votre volonté nous serve de loi, votre parole de lumière. Que vos commandements fassent notre joie, que vous appartenir soit notre richesse, et souffrir pour vous notre gloire. Dirigez-nous par votre providence, défendez-nous par votre droite, guidez-nous par votre esprit, instruisez-nous par votre doctrine, gouvernez-nous par vos lois, enrichissez-nous par vos dons, et châtiez-nous, quand il sera nécessaire, de votre main miséricordieuse. Qu'il n'y ait plus rien de commun entre la chair, le monde, la volonté propre, le démon et nous. Loin de moi le prince de ce monde : régnez seul en moi, habitez seul dans mon âme ; que votre empire s'étende sur mon cœur tout entier. Soyez seul le flambeau de mon entendement, et l'unique réfection de ma volonté : c'est vous seul que je cherche, vous seul que je désire. Pourquoi me dissiperai-je et me répandrai-je sur divers objets ? Est-ce que votre règne n'est pas capable de me suffire ? Faites, Seigneur, que désormais il soit le but unique de mes désirs, de mes pensées, de mes efforts, de mes occupations et de toute ma vie. Vous seul êtes bon, vous seul êtes beau, vous seul aimable, vous seul chérissez nos âmes : c'est donc à vous seul, Seigneur, de me conduire, de me commander et de me gouverner. Soyez la seule source du repos et de la joie de mon cœur, et le terme de ma course, ô vous ma dernière fin, le centre et le royaume où les âmes pures trouvent une paix parfaite.

Que votre règne céleste nous arrive aussi, ô mon Dieu, car il est le couronnement de nos espérances, et le commun port de nos désirs. Que nous vous y contemplions, ô vous notre Père et notre Roi, dans votre beauté ; et que nous y jouissions éternellement de votre présence. Quel souhait plus naturel de la part d'un fils que de voir son père dans son royaume ? Oh ! quand cette heure arrivera-t-elle ! Quand ce jour se lèvera-t-il, quand verrai-je cette lumière ! « Quand viendrai-je et paraîtrai-je devant la face de Dieu ! » *Psalm.* XLI, 3. Quand verrai-je ces palais d'or, ces jardins de fleurs éternelles, ces fontaines de vie, ces murs et ces

portes de pierres précieuses, ces milliers d'anges, ces troupes de vierges qui suivent l'Agneau partout où il va, ces chœurs harmonieux qui célèbrent et chantent dans des hymnes éternels leur père et leur monarque à tous ? O Jérusalem, ô notre mère, quand me sera-t-il donné de te voir ! Quand luira le moment où je frapperai à tes portes d'or, où je considérerai tes murailles de jaspe, où j'entendrai les concerts de louanges dont tes échos retentissent ! « Qu'ils sont aimables vos tabernacles, Seigneur Dieu des vertus ! Mon âme languit et soupire après les parvis du Seigneur. *Psalm.* LXXXIII, 1. Comme le cerf désire les sources d'eaux vives; ainsi mon âme vous désire, ô mon Dieu. » *Ps.* XLI, 1. Tels sont les sentiments naturels à vos enfants; tels sont les effets de cette eau qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle, et qui élève le cœur humain de la terre vers les cieux. *Joan.* IV, 14. Aussi le bienheureux Ignace marchait au martyre en disant ces paroles ; « Mon amour a été crucifié. Il n'est plus en moi. Il reste cependant au dedans de moi une eau qui me dit : Va vers ton Père. » C'est après ce même Père que nous soupirons sur cette terre d'exil, quand nous disons : « Que votre règne, Seigneur, nous arrive. »

IV.

Sur ces paroles : Que votre volonté se fasse sur la terre comme au ciel.

Suivant saint Cyprien, « cette volonté est celle que votre Fils unique a accomplie sur la terre et qu'il nous a fait connaître. Cette volonté, c'est de l'humilité dans la manière de vivre, de la fermeté dans la foi, de la retenue dans les paroles, de la justice dans les œuvres, de la miséricorde envers les besoins d'autrui, de la discipline dans ses habitudes. C'est encore ne faire d'injure à personne et supporter celles qui nous sont faites, conserver la paix avec ses frères, chercher Dieu de tout son cœur, l'aimer comme un père, ne rien préférer à l'amour du Christ, puisque le Christ n'a rien préféré à notre amour. » *Cypr. Oper.*

Voilà, Seigneur, ce que je veux moi-même, ce que je désire du fond de mes entrailles. Que votre volonté se fasse en moi et par moi : que je sois tout à vous, et que je me consacre tout entier à votre service. Que mes appétits ne m'entraînent plus à leur

suite. Que je n'écoute, ni la voix de l'intérêt ni les affections charnelles de mes parents et de mes amis, ni les représentations du monde, ni les sentiments de la chair et du sang ; que je n'examine pas si une chose offre de la douceur ou de l'amertume, de l'honneur ou du déshonneur, de la facilité ou de la difficulté; mais que je cherche en tout votre sainte volonté; que ce soit ma joie; que ce soit mes délices de l'accomplir en tout lieu et en tout temps.

Que ne puis-je, ô mon Dieu, vous rendre, à moi seul, tout ce qui vous est dû de services! Assurément je devrais préférer d'être mis en pièces pour votre honneur, à toute la félicité imaginable. A moins que cette félicité ne procure davantage votre gloire; et alors, je la désirerais, non pour elle-même, mais pour la gloire qu'elle vous donne; ma volonté étant entièrement confondue avec la vôtre. Quoi de plus important d'ailleurs, de plus doux et de plus aimable pour moi que de me consacrer à votre honneur? Oh! que je serais heureux d'embrasser, pour vous honorer, quelque entreprise pleine de difficultés et d'aspérités! C'est le bonheur des anges, le désir des saints, la joie des justes de vous servir parfaitement, de se conformer en tout à votre volonté sainte, et d'avoir les yeux fixés continuellement sur votre honneur. Et je ne doute pas, Seigneur, que les esprits célestes et les saintes âmes ne se réjouissent plus de la magnificence de votre honneur que de la grandeur de votre gloire. Que votre volonté, qui s'accomplit parfaitement dans le ciel, s'accomplisse donc parfaitement aussi sur la terre; de telle sorte que nous lui obéissions avec une ferveur à toute épreuve, dans l'honneur et dans le déshonneur, dans l'infamie et la bonne renommée, dans l'adversité et dans la prospérité, et que nous renoncions à toute vue et à toute volonté qui ne serait pas pour vous et selon vous; car vous seul êtes notre Dieu, vous seul êtes par excellence notre Père, vous seul le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs. C'est pourquoi à vous sont dus un respect profond, une obéissance souveraine, une gloire et des louanges éternelles dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

VI.

Troisième prière sur l'Oraison dominicale.

I.

Sur ces paroles : Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.

Que ces demandes, Seigneur, ont d'opportunité? Mais si les enfants ne doivent rien avoir plus à cœur que l'honneur de leur père, la prospérité de son règne, l'accomplissement de sa volonté; rien ne leur convient mieux, surtout quand ils sont petits, que de demander du pain à leur père. Du pain, voilà ce qu'ils répètent quand ils ont faim; voilà comment ils attendrissent les entrailles paternelles, et obtiennent ce qu'ils désirent. Et moi aussi, ô mon Père, moi l'un de vos plus indignes enfants, grand par les années, petit par les mérites, en proie à la faim et à la nécessité, je réclame de vous, avec le droit que mon titre d'enfant me confère, le pain dont j'ai besoin pour soutenir cette vie que vous m'avez donnée. Et, parce qu'il y a en moi deux substances, l'une corporelle et l'autre spirituelle, je vous demande du pain pour toutes les deux : pour la substance corporelle le pain de la terre; pour substance spirituelle le pain du ciel, le pain des anges eux-mêmes qui, en leur qualité d'esprits, n'ont d'autre aliment que vous, véritable nourriture de toutes les substances spirituelles. Je n'ai que trop usé dans la terre d'Egypte de la nourriture grossière que m'offrait le monde avec ses plaisirs. Je méprise maintenant cette nourriture digne des animaux, et je soupire après le pain descendu du ciel. C'est ce pain que je cherche, que je veux et que j'implore.

O grâce inestimable! ô miséricorde inouïe! Le Dieu des dieux, le Seigneur des seigneurs, celui qui fait la récompense des saints, le bonheur des anges, le Verbe même du Père, la sagesse incréée, la lumière du monde, le soleil du ciel, devient ma nourriture! Quelle plus précieuse faveur pourrais-je envier! O mon Dieu, faites que je ne trouve plus de charme dans les choses du monde, après avoir savouré cet aliment délicieux. Je ne puis, il est vrai, le prendre toujours sacramentellement; mais je devrais le

recevoir toujours spirituellement, et ne l'éloigner jamais de mon esprit et de ma pensée. C'est assurément un prodige que le cœur humain ne se perde pas tout entier dans la douceur de cet aliment. Vous voulez donc, ô bon Jésus, me servir de nourriture et de réfection. Et bien, je n'en veux pas d'autre, et je veux entretenir en moi à cet endroit une faim insatiable. S'il suffit de vos parfums pour soutenir le monde, qu'arrivera-t-il à celui dont vous serez la nourriture? Si une seule parole de votre bouche nous conserve la vie et pourvoit à nos besoins, quelle vie nos âmes puiseront-elles dans la réception sacramentelle de votre corps? Et notre cœur ne se fond pas d'amour en votre présence! Et il ne se réjouit pas en vous, au point d'oublier toutes les créatures pour votre amour! Les choses de la terre; que dis-je? des images et des apparences m'absorbent au point d'en arriver à vous oublier complètement : et votre présence royale et véritable ne me ravira pas de telle sorte que j'oublie pour vous l'univers tout entier!

O Père céleste, donnez-nous aujourd'hui ce pain : que nous le possédions maintenant et toujours. Souvenez-vous que votre Fils l'appelle quotidien, et qu'il nous ordonne de le demander *aujourd'hui*. Dites-nous donc, ô bon Jésus, quel est cet empressement d'être avec nous qui vous porte à nous ordonner de demander pour aujourd'hui, sans attendre seulement jusqu'à demain! Qu'avez-vous découvert en nous, pour être tellement enivré de notre amour que tout retard vous devienne insupportable! Si vous nous aimez, à ce point de ne pas différer d'un seul instant votre venue, et de vouloir être aussitôt avec nous, quoique vous n'ayez rien à y gagner; avec quelle ardeur, nous qui avons tout à y gagner, nous misérables vers de terre, devrions-nous courir à vous, notre bien, à vous miroir sans tache, à vous joie des bienheureux! O bon Jésus, puisque vous le voulez ainsi, ne retardez pas l'accomplissement de vos désirs. Nous ne voulons pas de notre côté y apporter le plus léger retard. Vous nous ordonnez de demander cette grâce, non pour un autre jour, mais pour aujourd'hui : c'est pourquoi nous vous la demandons aujourd'hui, et nous espérons l'obtenir aujourd'hui même. D'ailleurs vous ne nous ordonneriez pas de demander pour le jour présent,

si nous ne devions pas être exaucés le même jour. Puis donc que vous désirez avec tant d'ardeur devenir présentement notre possession, venez bientôt, Seigneur, dans ce cœur qui soupire après vous. Si notre amour vous enivre, votre amour enivre de même notre cœur. Que cette attraction mutuelle de notre cœur vers vous et de vous vers notre cœur, écarte tout obstacle ; que mon âme s'unisse à vous et tombe en défaillance dans vos bras après avoir goûté votre ineffable suavité. Enfin, pour répondre au désir que vous éprouvez de recevoir chaque jour nos supplications, parce que vous désirez être chaque jour avec nous, nous voulons nous aussi ne jamais nous séparer de vous, aliment délicieux, suave époux des âmes pures.

II.

Sur ces paroles : Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.

O bon Jésus, quoique vous nous offriez ce pain de chaque jour avec autant de bénignité que d'instances, néanmoins je n'ose m'approcher de vous. Le souvenir du festin d'Esther m'épouvante : je crains le sort d'Aman, qui, invité par cette reine, sortit du festin pour être attaché à un gibet. *Esth.* v et vii. Telle n'est pas, Seigneur, votre intention ; pourtant je ne puis m'empêcher d'être dans l'effroi, à la pensée de mes péchés devenus plus nombreux que les grains de sable de la mer. Qui comptera la multitude de mes vaines pensées, de mes mauvaises actions, de mes paroles déréglées. A peine les justes savent-ils imposer un frein à leur langue. Et mes péchés d'omission, et mes négligences, qui les calculera? Que ferai-je, Seigneur, dans cette perplexité. D'une part, vous m'invitez à votre table; les anges m'y appellent, mes propres besoins me forcent de m'en approcher. D'autre part, mes innombrables péchés m'en éloignent et me découragent. Mais je sais ce que je ferai. Puisque vous me permettez de vous donner le nom de Père, j'irai vous trouver avec le repentir et les sentiments d'un fils ; et je vous supplierai de me pardonner mes péchés. Car ce sont autant de dettes qui m'accablent. Quiconque possède le bien qui ne lui appartient pas est débiteur. Pour nous

qui vous appartenons entièrement avec tout ce que nous avons, nous aurions dû nous consacrer entièrement à votre service. Ne l'ayant pas fait, ayant au contraire employé vos dons à vous offenser, il est manifeste que nous sommes à votre égard débiteurs du service et de l'honneur dont nous vous avons frustré.

Remettez-nous donc ces dettes, Seigneur, puisque vous-même nous ordonnez d'implorer cette faveur. O clémence merveilleuse de notre Dieu! Quand nous lui avons préféré les choses les plus viles, lui-même nous commande de lui en demander pardon. C'est lui l'offensé, et c'est lui qui offre la réconciliation. Il n'a pas traité avec tant de miséricorde les anges prévaricateurs : aussi persévérèrent-ils et persévéreront-ils toujours dans leur malice. Daignez tenir compte, ô mon Dieu, de la satisfaction que vous a offerte en notre faveur votre Fils avec son sang, ainsi que de l'ordre que vous nous faites d'implorer votre pardon; et pardonnez-nous comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. O bienheureuse offense, ô dette bienheureuse du prochain, dont le pardon implore au tribunal de Dieu notre propre pardon! Loin de nous attrister quand les hommes nous offensent, nous persécutent et nous font du mal, nous devrions nous réjouir de ces épreuves et les désirer; parce qu'en pardonnant ces offenses nous mériterons nous-mêmes plus facilement d'être pardonnés. On ne saurait douter de l'efficacité de ce titre, puisque nous l'apprenons de la bouche même de notre avocat et de notre juge. Voilà pourquoi David supporta avec résignation les injures, les outrages et les malédictions de Siméï. II *Reg.* XVI. Il comprenait que ces épreuves lui rendraient plus aisée sa réconciliation avec Dieu.

III.

Sur ces paroles : Ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

Que me servira-t-il, Seigneur, d'être délivré de mes anciennes dettes, si je commence aussitôt à en contracter de nouvelles? A quoi bon me laver pour avoir touché un cadavre, si je le touche de nouveau après cette ablution? *Levitic.* XI. Si vous permettez que nous soyons tentés, pour exercer notre humilité et notre pa-

tience, pour préparer notre couronne, et pour nous obliger à recourir à vous, notre Père, dans nos afflictions; ne permettez pas du moins que nous soyons vaincus par la tentation. Notre faiblesse est si grande que nous ne pouvons pas ne pas tomber, si votre grâce ne nous soutient; qu'après avoir reçu votre grâce nous ne saurions persévérer sans un secours spécial de votre part; attendu que, si vous ne refusez votre grâce à personne, il n'en est pas ainsi de la persévérance. Les combats et les ennemis qui nous environnent, vous les voyez. Dans la chair nous avons un ennemi familier, caressant et implacable; dans le monde, un ennemi trompeur, traître et perfide; dans le démon, un ennemi cruel, fourbe, puissant et accoutumé de longue main à la lutte.

Au milieu de tant d'ennemis, au milieu des séductions qui s'adressent à la chair, des persécutions qui s'adressent à l'esprit, que deviendrai-je, Seigneur, si vous m'abandonnez? Qu'adviendra-t-il de moi, pauvre brebis, parmi ces loups ravissants? Quel sera mon sort, faible créature exposée à tant de glaives? Oh! je crierai vers vous, ô mon Dieu; je crierai comme le petit de l'hirondelle, je gémirai comme la colombe. *Isa.* XXXVIII. « Je lèverai mes yeux vers les montagnes d'où me viendra le secours. » *Psalm.* CXX, 1. « J'élèverai mes yeux vers vous qui habitez dans les cieux. » *Psalm.* CXXII, 1. « J'élèverai mon âme vers vous, ô mon Dieu; car, j'espère en vous, et je ne serai pas confondu. » *Psalm.* XXIV, 1. « Seigneur, mon Dieu, accourez à mon aide; hâtez-vous de me secourir. » *Psalm.* LXIX, 1. « Jusques à quand, Seigneur, m'oublierez-vous? Jusques à quand détournerez-vous de moi votre face? Jusques à quand mon ennemi s'élèvera-t-il au-dessus de moi? Quels sont les jours qui restent à votre serviteur? Quand ferez-vous justice de ceux qui me persécutent? » *Psalm.* XII, 1. Quand serai-je à l'abri de leurs atteintes, et me sera-t-il permis de prendre un vol libre vers vous? Quand toute chose sera-t-elle impuissante à me détourner de vous? Quand mourrai-je à moi-même et à toute créature pour me réfugier en vous? Quand tiendrai-je tout en oubli pour fixer sur vous mes pensées et mes sentiments? Quand tout ce qui n'est pas vous me paraîtra-t-il vil et insipide? Quand vous appartiendrai-je tout entier par ma vo-

lonté, comme je vous appartiens par droit de justice? O Père de miséricorde, ô Dieu de toute consolation, que je meure à mes appétits, que je meure à moi-même et à tous mes ennemis pour ne vivre qu'en vous seul. O mon Père, ô mon Roi, ô mon Seigneur, ô mon souverain bien, ô le centre véritable de mon âme, que je place en vous ma demeure, mon repos; et soyez, vous seul, ma gloire et mon trésor.

Toutes ces faveurs, nous vous les demandons, ô mon Dieu, par votre Fils unique, notre avocat, notre pontife, notre sacrifice et notre médiateur auprès de vous. Comme le disait un de vos prophètes, nous n'osons pas vous offrir nos prières, en nous confiant en notre propre justice. *Dan.* VI. Nous espérons seulement en la grandeur de vos miséricordes et dans lesmérites de votre Fils, qui a consacré à notre salut toutes ses actions en ce monde, et toutes ses souffrances. C'est par lui que nous implorons de vous, Seigneur, remède et assistance. C'est par lui que vous avez créé tout ce qui existe; c'est par lui, après notre chute, que vous nous avez relevés. C'est par lui que vous avez créé l'homme à votre image et à votre ressemblance; et par lui que vous nous avez rendu cette ressemblance et cette image. Il est le fondement de notre justice, la source de nos mérites, l'appui de nos prières, l'avocat de notre cause et l'arc-boutant de nos espérances. C'est donc en son nom que nous sollicitons ces faveurs. Ce qui n'est pas dû à notre justice est dû à la grâce qu'il nous a procurée. Si vous ne trouvez rien en nous capable d'arrêter vos regards, vous trouverez en lui beaucoup à considérer. Si les mérites manquent de notre côté, de son côté ils surabondent. C'est par lui que nous vous supplions, c'est par lui que nous vous implorons; c'est lui que vous honorez en nous honorant; ce que vous nous donnez vous le lui donnez à lui-même; car la tête ne saurait être étrangère aux faveurs accordées aux membres. Nous n'avons rien de nous-mêmes à vous offrir; mais nous ne paraîtrons pas vides en votre présence : nous vous offrirons Jésus avec ses travaux et ses peines depuis la crèche jusqu'à la croix; nous vous les offrirons, parce que nous y avons obtenu quelque part. Voilà les titres avec lesquels nous venons, ô mon Dieu, réclamer votre miséricorde et

votre justice : votre justice si vous jetez les regards sur votre Fils ; votre miséricorde si vous fixez sur nous vos regards.

Daignez, avant tout, considérer, ô Père éternel, que nous sommes envoyés vers vous par votre propre Fils. C'est lui qui nous a ordonné de demander en son nom, et les paroles que nous avons prononcées, il nous les a lui-même apprises. Reconnaissez-les, Seigneur : ce sont les paroles sorties de la bouche de votre Fils bien-aimé, qui a voulu porter ainsi remède à nos maux. Quand cette excellente femme de Thécué implora de David le pardon de son fils Absalom ; dès que le roi comprit qu'elle faisait cette démarche par les suggestions de Joab, chef de ses armées, il se laissa fléchir, et accorda aussitôt le pardon demandé. Joab lui en exprima sa reconnaissance, et confessa que cette grâce était plutôt accordée à sa considération personnelle qu'à la prière de la femme, par qui elle avait été sollicitée. II *Reg.* XIV. Moi aussi, ô mon Dieu, je cède à la volonté de votre divin Fils : c'est lui qui m'a indiqué en quels termes je devrais vous parler ; c'est lui qui vous implore par mon entremise ; c'est à lui que vous donnerez ce que vous me donnerez, et c'est lui qui vous rendra des louanges et des actions de grâces éternelles pour tous vos bienfaits.

Souvenez-vous encore, Seigneur, que vous avez loué, au lieu de le condamner, le mauvais intendant pour s'être acquis des amis auxquels il pût recourir et demander assistance au temps de l'épreuve. *Luc.* XVI. C'est de la sorte que moi, la plus pauvre des créatures, après avoir dissipé vos biens, je cherche dans votre Fils un soutien et un appui. Qu'il daigne me secourir et suppléer par ses mérites à mon indigence. Et comme il nous importe extrêmement de ne pas paraître devant votre face, sans être accompagnés d'un Benjamin spirituel, nous voici accompagnés de celui que vous aimez tant, de votre propre Fils. Recevez-nous donc à cause de lui, et arrêtez sur nous des regards bienveillants. *Genes.* XLIII. Et vous, Fils unique de Dieu, qui êtes en même temps fils de l'homme, étendez sur nous votre manteau, et couvrez-en notre nudité et notre pauvreté, *Ruth*, III ; et ne refusez pas votre grâce à ceux dont vous avez fait vos frères, et que vous avez admis à la participation de votre nature.

VII.

Prière pour demander l'amour de Dieu.

Si les bienfaits nous lient étroitement à nos bienfaiteurs, ô mon Dieu; si chaque bienfait doit être un brandon d'amour; et si le feu doit être proportioné à la quantité de bois qu'on lui donne pour aliment; avec quelle ardeur votre amour devra brûler dans mon âme, puisque j'ai reçu tant de bienfaits de votre libéralité? Si le monde visible et invisible est de votre part un bienfait envers moi, quelle flamme d'amour devra jaillir d'un semblable foyer? Et ce n'est pas seulement à ce titre que je dois vous aimer; car vous renfermez en vous seul toutes les raisons et toutes les causes d'amour qui existent dans les créatures; et cela à un degré infini de perfection. S'il s'agit de bonté, quelle bonté approchera de la vôtre? S'il s'agit de beauté, quelle beauté compererai-je à votre beauté? S'il s'agit de bénignité et de douceur, qui en montrera plus que vous? S'il s'agit de richesse et de science, qui prétendra être plus riche et plus savant que vous? S'il s'agit de témoignages d'affection, qui nous en a donné de plus touchants que vous par les souffrances de votre passion? S'il s'agit de bienfaits, de qui en avons-nous autant reçus que de vous? S'il s'agit d'espérance, de qui attendons-nous ce qui nous manque, sinon de votre miséricorde? Si le titre de père est un droit naturel et sacré à l'amour, qui mérite plus ce titre que celui qui a dit : « Ne donnez à personne le nom de père sur la terre. Vous n'avez qu'un Père qui est dans les cieux. » *Matth.* XXIII, 9. Si la qualité d'époux suggère le plus ardent amour, quel est l'époux de mon âme, sinon vous? Quel est l'objet, sinon vous, des désirs de mon cœur? Si la fin suprême, au dire des philosophes, doit être aimée d'un amour sans bornes, n'êtes-vous pas et mon principe et ma dernière fin? D'où suis-je sorti, sinon de vous; où vais-je, sinon à vous? De qui ai-je reçu ce que je possède, et de qui espérai-je ce que j'attends, sinon de vous? Enfin, si la ressemblance est un motif d'amour, n'est-ce pas à votre image et à votre ressemblance que mon âme a été créée? Or, si ce dernier titre, et chacun des titres précédents sont isolément un motif suffisant d'amour,

quel amour exigeront tous ces titres réunis? Assurément, autant la mer l'emporte sur les rivières qui se déchargent dans son sein, autant cet amour devrait l'emporter sur toutes les autres amours.

Ayant donc, ô mon Seigneur et mon Dieu, tant de raisons de vous aimer, pourquoi ne vous aimerais-je pas de toutes mes forces, de tout mon cœur, de toutes mes entrailles? O vous, mon unique espérance, mon unique gloire, mon unique joie; ô vous, principe souverainement aimable et qui suffira souverainement à mes aspirations; quand vous aimerai-je de toute l'ardeur de mon âme; quand vous serai-je agréable en toutes choses; quand aurai-je extirpé de mon cœur tout ce qu'il y a d'opposé à votre volonté sainte; quand serai-je tout à vous; quand cesserai-je de m'appartenir; quand serez-vous le seul à vivre en moi; quand serai-je tout entier dévoré des flammes de votre amour? Quand me transporterez-vous, m'anéantirez-vous et me perdrez-vous en votre être divin; quand me sera-t-il donné de surmonter tous les obstacles qui m'empêchent de faire un seul esprit avec vous et de ne jamais me séparer de vous?

Ah! Seigneur, que vous en coûterait-il de me faire tant de bien? Est-ce que vous dissiperiez vos richesses; est-ce que vous perdriez de vos trésors? Pourquoi, ô mon Dieu, vous, abîme infini de libéralité et de clémence, accordez-vous à votre colère de ne pas agir miséricordieusement envers moi? Pourquoi mes crimes paralyseraient-ils votre bonté! Pourquoi mes fautes contribueraient-elles avec plus d'efficacité à ma perte que votre bonté à mon salut? Si vous désirez de moi douleur et repentir; je suis si désolé de vous avoir offensé, que je voudrais avoir souffert mille morts, plutôt que d'avoir commis envers vous une seule offense. Si vous désirez de moi satisfaction, frappez ce corps misérable, assouvissez sur lui toutes les fureurs de votre vengeance, pourvu que vous ne me refusiez pas votre amour. Je ne vous demande ni or, ni argent, ni aucun bien créé; car sans vous rien ne me rassasie, et hors de votre amour je ne vois que pauvreté. C'est de l'amour que je veux, de l'amour que je demande, de l'amour que j'implore; c'est après votre amour que je soupire. Accordez-le moi, et cela me suffit.

Pourquoi, ô mon Dieu, différez-vous ce bienfait? Vous me voyez dans la peine et le jour et la nuit; pourquoi me refuser assistance? Jusques à quand m'oublierez-vous? jusques à quand détournerez-vous de moi votre visage? *Psalm.* XII; jusques à quand mon âme voguera-t-elle au gré de ses désirs et de ses anxiétés? Jetez vos regards sur moi, ô mon Seigneur, et prenez-moi en pitié. Je n'exige pas la part abondante que l'on donne aux enfants; je me tiendrai satisfait d'une seule des miettes qui tombent de votre table. Me voici devant votre table opulente comme un pauvre mendiant, comme un indigent affamé. Me voici les yeux fixés sur votre visage, regardant comment vous prenez vous-même et distribuez ensuite à vos enfants la gloire qui est leur nourriture. Me voici passant d'une attitude à une autre pour fléchir votre cœur et pour obtenir qu'il ait pitié de moi. Les choses de cette vie ne me suffisent pas, Seigneur : c'est vous qu'il me faut, c'est vous que je veux; votre visage que je cherche; votre amour que j'implore et que j'implorerai toujours, en répétant ce cantique du Prophète : « Que je vous aime, Seigneur, vous qui êtes ma force. Le Seigneur est mon soutien, mon refuge et mon libérateur. C'est mon Dieu qui vient à mon secours, et j'espérerai en lui. Il est mon protecteur, et auprès de lui je trouve toujours mon salut et un asile. J'invoquerai le Seigneur en chantant ses louanges, et j'échapperai aux efforts de mes ennemis. » *Psalm.* XVII, 2. Au nom de celui qui vit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. *Pater. Ave.*

FIN DU MÉMORIAL DE LA VIE CHRÉTIENNE.

SUPPLÉMENT

AU

MÉMORIAL DE LA VIE CHRÉTIENNE,

RENFERMANT DEUX TRAITÉS,

L'UN SUR LA PERFECTION DE L'AMOUR DE DIEU, L'AUTRE SUR LES PRINCIPAUX MYSTÈRES DE LA VIE DU SAUVEUR.

ÉPITRE DÉDICATOIRE.

A la Très-Révérende Dame sœur Anne de la Croix, au monastère de Sainte-Claire-de-Montilla.

MA TRÈS-RÉVÉRENDE DAME,

De toutes les parties de la doctrine chrétienne, les plus avantageuses et les plus capables de porter à la piété sont les parties qui se rapportent à l'amour de Dieu, et aux principaux mystères de la vie et de la mort de notre Sauveur. Ces deux parties sont unies d'ailleurs par des liens très-étroits, et elles sont l'une à l'autre d'un grand secours. Trois choses principalement excitent notre volonté à aimer Dieu : à savoir, sa bonté incompréhensible, son éminente charité et ses inestimables bienfaits. Or, nulle part, ces trois choses ne se montrent avec plus d'éclat que dans la vie de Jésus-Christ. Nulle part le Seigneur n'a témoigné au monde autant de bonté, nulle part il ne lui a manifesté autant de charité et d'amour, jamais il ne l'a comblé d'autant de bienfaits que par la vie et la passion très-sainte de notre Rédempteur. Aussi les personnes attirées par l'amour de

Dieu ne trouveront nulle part autant de motifs favorables au développement de ce sentiment dans leurs âmes.

Ces deux sujets, je les ai déjà traités dans le *Mémorial de la vie chrétienne;* mais brièvement, comme le titre de Mémorial l'exigeait. Cependant ils jouent un rôle si important et si avantageux dans la vie chrétienne, et ils offrent tant de choses utiles à dire, que j'ai cru devoir suppléer à cette brièveté, et exposer cette matière avec plus d'étendue, à l'usage des âmes désireuses d'avancer dans le chemin de la perfection.

Quant au premier de ces traités, je ne me suis pas contenté d'y parler en général de l'amour de Dieu : j'ai parlé aussi de ce qui constitue sa perfection et des moyens propres à l'obtenir. C'est que la vie chrétienne tout entière, les commandements de Dieu, les préceptes de l'Evangile ont tous, selon la doctrine de saint Paul, pour fin ce saint amour : ce sont autant de degrés et d'échelons qui conduisent à ces hauteurs. D'où il suit que, la fin de la vie chrétienne consistant dans l'amour de Dieu, la perfection de la vie chrétienne consistera dans la perfection de cet amour ; de telle sorte que notre vie sera parfaite, quand notre charité aura atteint elle-même la perfection. C'est pour cette raison qu'il est question dans ce même traité de la perfection de la vie chrétienne. Quoique tous n'y soient pas obligés, tous doivent s'efforcer d'entrer dans cette voie; parce que, avec de semblables dispositions, ils feront beaucoup plus de progrès dans la vertu, que les personnes auxquelles il suffit d'un genre de vie ordinaire.

Or, tandis que je cherchais à qui je pourrais dédier et offrir cet ouvrage, il ne s'est présenté à ma pensée personne à qui j'eusse plus d'obligations, et à qui cette doctrine convînt mieux qu'à votre Révérence. Tout le monde a été témoin des exemples de vertu et de perfection que vous avez donnés pendant toute

votre vie : moi-même en suis, depuis vos premières années, le témoin oculaire, sans parler des années de votre jeunesse et de votre mariage où le Seigneur semait les fruits qu'il recueille maintenant, aussitôt que Dieu eut rappelé à lui votre époux, l'illustre comte de Féria, dont le souvenir sera perpétuellement honoré et glorifié au ciel et sur la terre ; vous quittâtes, veuve de vingt-quatre ans, tout ce qu'on peut quitter dans le monde, ainsi que votre propre fille, et vous prîtes l'habit de Sainte-Claire avec tant d'ardeur que vous paraissiez encore plus en avoir revêtu votre âme que votre corps. Depuis ce moment, retirée dans une cellule possédant une ouverture sur l'autel où résidait le très-saint Sacrement, vous passiez la plus grande partie de votre temps en présence du Seigneur de toutes choses, à le contempler sous le voile dont il s'est couvert, en attendant l'heure où vous le verriez et où vous jouiriez à découvert de sa présence dans la gloire. Non contente de paraître devant lui ; vous le receviez fréquemment dans votre âme, et vous puisiez dans cette réception un gage du bonheur qui vous est promis.

Saint Jérôme écrit d'une dame romaine, qu'elle a trouvé au milieu du tumulte des villes la solitude des anachorètes. Vous aussi, ma révérende dame, au milieu de la famille illustre à laquelle vous appartenez, et de la postérité que Dieu vous a accordée, vous avez trouvé la solitude et le désert des anachorètes, et vous enseignez au monde que la véritable retraite dépend non des lieux où l'on habite, mais de son propre cœur. Celui-là est seul qui vit avec Dieu : celui-là est seul qui vit en lui-même : celui-là est seul qui retranche de son cœur toute affection mondaine ; car il est hors du monde celui qui ne veut rien du monde. On ne saurait du reste trouver du plaisir ou de la peine dans ce que l'on n'aime pas : où il n'y a pas d'amour, il n'y a non plus, ni peine ni joie, ni trouble ni souci.

Que votre Révérence daigne donc agréer ce petit présent. Qu'elle l'estime, non par sa véritable valeur, mais par les sentiments avec lesquels il lui est offert. Je l'offrirai aussi à madame la marquise de Pliego : digne fille d'une telle mère, elle ne dédaignera pas cette doctrine. Je l'offrirai encore à madame Dona Theresa, et à la mère abbesse et à tous les membres du monastère qu'elle dirige de manière à faire pratiquer l'amour divin avec plus de perfection que n'en demande cet ouvrage. Que toutes veuillent bien accepter cette dédicace, à défaut de témoignages moins insuffisants de ma reconnaissance. Mais ce grand Dieu qui, sans rien nous devoir, acquitte toutes nos dettes, suppléera à mon impuissance. Puisse votre Révérence vivre toujours dans sa crainte et dans son amour.

A Lisbonne, le 25 juin 1574.

De votre Révérence,

Le très-humble serviteur,

F.-Louis de GRENADE.

PROLOGUE.

AU LECTEUR CHRÉTIEN.

Tout récemment, lecteur chrétien, je composai un ouvrage intitulé, *Mémorial de la vie chrétienne*. Mon dessein, en le composant, était de former un parfait chrétien, de le conduire par tous les degrés qui séparent la conversion de la perfection elle-même, c'est-à-dire de la perfection de l'amour de Dieu, et de lui enseigner ce qui lui convenait en chacun de ces degrés. Mais le sujet était si abondant qu'il a dû être envisagé le plus succinctement possible. J'espérais aussi pouvoir, si le Seigneur me prêtait vie, exposer quelques-uns des principaux points avec les développements convenables. Je l'avais déjà fait en partie en écrivant le *Traité de l'Oraison* et *la Guide des pécheurs*. J'ai cru devoir poursuivre cette même tâche, et ajouter au *Mémorial* deux traités supplémentaires. Le premier de ces traités a pour objet l'amour de Dieu, comme le septième traité du précédent ouvrage ; mais la matière y est plus approfondie et plus développée. Le second traité concerne les mystères de la vie du Sauveur et correspond au sixième traité du même ouvrage ; avec cette différence toujours que nous nous sommes étendu ici davantage. C'était au reste commandé par la dévotion et la suavité que ces mystères inspirent à un si haut degré.

Et que personne ne regarde comme superflus ces deux nouveaux traités sur l'amour de Dieu. Il y a tant à dire sur l'excellence de cette vertu, sur les choses propres à l'obtenir et sur celles qui nous en détournent, sur les motifs puissants qui nous obligent à l'amour du Créateur, que l'on écrirait une infinité d'ouvrages de ce genre sans jamais épuiser la matière. Pour moi, je m'efforcerai, autant que la mémoire me le permettra, de ne pas répéter dans ce livre ce que renferme le livre précédent, alors même que la nature du

sujet me conduirait à suivre la même marche. Hélas ! tous les jours nous voyons de nouveaux romans de chevalerie, de nouvelles fables s'ajouter aux fables et aux romans qui existent déjà, sans autre résultat que de nourrir la vanité, de corrompre les mœurs et de dissiper le temps ! Quel mal y aura-t-il donc à écrire de nouveaux traités sur l'amour de Dieu, sur les actes de sa sainte vie, dans la contemplation desquels consiste principalement notre bonheur sur la terre, d'autant plus que ces traités nous animent à l'amour divin et à la pratique de toutes les autres vertus ?

Quant aux fruits sans nombre à retirer de la lecture de ces ouvrages de piété, saint Bernard les montre clairement dans un discours bien digne de son génie et de sa piété qu'il adressait à sa sœur : « Ma bien-aimée sœur, lui écrivait-il, si vous voulez demeurer toujours avec Dieu, ne cessez jamais ni vos prières, ni vos lectures. La lecture nous est d'un grand secours. C'est elle qui nous enseigne et ce que nous devons faire, et ce que nous devons éviter, et le chemin par où nous devons marcher. » « Vos paroles, Seigneur, disait le Roi-Prophète, sont un flambeau pour mes pieds, et la lumière qui m'éclaire dans mes sentiers. » *Psalm.* CXVIII, 105. La lecture émeut notre âme, illumine notre intelligence : elle nous apprend et comment il nous faut agir et comment il nous faut prier : elle nous instruit de ce qu'exige de nous la vie active et la vie contemplative. De là ce mot du Psalmiste : « Bienheureux l'homme qui médite nuit et jour sur la loi du Seigneur. » *Psalm.* I, 2. La lecture et la prière sont les armes qui triomphent du démon, les instruments qui nous mettent en possession de la vie éternelle : c'est par la lecture et la prière que les vices sont exterminés, et qu'à leur place naissent les vertus. La servante de Dieu doit toujours s'occuper à lire et à prier. « Alors, disait le saint roi David, je ne serai pas confondu, quand j'aurai pénétré vos commandements. » *Psalm.* CXVIII, 6. Appliquez-vous donc à la prière, ma sœur bien-aimée ; persévérez dans la méditation de la parole de Dieu et de sa sainte loi. Que la lec-

ture soit pour vous un exercice non interrompu, et que votre lecture soit une méditation journalière des lois divines. La lecture préserve des erreurs de la vie, et éloigne l'homme des vanités du monde. » Ces paroles de saint Bernard ferment la bouche à ces personnes qui détournent les autres de la lecture des livres spirituels où l'on nous enseigne les voies de Dieu. Elles ne font d'ailleurs que confirmer une doctrine répandue dans toutes les œuvres du même saint, enseignée par saint Jérôme dans toutes ses lettres, et par un grand nombre d'autres docteurs. *Bernard. ad soror. de modo bene vivendi; Hieron. epist.*

Supposé même que ce traité de l'amour de Dieu s'adresse principalement aux personnes religieuses, que leur état oblige à tendre vers la perfection de la vie chrétienne; cependant il ne sera pas inutile à beaucoup d'autres personnes qui, sans y être obligées par leur condition, ne tendent pas moins vers le même but par une grande pureté de vie. La grâce divine est si puissante et si admirable qu'elle vient seule à bout des difficultés que notre condition suscite à la pratique de la vie parfaite. Quelquefois même l'auteur de la grâce, pour déclarer son pouvoir, élève les âmes à un degré d'autant plus parfait, que leur condition leur offre de plus grands obstacles. Et de même qu'il choisit de grossiers pêcheurs pour convertir le monde, afin que ce moyen fît éclater davantage sa vertu; de même il choisit souvent des personnes dont la condition est peu favorable à la perfection pour donner en elles un exemple de l'efficacité de son secours. C'est ainsi que l'on trouve tous les jours dans l'Eglise chrétienne, des gens de toute sorte qui, dans la grandeur comme dans la petitesse, dans la richesse comme dans la pauvreté, dans le mariage comme hors du mariage, cheminent avec ardeur vers la perfection de la vie chrétienne, surmontant les difficultés qui naissent de leur état avec les faveurs et les secours du ciel.

L'Apôtre disait, à propos du péché originel, que là où le péché avait abondé, la grâce avait été surabondante. *Rom.* v, 20.

De même, là où notre condition est une source de plus grands obstacles, le Seigneur dispense sa grâce avec une telle largesse que la victoire nous devient infiniment aisée. Où trouver plus d'empêchements de cette nature que dans l'exercice des fonctions de la royauté? Pourtant il y a eu un grand nombre de rois très-parfaits que l'Eglise honore d'un culte particulier. Sans parler des rois de l'Ancien Testament, de David, de Josaphat, d'Ezéchias, de Josias, dont la vie fut aussi sainte que prospère, le christianisme nous a donné saint Louis roi de France, saint Louis fils du roi d'Aragon et de Sicile, sainte Elisabeth, fille du roi de Hongrie, une autre reine de Portugal dont une foule de livres racontent les miracles manifestes. Saint Edouard, roi d'Angleterre, nous fournit un exemple frappant de la vertu et du pouvoir de la grâce divine. Marié de bonne heure à une jeune personne digne de lui, il fit de concert avec son épouse vœu de virginité perpétuelle; et ils vécurent tous deux dans l'union la plus intime en même temps que dans la continence la plus parfaite. Saint Bernard prétend que garder la chasteté dans une condition semblable est un miracle plus grand que de ressusciter un mort, *Sup. Cantic. serm.* LXV. Cependant ces deux jeunes gens la conservèrent jusqu'à la fin de leur vie par la faveur du ciel, au milieu des séductions et des splendeurs de la royauté. C'est en comptant sur le secours de cette même grâce que les chrétiens doivent marcher vers la perfection. S'ils n'y arrivent pas, ils s'en approcheront certainement plus par leurs efforts que si, contents du degré infime qu'ils occupent, ils ne cherchaient pas à s'élever plus haut. Il est, au reste, dans l'ordre des choses que nos actions demeurent au-dessous de nos désirs.

Sans doute, renoncer aux biens de ce monde pour suivre, pauvre, Jésus-Christ pauvre, est d'un grand secours pour la perfection, et une chose qui nous permet de nous consacrer plus librement et plus complétement à l'amour et au service de notre Créateur. Toutefois le renoncement véritable consiste moins à se

défaire de ces biens qu'à retrancher de notre cœur toutes les affections désordonnées dont ils sont les objets. Voilà ce qui nuit singulièrement à nos bons desseins. Les rois dont nous parlions tout à l'heure étaient riches assurément; les saints patriarches étaient riches aussi, puisque Abraham, que saint Paul appelle le père des croyants, put armer trois cent soixante-dix-huit de ses serviteurs; et en dépit de ces richesses, parce que leur cœur n'y était pas attaché, ces illustres personnages ne laissèrent pas que d'atteindre une haute perfection. Tâchons de suivre le conseil du Psalmiste, et de ne pas mettre notre cœur dans les biens de la terre, avec quelque abondance qu'ils nous arrivent, *Psalm.* LXI, 11. Notre cœur demeurant libre, ces biens ne nous empêcheront pas d'avancer dans les sentiers de la perfection.

J'observerai ici que cet ouvrage, malgré son titre de *Traité de l'amour de Dieu,* traite aussi de la perfection de la vie chrétienne. L'amour de Dieu étant la fin de la loi de Dieu et des conseils évangéliques, il s'ensuit que la perfection de la vie chrétienne consiste dans la perfection de l'amour de Dieu. On verra ce point avec plus de clarté dans le cours de cet ouvrage; car les avis qui servent à l'une de ces perfections servent également à l'autre. Je ne donnerai de la vie parfaite d'autre définition que la définition contenue dans une lettre de saint Jérôme. Ce Père écrivait au sujet des solitaires de l'Egypte qu'ils vivaient dans la chair comme s'ils n'avaient pas de chair. *Epist. ad Rufin.* Ainsi, ils étaient morts au monde et ils ne vivaient qu'en Dieu : ils étaient morts à la chair, et ils vivaient par l'esprit d'une vie plus divine qu'humaine.

Pour mieux comprendre cette définition, il ne sera pas hors de propos de tracer les différences qui séparent les hommes charnels et les hommes spirituels. Chez les premiers toutes les affections, tous les soucis, tous les désirs, tous les efforts ont pour but la satisfaction et les jouissances du corps : ils ne s'occupent pas plus de leur âme que s'ils n'en avoient pas. Chez les hommes spirituels au contraire, l'affaire principale est, comme l'indique leur propre

nom, de s'appliquer continuellement à purifier leur esprit, à éclairer leur entendement par la lumière et la considération de la vérité et des choses éternelles, d'orner leur volonté des vertus et des dons du Saint-Esprit; n'attachant au corps que l'attention requise pour la conservation de la vie, et lui mesurant encore ces soins avec la plus stricte parcimonie. Nous trouverons une image parfaite de cette vie spirituelle dans Jésus-Christ, dans les apôtres, dans ces pères du désert qui, méprisant toutes les choses de ce monde, consacraient leur vie entière à la contemplation et à l'amour de leur Créateur. De notre temps le bienheureux saint François d'Assise a donné dans sa vie un parfait modèle de la vie selon l'Evangile. Mettant de côté les affaires et les occupations de la terre, il passait le jour et la nuit dans la contemplation des choses célestes, et il remplissait ici-bas l'office que les anges remplissent dans le ciel. Le Saint-Esprit a daigné exprimer dans la vie de ce grand saint avec tant de perfection les traits de la vie selon l'Evangile, qu'elle en est à mes yeux un commentaire vivant, et un modèle admirable : elle nous l'enseigne mieux par les actes dont elle se compose, que les livres par leurs paroles. Celui qui a vu Rome de ses propres yeux connaît mieux la physionomie de cette ville que celui à qui elle est connue par de simples descriptions. De même, quiconque a sous les yeux les exemples évangéliques d'un saint connaît mieux de cette manière la condition de la vie évangélique que par toute autre description et tout autre commentaire.

Voilà donc en quoi consiste la vie parfaite : à vivre par l'esprit dans le ciel, tout en habitant sur la terre; à converser avec les anges, tout en vivant parmi les hommes. Vivre dans la perfection, c'est participer spirituellement à la bénédiction accordée à Jacob lorsque le nerf d'une de ses jambes se sécha, et que l'autre jambe demeura intacte. Nous avons en cette circonstance de la vie du saint patriarche la figure de l'amour-propre et de l'amour divin. Participer à cette bénédiction, c'est être boiteux pour ainsi parler du côté de l'amour-propre, et être sain du côté de l'amour de

Dieu. Il faut nécessairement qu'il en soit ainsi, car si l'amour de nous-même n'est pas affaibli, l'amour divin n'entrera pas parfaitement dans notre cœur.

Ces courtes explications suffiront, je l'espère, pour faire comprendre les rapports étroits de la perfection de la vie chrétienne et de la perfection de la charité. L'une et l'autre ont la même fin : l'une et l'autre y tendent par les mêmes moyens; et ce qu'exige la première est également exigé par la seconde. Quoique un semblable sujet ne dût être traité que par un homme arrivé déjà à la perfection, selon ce mot du Sage : « C'est aux personnes qui vivent sur mer à raconter les dangers de cet élément, » *Eccli.* XLIII, 26; il est permis cependant à une personne imparfaite de mettre en ordre les enseignements que les saints nous ont laissés sur ce sujet dans leurs écrits. Tel a été mon dessein dans cet ouvrage composé pour la gloire de Notre-Seigneur et l'édification des fidèles.

Je ne terminerai pas ce prologue sans observer que pour lire ce traité avec fruit et en comprendre le langage, il faudrait en faire précéder la lecture des exercices consacrés à la pénitence, à l'oraison et à la dévotion : de telle sorte que l'âme ait senti déjà en elle quelques étincelles et quelques mouvements d'amour de Dieu. Sans cette préparation, elle ne saisira pas bien le sens de la présente doctrine. « Si quelqu'un, disait saint Bernard, désire connaître les choses qui se rapportent à l'amour de Dieu, qu'il commence par aimer. En vain autrement écouterait-il ou lirait-il les Cantiques du divin amour : un langage de flamme ne saurait se graver dans un cœur de glace. Celui qui ne connaît pas le grec ne comprendra pas les personnes qui parleront cette langue; et il en sera de même de toutes les langues qu'il ne connaît pas. Ainsi, la langue de l'amour est pour celui qui n'aime pas une langue barbare, et elle ne lui dit pas plus de choses que les vibrations de l'airain, ou une cymbale retentissante. » Bernard. *Sub. Cantic. serm.* LXXIX.

TRAITÉ DE L'AMOUR DE DIEU.

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES.

DE L'AMOUR DE DIEU CONSIDÉRÉ DANS SON EXCELLENCE, ET DES PRINCIPAUX MOYENS PROPRES A L'OBTENIR.

CHAPITRE PREMIER.

De l'excellence de l'amour de Dieu considérée dans son excellence.

Avant de parler des exercices et des moyens propres à obtenir l'amour de Dieu, il sera bon de parler de son excellence, et de ses avantages. Les âmes qui travaillent à l'acquisition de cette vertu en apprécieront ainsi le prix et la valeur, et seront d'autant plus encouragées dans leurs efforts que la récompense leur en paraîtra plus élevée. Une fois qu'elles y seront parvenues, je ne doute pas qu'elles ne disent avec l'épouse des Cantiques : « Alors même que l'homme donnerait pour la charité tout ce qu'il possède, il estimera n'avoir rien donné. » *Cant.* VIII, 7. C'est pourquoi essayons de goûter, avec la femme forte des saints Livres, quelque chose de l'excellence du divin amour : nous serons heureux ensuite d'en accorder le prix qui nous en sera demandé.

Ne pensez pas cependant qu'il soit possible de renfermer dans un ouvrage de courte haleine tout ce qu'il faudrait dire de cette vertu. Peut-être serait-il mieux de garder le silence sur un sujet que la parole ne saurait dignement louer. Car la charité est, d'après l'Apôtre, la fin de tous les commandements du Seigneur. I *Timoth.* I, 5. Tout ce que contiennent les Livres sacrés et les ouvrages des saints se résume dans la charité, ou se rapporte à la charité. Par où l'on voit le peu de chose qu'il nous sera permis de dire sur un sujet si relevé. Ni tout ce qui a été écrit, ni tout ce que

l'on pourrait écrire, n'épuisera l'abîme des perfections de la charité. Nous nous bornerons présentement à noter les points principaux par lesquels elle l'emporte sur les autres vertus.

I.

De la première chose sur laquelle est fondée l'excellence de la charité.

La première chose sur laquelle est fondée l'excellence de la charité est le titre de reine de vertus et sa prééminence sur toutes les autres : ces deux prérogatives lui appartiennent en toute rigueur théologique. On n'ignore pas que les vertus nommées théologales, à savoir, la foi, l'espérance et la charité, occupent le premier rang parmi toutes les vertus ; et cela, parce qu'elles ont Dieu pour objet, qu'elles l'honorent comme notre fin surnaturelle, et qu'elles nous mettent directement en rapport avec lui. Mais elles font ces choses chacune à sa manière. La foi considère Dieu comme la vérité même ; et elle nous inspire un assentiment ferme et sans réserve à toutes les vérités qu'il nous a révélées. L'espérance considère Dieu comme le bien souverain et infini ; et elle aspire à sa possession avec le secours de la grâce divine et des bonnes œuvres. Mais la charité le considère comme digne d'être aimé pour lui-même, et méritant à ce titre un souverain amour. C'est la plus noble manière de considérer et d'honorer le Seigneur : aussi la charité l'emporte-t-elle en dignité sur la foi et l'espérance. Dieu ne se montre à la foi qu'obscurément et à travers un voile, à l'espérance il se montre comme un bien difficile à posséder, mais à la possession duquel il est permis cependant de prétendre. Dans cette dernière vertu l'intérêt propre n'est pas entièrement mis de côté. On désire arriver à la possession de Dieu pour soi-même, pour sa perfection personnelle ; on l'aime d'un amour que les théologiens appellent amour de concupiscence, *S. Thom.* I II, LXVI, 6. Mais la charité aime Dieu d'un amour pur et parfaitement désintéressé.

Saint Bernard écrivait sur ce sujet les paroles suivantes : « L'amour pur se contente d'aimer, et il n'a aucun égard à son propre intérêt. » *Tractat. de dilig. Deo.* C'est de cette manière que l'âme possède Dieu par la charité. La condition de l'amour parfait est

de transporter tous nos sentiments dans l'objet aimé, de nous unir à lui et de nous y transporter nous-même. Il en est ainsi du véritable amour de Dieu. De là ce mot de saint Jean : « Dieu est charité : celui qui demeure dans la charité, demeure en Dieu, et Dieu en lui. » I *Joan.* IV, 16. De l'intimité de cette union de notre âme avec le bien suprême résulte l'excellence de la charité, et sa prééminence sur toutes les vertus. « Il n'y a rien de plus grand que l'âme où règne la charité, disait saint Augustin, sinon le Seigneur même qui lui a donné la charité. » *Serm.* XLIV *De temp.* Mais si la charité l'emporte en excellence sur toutes les vertus, il s'ensuit naturellement que les pratiques propres à cette vertu seront préférables à toute autre pratique. Evidemment, l'excellence d'une œuvre est en rapport direct avec l'excellence de son principe. Donc si le principe de la charité est plus noble que tous les autres principes d'œuvres spirituelles, l'acte de cette vertu, c'est-à-dire l'amour actuel de Dieu sera plus noble et plus méritoire que tout autre. L'on opposerait en vain à cette doctrine l'excellence singulière du martyre. S'il est infiniment agréable au Seigneur, c'est moins par lui-même, que par la charité dont il est l'effet immédiat, et sans laquelle il ne serait, d'après l'Apôtre, qu'une souffrance inutile. I *Corinth.* XIII.

II.

De la seconde chose sur laquelle est fondée l'excellence de la charité.

Non-seulement la charité l'emporte en dignité sur toutes les autres vertus, mais encore elle en est la fin, aussi bien que des commandements de Dieu et des conseils évangéliques. Comme la nourriture est destinée à réparer les forces du corps, le vêtement à le couvrir ; ainsi la loi de Dieu a pour objet de nous inspirer l'amour de Dieu, et l'amour du prochain. La charité n'est pas seulement la fin de la loi divine; elle est encore le but auquel se rapportent les saintes Ecritures et l'existence de toutes les créatures du ciel et de la terre. L'homme verra de cette manière à quel point il est obligé d'aimer le Seigneur. C'est pour cela que les mains du Créateur l'ont formé ; c'est pour cela qu'il existe ; c'est pour cela que le ciel et l'air, la terre et la mer lui obéissent :

et il rend ce plan inutile quand il néglige l'accomplissement de ce devoir.

III.

De la troisième chose sur laquelle est fondée l'excellence de la charité.

Ajoutez aux caractères précédents que la charité est de plus la vie, l'âme et la perfection de toutes les vertus. De même que le corps sans l'âme n'est qu'un cadavre ; de même les vertus sans la charité, quoique bonnes en tant qu'habitudes, n'ont devant Dieu ni valeur, ni mérite : si elles peuvent nous être utiles en quelque chose, elles ne sauraient effacer nos péchés, ni mériter un degré quelconque de grâce et de gloire. L'homme, dans cet état, ne pouvant être agréable à Dieu, comment ses actions lui seraient-elles agréables? En outre, comme nous ne sommes jamais obligés à tenir compte de ce qui ne se fait pas pour nous ; ainsi Dieu ne saurait se complaire dans une œuvre, si excellente qu'elle soit, quand elle n'est pas faite pour lui. Vous jeûnez, vous faites l'aumône, vous êtes juste, chaste, patient, mais en tout cela vous ne songez jamais au Seigneur. Qu'y a-t-il alors dans votre conduite qui regarde le Seigneur, et à quel titre lui serait-elle agréable? Est-ce que des philosophes païens n'en ont pas fait autant?

Pour la charité, elle est tellement au-dessus des autres vertus, qu'elle plaît à Dieu par elle seule, et qu'elle n'emprunte à aucune autre vertu sa beauté. C'est pour cela qu'on a pu sans invraisemblance la comparer au Fils de Dieu lui-même. Comme nulle créature raisonnable, soit au ciel, soit sur la terre, ne saurait plaire aux yeux du Seigneur que par son divin Fils ; ainsi aucune vertu, aucun acte, si élevé qu'il soit, ne saurait plaire à Dieu si la charité ne l'accompagne et ne l'embellit. Aussi appelle-t-on la charité la racine de tout mérite, le principe de la vie spirituelle. Rien n'a de valeur devant Dieu que par la charité. La place que l'âme occupe dans le corps, le soleil dans le monde, la racine dans un arbre ; la charité l'occupe dans le cœur des chrétiens. S'ils ne sont pas unis à la racine, les rameaux n'ont pas de séve : les membres n'ont pas de vie s'ils ne sont en rapport avec l'âme : la lumière s'é-

vanouirait dans le monde si le soleil venait à disparaître. De même nos œuvres n'ont de valeur, de vie et de lumière qu'à la condition d'être vivifiées par la charité. Saint Paul développe cette doctrine dans le passage suivant : « Quand même je parlerais la langue des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je suis semblable à un airain sonnant et à une cymbale retentissante. Quand même j'aurais reçu le don de prophétie, quand je posséderais tous les mystères et toute science, quand j'aurais une foi capable de transporter les montagnes ; si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Quand même je distribuerais tous mes biens aux pauvres, et je livrerais mon corps aux flammes ; si je n'ai pas la charité, tout cela ne me sert de rien. » I *Corinth.* XIII, 1 et seq. D'où il résulte clairement que la charité seule communique aux vertus et aux dons célestes ce qu'ils ont de valeur.

Il y a plus encore : non-seulement la charité rend les actions vertueuses agréables à Dieu ; mais elle étend ce privilége aux actions indifférentes, aux actions réclamées par les besoins et le soutien de notre vie. De la scorie, sans la charité l'or des vertus n'est que scorie, et les scories des œuvres les plus ordinaires et les plus basses sont, par la charité, transformées en or pur. De là ces mots de saint Augustin : « Aimez, et faites ce que vous voudrez. Si vous gardez le silence, gardez-le par amour : si vous pardonnez, pardonnez par amour : si vous châtiez, châtiez par amour ; car tout ce que vous ferez par amour sera méritoire aux yeux du Seigneur. » *August. serm.* XLII *De temp.* Or, quoi de plus divin qu'une chose qui rend divines les œuvres les plus indifférentes? Rien certainement de plus propre à exprimer la dignité de la charité que l'or ; mais la charité possède encore la vertu de convertir en or tout ce qu'elle touche. Que ne donneraient pas les hommes pour posséder un secret doué d'une vertu semblable? Et combien, alors, devons-nous estimer ce don du ciel qui change en or le plomb et le fer, qui rend nos œuvres, si basses qu'elles soient, méritoires de la vie éternelle !

C'est pourquoi, il nous faudrait avoir un soin spécial d'accomplir, comme nous le conseille l'Apôtre, toutes nos œuvres en esprit de charité. I *Corinth.* XVI, 14. « Soit que vous mangiez, soit

que vous buviez, faites tout cela, nous dit-il, pour la gloire de Dieu. » I *Corinth.* x, 31. Il nous indique par ces paroles que toute action, quelque vile qu'elle soit, devient par son union avec la charité, méritoire aux yeux de Dieu. Dans le temple de Salomon, il n'y avait rien qui ne fût revêtu d'or : il ne devrait non plus rien exister dans nos âmes qui ne fût revêtu de l'or de la charité.

L'efficacité de cette vertu ne s'arrête pas là. Outre l'excellence qu'elle confère aux œuvres indifférentes, elle fait des œuvres d'autrui nos propres œuvres. Saint Grégoire nous l'apprend dans ces paroles : « Ils sont à nous tous ces biens que nous aimons dans les autres, encore que nous ne puissions les imiter; car l'on devient possesseur des choses que l'on aime chez le prochain. » *Gregor., Pastor.* III part., XI. Que les personnes portées à désirer les avantages d'autrui jugent par ce caractère de l'excellence de la charité. Mais, ce qui n'est pas moins étonnant, la charité nous fait participer également aux biens de Jésus-Christ et de l'Église, son corps mystique. C'est la charité qui nous rattache à la fois et à ce corps et à son chef divin; et à ce titre elle nous donne part aux biens de l'une et de l'autre. Il en est ainsi dans le corps humain, où chacun des membres bénéficie de la santé générale.

IV.

De la quatrième chose sur laquelle est fondée l'excellence de la charité.

Si la charité est la vie et l'âme des vertus, elle contribue encore beaucoup à exciter et à ranimer leur ardeur. C'est elle qui les tient en exercice et qui les provoque aux œuvres qui leur sont propres. Quand l'amour de Dieu est grand, il en découle un désir très-fervent de lui être agréable et de faire sa sainte volonté. Et comme nous savons que rien n'est plus agréable à Dieu que l'observation de ses commandements, l'obéissance à ses préceptes et la pratique des vertus; nous nous appliquons sans tarder à ces divers points, et nous ordonnons à toutes les vertus de travailler à son service. Plus une femme aime son mari, plus elle recherche, soit dans sa parure, soit dans le service de la maison, ce qui est capable de lui procurer le plus de satisfaction. De même, l'âme qui désire plaire à l'Epoux céleste, cherche tous les

ornements qui lui plairont davantage. Sachant, d'ailleurs, que les ornements les plus agréables à ses yeux sont les vertus, elle s'occupe de tout son cœur à les mettre toutes en pratique. Il est facile de découvrir ici un des traits de ressemblance qui existent entre la charité et Dieu lui-même.

Quoique l'essence divine soit parfaitement une et parfaitement simple, elle embrasse tout l'être par sa perfection et sa toute puissance. Ainsi, la charité exerce d'une certaine manière son pouvoir et son empire sur toutes les vertus. Pour cette raison l'Apôtre les lui attribue toutes, comme nous verrons ailleurs. Car, bien qu'elles ne soient pas ses filles, à proprement parler, vu qu'elle en a deux seulement, l'amour de Dieu et l'amour du prochain; cependant elle a en elles autant de sujettes qui obéissent à ses commandements.

Afin de mieux saisir cette doctrine, représentons-nous l'arbre de vie et l'arbre de mort; l'arbre des vices et l'arbre des vertus; et tous les deux en rapports mutuels de proportion et de correspondance parfaite. Comme tout arbre, l'arbre de mort aura sa racine, son tronc, ses rameaux et ses fruits. La racine, c'est le péché originel qui, selon le langage des théologiens, quoiqu'il ne forme en acte qu'un seul péché, les renferme tous cependant en puissance. Le tronc, c'est l'amour-propre quand il dépasse toute règle. Les rameaux sont les passions et les désirs désordonnés qui procèdent de l'amour-propre : et les vices et les actions mauvaises auxquelles ces désirs donnent naissance en sont les fruits. Telles sont les différentes parties de l'arbre de mort et l'ordre dans lequel elles se présentent. Nous trouverons quelque chose de semblable dans l'arbre de vie. Ce dernier a pour racine la grâce du Saint-Esprit. Le tronc qui s'élève sur cette racine est la charité, de laquelle à leur tour les vertus naissent comme autant de rameaux. Enfin, des vertus sur lesquelles la charité exerce un empire incontesté, procèdent les bonnes œuvres et l'accomplissement des commandements de Dieu. De là ces sentences de saint Paul : « L'amour constitue la plénitude de la loi... Celui qui aime a rempli la loi. » *Rom.* XIII, 8-10. Ce qui faisait dire à saint Grégoire : « L'amour de Dieu ne reste jamais oisif : il tra-

vaille toujours à de grandes choses, quand il est véritable. Aussi le compare-t-on avec raison au feu qui est le plus actif des éléments. Plus l'amour divin est ardent, plus le désir s'enflamme : plus l'âme a de souci, plus elle s'empresse de se rendre agréable à celui qu'elle aime. » *Gregor. Homil.* xxx *in Evangel.* « A mes yeux, ajoutait saint Augustin, on définit la vertu avec autant de brièveté que de justesse, quand on l'appelle l'ordre de l'amour. Celui-là n'est-il pas parfaitement vertueux qui accorde à chaque chose l'amour qu'elle mérite, et qui dans cet amour remplit, sans la dépasser, la mesure qui lui convient? » *August., de Civit. Dei*, xv, 22.

C'est donc une conséquence naturelle du véritable amour de garder en toutes choses la mesure la plus exacte. Saint Augustin développe cette pensée en ces termes : « La charité est patiente dans l'adversité, modérée dans la prospérité, forte dans les passions, empressée dans les bonnes œuvres, ferme dans les tentations, large dans l'exercice de l'hospitalité, joyeuse au milieu de ses frères, et résignée au milieu de ses ennemis. » *Serm.* xxxix, *De temp.* « Les injures, poursuit-il plus loin, n'altèrent pas sa sécurité, les haines sa bienveillance, la colère sa douceur, les piéges des méchants son innocence; elle jouit paisiblement de la vérité, elle compatit aux maux d'autrui, et elle est heureuse dans la pratique de la vertu. » *Id. id.*

Mais il nous sera plus utile d'entendre ces éloges de la bouche même du grand Apôtre, qui exprime, comme il suit, la prééminence de la charité sur toutes les autres vertus : « La charité est patiente, elle est bienveillante, la charité n'est pas jalouse, elle ne fait rien de mal, elle ne s'enfle pas d'orgueil, elle n'est pas ambitieuse, elle ne cherche pas ses intérêts, elle ne s'emporte pas, elle ne pense pas de mal, elle ne se réjouit pas de l'iniquité, mais elle se réjouit de la vérité. Elle souffre tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout. La charité ne périra jamais. » I *Corinth.* xiii, 4-8.

Nous avons dans saint Bernard un excellent commentaire de ce texte de saint Paul. « La charité, dit ce Père, n'est point abattue par l'adversité, parce qu'elle est patiente; elle ne cherche pas à

se venger des injures, parce qu'elle est bienveillante; parce qu'elle n'est pas envieuse, elle n'éprouve jamais de peine en voyant la prospérité d'autrui; parce qu'elle ne fait rien de mal, elle ne craint pas les remords de la conscience; parce qu'elle n'est pas orgueilleuse, elle ne cherche pas à grandir par les honneurs; comme elle n'est pas ambitieuse, elle n'est pas confuse du mépris dont elle est l'objet; ne cherchant pas ses intérêts propres, elle ne cède pas à la convoitise; insensible aux outrages, elle ne connoît pas d'emportement; ne pensant mal de personne, elle n'est jamais dévorée par les soupçons; ne se réjouissant pas de l'iniquité, elle n'est jamais contente du mal qui arrive au prochain; au-dessus des séductions de l'erreur, elle se réjouit dans la possession de la vérité; d'une résignation à toute épreuve, elle n'est pas brisée par les persécutions; d'une foi sans limite, elle échappe à la contagion de l'incrédulité; d'une espérance que rien n'affoiblit, elle résiste à toute sollicitation contraire; enfin, elle se dérobe aux coups de la mort elle-même; car elle durera encore quand toutes les autres vertus se seront évanouies, après la mort, dans la gloire. O vertu invincible qui avez triomphé du Seigneur de toutes choses! Vous avez imposé votre joug à celui qui règne sur toute créature, et vous l'avez obligé, esclave d'amour, à devenir l'opprobre des hommes et le rebut du monde. Dans son extrême charité pour nous, il n'a pas voulu que sa colère contînt davantage ses miséricordes; et pour sauver ceux qu'il aimait, il a livré sa vie tout aimable à ses ennemis. » *Bernard., Tractat. de charitate*, II.

Il devrait nous suffire de connaître ces admirables avantages de la charité pour nous éprendre de cette belle vertu. De ce que la charité ranime en nos âmes l'ardeur de toutes les vertus, il s'ensuit naturellement qu'elle est l'ennemie mortelle de tous les vices. Par cela seul qu'on désire être agréable à Dieu et qu'on embrasse à cette fin la vertu et les œuvres qui s'y rapportent; par cela même, craignant de déplaire au Seigneur, l'on évite les vices qui lui sont extrêmement désagréables.

V.

De la cinquième chose sur laquelle est fondée l'excellence de la charité.

Quoique la charité soit un auxiliaire des plus efficaces dans la pratique des vertus, il y a pourtant une vertu particulière sur laquelle elle exerce une influence spécialement salutaire. Je veux parler de la force qu'elle inspire pour porter légèrement le poids de toutes les autres vertus. Ce caractère est tellement propre à la charité que rien au monde ne possède une force comparable à la sienne. Il n'y a pas de grandes choses que l'amour de Dieu n'entreprenne, de périls qu'il ne brave, de travaux qu'il n'embrasse, de foiblesse qu'il ne soutienne, de fardeau qu'il ne supporte, de couardise qu'il ne transforme en audace; car il apprécie les difficultés, non à la mesure de la raison, mais à la mesure du désir.

Du reste, rien de plus aisé à comprendre : l'effet étant subordonné à la condition de la cause, plus une cause sera forte et énergique, plus l'effet trahira de force et d'énergie. Or, la fin tient le premier rang parmi les divers genres de cause; c'est elle qui met en œuvre et en mouvement toutes les autres. Donc plus grand sera l'amour de la fin qu'on se propose, plus grande sera l'énergie qui présidera à l'ébranlement de toutes les autres causes et à l'emploi des moyens capables d'y parvenir. Toujours le désir que nous éprouvons de posséder la fortune, les honneurs, la gloire littéraire, détermine la mesure des travaux que nous embrassons pour arriver au but désiré. De même que l'eau atteint une hauteur proportionnée à sa masse, de même nous pouvons dire qu'en toutes choses la force déployée est proportionnée à l'amour. Les animaux justifient eux-mêmes ce principe, et, si faibles qu'ils soient, on les voit affronter les traits et les épieux des chasseurs pour défendre leurs petits, trouvant ainsi dans leur tendresse la force et le courage que la nature leur a refusés. Quand l'amour est grand, il estime petits les dangers qu'il court lui-même, et grands les dangers que court l'objet aimé. C'est pourquoi, il va souvent au devant des premiers pour prévenir les seconds, et il

méprise toute crainte en ce qui le concerne personnellement, tandis qu'il éprouve pour un autre la plus grande crainte.

Que l'amour de Dieu soit une source de force; que plus on sera possédé de cet amour, plus on se sentira disposé à embrasser quelque épreuve qui se présente, nous ne saurions après cela en douter. Et quelle autre vérité nous découvriraient ces paroles du Cantique des Cantiques : « L'amour est fort comme la mort. » *Cantic.* VIII, 6. Quoi de plus fort et de plus puissant que la mort? Quelles armes jusqu'ici ont prévalu contre elle? Sur quoi n'a-t-elle pas remporté de triomphe? Comme la mort vient à bout de toutes choses; ainsi rien ne résiste à l'amour de Dieu. Il triomphe même de la mort qui, elle-même, triomphe de toute créature vivante. Celui qui aime Dieu véritablement peut être mis en pièces : vaincu, jamais il ne le sera. Est-ce que saint Laurent n'a pas vaincu la mort, les flammes et toutes les puissances du monde? Toutes ces puissances prirent les armes et usèrent de toutes leurs ressources pour combattre sa foi et sa constance : toutes furent vaincues; la mort fut vaincue, et les flammes surmontées. Si son corps fut mis en lambeaux, la foi et la force de son âme demeurèrent inaccessibles à l'horreur des tourments : ainsi l'enclume se briserait, le marteau volerait en éclats, le bras de l'ouvrier céderait à la fatigue avant qu'un fin diamant ait été entamé par ces coups. Après avoir soumis le glorieux martyr saint Vincent à toute sorte de tortures, épouvanté d'une telle constance, le juge ne put s'empêcher de s'écrier : Nous sommes vaincus! Qui est-ce qui arrachait à Dacien cet aveu, sinon la force de la charité qui, victorieuse de la mort et de la tyrannie, rendait le martyr inexpugnable et assurait son triomphe. La victoire est manifeste et complète quand le parti vaincu proclame et confesse la gloire du vainqueur.

Mais quoi d'étonnant à ce que la charité l'emporte sur la mort, puisqu'elle l'emporte sur toutes les forces et toutes les puissances du monde? Demandez-le à ce serviteur dévoué du Christ qui, avant de vaincre la mort, par un acte suprême de charité, avait vaincu toutes choses par le simple dessein qu'il en avait formé. « Qui donc, s'écriait-il, nous séparera de la charité du Christ? sera-ce la tribulation? seront-ce les angoisses, la faim, la nudité, le péril,

la persécution, le glaive auxquels nous sommes voués, selon cette parole ; la mort nous menace tous les jours, à cause de vous, Seigneur : nous sommes comme des brebis qui attendent le couteau de l'égorgeur? Mais en tout cela, nous triomphons pour l'amour de celui qui nous a lui-même tant aimés. Oui, je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les vertus, ni le présent, ni l'avenir, ni la force, ni aucune hauteur, ni aucune profondeur, ni aucune créature ne pourra nous séparer de la charité divine que nous avons reçue par le Christ Jésus Notre-Seigneur. » *Rom.* VIII, 35-39.

Vraiment, dans ces paroles de saint Paul je ne sais qu'admirer d'abord, ou de l'esprit de résolution et d'énergie du grand Apôtre, ou de la force et de l'excellence qui donnent à la charité sur tous les êtres créés un empire et un triomphe si complets. Voyez l'homme, l'être le plus faible du monde, amoureux à l'excès de ses avantages et plein d'horreur pour tout ce qui les blesse; eh bien, elle en fait l'être le plus puissant de l'univers.

A quoi bon d'ailleurs comparer la force de la charité et la force des créatures? La charité n'a-t-elle pas triomphé du Seigneur de tout ce qui existe? Qui l'a fait descendre des cieux sur la terre? qui l'a attaché à une colonne? qui a enfoncé les clous dans ses pieds et dans ses mains? qui l'a rendu, comme il le disait lui-même, le ministre et le serviteur des hommes? qui lui a fait un trône, à côté de son trône du ciel, de l'arbre de la croix? N'est-ce pas l'amour de notre salut? Quel a été le motif de ses jeûnes, de ses sueurs, de ses travaux, de ses veilles et de sa mort, sinon ce même amour? O charité, que votre pouvoir est grand! Si vous avez prévalu contre Dieu, comment ne prévaudriez-vous pas contre les hommes? O douce tyrannie, avec quelles séductions et quels attraits vous armez les cœurs et vous leur faites entreprendre les choses les plus difficiles! Voilà ce don céleste que le Sauveur promettait à ses disciples, et qu'ils devaient recevoir, le jour de la Pentecôte, lorsque le Saint-Esprit, l'amour par essence, descendrait sur eux, en forme de feu. « Restez dans la ville, leur disait Jésus-Christ, jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut, » *Luc.* XXIV, 49 : comme si cet amour divin couvrait

l'homme d'une armure complète, des pieds à la tête, sans qu'aucune partie de son être demeurât exposée aux coups de l'ennemi.

Un saint docteur écrivait sur ce sujet les paroles suivantes, qui sont bien l'expression de la vérité : La force du cœur, c'est l'amour de Dieu. L'amour vrai et légitime est toujours fort; il ne sait pas revenir en arrière, il ne craint pas les dangers, il ne recule pas devant les fatigues, il embrasse volontiers des entreprises ardues, il supporte les contrariétés avec patience, il ne ressent pas les douleurs, et il s'efforce d'être toujours en avant par le désir qu'il éprouve de la perfection. Si des guerres s'élèvent, si les vices grondent, si le monde est en armes contre nous, avec la charité véritable nous ne serons jamais vaincus. Chose encore plus étonnante, non-seulement la charité est forte contre les autres, mais elle l'est encore davantage contre celui qui la possède. Prenons pour exemple l'amour d'une mère pour son fils unique qu'elle s'efforce d'enrichir par tous les moyens en son pouvoir. Son amour, quel rôle joue-t-il en elle, sinon celui d'un cruel bourreau? N'est-elle pas esclave de celui qu'elle aime? Quelle servitude plus complète que de manger, de boire, de dormir, de vivre, non pour soi, mais pour un autre! Dans cette situation, on renonce au plaisir, on se dépouille de ses biens, on augmente ses soucis et ses douleurs, on travaille nuit et jour pour l'intérêt d'autrui, et non pour son propre intérêt ou son propre avantage. On suit un genre de vie pire que celui du dernier des serviteurs, et néanmoins c'est en ce genre de vie qu'on trouve sa joie, dans l'intérêt de l'objet aimé qu'on trouve son propre intérêt; et l'avantage de celui pour lequel on souffre engendre plus de douceur que les souffrances même n'engendrent de dégoût. De la sorte le fiel se change en miel, et la fatigue en repos. D'où il résulte qu'il n'y a rien au monde de plus doux et de plus fort, de plus tendre et de plus cruel que l'amour ainsi entendu. Il est doux au cœur qui aime, et fort, en face des travaux à subir : il est cruel envers le cœur aimant et tendre envers l'objet aimé. C'est donc avec grande raison que saint Bernard nous invite à rechercher une vertu qui est la source des plus grands avantages. « Servez le Seigneur, mes Frères, nous dit-il; servez-le avec cette

charité qui chasse la crainte, qui ne sent pas la fatigue, qui ne vise pas au mérite, qui ne se propose pas de récompense, et qui cependant nous excite plus à la vertu que tout autre motif. » *Epist.* CXLIII.

De ces mêmes principes on infère encore que la charité, indépendamment de la force de souffrir pour l'objet aimé qu'elle nous inspire, est à la fois et très-généreuse envers celui qu'elle aime, et pour elle-même très-parcimonieuse. Nous en avons la preuve dans ces parents qui s'appauvrissent pour enrichir leurs enfants, qui se dépouillent pour les vêtir; les animaux eux-mêmes ôtant de leur bouche la nourriture pour la donner à leurs petits. Conséquemment, celui qui aime Dieu plus que lui-même, considère ce qu'il possède comme appartenant au Seigneur encore plus qu'à lui-même. Et c'est là l'origine de la pureté d'intention qu'il apporte en ses œuvres, pureté qui est elle-même une très-noble vertu. En aimant Dieu plus que nous-mêmes, et en nous aimant pour Dieu, nous ne sommes pas des mercenaires, nous ne cherchons pas nos intérêts, nous ne rapportons pas Dieu à nos volontés, nous ne désirons pas l'honneur pour l'honneur; mais nous considérons en toutes choses celui que nous aimons plus que toutes choses. Plus nous serons exempts de convoitise, plus nous serons pleins de charité; moins nous paraîtrons avoir d'avantages, plus nous en obtiendrons; plus nous serons éloignés de toute vue servile, plus notre récompense sera grande, car nous serons traités, non comme des ouvriers et des travailleurs, mais comme des enfants héritiers des trésors de leur père. Ce qui faisait dire à saint Bernard que, malgré son désintéressement, la charité avait pourtant son salaire. *De dilig. Deo.*

VI.

De la sixième chose sur laquelle est fondée l'excellence de la charité.

Une sixième prérogative de la charité, arrivée à un certain degré d'ardeur, est de remplir l'âme d'allégresse et de joie spirituelle. Comme la lumière naît du soleil, comme la chaleur naît du feu, ainsi la joie naît de la présence de celui qu'on aime. Cette joie spirituelle est un des fruits du Saint-Esprit; aussi s'appelle-t-il

Paraclet, c'est-à-dire consolateur, à cause des consolations et des faveurs dont il gratifie les âmes où règne l'amour divin. Il n'y a pas de comparaison à établir entre ces consolations et les plaisirs sensuels, tant celles-là l'emportent sur ceux-ci! D'abord elles sont plus conformes à la nature de l'homme qui est une créature raisonnable; et, à ce titre, elles doivent nécessairement l'emporter d'autant plus sur tout autre plaisir, qu'elles se rattachent à la plus noble partie de notre être. Ces jouissances sont, en effet, du ressort des plus nobles facultés de l'homme, de l'entendement et de la volonté. Or, plus ces facultés l'emportent en noblesse sur toutes les autres; plus élevés sont les plaisirs dont elles sont capables.

En second lieu, les jouissances que produit l'amour divin, ont leur principe, non dans la nature mais dans la grâce. Elles découlent des dons de l'Esprit d'en haut, et plus particulièrement de la charité, qui étant le plus élevé de ces dons, produit aussi de plus profondes et de plus nobles jouissances. En troisième lieu, comme ces jouissances n'ont pas pour objet des créatures finies et limitées, mais le Créateur, le maître même de l'univers, le bien absolu et infini; il s'ensuit qu'elles atteignent un degré de vivacité extraordinaire. Ainsi, de tous côtés, la comparaison est à l'avantage de ces délices spirituelles : du côté du sujet, comme du coté de la cause et du côté de l'objet. Ne l'oublions pas : ce Bien éternel et suprême qui contient en lui-même toute perfection, est aussi notre perfection, et nous ne trouverons pas ailleurs de satisfaction et de félicité véritables. La plus grande satisfaction dont une créature soit capable, c'est d'atteindre son centre et sa fin dernière : là seulement est le terme de ses désirs : alors, parce qu'elle n'a plus rien à désirer, il ne lui reste plus rien dont elle puisse jouir. Or, Dieu étant le Bien souverain, la fin dernière, le centre de la créature raisonnable, on ne saurait le posséder sans être au comble de la joie; et cette possession nous est assurée, non par les bras ni les efforts charnels, mais par l'union de son saint amour.

Ajoutons encore une raison à celles qui précèdent. La cause de la joie et du plaisir, c'est la possession du bien désiré. Comme l'enseigne saint Thomas, le désir est un mouvement du cœur dont

le terme est l'objet désiré. Quand le terme a été obtenu, il faut nécessairement que le cœur s'y repose et en jouisse, III *Part. dist.* XXVI, *Quæst.* II, 3. Mais on ne doit pas perdre de vue, selon la remarque du Docteur angélique, que, tel est le bien obtenu, tel sera le plaisir dont il est la source. Tous les biens de la vie présente étant particuliers et limités, il en est de même des jouissances qu'ils procurent. Par contre, Dieu étant le bien universel, en qui se trouvent tous les autres biens, nous devons puiser dans sa possession un plaisir plus parfait que dans la possession de tous les biens de l'univers. Et que personne ne trouve cette conclusion surprenante. Si le soleil, si une simple créature, jette sur le monde un plus vif éclat que toutes les étoiles ensemble, dont l'éclat disparaît même complétement devant sa face; quoi d'étonnant à ce que le Créateur de l'univers remplisse à lui seul le cœur de l'homme de jouissances plus vives que toutes les créatures ensemble? C'est plutôt une grande folie chez les hommes de chercher leur satisfaction hors de Dieu. Qu'une créature ne saurait trouver sa perfection et sa complète satisfaction, hors de son centre et de sa dernière fin, il n'est personne qui ne le comprenne ; car, tant qu'elle n'y sera pas arrivée, elle ne cessera de gémir et de soupirer après ce terme. Tout le monde sait également que la fin pour laquelle l'homme a été créé, c'est Dieu. Donc si l'homme ne peut trouver son bonheur que dans la possession de sa dernière fin, c'est-à-dire de Dieu, n'est-ce pas insensé de chercher hors de Dieu un plaisir et un contentement sans mélange?

Quoique la plénitude de ce contentement soit réservée à l'autre vie, où nous verrons et nous posséderons sans voile le Bien infini; toutefois le Seigneur fait goûter à ses plus familiers amis, dès cette vallée de larmes, quelque peu de ces délices, comme des prémices et un avant-goût de sa table céleste, et comme un dédommagement des épreuves à supporter pour son amour. Aussi, quand ce doux et affectueux Seigneur veut consoler l'âme qui le cherche et l'aime en vérité, il éclaire son entendement d'une telle lumière, il enflamme sa volonté de tant d'amour, et la pénètre d'un tel sentiment de joie que, l'abondance de ces consolations se faisant même sentir à la partie inférieure, cette âme peut

s'écrier avec le Prophète-Roi : « Mon cœur et ma chair ont tressailli d'allégresse dans le Dieu vivant. » *Psalm.* LXXXIII, 2. Rappelez-vous les exemples de tant de saints qui, épris de la douceur des choses de Dieu, dégoûtés des choses du monde, renoncèrent joyeusement à celles-ci et se retirèrent dans le désert, avec les bêtes féroces pour société, des herbes sauvages pour nourriture, et les cavernes des montagnes pour séjour; recevant ainsi plus de consolation de ce que Dieu leur donnait que de tout ce qu'ils avaient laissé dans le monde.

N'en soyons pas étonnés : des philosophes eux-mêmes ont mis de côte toutes les affaires du monde pour se livrer exclusivement à la contemplation des merveilles de la nature, tant ils y trouvaient de charme ! Comment ces grands serviteurs de Dieu n'en auraient-ils pas fait autant pour contempler les choses surnaturelles et divines, et pour jouir à loisir des dons et de la grâce du Saint-Esprit ?

VII.

De la septième chose sur laquelle est fondée l'excellence de la charité.

De cette prérogative en découle une nouvelle : de même que le miel communique sa propre douceur aux aliments avec lesquels il est mélangé ; de même la charité, outre sa propre suavité, rend doux et léger le fardeau des divins commandements. Comme les désirs et les yeux de l'amour sont fixés sur l'objet aimé ; dès qu'il découvre dans les épreuves autant de moyens de l'obtenir, il en vient bientôt à aimer ces épreuves elles-mêmes. Il ne les considère pas en tant qu'épreuves, mais en tant que moyens propres à le conduire à ses fins; et il y trouve à ce point de vue plus de consolation que les difficultés à surmonter ne lui coûtent de peine. « Pour celui qui aime, disait saint Augustin, ou il n'y a pas de peine, ou la peine même devient l'objet de son amour. Les fatigues des personnes qui aiment, ajoute-t-il, ne leur sont pas à charge; elles y trouvent plutôt un sujet de plaisir, comme les personnes qui se livrent à la pêche ou à la chasse, dans des pays montagneux et escarpés. » *De verb. Domin. in mont., serm.* IX. De son côté, saint Bernard écrivait : « Si vous êtes enivré des délices

de Dieu, vous serez bientôt disposé à poursuivre joyeusement toute espèce de bien. Vous travaillerez et vous ne voudrez pas de repos; vous vous fatiguerez et vous ne sentirez pas vos fatigues; on se moquera de vous, et vous n'y ferez pas attention. » *De inter. domo*, XVII. Et ailleurs: « O joug du saint amour, comme vos épreuves sont douces, comme vos labeurs sont suaves, comme votre poids est délicieux! » « Où règne l'amour, dit encore le même Père, il n'y a pas de peine; tout est suavité. » *Sup. Cantic. serm.* LXXXV.

Ce n'est pas peu de chose que de garder des troupeaux, sept années consécutives, à travers les montagnes et les vallées; et le patriarche Jacob accepta sans balancer une semblable condition pour obtenir sa Rachel. *Genes.* XXIX. La peine que coûte la vertu paraît encore moins à l'âme remplie de l'amour divin, quand elle considère le bien suprême à la possession duquel la vertu la conduira, et la grandeur de celui dont elle deviendra l'épouse. Ecoutez saint Bernard dans cet aveu qui respire tant de dévotion et d'amour: « Je le confesse, Seigneur: à peine ai-je supporté le poids du jour et de la chaleur; je n'ai ressenti qu'un très-léger fardeau posé par le père de famille sur mes épaules. Mon travail est tout au plus d'une heure; s'il s'étend au delà, l'amour m'empêche de m'en apercevoir. » *Sup. Cantic. serm.* XIV. Elle est assurément bien douce la chose qui peut communiquer à toutes les autres sa douceur. Si une telle propriété existe quelque part, c'est dans l'amour de Dieu, comme le même saint nous l'enseigne par ces paroles: « O bon Jésus, votre amour ne demeure jamais oisif dans les âmes qui vous aiment. Se souvenir de vous est plus doux que le miel; penser à vous est un aliment délicieux; parler de vous, c'est le comble du bonheur; méditer sur vous, c'est une consolation parfaite; être près de vous, c'est la vie qui ne doit pas finir. »

Nous comprendrons après cela ce mot du Sauveur: « Mon joug est doux et mon fardeau léger. » *Matt.* XI, 30. Ce fardeau est la loi; l'accomplissement de la loi est l'amour; et l'amour est si suave qu'il rend toutes les choses suaves. Donnez-lui tant que vous voudrez le nom de joug et de fardeau. Sachez seulement qu'il en est de ce fardeau comme des plumes de l'oiseau qui lui

donnent plus de facilité pour s'envoler. « O amour, s'écrie un pieux docteur, que votre joug est suave! que votre empire est doux! que vos liens sont forts! que vos étreintes sont puissantes! que vos nœuds sont aimables, et que votre fardeau a de charmes! »

Quelle vertu désirerons-nous, si nous ne désirons pas une vertu qui dispense à toutes les autres leur suavité! C'est pour un avantage de ce genre que les hommes s'abandonnent aux vices : il leur semble que le mal est plein de saveur, et la vertu insipide; et cédant ainsi à l'appât du plaisir, ils courent vers le vice et s'éloignent de la vertu. Quel sera le prix d'une vertu qui rend toutes les autres délicieuses, et les dépouille de toutes leurs aspérités? Et cela qu'est-ce, sinon faire revivre d'une certaine manière pour l'homme cet heureux état d'innocence où la terre livrait ses fruits sans travail, où la femme eût enfanté sans douleur; car il recueille sans couvrir de sueur son visage le fruit de la vertu, et il produit les bonnes œuvres sans douleur aucune.

Un autre effet remarquable de la charité, c'est d'unir l'homme à Dieu et de le transformer en lui. « L'amour, dit saint Augustin, est une vie qui confond celui qui aime avec l'objet aimé, et de ces deux choses fait une seule et même chose. » *In Psalm.* CXL. Les philosophes établissent entre l'entendement et la volonté la différence suivante : l'entendement dans les actes qui lui sont propres fait les choses à son image; les objets matériels, il les spiritualise et les accommode à sa manière de comprendre. Mais la volonté devient semblable aux objets qu'elle aime, parce qu'en les aimant elle les embrasse étroitement et devient avec eux une même chose. Ainsi l'entendement est pareil au sceau qui communique à ce qu'il touche son empreinte : la volonté au contraire est pareille à une cire molle qui prend la forme de l'objet qu'on lui présente. « Tel est notre amour, tels nous sommes nous-mêmes, disait saint Augustin. Si vous aimez la terre, vous êtes terre; si vous aimez Dieu, je ne craindrai pas de le dire, vous êtes Dieu. » *Serm.* XXVIII, *De temp.* Quel éloge plus grand pourrait-on faire de l'amour divin, après avoir dit qu'il transforme l'homme en Dieu même?

Ne croyez pas cependant que cette transformation soit une transformation de nature : c'est une transformation spirituelle et morale.

Ce n'est pas notre nature qui est changée; ce sont nos cœurs, et avec nos cœurs, nos sentiments, nos désirs et toute notre vie. Représentez-vous une mère aimant son fils plus qu'elle-même. Que pourra faire cet enfant dans son propre intérêt que sa mère ne fasse pour lui? Sans doute, à cause de l'amour qu'il se porte à lui-même, il cherchera en toutes choses son avantage, et il y emploiera tous ses efforts. Mais est-ce que sa mère n'en fera pas autant? Est-ce que toutes ses pensées, toutes ses actions ne sont pas pour son fils? Ne cherche-t-elle pas en tout ce qui lui est agréable, ne se réjouit-elle pas de ce qui lui profite, n'est-elle pas affligée de ses pertes, ne partage-t-elle pas ses soucis, ne souffre-t-elle pas de ses douleurs, n'est-elle pas heureuse de son bonheur, ne considère-t-elle pas les injures et les maladies de son fils comme ses propres injures et ses propres maladies? Voyez l'ombre d'un corps; elle en reproduit tous les mouvements, tous les actes et toutes les attitudes. De même, s'il nous était permis de comparer le cœur de la mère et le cœur de l'enfant, nous verrions que l'un est l'image de l'autre, qu'ils subissent les mêmes changements et qu'ils présentent les mêmes modifications. C'est une chose si naturelle et si ordinaire, que l'on semble s'oublier soi-même et oublier sa propre nature. Une mère s'oubliera elle-même pour songer à son enfant; elle se dépouillera, s'il le faut, pour l'enrichir; de telle sorte qu'elle vit moins en elle-même qu'en lui. Aussi Platon disait-il avec un grand sens que les personnes véritablement aimantes sont mortes à leur propre corps, et vivent dans le corps de ceux qu'elles aiment.

L'âme qui aime Dieu de la sorte ne tarde pas à être transformée en lui. Ce que Dieu veut, elle le veut; ce qui déplaît à Dieu lui déplaît également à elle-même; ce que Dieu aime ou déteste, elle l'aime et le déteste. Insensible à ses propres avantages, à son honneur, à ses intérêts, à sa satisfaction personnelle, elle en arrive à n'accepter ou à ne refuser que ce que la volonté divine accepte ou refuse; de telle sorte que ce changement opéré dans sa volonté, détermine un changement semblable dans ses œuvres et dans sa vie entière. Quand on retranche une branche d'un arbre pour y greffer une branche d'une espèce différente, le fruit que cet arbre rapportera ne sera pas le fruit de la branche retranchée, mais de

la branche nouvellement greffée. De même, quand la volonté de Dieu a remplacé dans l'homme sa propre volonté, les paroles, les œuvres, les pensées qui en sont le fruit ne sont plus selon la volonté humaine d'autrefois, mais selon la volonté divine. Un morceau de fer plongé dans une fournaise participe aux propriétés du feu sans perdre sa nature de fer. L'homme plongé dans le brasier de l'amour divin, participe aussi à la pureté et à la sainteté de Dieu, sans perdre sa nature d'homme. Saint Denys nous l'enseigne d'après saint Paul dans le passage que voici : « L'amour possède assez de force pour unir deux choses différentes. Il enlève à ceux qui aiment l'empire d'eux-mêmes pour le conférer à l'objet aimé. Voilà pourquoi ce grand serviteur de Dieu s'écriait : « Je vis ; mais ce n'est pas moi qui vis ; c'est le Christ qui vit en moi. » *Galat.* II, 20.

Cette transformation s'établit encore par une autre raison. C'est une loi de la nature que l'on s'efforce de ressembler autant que possible aux objets de son amour. Quand on aime la vertu, on travaille à devenir vertueux ; quand on aime les lettres, à devenir savant ; quand on aime les armes, ou le jeu, à devenir habile dans chacune de ces parties. Par le même principe, celui qui aime Dieu, s'efforce d'imiter et de reproduire la sainteté et la pureté de Dieu même, conformément à cette parole du Seigneur : « Vous serez saints, parce que je suis saint. » *Levit.* XX, 7.

Nous nous convaincrons davantage de cette vérité si nous considérons l'empire que l'amour exerce sur la volonté, et la volonté à son tour sur toutes les puissances de l'homme : la volonté est dans l'homme ce qu'est un roi dans son royaume. C'est pourquoi, dès que la volonté se penche d'un côté, elle entraîne vers ce côté toutes les facultés de son domaine. La mémoire, l'entendement, les désirs, le corps lui-même obéissent à son impulsion, comme les astres inférieurs à l'attraction des astres principaux de leur système. Mais la volonté étant elle-même soumise à l'amour, il s'ensuit qu'elle se portera là où se porte l'amour, qu'elle embrassera avec toutes les puissances qui lui obéissent l'objet que l'amour lui présente, jusqu'à ce que l'âme soit transformée en l'objet aimé. De là il arrive qu'il suffit d'aimer le vice

pour être vicieux, d'aimer le monde pour être mondain, d'aimer la chair pour être charnel, d'aimer l'esprit pour être spirituel. Aussi un prophète disait-il en parlant des méchants qu'ils étaient devenus abominables, comme les choses où ils avaient mis leur amour. *Ose.* IX, 10.

Si l'amour en général possède la vertu d'opérer une semblable transformation, quelle sera la dignité de l'amour divin, puisqu'il transforme l'homme en Dieu lui-même? Où trouver plus de gloire et plus de noblesse? où l'homme rencontrera-t-il plus de profit? Comment s'élèvera-t-il à une plus haute valeur? Que fera-t-il de plus propre à le grandir à ses propres yeux, que d'aimer le Seigneur et de participer à sa pureté infinie? Il lui est facile d'en faire tous les jours l'expérience en conversant avec Dieu. Que si, dans cet exercice, il est touché par une seule étincelle d'amour, aussitôt il éprouve de plus ardents désirs d'améliorer sa conduite. Mais si l'amour divin ennoblit à ce point l'âme où il ne fait que passer, que produira-t-il dans l'âme où il a établi son repos?

VIII.

De la huitième chose sur laquelle est fondée l'excellence de la charité.

Ce serait une tâche infinie que de vouloir exposer complètement toutes les prérogatives de la charité. Je dirai donc, pour mettre fin à cette matière, que si la charité est la plus noble de toutes les vertus, si elle en est le couronnement, c'est en elle aussi que consiste la perfection de la vie chrétienne, et qu'il ne faut pas chercher ailleurs la mesure de la perfection à laquelle les justes arrivent en cette vie, et de la gloire qu'ils reçoivent dans l'autre. Voilà pourquoi saint Bernard écrivait ces paroles : « Celui dont la charité est grande, est grand : celui dont la charité est petite, est petit : celui dont la charité est nulle n'est rien. » L'Apôtre ne dit-il pas dans une de ses épîtres : « Si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. » I *Corinth.* XIII, 1 et seq. Prenez un vieillard à sa dernière heure : si en ce moment il possède une charité plus grande que tel autre chrétien, quoique ce dernier ait opéré de nombreux miracles, quoiqu'il ait converti un grand nombre d'âmes; il obtiendra certainement dans le ciel un degré plus élevé de gloire

essentielle. Comme l'enseigne saint Thomas, supporter plus de fatigues, convertir plus d'âmes regarde, non la récompense essentielle, mais la récompense accidentelle. Et saint Augustin confirme cette doctrine en ces termes · « Ce n'est ni la multitude des travaux, ni l'ancienneté des services, mais la grandeur de la charité qui détermine le degré du mérite et de la récompense. » *Cont. Pelagian. epist.* cv.

Au reste, rien de plus naturel et de plus raisonnable. En accordant que tous les actes et tous les efforts de l'homme sont peu de chose, eu égard à ce qu'il reçoit de Dieu; cependant celui qui aime davantage fait et donne assurément davantage. Il se donne de la sorte lui-même, et il fait la chose la plus agréable à Dieu qu'il puisse faire. La volonté étant, comme on l'a vu dans l'article précédent, la souveraine et l'arbitre des facultés de l'homme, et obéissant elle-même à l'amour; il en résulte qu'en offrant pleinement au Seigneur notre amour, nous lui offrons par cela même notre volonté avec tout ce qui en dépend, et qu'il nous est impossible de lui offrir davantage. A Dieu seul est dû un pareil sacrifice, parce que ce sacrifice épuise notre pouvoir. Aussi Dieu nous en récompense-t-il d'une manière digne de lui, et se donne-t-il tout entier à celui qui s'est donné tout entier lui-même.

C'est un sujet de courage et de grandes consolations pour les pauvres qui n'ont rien à donner au Seigneur, pour les personnes que la vieillesse, l'infirmité ou l'ignorance empêchent de servir Dieu comme elles le voudraient. Rien de tout cela n'est nécessaire pour beaucoup aimer Dieu. Celui-là peut beaucoup qui aime beaucoup; celui-là donne beaucoup qui se donne lui-même; celui-là fait beaucoup qui désire faire beaucoup; car, devant Dieu qui sonde les cœurs, la bonne volonté a autant de valeur que les bonnes œuvres. Si vous ne pouvez pas faire beaucoup, ne mettez pas de bornes à vos désirs et à votre amour: vous suppléerez ainsi à votre impuissance. Etes-vous pauvre des richesses qui permettent de faire l'aumône, soyez riche d'amour et charitable par le désir; et regardez votre désir comme exaucé. Personne ne songe à vous susciter des persécutions et des souffrances; soupirez de tout votre cœur après de pareils traitements, et vous

jouirez aux yeux de Dieu du mérite du martyre. « Autre chose, disait saint Cyprien, est manquer de cœur pour le martyre, et autre chose de pouvoir satisfaire son cœur par le martyre. Dans un cas se montre la faiblesse humaine, dans l'autre la grâce et la faveur divines. »

IX.

De la neuvième chose sur laquelle est fondée l'excellence de la charité.

Vous pouvez maintenant, lecteur chrétien, juger de l'excellence et des avantages de la charité. Vous avez vu qu'elle est la première des vertus, qu'elle en est la fin, la perfection, la vie et l'abrégé. Suivant l'enseignement des théologiens, l'amour désordonné de soi-même est le principe de tous les péchés. L'amour de Dieu étant l'opposé, il s'ensuit qu'il est le fléau des vices et la source de toutes les vertus. Qui ne s'empressera de se procurer un remède aussi efficace à sa faiblesse et à ses maux? Qui ne s'efforcera d'obtenir une vertu dont le secours a tant de puissance? O vertu admirable, racine de toutes les vertus, fille aînée de la grâce, règle de sainteté, miroir de religion, source de mérites, robe nuptiale, héritage des enfans de Dieu, clef du paradis, aliment de l'âme, charme du cœur, notre force dans les combats, notre couronne dans la victoire, sœur de la vérité, mère de la sagesse, compagne des saints, joie des anges, terreur des démons, fléau des vices, abrégé de la perfection; sans toi nos forces s'évanouissent, l'intelligence s'obscurcit, la foi est morte, la confiance n'est plus que présomption vaine, le mérite du bien disparaît, les liens de l'amour fraternel se brisent. Mais avec toi nous sommes fermes dans les tentations, humbles dans la prospérité, et tranquilles dans l'adversité.

Si la charité est le principe de si grands avantages, ne convient-il pas de donner, à l'exemple du sage marchand de l'Evangile, tout ce qu'on possède pour acquérir cette pierre précieuse? Quels exercices, quelles mortifications, quels travaux pourraient n'être pas bien employés à l'acquisition de ce divin joyau? Sans doute le prix en est élevé; mais tout ce que l'homme est capable de donner, qu'est-ce en comparaison de Dieu, dont la charité nous

assure la possession? « Dieu est charité, dit saint Jean : quiconque est dans la charité demeure en Dieu et Dieu en lui. » I *Joan.* IV, 16. Paroles que saint Bernard commente en ces termes : « Dieu est charité : quoi de plus précieux? Quiconque demeure dans la charité demeure en Dieu : quoi de plus certain ? et Dieu en lui : quoi de plus délectable ? » *Serm.* LXXI *sup. Cantic.* Est-ce dire peu de chose que d'appeler Dieu charité? Est-ce peu de chose que d'avoir Dieu en soi? A la charité seule appartient ce privilége de prêter à Dieu son nom. On ne dit pas que Dieu soit humilité, ou chasteté ou obéissance. Quoique toute vertu soit un don de Dieu, la charité est la seule qui à cette qualité joigne le privilége de porter le nom qu'il daigne prendre.

En donnant tout ce que vous avez pour acquérir la charité, que donnerez-vous sinon une faible partie pour acquérir le tout? Qu'est-ce que l'homme, la plus imperceptible des créatures, auprès du Créateur de l'univers? Qui ne prononcera pas du fond de son cœur ces paroles échappées à une âme ardemment éprise de cette vertu? « O charité, si je savais ce que tu vaux, je donnerais volontiers tout ce que l'on me demanderait pour te posséder. Mais tu excèdes en valeur tout ce que je possède, et je ne trouverai pas en moi le prix qu'il conviendrait de donner. Néanmoins je donnerai ce que j'aurai, et je le donnerai sans réserve : et quand je l'aurai donné, j'estimerai n'avoir rien donné. Je sacrifierai volontiers tous les plaisirs des sens, toutes les joies du cœur pour te posséder; car je trouverai en toi plus d'amabilité, plus d'avantages, plus de délices, plus de suavité. En toi je trouve la plus douce joie, la satisfaction la plus complète, la protection la plus sûre, la récréation la plus charmante. C'est toi en un mot qui agrandis le plus nos âmes, et les rapproche le plus près du trône de Dieu.

Observons, en dernier lieu, qu'en traitant de la perfection de la charité, et par cela même de la perfection de la vie chrétienne, nous devons nécessairement demander aux âmes désireuses d'y parvenir, des choses très-élevées, très-spirituelles, et difficiles à la nature, quoique faciles à la grâce. On ne saurait mettre à de moindres conditions un bien qui a pour effet d'unir l'homme à

son Dieu, et d'en faire par voie d'imitation et de ressemblance un même esprit avec lui. Que nul cependant ne se plaigne. Nous ne ugeons cette perfection obligatoire pour personne, et nous ne nous adressons qu'aux âmes dont elle est le but volontaire. A la vérité, tous les hommes devraient suivre cette voie; et si nos désirs en fait de biens temporels ne connaissent pas de bornes, la raison exigerait qu'ils fussent encore moins limités en ce qui concerne les biens spirituels et célestes.

CHAPITRE II.

Des principaux moyens propres à obtenir l'amour de Dieu.

Lorsque l'homme est persuadé de l'excellence de la charité, et que son cœur s'est épris de cette précieuse vertu, il désire aussitôt connaître la voie et les moyens propres à l'y conduire. C'est à lui enseigner ces moyens qu'est consacré tout entier le présent ouvrage. Et d'abord, il est indispensable de comprendre la nature et la condition de la fin qui nous est proposée, laquelle est l'amour de Dieu même. Cette condition, nous l'avons déjà indiquée : elle consiste à unir l'homme à Dieu, à le transformer en lui, à rendre sa volonté conforme de tous points à la volonté divine, et à le rapprocher autant que possible de la sainteté et de la pureté de son Créateur. C'est une chose que le Seigneur nous demande en plusieurs endroits des saintes Ecritures. « Soyez saints, parce que je suis saint. » *Levitic.* xx, 7. Non-seulement les livres inspirés proposent cette fin à nos efforts, et nous la présentent comme une règle infaillible de conduite; mais il a été donné à la raison humaine elle-même d'entrevoir cette vérité. Dans un de ses dialogues, intitulé *Théétète,* Platon prête à Socrate ces paroles : « Il est impossible que le monde ne renferme plus des méchants; nous vivons parmi des hommes et non parmi des Dieux. C'est pourquoi, il nous faut efforcer de quitter ce monde pour passer dans un autre. Or, ce passage consiste uniquement à fuir les choses de la terre, et à imiter de notre mieux la divinité. Nous imitons la divinité, quand nous imitons sa justice, sa sainteté, sa sagesse. Dieu étant infiniment juste, rien ne lui ressemble plus que l'homme

juste. D'où il suit que la connaissance de Dieu est la véritable sagesse et la véritable vertu; et que ne pas connaître Dieu est le propre d'une grossièreté et d'une malice manifeste. Quelque autre genre de sagesse que vous imaginiez hors de celle-ci, elle en aura l'apparence, mais elle n'en aura pas la réalité. » Ainsi il a suffi des lumières de la raison pour découvrir que la perfection de l'homme consiste dans l'imitation de la sainteté et de la pureté souveraine de celui qui est le principe même de la créature raisonnable.

Il ne sera pas maintenant difficile de déterminer les moyens propres à conduire à cette fin. Puisque nous voulons arriver à l'imitation de Dieu et à notre transformation en lui, la première condition est évidemment de remplacer l'être que nous avons par celui auquel nous aspirons. En conséquence, le premier et le principal moyen à prendre consiste à nous dépouiller des propriétés et des imperfections du vieil homme pour nous revêtir du nouveau qui a été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. Dans l'ordre de la nature, il ne saurait y avoir de production sans une corruption préalable; il faut que le grain de froment pourrisse dans la terre avant de porter ce dont il est capable : de même, nous ne serons jamais élevés à une condition divine, tant que nous n'aurons pas laissé de côté notre condition humaine avec ses misères et sa faiblesse. C'est une vérité des plus simples et des plus claires, que la science exclut l'ignorance, la santé la maladie, la justice le péché. Donc, une manière d'être divine exclut également une manière d'être purement humaine.

Tout mouvement suppose deux termes, un point de départ et un point d'arrivée; en dehors de ces conditions il est absolument impossible. C'est ainsi que dans ce mouvement spirituel que l'homme accomplit pour se rapprocher de Dieu, il ne saurait atteindre ce terme s'il ne commence par sortir de lui-même. Avant qu'un morceau de bois prenne feu, il faut qu'il perde son humidité et tout ce qu'il renferme d'éléments contraires à la combustion. Avant que l'homme conçu dans le péché, emprisonné dans la chair et le sang, soit transformé en Dieu et qu'il reproduise sa pureté et sa sainteté, il doit se dépouiller de tout ce qui répugnerait en lui à la pureté et à la sainteté divines. Ceci est

l'œuvre spéciale de la grâce toute-puissante du Seigneur. Aussi l'Ecriture sainte l'appelle-t-elle un feu dévorant, parce qu'elle a pour office de consumer toutes les imperfections de l'homme, de le purifier de tous ses péchés, afin de se communiquer elle-même. *Deuter.* IV. La nature de la grâce, disait saint Denys, est d'attirer à elle toutes choses, et de les admettre à la participation de ses propres perfections.

Mais, comme le Seigneur, qui a créé l'homme sans l'homme, ne le justifie pas sans lui, je veux dire, sans que l'homme concoure à cette œuvre, sans qu'il fasse de son côté ce qu'il peut, sans qu'il porte lui-même le joug et sans qu'il unisse ses mains à celles de Dieu; il en résulte que nous devons travailler de concert avec Dieu à l'extermination du mal dont nous sommes affligés, puisque telle est sa volonté, et à détruire tout ce qui serait un obstacle à l'union et à la ressemblance désirées. Pour remplacer une forêt par un jardin, il est indispensable d'arracher les arbres sauvages dont elle est formée; c'est ensuite seulement qu'on plante sur ce même terrain des arbres fruitiers. La même marche convient à celui qui veut transformer son âme en un verger divin et en un paradis délicieux. Il doit d'abord en arracher les épines et les ronces des vices et des mauvais penchants; après quoi il pourra y planter les vertus qu'il voudra, et en particulier la charité, véritable arbre de vie et principe de toutes les autres vertus. La naissance du patriarche Isaac nous fournit une figure de cette vérité. Il vint au monde quand sa mère Sara avait atteint un âge où les lois de la nature s'opposent à toute fécondité. *Genes.* XVIII. Sans doute que cette circonstance a pour but de déclarer le caractère miraculeux de la naissance du fils d'Abraham; mais elle nous apprend aussi que la naissance du véritable Isaac dans l'âme religieuse, que l'apparition de la joie spirituelle fille légitime de la charité est subordonnée à la disparition des faiblesses, des imperfections et des misères de la nature corrompue. Puisque nous prétendons substituer à l'homme charnel un homme spirituel, ou plutôt, à la créature le créateur, il faut nécessairement que l'homme charnel et sensuel soit détruit, avant que l'homme spirituel soit engendré. Les rêveurs qui cherchent

à changer le cuivre en or commencent par faire subir au cuivre les traitements les plus dissolvants. De même, dans cette alchimie spirituelle où nous prétendons changer la terre en ciel, la chair en esprit, l'homme en Dieu, force est de faire disparaître l'un de ces termes, afin que l'autre apparaisse.

Ces considérations nous conduisent à reconnaître la vérité de cet enseignement commun aux saints docteurs, et contenu principalement dans la première conférence de Cassien, que la pureté du cœur est le meilleur moyen pour obtenir l'amour de Dieu. L'effet de la pureté de cœur est de nous dépouiller de tout ce qui est un obstacle à ce saint amour, de tout ce que nous avons d'animal et de terrestre, en un mot de tout ce qui détruirait en nous l'image divine. En conséquence, elle commence par mortifier l'amour-propre, puis la propre volonté qui en est la sœur naturelle; en troisième lieu le péché; en quatrième lieu les inquiétudes et les passions de l'âme, en cinquième lieu les soins désordonnés que ces passions occasionnent; en sixième lieu elle retranche les occupations superflues; en septième lieu elle combat les mauvaises inclinations de la nature; en huitième lieu, elle purifie l'intention, et lui dérobe toute vue d'intérêt soit spirituel soit temporel. Nous examinerons ces divers points dans les chapitres qui vont suivre.

Quand ces désordres de la nature ont été convenablement réprimés, on voit alors fleurir le règne de l'esprit; et l'on est aussi disposé à aller vers Dieu par l'amour, que Dieu l'est à venir vers nous par sa grâce. Otez à la pierre le point d'appui qui la soutient à une certaine hauteur, et elle tombe vers le centre de la terre selon sa condition naturelle. Débarrassez l'âme, substance spirituelle, des liens dans lesquels les sentiments terrestres l'ont emprisonnée; et aussitôt, cette sœur des anges s'élève sur les ailes de la grâce divine, vers les biens spirituels à la puissance desquels elle est conviée par sa condition naturelle et sa dignité.

Quoique ces moyens soient à la rigueur suffisants pour former l'âme à l'amour de son Créateur, nous y joindrons cependant quelques exercices et quelques considérations propres à raviver l'ardeur de son amour, et à lui en faciliter la tâche. L'Apôtre nous ap-

prenant qu'en s'unissant à Dieu on devient un même esprit avec lui, et cette union se faisant non d'une manière corporelle, mais à l'aide des sentiments affectueux et des considérations de l'esprit, il est convenable de ne pas passer ce sujet complétement sous silence. Par cette union à Dieu, l'âme participe d'une certaine façon à l'éclat de sa sainteté et de sa splendeur. La beauté qu'elle en reçoit rappelle la beauté éblouissante des nuages quand la lumière du soleil les enveloppe comme un vêtement. Voilà pourquoi nous diviserons cet ouvrage en trois parties principales : dans la première nous nous occuperons spécialement des obstacles que rencontre l'union de notre âme avec Dieu, opérée par la charité; dans la seconde, nous traiterons des vertus les plus propres à favoriser cette union; dans la troisième, nous exposerons des considérations et des prières capables d'allumer en nos cœurs le feu du divin amour.

Une remarque importante à faire, c'est que la principale difficulté de cette entreprise ne consiste pas dans l'acte même de l'amour de Dieu, lequel est plein de suavité, mais dans l'extirpation des obstacles qui éloignent l'âme de cet amour. Une fois que l'on a détruit les conditions de résistance que le bois oppose à la flamme, il ne tarde pas à s'embraser. La même chose arrive au cœur humain qui désire aimer Dieu : quand sa froideur pour les choses du ciel, et ses attachements aux choses de la terre ont été surmontés, la principale difficulté est vaincue.

De là découle un avis des plus notables, et des plus propres à nous faire connaître et à nous faire éviter une grande partie des illusions où il serait aisé de tomber. C'est qu'il ne faut pas juger du chemin que l'on a fait en cette voie, par les consolations, les tendresses qu'on éprouve, les larmes que l'on répand, bien que ces choses soient louables et saintes; mais par la mortification de l'amour-propre et des penchans désordonnés qui lui servent de cortége, et par les victoires que l'on remporte sur ces divers obstacles. Il y a des personnes tellement sensibles que le plus léger souvenir de la passion du Sauveur ou de tout autre sujet suffit pour les attendrir jusqu'aux larmes et les remplir de délices. Comme ceci est l'ouvrage de la sensibilité, et non de l'amour;

qu'elles ne s'estiment pas avoir fait pour cela beaucoup de progrès, à moins qu'elles n'aient triomphé en même temps de leur volonté propre, de leurs appétits et de leurs mauvaises inclinations.

Il arrive encore que, les considérations de la seconde partie offrant plus de suavité, on leur donne la préférence sur les exercices recommandés dans la première partie. Une semblable conduite n'est pas sans inconvénients et sans périls; il ne faut pas plus négliger la première de ces parties que la seconde. Ayons l'un de nos yeux fixé sur la mortification, et l'autre sur la prière et les considérations d'où jaillit la flamme de l'amour divin : les délices que nous ressentirons d'un côté nous rendront supportable la peine et les efforts qui nous incomberont de l'autre.

PREMIÈRE PARTIE.

DES MOYENS PROPRES A OBTENIR L'AMOUR DIVIN, ET DES OBSTACLES QUI S'Y OPPOSENT.

CHAPITRE PREMIER.

Du premier moyen à employer pour obtenir l'amour divin, à savoir, de la victoire à remporter sur l'amour-propre.

En commençant cette première partie, nous supposons que rien n'était plus aisé, plus naturel, plus doux à l'homme, dans l'état où Dieu l'avait créé, que d'aimer son Créateur. Quoi de plus simple pour la créature, que l'amour du Créateur; pour l'effet que l'amour de la cause, pour l'être qui a un commencement; que l'amour de son principe; pour la partie, que l'amour du Tout à qui elle doit l'existence? Le bras s'avance pour recevoir l'épée destinée à la tête, et les membres préfèrent la conservation du corps auquel ils appartiennent à leur propre conservation.

Il en était ainsi lorsque le péché vint ravir à la nature son intégrité et la jeter dans le désordre et la corruption. Maintenant,

l'homme ne marche plus comme il marchait; il ne peut plus ce qu'il pouvait, et de grands obstacles se dressent à chaque pas devant lui. Avant la faute originelle il aimait Dieu plus que soi-même : après la faute, il s'aime soi-même plus que Dieu. Cette faute n'est elle-même qu'un adultère spirituel, une sorte de difformité en vertu de laquelle nous naissons avec l'amour de nous-mêmes et l'indifférence à l'égard de notre Créateur.

Or, cet amour désordonné forme, avec les sentiments dont il est le principe, le plus grand obstacle à l'amour divin. En nous concentrant sur nous-même, il nous detourne du Seigneur : et nous inclinant à l'amour des biens terrestres, il nous détourne de l'amour des biens du ciel. Si nous n'avions pas à lutter contre ce sentiment, l'amour divin nous deviendrait tout-à-fait praticable.

En conséquence, désirez-vous sincèrement obtenir l'amour de Dieu? sachez alors, et n'oubliez jamais que vous devez déclarer une guerre implacable à l'amour-propre. Et par amour-propre j'entends et j'entendrai toujours dans le cours de ce traité, l'amour déréglé du corps et de tout ce qui se rapporte au corps. Je dis, *amour déréglé,* parce que ce même sentiment, quand il est réglé et bien ordonné, loin d'être condamnable, est bon et nécessaire à la conservation de la vie. Il n'y a rien de nouveau ni d'impossible, tant s'en faut, à ce qu'une chose bonne par nature et nécessaire à la conservation de la vie, devienne nuisible, quand elle cesse d'être réglée et mesurée. Quoi de plus nécessaire que le sang à la vie animale? Pourtant, s'il devient trop ardent, il entraîne des maladies et quelquefois la mort même. La chaleur naturelle, signe essentiel de la vie, dégénère en fièvre quand elle dépasse une certaine limite. Tant que les fleuves abondants ne sortent pas de leur lit, ils ne causent aucun dommage; mais s'ils débordent, ils inondent les campagnes qu'ils traversent. C'est dans ce sens que nous appelons salutaires et louables l'amour-propre et les affections qui l'accompagnent quand ils sont soumis à la règle de la raison et de la loi de Dieu; préjudiciables et vicieux au contraire quand ils enfreignent cette même règle.

L'amour-propre a pour office et pour caractère de désirer d'une manière désordonnée tous les biens corporels. Malgré le nombre

infini de ces biens, saint Jean les ramène tous à trois classes : les biens de la fortune, les honneurs et les plaisirs. I *Joan.* II. Et, de même qu'indépendamment des quatre vents principaux qui soufflent sur la terre, il y en a une foule d'autres que l'on ramène cependant à chacun de ces vents; il existe aussi une foule de biens temporels que l'on ramène à chacune de ces classes. Sous le nom d'honneurs, on comprend les dignités, les fonctions, les titres, les emplois, les commandements, les primautés, les priviléges, les libertés, les prérogatives, les charges, le faste, le luxe, la représentation, et tout ce qui sert à donner du relief aux yeux des hommes.

Aux biens de la fortune se rattachent tous les intérêts et tous les avantages temporels, les patrimoines, les héritages, les propriétés, les bénéfices et tous les biens de ce genre.

Sous le nom de plaisirs sont rangées toutes les choses propres à charmer soit les sens extérieurs, soit les sens intérieurs. Ce qui charme naturellement les yeux, ce sont la variété et la beauté des couleurs, des édifices, des tapisseries, des danses et des spectacles. Ce qui charme les oreilles, c'est la musique naturelle comme la musique artificielle; plaisir réservé au palais des princes. Ce qui charme l'odorat ce sont les parfums, les eaux de senteur que l'on prépare, les plantes aromatiques et tout ce que l'industrie humaine a inventé en ce genre. Ce qui charme le goût, ce sont les différents aliments fournis par la nature, aussi bien que les raffinements apportés par l'homme dans sa nourriture et faciles à remarquer dans les festins que l'on célèbre chaque jour. Enfin ce qui charme le tact, ce sont une couche molle, des vêtements précieux, et ces modes de toute sorte qu'on imagine sans cesse.

Aux sens les plus délicats de notre nature s'adressent des jouissances moins matérielles. L'esprit de l'homme est curieux et avide de savoir, de connaître, et de posséder tout ce qui peut donner de la considération. A cette fin servent les bijoux précieux, les livres, les lectures souvent plus frivoles que profitables, les entretiens, les conversations, les entrevues, les visites, les promenades, les distractions de toute espèce propres à charmer nos sens par la variété des choses.

Puisque l'amour consiste simplement à vouloir du bien, il est évident qu'en nous aimant nous-même d'une manière déréglée, nous désirons jouir avec un égal déréglement de la totalité, ou du moins d'une grande partie de ces biens. Aussi l'amour-propre passe-t-il avec raison pour être très-fécond de sa nature, ayant tous les biens sensibles pour objet. C'est une vipère donnant le jour à d'autres vipères non moins vénimeuses que leur mère. Si donc vous cherchez le parfait et pur amour, il vous faut commencer par retrancher et mortifier ce qu'il y a d'excessif dans ces sentiments. Il vous faut les répudier tous ensemble, et les chasser tous de votre demeure. A cette condition seulement vous triompherez de l'amour-propre. Pour arracher un arbre du sol, il est indispensable de couper toutes les racines qui l'y rattachent. De même pour arracher cet arbre de mort, il est indispensable de couper toutes ses racines et les affections qui lui donnent sa force. Nos historiens racontent qu'avant de s'emparer de Grenade, nos aïeux furent obligés de s'emparer de toutes les forteresses une à une, qui la défendaient. Nous ne viendrons pas non plus à bout de cet amour puissant, si nous ne commençons par nous rendre maître des sentiments qui en forment, pour ainsi parler, le boulevard; si nous n'éloignons notre cœur de l'amour des choses visibles, afin de lui donner comme aliment les choses invisibles, et d'y établir sans obstacle le règne de l'amour de Dieu. Il nous serait aussi impossible, dit saint Jean Climaque, de nous aimer nous-même avec désordre et d'aimer le Seigneur, que de regarder du même œil à la fois, le ciel et la terre.

CHAPITRE II.

De l'incompatibilité qui existe entre l'amour de Dieu et l'amour désordonné de soi-même.

Afin de convaincre l'homme de l'incompatibilité de l'amour de Dieu et de l'amour désordonné de soi-même; afin, dis-je, de lui enlever toute illusion, et de le déterminer à prendre les armes et à combattre résolument cet ennemi gigantesque; je vais énumérer les principales raisons sur lesquelles repose cette incompatibilité.

I.

Premier obstacle que l'amour-propre oppose à l'amour de Dieu.

En premier lieu, l'amour-propre, comme nous l'enseigne saint Augustin, est la cause de tous les péchés du monde : c'est lui qui bâtit les murs de Babylone, et qui la peuple des fils de confusion dont elle est remplie; tandis que l'amour de Dieu élève et peuple de son côté la Jérusalem spirituelle. Personne, en effet, ne pèche qu'en vue d'obtenir un bien aimé avec désordre. Judas pécha pour obtenir les trente deniers promis à la trahison; David pour obtenir Bersabée; notre mère commune pour goûter le fruit de l'arbre défendu. Or, il est clair que tous ces désirs sont des rejetons de l'amour-propre; et c'est lui qui, nous portant à désirer ces biens d'une manière désordonnée, détourne de Dieu nos regards et nous entraîne à transgresser ses commandements. Si rien n'est plus opposé à la charité que le péché mortel, attendu que la charité est la vie de l'âme et que le péché en est la mort; quelle opposition existera-t-il donc entre la charité et le principe même de tous les péchés possibles? Jugez par là des obstacles que l'amour-propre suscite à l'acquisition de cette vertu.

I.

Second obstacle que l'amour-propre oppose à l'amour de Dieu.

En second lieu, l'amour-propre est le plus grand obstacle à l'acquisition même des autres vertus qui ont pour but la charité, comme les remèdes ont pour but la santé, et qui préparent l'âme à recevoir ce don céleste. Et la raison en est, comme l'enseigne toute philosophie, que la vertu a, pour élément, des choses ardues et difficiles. Or, l'amour-propre étant l'ennemi de toute peine et de toute difficulté, il est nécessairement l'ennemi de la vertu. Il en a horreur, à cause des luttes qu'elle entraîne à sa suite, comme une personne à qui les douceurs sont insupportables a horreur des aliments préparés de cette manière, quels qu'en soient d'ailleurs la qualité et le prix. De là ce mot de Sénèque, qu'il n'y a pas de place pour la vertu dans le royaume du plaisir; et qu'il aura peu d'estime pour la vertu celui qui est trop ami de soi-même.

III.

Troisième obstacle que l'amour-propre oppose à l'amour de Dieu.

Ajoutez à cela que le but principal des vertus morales est de réprimer nos passions naturelles, de les éloigner de tout excès, et de les contenir dans cette juste mesure qui constitue précisément la vertu. Or, l'amour-propre n'est pas moins nuisible en ceci que dans tout le reste. La violence et l'impétuosité qu'il apporte en tous ses désirs, il les apporte aussi dans les passions dont il est la source naturelle. Mais plus ces passions seront impétueuses et violentes, plus la vertu aura de peine à s'en rendre maîtresse. Il n'est pas aisé au cavalier de dompter un coursier furieux et qui n'obéit ni au mors, ni au frein. Ainsi, l'obstacle que l'amour-propre oppose à l'action de la vertu, retombe par contre-coup sur la charité, dont les autres vertus sont les compagnes obligées.

IV.

Quatrième obstacle que l'amour-propre oppose à l'amour de Dieu.

Voici encore une autre raison pour laquelle cet amour vicieux barre le passage à l'amour divin. Comme on l'indique ailleurs, un des meilleurs moyens pour obtenir ce saint amour, consiste dans la considération et la méditation pieuse des sujets propres à enflammer notre cœur. Eh bien! l'amour-propre, quand il est fortement enraciné dans nos âmes, leur rend cet exercice extrêmement difficile. En effet, là où cet amour se transporte, se transportent aussi tous les sens et toutes les puissances de l'âme, sans que rien soit capable de les en séparer. Celui qui a dit que là où était notre amour étaient nos yeux, a dit la vérité; mais il n'a pas tout dit. La même raison qui attire nos yeux quelque part, à cause du plaisir qu'ils se promettent, attire sur le même objet tous les autres sens, parce que chacun prétend jouir de la présence de cet objet à sa manière. Par conséquent, outre que la volonté est étroitement attachée à l'objet qu'elle aime, c'est encore sur le même point que se porte l'intelligence par la pensée, la mémoire par le souvenir, la langue par les paroles et les conversations, et toutes les autres facultés par les actes qui leur sont propres. Ce n'est pas

sans raison que le Sauveur a dit : « Là où est votre trésor, là est aussi votre cœur ; » *Matt.* VI, 21 ; c'est à savoir, toutes les puissances qui marchent à la remorque de la volonté. Le premier soin de l'amour est de s'emparer de la volonté et de la déterminer à vouloir ce qu'il veut ; et comme la volonté est la reine de l'homme et de toutes ses facultés, quand la volonté est conquise, l'homme tout entier est conquis. Aussi dit-on généralement que l'âme est beaucoup plus dans l'objet de son amour que dans le corps auquel elle donne la vie et auquel elle est attachée.

A l'appui de cette doctrine se présente la fameuse sentence de saint Augustin, que « l'amour tient parmi les créatures raisonnables la place que la pesanteur occupe parmi les créatures corporelles. » *De Civit. Dei*, XI, 28. De même que ces dernières se meuvent conformément aux lois de la pesanteur qui les régissent, en sorte que les unes montent naturellement vers les cieux, par exemple l'air et le feu ; tandis que d'autres se dirigent vers le centre de la terre, par exemple la terre et l'eau ; ainsi les créatures raisonnables obéissent à la direction imprimée par l'amour qui prédomine en chacune d'elles. Est-ce l'amour de la terre qui les domine ? alors tous leurs désirs, toutes leurs préoccupations, tous leurs efforts ont pour objet les choses de la terre. Est-ce au contraire l'amour du ciel? alors toutes leurs pensées sont tournées vers Dieu, et elles peuvent dire avec saint Paul : « Notre vie se passe tout entière dans les cieux. » *Philipp.* III, 20. Par où l'on voit que l'amour divin se dirige, comme la flamme vers les cieux, et qu'il ne s'arrête pas avant d'y être parvenu. Mais l'amour-propre, aussi pesant que la terre, descend toujours, jusqu'à ce qu'il ait trouvé le centre grossier où il cherche son repos. De ces deux principes si différents découlent deux genres de vie non moins différents, l'un tout à fait terrestre, l'autre tout à fait digne du ciel.

Mais revenons à notre sujet. S'il est vrai que l'un des principaux moyens pour obtenir l'amour de Dieu consiste à élever vers lui toutes les puissances de notre âme, sans jamais les en détacher, à méditer nuit et jour ses grandeurs, ses merveilles, et tout ce qui est capable de nous porter à l'aimer ; comment sera-t-il possible

d'employer ce moyen pour l'homme que remplit l'amour des choses terrestres et dont l'entendement, la volonté, la mémoire, l'imagination, les affections, les soins et les sentiments sont enchaînés à la terre? Où l'amour divin trouvera-t-il en lui une place vide? Où se reposera-t-il? Sur quelles puissances lui sera-t-il permis d'agir? Que fera-t-il dans une âme où règne sans partage un amour étranger? Quels caractères mettrez-vous sur un tableau déjà couvert de figures et de caractères, si vous ne commencez par effacer ces derniers? Est-ce qu'un champ déjà ensemencé recevrait une semence différente, ou rapporterait des fruits d'une autre espèce? Non, un cœur dont l'amour du monde a pris possession ne saurait contenir en même temps l'amour de Dieu. Sénèque a dit avec beaucoup de raison qu'à aimer véritablement nous ne pouvions aimer qu'une seule chose. De là les jalousies et les fureurs auxquelles donne lieu l'amour charnel. On ne se croit pas véritablement aimé d'une personne, quand celle-ci ne nous aime pas à l'exclusion de tout autre. Il en est de l'amour comme d'une fontaine qui verse une quantité d'autant plus petite par l'un de ses tuyaux, qu'elle en verse par l'autre une quantité plus grande. « La couche est étroite, disait le Seigneur par l'organe d'Isaïe, et il faut que, sur deux personnes, l'une y renonce. Le manteau est étroit, et deux personnes ne pourraient s'en couvrir. » *Isa.* XXVIII, 20. Parole qui ne se vérifie nulle part aussi bien que dans le sujet de l'amour.

C'est pour cela qu'un grand nombre de personnes éprouvent tant de difficultés dans les exercices de l'amour divin. A peine veulent-elles se recueillir et élever leur âme vers le Seigneur, qu'il surgit en elles une foule innombrable de figures et d'images, de pensées et de préoccupations, en présence desquelles il leur devient impossible de persister un temps raisonnable dans leur pieux dessein; un poids plus fort les entraîne d'un autre côté; et plus d'une fois le corps aussi bien que le cœur cède à l'attrait des choses que l'on aime d'une manière déréglée. Outre le corps et l'âme avec leurs sens et leurs puissances, ce tyran s'empare encore de toutes nos heures et de tous nos instants, afin que nous ne soyons pas libres un seul instant de nous appliquer aux choses

de Dieu. Quand l'intérêt, l'honneur, la science font entendre leur voix aux âmes que ces biens ont séduites, elles accourent aussitôt et prennent toutes les voies propres à y aboutir, estimant perdus les moments qu'elles emploieraient d'une autre manière.

V.

Cinquième obstacle que l'amour-propre oppose à l'amour de Dieu.

Que dirai-je encore de l'amour-propre? Non-seulement il se jette à la traverse de tous les exercices spirituels, mais il leur enlève tout attrait et toute saveur. Selon le mot du grand Apôtre: « L'homme animal ne comprend pas les choses de l'esprit de Dieu. » I *Corinth.* II, 14. Ne les comprenant pas, il ne les aime pas; ne les aimant pas, il n'y trouve aucun plaisir; et n'y trouvant aucun plaisir, il ne tarde pas à y renoncer. « Le plaisir, dit un écrivain inspiré, mène les œuvres à leur perfection. » *Eccli.* XXXVIII, 31.

VI.

Sixième obstacle que l'amour-propre oppose à l'amour de Dieu.

Une autre raison pour laquelle l'amour-propre est opposé à l'amour de Dieu, c'est parce que le plus souvent il corrompt l'intention et la fin de nos actions, et conséquemment nos actions elles-mêmes. Tout au contraire de l'amour divin qui rapporte à Dieu tous nos actes, et qui voit en lui notre dernière fin, et dans tout le reste des moyens d'y parvenir; l'amour-propre rapporte tout à soi-même et se constitue soi-même la dernière fin de toutes choses. L'amour de Dieu cherche Dieu partout, dût son intérêt propre en être blessé; l'amour-propre cherche partout son intérêt et son honneur, dût l'intérêt de Dieu en être blessé. L'amour de Dieu se propose en tout de se rendre agréable à Dieu, de faire la volonté de Dieu en renonçant à sa volonté propre; l'amour-propre se propose en tout sa propre volonté et sa propre satisfaction au détriment de la volonté et de la satisfaction de Dieu même. Voilà pourquoi l'amour de Dieu s'applique à la pratique de toutes les vertus, comme étant le moyen de plaire à Dieu, tandis que l'amour-propre ne se livre qu'aux pratiques où il voit une source de contentement et de plaisir.

Ce parallèle montre clairement l'incompatibilité de ces deux sentiments, et combien il leur est impossible d'habiter tous deux dans un même cœur. De toute nécessité, il nous faut exclure l'un si nous voulons recevoir l'autre. C'est comme un vase rempli de liqueur : pour le remplir d'une liqueur différente, il faut nécessairement le vider : il faut qu'il n'y ait plus une seule goutte d'amertume avant d'y verser une liqueur plus douce. Il n'est pas moins indispensable d'enlever de notre cœur l'amertume de l'amour-propre si nous voulons y verser la douceur du divin amour. Saint Augustin nous enseigne la même chose par une comparaison charmante : « Mes frères, disait-il, l'amour est semblable à la main : tant qu'elle tient un objet, elle ne saurait en prendre un autre. Voulez-vous prendre ce que l'on vous offre, lâchez ce que vous tenez. Si vous aimez le monde, vous ne pourrez aimer Dieu; car l'amour du monde occupe à lui seul la main de votre âme. » *August. præfat. Psalm.* XCIX.

On voit par là que ces deux sentiments sont pareils aux deux plateaux d'une balance : si l'un monte, il est de toute nécessité que l'autre descende, et réciproquement. Plus l'amour divin grandit, plus l'amour-propre décroît. Plus l'amour-propre grandit, plus décroît l'amour divin. Combien, à ce compte, sont éloignées de l'amour de Dieu les personnes qui s'aiment tendrement elles-mêmes; les personnes intéressées, ambitieuses, efféminées, pusillanimes. Parce que leur cœur est petit, elles estiment grandes toutes les choses qui les séduisent; et c'est dans la même mesure qu'elles les craignent, qu'elles les aiment et qu'elles les recherchent.

Mais, afin que nul ne s'effraie et ne considère cette doctrine comme exagérée, nous observerons qu'elle a été entrevue par des philosophes qui n'avaient, comme nous les avons, ni la lumière de l'Evangile, ni les exemples de Jésus-Christ. Après avoir démontré abondamment que la véritable sagesse et que la perfection de l'homme consistent à mourir à l'amour désordonné du corps et des choses qui s'y rapportent, pour vivre autant que possible par la meilleure partie de nous-mêmes, à savoir par l'esprit, et pour le consacrer à la contemplation et à l'amour du Créateur, à

l'exemple des substances qui n'ont pas de corps; Platon renferme la sagesse dans ces deux mots : aversion et conversion; aversion de l'âme de tout ce qui passe; conversion de l'âme vers les choses de l'éternité. Le même enseignement se retrouve chez tous les philosophes sortis de l'école de ce grand homme. Ne soyons pas conséquemment surpris, si la foi et l'Evangile professent une doctrine qui n'avait pas été inconnue à la lumière de la raison elle-même.

CHAPITRE III.

Des moyens et des secours propres à nous faire triompher de l'amour désordonné de nous-mêmes.

Cependant, de crainte que la difficulté de triompher d'une inclination si puissante, ne nous jette dans le découragement, nous allons indiquer les secours propres à nous assurer ce triomphe. Le plus efficace est sans contredit l'amour de Dieu. C'est une conséquence de l'opposition qui existe entre cet amour et l'amour-propre, qu'il fasse à ce dernier une guerre acharnée et qu'il le chasse sans miséricorde. La lumière du matin chasse les ténèbres de telle sorte, que celles-ci baissent à mesure que la clarté du jour augmente. De même, plus l'amour de Dieu grandit, plus l'amour-propre s'efface; et plus celui-ci s'efface, plus celui-là grandit. Une autre comparaison nous fera toucher du doigt cette vérité. Pour introduire l'air dans une chambre par une fenêtre, il faut d'abord ouvrir cette fenêtre. Or, cette fenêtre elle-même ne s'ouvre que grâce à l'air que l'on veut introduire. C'est ainsi qu'en mettant à la porte l'amour-propre pour introduire en nos cœurs l'amour divin, nous rencontrons dans cet amour lui-même le plus fort auxiliaire. La raison en est qu'avec la charité, Dieu même, l'auteur de cette céleste vertu, entre en nos âmes et y établit son séjour. A sa suite viennent des biens et des consolations en si grand nombre et d'un tel prix que l'homme, après les avoir goûtés, n'hésite pas à sacrifier à ces biens tous les autres biens, à ces délices toutes les autres délices. L'expérience qu'il fait de la supériorité des uns sur les autres le décide à faire ce sacrifice aussi volontiers qu'un clerc résigne un bénéfice peu important

pour obtenir un bénéfice beaucoup plus considérable. Un laboureur quitterait sans regret sa charrue s'il était assuré de passer à une condition plus élevée. L'âme quitte ainsi sans regret les biens temporels, parce qu'elle est assurée d'en recevoir, dès cette vie, qui seront, sans comparaison, infiniment plus précieux.

Cela est si vrai qu'une seule goutte puisée, comme dit saint Augustin, dans ce fleuve du paradis, suffit pour étancher la soif de tous les biens du monde. Si nous en croyons saint Bernard, outre qu'elle éteint en nous le désir de ces biens, elle nous porte à les détester et à les avoir en dégoût. Nous trouvons ce sentiment exprimé dans le commentaire que fait ce docteur des paroles suivantes du *Cantique des Cantiques* : « Si vous ne vous connaissez pas, ô la plus belle des femmes, sortez, suivez la trace des troupeaux, et faites paître vos chèvres près des tentes des bergers. » *Cantic.* I, 7. « L'âme qui a appris du Seigneur à rentrer en elle-même, écrit à ce propos le saint docteur ; l'âme qui a appris à soupirer intérieurement après la divine présence, et à jouir de ses délices ; je ne sais vraiment si elle n'aimerait pas mieux souffrir les peines sensibles de l'enfer pendant un certain temps, que d'être sevrée et privée de la suavité de ce lait divin et d'être obligée de rechercher de nouveaux plaisirs sensuels dans les choses humaines. Ce serait faire paître ses chèvres, figure de nos affections et de nos sentiments, à côté des tentes des bergers, c'est-à-dire, là où les mondains vont satisfaire leurs désirs et leurs appétits grossiers. » *Sup. Cantic., serm.* XXXV.

Voyez maintenant, je vous en prie, combien le serviteur de Dieu est éloigné de sacrifier son amour aux plaisirs et aux amours du monde, puisqu'il éprouve des consolations auprès desquelles tout le bonheur de la terre lui paraît presque aussi insupportable que les peines de l'enfer. Apprenez en même temps par ce rapprochement la valeur inestimable des biens que le Seigneur réserve à ceux qui l'aiment. Ne vous découragez donc pas, mon cher frère. La charité que vous désirez vous aidera à chasser les ennemis qui vous font le guerre ; et avec ses progrès, vous verrez s'affaiblir la résistance que vous avez à vaincre.

C'est encore un secours efficace que la persévérance dans la

prière. Accompagnée de cette condition, la prière nous obtient la grâce divine, et elle vient à bout des obstacles que présente la corruption de notre nature. Souvenez-vous qu'au son des trompettes sacerdotales on vit s'écrouler les murs de Jéricho. *Jos.* VI. De même, aux accents de la prière, les forces de nos adversaires sont abattues. Les personnes qui usent de ce moyen en éprouvent tous les jours la vertu. Lorsqu'elles quittent la prière, elles sentent en leur âme tant de joie et de courage que toute défaite leur semble impossible.

CHAPITRE IV.

De ce qu'il faut faire plus particulièrement pour déraciner de nos cœurs l'amour-propre.

Ces divers secours ne doivent pas entretenir notre négligence : il faut au contraire nous préparer continuellement, par une vie de plus en plus pure, à recevoir l'abondance de la grâce divine, et éloigner de nous tout ce qui pourrait lui fermer l'accès de nos âmes. De cette manière nous réunirons les deux conditions indispensables à toute bonne œuvre, à savoir, le concours de l'homme et la grâce de Dieu. Afin d'y réussir, ne négligeons rien de notre côté pour déraciner de notre âme l'amour désordonné de nous-mêmes. Or, comme il a autant de racines qu'il y a de biens terrestres offerts à nos convoitises, il nous faudra retrancher chacune de ces convoitises avec le glaive de l'amour et de la crainte de Dieu.

Commencez donc par éteindre en vous l'amour déréglé des honneurs, des louanges, de ce souffle de popularité plus léger que tout vent, du faste, des pompes et des dignités du monde. Le désir excessif de ces biens n'est que l'œuvre de la vanité et un rejeton de l'orgueil : c'est la première porte de perdition qui s'est ouverte au ciel et sur la terre ; et elle est encore ouverte parmi nous. Vous viendrez principalement à bout de cet ennemi avec l'aide de l'humilité, de cette noble vertu qui sert de racine et de fondement à toutes les autres, comme l'orgueil à tous les vices. Le caractère de l'humilité est de choisir toujours la dernière place, et dans l'opinion qu'on a de soi-même, et dans les circonstances exté-

rieures. L'âme vraiment humble se méprise elle-même; elle aimera mieux laver les pieds d'autrui, avec Jésus-Christ, que d'occuper le poste le plus élevé avec le démon. Observons cependant que cette vertu ne néglige en rien le décorum commandé par l'autorité et les fonctions dont on est revêtu.

Combattez avec une ardeur égale l'amour désordonné des richesses. Il n'est pas raisonnable d'aimer extrêmement des biens qui échappent à leur maître, et qui ne le rendent ni meilleur, ni plus grand, ni plus sage, ni plus heureux ; ils sont plutôt pour la plupart un sujet de vices, une source de mollesse, une occasion de soucis, et un foyer d'orgueil et de présomption. Chose plus étonnante encore, l'utilité qu'ils semblent avoir, ils ne l'ont même pas ; et ils sont impuissants à satisfaire la soif de la cupidité. « De quel mal, disait avec raison Sénèque, les richesses nous affranchiront-elles, quand elles ne nous affranchissent même pas du désir de les posséder. » Dans ce combat vous aurez pour alliée la pauvreté évangélique, la première des huit béatitudes proclamées par le Sauveur. *Matt.* v. La pauvreté évangélique, au mépris volontaire de toutes les richesses du monde, mépris dont saint Grégoire donna un si brillant exemple, la pauvreté, dis-je, ajoute l'amour et l'imitation de la pauvreté et du dénuement de Jésus-Christ. Dans cet esprit nous choisirons parmi les choses nécessaires à la conservation de la vie les plus pauvres et les plus viles : que pauvre soit notre maison, pauvre notre couche, pauvre notre table, pauvres nos habits, pauvres nos ornements; que tout, en un mot, respire en nous un parfum de pauvreté, sans déroger toutefois aux prescriptions de la décence et aux exigences de notre condition. Si vous agissez de la sorte, soyez assurés que, à part le royaume du ciel récompense promise à ses élus par le Fils de Dieu, vous serez délivré de la cupidité, cette peste du genre humain, ce fléau de l'Eglise, cette semence de tous les péchés et de toutes les sollicitudes de ce monde. En outre, plus vous serez pauvre selon le corps, plus vous serez riches selon l'esprit.

N'oubliez pas non plus de mortifier vos sens, la vue aussi bien que l'ouïe, le tact et tous les autres principes de curiosité. Offrez à Dieu en sacrifice tous les plaisirs qui s'y rapportent : répandez-

les pour son amour, comme David répandit l'eau tant désirée de la citerne de Bethléem. II *Reg.* XXIII. A l'exemple d'Abraham, n'hésitez pas à porter la main sur ce que vous avez de plus cher, *Genes.* XXII ; et renonçant de grand cœur à tout ce qui flatte les sens, embrassez étroitement les aspérités de la croix. Considérez avec quelle rigueur les saints ont traité leur corps. Rappelez-vous celui que la bouche même du Dieu incarné a proclamé le plus grand des enfants des hommes : son vêtement était un cilice ; sa nourriture des sauterelles et du miel sauvage ; jamais il ne but de vin, ni de boisson fermentée ; le désert était sa demeure, et il y vivait loin de toute distraction et de toute consolation humaine. *Matt.* XI ; *Marc.* I. Si vous prétendez, vous aussi, goûter les consolations que les saints ont goûtées, tâchez de reproduire quelque chose de leurs rigueurs et de leurs austérités. C'est à cette condition seulement que le Seigneur les accorde. Tant que le Sauveur demeura corporellement avec ses disciples, le Saint-Esprit ne descendit pas dans leurs âmes, parce que la divine sagesse ne voulait pas qu'ils jouissent à la fois de la présence de deux consolateurs : encore moins Dieu favorise-t-il des consolations du ciel les âmes qui recherchent les consolations de la terre. Job comprenait parfaitement cette vérité quand il disait que la sagesse divine, à savoir la connaissance amoureuse de Dieu, n'habitait pas sur la terre des hommes qui vivent dans les délices. *Job.* XXVIII, 13. Jugez par là combien il est éloigné de trouver Dieu celui qui le cherche sur la terre ; je veux dire, en vivant avec mollesse et au milieu des plaisirs.

C'est de la sorte que l'homme doit mourir tous les jours à ses affections, afin de vivre en Dieu seul et de devenir tout à fait spirituel. Plus il avancera dans cette voie, plus il sera semblable à Dieu qui est un esprit pur, et plus il se rapprochera du moment où il sera uni, et où il fera une seule et même chose avec lui. Dans ce combat que nous livrons à l'amour-propre, nous ne devons pas négliger d'entretenir en notre âme une juste indignation et une sainte haine contre notre chair et contre ses appetits déréglés ; car, deux éléments contraires ne pouvant mieux se vaincre qu'en s'attaquant l'un l'autre, l'amour-propre n'aura pas de plus grand

ennemi que la haine de la chair et de ses inclinations. « Si quelqu'un veut marcher après moi, disait le Sauveur, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. Quiconque voudra ménager son âme, la perdra; et quiconque la prend en horreur dès ce monde pour moi, la gardera pour la vie éternelle. » *Matth.* XVI, 24. Ces paroles du divin Maître s'appliquent à l'abnégation et à la mortification qui constituent la croix de la vie chrétienne. Parce qu'il savait fort bien qu'une sainte haine peut seule venir à bout d'un amour désordonné, il dit à plusieurs reprises à ses disciples : « Celui qui recherche son âme la perdra, et celui qui la perd la trouvera. » *Ibid.*

Que ces mots de haine et d'abnégation de soi-même n'inspirent d'épouvante à personne. Nous ne prétendons pas donner comme objet à cette haine l'œuvre des mains du Seigneur, mais l'œuvre propre de l'antique serpent. C'est lui qui, de son souffle empoisonné, a infecté notre chair, a semé le désordre parmi nos instincts et nos appétits, et a imprimé à nos inclinations une direction mauvaise. Voilà l'objet sur lequel nous appelons la haine du chrétien. A raisonner rigoureusement, nos inclinations perverses dont le péché est la source mériteraient seules d'être réprimées et combattues. Mais comme elles ont leurs racines dans notre chair, et qu'elles se développent d'autant plus que nous traitons mieux celle-ci; nous ne devons pas moins de rigueur à notre corps, en tant qu'il fait cause commune avec les ennemis de notre salut. Quoique l'on appelle du nom de haine le sentiment qui nous porte à ne pas ménager notre corps, c'est bien pourtant l'amour le plus véritable qu'il puisse y avoir. Certaines personnes étant effrayées des austérités auxquelles se livraient les religieux que dirigeaient saint Bernard, et observant qu'ils devaient porter à leur corps une haine bien profonde; ce saint docteur leur répondit qu'elles le haïssaient elles-mêmes bien davantage, puisque, pour le satisfaire par quelques plaisirs passagers, elles n'hésitaient pas à le vouer à d'éternels tourments. Ses religieux, poursuivait-il, aimaient véritablement leurs corps, et s'ils le soumettaient à des souffrances de quelques instants, c'était pour lui mériter un bonheur sans mélange. Le père qui enlève à son enfant malade une friandise

capable de lui nuire, où qui le châtie quand il ne marche pas dans la bonne voie, cède évidemment non aux inspirations de la haine, mais à celles de la tendresse.

Si vous désirez maintenant savoir comment vous pourrez développer en vos âmes cette sainte et amoureuse haine de votre chair, sachez qu'il en est de ce sentiment comme de l'amour. C'est en multipliant les actes propres à l'amour de Dieu que cette vertu grandit et se développe : de même, c'est en multipliant nos austérités et nos mortifications que s'établit et se développe en nous la haine du corps. L'âme désireuse de la charité doit prodiguer à sa chair toutes les rigueurs qui ne dépasseront pas les bornes de la prudence et de la discrétion. « Celui qui élève délicatement son serviteur, depuis son enfance, est-il écrit, le trouvera plus tard rebelle à ses volontés. » *Proverb.* XXIX, 21. Pour éviter ce danger, évitez autant que possible de témoigner à ce serviteur pervers la moindre condescendance, et d'obéir à ses caprices. Montrez-vous sévère à son égard, dans le boire comme dans le manger, dans le dormir comme dans le vêtir. Mesurez-lui son pain, et ne lui menagez ni les disciplines, ni les cilices, ni les jeûnes, ni une couche dure, selon que votre condition, votre état et votre santé vous le permettront. Il sera bon, souvent, d'en agir ainsi, même dans les choses qui ne l'exigent pas, afin de contracter une habitude qui exerce tant d'influence sur l'accomplissement de nos obligations les plus indispensables. C'est ainsi que l'on forme, pendant la paix, les soldats à tous les exercices propres à la guerre. Telle me paraît avoir été la raison pour laquelle tous les saints, et principalement ces admirables Pères du désert qui s'étaient soustraits à force d'austérités et de privations aux dangers et aux tentations de la chair, n'ont jamais cessé de macérer et de maltraiter leur corps. Ils ne redoutaient certainement pas ses révoltes, puisqu'ils l'avaient dompté; mais ils voulaient poursuivre à outrance l'amour-propre.

Afin de vous décider plus promptement à la pratique de la mortification, considérez que l'homme n'est pas une créature uniforme. Il n'est pas purement spirituel, comme le sont les anges, ni purement corporel, comme les êtres qui peuplent la terre. Son

être se compose de deux parties si différentes entre elles que l'Apôtre appelle l'une l'homme intérieur, et l'autre l'homme extérieur. II *Corinth.* IV.

Il y a donc dans l'homme, d'une certaine manière, deux hommes aussi opposés par leurs inclinations qu'ils le sont par leur nature. D'un côté, le corps aime les choses corporelles et temporelles; de l'autre, l'esprit est porté par sa condition à aimer les choses spirituelles et éternelles. Or, la principale tâche de la vertu consiste à ranger sous l'empire de la partie spirituelle la partie corporelle avec ses appétits, ses instincts et ses mauvais penchants : il faut que celle-ci subisse le joug de celle-là, à l'exemple de l'Apôtre qui châtiait son corps, le réduisait en servitude, et l'obligeait à obéir exclusivement aux ordres de l'esprit. Saint Paul en agissait avec la chair comme un cavalier avec un cheval fougueux et indocile au frein ; il s'en rend maître à force de vigueur et d'adresse, et le contraint de passer là où il veut qu'il passe. Aux yeux de certains philosophes, cette division de la nature humaine en deux parties avait tant d'importance, qu'ils appelaient l'esprit l'homme véritable, et qu'ils regardaient le corps comme le vêtement dont l'esprit était couvert. Anaxarque, fameux philosophe, étant tombé entre les mains de Nécrotion tyran de Chypre; celui-ci, pour se venger d'un outrage qu'il en avait reçu sous le règne d'Alexandre le Grand, ordonna qu'on le broyât avec des barres de fer dans un mortier, de fer également. Le philosophe lui fit cette mémorable réponse : « Broie, tyran; brise, tant que tu voudras, le vêtement d'Anaxarque; mais Anaxarque lui-même, jamais tu ne le toucheras. » Ce trait remarquable fera mieux saisir à l'âme, désireuse de la perfection, la distinction de nos deux natures; quoiqu'elle ne soit pas, cependant, telle que ce philosophe le pensait. Lors donc que, à l'instigation de l'esprit, nous châtierons notre corps, n'oublions pas que ce n'est pas nous-mêmes, mais notre ennemi que nous châtions.

Dans cette guerre sainte, nous aurons pour auxiliaire tout-puissant, ainsi que nous le disions tout à l'heure, l'amour divin. « L'amour est fort comme la mort, » dit le *Cantique des cantiques,* VIII, 6. De même que la mort rompt les liens qui ratta-

chaient l'homme aux choses de ce monde; de même l'amour de Dieu, après s'être rendu maître de notre âme, la fortifie à tel point qu'elle cesse d'être attachée à la chair, et qu'au lieu d'en suivre les appétits, les convoitises et les mauvaises inclinations, elle l'asservit à ses propres désirs. Saint Paul nous enseignait brièvement et divinement cette doctrine quand il disait : « La parole de Dieu est vivante, et elle pénètre plus avant qu'un glaive quelconque à deux tranchants. Elle arrive jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit. » *Hebr.* IV, 12. Par l'âme, le grand Apôtre entend la partie de notre nature spirituelle où résident les appétits sensuels, et que l'on appelle aussi du simple nom de chair. Ces paroles nous montrent donc la grâce divine élevant un mur de séparation entre l'esprit et les instincts, les exigences, les penchants pervers de la chair, et résistant à ses sollicitations. Chez les mondains, au contraire, l'esprit en suit l'impulsion en toutes circonstances : ils consacrent leur habileté et leurs ressources à chercher et à découvrir les moyens de procurer à leurs sens toutes les satisfactions imaginables, et d'en accomplir toutes les volontés. Si, selon la sentence de l'Apôtre, en s'unissant à une courtisane on devient une même chose avec elle ; l'esprit en s'unissant de la sorte à la chair, déchoit de sa noblesse et de sa grandeur naturelle pour être ravalé au niveau du maître qu'il s'est choisi. Mais il en est tout différemment chez les saints, où la parole et la grâce de Dieu ont établi entre ces deux principes une séparation radicale et salutaire.

Ces avis généraux s'adressent également à tous les hommes, parce que tous les hommes sentent en eux l'amour-propre et la propre volonté. Néanmoins il sera expédient de joindre à ces avis généraux des avis parliculiers destinés à nous diriger dans la guerre à livrer aux inclinations particulières que nous avons reçues de la nature, ou que nous avons acquises par l'habitude. Sans doute, ces inclinations ne sont pas aussi funestes que les inclinations signalées tout à l'heure ; cependaut il suffit qu'une seule d'entre elles domine en notre âme pour mettre obstacle à notre perfection et ouvrir la porte à tous nos ennemis. Il est donc sage pour l'homme de rechercher avec soin tous ses mauvais

penchants, et d'implorer de notre Seigneur la grâce de les connaître. Dès qu'il les aura connus, qu'il les combatte sans relâche, et qu'il compte toujours sur la victoire. Celui qui a changé l'eau en vin, celui qui change tous les jours les pierres en enfants d'Abraham, peut aussi aisément changer nos inclinations, et de mauvaises les rendre bonnes. De cette manière nous viendrons peu à peu à bout des résistances de la nature; et, une sainte haine de la chair s'établissant de plus en plus solidement dans nos âmes, nous finirons par en chasser nos deux plus redoutables adversaires, l'amour désordonné de nous-mêmes et la propre volonté.

CHAPITRE V.

Des raisons pour lesquelles nous devons concevoir une juste indignation et une sainte haine contre notre chair.

On me dira peut-être : Est-il bien possible de concevoir de la haine contre soi-même, d'en concevoir contre son propre corps, dont on est naturellement l'ami ? Est-ce que l'Apôtre ne dit pas que jamais personne n'a porté de haine à sa chair; que tout au contraire nous pourvoyons à ses plaisirs et à ses besoins? *Ephes.* v, 29. De semblables difficultés ne peuvent être inspirées que par la chair et le sang. L'esprit et la grâce auraient, à plus juste titre, le droit de demander pourquoi il n'en serait pas ainsi. Y a-t-il, sous le ciel, quelque chose de plus abominable et de plus horrible que le péché ? Comparez-le à l'enfer lui-même, et vous trouverez que l'enfer est moins hideux que le péché ; car c'est le péché qui a produit l'enfer, et le châtiment est encore inférieur à ce que mérite la faute. Mais quelle a été l'occasion de la plupart des péchés que vous avez commis, sinon votre propre chair ? Et n'estimerez-vous pas digne de mépris et de haine une chose qui a donné naissance à tant de maux ? Combien de fois elle a attiré sur votre tête les peines éternelles ! Combien de fois elle vous a porté à offenser l'infinie bonté de Dieu ! De quels biens spirituels elle vous a privé ? Comme elle a mis souvent votre salut en danger? Et vous ne seriez pas rempli d'indignation contre une chose qui vous a fait tant de mal, qui vous a frustré de tant de biens, et

qui vous a exposé à tant de périls! Vous avez le démon en horreur, vous voyez en lui un ennemi capital, à cause de la guerre qu'il vous fait, des préjudices qu'il cherche à vous porter. Or, sachez que tous les démons réunis ne sauraient vous faire une guerre aussi cruelle, aussi continuelle que votre propre chair. Leur pouvoir serait bien restreint, s'ils n'avaient de leur côté cette Eve, pour les seconder. Certainement les ennemis les plus redoutables de l'homme sont l'enfer, le démon, le monde, la chair, et le péché : mais après le péché, le plus redoutable est la chair, mère, semence du péché, à laquelle pour cette raison l'Apôtre donne le nom du péché lui-même. *Rom.* VIII. Par conséquent, si la haine du véritable serviteur de Dieu doit être dirigée tout d'abord contre le péché, elle doit en second lieu être dirigée contre sa propre chair, parce qu'elle est le foyer du péché.

Mais c'est dire peu que de dénoncer la chair comme la principale occasion des péchés que vous avez commis : on dirait avec autant de raison et de vérité qu'elle est la cause de tous les péchés qui ont été commis, qui se commettent, ou qui seront commis dans le monde. Si le monde est ce qu'il est aujourd'hui, s'il est l'esclave des voluptés, des convoitises, de la vanité, des jeux, des divertissements, de l'intempérance, et de tous les plaisirs des sens; n'est-ce pas la chair qui en est la cause principale? N'est-ce pas elle qui maintient le règne du désordre sur la terre, et qui arrête les progrès de la gloire et de l'honneur du Créateur de l'univers?

Voulez-vous encore de plus justes sujets d'indignation contre elle; souvenez-vous que les vices et les péchés dont elle est la source, ont crucifié, ont flagellé, ont souffleté, ont bafoué, ont couronné d'épines et abreuvé de fiel et de vinaigre le Seigneur votre Dieu. S'il n'y eût pas eu de péché au monde, jamais le Fils de Dieu n'eût souffert ce qu'il a souffert. Et vous aimeriez d'un amour déréglé l'auteur de la mort de votre Sauveur! Considérez seulement ceci des yeux de votre raison, et vous comprendrez qu'il est plus étonnant de voir des hommes aimer une chair qui leur a fait tant de mal, que de voir des hommes la considérer avec horreur. Il me semble découvrir une figure divine de cette vérité dans l'amour de David pour son fils Absalom. Quoiqu'il eût reçu

de sa part tous les outrages qu'un père peut recevoir de la part d'un fils, il ne laissa pas de lui conserver la vie, et, après sa mort, de répandre sur lui des larmes amères. II *Reg.* XVIII. Ce que le sentiment de la nature opérait dans le cœur de ce saint roi, nous le voyons opéré en nous par l'amour déréglé que nous portons à notre chair. Elle ne mérite certainement pas plus notre amour qu'Absalom, le plus ingrat des enfants, ne méritait l'amour de son père. Aussi, en agissant ainsi, au lieu de suivre l'ordre d'une exacte justice, obéissons-nous à la misérable faiblesse de notre nature.

Afin de vous affranchir plus aisément de ce joug, considérez combien il y a d'indignité à ce qu'une créature aussi noble que l'homme, capable comme il l'est de posséder Dieu et de jouir de sa gloire, devienne l'esclave d'une chose aussi vile que sa chair avec ses appétits et ses jouissances. « Je suis trop grand, disait divinement Sénèque, et appelé à de trop hautes destinées, pour devenir l'esclave de mon propre corps. » N'est-ce pas, en toute vérité, se réduire comme le prodigue à la condition de gardien de pourceaux? De même que ces animaux trouvent leurs délices à se rouler dans la fange; de même les appétits charnels ne trouvent de satisfaction que dans la fange immonde des plaisirs sensuels. Aussi, quiconque vit de cette sorte, qu'il ne s'y trompe pas, est semblable, devant Dieu, au malheureux prodigue de l'Evangile. N'est-ce pas indigne de la noblesse de notre nature et de nos magnifiques destinées, que de passer la vie d'une manière si méprisable? Et cependant tel est notre aveuglement que le plus grand nombre des hommes ne connaissent pas d'autre genre de vie. Recherchent-ils rien avec plus d'empressement et de sollicitude qu'une vie molle, fastueuse et délicate? S'ils courent après la richesse, n'est-ce pas dans ce but? Je ne rappellerai pas à ces insensés les enseignements des saints; qu'ils écoutent seulement ces paroles d'un sage de l'antiquité païenne: « O hommes! qui habitez sur la terre, et qui jusqu'ici vous êtes abandonnés au repos, à l'intempérance et à l'ignorance; vivez maintenant avec sobriété, et renoncez à être les esclaves des plaisirs de votre ventre. Séduits par l'appât d'un repos animal, vous courez vous

précipiter dans le gouffre béant de la mort, quand il vous serait facile d'obtenir l'immortalité. Rentrez en vous-mêmes, vous qui vivez dans la pauvreté de l'âme, et dans les ténèbres de l'ignorance. Sortez de cette obscurité, cherchez l'immortalité et fuyez la corruption. » *Mercur. Trismegist.* Paroles bien propres à couvrir de confusion tant de chrétiens qui, tout en portant le titre de disciples du Christ, vivent comme de véritables disciples d'Epicure, et ne cherchent d'autre bonheur que la volupté.

Puisque j'ai fait mention du grand philosophe Mercure Trismégiste, je rapporterai encore un autre passage de lui également admirable, que je trouve dans le quatrième livre de l'ouvrage composé par Ludovicus Célius, sur les lectures tirées de l'antiquité. Comme nous traitons ici un point de doctrine qui est peut-être le plus élevé de ceux que nous enseigne l'Evangile, il est vraiment surprenant de trouver dans les écrits d'un gentil ces principes sur la haine que nous devons nous porter saintement à nous-mêmes, avec l'exposé des motifs qui doivent fortifier en nos âmes ce sentiment : « Mon enfant, dit Trismégiste, si tu ne hais ton corps, tu ne t'aimes pas véritablement toi-même. Mais lorsque tu auras cessé de l'aimer et que tu aimeras Dieu, alors tu auras un jugement sain et éclairé ; et à l'aide de ce jugement tu obtiendras bientôt la véritable sagesse. Il est impossible à l'homme de s'occuper en même temps des choses mortelles et des choses divines. Il faut donc te dépouiller du vêtement qui t'enveloppe ; de ce corps vêtement d'ignorance, fondement du mal, lien de corruption, voile sombre et impénétrable, mort véritable avec les apparences de la vie, cadavre doué de sentiment, sépulcre mobile, voleur domestique, qui sous les dehors de l'amour nous tient en horreur, et qui, nous tenant en horreur, est jaloux de notre félicité. Par les ténèbres dont il environne l'esprit, il incline celui-ci vers les choses de la terre, de crainte que, apercevant l'éclat de la vérité, il ne considère avec dégoût la malice de son ennemi. »

Tel est le langage de ce philosophe que l'antiquité a proclamé *Trismégiste*, c'est-à-dire, trois fois grand. Et certes, elle eut raison d'honorer ainsi un homme qui, au sein du paganisme, entrevit les vérités dont ces paroles portent la trace. Remarquez

principalement les noms qu'il donne à ce corps appelé par l'apôtre corps de mort. *Rom.* VII. Il l'appelle vêtement d'ignorance, mort véritable avec les apparences de la vie, cadavre doué de sentiment, sépulcre mobile. A ses yeux, l'âme est emprisonnée dans le corps, comme nos membres dans nos vêtements, comme un cadavre dans son sépulcre ; seulement ici le sépulcre peut se mouvoir de côté et d'autre, et pour cette raison il a reçu la qualification de mobile. Le corps est pour l'âme un vêtement d'ignorance, parce que les nuages de ses passions obscurcissent le regard de la raison et l'empêchent de découvrir la vérité. Il est vivant puisqu'il a le sentiment; et néanmoins il est une mort véritable, parce qu'il tue l'âme, la réduit à l'état de cadavre, et la met dans l'impossibilité de céder aux instincts généreux de sa nature et d'obéir à ses hautes destinées. Si ce philosophe ajouta que le corps par ses appétits incline l'âme vers les choses de la terre, afin que, occupée de ces choses à l'exclusion de toute autre, elle ne s'élève pas à la connaissance de la vérité, c'est pour nous inspirer l'horreur et le mépris d'une substance qui nous cause tant de dommages.

Bien approfondies, ces diverses considérations produiront en nos cœurs une sainte indignation, dont le résultat sera de nous déterminer à traiter notre corps avec la sévérité qu'il mérite. Si, malgré cela, nous n'arrivions pas jusqu'à la haine, conduisons-nous du moins envers lui, comme un père sage envers un enfant qu'il désire former à d'excellentes habitudes. Il ne lui montre pas un visage riant, mais grave et sévère ; il le forme à la fatigue ; il éloigne de sa nourriture, de ses vêtements, de son sommeil ce qui tendrait à l'amollir; il l'endurcit au travail, et le prépare de la sorte à ne jamais reculer devant les sacrifices que lui imposeront inévitablement la vertu et l'honnêteté.

Mais, parce que ce monstre est si difficile à dompter que tous les moyens précédents suffiront à peine pour en venir à bout, il sera convenable que l'homme fasse en cette matière ce qui lui a été recommandé au sujet de l'amour de Dieu. S'il est utile à l'âme désireuse de la charité de demander à Dieu jour et nuit cette vertu; et de s'exercer en même temps à la considération des motifs les plus capables de l'embraser d'amour, comme la considération

des bienfaits de Dieu et de ses perfections; il ne sera pas moins utile à l'âme désireuse de concevoir cette sainte haine, de la demander instamment au Seigneur, comme elle lui demande son amour, et de se livrer en même temps à la considération de tout ce qui pourra l'entretenir dans ces dispositions. En méditant, par exemple, sur la multitude des mauvais instincts de notre chair, sur sa malice et sur les maux qu'elle nous cause, nous sentirons se former en nous contre elle un juste sentiment d'indignation. Ces divers moyens sont tous, et principalement l'aide de Dieu, indispensables pour créer ce sentiment en nos cœurs; car il n'est pas plus difficile à l'homme d'arriver à l'amour de Dieu que d'arriver à se haïr soi-même.

Une personne pieuse frappée de ce passage de la vie de saint François d'Assise, où il est rapporté que ce grand saint, dans le désir extrême qu'il éprouvait de connaître Dieu pour l'aimer, et de se connaître soi-même pour se haïr, employa la plus grande partie d'une nuit à répéter ces paroles : « Mon Dieu que je vous connaisse et que je me connaisse; que je vous connaisse, et que je me connaisse, ô mon Dieu! » Cette personne, à l'exemple de ce grand saint, répétait dans ses prières les paroles suivantes : O mon Dieu, vous aimer et me haïr; me haïr et vous aimer, ô mon Dieu. D'autrefois, elle les prononçait en se donnant la discipline; de telle sorte qu'elle demandait à Dieu cette vertu, et qu'elle s'exerçait en même temps à la pratiquer. C'est une excellente manière de traiter avec Dieu, que d'avoir la main à l'œuvre, en même temps que la prière sur les lèvres.

Que personne ne soit étonné des armes de tout genre que nous indiquons ici pour combattre l'amour-propre. Cette passion est si puissante et si étendue qu'il en faut même davantage, pour la restreindre dans les limites convenables, et pour surmonter les obstacles qu'elle oppose à la vertu. Quand nous voulons redresser une verge tordue, nous l'inclinons en sens contraire; non pas certes pour lui donner cette direction définitive, mais pour la ramener à sa rectitude première. De même, si nous faisons main basse sur l'amour-propre, ce n'est pas pour l'exterminer, mais pour le redresser et le ramener à la mesure qui lui convient.

CHAPITRE VI.

De la purification et de la mortification de la volonté propre.

Après avoir purifié et mortifié l'amour-propre, il nous reste à purifier et à mortifier la propre volonté qui en est la fille légitime. On nous demandera peut-être à ce propos quelle différence nous établissons entre la propre volonté et l'amour-propre. Par amour-propre, nous désignons, comme il a été déjà dit, l'amour désordonné de toutes les choses qui contribuent aux plaisirs du corps, et qui se rapportent à ce que l'on appelle le faste et les pompes du monde. Par volonté propre nous entendons non-seulement l'inclination de la volonté vers ces choses-là, mais toutes les inclinations violentes qui la portent vers une foule d'autres objets. Certaines personnes aiment naturellement le jeu; d'autres la chasse ordinaire, d'autres la chasse dans les montagnes, d'autres la pêche, d'autres les constructions, d'autres les conversations et les entretiens, d'autres la médisance, d'autres les lettres profanes, d'autres les armes, d'autres un régime délicat et efféminé, d'autres les pompes et les vanités, d'autres la lecture des romans de chevalerie, d'autres les changements de résidence, d'autres les spectacles nouveaux, et la connaissance des affaires qui ne les regardent pas. Il y en a qui, semblables aux Athéniens, ne sont friands que d'entendre des choses nouvelles : il y en a de très-vives, et par suite de très-volontaires et de très-ardentes dans leurs désirs. En un mot, il y a autant de différences dans les inclinations qu'il y en a dans les conditions et dans les physionomies humaines. Or, voilà ce que nous appelons volonté propre. Cette volonté propre n'est pas moins préjudiciable, ni moins difficile à vaincre, ni moins importante à dompter que l'amour-propre lui-même. De même que l'abrégé de la religion chrétienne consiste dans l'amour de Dieu ; il consiste également dans une obéissance et une conformité parfaite à la volonté divine : tel est d'ailleurs l'effet que produit l'amour divin en nos cœurs. La véritable et solide amitié, a dit un sage, consiste à vouloir et à ne pas vouloir les mêmes choses que son ami. Ces deux vertus sont tellement

unies ensemble, que le Sauveur a pu dire ces paroles : « Celui qui m'aime gardera mes commandements ; celui qui conserve mes commandements et les met en pratique, celui-là m'aime véritablement. » *Joan.* XIV, 21 et 23.

Cette obéissance et cette conformité parfaite à la volonté de Dieu constituent l'homme son serviteur véritable. Il est hors de doute que la principale qualité d'un serviteur est d'obéir de tout point à son maître, et d'exécuter en tout et pour tout sa volonté. C'est de la même manière que le serviteur de Dieu doit obéir à tout ce que lui prescrivent le Seigneur et ceux qui tiennent sa place, et qu'il doit accomplir tout ce que nous ordonnent ses saintes Ecritures. Outre l'obéissance due à ses paroles écrites, nous ne devons pas nous montrer moins dociles à sa voix et à ses inspirations, c'est-à-dire en règle générale, à ces mouvements intérieurs qui s'accordent avec l'enseignement de nos livres sacrés et la doctrine des saints. Prenons un exemple : Voici un homme qui se trouve fort bien de la pratique de l'oraison et du recueillement. D'autre part, il se sent incliné à une autre pratique vertueuse, où il voit cependant son cœur moins bien gardé, ses sens moins recueillis, son âme moins exempte de défauts que dans les exercices pour lesquels il éprouve une plus faible inclination. Incontestablement, Dieu l'appelle à la pratique de l'oraison, et non à la pratique de cette dernière vertu. Dans ce cas, il fera bien de surmonter son goût et son penchant particulier et de quitter le moins pour le plus, toutes les fois qu'il n'y aura pas d'obstacle du côté des obligations que lui impose son état. Ce parti semble être, en effet, l'expression de la volonté divine, laquelle, selon le mot de l'Apôtre, cherche en tout notre sanctification. I *Thess.* IV, 3.

Nous devons encore nous conformer à la volonté de Dieu dans l'adversité, dans les maladies, dans la pauvreté, dans le délaissement, dans les sécheresses d'esprit comme en tout le reste; demeurant toujours entre ses mains, et décidés à recevoir le calice qu'elles daigneront nous offrir.

Les chrétiens qui se conduisent de cette manière sont les véritables serviteurs de Dieu et les fils de l'obéissance; mais les chrétiens qui se conduisent dans un autre esprit, l'Ecriture les appelle

enfants de Bélial; c'est-à-dire, sans joug, rebelles, et entêtés comme ce peuple auquel le Seigneur adressait ces paroles par l'organe d'un prophète : « Je connais ta dureté; je sais que ta tête est semblable à une barre de fer, et que ton front est d'airain. Aussi, te l'ai-je annoncé, il y a déjà longtemps. » *Isa.* XLVIII, 4.

Or, pour éviter ce nom flétrissant, et jouir de la dignité des enfants de l'obéissance, il est nécessaire de renoncer à sa volonté propre et de la mortifier. Elle est si souvent opposée à la volonté divine que Job adressait au Seigneur ces paroles : « Pourquoi avez-vous permis que je me tourne contre vous? pourquoi suis-je devenu à charge à moi-même? » *Job.* VII, 20. Cela étant, il ne peut se faire que la volonté de Dieu règne en nous parfaitement à moins que nous ne mourions à notre propre volonté. En sorte que, s'il est nécessaire de mortifier l'amour-propre, pour obtenir l'amour divin; il l'est tout autant de détruire le règne de notre volonté pour établir à sa place le règne de la volonté divine. Comme elles ne sauraient vivre et régner l'une et l'autre en même temps, il faut de toute rigueur que l'une meure afin que l'autre vive. Mais à laquelle des deux appartiendra-t-il de vivre et de régner, sinon à la volonté de Dieu? Aussi n'y a-t-il rien de plus convenable que de travailler sans cesse à nous détacher de notre volonté pour accomplir la volonté divine avec suavité. Les personnes qui conduisent des voitures ont le soin de graisser la partie de l'essieu dans laquelle s'emboîtent les roues, afin d'en augmenter la vitesse. Mais nous, pour que la volonté du Seigneur ne rencontre pas en nous d'obstacles, nous sommes obligés de commencer par déraciner de notre âme toute volonté particulière.

Cet exercice, les saints nous le recommandent sous des noms divers : les uns l'appellent abnégation; d'autres, mortification; d'autres, résignation : mais ces noms signifient au fond la même chose. On l'appelle abnégation, parce que nous faisons abnégation de notre volonté et de notre liberté, l'une de nos facultés les plus intimes et les plus importantes. Nous abdiquons alors l'empire que nous exerçons naturellement sur elles, et le remettant entre les mains de Dieu, par le sacrifice le plus grand qu'il nous soit possible de faire, nous renonçons à nous appartenir, et à nous

diriger nous-mêmes. On l'appelle encore mortification, parce que nous immolons et nous offrons à Dieu notre vouloir; immolation qui, ne se faisant pas sans douleur, mérite bien le nom de sacrifice et de mortification. On l'appelle enfin résignation, nom de tous le plus expressif, parce que l'homme se remet tout entier entre les mains et sous les ordres de Dieu; se dépouillant entièrement de lui-même, comme on résigne un bénéfice entre les mains d'un prélat, renonçant à tout droit sur ce bénéfice, et reconnaissant au supérieur le plein pouvoir d'en disposer à son gré. C'est ainsi que les âmes ferventes se dépouillent de leur propre volonté et se soumettent à la volonté divine; de telle sorte qu'elles lui adressent toujours ces paroles de saint Paul : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » *Act.* IX.

Le Sauveur lui-même nous convie à cette pratique dans les termes suivants : « En vérité, je vous le dis : si le grain de froment ne vient à mourir dans la terre où il tombe, il restera seul; mais s'il y meurt, il donnera des fruits abondants. » *Joan.* XII, 24, 25. Par où l'on voit que le fruit de la véritable vie est caché dans la mortification parfaite; car celui qui ne cesse de mourir à lui-même, fait des progrès de plus en plus rapides dans la vie divine. L'âme où règnent la résignation et la mortification, est semblable à une grappe de raisin mûr et délicieux; l'âme où ces vertus ne règnent pas, ressemble au contraire à une grappe de raisin vert qui ne renferme que du verjus. Comme rien n'est plus cher à l'homme que sa propre volonté, il ne saurait offrir à Dieu de sacrifice plus agréable que le sacrifice de sa propre volonté. Quand il lui arrive de résister à un désir sensuel, quelque petite qu'en soit l'importance, il peut estimer cette résistance très-agréable au Seigneur. On vous présente à table un mets délicat auquel il vous serait permis sans faute aucune de toucher; nonobstant, vous y renoncez par amour pour Dieu, et vous refusez cette satisfaction à votre appétit : soyez assuré que votre conduite attirera sur vous les bénédictions divines. Si David ne voulut pas boire de l'eau de la citerne de Bethléem, après laquelle cependant il avoit soupiré avec tant d'ardeur, il ne pensait pas certainement faire beaucoup pour Dieu en répandant un vase plein d'eau; mais il comprenait

qu'en lui sacrifiant le désir extrême qu'il en avait ressenti, il lui offrait un très-agréable sacrifice. II *Reg.* XXIII.

Puisque le Seigneur récompense abondamment la plus légère mortification, il récompensera sans doute magnifiquement les âmes qui, pour son amour, renoncent en toute occasion à leur propre volonté. Afin de s'exercer à la pratique de cette vertu, l'homme ferait bien de répéter souvent en lui-même : C'est pour vous témoigner mon amour, ô mon Dieu, que je renonce volontiers à voir, à entendre, à goûter telle ou telle chose, à prendre telle ou telle récréation. De la sorte, il augmenterait considérablement ses mérites, et il s'habituerait à renoncer à sa volonté particulière. Nous observions précédemment qu'une excellente manière de mortifier l'amour-propre, c'est de lui résister dans les choses permises : il ne sera pas moins profitable de résister aux désirs qui ne sont pas répréhensibles, pour en arriver à une abnégation parfaite de notre volonté. Ces deux passions ont tellement de ressemblance entre elles, que les mêmes remèdes servent à les guérir. Comme l'amour-propre, la propre volonté est extrêmement ardente, et fort difficile à surmonter; comme l'amour-propre, elle se glisse dans toutes nos œuvres. C'est un abîme dont il est presque impossible de mesurer et de comprendre la profondeur. En mille occasions et de mille manières elle s'immisce, à notre insu, dans ce que nous faisons, revêtant tour à tour l'apparence de la discrétion, de la charité, de la nécessité, de l'obéissance, de la miséricorde, de la justice, de l'édification et de l'utilité du prochain, et d'autres motifs tout aussi honorables. D'où il résulte que l'homme fait le plus fréquemment, non ce qui convient, mais ce qu'il préfère, non ce que Dieu veut, mais ce qu'il veut lui-même. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il ne comprend pas le motif véritable auquel il obéit, et qu'il s'imagine plus d'une fois obéir à des motifs d'une toute autre nature. Quoique cette erreur ne soit pas toujours coupable, elle ne laisse pas d'être toujours regrettable et nuisible.

Nos ennemis étant donc de tous côtés les mêmes, et le combat qu'ils nous livrent s'engageant de la même manière; il doit en être ainsi de la résistance à leur opposer. C'est pourquoi, concevons en nos cœurs une sainte haine contre la volonté propre;

contrarions-la autant qu'il nous sera possible; préférons en tout la volonté d'autrui à la nôtre, et l'humble soumission de l'obéissance aux douceurs de la liberté. Regardons comme suspect tout désir ardent de notre cœur, tant que nous ne l'aurons pas soigneusement examiné. De plus, ce qu'il nous arriverait de fâcheux, quelque peine que nous en ressentions, recevons-le, comme nous venant de la main de Dieu, qui connaît le nombre des cheveux de notre tête et sans la permission duquel il ne tombe pas à terre une seule feuille d'arbre. Dans toutes nos épreuves, ayons à la bouche ces mots du Sauveur : « Quoi! je ne boirai pas le calice que m'a présenté mon Père? » *Joan.* XVIII, 11.

Que si vaincu par votre volonté, vous commettez quelque chose de défectueux, soupirez et gémissez dans votre cœur, mais ne perdez jamais courage, cela vous arrivât-il plusieurs fois le jour. Invoquez plutôt le Seigneur et dites-lui : Ah! Seigneur mon Dieu, que je suis misérable! que les passions sont vivantes en moi! Je croyais ma volonté suffisamment mortifiée; et voilà qu'elle est aussi rebelle et aussi dure qu'auparavant. Mais je ne désespérerai pas, Seigneur, de votre tendresse et de votre grâce. Ayez pitié de moi, ô mon Dieu, et venez à mon aide. Oui, désormais, je renoncerai pour votre amour à ma volonté propre et à toutes choses. Priez de cette manière et ranimez ainsi votre courage. Votre imperfection n'est pas une preuve que vous soyez dans la disgrâce du Seigneur. On ne saurait ne pas lui être agréable, quand on s'efforce de tout cœur de lui plaire. Bienheureux celui qui viendrait à mourir au milieu de pareils efforts. J'en conviens; ce genre de mortification offre dans les commencements beaucoup de difficultés : toutefois, quand on s'est exercé quelque temps à le pratiquer, le secours et la grâce de Dieu nous le rendent bientôt aisé; de même que toute chose, quelle qu'en soit la difficulté, le devient par l'habitude et par l'exercice.

C'est avec ces divers moyens que l'on obtient la mortification de la propre volonté. Aux chrétiens qui y sont déjà parvenus s'adressent ces paroles de saint Paul : « Pour vous, mes frères, vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. » *Coloss.* III, 3. Mais à quel signe reconnaître cette mort? Comment

savoir que l'on est arrivé à ce point? Vous y serez arrivé quand vous préférerez à votre volonté celle de Dieu, quand vous éloignerez de vous l'amour-propre, quand vous renoncerez aux plaisirs du monde, quand vous mortifierez les désirs désordonnés de la chair, quand vous vous regarderez comme le plus vil des hommes, quand vous obéirez promptement à vos semblables comme vous obéiriez à Dieu, quand vous ne vous embarrasserez pas de soins superflus, quand vous ne jugerez pas les faits et les paroles d'autrui, quand les louanges ne vous plairont plus et quand les mépris vous trouveront insensible, quand vous souffrirez avec patience quelques injures et quelques malheurs que ce soient, quand votre cœur sera ouvert à tous les hommes, et quand vous les considérerez comme les temples de Dieu. A ces marques vous reconnaîtrez sûrement que vous êtes mort au monde, et que vous vivez de la vie de Dieu même.

CHAPITRE VII.

De la mortification et de la purification de nos passions et de nos appétits naturels.

De l'amour-propre et de la propre volonté naissent une foule de passions et d'inclinations particulières. Quant à ces passions, la nature de leur principe nous indique assez qu'il faut les mortifier. Rappelons-nous d'abord la distinction des deux parties, supérieure et inférieure, que les théologiens reconnaissent dans nos âmes. La partie supérieure, que l'on appelle plus proprement esprit, est le siége de la volonté etde l'entendement, qui est pour ainsi parler l'œil et le guide de la volonté. La partie inférieure est de son côté le siége de l'appétit sensible et de l'imagination qui est à son tour l'œil et le guide de cet appétit. Dans cet appétit les philosophes constatent la présence de onze affections différentes que l'on peut appeler passions ou instincts naturels : ce sont l'amour et la haine, la joie et la tristesse, le désir et la répugnance, la crainte et la hardiesse, la confiance, la défiance et la colère. Ces deux parties forment dans l'homme comme deux républiques distinctes, l'une exclusivement angélique, l'autre exclusivement animale et commune à la fois à

la nature de l'homme et à la nature de la brute. Avant le péché, la partie inférieure était parfaitement soumise à la partie supérieure, comme une chose moins noble à une chose plus noble, comme un serviteur à son maître. Mais le péché a détruit cette dépendance, et elle n'est pas rétablie en nous par le baptême, quoique ce sacrement efface le péché qui l'a détruite. Ainsi notre appétit reste, vis-à-vis de la raison, dans un état d'opposition et de révolte, nous fournissant ainsi un sujet de mérite et une occasion continuelle de pratiquer la vertu.

C'est la soumission et la répression de cet appétit rebelle qui constituent la vertu, la paix et la liberté véritables de l'homme. Aussi la plupart des vertus morales n'ont-elles d'autre but que de dompter et de modérer nos passions. A cette fin se rapportent la force, la tempérance et les vertus particulières qu'elles comprennent. De même donc que la santé et la bonne disposition du corps résultent de la bonne harmonie des éléments dont se compose notre corps; et la maladie, au contraire, du désordre introduit parmi ces éléments; de même la santé et la bonne disposition de l'âme résultent de l'apaisement de nos passions : quand elles sont réprimées nous sommes bien ; quand elles se livrent au désordre nous sommes mal.

Il nous faut donc veiller sur ces passions, avec la sollicitude que les pasteurs auxquels un ange annonça la naissance du Sauveur, mettaient à veiller sur leur troupeau et à les garder pendant la nuit. *Luc.* II. Nos passions sont, elles aussi, de véritables bêtes qui se précipitent sur les objets qui leur plaisent, dès qu'ils se présentent, sans donner souvent à la raison le temps de prévenir ces bonds et ces mouvements. Par l'ardeur aveugle avec laquelle ces instincts nous entraînent à chercher la satisfaction de nos appétits, ils nous rendent semblables aux animaux, et nous faisant choir de notre trône et de notre dignité d'homme pour nous ravaler au niveau de la brute, ils effacent en nous l'image divine et y substituent l'image de l'animal. Par eux nous devenons encore les esclaves du démon, les sujets révoltés de Dieu, les captifs du péché, les serviteurs du monde, aux misères et à l'inconstance duquel nous participons désormais. Les passions aveuglent l'en-

tendement, enchaînent la volonté, affaiblissent le libre-arbitre, troublent la paix de la conscience, frustrent l'âme des joies spirituelles, lui ravissent la liberté véritable, lui enlèvent tout repos, en chassent les vertus et y introduisent tous les vices : en un mot, elles sont la cause de tous les maux et de tous les tourments des hommes. Que deviendra l'amour de Dieu, dans un pareil état de choses ? Comment subsistera-t-il au milieu des rejetons et des instruments de l'amour-propre?

Pour cette raison, l'un des principaux soucis du serviteur de Dieu doit être de serrer sans cesse le frein à l'appétit charnel, ainsi qu'à toutes les passions, de le mener comme un cheval rétif et capricieux, ne lui lâchant jamais les rênes, ne lui permettant jamais de se précipiter vers les objets qui le flattent, le maintenant toujours dans une ligne convenable, lui mesurant la nourriture, et ne lui accordant jamais ce qu'il préfère, jusqu'à satiété. Qu'il ne laisse pas les choses périssables et visibles enlacer son cœur des liens d'une affection désordonnée. Qu'il ne s'attache jamais vivement à une chose, quelque bonne qu'elle soit. Quoi que l'on pense de la bonté de cette chose, l'excès dans l'attachement n'est jamais louable. Une lame d'or ne borne pas moins la vue qu'une lame de plomb. En tout ce que nous aurons lieu de voir, d'entendre, de posséder, de toucher, d'examiner, regardons si notre cœur n'est pas surpris par un sentiment excessif d'amour, de crainte, de tristesse, de joie ou de colère. Chacun de ces sentiments s'imprime profondément dans l'âme, et y laisse une trace, d'où résultent des pensées et des images qui nous gênent au moment de la prière. Quand nous entendrons parler d'affaires ou d'histoires relatives aux choses de la terre, écoutons-les avec dégagement et liberté d'esprit, comme nous écouterions des propos de peu d'importance. Tout ce qui ne se rapporte pas à Dieu, de près ou de loin, ne saurait être regardé autrement. Si vous plongez un cierge dans l'eau, il en sort aussi peu mouillé qu'auparavant : tel doit être au milieu des affaires du monde le cœur du serviteur de Dieu; rien de ce qui est mondain ne doit avoir prise sur lui. A lui de voguer au-dessus de toutes ces choses, sans jamais se laisser submerger par leurs flots; semblable à l'huile qui, mélangée à

d'autres liquides, remonte toujours à la surface. Ce soin ne lui est pas moins nécessaire à l'endroit des choses de peu de prix qu'à l'endroit des choses d'un prix plus élevé. Les affections déréglées, nous le répétons, ne sont pas un plus léger embarras pour l'âme, quand il s'agit des unes que quand il s'agit des autres. C'est là pourtant, selon la remarque de Cassien, un sujet d'illusion pour un grand nombre de personnes : après avoir renoncé à tout pour l'amour de Dieu, elles s'embarrassent si fort quelquefois dans des attachements de peu de valeur, qu'elles y perdent le calme et la paix de leur âme.

Si l'on s'applique ainsi à dompter et à régler ses passions, on obtiendra les vertus morales qui n'ont pas d'ailleurs d'autre objet, on établira son cœur dans la paix, on le rangera sous la discipline de la véritable sagesse, source unique de quiétude; l'on arrivera à posséder en même temps la liberté de l'esprit, qui est le fruit de la justice; et l'on disposera son âme à devenir la demeure du Seigneur, en quoi consiste le but principal de nos désirs.

CHAPITRE VIII.

De la mortification des penchants et des instincts mauvais qui nous sont particuliers.

La misère et la foiblesse où le péché a réduit la nature humaine sont si grandes, qu'après avoir purifié notre âme des passions dont nous venons de parler, et qui sont communes à tous les hommes, il nous reste encore à surmonter des inclinations et des instincts particuliers qui naissent, ou qui se développent en chacun de nous par l'habitude. Nous voyons des hommes portés à la colère, d'autres à la gourmandise, d'autres à la paresse, d'autres à la vaïne gloire, d'autres à la cupidité. Chez les uns, ce sont la vénalité, la perversité, la malice qui dominent; chez d'autres, ce sont la pusillanimité, l'envie, et la médisance. D'autres, remplis d'eux-mêmes, recherchent la faveur et l'estime populaires : d'autres, présomptueux par nature, se préfèrent à qui que ce soit : d'autres sont extrêmement impétueux et volontaires dans leurs désirs : d'autres sont entêtés, et défendent à outrance leurs opi-

nions personnelles : d'autres aiment si tendrement leur corps que, pour lui éviter toute peine, ils fuient comme leur ennemi capital le travail et la gêne. Mais comment énumérer toutes les inclinations vicieuses que l'on trouve chez les hommes ! ne sont-elles pas aussi nombreuses qu'ils le sont eux-mêmes ?

On comprend déjà l'opposition qui existe entre de pareils penchants et Dieu ; on comprend les obstacles que rencontre en eux la charité. Aussi, est-il convenable qu'ils soient bannis, comme tout le reste, de la demeure destinée au Seigneur. Une seule de ces inclinations négligée suffirait pour nous éloigner de la perfection, et pour ouvrir la porte de notre âme à tous ses ennemis. De là, pour l'homme l'importance d'examiner et de rechercher avec soin tous ses penchants, et de demander instamment au Seigneur la lumière qui les lui fera connoître, et la force qui lui permettra d'en triompher. Nous le disions ailleurs ; celui qui a pu changer l'eau en vin, pourra changer nos dispositions naturelles et les accommoder à la vertu. *Joan.* II. Le combat étant plus opiniâtre là où la nature révoltée a plus de force ; c'est sur ces points qu'il faut apporter le plus d'énergie, de vigilance et d'adresse. Prenez garde que l'amour-propre ne vous dérobe la connaissance de vous-même : tout juge est suspect, quand il prononce sur sa propre cause. Cherchez à être instruit de tous vos défauts, et estimez avoir découvert un trésor lorsqu'on vous fera connoître quelque défaut qui vous était échappé et que, par suite, vous ne pouviez corriger.

Ne vous contentez pas cependant d'implorer du Seigneur la lumière nécessaire pour connoître vos penchants vicieux, et la force requise pour les vaincre. Comme le dit le proverbe, frappez fort vous-même, tout en invoquant le ciel ; combattez vaillamment, et ne négligez rien de votre côté. Mettez la main sur votre poitrine, et scrutez tous les recoins de votre conscience. Passez en revue tous les vices, et examinez ceux vers lesquels vous vous sentez porté. Serait-ce la haine, la colère, la gourmandise, la paresse, l'envie, le bavardage, la flatterie, la jactance, la vaine gloire, la légèreté et la facilité de cœur, la mollesse, une délicatesse excessive au sujet du corps, l'orgueil la pusillanimité, la

faiblesse, le défaut de générosité, l'avarice, ou tout autre vice quelconque? Ce point une fois déterminé, n'hésitez pas à poursuivre ardemment cette glorieuse entreprise de vous vaincre vous-mêmes, de purger votre âme de ces monstres, de délivrer cette terre de promission des reptiles venimeux qui l'infectent; et prenez la résolution de ne donner ni de repos à votre corps, ni de sommeil à vos yeux avant d'avoir mené cette entreprise à sa fin. Du reste, le meilleur moyen de combattre vos penchants déréglés, c'est de travailler à l'acquisition des vertus contraires. Dès qu'on s'applique à la pratique d'une vertu, alors surtout on sent la résistance du vice auquel elle est opposée; car l'on n'en connaît jamais mieux la puissance que lorsque on s'efforce de s'en affranchir.

Ce qui nous secondera dans cette œuvre importante, c'est encore l'examen ordinaire de notre conscience, fait au moins une fois le jour. Dans cet examen nous devons nous constituer nos propres juges, amener au grand jour tous nos sentiments et tous nos penchants vicieux, envisager nos œuvres, nos paroles, nos pensées, l'intention qui nous anime en chacune d'elles, la ferveur et la dévotion avec lesquelles nous agissons. Quand nous serons convaincus d'avoir mal agi, nous nous imposerons, en punition et en expiation, quelques peines déterminées d'avance; et nous demanderons avec instance au Seigneur, la grace de sortir vainqueurs du combat. Je connais une personne qui se mordait la langue, toutes les fois qu'à son examen du soir, elle se trouvait coupable de quelque parole défectueuse. Une autre punissait par une discipline chacune des fautes qu'elle avait commises. Outre qu'elle contribue à l'expiation de nos péchés, une semblable manière de faire inspire à l'âme une certaine crainte et une certaine mesure qui l'éloignent d'une nouvelle chute. C'est à chacun en particulier à choisir le genre de pénitence qui lui sera le plus salutaire.

Une excellente pratique serait de prendre à partie, durant quelques semaines, un vice particulier. Il serait bon, dans ce cas, de porter sur soi un objet, qui nous rappelât de temps en temps notre dessein. Une ceinture, par exemple, qui ferait éprouver quelque douleur à notre chair, nous tiendrait en haleine, et ne

nous permettrait pas de nous endormir et de perdre de vue notre entreprise.

De cette manière, nous chasserons de la terre promise tous les Jébuséens; nous purifierons notre âme de tous ses vices et de toutes ses inclinations mauvaises, afin que Dieu vienne habiter en elle et la transformer en lui. Ce n'est qu'à la condition de détruire en nous tout ce qui est opposé à sa ressemblance que nous pourrons jouir de cette transformation glorieuse.

CHAPITRE IX.

De la victoire à remporter sur le péché.

Nous nous sommes occupés jusqu'à présent des quatre choses qui donnent naissance à tous les péchés. L'amour-propre, la volonté propre, les passions, les inclinations mauvaises de la chair sont les quatre vents principaux qui bouleversent la terre et la mer. Ce sont, pour ainsi dire, les quatre éléments dont se composent tous les péchés du monde. Ce sont les quatre grands fleuves qui jaillissent, non du paradis, mais de la corruption du péché, pour arroser les vices de notre misérable nature. Après avoir donc parlé de la racine et de la semence du mal, il est raisonnable que nous parlions du fruit qu'elles produisent, à savoir du mal et du péché lui-même. Rien ne porte plus de dommage à l'âme, et n'en éloigne plus l'amour divin que le péché. « Vous qui aimez Dieu, est-il écrit, ayez en horreur l'iniquité. » « La sagesse, lisons-nous ailleurs, n'habitera pas dans l'âme du méchant, et ne résidera pas dans un corps où règne le péché. » *Psalm.* XCVI, 10; *Sapient.* I, 4.

Les péchés se divisant en deux classes, les péchés mortels et les péchés véniels, nous ne dirons rien des premiers, en ayant parlé assez longuement dans le second livre de la *Guide des pécheurs*, où il est question des remèdes à opposer aux péchés capitaux. Restent les péchés véniels. Ceux-ci, sans éteindre la charité, en diminuent l'ardeur et préparent l'âme à en être privée. En outre, ils obscurcissent l'intelligence, amoindrissent la dévotion, affaiblissent le cœur, rendent moins fructueux nos pieux exercices, dissipent l'homme, et élèvent comme un nuage entre Dieu et lui.

C'est pourquoi, il est tout à fait important de veiller chacun sur nous-mêmes avec le plus grand soin, et de regarder de tous côtés avec autant d'yeux qu'en avaient les animaux mystiques d'Ézéchiel, considérant attentivement nos œuvres, nos paroles, nos desseins, nos pensées, nos désirs, et les ramenant tous au niveau de la loi divine. *Ezech.* x. Cette disposition est la première requise pour chercher le Seigneur, et pour lui préparer en nous une demeure. « La justice et le jugement, dit le Psalmiste, sont les appuis de votre trône, ô mon Dieu. » *Psalm.* xcvi, 2. Au Dieu de toute sainteté il faut une demeure dont tous les ornements respirent la sainteté; et il n'habitera pas dans un tabernacle paré différemment.

Nous disions plus haut que la pureté du cœur était le meilleur moyen pour obtenir la charité. Or, ce n'est pas la moindre partie de la pureté de cœur que la pureté de conscience, en vertu de laquelle l'homme est délivré de tout péché et rendu digne de servir de tabernacle au Seigneur. On n'emploie pas le fer, mais l'or, pour enchâsser les émaux les plus fins et les plus précieux. De même, la charité se communique, non aux âmes souillées, mais aux âmes pures. L'Ecclésiastique nous enseigne cette vérité lorsqu'il représente la sagesse divine choisissant Israël pour héritage, prenant racine au milieu du peuple élu, établissant sa demeure dans la cité sainte, et habitant dans la compagnie des saints. *Eccli.* xxiv, 15, 16. Toutes ces diverses expressions ont pour but de montrer combien elle doit être pure et sainte la demeure où la sagesse divine fera son séjour. Rien d'ailleurs de plus raisonnable. De même qu'un miroir réfléchit les rayons du soleil avec d'autant plus d'éclat qu'il a plus de pureté; de même, plus une âme sera pure et sainte, plus grand sera l'éclat avec lequel elle réfléchira les rayons de la divine sagesse; mieux elle comprendra les choses célestes.

Tous ces motifs imposent à l'homme l'obligation de marcher avec précaution, de regarder où il met les pieds, afin de ne pas s'égarer dans les sentiers du mal. Qu'il soit sur ses gardes en toute occasion, qu'il se surveille lui-même à chaque pas; qu'il ne cesse d'implorer le secours et la protection de Dieu; qu'il se juge

lui-même le premier ; et qu'il réfléchisse par avance à toutes ses actions, afin de se conformer en tout aux règles de la raison. S'il en vient à s'indigner contre lui-même, et à s'imposer un châtiment, qu'il n'en perde pas contenance, et qu'il n'aille pas interrompre le cours de ses exercices de piété, quelque nombreux que soient les défauts où il tombe. Tant que nous serons sur la terre, nous ferons toujours quelque chute. Mais, parce qu'il est dans la nature du péché d'entraîner à sa suite la crainte et le découragement, selon ce mot du Sage : « L'observation des voies du Seigneur fait la force de l'âme simple ; l'effroi est le partage de ceux qui opèrent le mal, » *Proverb.* x, 29 ; il arrive que plusieurs personnes s'abandonnent à ce sentiment, au point d'en perdre le courage et la vigueur nécessaires pour persévérer dans la pratique de la vertu. Observons cette mesure dans la confiance et la crainte, que ni l'excès de la crainte ne nous entraîne à perdre complétement courage, ni le défaut de confiance à renoncer à l'œuvre commencée.

CHAPITRE X.

Des autres obstacles à l'amour de Dieu, et particulièrement du danger des occupations immodérées.

Tels sont les principaux obstacles que rencontre l'amour de Dieu. A côté de ceux-là, il y en a encore bien d'autres qu'il est plus aisé de signaler que de vaincre. Voici la règle générale dont nous pourrons nous servir : Tout ce qui est contraire à Dieu, tout ce qui nous éloigne de sa ressemblance, est un obstacle à son amour.

Le caractère de la charité étant d'unir l'âme à Dieu et de la transformer en lui ; d'autre part, toute union présupposant une certaine ressemblance entre les objets unis ; il s'ensuit que tout ce qui est opposé à la ressemblance de l'âme avec Dieu, est opposé à l'union opérée par la charité, et conséquemment à la charité elle-même. Nous voyons qu'il n'y a pas d'union naturelle possible entre l'eau et le feu, parce qu'ils sont opposés l'un à l'autre ; ni entre l'eau et l'huile qui, sans être de nature différente, sont ce-

pendant dissemblables entre elles. On ne fera pas un mélange d'argile et de fer; mais on mélangera parfaitement deux qualités deverses d'huile, ou deux liquides dont les propriétés sont semblables. C'est pourquoi il convient que l'âme chrétienne non-seulement s'éloigne du péché mortel qui détruit le divin amour, mais encore qu'elle détruise en elle toutes les imperfections et tout ce qui l'empêche de ressembler à Dieu : de cette manière elle préparera son union avec son créateur, et elle se rapprochera autant que le permet la faiblesse humaine, de son image adorable. Plotin, célèbre philosophe platonicien, enseigne sur ce même sujet une doctrine remarquable. Dieu possédant trois caractères, en tant qu'il est le bien essentiel, le bien souverain et le bien unique; l'homme, dit-il, doit s'efforcer de lui ressembler en ces trois points, afin de s'unir ensuite à lui. Pour se rendre semblable à Dieu en tant qu'il est le bien par essence, il doit s'éloigner de toutes les choses mauvaises. Pour se rendre semblable à Dieu en tant qu'il est le bien suprême, il doit s'éloigner des choses basses. Enfin, pour lui ressembler en tant qu'il est le bien unique, il doit s'éloigner de toute multitude. Ainsi, d'après ce philosophe, il faut nécessairement franchir trois degrés, avant de jouir de l'union désirée. Le premier et le plus important consiste à s'éloigner du mal, c'est-à-dire, de toute sorte de péchés. Le second, plus élevé que le premier, consiste à s'éloigner des choses basses, encore qu'elles ne soient pas mauvaises, c'est-à-dire, de toutes les affaires qui concernent la terre ou les biens de la fortune : quoiqu'elles soient exemptes de mal, elles sont pourtant viles et basses, quand elles ne sont pas ennoblies par l'obéissance, la nécessité, ou la charité. Le troisième degré nous conduit encore plus haut : il consiste à éviter toute occupation superflue, alors même qu'elle ne serait ni basse, ni mauvaise; c'est-à-dire toute occupation qui serait à charge à la faiblesse de notre esprit et de notre corps. La négligence de cette règle fait souvent que nous plions sous le fardeau, que nous étouffons en nous l'esprit divin et que nous perdons la piété. C'est contre cet écueil que saint Bernard prémunissait avec le plus grand soin le pape Eugène. *De Consid.* I. C'est contre ce même écueil que nous prémunissent ces paroles du Sage : « Mon

fils, ne vous répandez pas sur des œuvres trop nombreuses ; car celui qui sera le moins occupé profitera le plus à l'étude de la sagesse. » *Eccli.* XXXVIII, 25.

Pénétré de ces enseignements, saint François d'Assise, tout en ordonnant dans sa règle le travail à ses religieux, leur recommandait de s'y livrer de telle sorte qu'il n'étouffât pas en eux l'esprit de prière, auquel tout le reste devait être subordonné. Le sentiment qu'exprimait ce grand saint, nous le trouvons dans Sénèque. Cet écrivain considérait les occupations excessives comme un obstacle des plus sérieux à la vertu. « Personne, disait-il, n'est parvenu à jouir d'une bonne conscience, tant qu'il a été débordé par les occupations. » Ne soyons pas étonnés de cette sentence. La vertu étant le bien le plus précieux parmi les biens de ce monde, ce n'est pas trop faire que de renoncer à toute occupation qui n'est pas nécessaire pour nous consacrer à la recherche d'un aussi rare trésor. Nous serons assurés de le trouver, quand nous aurons écarté les trois obstacles signalés tout à l'heure.

Si j'ai tant insisté sur l'importance de la mortification, il n'y a pas lieu d'en être surpris. L'expérience nous a démontré que, malgré la pratique de l'oraison, des vertus et des bonnes œuvres, on peut conserver une volonté aussi peu flexible, des passions aussi vives que si l'on n'avait entretenu aucune communication avec Dieu. Adressez aux personnes dans ce cas quelques paroles déplaisantes ; elles se livreront à l'impatience et à de véritables emportements. C'est une chose que saint Jean Chrysostome déclare dans son traité sur le sacerdoce, et dont nous pouvons nous convaincre tous les jours par nous-mêmes. Quand on en est à ce point, on cherche beaucoup plus sa propre satisfaction dans l'oraison que la fin particulière de cet exercice, à savoir, la mortification de sa volonté, et l'accomplissement parfait de la volonté divine.

Peut-être encore paraîtrons-nous, au jugement du lecteur chrétien, porter bien haut nos exigences. Mais si nous demandons l'homme tout entier, n'oublions pas que c'est pour le donner à Dieu. La tâche qu'on se propose ici est difficile, parce que le but en est infiniment élevé. Sans doute le Seigneur se communique

et communique ses trésors avec une libéralité sans mesure; mais il est infiniment sage, et infiniment juste; et en cette qualité il met en toutes choses l'ordre et la proportion la plus parfaite. C'est pourquoi, on n'arrivera à de grandes faveurs que par de grands travaux : ainsi il y aura une certaine correspondance entre ce que l'on donne et ce que l'on reçoit, entre la disposition et la forme, entre la valeur de la marchandise et le prix qui en est demandé.

Vous connaissez maintenant, lecteur chrétien, les principales inclinations que l'âme doit purifier et mortifier en elle-même, si elle désire faire un même esprit avec Dieu, et être introduite dans la chambre nuptiale de l'époux céleste. La nécessité de cette condition nous est représentée dans l'Ecriture de plusieurs manières. Nous en trouvons une première figure dans la circoncision générale des enfants d'Israël, que Dieu ordonne à Josué après le passage du Jourdain. *Jos.* v. La terre de promission vers laquelle nous conduisent les voies de la pénitence où nous marchons, est la perfection de la charité : et personne n'y entrera qu'après avoir circoncis en lui-même l'amour-propre, avec les passions et les imperfections qui l'accompagnent. C'est encore comme le fit Josué sur la recommandation de l'ange, ôter sa chaussure en mettant les pieds sur cette terre de l'amour de Dieu. *Ibid.* Quand le Psalmiste nous invite à louer Dieu sur un psaltérion de dix cordes, et avec des timbales retentissantes, il fait allusion à la gloire que procurent au Seigneur une âme et un corps bien mortifiés et affranchis de toute affection sensuelle. *Psalm.* XXXII, 2. De même, en effet, que les peaux et les cordes dont se composent ces instruments, doivent être parfaitement desséchées et purifiées de tous les éléments que leur communiquait le corps de l'animal; de même, pour devenir un instrument vivant propre à célébrer les louanges de Dieu, l'homme doit s'affranchir des faiblesses et des misères dont il a puisé le principe dans le sein de sa mère.

L'Ecriture raconte qu'en apprenant le passage du Jourdain fait à pied sec par les Israélites, les rois de la terre promise furent saisis de frayeur, et s'estimant eux-mêmes perdus, regardèrent leurs royaumes comme la proie du peuple de Dieu. *Jos.* II et V.

Quand les démons voient les fleuves de nos passions et de nos appétits sensuels taris, ils s'estiment vaincus, et ils regardent comme conquis le royaume de l'amour divin. Que s'il paraît impossible à l'homme de se dépouiller de toutes ces faiblesses et de toutes ces misères, qu'il porte ses yeux sur le secours que Dieu lui promet dans cette entreprise. « Le Seigneur votre Dieu, disait Moïse aux enfants d'Israël, circoncira votre cœur et le cœur de vos descendants ; afin qu'aimant le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur et de toute votre âme, vous puissiez vivre. » *Deuter.* xxx, 6. De ces paroles résultent deux conséquences évidentes : la première, qu'il faut nécessairement couper les branches et, s'il est possible, les racines mêmes de l'amour-propre pour faire place à l'amour divin ; car la circoncision du cœur n'est autre que la mortification dont nous avons parlé jusqu'ici. La seconde, que la principale part dans cette œuvre au-dessus de la nature, revient à la divine grâce ; car c'est le Seigneur qui se charge d'opérer cette circoncision, et qui en accomplit la promesse en nous octroyant la force et le courage requis pour retrancher de notre âme tout ce qui est un obstacle à son saint amour. Nous terminerons ici la première partie de ce traité, et nous passerons immédiatement à la seconde.

FIN DU TOME DOUZIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE DOUZIÈME VOLUME.

MÉMORIAL DE LA VIE CHRÉTIENNE,

OU EXPOSITION EN SEPT TRAITÉS DE TOUT CE QUE DOIT FAIRE LE CHRÉTIEN DEPUIS LE COMMENCEMENT DE SA CONVERSION JUSQU'A SON ENTIÈRE PERFECTION.

TROISIÈME TRAITÉ. — DE LA SAINTE COMMUNION.

CHAPITRE PREMIER. De la préparation qu'il faut apporter à la sainte communion. 1
CHAP. II. De la pureté de conscience. 4
CHAP. III. De la pureté d'intention. 7
CHAP. IV. De la dévotion actuelle. 10
CHAP. V. Qu'il faut consacrer quelque temps à la préparation dont on vient de parler. 19
CHAP. VI. De ce qu'il faut faire avant la communion. 22
CHAP. VII. De ce qu'il faut faire au moment de la communion et après l'avoir reçue. 25
CHAP. VIII. De la fréquentation des sacrements, et des avantages que l'on peut en retirer. 30
CHAP. IX. Des causes du peu de dévotion que l'on éprouve quelquefois en recevant la sainte communion, ou en célébrant les saints mystères. 40
CHAP. X. Est-il bon de communier fréquemment? 43
CHAP. XI. Méditations et prières pour la communion. 50
QUATRIÈME TRAITÉ, RENFERMANT DEUX RÈGLES POUR BIEN VIVRE. — Prologue. 65

PREMIÈRE PARTIE. — PREMIÈRE RÈGLE DE VIE.

CHAPITRE PREMIER. Du péché, des moyens de le combattre et de l'éviter. 67
CHAP. II. Des tentations qu'éprouvent le plus ordinairement les personnes qui commencent à servir Dieu, principalement dans l'état de religion. 88

DEUXIÈME PARTIE. — SECONDE RÈGLE DE VIE, DESTINÉE AUX PERSONNES QUI ONT FAIT QUELQUES PROGRÈS DANS LA VIE SPIRITUELLE.

CHAPITRE PREMIER. 94
CHAP. II. De la pratique des vertus. 98
CHAP. III. De la conduite que l'homme doit tenir envers Dieu, envers le prochain et envers lui-même. 118
CHAP. IV. De douze choses importantes que doit observer le serviteur de Dieu. 124
CHAP. V. De douze sortes de fautes à éviter dans la vie spirituelle. . . 127

CINQUIÈME TRAITÉ. — De la prière. — Prologue. 129
Chapitre premier. — De la difficulté que présente l'observation de la loi de Dieu; du moyen de surmonter cette difficulté, lequel est la grâce; et du moyen d'obtenir la grâce elle-même, lequel est la prière. 130
Chap. II. Des six conditions d'une bonne prière. 152
Chapitre III. 172
Chap. IV. Des deux sortes de prière, vocale et mentale. 178
Chap. V. Renfermant quelques formules de prières. — *Première partie.* Prières relatives aux principaux mystères de la très-sainte humanité de Jésus-Christ notre Sauveur. 181
Seconde partie. — Prières relatives au culte de Notre-Seigneur et aux perfections ainsi qu'aux œuvres de sa très-sainte divinité. 198
Chap. VI. Prières relatives à diverses circonstances et à divers besoins de la vie spirituelle. 220
Chap. VII. Prières à la sainte Vierge, dont les trois premières renferment un abrégé de sa très-sainte vie, et qui pourront être réparties entre les jours de la semaine. 240
Chap. VIII. Prières avant la sainte communion. 255
SIXIÈME TRAITÉ. — De l'oraison mentale. — Prologue. 260

PREMIÈRE PARTIE. — Des avantages, de la matière et des parties de l'oraison mentale.

Chapitre premier. Des avantages de l'oraison mentale. 261
Chap. II. De la matière de la considération. 263
Chap. III. Conclusion de ce qui précède. 267
Chap. IV. Des cinq parties qui peuvent intervenir en ce saint exercice. . 268
Chap. V. Des avantages de la méditation de la vie du Sauveur. . . . 279

SECONDE PARTIE.

Chapitre premier. Méditations sur les principaux mystères de la vie très-sainte, de la mort douloureuse et de la glorieuse résurrection de Notre-Seigneur. 281
Chap. II. De la connaissance de soi-même. 393
Chap. III. De l'action de grâces et de ce qui la suit. 409

SEPTIÈME TRAITÉ. — De l'amour de Dieu.

Chapitre préliminaire. Objet et division de ce traité. 410

PREMIÈRE PARTIE. — Des choses qui nous aident a obtenir l'amour de Dieu, et des choses qui nous en détournent.

Chapitre premier. Du moyen le plus propre à obtenir l'amour de Dieu, c'est-à-dire du désir ardent de l'obtenir. 431
Chap. II. Des autres moyens propres à obtenir l'amour de Dieu. . . . 436
Chap. III. Des obstacles principaux que rencontre l'amour de Dieu. . . 447
Chap. IV. Conclusion de la précédente doctrine. 453
Chap. V. De quelques avis nécessaires aux âmes qui cherchent l'amour de Dieu. 455

CHAP. VI. Des principales marques de notre avancement. 462
SECONDE PARTIE. — CONSIDÉRATIONS ET PRIÈRES PROPRES A ALLUMER EN NOS CŒURS L'AMOUR DE DIEU. 465
CHAPITRE PREMIER. Considération sur les bienfaits divins. 467
CHAP. II. Prières pour demander et obtenir l'amour de Dieu. 462

SUPPLÉMENT AU MÉMORIAL DE LA VIE CHRÉTIENNE,

RENFERMANT DEUX TRAITÉS, L'UN SUR LA PERFECTION DE L'AMOUR DE DIEU, L'AUTRE SUR LES PRINCIPAUX MYSTÈRES DE LA VIE DU SAUVEUR.

EPITRE DÉDICATOIRE. 523
PROLOGUE. 527

TRAITÉ DE L'AMOUR DE DIEU. — CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES. — DE L'AMOUR DE DIEU CONSIDÉRÉ DANS SON EXCELLENCE ET DES PRINCIPAUX MOYENS PROPRES A L'OBTENIR.

CHAPITRE PREMIER. — De l'amour de Dieu considéré dans son excellence. 533
CHAP. II. Des principaux moyens propres à obtenir l'amour de Dieu. . 559

PREMIÈRE PARTIE. — DES MOYENS PROPRES A OBTENIR L'AMOUR DIVIN, ET DES OBSTACLES QUI S'Y OPPOSENT.

CHAPITRE PREMIER. Du premier moyen à employer pour obtenir l'amour divin, à savoir, de la victoire à remporter sur l'amour-propre. . . . 564
CHAP. II. De l'incompatibilité qui existe entre l'amour de Dieu et l'amour désordonné de soi-même. 567
CHAP. III. Des moyens et des secours propres à nous faire triompher de l'amour désordonné de nous-mêmes. 574
CHAP. IV. De ce qu'il faut faire plus particulièrement pour déraciner de nos cœurs l'amour-propre. 575
CHAP. V. Des raisons pour lesquelles nous devons concevoir une juste indignation et une sainte haine contre notre chair. 583
CHAP. VI. De la purification et de la mortification de la volonté propre. . 589
CHAP. VII. De la mortification et de la purification de nos passions et de nos appétits naturels. 595
CHAP. VIII. De la mortification des penchants et des instincts mauvais qui nous sont particuliers. 598
CHAP IX. De la victoire à remporter sur le péché. 601
CHAP. X. Des autres obstacles à l'amour de Dieu, et particulièrement du danger des occupations immodérées. 603

FIN DE LA TABLE DU DOUZIÈME VOLUME.

LUIS de Granada.

Oeuvres completes.

BQ
7074
.U33
A3F7
v.12